





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa









5

496<sup>e</sup>

# La Lecture

*RÉTROSPECTIVE*

---

TOME DIX-HUITIÈME







HENRI HEINE

La  
Lecture

*RÉTROSPECTIVE*

MAGAZINE LITTÉRAIRE BI-MENSUEL

---

ROMANS — CONTES — NOUVELLES

POÉSIES — BEAUX-ARTS

SOUVENIRS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES — VOYAGES

FANTAISIES HUMORISTIQUES — CRITIQUE, ETC.

---

TOME DIX-HUITIÈME

(Nos 103 à 108. — 5 octobre au 20 décembre 1891.)

---

PARIS

10, RUE SAINT-JOSEPH, 10

---



AP  
20  
L42  
E.18

---

---

# L'INTERMEZZO

---

## PRÉLUDE

C'est l'antique forêt aux enchantements. On y respire la senteur des fleurs du tilleul; le merveilleux éclat de la lune remplit mon cœur de délices.

J'allais, et, comme j'avançais il se fit quelque bruit dans l'air : c'est le rossignol qui chante d'amour et de tourments d'amour.

Il chante l'amour et ses peines, et ses larmes et ses sourires; il s'agite si tristement, il se lamente si gaiement, que mes rêves oubliés se réveillent!

J'allai plus loin, et, comme j'avançais, je vis s'élever devant moi, dans une clairière, un grand château à la haute toiture.

Les fenêtres étaient closes, et tout alentour était empreint de deuil et de tristesse; on eût dit que la mort taciturne demeurait dans ces tristes murs.

Devant la porte était un sphinx d'un aspect à la fois effrayant et attrayant, avec le corps et les griffes d'un lion, la tête et les reins d'une femme.

Une belle femme! son regard appelait de sauvages voluptés; le sourire de ses lèvres arquées était plein de douces promesses.

Le rossignol chantait si délicieusement! Je ne pus résister, et, dès que j'eus donné un baiser à cette bouche mystérieuse, je me sentis pris dans le charme.

La figure de marbre devint vivante. La pierre commençait à jeter des soupirs. Elle but toute la flamme de mon baiser avec une soif dévorante.

Elle aspira presque le dernier souffle de ma vie, et enfin, hale-tante de volupté, elle étreignit et déchira mon pauvre corps avec ses griffes de lion.

Délicieux martyr, jouissance douloureuse, souffrance et plaisirs infinis ! Tandis que le baiser de cette bouche ravissante m'enivrait, les ongles des griffes me faisaient de cruelles plaies.

Le rossignol chanta : « O toi, beau sphinx, ô amour ! pourquoi mêles-tu de si mortelles douleurs à toutes les félicités ?

« O beau sphinx ! ô amour ! révèle-moi cette énigme fatale. — Moi, j'y ai réfléchi déjà depuis près de mille ans. »

## I

Au splendide mois de mai, alors que tous les bourgeons rompaient l'écorce, l'amour s'épanouit dans mon cœur.

Au splendide mois de mai, alors que tous les oiseaux commençaient à chanter, j'ai confessé à ma toute belle mes vœux et mes tendres désirs.

## II

De mes larmes naît une multitude de fleurs brillantes, et mes soupirs deviennent un chœur de rossignols.

Et si tu veux m'aimer, petite, toutes ces fleurs sont à toi, et devant la fenêtre retentira le chant des rossignols.

## III

Roses, lis, colombes, soleil, autrefois j'aimais tout cela avec délices ; maintenant je ne l'aime plus, je n'aime que toi, source de tout amour, et qui es à la fois pour moi la rose, le lis, la colombe et le soleil.

## IV

Quand je vois tes yeux, j'oublie mon mal et ma douleur, et, quand je baise ta bouche, je me sens guéri tout à fait.

Si je m'appuie sur ton sein, une joie céleste plane au-dessus de moi ; pourtant, si tu dis : Je t'aime ! soudain je pleure amèrement.

## V

Appuie ta joue sur ma joue, afin que nos pleurs se confondent ; presse ton cœur contre mon cœur, pour qu'ils ne brûlent que d'une seule flamme.

Et quand dans cette grande flamme coulera le torrent de nos larmes, et que mon bras t'étreindra avec force, alors je mourrai de bonheur dans un transport d'amour.

## VI

Je voudrais plonger mon âme dans le calice d'un lis blanc ; le lis blanc doit alors soupirer une chanson pour ma bien-aimée.

La chanson doit trembler et frissonner comme le baiser que m'ont donné autrefois ses lèvres dans une heure mystérieuse et tendre.

## VII

Là-haut, depuis des milliers d'années, se tiennent immobiles les étoiles, et elles se regardent avec un douloureux amour.

Elles parlent une langue fort riche et fort belle ; pourtant aucun philologue ne saurait comprendre cette langue.

Moi, je l'ai apprise, et je ne l'oublierai jamais ; le visage de ma bien-aimée m'a servi de grammaire.

## VIII

Sur l'aile de mes chants je te transporterai : je te transporterai jusqu'aux rives du Gange ; là, je sais un endroit délicieux.

Là fleurit un jardin embaumé sous les calmes rayons de la lune ; les fleurs du lotus attendent leur chère petite sœur.

Les hyacinthes rient et jasant entre elles, et clignent du regard avec les étoiles ; les roses se content à l'oreille des propos parfumés.

Les timides et bondissantes gazelles s'approchent et écoutent, et, dans le lointain, bruissent les eaux solennelles du fleuve sacré.

Là nous nous étendrons sous les palmiers dont l'ombre nous versera des rêves d'une béatitude céleste.

## IX

Le lotus ne peut supporter la splendeur du soleil, et, la tête penchée, il attend en rêvant la nuit.

La lune, qui est son amante, l'éveille avec sa lumière, et il lui dévoile amoureusement son doux visage de fleur.

Il regarde, rougit et brille, et se dresse muet dans l'air ; il soupire, pleure et tressaille d'amour et d'angoisse d'amour.

## X

Dans les eaux du Rhin, le saint fleuve, se joue, avec son grand dôme, la grande, la sainte Cologne.

Dans le dôme est une figure peinte sur cuir doré : sur le désert de ma vie elle a doucement rayonné.

Des fleurs et des anges flottent au-dessus de Notre-Dame ; les yeux, les lèvres, les joues ressemblent à ceux de ma bien-aimée.

## XI

Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas : ce n'est pas cela qui me chagrine; cependant, pourvu que je puisse regarder tes yeux, je suis content comme un roi.

Tu vas me haïr, tu me hais; ta bouche rose me le dit. Tends ta bouche rose à mon baiser, et je serai consolé.

## XII

Oh! ne jure pas, et embrasse-moi seulement; je ne crois pas aux serments des femmes. Ta parole est douce, mais plus doux encore est le baiser que je t'ai ravi. Je te possède, et je crois que la parole n'est qu'un souffle vain.

Oh! jure, ma bien-aimée, jure toujours : je te crois sur un seul mot. Je me laisse tomber sur ton sein, et je crois que je suis bien heureux; je crois, ma bien-aimée, que tu m'aimeras éternellement et plus longtemps encore.

## XIII

Sur les yeux de ma bien-aimée j'ai fait les plus beaux canzones; sur la petite bouche de ma bien-aimée j'ai fait les meilleurs terzines; sur les yeux de ma bien-aimée j'ai fait les plus magnifiques stances. Et si ma bien-aimée avait un cœur, je lui ferais sur son cœur quelque beau sonnet.

## XIV

Le monde est stupide, le monde est aveugle; il devient tous les jours plus absurde : il dit de toi, ma belle petite, que tu n'as pas un bon caractère.

Le monde est stupide, le monde est aveugle, et il te méconnaîtra toujours: il ne sait pas combien tes étreintes font frémir de bonheur et combien tes baisers sont brûlants.

## XV

Ma bien-aimée, il faut que tu me le dises aujourd'hui : es-tu une de ces visions qui, aux jours étouffants de l'été, sortent du cerveau du poète ?

Mais non : une si jolie petite bouche, des yeux si enchanteurs, une si belle, si aimable enfant, un poète ne crée pas cela.

Des basiliques et des vampires, des dragons et des monstres, tous ces vilains animaux fabuleux, l'imagination du poète les crée.

Mais toi, et ta malice, et ton gracieux visage, et tes perfides et doux regards, le poète ne crée pas cela.

## XVI

Comme Vénus sortant des ondes écumeuses, ma bien-aimée rayonne dans tout l'éclat de sa beauté, car c'est aujourd'hui son jour de noces.

Mon cœur, mon cœur, toi qui es si patient, ne lui garde pas rancune de cette trahison ; supporte la douleur, supporte et excuse, quelque chose que la chère folle ait faite.

## XVII

Je ne t'en veux pas ; et si mon cœur se brise, bien-aimée que j'ai perdue pour toujours, je ne t'en veux pas ! Tu brilles de tout l'éclat de la parure nuptiale, mais aucun rayon de tes diamants, ne tombe dans la nuit de ton cœur.

Je le sais depuis longtemps. Je t'ai vue naguère en rêve, et j'ai vu la nuit qui remplit ton âme et les vipères qui serpentent dans cette nuit. J'ai vu, ma bien-aimée, combien au fond tu es malheureuse.

## XVIII

Oui, tu es malheureuse, et je ne t'en veux pas ; ma chère bien-

aimée, nous devons être malheureux tous les deux. Jusqu'à ce que la mort brise notre cœur, ma chère bien-aimée, nous devons être malheureux.

Je vois bien la moquerie qui voltige autour de tes lèvres, je vois l'éclat insolent de tes yeux, je vois l'orgueil qui gonfle ton sein, et pourtant je dis : Tu es aussi misérable que moi-même.

Une invisible souffrance fait palpiter tes lèvres, une larme cachée ternit l'éclat de tes yeux, une plaie secrète ronge ton sein orgueilleux ; ma chère ma bien-aimée, nous devons être misérables tous les deux !

## XIX

Tu as donc entièrement oublié que bien longtemps j'ai possédé ton cœur, ton petit cœur, si doux, si faux et si mignon, que rien au monde ne peut être plus mignon et plus faux ?

Tu as donc oublié l'amour et le chagrin, qui me serraient à la fois le cœur?... Je ne sais pas si l'amour était plus grand que le chagrin, je sais qu'ils étaient suffisamment grands tous les deux.

## XX

Et si les fleurs, les bonnes petites, savaient combien mon cœur est profondément blessé, elles verseraient dans ma plaie le baume de leurs parfums.

Et si les rossignols savaient combien je suis triste et malade, ils feraient entendre un chant joyeux pour me distraire de mes souffrances.

Et si, là-haut, les étoiles d'or savaient ma douleur, elles quitteraient le firmament et viendraient m'apporter des consolations étincelantes.

Aucun d'entre tous, personne ne peut savoir ma peine ; elle seule la connaît, elle qui m'a déchiré le cœur !

## XXI

Pourquoi les roses sont-elles si pâles, dis-moi, ma bien-aimée, pourquoi?

Pourquoi dans le vert gazon les violettes sont-elles si flétries et si ennuyées?

Pourquoi l'alouette chante-t-elle d'une voix si mélancolique dans l'air? Pourquoi s'exhale-t-il des bosquets de jasmins une odeur funéraire?

Pourquoi le soleil éclaire-t-il les prairies d'une lueur si chagrine et si froide? Pourquoi toute la terre est-elle grise et morne comme une tombe?

Pourquoi suis-je moi-même si malade et si triste, ma chère bien-aimée, dis-le-moi? Oh! dis-moi, chère bien-aimée de mon cœur, pourquoi m'as-tu abandonné?

## XXII

Ils ont beaucoup jasé sur mon compte et fait bien des plaintes; mais ce qui réellement accablait mon âme, ils ne te l'ont pas dit.

Ils ont pris de grands airs et secoué gravement la tête; ils m'ont appelé le diable, et tu as tout cru.

Cependant, le pire de tout, ils ne l'ont pas su; ce qu'il y avait de pire et de plus stupide, je le tenais bien caché dans mon cœur.

## XXIII

Le tilleul fleurissait, le rossignol chantait, le soleil souriait d'un air gracieux; tu m'embrassais alors, et ton bras était enlacé autour de moi; alors tu me pressais sur ta poitrine agitée.

Les feuilles tombaient, le corbeau croassait, le soleil jetait sur nous des regards maussades; alors nous nous disions froidement : « Adieu! » et tu me faisais poliment la révérence la plus civile du monde.

## XXIV

Nous nous sommes beaucoup aimés, et pourtant nous ne nous boudions jamais trop. Enfants, nous avons souvent joué *au mari et à la femme*, et pourtant alors nous ne nous sommes ni chamailés ni battus. Plus tard, nous avons ri et plaisanté ensemble, et nous nous sommes donné, comme autrefois, de tendres baisers. Enfin, évoquant les plaisirs de notre enfance, nous avons joué à *cache-cache* dans les champs et les bois, et nous avons si bien su nous cacher, que nous ne nous retrouverons jamais!

## XXV

Tu m'es restée fidèle longtemps, tu t'es intéressée pour moi, tu m'as consolé et assisté dans mes misères et dans mes angoisses.

Tu m'as donné le boire et le manger; tu m'as prêté de l'argent, fourni du linge et le passeport pour le voyage.

Ma bien-aimée! que Dieu te préserve encore longtemps du chaud et du froid, et *qu'il ne te récompense jamais du bien que tu m'as fait!*

## XXVI

Et tandis que je m'attardais si longtemps à rêvasser et à extravaguer dans des pays étrangers, le temps parut long à ma bien-aimée, et elle se fit faire une robe de noces, et elle entourra de ses tendres bras le plus sot des fiancés.

Ma bien-aimée est si belle et si charmante, sa gracieuse image est encore devant mes yeux; les violettes de ses yeux, les roses de ses joues et les lis de son front brillent et fleurissent toute l'année. Croire que je pusse m'éloigner d'une telle maîtresse était la plus sottise de mes sottises.

## XXVII

Ma douce bien-aimée, quand tu seras couchée dans le sombre tombeau, je descendrai à tes côtés et je me serrerai près de toi.

Je t'embrasse, je t'enlace. je te presse avec ardeur, toi muette, toi froide, toi blanche! Je crie, je frissonne, je tressaille, je meurs.

Minuit sonne, les morts se lèvent, ils dansent en troupes nébuleuses. Quant à nous, nous resterons tous les deux dans la fosse, l'un dans les bras de l'autre.

Au jour du jugement les morts se lèvent, les trompettes les appellent aux joies et aux tortures; quant à nous, nous ne nous inquiéterons de rien et nous resterons couchés et enlacés.

### XXVIII

Un sapin isolé se dresse sur une montagne aride du Nord. Il sommeille; la glace et la neige l'enveloppent d'un manteau blanc.

Il rêve d'un palmier, qui, là-bas, dans l'Orient lointain, se désole solitaire et taciturne sur la pente d'un rocher brûlant.

### XXIX

La tête dit : Ah! si j'étais seulement le tabouret où reposent les pieds de la bien-aimée! Elle trépignerait sur moi que je ne ferais pas même entendre une plainte.

Le cœur dit : Ah! si j'étais seulement la pelote sur laquelle elle plante ses aiguilles! Elle me piquerait jusqu'au sang que je me réjouirais de ma blessure.

La chanson dit : Ah! si j'étais seulement le chiffon de papier dont elle se sert pour faire des papillotes! je lui murmurerais à l'oreille tout ce qui vit et respire en moi.

### XXX

Lorsque ma bien-aimée était loin de moi, je perdais entièrement le rire. Beaucoup de pauvres hères s'évertuaient à dire de mauvaises plaisanteries, mais moi je ne pouvais pas rire.

Depuis que je l'ai perdue, je n'ai plus la faculté de pleurer, moi cœur se brise de douleur, mais je ne puis pas pleurer.

## XXXI

De mes grands chagrins je fais de petites chansons ; elles agitent leur plumage sonore et prennent leur vol vers le cœur de ma bien-aimée.

Elles en trouvent le chemin, puis elles reviennent et se plaignent ; elles se plaignent et ne veulent pas dire ce qu'elles ont vu dans son cœur.

## XXXII

Je ne puis pas oublier, ô ma maîtresse, ma douce amie, que je t'ai autrefois possédée corps et âme.

Pour le corps je voudrais encore le posséder, ce corps si svelte et si jeune ; quant à l'âme, vous pouvez bien la mettre en terre... J'ai assez d'âme moi-même.

Je veux partager mon âme et t'en insuffler la moitié, puis je m'entrelacerai avec toi et nous formerons un tout de corps et d'âme.

## XXXIII

Des bourgeois endimanchés s'ébaudissent parmi les bois et les prés ; ils poussent des cris de joie, ils bondissent comme des chevreaux, saluant la belle nature.

Ils regardent avec des yeux éblouis la romantique efflorescence de la verdure nouvelle. Ils absorbent avec leurs longues oreilles les mélodies des moineaux.

Moi, je couvre la fenêtre de ma chambre d'un rideau sombre, cela me vaut en plein jour une visite de mes spectres chéris.

L'amour défunt m'apparaît, il revient des ombres, il s'assied près de moi, et par ses larmes me navre le cœur.

## XXXIV

Maintes images des temps oubliés sortent de leur tombe et me montrent comment je vivais jadis près de toi, ma bien-aimée.

Le jour je vaguais en rêvant par les rues; les voisins me regardaient étonnés, tant j'étais triste et taciturne.

La nuit, c'était mieux; les rues étaient désertes: moi et mon ombre nous errions silencieusement de compagnie.

D'un pas retentissant j'arpentais le pont; la lune perçait les nuages et me saluait d'un air sérieux.

Je me tenais immobile devant ta maison, et je regardais en l'air; je regardais vers ta fenêtre, et le cœur me saignait.

Je sais que tu as fort souvent jeté un regard du haut de ta fenêtre, et que tu as bien pu m'apercevoir au clair de lune planté là comme une colonne.

## XXXV

Un jeune homme aime une jeune fille, laquelle en a choisi un autre; l'autre en aime une autre, et il s'est marié avec elle.

De chagrin, la jeune fille épouse le premier freluquet venu qu'elle rencontre sur son chemin; le jeune homme s'en trouve fort mal.

C'est une vieille histoire qui reste toujours nouvelle, et celui à qui elle vient d'arriver en a le cœur brisé.

## XXXVI

Quand j'entends résonner la petite chanson que ma bien-aimée chantait autrefois, il me semble que ma poitrine va se rompre sous l'étreinte de ma douleur.

Un obscur désir me pousse vers les hauteurs des bois; là, se dissout en larmes mon immense chagrin.

## XXXVII

J'ai rêvé d'une enfant de roi aux joues pâles et humides ; nous étions assis sous les tilleuls verts , et nous nous tenions amoureusement embrassés.

« Je ne veux pas le trône de ton père , je ne veux pas son sceptre d'or , je ne veux pas sa couronne de diamants ; je veux toi-même , toi , fleur de beauté !

— Cela ne se peut pas , me répondit-elle ; j'habite la tombe , et je ne peux venir à toi que la nuit , et je viens parce que je t'aime. »

## XXXVIII

Ma chère bien-aimée , nous nous étions tendrement assis ensemble dans une nacelle légère. La nuit était calme , et nous voguions sur une vaste nappe d'eau.

La mystérieuse île des esprits se dessinait vaguement aux lueurs du clair de lune ; là résonnaient des sons délicieux , là flottaient des danses nébuleuses.

Les sons devenaient de plus en plus suaves , la ronde tourbillonnait plus entraînant. Cependant , nous deux , nous voguions sans espoir sur la vaste mer.

## XXXIX

Je t'ai aimée , et je t'aime encore ! Et le monde s'écroulerait , que de ses ruines s'élanceraient encore les flammes de mon amour.

## XL

Par une brillante matinée , je me promenais dans le jardin. Les fleurs chuchotaient et parlaient ensemble , mais moi je marchais silencieux.

Les fleurs chuchotaient et parlaient , et me regardaient avec compassion. « Ne te fâche pas contre notre sœur , ô toi , triste et pâle amoureux ! »

## XLI

Mon amour luit dans sa sombre magnificence comme un conte fantastique raconté dans une nuit d'été.

Dans un jardin enchanté, deux amants erraient solitaires et muets. Les rossignols chantaient, la lune brillait.

La belle adorée s'arrêta calme comme une statue; le chevalier s'agenouilla devant elle. — Vint le géant du désert, la timide jeune fille s'enfuit.

Le chevalier, pourfendu tomba sanglant sur la terre; le géant retourna lourdement dans sa caverne. Je suis parfaitement occis, on n'a plus qu'à m'enterrer, et le conte est fini.

## XLII

Ils m'ont tourmenté, fait pâlir et blêmir de chagrin les uns avec leur amour, les autres avec leur haine.

Ils ont empoisonné mon pain, versé du poison dans mon verre, les uns avec leur haine, les autres avec leur amour.

Pourtant la personne qui m'a le plus tourmenté, chagriné et navré, est celle qui ne m'a jamais haï et ne m'a jamais aimé.

## XLIII

L'été brûlant réside sur tes joues; l'hiver, le froid hiver habite dans ton cœur.

Cela changera un jour, ô ma bien-aimée! L'hiver sera sur tes joues, l'été sera dans ton cœur.

## XLIV

Lorsque deux amants se quittent, ils se donnent la main et se mettent à pleurer et à soupirer sans fin.

Nous n'avons pas pleuré, nous n'avons pas soupiré : les larmes et les soupirs ne sont venus qu'après.

## XLV

Assis autour d'une table de thé, ils parlaient beaucoup de l'amour. Les hommes faisaient de l'esthétique, les dames faisaient du sentiment.

L'amour doit être platonique, dit le maigre conseiller. La conseillère sourit ironiquement, et cependant elle soupira tout bas : Hélas !

Le chanoine ouvrit une large bouche : L'amour ne doit pas être trop sensuel ; autrement, il nuit à la santé. La jeune demoiselle murmura : Pourquoi donc ?

La comtesse dit d'un air dolent : L'amour est une passion ! et elle présenta poliment une tasse à M. le baron.

Il y avait encore à la table une petite place ; ma chère, tu y manquais. Toi, tu aurais si bien dit ton opinion sur l'amour.

## XLVI

Mes chants sont empoisonnés : comment pourrait-il en être autrement ? Tu as versé du poison sur la fleur de ma vie.

Mes chants sont empoisonnés : comment pourrait-il en être autrement ? Je porte dans le cœur une multitude de serpents, et toi, ma bien-aimée !

## XLVII

Mon ancien rêve m'est revenu : c'était par une nuit du mois de mai, nous étions assis sous les tilleuls, et nous nous jurions une fidélité éternelle.

Et les serments succédaient aux serments, entremêlés de rires, de confidences et de baisers ; pour que je me souvienne du serment, tu m'as mordu la main !

O bien-aimée aux yeux bleus ! ô bien-aimée aux blanches dents ! le serment aurait bien suffi ; la morsure était de trop.

## XLVIII

Je montai au sommet de la montagne et je devins sentimental.  
« Si j'étais un oiseau ! » soupirai-je tendrement.

Si j'étais une hirondelle, je volerais vers toi, ma mignonne, et je bâtirais mon petit nid sous les corniches de ta fenêtre.

Si j'étais un rossignol, je volerais vers toi, ma mignonne, et, du milieu des verts tilleuls, je t'enverrais la nuit, mes chansons.

Si j'étais un serin, je volerais aussitôt vers ton cœur, car, comme on me l'a dit, ma mignonne, tu aimes les serins, et tu te réjouis de leur bavardage.

## XLIX

J'ai pleuré en rêve ; je rêvais que tu étais morte ; je m'éveillai, et les larmes coulèrent de mes joues.

J'ai pleuré en rêve ; je rêvais que tu me quittais ; je m'éveillai, et je pleurai amèrement longtemps après.

J'ai pleuré en rêve ; je rêvais que tu m'aimais encore ; je m'éveillai, et le torrent de mes larmes coule toujours.

## L

Toutes les nuits je te vois en rêve, et je te vois souriant gracieusement, et je me précipite en sanglotant à tes pieds chéris.

Tu me regardes d'un air triste, et tu secoues ta blonde petite tête ; de tes yeux coulent les perles humides de tes larmes.

Tu me dis tout bas un mot, et tu me donnes un bouquet de roses blanches. Je m'éveille, et le bouquet est disparu, et je veux oublier le mot.

## LI

La pluie et le vent d'automne hurlent et mugissent dans la

nuit ; où peut se trouver à cette heure ma pauvre, ma timide enfant ?

Je la vois appuyée à sa fenêtre solitaire ; les yeux remplis de larmes, elle plonge ses regards dans les ténèbres profondes.

## LII

Le vent d'automne secoue les arbres, la nuit est humide et froide ; enveloppé d'un manteau gris, je traverse à cheval le bois.

Et tandis que je chevauche, mes pensées galopent devant moi ; elles me portent léger et joyeux à la maison de ma bien-aimée.

Les chiens aboient, les valets paraissent avec des flambeaux, je gravis l'escalier de marbre en faisant retentir mes éperons sonores.

Dans une chambre garnie de tapis et brillamment éclairée, au milieu d'une atmosphère tiède et parfumée, ma bien-aimée m'attend. Je me précipite dans ses bras.

Le vent murmure dans les feuilles, le chêne chuchote dans ses rameaux : « Que veux-tu, fou cavalier, avec ton rêve insensé ? »

## LIII

Une étoile tombe de son étincelante demeure, c'est l'étoile de l'amour que je vois tomber !

Il tombe des pommiers beaucoup de fleurs et de feuilles blanches ; les vents taquins les emportent et se jouent avec elles.

Le cygne chante dans l'étang, il s'approche et s'éloigne du rivage, et, toujours chantant plus bas, il plonge dans sa tombe liquide.

Tout alentour est calme et sombre : feuilles et fleurs sont emportées ; l'étoile a tristement disparu dans sa chute, et le chant du cygne a cessé.

## LIV

Un rêve m'a transporté dans un château gigantesque, rempli de lumières et de vapeurs magiques, et où une foule bariolée se répandait à travers le dédale des appartements. La troupe, blême, cherchait la porte de sortie en se tordant convulsivement les mains et en poussant des cris d'angoisse. Des dames et des chevaliers se voyaient dans la foule ; je me vis moi-même entraîné par la cohue.

Cependant, tout à coup je me trouvai seul, et je me demandai comment cette multitude avait pu s'évanouir aussi promptement. Et je me mis à marcher, me précipitant à travers les salles, qui s'embrouillaient étrangement. Mes pieds étaient de plomb ; une angoisse mortelle m'étreignait le cœur ; je désespérai bientôt de trouver une issue. J'arrivai enfin à la dernière porte ; j'allais la franchir... O Dieu ! qui m'en défend le passage ?

C'était ma bien-aimée qui se tenait devant la porte, le chagrin sur les lèvres, le souci sur le front. Je dus reculer, elle me fit signe de la main ; je ne savais si c'était un avertissement ou un reproche. Pourtant, dans ses yeux brillait un doux feu qui me fit tressaillir le cœur. Tandis qu'elle me regardait d'un air sévère et singulier, mais pourtant si plein d'amour, ... je m'éveillai.

## LV

La nuit était froide et muette ; je parcourais lamentablement la forêt. J'ai secoué les arbres de leur sommeil, ils ont hoché la tête d'un air de compassion.

## LVI

Au carrefour sont enterrés ceux qui ont péri par le suicide ; une fleur bleue s'épanouit là ; on la nomme la fleur de l'âme damnée.

Je m'arrêtai au carrefour et je soupirai ; la nuit était froide et muette. Au clair de la lune, se balançait lentement la fleur de l'âme damnée.

## LVII

D'épaisses ténèbres m'enveloppent depuis que la lumière de tes yeux ne m'éblouit plus, ma bien-aimée.

Pour moi s'est éteinte la douce clarté de l'étoile d'amour; un abîme s'ouvre à mes pieds : engloutis-moi, nuit éternelle!

## LVIII

La nuit s'étendait sur mes yeux, j'avais du plomb sur ma bouche; le cœur et la tête engourdis, je gisais au fond de la tombe.

Après avoir dormi je ne puis dire pendant combien de temps, je m'éveillai, et il me sembla qu'on frappait à mon tombeau.

— « Ne vas-tu pas te lever, Henri? Le jour éternel luit, les morts sont ressuscités : l'éternelle félicité commence. »

— « Mon amour, je ne puis me lever, car je suis toujours aveugle; à force de pleurer, mes yeux se sont éteints. »

— « Je veux par mes baisers, Henri, enlever la nuit qui te couvre les yeux; il faut que tu voies les anges et la splendeur des cieux. »

— « Mon amour, je ne puis me lever, la blessure qu'un mot de toi m'a faite au cœur saigne toujours. »

— « Je pose légèrement ma main sur ton cœur, Henri; cela ne saignera plus; ta blessure est guérie. »

— « Mon amour, je ne puis me lever, j'ai aussi une blessure qui saigne à la tête: je m'y suis logé une balle de plomb lorsque tu m'as été ravie. »

— « Avec les boucles de mes cheveux, Henri, je bouche la blessure de ta tête, et j'arrête le flot de ton sang, et je te rends la tête saine. »

La voix priait d'une façon si charmante et si douce, que je ne pus résister : je voulus me lever et aller vers la bien-aimée.

Soudain mes blessures se rouvrirent, un flot de sang s'élança avec violence de ma tête et de ma poitrine, et voilà que je suis éveillé.

### ÉPILOGUE

Il s'agit d'enterrer les vieilles et méchantes chansons, les lourds et tristes rêves ; allez me chercher un grand cercueil.

J'y mettrai bien des choses, vous le verrez bien ; il faut que le cercueil soit encore plus grand que la grosse tonne de Heidelberg.

Allez me chercher aussi une bière de planches solides et épaisses ; il faut qu'elle soit plus longue que le pont de Mayence.

Et amenez-moi aussi douze géants encore plus forts que le vigoureux saint Christophe du dôme de Cologne sur le Rhin.

Il faut qu'ils transportent le cercueil et le jettent à la mer ; un aussi grand cercueil demande une grande fosse.

Savez-vous pourquoi il faut que ce cercueil soit si grand et si lourd ? J'y déposerai en même temps mon amour et mes souffrances.

Henri HEINE.

---

---

## HENRI HEINE

---

La dernière fois que je vis Henri Heine c'était quelques semaines avant sa mort ; je devais écrire une courte notice pour la réimpression de ses œuvres : il gisait sur le lit où le retenait cette indisposition légère au dire des médecins, mais qui ne lui avait pas permis de se lever depuis huit ans ; on était toujours sûr de le trouver comme il le faisait remarquer lui-même, et cependant, peu à peu, la solitude s'agrandissait autour de lui ; aussi disait-il à Berlioz qui était allé lui rendre visite : « Vous venez me voir, vous ! toujours original ! » Ce n'était pas qu'on l'aimât et qu'on l'admirât moins, mais la vie emporte malgré eux les cœurs les plus fidèles ; il n'y a que la mère ou l'épouse qui pussent ne pas abandonner une si persistante agonie. Les yeux humains ne sauraient, sans se détourner, contempler trop longtemps le spectacle de la douleur. Les déesses même s'en lassent, et les trois mille Océanides qui vinrent consoler Prométhée sur sa croix du Caucase s'en retournèrent le soir.

Lorsque ma vue se fut accoutumée à la pénombre qui l'entourait, car un jour très vif eût blessé son regard presque éteint, je distinguai un fauteuil près de sa couche de grabataire et j'y pris place. Le poète me tendit avec effort une petite main douce, fluette, mate et blanche comme une hostie, une main de malade soustraite à l'influence du grand air, et qui n'a rien touché, pas même la plume depuis des années ; jamais les plus durs osselets de la mort ne furent gantés d'une peau plus suave, plus onctueuse, plus satinée, plus polie. La fièvre à défaut de la vie y mettait quelque chaleur, et cependant à son contact j'éprouvai un léger frisson comme si j'avais touché la main d'un être n'appartenant plus à la terre.

De l'autre main, pour me voir, il avait soulevé la paupière paralysée de l'œil qui, chez lui, conservait une perception confuse

des objets et lui laissait encore deviner un rayon de soleil comme à travers une gaze noire. Après quelques phrases échangées, quand il sut le motif de ma venue, il me dit : « Ne vous apitoyez pas trop sur moi ; la vignette de *la Revue des Deux-Mondes*, où l'on me représente émacié et penchant la tête comme un Christ de Moralès, a déjà trop ému en ma faveur la sensibilité des bonnes gens ; je n'aime pas les portraits qui ressemblent, je veux être peint en beau comme les jolies femmes. Vous m'avez connu lorsque j'étais jeune et florissant ; substituez mon ancienne image à cette pitense effigie. »

En effet le Henri Heine à qui j'avais été présenté en 183..., peu de temps après son arrivée à Paris, ne ressemblait guère à celui qui, alors, était étendu sous mes yeux, immobile comme un corps qui attend qu'on le couche au cercueil.

C'était un bel homme de trente-cinq ou trente-six ans ayant les apparences d'une santé robuste ; on eût dit un Apollon germanique à voir son haut front blanc, pur comme une table de marbre, qu'ombrageaient d'abondantes masses de cheveux blonds. Ses yeux bleus pétillaient de lumière et d'inspiration ; ses joues rondes, pleines, d'un contour élégant, n'étaient pas plombées par la lividité romantique à la mode à cette époque. Au contraire, les roses vermeilles s'y épanouissaient classiquement ; une légère courbure hébraïque dérangeait, sans en altérer la pureté, l'intention qu'avait eue son nez d'être grec ; ses lèvres harmonieuses « assorties comme deux belles rimes », pour nous servir d'une de ses phrases, gardaient au repos une expression charmante ; mais, lorsqu'il parlait, de leur arc rouge jaillissaient en sifflant des flèches aiguës et barbelées, des dards sarcastiques ne manquant jamais leur but ; car jamais personne ne fut plus cruel pour la sottise : au sourire divin du Musagète succédait le ricanement du Satyre.

Un léger embonpoint païen que devait expier plus tard une maigreur toute chrétienne arrondissait ses formes : il ne portait ni barbe, ni moustache, ni favoris, ne fumait pas, ne buvait pas de bière, et comme Goethe avait horreur de trois choses : il était alors dans toute sa ferveur hégélienne ; s'il lui répugnait de croire que Dieu s'était fait homme, il admettait sans difficulté que l'homme s'était fait dieu, et il se comportait en conséquence. Laissons-le parler lui-même et raconter ce splendide enivrement intellectuel. « J'étais moi-même la loi vivante de morale, j'étais impeccable, j'étais la pureté incarnée ; les Madeleines les plus compromises

furent purifiées par les flammes de mes ardeurs et redevinrent vierges entre mes bras : ces restaurations de virginités faillirent parfois, il est vrai, épuiser mes saintes forces ; j'étais tout amour et tout exempt de haine ; je ne me vengeais plus de mes ennemis ; car je n'admettais pas d'ennemis vis-à-vis de ma divine personne, mais seulement des mécréants, et le tort qu'ils me faisaient était un sacrilège, comme les injures qu'ils me disaient étaient autant de blasphèmes. Il fallait bien de temps en temps punir de telles impiétés. mais c'était un châtement divin qui frappait le pécheur, et non une vengeance par rancune humaine. Je ne connaissais pas non plus à mon égard des amis, mais bien des fidèles, des croyants, et je leur faisais beaucoup de bien. Les frais de représentation d'un dieu qui ne saurait être chiche et qui ne ménage ni sa bourse ni son corps sont énormes. Pour faire ce métier superbe, il faut avant tout être doté de beaucoup d'argent et de beaucoup de santé ; or, un beau matin, — c'était à la fin du mois de février 1848, — ces deux choses me firent défaut, et ma divinité en fut tellement ébranlée qu'elle s'écroura misérablement. »

Je vis beaucoup Heine pendant cette période divine, c'était un dieu charmant — malin comme un diable — et très bon quoi qu'on en ait pu dire. Qu'il me regardât comme son ami ou comme son croyant, cela ne m'importait guère, pourvu que je pusse jouir de son étincelante conversation ; car, s'il fut prodigue de son argent et de sa santé, il le fut encore davantage de son esprit. Quoiqu'il sût très bien le français, quelquefois il s'amusait à déguiser ses sarcasmes d'une forte prononciation tudesque qui eût exigé, pour être reproduite, les étranges onomatopées par lesquelles Balzac figure dans sa *Comédie humaine*, les phrases baroques du baron de Nucingen ; l'effet comique en était alors irrésistible, c'était Aristophane parlant avec la pratique d'Eulenspiegel.

A son lyrisme se mêlait une sorte de force joyeuse, et si le clair de lune allemand argentait un des côtés de sa physionomie, le gai soleil de France dorait l'autre. Nul écrivain n'eut à la fois tant de poésie et tant d'esprit ; deux choses qui se détruisent ordinairement ; quant à la sensibilité nerveuse qui fait le charme de *l'Intermezzo*, du *Tambour Legrand*, des *Bains de Lucques* et de tant de pages des *Reisebilder*, il la cachait dans la vie ordinaire avec une pudeur exquise, et arrêta à temps par un bon mot la larme qui eût débordé.

Pour sa mise, quoiqu'il n'eût aucune prétention de dandysme,

elle était plus soignée que ne l'est ordinairement celle des littérateurs où toujours quelque négligence gâte des vellétés de luxe. Les divers appartements qu'il habita n'avaient pas ce qu'on appelle aujourd'hui le cachet artiste, c'est-à-dire n'étaient pas encombrés de buffets sculptés, d'esquisses, de statuettes et autres curiosités de bric-à-brac, mais présentaient au contraire un confortable bourgeois où la volonté d'éviter l'excentrique semblait manifeste. Un beau portrait de femme par Laëmlin, représentant cette Juliette dont le poète parle dans le début d'*Atta-Troll*, est le seul objet d'art que je me souviens d'y avoir vu.

Pour affermir sa divinité qui chancelait un peu, Henri Heine alla passer la saison des bains à Caunterets, où il composa ce singulier poème dont un ours est le héros, mêlant à la poésie la plus idéale les caprices les plus grotesques, et je le perdus de vue quelque temps.

Un matin l'on vint me dire qu'un étranger, dont je ne pus comprendre le nom défiguré par le domestique, demandait à me parler. Je descendis dans la pièce où je recevais les visiteurs, et je vis un homme très maigre dont le masque rappelait celui de Géricault, et se terminait par une barbe pointue et fauve, déjà mêlée de beaucoup de fils d'argent. Je cherchai dans mes souvenirs quel pouvait être cet hôte matinal qui me saluait de mon petit nom et me tendait la main avec la franche cordialité d'un vieil ami. Je ne parvins pas à mettre un nom sur cette figure ainsi changée; mais, au bout de quelques minutes de conversation, à un trait d'esprit de l'inconnu, je m'écriai : « C'est le diable ou c'est Heine. » C'était Heine en effet, de dieu devenu homme.

À quelques mois de là, Henri Heine prit le lit pour ne plus le quitter : il resta huit ans cloué sur la croix de la paralysie par les clous de la souffrance. Pendant cette longue agonie il offrit le phénomène de l'âme vivant sans corps, de l'esprit se passant de la matière; la maladie l'avait atténué, émacié, disséqué comme à plaisir, et dans la statue du dieu grec taillait avec la patience minutieuse d'un artiste du moyen âge un Christ décharné jusqu'au squelette, où les nerfs, les tendons, les veines apparaissaient en saillie. Ainsi dépouillé, il était beau encore; et lorsqu'il relevait sa paupière appesantie, une étincelle jaillissait de sa prunelle presque aveugle; le génie ressuscitait cette face morte; Lazare sortait de son caveau pendant quelques minutes : ce spectre, qui semblait dans ses linceuls une effigie funèbre couchée sur un monument, trouvait

une voix pour causer, pour rire, pour lancer de spirituelles ironies, pour dicter des pages charmantes, pour donner l'essor à des strophes ailées, et, aux jours où la pierre de sa tombe lui meurtrissait plus durement les reins, pour gémir des lamentations aussi tristes que celles de Job sur son fumier. Ses amis devraient se réjouir de ce que cette atroce torture soit terminée enfin, et que le bourreau invisible ait donné le coup de grâce au pauvre supplicié; mais penser que ce cerveau lumineux, pétri de rayons et d'idées, d'où les images sortaient en bourdonnant comme des abeilles d'or, il ne reste plus aujourd'hui qu'un peu de pulpe grisâtre, est une douleur qu'on n'accepte pas sans révolte. C'est vrai, il était cloué vivant dans sa bière; mais, en approchant l'oreille, on entendait la poésie chanter sous le drap noir. Quel deuil de voir un de ces microcosmes plus vastes que l'univers et contenus par l'étroite voûte d'un crâne, brisé, perdu, anéanti! Quelles lentes combinaisons il faudra à la nature pour former une tête pareille!

Henri Heine était né le 1<sup>er</sup> janvier de l'année 1801, ce qui lui faisait dire en riant qu'il était le premier homme du siècle. Töpffer remarque l'inconvénient qu'il y a, lorsqu'on vieillit, à porter le millésime de son siècle, qui vous avertit perpétuellement de votre âge et semble vous entraîner avec lui. Heine a quitté son compagnon à la cinquante-sixième étape.

Il faisait un temps froid, gris, brumeux; l'heure indiquée pour le convoi était matinale; quelques rares amis et admirateurs se promenaient devant la maison mortuaire, attendant que l'on se mît en marche pour le cimetière. Le poète avait défendu toute pompe, toute cérémonie; il se regardait comme mort depuis longtemps, et il voulait que le peu qui restait de lui fût emporté silencieusement de cette chambre qu'il ne devait quitter que pour la tombe. La vue du cercueil, très large, très long, très lourd, où la mince dépouille était couchée plus à l'aise que dans son lit, nous fit souvenir involontairement de ce passage de *l'Intermezzo* : « Allez me chercher une bière de planches solides et épaisses : il faut qu'elle soit plus longue que le pont de Mayence; et amenez-moi douze géants encore plus forts que le vigoureux saint Christophe du Dôme de Cologne, sur le Rhin; il faut qu'ils emportent le cercueil et le jettent à la mer; un aussi grand cercueil demande une grande fosse. Savez-vous pourquoi il faut que le cercueil soit si grand et si lourd? J'y déposerai en même temps mon amour et mes souffrances. »

En effet, la bière n'était pas trop grande ; et si on ne la jeta pas à la mer, on la descendit dans un caveau provisoire, en présence des poètes et des artistes français ou allemands, peu nombreux, qui se tenaient là respectueusement rangés, sachant qu'ils assistaient aux funérailles d'un roi de l'esprit, quoiqu'il n'y eût ni long cortège, ni musique lugubre, ni tambours voilés, ni drap noir constellé d'ordres, ni discours emphatique, ni trépidés couronnés de flammes vertes. La dalle refermée, chacun redescendit la triste colline et se perdit dans l'immense fourmillement de la vie humaine.

Peu de poètes nous ont ému et troublé autant que Heine. — Nous ne savons pas l'allemand, il est vrai, et n'avons pu l'admirer qu'à travers la traduction ; mais quel homme doit être celui qui, dénué du rythme, de la rime, de l'heureux arrangement des mots, de tout ce qui fait le style enfin, produit encore des effets si magiques ! — Heine est le plus grand lyrique de l'Allemagne, et se place naturellement à côté de Goethe et de Schiller ; tel il nous apparaît, bien que la poésie traduite en prose ne soit que du clair de lune empaillé, comme il le dit lui-même.

Jamais nature ne fut composée d'éléments plus divers que celle de Henri Heine ; il était à la fois gai et triste, sceptique et croyant, tendre et cruel, sentimental et persilleur, classique et romantique, Allemand et Français, délicat et cynique, enthousiaste et plein de sang-froid ; tout, excepté ennuyeux. A la plastique grecque la plus pure il joignait le sens moderne le plus exquis ; c'était vraiment l'Euphorion, enfant de Faust et de la belle Hélène.

Ce n'est pas ici la place de faire une appréciation de son œuvre, qui parlera d'elle-même, mais nous pouvons du moins en rendre l'impression. Quand on ouvre un volume de Heine, il vous semble entrer dans un de ces jardins qu'il aime à décrire ; les sphinx de marbre de l'escalier aiguissent leurs griffes sur l'angle des piédestaux, et vous regardent de leurs yeux blancs avec une intensité inquiétante ; des frissons courent sur leur croupe léonine, leur gorge de femme palpite comme si un cœur battait sous le contour rigide ; les portes gémissent en tournant sur leurs gonds rouillés, et l'on croit voir un pli de robe disparaître sous l'arceau, comme si l'âme de la solitude s'enfuyait, surprise par votre approche. La mousse, l'ortie et la bardane ont poussé entre les dalles disjointes de la terrasse ; les charmilles non élaguées vous retiennent au passage par leurs branches et vous supplient de ne pas aller plus loin.

Les roses semblent saigner au milieu des ronces, et les gouttes de pluie suspendues à leurs pétales brillent comme des larmes; les fleurs, étouffées par les mauvaises herbes, ont des parfums étranges qui asphyxient et donnent le vertige. Dans le bassin, l'eau noire croupit sous les lentilles vertes, et la Naïade tronquée est camarade comme le masque pâle de la Mort. Le crapaud sautèle à travers les sentiers et va conter votre venue à sa tante la vipère. Cependant le vent soupire ses élégies et le rossignol chante ses peines d'amours perdues; à la fenêtre du manoir délabré apparaît une jeune fille, blonde et fraîche, serrée dans sa robe de satin, pareille à ces jolies Néerlandaises que Gaspard Nestcher aime à peindre dans un cadre de pierre ou de vigne vierge; elle est charmante, mais elle n'a pas de cœur, et dans son sein se condense un petit glacier. Jamais elle n'aura de torts envers vous; mais, si vous avez de l'âme et des nerfs, mieux vaudrait être épris de ces femmes qui portent le vice peint en rouge sur la joue. Elle vous fera mourir avec mille supplices innocemment diaboliques, et au jour du jugement vous ne voudrez pas ressusciter, de peur de la revoir!

Heine a cela de commun avec Goëthe, qu'il fait des femmes vraies; une touche lui suffit pour qu'une figure se dessine vivante et complète. Quel charme décevant, quelle langueur perfide, quel rire d'hyène, quelles larmes de crocodile, quelle froideur brûlante, quelle flamme glacée, quelle coquetterie féline! Jamais poète n'a mieux fait frétiler le bout de queue du dragon au coin d'une lèvre rose; et avec quelle conviction il dit de Lusignan, l'amant de Mélusine: « Heureux homme dont la maîtresse n'était serpent qu'à moitié! »

Si Heine a sculpté dans le paros le plus étincelant des statues de dieux grecs et des bas-reliefs de Bacchanales aussi purs de forme que l'antique, il est au moins l'égal d'Uhland et de Tieck lorsqu'il raconte les légendes catholiques et chevaleresques du moyen âge. Il tire du cor merveilleux d'Achim d'Arnim et de Brentano des fanfares qui font tressaillir les cerfs au fond des forêts et s'abattre le pont-levis des manoirs féodaux. Quand il s'élance sur son destrier, il frôle bientôt de sa botte la jupe armoriée de la châtelaine en chasse, et nul ne manie l'épieu de meilleure grâce.

Nos mœurs littéraires, très adoucies, peuvent faire paraître d'une grande cruauté quelques-unes des exécutions de Henri Heine; il est impitoyable pour les mauvais poètes; mais Apollon n'a-t-il

pas le droit d'écorcher Marsyas? La main qui tient la lyre d'or tient aussi le couteau pour disséquer le grossier satyre. — Terminons par cette page du livre de Lazare; elle donnera une idée de la manière du poète, qui sait maintenant à quoi s'en tenir sur cette terrible question :

La pauvre âme dit au corps : « Je ne te quitte pas, je reste avec toi, avec toi je veux m'abîmer dans la nuit et la mort, avec toi boire le néant. Tu as toujours été mon second moi, tu m'enveloppais amoureusement comme un vêtement de satin doucement doublé d'hermine; hélas! il faut maintenant que toute nue, toute dépouillée de mon cher corps, un être purement abstrait, je m'en aille errer là-haut comme un rien bienheureux, dans le royaume de lumière, dans ces froids espaces du ciel où les éternités silencieuses me regardent en bâillant; elles se traînent là, pleines d'ennui, et font un claquement insipide avec leurs pantoufles de plomb! Oh! cela est effroyable! Oh! reste, avec moi, mon corps bien-aimé! »

Le corps dit à la pauvre âme : « Oh! console-toi, ne t'afflige pas ainsi. Nous devons supporter en paix le sort que nous fait le destin. J'étais la mèche de la lampe, il faut bien que je me consume : toi, l'esprit, tu seras choisi là-haut pour briller, jolie petite étoile, de la clarté la plus pure. Je ne suis qu'une guenille, moi. Je ne suis que matière : vaine fusée, il faut que je m'évanouisse et que je redevienne ce que j'ai été... un peu de cendre. Adieu donc et console-toi. Peut-être, d'ailleurs, s'amuse-t-on dans ce ciel beaucoup plus que tu ne penses. Si tu rencontres la Grande-Ourse à la voûte des astres, salue-la mille fois de ma part. »

Théophile GAUTIER.

---

---

# IDYLLE

---

Sur l'herbe du verger, au pied de la charmille,  
Le jeune homme est assis près de la jeune fille.  
Chaque étoile à son tour pique le firmament;  
Mille senteurs dans l'air, mille chansons bénies  
Unissent leurs parfums, croisent leurs harmonies;  
La nuit vient lentement.

Les montagnes au sud, par l'ombre atténuées,  
Agrafent sur leur sein le manteau de nuées  
Dont la splendeur du soir revêt leur nudité;  
Le vent passe embaumé de thym, de menthe et d'ambre,  
Et, couronné de fruits, voici venir septembre  
Aussi doux que l'été.

Les ménages charmants des pinsons, des mésanges  
Emplissent les rameaux de murmures étranges,  
Ivres comme au printemps de leur nouvel amour;  
Et le paysan las, sa bêche sur l'épaule,  
Aiguillonne ses bœufs avec sa grande gaule  
Pour hâter le retour.

Au village à présent chaque foyer scintille.  
Le jeune homme est assis près de la jeune fille :  
En souriant, leurs deux mères les ont laissés;  
Sous le regard de Dieu, seuls, ils restent ensemble.  
Lui, le cœur palpitant, la contemple; elle, tremble.  
Les yeux sur lui fixés.

L'obscurité pourtant aux flancs de la montagne  
 Descend d'un pied furtif et peu à peu les gagne ;  
 Quelques moments encore , ils ne se verront plus.  
 Dans le vallon pourtant une vapeur légère  
 Flotte et s'étend déjà des champs pleins de fougère  
 Aux sapins chevelus.

Ils se taisent toujours. Mais derrière eux , sur l'herbe ,  
 Est-ce un jeu de la nuit nonchalante et superbe  
 Qui rapproche sans cesse et bientôt confondra  
 Leurs deux ombres en une , et de ses mains puissantes  
 Aura joint tout à fait leurs têtes rougissantes  
 Quand la lune viendra ?

La nature au repos chante avec indolence  
 Son éternel poème. — O nature , silence !  
 Quel que soit ton génie , il est outrepassé ;  
 Un plus sublime accord nous émeut les entrailles ,  
 Car , ici , le baiser des saintes fiançailles  
 Vers Dieu s'est élancé !

Les mères à pas lents sont enfin revenues ,  
 Et les deux amoureux aux âmes ingénues  
 Sont allés les presser dans leurs bras triomphants :  
 « Nous ne formerons plus qu'une même famille.  
 « Mères , mères , voici votre fils , votre fille ,  
 « Bénissez vos enfants ! »

Louisa SIEFERT.

---

---

---

# MAINFROI<sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## IV

Lorsque Jacques se retrouva chez lui, les pieds dans ses pantoufles, au milieu de la vaste et noble bibliothèque où tant d'hommes de bien, ses ancêtres, avaient médité sur les lois, il se mit à relire le billet de Marguerite et à méditer sur la personne qui s'était si noblement ouverte à lui. La femme avait fait tort à la cause; l'avocat s'effaçait devant le confident de tout à l'heure et l'amoureux d'autrefois.

Il mania longtemps et avec complaisance le papier doux, ferme, un peu cassant, où la main de M<sup>lle</sup> de Vaulignon avait laissé entre les lignes une invisible et mystique empreinte. Il suivit cette écriture rapide, effarée et pourtant toujours nette, dont les caractères se précipitaient l'un sur l'autre comme les flots d'un torrent. Il s'arrêta un bon moment à la devise qui serpentait autour de l'initiale. L'initiale était un M simple, sans armes, et la devise *tout ou rien*. Il était difficile de deviner si cet M représentait le nom de Montbriand ou le prénom de Marguerite. Selon le cas, la devise n'était qu'une banalité indigne d'attention, ou elle exprimait la vigueur d'une âme entière et portée aux extrêmes. On n'étudie guère une lettre de femme sans la flairer un peu. Celle de Marguerite était imprégnée d'un parfum léger, fugitif et suave au dernier point; mais la bordure, d'un noir intense, semblait gourmander cette recherche de sensualité, comme les grands arbres en deuil au mois de février jurent avec l'aimable floraison des violettes. Ce contraste entraînait certaines idées de renouveau; Main-

(1) Voir les numéros des 5 et 20 septembre 1894.

froi se laissa éblouir par je ne sais quelle fantasmagorie qui lui montrait M<sup>lle</sup> de Vaulignon jeune et brillante sous ses habits de crêpe. Cependant il n'était pas homme à se leurrer d'illusions gratuites ; il savait que la vie humaine n'a qu'un printemps, si la grande éternelle nature en a mille fois mille. Mais il venait de causer longuement avec Marguerite ; il avait vu son visage trempé de larmes refléter par instants les éclairs de la vingtième année ; parfois même, en remuant les cendres du passé, la belle veuve s'était comme illuminée d'un sourire de l'âge innocent. Un sourire, si frais qu'il puisse être, n'a pas l'autorité d'une démonstration géométrique : Mainfroi n'eut garde de conclure ou de supposer que M<sup>lle</sup> de Vaulignon se trouvait tout entière devant lui. Entre l'amazonne de vingt ans qu'il avait abordée sous le ciel, dans les bois, et la femme en grand deuil qui venait de lui conter ses peines dans un appartement garni, il voyait très distinctement la figure matérielle, opaque et antipathique du vicomte. Le bon sens ne lui permettait pas de reléguer un *sportman* trop réel au pays des mauvais rêves, et pourtant, dois-je l'avouer ? il prenait un certain plaisir à évincer, à volatiliser ce mari de quelques mois. Non content de savoir que M. de Montbriand n'était plus que poussière, il aurait voulu le réduire à la consistance d'une ombre. Étrange fantaisie, et d'autant plus inexplicable que Mainfroi ne se sentait pas amoureux ! Cette veuve de vingt-sept ans au plus lui semblait absolument hors d'âge. Le cœur a des méthodes de chronologie qui feraient sourire un bénédictin. Un homme de vingt-cinq ans meurt d'amour pour une femme de trente-cinq, il serait fier de l'épouser à la face du ciel, si quelque heureux hasard la faisait libre : à trente-cinq, il se trouve plus vert qu'une enfant de vingt-cinq, et croirait déroger à sa seconde jeunesse en la prenant pour femme. Jacques n'était donc pas épris, et il aurait rompu en visière au premier qui eût risqué en sa présence un tel paradoxe ; mais il prenait un vif intérêt à l'étude de cette nature féminine : il s'y livra toute la soirée, sinon en amoureux, du moins en amateur. Quant à l'affaire, il n'y pensa pas plus que si elle avait dû se plaider dans une autre planète.

Cet oubli de la profession ferait dire à quelques analystes qu'il y avait deux hommes en lui : un avocat et un mondain. Il y en avait même trois, à ce compte, car l'avocat et le mondain disparaissaient à certaines heures pour laisser voir un magistrat parfait. Mais n'est-ce pas un peu déprécier la nature humaine que d'expliquer

par un miracle le cumul des aptitudes et des goûts? Dans les pays et dans les temps où notre espèce s'est épanouie en liberté, le même individu pouvait être avocat, magistrat, général, administrateur, grand prêtre et planteur de choux, sans qu'on s'avisât de compter combien d'hommes il y avait en lui. La division du travail et l'esprit de spécialité, qui sont à leur place dans le monde industriel, n'ont rien à faire dans le monde moral.

Mainfroi se coucha donc à mille lieues du dossier « Vaulignon contre Vaulignon ». Il s'endormit comme un joli garçon qu'il était sur un oreiller de doux souvenirs et d'agréables pensées. Il y a toujours un plaisir délicat et tendre à s'occuper d'une jeune femme, ne fût-ce qu'à titre d'étude, pour savoir ce qu'elle est, ce qu'elle pense et ce qu'elle veut. Le réveil fut moins riant. L'avocat, en ouvrant les yeux, se rappela qu'il avait promis de défendre Marguerite. Il se dit que la pauvre enfant comptait sur lui, et que déjà sans doute elle croyait avoir cause gagnée; l'imagination des femmes va si vite et franchit si cavalièrement les obstacles! Or, il n'était pas sûr de gagner ce procès, ni même de le plaider. Non seulement son succès, mais son simple concours était subordonné à l'examen des faits de la cause. Si M<sup>me</sup> de Montbriand avait le droit pour elle, c'était plaisir de lui rendre une fortune; si, par malheur, elle avait tort, aucune considération ne pouvait ébranler l'inflexible droiture de Mainfroi. Pas une fois en quatorze ans il n'avait dévié de sa ligne; les chocs quotidiens du palais n'avaient pu lui communiquer l'élasticité qu'on admire chez les vieux avocats; il n'en était pas encore à cette maxime nourrissante, que les pires affaires ont un bon côté par où l'homme d'esprit sait les prendre. L'habileté lui faisait défaut; il était savant, sensé, persuasif, entraînant; mais il ne pouvait pas se rendre habile, et il se consolait fièrement de cette infirmité. Il y a peu de mérite à repousser les tentations grossières de l'argent lorsqu'on tient vingt-cinq mille francs de rente en portefeuille, plus un joli domaine à la campagne et une belle maison à la ville; en revanche, ceux qui sont doués d'un cœur jeune et bouillant ont besoin de quelque vertu pour résister aux séductions du plaisir. Mainfroi s'était montré incorruptible à l'amour, même dans un âge qui porte avec lui l'excuse de toutes les faiblesses; il se sentait d'autant plus engagé. Si l'affaire se présentait mal, ce passé méritoire lui faisait une loi d'abandonner M<sup>me</sup> de Montbriand à la ruine, à la réclusion, à la mort même, à tous ces fléaux sans doute imaginaires dont elle se disait

menacée. Périssent la plus intéressante des femmes plutôt que la réputation d'un homme de bien ! Les consciences immaculées sont rares ; quant aux femmes intéressantes, on en rencontre toujours assez.

Mais, s'il est aisé d'éconduire un plaideur ordinaire en lui disant : « Monsieur, votre affaire ne rentre pas dans ma spécialité, » il est infiniment plus délicat d'ôter la dernière espérance à la personne qui vous raconte sa vie, vous promène à pas lents dans tous les sentiers de sa jeunesse et partage avec vous ses plus secrètes pensées. L'avocat ne s'engage à rien en écoutant du haut de sa cravate les moyens bons ou mauvais d'un plaideur ; l'homme abdique un peu de son indépendance lorsqu'il accepte le rôle de confident. Un usage de la vie antique, transporté dans le for intérieur, régit encore aujourd'hui cette sorte d'hospitalité. L'homme à qui vous avez permis d'entrer un seul moment dans le privé de votre âme acquiert par cela seul un droit sur vous, il est moralement votre hôte. Il y a deux mille ans, vous ne l'auriez pas congédié sans un bain, un repas et quelques pièces de monnaie ; aujourd'hui, vous ne pouvez le mettre dehors que consolé et servi. Cette loi n'est écrite en aucun livre, et cependant personne ne l'ignore. Les gens en place qui sont par surcroît gens d'esprit se tiennent en garde contre les épanchements du solliciteur ; un maître qui sait son métier ne fera jamais la sottise d'accueillir les confidences de son valet : s'il se laissait conter l'histoire de Baptiste ou de Jean, il aurait leur famille sur les bras, et il ne serait plus servi que par grâce. La grande affaire des mendiants n'est pas d'obtenir qu'on leur donne, c'est d'obtenir qu'on les écoute ; celui qui les laisse parler devient par cela seul leur débiteur.

Si M<sup>me</sup> de Montbriand avait été la plus astucieuse des femmes, elle n'aurait rien imaginé de plus adroit que cet ajournement de la consultation, ce relâche consacré aux souvenirs du bon temps et à l'effusion du cœur. Il arrive parfois que l'extrême droiture et l'extrême habileté se rencontrent au but. Mainfroi, libre la veille, se sentait lié par une multitude de fils invisibles. Ce n'était pas qu'il crût devoir à Marguerite plus qu'à lui-même et à ses ancêtres ; il se reprochait d'avoir presque accepté une affaire tant de fois perdue, il tremblait de la trouver insoutenable ; il cherchait non seulement un moyen de battre en retraite sans déshonneur, mais une compensation possible, une indemnité acceptable : tant il est vrai qu'un homme de cœur s'engage plus qu'il ne croit en écoutant une simple confidence !

Il se rendit à pied au rendez-vous, comme s'il pensait rencontrer une solution entre les pavés. Le chemin lui parut plus court et l'escalier moins haut que la veille; il avait peur, toutefois il marchait : ainsi font les braves soldats.

Polyxénie le reçut moins bruyamment que la veille, mais d'un air plus confident et plus intime, et cet accueil lui rappela que la servante, autant que la maîtresse, était fondée à compter sur lui.

M<sup>me</sup> de Montbriand, debout devant un monceau de papiers, lui tendit une main fort belle et tout à fait appétissante, qu'il baisa froidement, poliment, en débitant les banalités d'usage sur un ton cérémonieux. Peut-être remarqua-t-il du coin de l'œil que la veuve portait une toilette moins sombre; que ses beaux cheveux noirs, nattés en diadème sur le front, lui donnaient un air de reine et qu'elle n'avait plus les yeux rouges; mais il s'était armé de résolutions héroïques, et il attaqua le dossier en homme qui a juré de commencer par là. « Je ne vous regarderai pas avant de vous avoir entendue, et je ne veux vous trouver belle que si vous avez raison. » Il ne s'exprima pas tout à fait si nettement, mais Marguerite le comprit. Elle s'arma de ce courage extrême qui vient aux cerfs et aux animaux les plus timides lorsqu'ils n'ont plus la force de fuir. et elle se lança, tête basse, dans l'exposé des faits.

« Monsieur, dit-elle, voici la cause première de tout le mal : c'est le testament de mon père. Il date de sept ans et divise notre patrimoine en portions inégales : deux millions en terre au comte Gérard, un million en argent pour moi.

— Je le sais. Le marquis usait d'un droit strict.

— Cela aussi, je le sais; les tribunaux me l'ont appris à mes dépens. J'ai eu beau dire et prouver que cet acte n'exprimait pas la dernière volonté de mon père, que le pauvre homme, il y a sept ans, était capté par cette horrible Bavaroise, qu'il est revenu par la suite à des idées plus saines et à des sentiments plus équitables; j'ai produit un nouveau testament olôgraphe tout en ma faveur. mais faute de quelques formalités insignifiantes, ils m'ont tous condamnée, et ma ruine est sans appel.

— Un million! ce n'est pas tout à fait la ruine.

— Mais je n'en ai plus rien, de ce malheureux million! Mon père me l'a repris jusqu'au dernier centime, sans compter mon douaire, dont il me reste au plus quatre-vingt mille francs. Et la succession m'en réclame cent mille! Si je paye, me voilà riche de moins que rien, propriétaire d'une quantité négative d'environ vingt

mille francs. Mes ennemis, me voyant à ce point, donnent un libre cours à leur munificence : ils me font noblement remise de la dette et m'offrent le moyen de mourir de consommation dans mon ancien couvent de Grenoble. C'est ce qu'elle a toujours rêvé dans sa basse jalousie. Je l'éclipsais, je triomphais de mettre en relief ses laideurs physiques et ses turpitudes morales ; elle se consolait de tout par l'espoir de m'enterrer vive ! Vous vous rappelez, monsieur Mainfroi ce que je vous disais du couvent ? Eh bien ! j'y touche, j'y reviens, la fatalité m'y ramène au bout de sept ans par un détour invraisemblable et atroce.

— Calmez-vous, Madame ; il n'y a pas péril en la demeure. Quoi qu'il arrive, personne ne peut vous mettre au couvent malgré vous.

— Et quel autre refuge y a-t-il, s'il vous plaît, pour une femme de ma condition, lorsqu'elle se voit sans ressources ? Voulez-vous que je me mette à broder dans une mansarde ou à courir les cachets de piano ? L'honneur me permet-il de débiter au Théâtre-Italien comme *prima donna* ou dans un cirque comme écuyère de haute école ? Accepterai-je les douze cents francs que le recteur, brave homme, m'a fait offrir sous main avec un petit emploi dans l'instruction publique ? ou entrerais-je comme lectrice chez l'oncle de mon mari, M. de Cayolles, qui m'aime bien, qui m'aime trop ? Je ne m'abuse point, allez, et celle qui me traque depuis tantôt dix ans ne s'y trompe pas non plus ; elle a soigneusement fermé l'enceinte. Une femme bien née, qui se ruine ou qu'on ruine, n'a de retraite honorable que dans un couvent, parce que l'humilité du cloître est doublée d'un immense orgueil, et qu'on ne déroge pas en épousant Dieu. Soit ! je l'épouserai s'il le faut, et j'irai bientôt le voir de près !

« Mais, pardon, reprit-elle en escamotant une larme échappée, c'est de mon procès qu'il s'agit. Vous ne comprenez pas comment une femme si forte en apparence a pu se laisser dépouiller comme une enfant ? Hélas ! Monsieur, c'est qu'on est enfant toute la vie devant l'autorité d'un père. Quand je suis revenue à Vaulignon, veuve, malade et navrée, mon père fut excellent pour moi. Il prit à cœur de me distraire et de me consoler ; de ma vie je ne l'avais connu si tendre. Cette malheureuse spéculation commençait à prendre corps, elle donnait les plus belles espérances. Le marquis ne s'y était pas encore jeté éperdument, à peine s'il avait un doigt dans l'engrenage ; mais, ébloui de son premier succès, il ne comp-

tait déjà plus que par millions. Le domaine des Villettes, qui touchait aux Trois-Laux, lui donnait dans la vue; il voulait l'acquérir pour moi, et comme mon douaire ajouté à ma dot en aurait tout au plus payé la moitié, il ne parlait de rien moins que de parfaire la somme. « Si tu te remaries, disait-il, tu feras équilibre à la maison de ton frère, et le canton sera partagé entre deux dynasties issues de moi. Si tu t'obstines à rester veuve, ton bien fera retour à Gérard ou à son fils, dans une cinquantaine d'années, et alors nous verrons du haut du ciel le plus magnifique domaine qui se soit étalé depuis des siècles sous le soleil du Dauphiné! » Mais j'étais déjà résolue à rester sur mon premier et lamentable essai du mariage. Je ne refusai pas les offres généreuses de mon père, je ne les acceptai pas non plus. Les questions d'intérêt me semblaient parfaitement indifférentes, comme à toutes les femmes d'un certain rang. Mes affaires avaient été mises en bon ordre par les soins de M. de Cayolles, qui est sénateur, versé dans les questions de finances, et galant homme jusqu'au bout des ongles, quoique séparé de sa femme et un peu trop empressé auprès des autres. Grâce à lui, les lenteurs d'une liquidation me furent épargnées, et je rapportais au bercail un portefeuille de quinze cent mille francs bien nets, en valeurs de premier ordre, qui représentaient environ soixante mille francs de rente. Je ne savais que faire d'un si gros revenu, avec mes goûts simples, dans un pays où il y avait fort peu de misères à soulager. Je rentrai de plain-pied dans mes chères habitudes; on fit accommoder à mon usage l'ancien appartement de ma pauvre mère, dans l'aile gauche du château; je me donnai le luxe d'une bibliothèque, d'une petite voiture et de deux chevaux neufs; j'achetai quelques tableaux, je fis un voyage en Suisse, un autre en Italie, avec Polyxénie et un vieux domestique; à cela près, ma vie était exactement la même qu'entre quinze et vingt ans. Ma belle-sœur n'osait plus me traiter en enfant; notre inimitié prit des allures plus franches, sans aller jusqu'aux grands éclats; mon père n'en vit rien, et mon frère n'en voulut rien voir. Du reste, les Bavares n'étant chez nous que trois mois de l'année, le bon temps ne me manquait pas, et j'ai fait une provision de souvenirs qui me soutient encore un peu dans mes luttes et mes misères. Je vous épargne l'histoire de cette épouvantable débâcle où l'honneur même de notre nom, compromis par la scélératesse des uns et l'imprudence des autres, faillit être englouti. Vous qui viviez à Grenoble, vous avez su tout cela mieux

que moi et certainement avant moi. Je voyais bien l'humeur de mon père tourner au noir, et j'assistais au va-et-vient des gens d'affaires; mais j'étais si peu de ce monde, et j'avais une si haute indifférence pour tous les intérêts, que la douleur de perdre et la joie de gagner me semblaient, comme au jeu, choses viles et roturières. Il ne m'entra point dans l'esprit qu'un marquis de Vaulignon pût s'émouvoir à propos d'argent, et la première fois qu'il s'ouvrit à moi de ses chagrins, je crus naïvement qu'il ne parlait ainsi que pour me cacher autre chose.

« La vérité m'apparut enfin dans toute sa laideur lorsque mon père mit sous mes yeux une lettre de la Bavaroise qui le faisait pleurer d'indignation. Le pauvre homme avait demandé à Gérard je ne sais plus quelle somme pour désintéresser je ne sais quel créancier. La comtesse répondait pour son mari que les temps étaient durs, que les fermages rentraient mal, que les améliorations, les plantations, les routes, les bâtiments neufs absorbaient leur revenu de l'année, que tous leurs capitaux disponibles étaient engagés dans diverses opérations, bref que le *cher papa* serait gentil, gentil, s'il voulait bien chercher la somme dans son voisinage, chez ces bons Dauphinois, qui tous ont des tiroirs remplis d'argent qui dort.

« Je m'indignai d'abord, puis, me ravissant tout à coup : « Mon père, lui dis-je, tous ces papiers que j'ai là-haut dans un tiroir ne sont-ils pas échangeables contre écus?

— Eh! sans doute.

— Il me semblait bien. Et les hommes qui vous poursuivent refuseront-ils cet argent sous prétexte qu'il vient de moi? »

« Cette demande le fit rire aux éclats, et j'eus deux bonheurs à la fois : sécher les larmes de mon père et flétrir la conduite de mon indigne belle-sœur. J'entraînai le pauvre homme chez moi, j'ouvris le chiffonnier où mes titres dormaient en liasses, et je lui dis : Puisez! Il m'embrassa d'abord en me disant mille choses du cœur, ensuite il prit un papier qui valait, je crois bien, cinq mille francs de rente. Enfin il me dit : « Je veux te signer un reçu, car c'est un prêt que j'accepte, et les bons comptes font les bons amis. » Ce proverbe odieux, plus digne d'un Roquevert que d'un Vaulignon, me fit rougir. « Ah! cher père! lui dis-je, est-ce qu'il y a du tien et du mien entre nous? Ne permettez-vous pas que je vous rende une parcelle de ma dot?

— Un Vaulignon ne reprend pas ce qu'il a donné.

— Or, je suis une Vaulignon, je vous donne ce grand vilain chiffon de papier, et maintenant je vous défie de me le faire reprendre! Voilà un argument sans réplique; embrassez-moi. »

« Mon père me témoigna dès ce jour une admiration qui m'étonnait un peu. J'avais toujours eu le sentiment de la propriété collective et je distinguais parfaitement notre bien du bien d'autrui; mais au château, chez nous, il me semblait que tout dût être en commun; je n'aurais rien su refuser, même à la comtesse Gérard, et j'aurais été stupéfaite qu'on me refusât quelque chose. Tous ces objets matériels auxquels le pauvre attache un prix n'ont plus de valeur dans notre sphère; les idées et les sentiments y sont les seules réalités dignes d'intérêt.

« Ce fut donc avec un détachement tout naturel et peu méritoire que je vis passer ma fortune aux mains de mon père. D'abord je n'avais besoin de rien, et puis je pensais que tôt ou tard Vaulignon serait à moi, mon frère ayant déjà les Trois-Laux; or, Vaulignon est une fortune. Quant à mon père, il était bien malheureux, bien humilié de nos positions respectives, et reconnaissant à un point qui parfois me faisait mal. Il s'accusait de m'avoir méconnue; il s'emportait contre le fils ingrat, avare et lâche, qui lui tournait le dos dans un pareil moment; il se reprochait à haute voix des préférences que je n'avais jamais remarquées; souvent, en ma présence, il s'est juré de mettre ordre à nos affaires en réparant une injustice que j'ignorais. C'était sans doute le testament qu'il voulait annuler, car il me répéta bien des fois en puisant dans mon pauvre tiroir: « Tu ne perdras rien, ma chérie; j'irai voir Foucou. » Ses idées de restitution étaient si formelles et si bien arrêtées qu'on a trouvé dans ses papiers un codicille dont voici la copie authentique:

« Vaulignon, 2 octobre 186..

« Indignement trahi par un fils que j'avais comblé, et comblé par une fille que j'avais en partie déshéritée, je déchire mon testament du... janvier 185., et moi soussigné Philippe-Auguste Lescuier, marquis de Vaulignon, je lègue en toute propriété à Claire-Estelle-Marguerite Lescuier de Vaulignon, ma fille chérie, veuve du vicomte de Montbriand, le château, le parc, les terres et généralement tout le domaine de V... »

« Il n'a pas achevé le mot, mais l'équivoque est impossible. La

pièce n'est pas signée à la fin, elle l'est magnifiquement au milieu. Pourquoi, comment mon père a-t-il gardé deux ans ce papier dans sa chambre au lieu de le porter à Grenoble? Est-ce la maladie du notaire Foucou et la vente de l'étude qui sont venues traverser un si juste projet? Je l'ignore; mais, quoique les tribunaux aient déclaré ce codicille nul, j'y constate avec bonheur la tendresse et la loyauté d'un digne homme.

« Nos relations ont été cordiales jusqu'au bout; sa préférence pour moi ne s'est pas démentie un seul jour, quoiqu'il eût des agitations, des désespoirs et des colères terribles. Les procès se succédaient sans interruption; il pleuvait du papier timbré sur le château; mon père allait trois et quatre fois par semaine à la ville, chez l'avoué, chez l'avocat, chez les juges; il ne chassait presque plus. Pauvre homme! c'était lui qui était le gibier. Je le suppliais quelquefois d'en finir avec les affaires et de payer sans discussion, dans l'intérêt de sa santé, tout l'argent qu'on lui réclamait : « Non, répondait-il, c'est ton bien que je défends, et j'irai tant que les forces ne me trahiront pas. » Malgré sa belle résistance, je me ruinais grand train. On eut vent de la chose dans mon ancienne famille, à Paris. M. de Cayolles m'écrivit une lettre très paternelle et très sensée pour me dire que cette liquidation était un gouffre, que j'y jetterais toute ma fortune sans le combler, que je me devais à moi-même de conserver un peu de bien, car, si je me ruinais, mon nom, ma jeunesse et ma figure deviendraient autant d'obstacles au dévouement de mes meilleurs amis. Je fis part de cet avis à mon père; il y donna les mains. « Ton oncle a mille fois raison, me dit-il, tu dois garder une poire pour la soif, quoique j'aie assuré ton avenir par une combinaison infailible. Je ne veux pas que tu m'avances un centime au delà de ta dot. Je te l'ai donnée, tu me la prêtes, je te la rendrai sous une autre forme, et j'espère que tu ne perdras rien. L'important est de protéger Vaullignon contre toute hypothèque judiciaire. Si les huissiers mettaient leurs sales mains dessus, je les tuerais ou je me ferais sauter; mais le douaire que tu as trop bien gagné, ma pauvre enfant, conserve-le. » Cher père! lorsqu'il parlait ainsi, mon douaire lui-même était déjà fort entamé. Je n'eus garde de le lui dire, et je fis ma principale étude de tous les dangers d'hypothèque qui pouvaient menacer Vaullignon. Je restais au château quand mon père en sortait pour ses plaisirs ou ses affaires; j'apprenais la procédure, je m'exerçais à déchiffrer l'odieux griffonnage des officiers

ministériels. Et, lorsqu'il arrivait un commandement de payer, je payais.

« L'huissier se présenta par malheur un jour que mon père était présent et moi sortie. Il s'agissait d'une somme importante qui n'est pas encore réglée aujourd'hui : cent mille écus ! C'était la dernière créance exigible ; entre mon père et moi, nous avons liquidé tout le reste. Si je m'étais rencontrée là, j'aurais inventé dix arrangements pour un. Je n'avais pourtant pas trois cent mille francs : il s'en fallait plus de moitié ; mais j'aurais fait opposition, ou bien j'aurais prouvé que le revenu de nos coupes pouvait tout payer en un an : la procédure des saisies immobilières abonde en détours et en échappatoires, Dieu sait ! Le pauvre homme était seul ; il sortait de table, son régime n'était pas très ordonné depuis qu'il éprouvait le besoin de s'étourdir : ce commandement le frappa comme un coup de massue, et lorsque je rentrai de ma promenade, je ne trouvai plus qu'un enfant à soigner.

« Si j'ai fait mon devoir jusqu'au bout, c'est chose inutile à dire. Ni Gérard ni sa femme ne sont venus me disputer la garde du malade. Ils le croyaient ruiné à fond ; j'en ai la preuve dans cet acte où le comte accepte la succession sous bénéfice d'inventaire. Lorsqu'ils ont su la vérité, ils se sont fait envoyer en possession du château. J'ai plaidé la nullité du testament ; j'ai perdu en instance, en appel et en cassation. Reste à savoir si je dois rapporter les misérables débris de ma fortune passée. La partie adverse prétend qu'il faut déduire les dettes de ce qui reste dans la succession, ajouter au montant net les sommes que mon frère et moi nous avons reçues en avancement d'hoirie, et diviser cette masse en trois parts égales dont deux reviendraient à Gérard et la troisième à moi. Or, ce qui reste dans la succession, c'est Vaulignon, grevé de trois cent mille francs de dettes et estimé sept cent mille francs net. A cette somme, on ajoute le million des Trois Laux rapporté fictivement par mon frère et le million de ma dot, soit deux millions sept cent mille francs d'actif. Et comme le premier testament, seul valable, dispose formellement en faveur de Gérard de la quotité permise par la loi, vous voyez que j'ai reçu cent mille francs de trop, puisque le tiers de vingt-sept est neuf et non pas dix. Donc le tribunal me condamne à rendre cent mille francs sur les quatre-vingt mille qui me restent, attendu que le vœu des mourants est sacré, et que le marquis de Vaulignon, au moment de paraître devant Dieu, a voulu que son fils ingrat fût cinq ou six

fois millionnaire, et que sa fille dévouée mourût de faim. Qu'en dites-vous, monsieur Mainfroi? Est-ce ainsi que vos pères, ces magistrats illustres et vénérés, entendaient la justice? Est-ce ainsi que vous la comprendrez vous-même, lorsque vous disposerez à votre tour de la fortune et de l'honneur des gens? »

Mainfroi s'était promis d'écouter en vieillard cette plaidoirie féminine; mais sa résolution ne tint pas contre le charme agressif et saisissant de Marguerite. Sa voix, admirablement timbrée, tantôt douce, tantôt forte, toujours juste, s'élevait en fusée, et tout à coup descendait par une transition insensible à des profondeurs inconnues; après avoir ébranlé le cerveau de l'auditeur dans ses moindres tubes, elle se rabattait sur le cœur et le saisissait fibre à fibre. Le caractère du geste, la noblesse du visage, l'éclat des yeux accompagnaient cette voix prodigieuse et en doubleraient l'autorité. Mille contrastes bizarres et charmants envahissaient l'esprit de Mainfroi : cette amazone à pied, cette Diane chasseresse en garni, cette veuve aux grâces virginales, avec son âme passionnée, son esprit viril, ses naïvetés enfantines et son érudition de procureur; ce grand corps onduleux sur deux tout petits souliers, quelques mots de basoche égarés entre ces dents mignonnes qui avaient l'air de casser des noisettes en citant les articles du code, tout cela colorait le discours d'un reflet inusité. Mais ce qui par moments l'illuminait d'une splendeur incomparable, c'était la beauté morale d'une âme droite, le tableau d'une vie pure, d'un dévouement continu, de sacrifices accomplis dans l'ombre et d'une longue solitude fièrement traversée. Un juge de cent ans aurait été prévenu en faveur d'une telle femme et de la cause qui se personnifiait en elle. Ajoutez qu'au cours du récit les souvenirs s'éveillaient en foule chez Mainfroi, et que chacun de ces souvenirs avait force de témoignage. Il se rappelait la première visite du marquis et du fanatisme de cet homme qui préférait sa terre à sa fille; le dîner chez Foucou, le physionomie ingrate de Gérard, la combinaison Roquevert, inaugurée au profit de la Bavaroise et liquidée aux dépens de Marguerite. Tous les personnages du drame développaient jusqu'au dénoûment les caractères qu'il avait devinés au premier acte. Il était donc obligé de donner gain de cause à la veuve pour l'honneur de son diagnostic et peut-être aussi pour l'acquit de sa conscience; car enfin il avait trempé, sinon les mains, du moins le bout du doigt, dans ce testament jadis arbitraire, et que les circonstances rendaient criminel.

Or Mainfroi n'était pas de ceux qui font les choses à demi. S'il était arrivé à l'âge de trente-sept ans sans jamais brûler ses vaisseaux, c'est que, vivant en terre ferme, il n'avait jamais eu de vaisseaux à brûler. Une résolution extrême ne lui coûtait pas plus qu'une demi-mesure à la plupart des hommes de ce siècle mou. En moins de deux minutes, il pesa le pour et le contre, prit son parti, tendit la main à Marguerite et lui dit :

« Écoutez bien, Madame, et gravez ma parole au plus profond de votre mémoire, qui est fidèle et qui me l'a prouvé : ou j'obtiens qu'on vous rende intégralement les biens dont on vous a dépouillée, ou je veux perdre ma fortune et mon nom. »

La belle veuve, un peu troublée par cette déclaration solennelle, balbutia quelque remerciement confus et protesta qu'elle était loin d'en demander autant.

« Et pourquoi donc m'arrêtera-t-on à moitié chemin, si le but est à ma portée? Votre droit est entier, et je ne n'en revendiquerais que la moitié, le quart, le quatorzième? Quel motif avons-nous de faire des présents à qui nous vole le nécessaire? Je ne m'explique pas votre premier procès, ni surtout l'obstination des avoués qui vous l'ont fait poursuivre jusqu'en cour de cassation. Il s'agissait bien d'ergoter sur la validité du second testament! La question n'a jamais été là, quoique le titre en lui-même me paraisse très défendable. Mais vous êtes créancière de la succession, Madame; mais on vous doit les quatorze cent mille francs que vous avez engloutis par bonté dans la liquidation des plâtrières! Je trouverai l'agent de change qui a vendu vos titres un à un, j'établirai la concordance des dates, je montrerai que chacun de vos sacrifices a libéré une partie de ce domaine que le couple Gérard s'arroge impudemment! Je ferai comparaître les huissiers à qui vous avez donné votre argent, de vos propres mains. J'établirai le compte de vos biens à la mort de M. de Montbriand; on saura quelle vie modeste vous meniez à Vaulignon; la cour dira s'il est possible que vous ayez gaspillé en cinq ans de villégiature un million et demi. Ce n'est pas tout; nous ferons la contre-épreuve sur les recettes et les dépenses de votre injuste et malheureux père. On sait ce qu'il avait, on sait ce qu'il devait le premier jour du mois où les actions de cinq cents francs sont tombées à deux cent cinquante. Nous ferons le total des sommes que M. de Vaulignon a payées jusqu'à sa maladie, et je demanderai dans quelle bourse il a puisé tout ce qui lui manquait. Comptez sur moi, Madame, ou

plutôt sur l'éclatante justice de votre cause. Plus j'y pense, plus je m'étonne que ni vos avoués ni vos avocats ne l'aient comprise, et qu'elle ait pu arriver toujours perdue, mais toujours intacte, jusqu'à moi. »

Marguerite répondit avec une candeur adorable : « C'est sans doute que je l'ai mal expliquée à ces messieurs. Pensez donc ! des secrets de famille ! Quel que soit l'intérêt qui vous pousse, on ne peut pas les raconter au premier venu. »

Ainsi donc, pensa Mainfroi, je ne suis pas le premier venu pour elle ! Il prit avantage de l'aveu pour se détendre et se familiariser. Il se prévalut même des alliances quasi légendaires qui unissaient les Vaulignon aux Mainfroi. « Mais alors, dit-elle en riant, nous serions cousin et cousine, si nous étions venus au monde quinze générations plus tôt ?

— Nous le sommes, Madame ; ce n'est qu'une question de degré.

— Vous me le jurez, mon cousin ?

— Foi d'avocat, ma cousine. Et puisque nous voici presque en famille, permettez-moi de vous demander si la devise de votre papier à lettres appartient aux Vaulignon ou aux Montbriand ?

— Elle n'appartient qu'à moi seule. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que, si la devise est à vous, je compte vous l'emprunter, ma cousine, jusqu'au prononcé de l'arrêt. Tout ou rien ! Oui, je veux vaincre ou mourir, et je vaincrai, car la vie est bonne.

— On le dit. »

Sur ce mot, qui ne manquait pas de profondeur, elle congédia Mainfroi. Le jeune bâtonnier descendit du second étage sans effleurer les marches de l'escalier. Il avait des ailes ; celui qui aurait pu le suivre par les rues l'aurait entendu dire à chaque pas : Quelle femme ! quelle cause ! Peut-être ne savait-il pas lui-même si c'était la femme ou la cause qui faisait battre son cœur ; mais, comme il éprouvait le besoin très naturel de babiller un peu sur l'une et l'autre, il s'en alla tout droit chez le premier président.

Edmond ABOUT.

(A suivre.)

---

---

## EDMOND VIELLOT

---

Un très bon garçon.

Tout Paris le connaissait, il s'appelait Edmond Viellot. C'était une nature douce, honnête et timide, serviable et désintéressée.

La façon dont il entra chez Dumas mérite d'être citée.

Dumas demeurait alors rue Bleue; c'était en 1847. *Monte-Cristo* et *les Mousquetaires* venaient de faire fureur, et tous les journaux de Paris cherchaient à arracher au *Siècle* l'illustre romancier qui faisait sa gloire.

Dumas; en manches de chemise, abattait la besogne que Maquet et autres préparaient pour lui. Dumas était obligé de recopier jusqu'à la ligne la plus insignifiante, le rédacteur en chef ayant déclaré qu'il n'accepterait la copie que lorsqu'elle serait de la main de Dumas lui-même, sachant bien que le cher grand homme ne copierait jamais les autres et serait ainsi forcé de donner du sien.

Or, un matin qu'on était dans le coup de feu, on ne prit pas le temps de se mettre à table. Celui qui devait plus tard faire un dictionnaire de cuisine de mille pages déjeuna ce jour-là de menue charcuterie.

En coupant un morceau de galantine, il poussa un cri, s'empara de la feuille de papier qui l'enveloppait, et, l'ayant regardée, s'écria :

— Voici mes autographes chez le charcutier. Ce que c'est que la gloire!

Le grand romancier se trompait; le papier grasseyé n'était pas un autographe de lui. Bocage et Philibert Audebrand l'avaient caminé : c'était un mémoire d'entrepreneur de bâtiment.

Dumas sonna son domestique.

— Où as-tu acheté cela?

— Chez un charcutier.

— Je m'en doutais. Quel charcutier?

— Le charcutier du coin?

— Quel coin?

— Rue Saint-Lazare.

— Allez chez le charcutier, dit Dumas à l'un des familiers de la maison, Fontaine, je crois; allez et rapportez-moi l'homme qui a écrit cela.

Le charcutier déclara qu'il tenait son papier d'un confrère de la rue d'Amsterdam. Celui-ci déclara qu'il tenait le papier du marchand de tabac, lequel marchand affirma l'avoir acheté du commis d'un toiseur vérificateur qui demeurait vis-à-vis.

Fontaine alla chez le toiseur.

— Qui a écrit cela? demanda-t-il.

— Moi, dit un grand jeune homme pâle.

— Suivez-moi.

En arrivant rue Bleue, Fontaine dit :

— Voilà le bonhomme.

— Qui es-tu? demanda l'auteur d'*Antony*; moi, je suis Alexandre Dumas.

— Moi, Edmond Viellot.

— Me connais-tu?

— Quelle bêtise! je sais *les Mousquetaires* par cœur, et, toutes les fois que je passe l'eau, je m'arrête sur les quais pour lire *Térèse*, *Angèle* ou *Don Juan de Marana*.

— Tu n'es pas courtisan.

— Je suis toiseur.

— Veux-tu être mon secrétaire? Dix-huit cents francs et nourri c'est trois fois ce que Louis-Philippe d'Orléans me donnait lors que j'avais ton âge.

— Accepté, fit Viellot avec joie.

Le pauvre diable acceptait d'autant plus volontiers qu'il ne gagnait que cent francs par mois chez son vérificateur et qu'il n'était pas nourri du tout.

Hélas! il eût peut-être mieux valu pour le pauvre garçon rester maçon, puisque c'était son métier. On a tant démoli pendant vingt ans, qu'il aurait probablement trouvé à bâtir et à faire fortune comme ses anciens camarades; mais la gloire de servir un aus

illustre maître lui tourna la tête, et franchement il y avait de quoi.

Viellot copia, copia à la toise la moitié des *Quarante-Cinq*, vingt-deux gentilshommes et demi lui passèrent par les mains sans compter la moitié de *la Dame de Monsoreau*, *Pitou*, *Joseph Balsamo* et quantité d'autres récits du prestigieux conteur.

Viellot n'avait pas changé de plume, qu'il se figurait de bonne foi être le collaborateur de Dumas.

Il y avait tant de gens qui, à cette époque, entretenaient la même illusion, que Viellot était bien pardonnable.

Pendant sept ou huit ans, la vie fut aimable pour lui. Bien nourri, bien ou à peu près exactement payé, bien traité par tout le monde en considération du maître, il n'était pas trop à plaindre.

Tout passe, même le goût des romans; l'ingratitude du lecteur et des dissensions intestines suspendirent les travaux de Dumas, qui, après avoir fait le journal *le Mousquetaire*, se reposa sur ses lauriers.

Viellot se reposa sur un canapé de l'hôtel Dumas, rue d'Amsterdam, très convaincu qu'il se reposait sur sa part de lauriers.

Un matin, Dumas lui dit :

— Mon pauvre garçon, il n'y a plus rien à faire ici pour vous, vous devriez chercher de l'ouvrage ailleurs.

Viellot répondit :

— Moi, chercher ailleurs? il n'y a pas de danger.

Dumas ouvrit ses bons yeux émerveillés et dit :

— Ah! et pourquoi donc?

— Parce que je vous suis dévoué corps et âme, parce que j'ai partagé tous vos succès, parce que je vous suis dévoué comme un chien, et que je mourrai sur le paillason de votre porte, à moins que vous ne me chassiez, ce qui ne serait pas à souhaiter.

— Moi, vous chasser? je n'y ai jamais songé.

— Ah! maître, s'écria Viellot, vous êtes bien le plus grand et le meilleur d'entre nous.

Le soir, Dumas disait :

— Cet animal de Viellot, quel brave garçon!

Viellot n'ayant plus rien à faire que quelques rares commissions, n'était plus payé; de temps en temps, le bon maître, s'apercevant que les souliers de son ex-secrétaire étaient par trop éculés, lui

donnait un louis ; quand les habits étaient trop râpés, il en donnait trois ; à l'époque du terme, il en donnait cinq, et Viellot se disait :  
 — Toujours des à-compte ; j'aimerais mieux être payé régulièrement ; mais enfin *il* fait ce qu'il peut, ce n'est pas moi qui *le* tournerai jamais.

Viellot ne dînait jamais quand il y avait du monde, à moins qu'il n'y fût convié ; or, comme la table d'Alexandre Dumas était autrement facile à prendre que Sébastopol, il s'ensuivait qu'il y avait toujours du monde ; ce qui faisait que Viellot dînait assez rarement.

Quand il ne pouvait plus différer d'accomplir ce devoir, il allait chez un des cent mille amis de Dumas.

— Le maître me doit six ans d'appointements, quelque chose comme une dizaine de mille francs, parce que j'ai touché des à-compte ; je suis sans argent. Si vous pouviez me prêter quelque chose, je vous donnerais une délégation sur mes appointements.

— Que désirez-vous ?

— Mon Dieu ! disait le pauvre garçon, je ne vous cache pas que j'aurais besoin d'une pièce de quarante sous.

Viellot vivait ainsi ; mais chaque jour usait ses habits ; l'oisiveté usait son caractère, si bon et si honnête. Il se mit à boire. Dumas détestait les ivrognes ; il commença par tenir Viellot à distance : la maison était pleine de farceurs éhontés qui pillaient à qui mieux mieux, et qui naturellement se détestaient les uns les autres.

Un soir, Dumas, rentrant, donna cent sous à Viellot en lui disant :

— Tiens, va payer ma voiture.

— Combien ?

— Une heure : 2 francs 50.

Viellot exécuta l'ordre, revint prendre son chapeau et sortit.

— Il n'a pas rendu la monnaie, s'écrièrent les parasites indignés, il n'a pas rendu la monnaie !

— Bah ! fit Dumas, la belle affaire !

Les parasites prirent des airs indignés ; Alexandre Dumas continua :

— Depuis vingt ans, j'ai confié des sommes énormes à Viellot, peut-être deux millions ; je lui en confierais encore, et il mourrait de faim avant d'y toucher.

L'auditoire était incrédule.

— Je vous affirme sur l'honneur, dit gravement Alexandre Dumas, qu'on peut confier un million à Viellot, mais...

— Mais ?

— Mais il ne faut pas lui confier cent sous.

Pendant que les rats de la maison riaient à gorge déployée de la plaisanterie du maître, Viellot consommait dans une gargote du quartier un dîner qui lui semblait d'autant meilleur qu'il n'avait pas de comparaison à craindre avec le déjeuner du matin.

Il n'en resta pas moins avéré qu'il ne fallait pas confier cinq francs au brave secrétaire, et, comme les gens qui peuvent prêter un million sont très rares, il perdit beaucoup de clients.

Dumas mourut, et la douleur de Viellot fut navrante. Quand on parlait devant lui de l'illustre maître, il fondait en larmes, et ses pleurs étaient si sincères, qu'ils donnaient envie de pleurer.

A son tour, le pauvre garçon mourut après une longue maladie, aggravée par une poignante misère.

La veille de sa mort, il disait :

— Je vais aller *le* retrouver là-haut; c'est *lui* qui sera étonné quand je *lui* dirai comment ses amis m'ont lâché, moi, *son* plus vieux *collaborateur*.

Un mot de Viellot pour ne pas rester sur cette tristesse.

Un jour, Dumas, devant qui il se plaignait, lui dit :

— Pourquoi, puisque tu n'es pas bien ici, ne vas-tu pas à la *Revue des Deux-Mondes* ?

— Moi, vous abandonner ? jamais de la vie !

— Bah ! tu dis cela.

— Je le dis parce que c'est vrai, et la preuve, vous me croirez si vous voulez, si Buloz m'offrait dix sous la ligne, je refuserais.

— Et s'il t'en offrait vingt ?

— Pour ne pas succomber à la tentation, je me boucherais les oreilles et je *m'ensauverais*.

Jules NORIAC.

---

---

---

## NOTES ET SOUVENIRS <sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

Août 1870.

.....  
Station de Mâcon.

Les trains, irréguliers, s'arrêtaient longuement partout. A Mâcon, deux heures d'arrêt.

— Bôn! pensai-je, une belle gare avec la grande trouée sur le ciel. C'est un tableau. Je vais l'indiquer. Dès le retour, nous viendrons ici pour quelque temps.

Je pris un album et me mis à dessiner.

Ma femme, qui s'était éloignée pendant quelques instants (pour acheter des journaux, je crois), se rapprocha vivement.

— Peppino! tu n'y penses pas! On croira que tu prends des plans...

Je voulus serrer l'album. Elle m'arrêta.

— Non, continue. Continue; maintenant, il est trop tard. Un gendarme rôde autour de nous.

Je continuai; mais je sentais fort bien l'attention de l'homme à qui je tournais le dos.

— Sois calme, dit-elle. Il va nous parler.

En effet, un gendarme surgit à mes côtés. Il avait l'air d'un brave homme et ne mit nulle animosité dans son enquête :

— Vous êtes étranger, Monsieur?

— Oui. Je suis Italien.

— Qu'est-ce que vous êtes, de votre état?

— J'ai compris, dis-je, en souriant.

(1) Voir le numéro du 5 septembre 1894.

Puis, me tournant vers ma femme :

— Explique, toi qui parles français.

Il demanda :

— C'est votre femme ?

— Voilà mon passeport. C'est ma femme.

— Une Française ?

— Oui. Moi, je suis peintre... artiste.

— Donnez-moi le livre sur lequel vous écrivez...

— Je n'écris pas ; je dessine. Le voilà.

— Vous dessinez?... La gare de Mâcon?... Pourquoi faire ?

— Pour faire un tableau.

— D'une gare ?

— Oh ! mon Dieu, oui.

Ma femme, à son tour, commença les explications. Il écoutait avec une bienveillance évidente.

Nous étions très jeunes ; j'avais un peu plus de vingt-quatre ans. Et, dans son bon sens, le gendarme ne jugea pas que nous fusions des gens bien dangereux. Il nous dit pourtant avec douceur :

— Vous savez, j'ai des ordres et je ne suis pas le maître. Oh ! je ne doute pas de ces explications-là ; mais j'ai des chefs. En ce moment, ce que vous faites est dangereux. Vous comprenez. Les espions de la Prusse courent le pays...

— Je ne suis pas Allemand.

— Ils ne le sont jamais, ceux que nous prenons. Espions tout de même, et moi, je dois faire mon devoir.

— Sans aucun doute.

Il continua :

— Mais ne vous inquiétez pas. Expliquez paisiblement votre affaire. Si vous êtes dans le droit, on ne vous dira rien.

Il s'éloigna.

Quelques instants après, ce fut un monsieur fort distingué qui se présenta, d'ailleurs, avec une absolue courtoisie.

J'avais, non seulement des papiers en règle, mais encore, par hasard, ma carte d'exposant au Salon se trouvait dans mon portefeuille.

Nous causâmes un peu longuement. Il termina par ce conseil :

— Monsieur, vous êtes jeune. tout cela est fort imprudent par le temps qui court. Ne recommencez pas ailleurs ce que vous avez fait ici. Pour moi, je n'ai pas l'ombre d'un soupçon ; mais d'autres pourraient ne pas comprendre, et le salut de la France vaut bien,

même une injustice... même... ce que vous voudrez. Vous avez l'air de deux enfants. Laissez-moi vous dire comme à des enfants qu'il ne faut pas plaisanter avec le danger...

Je le remerciai. De braves gens, en somme. Ils avaient raison. Nous repartîmes avec le train sans autre aventure.

Cependant, j'eus l'impression que nous étions épiés jusqu'à la frontière. Il me sembla que mes bagages avaient été visités.

Un homme nous parut être un agent provocateur. Il parlait... parlait... Un engagé se plaignait d'aller à Chambéry pour apprendre les manœuvres, au lieu de se battre tout de suite.

Il était jeune, enthousiaste. Et sa colère contre l'empire se traduisait en paroles violentes.

Je lui glissai dans l'oreille :

— Attention, Monsieur. Regardez notre compagnon. C'est un espion. Taisez-vous.

Il murmura :

— Merci. C'est vrai.

Et l'homme parla dans le vide. Nul ne lui répondit plus.

Notre maison de la Jonchère fut l'avant-poste des Prussiens, et nos meubles barricadèrent les fenêtres.

C'est là que Vibert fut légèrement blessé, près de la petite villa dévastée où nous avons diné si gaiement, il y avait peu de semaines.

Vibert m'en parlait en contant les misères du siège.

— Nos amis venaient partager les repas, disait-il. On servait généralement du bœuf braisé garni d'une carotte, toujours la même. Un jour pourtant, un indiscret la mangea. Depuis lors on servit le bœuf braisé sans carotte. Il n'y eut pas moyen de la remplacer.

1871.

C'est au printemps de cette année que j'entendis le salut de nuit des pêcheurs.

Il paraît que cette coutume a disparu.

Par un beau soir de pleine lune, je pris une barque à Santa-Lucia.

Tout le monde sait combien sont claires ces nuits-là sur le golfe de Naples. Nous y avons lu des lettres.

Le pêcheur, en prenant les rames, demanda :

— Pour combien de temps, Excellence?

— Pour longtemps.

— Des heures?

— Oui. Des heures.

— Voulez-vous... jusqu'à la mi-nuit?

— Plus encore si tu veux.

— De quel côté?

— Où tu voudras. Loin des côtes.

— Vers la pleine mer?

— Oui.

La barque fila rapidement.

Tout le panorama du golfe et des îles se dessinait dans une transparence bleuâtre.

Quand nous fûmes très loin, le pêcheur ralentit la course. Et la barque glissait, toute légère, au mouvement régulier des rames; l'homme se mit à chanter la barcarolle de *Masaniello*, la même, lit la légende, au son de laquelle se fit la révolution, car elle est rythmée comme une marche :

Mezza lo marenaro  
 Ajut' ajuta,  
 L'aria bella.  
 Tu mi faj morir, Nennella,  
 L'aria fina, fina  
 Squaglia in bocca lo canellino,  
 Bing, bim, bom,  
 Tu mi faj morir à me!

Mal traduisibles, ces paroles ont peu d'intérêt. Les notes du chant, avec la belle voix juste du marin, mêlées au bruit des flots, dans l'air d'une sonorité particulière, par cette nuit d'ivresse, dans cette lumière qui n'est ni le jour ni le soir, mais l'idéale clarté des rêves, les notes de ce chant me parurent contenir toutes les motions fugitives de la vie, bonheurs traversés de détresses; inexplicables angoisses, pressentiments mêlés de souvenirs.

L'homme se tut.

Rien par l'espace, ni chants, ni murmures. Et, tout autour de nous, l'immensité.

L'heure passait dans un oubli berceur.

Tout à coup l'horloge de quelque chapelle sonna les coups de la douzième heure.

La dernière vibration résonna dans l'espace pour aller s'évanouir au loin vers l'horizon.

La paix, de nouveau, s'étendit autour de nous.

Soudain, d'une barque lointaine, une voix de pêcheur commença :

Santa notte! La buona notte!

Quatre mots sur la même note répétée, comme le *Allah! il Allah!*

Le son s'étendit, s'élargit, s'éleva dans le vide sonore de l'espace. Alors, sur le mode grave, une autre voix répondit :

Santa notte! La buona notte!

Un troisième reprit à son tour les mots du salut de minuit.

Puis, de toutes les barques, les unes après les autres, sur tous les modes alternés, avec, ensuite, des ensembles d'une justesse extraordinaire, on répondit :

Sainte nuit! La bonne nuit!

Le pêcheur avait retiré son bonnet.

Quand la dernière note, en s'éteignant, vint mourir sur les flots, son visage se recueillit. Il fit le signe de la croix avec une piété primitive et pria lentement à voix haute ces admirables et simples paroles :

— Que la paix soit avec ceux-là qui sont en mer!

Dès notre retour en France, peu de temps après la Commune il fallut pourvoir à se loger. Peu de meubles nous restaient. On avait sauvé les études, une table Louis XIII que j'ai encore. Notre voiture fut la dernière qui rentra dans Paris avant le siège.

Le petit hôtel de l'avenue de l'Impératrice n'était pas prêt, par ce qu'on le surélevait d'un atelier.

Pour six semaines ou deux mois, je louai la moitié d'une maison toute meublée sur les hauteurs de Bougival à Louveciennes, chez d'anciens pâtisseries retirés des affaires.

C'est là que je revis Cecioni.

Un jour, à l'improviste, il tomba chez nous. Nous n'avions qu'un nombre de chambres très limité; mais on lui fit place.

Il était venu seul cette fois.

Comme à l'ordinaire, son premier mot fut :

— Peppino, envoie donc payer la voiture.

D'ailleurs, il vint à Paris presque chaque jour; et, chaque fois, il y eut une voiture à payer.

Nous, naturellement, nous prenions le tramway qui venait de l'avenue de la machine de Marly. Là, restait encore à monter une côte assez dure qu'on appelle le Raidillon.

— Si tu prenais le tramway, hasardai-je timidement.

Il me regarda, féroce, et dit d'un ton résolu :

— Oh! mon cher! moi!... Je ne monte pas de raidillon.

J'avais eu la faiblesse de m'occuper de la vente d'une merveille d'ailleurs, l'*Enfant au coq*, achetée par M. Stewart. A ce voyage, Cecioni en vendit le droit de reproduction que M. Stewart pensait avoir acquis avec l'œuvre. Je ne sais pas quels sont les usages pour la sculpture; mais M. Stewart se crut lésé. Je pense que cela ne m'en fit pas un ami...

Cecioni apportait aussi trois reproductions de statuettes en terre cuite. C'étaient deux portefaix florentins, et une femme qu'il appelait *Jeune élégante*. Il voulut faire donner quinze cents francs pour ces trois petits personnages.

Mais, comme je l'avais compris tout de suite, Reitlinger, mon marchand de tableaux d'alors, se contenta de sourire.

— Peppino, décida Cecioni, c'est une question d'amitié; réponds pour moi. Il me faut ces quinze cents francs.

Cela faisait quatre mille cinq cents dont je répondais pour lui, car, sur ses gains, il n'avait pas remboursé les trois premiers mille que je devais encore, pas plus qu'il n'était question de l'argent que je lui avais personnellement fourni sur nos économies.

Mais il était en proie à de tels états nerveux que je souscrivis encore à sa demande.

On trouva les quinze cents francs sur ma caution.

Il alla les chercher lui-même à Paris.

— Alors, puisque tu passes par la rue de Laval, apporte-moi donc le tableau que j'ai fait réentoiler, demandai-je.

C'était un tableau assez important, fini, vendu, sur le prix duquel je comptais. Quelques coups de pinceau après le réentoilage, et je le donnais.

A six heures, Adriano rentra, toujours agité, toujours essoufflé.

— Peppino, envoie donc payer la voiture.

— Bon, dis-je, est-ce que tu rapportes le tableau?

— Ah! fit-il en se frappant le front, puis la poitrine. Après quoi il leva les bras au ciel en poussant des gémissements.

— Quoi? tu l'as oublié? Ça ne fait rien. Titine ira demain le chercher.

— Non... *Corpo di Bacco!*... Non... Je l'ai pris chez... Ah!... Comment ça se peut-il?... C'est vrai!... J'avais ce tableau!... Qu'est-ce qu'il est devenu?...

— Comment?... Mon tableau?... Perdu?...

Il s'arracha les cheveux, s'emporta, déclara que les tracas, l'affairement dans ce chien de pays-ci, lui faisaient perdre la tête.

— On ne se retrouve plus dans un tel va-et-vient. Les Français passent leur vie dehors. Il faut se débattre partout... C'est un encombrement dans les gares et dans les trains...

J'interrompis :

— Mais mon tableau?

— Je ne sais pas. Je l'avais... peut-être encore... à Rueil...

La voiture, non payée, stationnait.

C'était l'heure du dîner. Mais mon tableau!

Je montai dans la voiture et je partis pour Rueil.

Je rentrai vers neuf heures ou neuf heures et demie. Pas de tableau.

Le lendemain matin, sur le conseil de quelqu'un, je le fis tambouriner.

A Louveciennes, à Rueil, à Bougival, sur tout le parcours.

Peine perdue!

Je le retrouvai pourtant, deux jours après, dans un café où Cecioni s'était arrêté, détail dont il avait perdu le souvenir.

Son argent serré dans son portefeuille, il commença le portrait de ma femme.

Elle disait :

— Mon Dieu, moi, je préférerais bien qu'il retournât chez lui. Si je veux des portraits, tu m'en feras. Tu sais, moi, la peinture ça me suffit complètement.

Mais il y tenait. Je crois qu'il y tenait d'autant plus que ma femme l'encourageait à ne pas prendre cette peine.

— Et puis, voyez-vous, Adriano, un portrait de moi, ça ne vous amuserait pas beaucoup. Nous nous comprenons si peu l'un et l'autre.

Cette observation, facile à faire, parut le stupéfier. Il prit une mine si tragique, que je fis à ma femme des signes désespérés. Il frotta son front sur les miettes de pain de la table; elle me répondit par gestes :

— Je ferai ce que tu voudras; mais tu verras comme ça tournera mal.

Et puis, de sa voix posée :

— Mais, mon cher Adriano, ce que j'en dis, c'est pour vous débarrasser de la fatigue et la perte de votre temps. Moi, vous pensez bien que ce portrait me fera...

Elle hésita pour dire « grand plaisir ». Mais enfin, les deux mots sortirent.

On commença.

La petite statuette s'annonçait d'une façon charmante et l'antithèse de Cecioni ne s'y montrait pas.

Déjà les épaules, le col, la nuque, la forme du visage, la silhouette y étaient. Et l'interprétation du sculpteur, fine et charmante, me ravit.

Je commis la faute de ne pas assister à la fin du travail et j'allai à Paris un jour.

C'est dans la salle à manger donnant sur le jardin qu'il s'installa.

Les propriétaires de la maisonnette, habitant avec nous l'autre moitié, regardaient à distance, en ayant l'air de soigner le jardin, tout inquiets de cette terre glaise humide près de leur moulin.

Une scène malencontreuse se produisit entre le sculpteur et son modèle.

Adriano, dans un accès de lyrisme rageur, effondra d'un coup de poing le petit chef-d'œuvre commencé.

Ma femme prit peur, malgré le calme apparent qu'elle put maintenir. Elle se dirigea vers la porte et, quand elle vit les propriétaires à peu de distance, elle parla :

— Vous le voyez, mon pauvre Adriano, l'expérience est concluante. N'en parlons plus.

Pendant le dîner, Cecioni fut assez mal à son aise.

Il nous quitta le lendemain.

De retour à Florence, il m'écrivit :

« ... *Mio caro*, tu prendras à ton compte les sommes dont tu

as répondu. Moi, je ne peux pas me mettre encore des embarras sur les épaules. L'ingrate patrie..., etc. Pour te rembourser, garde les *Deux portefaix* et la *Jeune élégante*. Vends-les. Place-les dans ton atelier... Fais-en ce que tu voudras. »

Ma femme regarda les statuettes d'un air...

J'étais tout à fait de son avis, hélas!

Puis elle me dit :

— Écoute, Peppino, vraiment, la sculpture de caractère... n'est pas joli, joli! Et puis, désormais, ne soignons plus le génie des autres. Ça n'est pas dans nos moyens, tu sais. Quatre mille cinq cents francs de dettes et nos économies disparues, c'est vraiment tout de même. On s'en tirera; mais, je t'en prie, laisse-moi répondre à l'avenir pour les questions d'argent. Si nous avons une gloire à soigner, c'est la tienne...

Et ce fut elle qui répondit désormais.

Nous sommes restés bons amis cependant.

Cecioni travailla de moins en moins. A diverses époques, il avait de lui-même se réfugier dans la maison de santé d'un aliéné connu en Toscane.

A Louveciennes, ces événements, ces fugues, les tableaux taillés en boursinés, les statuettes cassées, mes amis trop jeunes produisirent le plus déplorable effet sur nos propriétaires. Il y parut un jour de notre départ.

Jusque-là, nous les avions trouvés obséquieux jusqu'à l'impunité, malgré les tours plus ingénieux que méchants d'un canotier, quelque peu mon élève, un élève de vingt ans d'une extraordinaire paresse, que j'appelais « Queue de billard » à cause de sa haute taille et de sa maigreur extrême.

Puis, j'avais, moi, vingt-cinq ans, que je ne portais pas. Artiste avec ça, une jeune femme...

La note de clous, de torchons usés... les détails des réclamations furent, non pas amusants, mais écœurants.

Pour surveiller l'embarquement de nos malles, des toiles, des chevalets, le pâtissier resta sur le seuil du premier jardin, devant la voiture.

La femme, une vieille, haute et patibulaire, avec une énorme taille raide, large, longue et deux frisures soignées de cheveux teints encadrant son visage aigri, la femme avait été dénommée

dis la « belle pâtissière ». Elle voulait ouvrir nos malles et voir nous n'emportions rien.

Elle fut d'autant plus insolente, que ma femme était seule à la maison.

Quand j'arrivai, je n'eus pas besoin d'intervenir en cette affaire. Les deux déménageurs s'en étaient chargés.

Il paraît que le bonhomme avait insinué que nous n'étions certainement pas des gens mariés.

L'un des déménageurs, un faubourien de Paris, jeune et robuste vaillant, était en train de prendre le bonhomme à partie, quand je fis mon entrée.

Il disait :

— Ah! là, là! D'où donc qu'elle sort, la vieille enragée qu'est la dedans. Si j'étais à la place des petits, c'est moi qui ferais danser sa vaisselle, ses casseroles; et elle avec. Ah! ben, ces petits, je ne sais pas s'ils ont passé par la *Mairerie*; mais ils sont d'âge à s'aimer pour leur plaisir, si c'est dans leur idée... et je leur donne ma bénédiction. Voyez-vous, c'te vieille Mathusalem que ça gêne? Y a pas besoin de lui demander ses papiers, à elle, pour savoir qu'elle date au moins de Jésus-Christ.

Le pâtissier rentra prudemment chez lui pour s'enfermer avec la « belle pâtissière », et nous eûmes tout loisir pour enlever jusqu'à la maison, si nous l'avions voulu.

C'étaient les Berne-Bellecour qui nous avaient trouvé ce logement. Il eût été facile à ces boutiquiers de savoir à quoi s'en tenir sur notre compte. Ils le savaient sans doute au surplus. Simple méchanceté d'une vieille femme.

Les déménageurs achevèrent seuls une besogne peu compliquée pendant que nous allions dire adieu à nos voisins les Berne-Bellecour.

Ils habitaient une jolie villa près du surveillant de la machine de Marly. Quoique très jeunes, ils avaient déjà trois ou quatre enfants.

Berne-Bellecour était grand et fort beau avec des yeux superbes. M<sup>me</sup> Berne-Bellecour avait l'air d'une enfant, bien qu'elle fût plusieurs fois mère.

Je n'ai jamais vu de visage plus pur; une tête claire de Vierge avec de longs cheveux dont la natte épaisse, très serrée, se déroula

un jour que nous prenions en bande des leçons dans un manège. Cette belle natte descendait plus bas que ses genoux.

Chez elle, habitait provisoirement la jeune veuve d'Edoardo Zamacoïs, mort en Espagne, à vingt-huit ans, je crois, pendant la guerre.

Tous les peintres du cercle Vibert se souviennent de Zamacoïs. Il était plein de talent, d'esprit subtil; un homme d'une jolie laideur avec une figure longue et fine de blond Espagnol aux grands yeux clairs, au nez mince et long. Sa barbiche en pointe allongeait encore le menton.

Zamacoïs était élève de Meissonier.

On l'avait remarqué dès ses débuts.

Il eut un gros succès avec son tableau *l'Éducation d'un prince*, dans lequel il avait peint son propre visage, pâle, fin, railleur, plein de caractère pour le personnage d'un bouffon.

M<sup>me</sup> Zamacoïs resta veuve avec le plus joli petit garçon blond qui se puisse voir. Il s'appelait Miguel (Miguelito), nom charmant sur des lèvres espagnoles. Elle était alors enceinte et mit au monde une petite fille qu'on appela toujours la Ninine.

Si la vie ne fut pas facile pour la jeune veuve, les Vibert et les Berne-Bellecour lui furent une famille dévouée. La vente des tableaux laissés par son mari, que plusieurs parmi nous achetèrent, la mit à l'abri des grosses difficultés.

#### L'ÉRUPTION DU VÉSUVÉ

1872.

.....

A l'observatoire, Palmieri demeurait en permanence depuis plusieurs semaines. Il notait les mouvements intérieurs de la montagne; l'éruption se produirait bientôt, mais le péril n'avait rien d'imminent.

Tel fut le diagnostic officiel.

Les guides, gens d'expérience, haussaient les épaules et secouaient la tête.

— Don Peppino, voyez-vous, les savants!... Qu'est-ce qu'ils en connaissent, de la montagne! Elle est à nous, de bas en haut; de père en fils, elle nous a donné le pain et le macaroni, la belle

montagne. Eux, les savants, écrivent; ils font des chiffres... et, dites-le moi, vous, don Peppino, ce que les numéros ont à voir là dedans? Voyez-vous, le Vésuve, c'est la *caldaja* (chaudière). Mettez votre oreille par terre... là... entendez-vous, comme elle bouillonne, la lave? Et ça monte! Au bord, il faudra bien que ça éclate peut-être? Pas besoin d'*osservatoire*, allez, pour deviner ça! *Eccellenza*, tenez-le-vous pour dit : nous l'aurons au temps pascal.

Et le temps pascal était proche.

Depuis un an, j'allais y travailler tous les jours. Entre l'aller et le retour à cheval et la montée du cône sur le dos des guides, cela faisait six heures de voyage quotidien. Mais j'avais alors vingt-six ans, bien que je fusse marié depuis trois années; et je ne connaissais pas la fatigue.

Dans les premiers temps, ma femme venait jusqu'à la maison blanche, sise à mi-route et m'attendait là, dans le jardinet parfumé de menthes et de giroflées.

Plus tard, force lui fut de garder la maison. Mais je la retrouvais le soir, gaie comme toujours, de sa gaieté tranquille.

J'arrivais, l'hiver, après les deux heures de nuit (sept heures du soir), blanc de poussière, un peu las, content comme un dieu. Bientôt lavé, changé, devant la nappe de grosse toile blanche, toute fatigue disparue, je me sentais si bien, heureux de vivre, l'âme élargie, les yeux encore emplis de la grande vision. Ah! la bonne vie! Je l'ai constaté plus tard; elle m'a gardé différent des autres. C'est pourquoi, parmi le monde, mon esprit s'effare et ne comprend plus.

J'habitai d'abord le *Palazzo Scognamiglio, Vico Capella Real*, à Portici.

Puis, je découvris un petit pavillon charmant et délabré, bâti sur l'ancien emplacement d'Herculanum; il faisait partie du palais royal et me fut loué pour quelques centaines de francs. Les chambres étaient vastes, incommodes, peintes à la chaux. Mais les larges fenêtres s'ouvraient sur l'horizon sans limite. Une grande terrasse de pierre ajourée dominait le bois et le golfe. J'avais un jardin rempli d'orangers, de citronniers, de cactus, de néfliers du Japon, fleuri de giroflées, de myrtes et d'églantines.

Un silence très doux, très particulier autour de la petite maison. Quelquefois, le chant lointain d'une berceuse passait dans l'air sonore, ou bien c'était le cri guttural d'un fou qui vaquait en liberté dans un jardin du voisinage.

Quand il apercevait ma femme, il la regardait d'un air soupçonneux, l'œil fixe. Souvent il s'éloignait tout à coup sans rien dire; d'autres fois, il l'interpellait pour lui lancer des paroles tendres ou des injures qu'elle ne comprenait pas, mais dont elle avait peur.

On racontait que cet homme était devenu fou pour avoir tué jadis un serpent; or il y a là-bas cette superstition que le serpent *assassiné* prend la vie ou la cervelle de l'homme.

Par les beaux soirs de lune pleine, on se réunissait sur la terrasse. Des artistes, venus de Naples, chantaient les vieux airs en s'accompagnant sur la guitare. D'autres dansaient la tarentelle avec de très vieilles femmes, à tournure de sorcières, qui, seules, avaient encore gardé les mouvements rythmiques de la danse d'autrefois.

Pour le souper, les convives s'asseyaient sur la balustrade; on faisait plusieurs salades de concombres et de tomates parfumées de marjolaine; du pain, du jambon fumé, des conserves de piments au vinaigre, des olives, des anchois, des melons d'eau, composaient le menu, facile à préparer, que les convives organisaient eux-mêmes sur une table de bois blanc, mangeant à deux dans la même assiette et buvant dans le même verre quand ils étaient trop nombreux.

Cela tient-il aux contes dont on amusa mon enfance, à la race, ces observations inconscientes qui se dégagent des événements de la vie? J'ai une superstition qui fait ma force.

Il m'a toujours semblé que mon Destin marchait à côté de moi sachant la route, m'indiquant les choses précieuses qu'il fallait saisir, écartant les dangers de toute sorte auxquels j'ai couru tant de fois.

Car je suis un homme heureux et j'ai toujours atteint la réalisation que j'avais souhaitée.

(A ce propos, il me souvient qu'une fois, après dîner, dans l'atelier, Goncourt prétendit que cette absurde vie ne valait pas d'être vécue et demanda lequel de nous consentirait à la recommencer. Tous, nous étions des artistes et des hommes plus ou moins heureux, au sens général; je fus le seul à me déclarer pleinement satisfait... ainsi que ma femme d'ailleurs.)

Je reviens à ce temps pascal de 1872.

Une fois de plus, mon Destin me montra sa vigilance.

J'étais installé près du cratère, à ma place habituelle, et je travaillais au tableau qu'acheta plus tard le comte de Lanckoronsky.

Tout à coup, sans raison apparente, je transportai mon attirail un peu plus loin.

A peine m'étais-je éloigné qu'une large fissure s'ouvrit à la place précise où je travaillais depuis un mois; le jet de pierres et de lave arriva jusqu'à moi sans me blesser.

— *Neh!* don Peppino! cria le petit *Galibardi*, gamin de douze ans, qui portait mon bagage et m'amusait par l'imprévu de sa conversation; c'est un miracle de saint Janvier. Donnez-moi un sou; je veux lui mettre un cierge.

Vers ce temps, je vis passer une caravane près de moi, sept ou huit voyageurs allemands, escortés par la légion des guides, des porteurs, de tout ce brave petit monde qui vit de la montagne.

Ils me saluèrent tous au passage :

— Bonjour, don Peppe.

— *Giorno 'ccellenza.*

Familiers et respectueux, avec une note particulière d'affection qui frappa les touristes.

L'un d'eux me regarda longuement, s'arrêta, repartit. Mais j'entendis qu'il s'étonnait et demandait dans un italien très pur qui je pouvais bien être. Et le doyen des guides répondit :

— C'est don Peppino. Il a semé sur la montagne les pièces de douze carlini (les pièces de cent sous).

Ce curieux était le *notre Fritz* des Allemands, fils de l'empereur Guillaume (1).

Le lendemain, à mon tour, je m'informai.

— *Neh!* mes enfants! Une bonne journée pour vous, hier. C'est vous qui m'avez accompagné la cour d'Allemagne!

— *Ouais!* fit le vieux Cicillo, vous croyez ça, vous, don Peppino. Ils étaient sept ou huit. Nous ne pouvions pas leur demander de l'argent, n'est-ce pas? Et puis, c'était l'ordre. Mais dam! un empereur, c'est riche. Il nous a donné,.. non,.. devinez...

Tous murmuraient, grondaient et riaient.

— Vous ne trouverez pas, don Peppino. Il nous a donné quarante francs pour vingt-deux hommes!

(1) L'empereur Frédéric.

— Don Peppino, vint me dire, non sans solennité, le doyen des guides ; à présent, plus de Vésuve !

— Que dit Palmieri ?

— Le savant ? Rien. Mais nous !... La croûte remue... ça gronde tout auprès. Cette nuit... demain... tout à l'heure, peut-être, la montagne va flamber !

— Vrai ?... J'y cours.

Il étendit la main.

— Non pas, don Peppino. Il ne faut braver ni Dieu, ni saint Janvier.

— Rien qu'au pied du cône ?

— Pas même. On ne sait jamais par où ça peut craquer.

L'amour du Vésuve — de la montagne — m'était venu comme il vient à tous, et surtout alors, avant les ingénieurs qui mirent un funiculaire sur ses laves et gâtèrent, d'un coup d'industrie, cette beauté, sauvage aux heures de silence, et superbe de gaieté quand montaient les lourds carrosses miroitants et les mules harnachées de pourpre et de cuivrieres.

Je voulais voir. Ma femme, paisible, approuva.

— Bien. Allons.

— Tu veux venir ? Mais le danger ?...

— Bon, dit-elle. S'il y en a pour moi, c'est qu'il y en aurait pour toi aussi. Qui avons-nous dans le monde en dehors l'un de l'autre ?

Et je restai. Mon destin, toujours.

Vers une heure du matin, les deux peintres Federico Rossano et Marco de Gregorio vinrent m'appeler :

— Alerte, Peppino ! la montagne flambe.

En un instant, je fus prêt. Nous montâmes lestement le Viccecare et la route nationale.

La rouge lueur incendiait la terre et le ciel malgré la dense fumée. Des femmes, éperdues, les cheveux épars, souffletaient le propre visage.

— Ah ! saint Janvier ! Nous sommes morts ! Nous ! Et les autres ! Et aussi les petits ; et les vieux encore ! San Gennaro, qu'est-ce que nous t'avons fait ? Manque-t-il de cierges à ta chapelle ? N'avons-nous pas prié sur les genoux et baisé la terre en gardant nos lèvres la poussière de lave ? Oh !... *Porco* de saint Janvier,

fais méchamment. Quand il te plaît, tu peux bien arrêter cette mer de feu ; dans les temps passés, tu le fis bien voir. Viens vite, accours sur ton grand cheval en or.

La montagne crépitait. La lave dévorait tout sur son passage. A distance, la chaleur desséchait les arbres. Ils faisaient *p fff*, puis flambaient comme des allumettes.

Nous allions devant nous, par les chemins àpres des scories anciennes. Les familles fuyaient avec des fardeaux, traînant des grappes de vieillards et d'enfants, criant l'appel à la madone, et plus encore qu'à la madone, à saint Janvier.

L'aube éclaira l'immense désastre.

Il fallait partir. J'allai retenir un carrosse qu'on plaça chez moi dans le *cortile* ; puis, le portail fermé, je fis une étude.

La foule fuyait toujours ; on emportait même les mourants. Le grand jour était venu, jour de soleil ardent ; et ce qu'on entendait, c'était le hurlement immense d'un peuple qui s'unissait au gronde-ment de la montagne.

Plus de charrettes, de brancards, de mules ni de chevaux.

On apprit qu'une voiture stationnait chez moi. Ce fut vers dix heures. La porte fut attaquée.

— *Sono li dentro. Hanno cavalli e carrozi. Ammazate gli! Ammazate!*

(Ils sont là dedans. Ils sont chevaux et carrosses ; tuez-les. Tuez.)

La foule s'amassait et jetait des pierres.

Je ne travaillais plus. Debout sur la petite terrasse intérieure, un revolver au poing, des cartouches dans la poche, je pris ma femme près de moi.

Comment la porte résista-t-elle ? Combien de minutes dura l'assaut !

Un cri d'épouvante domina soudain tous les bruits.

— Le Pin !

Les assaillants abandonnèrent le siège et s'enfuirent.

Le Pin, c'est le fléau, prompt comme le vent et le nuage, qui, éparpillant, couvrit Pompéi pour des siècles. Un peu de brise... nous n'avions plus le temps matériel de fuir.

Droite, immense, la colonne s'éleva, s'élargit comme la feuille d'un arbre et lentement tomba sur les pays d'alentour.

Ma femme et dona Filomena de Gregorio, allaitant une petite

filles de cinq semaines, prirent place dans la voiture qu'on remplît d'études. Je les accompagnais à cheval pour les protéger, car on les eût jetées à terre en chemin pour s'emparer de la voiture.

De Resina, Portici, San-Giovanni à Taduccio jusqu'au pont de la Maddalena, nous fûmes insultés et menacés par la foule; deux fois nous fûmes attaqués sérieusement. Le cocher resta muet sous les injures, et, par miracle, fut brave.

La lave courait toujours, emplissant les combes qui ralentirent sa marche; elle se dirigeait vers le cimetière.

En vingt-quatre heures, elle fit autant de chemin qu'elle avait fait en vingt et un jours au temps de Pline.

Les guides avaient eu raison sur tous les points. Pas un, d'ailleurs, ne consentit à mettre un voyageur en péril, quelle que fût la somme offerte. Ils se prodiguèrent de toute leur énergie, refusèrent même les excursions à distance pour bien affirmer par leur abstention complète le danger des vaines bravades. Si l'un d'eux avait faibli, sa seule présence aurait encouragé les curieux qui fussent allés plus loin que leur vouloir. Pauvres, ils repoussèrent l'aubaine très grosse. Il n'y eut pas une seule défection. Tous restèrent sur la brèche, barrant les routes, avertissant, agissant suivant l'humaine possibilité. Tous furent braves gens. Pas un ne faillit au devoir.

Mais bien des fous passèrent.

La science n'avait rien prévu.

C'est au pied du cône que s'ouvrit l'immense cratère... Le fleuve de feu sépara les téméraires du monde des vivants!

A l'aube, on dressait à Naples la liste des disparus — cent, — deux cents, — trois cents...

Quand on atteignit le chiffre de douze cents, vers midi, l'autorité fit suspendre la publication des résultats qu'on ne connut jamais.

Les deux femmes placées en lieu sûr, je repartis pour Resina où m'attendaient Rossano et Gregorio. Ce fut un voyage difficile.

De longues processions barraient les routes; à leur tête se dressait un Christ noir, les bras étendus sur la croix; un Christ dépourvu! Le clergé suivait, chantant des litanies funèbres. Puis venaient les confréries de pénitents, avec les cagoules mortuaire abattues sur le visage. Les femmes gémissaient et déchiraient

leurs vêtements. Par intervalles, on entendait la voix sonore des quêteurs :

— Pain et gîte pour les sans-asile; au nom de saint Janvier.

En passant sur le pont de la Maddalena, le peuple, écumant de colère, crachait des invectives à la statue de saint Janvier placide qui tend vers le Vésuve sa main pacificatrice aux doigts tronqués.

Je rentrai dans Naples à quatre heures et je trouvai ma femme sur le pont. Les processions étaient passées, les rues désertes. Depuis vingt-quatre heures, elle n'avait rien pris. L'encombrement des rues ne permettant pas de gagner la maison de mon frère, il avait fallu se contenter du premier abri chez des Napolitaines, qui n'eurent même pas la velléité de changer quoi que ce fût à leurs habitudes et d'offrir un peu de nourriture à deux femmes, dont l'une venait d'accoucher, dont l'autre était grosse de sept mois. Ce trait de mœurs est bien napolitain.

Le soir, nous allâmes nous réfugier chez mon frère Vincenzo, qui demeurait au Palazzo Magno-Cavallo, tout en haut de la Madonna de Grazie. Pendant huit jours, on oublia la clarté du ciel. Ce fut le déluge des cendres, avec le grondement ininterrompu du cratère. Ma femme et moi, nous montions, seuls par les rues, vers le Corso Vittorio Emmanuele, qui domine la ville.

Des hauteurs, on voyait le fleuve de feu toujours alimenté: la ville, muette et sombre. Ce fut un temps de cataclysme: pareil à la fin du monde. Un chaos de folie gagnait la cervelle, et la pluie noire tombait toujours; on vit des cendres jusqu'à Rome. La mer charriait des flots de boue.

Cela dura dix jours.

Le onzième commença l'accalmie. Nous allâmes, des premiers, visiter les ruines.

Plus de villages; rien qu'une plaine d'enfer, chaude et noire, qui fumait encore. Par un étrange phénomène, la croix d'un clocher se dressait hors du sol.

L'atmosphère était intolérable, et la chaleur qui montait des laves brûla nos chaussures, nos cheveux, les cils, les sourcils, la barbe, nos vêtements.

Rien ne restait plus des choses passées.

Et pourtant!...

L'amour de la montagne est si tenace au cœur des Vésuviens (cet amour qui fit rebâtir sept fois Torre del Greco, la riche ville sept fois engloutie) que les habitants revenaient déjà tous, en familles pressées, comme ils étaient partis, avec les matelas, les montants de fer et les planches des lits.

Ils gémissaient. Ils parlaient à la montagne comme à une créature vivante, aimée, par qui l'on a souffert, à laquelle on offre le pardon.

— Ah! pauvres de nous! Comme elle a fait des siennes, la Montagne! la belle Montagne! Ah! Madonna mienne! Seigneur du ciel! C'est donc pour nos péchés! Montagne chère! Montagne belle! Ah! Montagne méchante! Hâte-toi de faire refleurir les figuiers que nous allons planter... Elle est comme ça... Mais si vous mettez un brin de figuier dans un trou, vite il y pousse un arbre. Nous te pardonnerons, pauvres de nous!

Et, comme eux, nous retournâmes au petit pavillon du Vico Cecere, jadis tout fleuri, morne et noir maintenant. La chèvre laitière, laissée dans le jardin, en liberté, pouvant se mettre à l'abri dans une chapelle désaffectée, devint folle de terreur; il fallut l'abattre.

Mais la nature est si féconde là-bas, qu'en peu de semaines les pampres verts commençaient à refleurir, les traces du fléau s'ajoutèrent aux traces anciennes. Malgré sa vie de misère, le peuple continua de chanter ses barcarolles et ses berceuses, moitié mélancolie, moitié sourire, d'un charme tel que leur écho fait encore palpiter le cœur après tant d'années! Les dures années des pays prospères, au milieu des civilisés.

1872.

Après l'éruption, je décidai de prolonger mon séjour jusqu'à la naissance de l'enfant. Et comme nous avons laissé la femme de chambre à Paris pour garder la maison, je la fis venir.

Elle s'appelait Virginie; c'était une assez jolie fille de vingt-trois ans, intelligente, rusée, venue de sa province pour entrer à notre service et parfaitement *inalphabette*, c'est dire qu'elle ne comprenait pas un mot d'italien. Ma femme prépara des instructions qui firent notre joie pendant une semaine; Vincenzino garda

le document toute une journée pour le promener dans Naples et le faire lire à ses amis.

Il y avait une lettre de recommandation pour les chefs de gare en France, une pour le directeur de la douane à la frontière, une pour les chefs de gare en Italie. Tout était prévu.

— Surtout, envoyez une dépêche pour qu'on vous attende à l'arrivée, terminait-elle.

— Pauvre Virginie, disait ma femme, comment ferait-elle pour se débrouiller à la gare avec les cochers et les portefaix?

Virginie manda cette dépêche laconique :

« Bien. Je pars. »

Pas d'autre indication.

Nous attendions son arrivée chez mon frère, à la Strada Magno-Cavallo. C'est une montée très élevée; mon frère habitait tout en haut. De ses fenêtres, on voyait jusqu'au tournant, à côté de la Madone des Grâces.

Une après-midi, la Checchina, qui regardait les passants, s'écria tout apeurée :

— Gesù! Gesù! Une révolution, là-bas, à la Madone des Grâces!

Tout le monde se précipita sur les balcons.

En bas du Magno-Cavallo, une foule d'hommes, de femmes et d'enfants hurlait, gesticulait, s'expliquait, entravait la marche l'un fiacre conduit par un cocher placide qui regardait les gens et entait parfois de faire faire un pas à son cheval.

Et, debout dans la voiture, une jeune femme, en bonnet blanc dévorait en agitant les bras.

La foule approuvait, s'approchait, gesticulait, foule d'ailleurs bienveillante.

Ma femme, stupéfaite, dit :

— C'est Virginie!

Un fou rire nous gagna tous.

Personne n'eut même la velléité de descendre, tant la scène était d'un comique irrésistible.

Virginie, très à l'aise au milieu de la foule qui ne l'entendait pas, de qui elle ne comprenait pas un traître mot, ne cessait de épéter :

— Vous savez bien. Je vais chez M. de Nittis, un peintre, strada Magno-Cavallo.

— *Va bene*, répondait-on. Elle veut dire Magno-Cavallo (cette fois avec la prononciation napolitaine).

Il va sans dire que mon nom leur était parfaitement inconnu.

C'est dès la gare qu'avait commencé l'attroupement, chacun désirant l'aider de ses lumières.

Elle avait ainsi traversé Naples. D'autres curieux s'ajoutèrent à mesure aux premiers. L'escorte avait fait la boule de neige.

Virginie ne s'était pas formalisée, ni même inquiétée. Puisqu'elle était dans un autre pays, des choses différentes ne l'étonnèrent pas.

Elle finit par arriver, fraîche et pimpante, ravie de son voyage, et nous jeta comme première parole :

— On est très aimable dans ce pays-ci.

— Et pendant la route ? hasardai-je.

— Oh ! j'ai demandé le chef de gare dans toutes les villes et j'ai fait lire ma lettre. Il y en a deux qui m'ont embrassée en me souhaitant un bon voyage. J'avais un billet de secondes. Mais, depuis la frontière, ils m'ont toujours fait monter dans un coupé-lit, sans supplément !

1873.

J'avais vécu jusqu'ici dans un optimisme singulier.

C'est vers ce temps que je rencontrai ma plus grosse amertume, une vraie trahison, la première ! J'en frissonne encore après des années.

D'autres vinrent à leur tour, car notre vie d'artiste en est pleine. Elles blessent toujours, on s'habitue mal. Mais enfin, ce n'est déjà plus le choc inattendu qui vous trouve désarmé.

Voici la chose.

Depuis mon arrivée en France, je voyais le même groupe d'artistes et je les estimais beaucoup. Ils me semblaient solidairement unis, bons, pleins de cordialité, généreux. Je crois encore qu'ils furent tout cela.

Seulement, j'ai beaucoup voyagé. « Les absents ont toujours tort. » Les sages le dirent avant moi.

Là-bas, je ne trouvais rien qui les valût et je rapportais à eux toutes choses. Ils représentaient à mes yeux l'insouciant gaieté de la France, qui n'empêche ni les vertus, ni le courage, ni la sagesse. Et quand je les comparais à quelqu'un, c'était tout à leur gloire. Je leur voyais une fraternité haute et pure, dans laquelle je me croyais entré. Cette camaraderie sans nuages dont ils m'avaient

donné des preuves m'était chère au-dessus de tout. J'y pensais toujours. L'ai-je assez fait comprendre? Je ne le crois pas. Parmi les habitudes de ma race, non pas napolitaine, mais *pugliese*, presque l'Orient, du côté de l'Adriatique, cette mer de mélancolie, nous avons celle de tenir nos sentiments un peu fermés. Nous sommes sobres de formules extérieures.

Tel que je suis, maintenant que la maturité m'est venue, que j'ai appris à me connaître et que je me juge, voici ce que je dirais au Père éternel s'il est un jour du Jugement définitif :

— Je n'ai jamais trahi personne. Je ne me suis jamais vengé, quoique je n'aie jamais rien oublié, ni le bien, ni le mal. Nul ne peut dire, artiste de valeur ou mazette, que j'aie cherché à lui nuire en quoi que ce soit. Ma porte fut loyalement ouverte à ceux qui se montrèrent, sinon tous mes amis, du moins des camarades. Et jamais, — on peut fouiller dans toutes les mémoires, — jamais de chez moi n'est sorti rien de mauvais contre personne.

J'en ai entendu de toutes sortes et sur plusieurs. On n'a jamais pu s'en douter. Je n'ai jamais abusé d'une confiance; j'ai fait de mon mieux. Chez nous, et j'avais été élevé dans ces principes, quand on reçoit régulièrement un être, on est lié. Nous gardions notre parole, même aux bandits.

Les mots ont pour moi leur sens précis; je n'ai pas de souplesse dans l'esprit.

Voilà qui prend beaucoup d'importance. Hélas! c'est que j'en ai donné trop sans doute au petit événement qui va suivre.

Je n'étais pas d'accord avec M. Goupil, et c'est avec lui que j'avais alors mon contrat. Il me faisait largement les avances, bien nécessaires à la sécurité de mes études. Mais il voulait « des sujets », des costumes. J'en avais tâté; c'est là-dessus que nous étions partis, bien qu'il eût placé tout de suite ma *Route de Brinlisi*, pleine de soleil, avec une vieille voiture et un paysan. Tableau sans « sujet » et sans costume.

Nous discussions. Il s'irritait.

Je le vois encore, debout, les mains derrière son dos, marchant parfois à travers son bureau, s'accotant à la table de temps en temps.

Je soutenais mon droit et j'invoquais l'opinion, le nom de mes camarades.

Il releva la tête, me regarda dans les yeux et se mit à rire, d'un rire blanc qui ne dérida pas son visage grave.

Puis il me jeta ce mot :

— Naïf!

L'accent contenait une ironie plus forte, où sa colère s'éteignait.

Mon cœur se serra. Je ne répondis pas; lui reprit :

— Nommez-les donc, tous ces fameux camarades?

La tête haute, mais les lèvres un peu tremblantes, je passai les noms en revue.

Il se redressa, prit silencieusement dans un tiroir une feuille de papier, lut et dit :

— Parfaitement. Ils y sont tous; vous en avez même oublié quelques-uns.

— ???

— Mon petit, vos amis... comptez dessus et buvez l'eau de la Seine. Ah! ils sont gentils, les camarades! Je les connais, les artistes, moi. Je suis là pour ça. Ah! vous étiez sûr d'eux? Ils vous encourageaient? Pas beaucoup, hein?

Je restai muet.

— Savez-vous ce qu'ils ont fait, vos amis?

— Quoi?

— Ils sont venus en députation, avec des signatures. Il y avait V..., X..., Y..., Z..., les plus chers, les plus sûrs naturellement, au nom des autres. Dam! vous vendez. Vous êtes un monsieur. Vous achetez un hôtel avenue de l'Impératrice. A peine vingt-six ans...

— Bref?

— Bref. D'abord, ils ont démoli votre talent de leur mieux et venaient me faire des remontrances. Oui, oui... Ah! ah! Ils sont venus me dire que je faisais une œuvre de mauvais Français, une chose antipatriotique en poussant votre peinture, à vous, un étranger.

J'eus l'orgueil de hausser les épaules et je répondis :

— Alors, si vous voulez, rien de fait, monsieur Goupil. Réglons le compte de ce que vous avez entre les mains. J'ai reçu davantage; mais rien n'est plus facile. Je revendrai l'hôtel de l'avenue. Les acomptes versés vous seront intégralement remboursés; je crois qu'alors vous pourrez me donner quittance. En tout cas, je chercherai qui m'avancera le surplus. Je ne veux rien retirer à la vente de ces bons patriotes et je tâcherai de gagner ailleurs l'argent

que je dépenserai pour vivre en France, puisque c'est la France que j'aime.

— Là, là, fit-il. Laissez dire et laissez passer. Mon petit, ces choses-là sont courantes; elles n'ont aucune importance et vous en verrez bien d'autres. Seulement, gardez votre confiance et votre cœur pour de meilleures occasions..., qui seront rares parmi vos semblables.

Je ne laissai rien voir de l'atroce déception qui me mordait au creux de la poitrine, et je restai tout le temps qu'il fallut, parlant d'affaires sur un ton dégagé.

Ma fierté me donna cette force. Mais je me sentais prêt à tout vendre, à tout régler, à briser les résultats accomplis, à tout recommencer sur zéro.

Je revins chez moi.

Là, je fus pris d'une de ces violences terribles auxquelles je suis sujet. Chez lequel devais-je courir d'abord? Je ne savais plus. Ma femme tâchait d'atténuer le choc.

Un homme devrait-il faire cet aveu?

Oui. Puisque je dis les choses vraies.

Des larmes mêmes sont venues. Larmes de colère et d'amertume que je ne peux pas, que je ne veux pas oublier.

Avec les jours, j'ai réfléchi.

J'ai vu faire à d'autres des choses pires; ils ont courbé l'échine. Des amis, qu'on appelait « les ennemis intimes », dînaient les uns chez les autres plusieurs fois la semaine, s'exécraient, se jouant des tours bien machinés, se connaissant, se jugeant, se fréquentant toujours et quand même. Cette facilité simplifie les choses, les affaires, les relations.

Jamais ces exemples n'ont ébranlé ma façon rudimentaire d'entendre la vie. Seulement, si je suis devenu philosophe, aujourd'hui comme alors, je ne pourrais pas accepter, donner la main, recevoir les gens, aller chez eux.

Sans doute, mes anciens camarades n'ont pas compris pourquoi je ne revenais pas au milieu d'eux, et la chose peut-être même s'était-elle effacée de leur souvenir. Leur accueil m'avait été doux au début. Je leur dois le commencement de ma réputation.

Que cette faute leur soit légère!

Elle m'a mûri d'un coup. Non que je sois devenu pessimiste. La nature m'avait donné trop de joie. Elle éclatait en moi dans une exubérance inouïe.

A part quelques orages, la vie me fut clémente. Il faut bien de petites tempêtes; il en est tant qui ne trouvent jamais l'accalmie.

1873 ou 1874.

En allant à Naples, je passai d'abord par Barletta.

Carluccio m'avait prévenu vaguement qu'une surprise m'attendait; je ne savais pas trop de quelle nature.

Nous débarquons, l'enfant dans les bras d'une femme de chambre, ma femme et moi. Je vois une foule, des uniformes, un tas de monde et j'aperçois en même temps le vieux carrosse, qui sert pour toute la famille, car les femmes, dans mon pays, sortaient bien rarement à pied, hormis le dimanche, après l'office.

Je pousse tout mon monde.

— Vite, vite, allons. Ne restez pas dans la foule.

Je passe le papier pour les bagages à un employé que je connaissais.

Tout cela fut fait en un clin d'œil.

— Vite, Petruccio, criai-je au cocher. Sortons d'ici. Qu'est-ce qui se passe donc à Barletta? La ville est en révolution. Détale, Petruccio.

Et le carrosse part à fond de train.

Nous arrivons à la maison où nous ne trouvons ni mon frère, ni Carolina ma belle-sœur et ma cousine, que je n'avais pas vus à la gare.

Maria-Antonia, la servante, s'empressait, bavardait.

— Comment n'avez-vous pas vu don Carluccio et dona Carolina. Ils sont au chemin de fer depuis si longtemps. On parlait de choses... je ne sais pas de quoi...

— Ah! oui! la foule! Occupons-nous du petit, Maria-Antonia...

L'esprit de Maria-Antonia ne pouvait se faire à l'idée de notre arrivée, seuls, sans ses maîtres. Et, dans son langage tout primitif qui mêlait le tutoiement au respect, branlant sa vieille et très laide figure étonnée, toute bonasse (car il est d'usage de ne jamais prendre une servante agréable à cause des maris), elle était d'un drôle!...

— Mais, vois-tu, excellence, fils à moi, ils t'attendent. On a préparé des affaires...

Sur ces mots, Carluccio rentre tout essoufflé.

— Oh! Peppino!... Tu n'en feras jamais d'autres!...

Son désespoir m'émut un peu; pas beaucoup. Je soufflai doucement à ma femme :

— Bien sûr, j'ai encore fait une boulette!

Lui reprit :

— Carolina revient à pied avec Bettina. Moi, je courais après toi.

— Ah! murmurai-je pour m'excuser, c'est la foule... Tu sais? À la gare... tant de monde! Pour Barletta... Je n'ai jamais vu chose pareille...

Il m'interrompit; et d'un ton piteux :

— Mais oui. Des délégations de tous les corps constitués; le général... la garde nationale... C'était pour toi! Nous te préparions une arrivée solennelle avec aubade. Titine aurait vu comme on te reçoit et si l'on fait bien les choses! Ah! Peppino!... quelle aventure!...

J'eus beau faire; mon rire éclata. Rire inextinguible.

Vous voyez d'ici le monsieur qu'on attend et qui n'en sait rien.

La presse était là!

J'en étais malade à force de rire.

Voici comment les choses s'arrangèrent. Mon frère donna un bal où tout le monde fut invité.

J'espère qu'on ne me garda pas rancune.

Dam! aussi! qui est-ce qui pouvait s'attendre à ça? Pas moi. Je ne suis pas un homme officiel.

A Naples, 1874.

Vincenzino nous attend à la gare. Il est superbe, en grande toilette, avec chapeau haut de forme gris clair.

En m'abordant, il s'écria :

— Ah! Peppino! comme tu vas trouver des changements ici! Depuis que nous avons Rome capitale, c'est une métamorphose de tous les jours. Des rues élargies, des *palazzi* modernes, confortables; une halle magnifique. Allons à pied si vous n'êtes pas trop fatigués. Le cocher est sûr; je le connais; il apportera les bagages.

Les changements, les améliorations?... Hum! je n'en voyais que trop depuis 1870. Ils étaient loin de m'enchanter. Ma belle Naples

naïve et pittoresque avait une poésie incomparable. J'en adorai tout, les passions, les violences, même les naïves brutalités. J'n'aime pas la langue italienne; elle est trop peu vivante et trop solennelle. Combien je lui préfère mon dialecte facile et coloré langue chère dans laquelle seulement je pourrais avoir quelque esprit (1)!

De la Naples passée, celle de ma jeunesse, tout me ravit depuis les cris des marchands, *acquajuoli*, pêcheurs, vendeurs de légumes, innombrables petits industriels qui vivent de la rue, jusqu'aux champs, jusqu'à l'immense rumeur, jamais interrompue qui monte, comme un souffle d'émeute, sur les hauteurs de San Martino, dans l'air, d'une telle sonorité, qu'on distingue parfois nettement des paroles venues d'en bas.

Mais le patriotisme de Vincenzino, tout napolitain d'ailleurs et qui ne s'étendait pas aux Romains, aux Toscans ou aux Piémontais, son patriotisme, dis-je, n'admettait pas mes sympathies pour l'autrefois, cet autrefois vieux d'hier.

Nous passons par des rues, assez balayées, ma foi!

— Maintenant, attention, mes enfants; nous arrivons au Marché neuf, dit Vincenzino.

Et, son enthousiasme croissant :

— Vois. Les gens sont mieux vêtus. Ils sont policés. Quel changement! quelle civilisation!

A ce moment précis, une grosse tomate, lancée d'une main sûre, atteignit le superbe chapeau gris clair et l'envoya rouler dans le ruisseau.

— *Mannaggia* (2)! m'écriai-je tout réjoui et retenant mal un formidable éclat de rire. Voilà une civilisation qui ne manque tout de même pas de fantaisie.

San-Carlino, 1873 ou 1874.

Je n'ai jamais pu passer vingt-quatre heures à Naples sans aller à San-Carlino. C'est le petit théâtre de Pulcinella (3).

Le soir même de mon arrivée, je ne manquai pas la représentation. Dans la pièce qu'on jouait cette semaine-là, il y avait une sorte de chronique des événements survenus dans la journée.

(1) Pure modestie, car il eut de l'esprit même en français.

(2) Sorte de juron napolitain semblable à une malédiction tronquée.

(3) Aujourd'hui disparu.

Pulcinella vient en visite chez une dame et commence la chronique, attrait du spectacle.

— Alors, Pulcinella, quoi de nouveau par Naples aujourd'hui ?

— Un événement, dona Mariuccia. Vous savez, le peintre, on Peppino de Nittis ? Il est arrivé de France avec sa femme et son petit. On les a vus à la gare. Ils sont montés en carrozelle.

— Madonna mienne ! Vous êtes sûr ?

— Mais oui. D'ailleurs, quand il est en France, le petiot, il va à San-Carlino. Alors, il dit à sa femme : « Tiens, prenons le chemin de fer ; nous allons voir Pulcinella. » Et il part. Je suis sûr qu'il est dans la salle ; on n'a qu'à chercher.

Et de rire !

Mon frère me fit connaître Petitti qui vint dîner avec nous à la *rattoria dell' assa di coppa* (as de carreau) à Portici.

L'homme nous plut par sa bonne humeur, sa façon de sous-entendre, sa façon de percer la finesse ; il avait un sens très juste de son art. Il parlait beaucoup, parlait avec abondance, prodiguait les gestes et les gestes du peuple. Une forte carrure, la voix haute, la démarche assurée, point du tout comédien en dehors de la scène, tel il nous fut et nous lui fûmes acquis.

Il avait épousé, peut-être en secondes nocces, une très jeune et très jolie fille dont la passion pour lui, mêlée de jalousie, n'était qu'un mystère pour personne, bien qu'il fût de quelque trente ans plus âgé qu'elle.

Petitti se servait le plus souvent d'anciens scénarios. Il en avait dans sa poche qu'il pensait à faire jouer prochainement.

L'amour de ma femme pour le théâtre de San-Carlino lui fit un grand plaisir. Il lui demanda d'écrire une pièce ; elle prit le scénario de *Pulcinella devenu Signor* et fit la pièce.

Je l'aidais dans les rares cas où sa connaissance du dialecte (elle prononce mal d'ailleurs) fut insuffisante.

Petitti était enchanté. La comédie fut, je crois, une semaine sur la scène avec des reprises. Au surplus, c'était le maximum.

Joseph DE NITTIS.

(A suivre.)

---

---

# LA CHARTREUSE DE PARME<sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## XIV

Pendant que Fabrice était à la chasse de l'amour, dans un vilage voisin de Parme, le fiscal général Rassi, qui ne le savait pas si près de lui, continuait à traiter son affaire comme s'il eût été un libéral : il feignit de ne pouvoir trouver, ou plutôt intimida les témoins à décharge; et enfin, après un travail fort savant, de près d'une année, et environ deux mois après le dernier retour de Fabrice à Bologne, un certain vendredi, la marquise Raversi, ivre de joie, dit publiquement dans son salon que, le lendemain, la sentence qui venait d'être rendue, depuis une heure, contre le petit del Dongo serait présentée à la signature du prince, et approuvée par lui. Quelques minutes plus tard la duchesse sut ce propos de son ennemie.

Il faut que le comte soit bien mal servi par ses agents! se dit-elle; encore ce matin il croyait que la sentence ne pouvait être rendue avant huit jours. Peut-être ne serait-il pas fâché d'éloigner de Parme mon jeune grand vicaire; mais ajouta-t-elle en chantant nous le verrons revenir, et un jour il sera notre archevêque; la duchesse sonna :

— Réunissez tous les domestiques dans la salle d'attente, dit-elle à son valet de chambre, même les cuisiniers; allez prendre chez le commandant de la place le permis nécessaire pour avoir quatre chevaux de poste, et, enfin, qu'avant une demi-heure ces chevaux soient attelés à mon landau.

Toutes les femmes de la maison furent occupées à faire des malles, la duchesse prit à la hâte un habit de voyage, le tout sau-

(1) Voir les numéros des 5 et 20 juillet, 5 et 20 août, 5 et 20 septembre 189

rien faire dire au comte; l'idée de se moquer un peu de lui la transportait de joie.

« Mes amis, dit-elle aux domestiques rassemblés, j'apprends  
 « que mon pauvre neveu va être condamné par contumace pour  
 « avoir eu l'audace de défendre sa vie contre un furieux; c'était  
 « Giletti qui voulait le tuer. Chacun de vous a pu voir combien le  
 « caractère de Fabrice est doux et inoffensif. Justement indignée  
 « de cette injure atroce, je pars pour Florence : je laisse à chacun  
 « de vous ses gages pendant dix ans; si vous êtes malheureux,  
 « écrivez-moi, et tant que j'aurai un sequin, il y aura quelque  
 « chose pour vous. »

La duchesse pensait exactement ce qu'elle disait, et, à ses derniers mots, les domestiques fondirent en larmes; elle aussi avait les yeux humides : elle ajouta d'une voix émue : — « Priez Dieu  
 « pour moi et pour monseigneur Fabrice del Dongo, premier grand  
 « vicaire du diocèse, qui demain matin va être condamné aux ga-  
 « lères, ou, ce qui serait moins bête, à la peine de mort. »

Les larmes des domestiques redoublèrent, et peu à peu se changèrent en cris à peu près séditieux; la duchesse monta dans son carrosse et se fit conduire au palais du prince. Malgré l'heure tardive, elle fit solliciter une audience par le général Fontana, aide de camp de service; elle n'était point en grand habit de cour, ce qui jeta cet aide de camp dans une stupeur profonde. Quant au prince, il ne fut point surpris, et encore moins fâché de cette demande d'audience. — Nous allons voir des larmes répandues par de beaux yeux, se dit-il en se frottant les mains. Elle vient demander grâce; enfin cette fière beauté va s'humilier! elle était aussi trop insupportable avec ses petits airs d'indépendance! Ces yeux si parlants semblaient toujours me dire, à la moindre chose qui la choquait : Naples ou Milan seraient un séjour bien autrement aimable que votre petite ville de Parme. A la vérité, je ne règne pas sur Naples ou sur Milan; mais enfin cette grande dame vient me demander quelque chose qui dépend de moi uniquement. et qu'elle brûle d'obtenir; j'ai toujours pensé que l'arrivée de ce neveu m'en aurait tiré pied ou aile.

Pendant que le prince souriait à ces pensées et se livrait à toutes ces prévisions agréables, il se promenait dans son cabinet, à la porte duquel le général Fontana était resté debout et raide comme un soldat au port d'armes. Voyant les yeux brillants du prince, et se rappelant l'habit de voyage de la duchesse, il crut à la dissolu-

tion de la monarchie. Son ébahissement n'eut plus de bornes quand il entendit le prince lui dire : — Priez madame la duchesse d'attendre un petit quart d'heure. Le général aide de camp fit son demi-tour comme un soldat à la parade ; le prince sourit encore : Fontana n'est pas accoutumé, se dit-il, à voir attendre cette fière duchesse : la figure étonnée avec laquelle il va lui parler du *petit quart d'heure d'attente* préparera le passage aux larmes touchantes que ce cabinet va voir répandre. Ce petit quart d'heure fut délicieux pour le prince ; il se promenait d'un pas ferme et égal, il *régnait*. Il s'agit ici de ne rien dire qui ne soit parfaitement à sa place ; quels que soient mes sentiments envers la duchesse, il ne faut point oublier que c'est une des plus grandes dames de ma cour. Comment Louis XIV parlait-il aux princesses ses filles quand il avait lieu d'en être mécontent ? et ses yeux s'arrêtèrent sur le portrait du grand roi.

Le plaisant de la chose c'est que le prince ne songea point à se demander s'il ferait grâce à Fabrice et quelle serait cette grâce. Enfin, au bout de vingt minutes, le fidèle Fontana se présenta de nouveau à la porte, mais sans rien dire. — La duchesse Sanseverina peut entrer, cria le prince d'un air théâtral. Les larmes vont commencer, se dit-il, et, comme pour se préparer à un tel spectacle, il tira son mouchoir.

Jamais la duchesse n'avait été aussi leste et aussi jolie ; elle n'avait pas vingt-cinq ans. En voyant son petit pas léger et rapide effleurer à peine le tapis, le pauvre aide de camp fut sur le point de perdre tout à fait la raison.

— J'ai bien des pardons à demander à Votre Altesse Sérénissime, dit la duchesse de sa petite voix légère et gaie, j'ai pris la liberté de me présenter devant elle avec un habit qui n'est pas précisément convenable, mais Votre Altesse m'a tellement accoutumée à ses bontés que j'ai osé espérer qu'elle voudrait bien m'accorder encore cette grâce.

La duchesse parlait assez lentement, afin de se donner le temps de jouir de la figure du prince ; elle était délicieuse à cause de l'étonnement profond et du reste de grands airs que la position de la tête et des bras accusait encore. Le prince était resté comme frappé de la foudre ; de sa petite voix aigre et troublée il s'écriait de temps à autre, en articulant à peine : *Comment ! comment !* La duchesse comme par respect, après avoir fini son compliment, lui laissa tout le temps de répondre ; puis elle ajouta :

— J'ose espérer que Votre Altesse Sérénissime daigne me pardonner l'incongruité de mon costume ; mais, en parlant ainsi, ses yeux moqueurs brillaient d'un si vif éclat, que le prince ne put le supporter ; il regarda au plafond, ce qui chez lui était le dernier signe du plus extrême embarras.

— *Comment ! comment !* dit-il encore ; puis il eut le bonheur de trouver une phrase : — Madame la duchesse, asseyez-vous donc ; il avança lui-même un fauteuil, et avec assez de grâce. La duchesse ne fut plus insensible à cette politesse, elle modéra la pétulance de son regard.

— *Comment ! comment !* répéta encore le prince en s'agitant dans son fauteuil, sur lequel on eût dit qu'il ne pouvait trouver de position solide.

— Je vais profiter de la fraîcheur de la nuit pour courir la poste, reprit la duchesse, et, comme mon absence peut être de quelque durée, je n'ai point voulu sortir des États de Son Altesse Sérénissime sans la remercier de toutes les bontés que, depuis cinq années, elle a daigné avoir pour moi. A ces mots le prince comprit enfin ; il devint pâle : c'était l'homme du monde qui souffrait le plus de se voir trompé dans ses prévisions ; puis il prit un air de candeur tout à fait digne du portrait de Louis XIV, qui était sous ses yeux. A la bonne heure, se dit la duchesse, voilà un homme.

— Et quel est le motif de ce départ subit ? dit le prince d'un ton assez ferme.

— J'avais ce projet depuis longtemps, répondit la duchesse, et une petite insulte que l'on fait à *monsieur* del Dongo que demain on va condamner à mort ou aux galères, me fait hâter mon départ.

— Et dans quelle ville allez-vous ?

— A Naples, je pense. Elle ajouta en se levant : Il ne me reste plus qu'à prendre congé de Votre Altesse Sérénissime et à la remercier très humblement de ses *anciennes* bontés. A son tour, elle parla d'un air si ferme, que le prince vit bien que dans deux heures tout serait fini ; l'éclat du départ ayant eu lieu, il savait que tout arrangement était impossible ; elle n'était pas femme à reculer sur ses démarches. Il courut après elle.

— Mais vous savez bien, Madame la duchesse, lui dit-il en lui prenant la main, que toujours je vous ai aimée, et d'une amitié à laquelle il ne tenait qu'à vous de donner un autre nom. Un meur-

tre a été commis, c'est ce qu'on ne saurait nier; j'ai confié l'instruction du procès à mes meilleurs juges...

A ces mots la duchesse se releva de toute sa hauteur; toute apparence de respect et même d'urbanité disparut en un clin d'œil : la femme outragée parut clairement, et la femme outragée s'adressant à un être qu'elle sait de mauvaise foi. Ce fut avec l'expression de la colère la plus vive et même du mépris qu'elle dit au prince en pesant sur tous les mots :

— Je quitte à jamais les États de Votre Altesse Sérénissime pour ne jamais entendre parler du fiscal Rassi et des autres infâmes assassins qui ont condamné à mort mon neveu et tant d'autres; si Votre Altesse Sérénissime ne veut pas mêler un sentiment d'amertume aux derniers instants que je passe auprès d'un prince poli et spirituel quand il n'est pas trompé, je la prie très humblement de ne pas me rappeler l'idée de ces juges infâmes qui se vendent pour mille écus ou une croix.

L'accent admirable et surtout vrai avec lequel furent prononcées ces paroles fit tressaillir le prince; il craignit un instant de voir sa dignité compromise par une accusation encore plus directe, mais au total sa sensation finit bientôt par être du plaisir : il admira la duchesse; l'ensemble de sa personne atteignit en ce moment une beauté sublime. Grand Dieu! qu'elle est belle, se dit le prince, on doit passer quelque chose à une femme unique et telle, qui peut-être il n'en existe pas une seconde dans toute l'Italie... Et bien, avec un peu de bonne politique il ne serait peut-être pas impossible d'en faire un jour ma maîtresse; il y a loin d'un tel être à cette poupée de marquise Balbi, et qui encore chaque année coûte au moins trois cent mille francs à mes pauvres sujets... Mais l'avez-vous bien entendu? pensa-t-il tout à coup; elle a dit : condamné mon neveu et tant d'autres; alors la colère surnagea, et ce fut avec une hauteur digne du rang suprême que le prince dit après un silence — Et que faudrait-il faire pour que Madame ne partît point?

— Quelque chose dont vous n'êtes pas capable, répliqua la duchesse avec l'accent de l'ironie la plus amère et du mépris le moins déguisé.

Le prince était hors de lui, mais il devait à l'habitude de son métier de souverain absolu la force de résister à un premier mouvement. Il faut avoir cette femme, se dit-il; c'est ce que je me dois. Puis il faut la faire mourir par le mépris... Si elle sort de ce cabinet, je ne la revois jamais. Mais, ivre de colère et de ha-

comme il l'était en ce moment, où trouver un mot qui pût satisfaire à la fois à ce qu'il se devait à lui-même et porter la duchesse à ne pas désertier sa cour à l'instant? On ne peut, se dit-il, ni répéter, ni tourner en ridicule un geste, et il alla se placer entre la duchesse et la porte de son cabinet. Peu après il entendit gratter à cette porte.

— Quel est le jean-sucré, s'écria-t-il en jurant de toute la force de ses poumons, quel est le jean-sucré qui vient ici m'apporter sa sottise présence? Le pauvre général Fontana montra sa figure pâle et totalement renversée, et ce fut avec l'air d'un homme à l'agonie qu'il prononça ces mots mal articulés : Son Excellence, le comte Mosca sollicite l'honneur d'être introduit.

— Qu'il entre! dit le prince en criant; et comme Mosca saluait :  
— Eh bien, lui dit-il, voici M<sup>me</sup> la duchesse Sanseverina qui prétend quitter Parme à l'instant pour aller s'établir à Naples, et moi, par-dessus le marché, me dit des impertinences.

— Comment! dit Mosca pâlisant.

— Quoi! vous ne saviez pas ce projet de départ?

— Pas la première parole; j'ai quitté Madame à six heures, joyeuse et contente.

Ce mot produisit sur le prince un effet incroyable. D'abord il regarda Mosca, sa pâleur croissante lui montra qu'il disait vrai et qu'il était point complice du coup de tête de la duchesse. En ce cas, se dit-il, je la perds pour toujours; plaisir et vengeance, tout s'enroule en même temps. A Naples elle fera des épigrammes avec son neveu Fabrice sur la grande colère du petit prince de Parme. Il regarda la duchesse; le plus violent mépris et la colère se disputaient son cœur; ses yeux étaient fixés en ce moment sur le comte Mosca, et les contours si fins de cette belle bouche exprimaient le dédain le plus amer. Tout cette figure disait : vil courtisan! Ainsi, pensa le prince après l'avoir examinée, je perds ce moyen de la rappeler en ce pays. Encore en ce moment, si elle sort de ce cabinet, elle est perdue pour moi : Dieu sait ce qu'elle dira de mes vœux à Naples... Et avec cet esprit et cette force de persuasion livine que le ciel lui a donnés, elle se fera croire de tout le monde. Elle lui devra la réputation d'un tyran ridicule qui se lève la nuit pour regarder sous son lit... Alors, par une manœuvre adroite et comme cherchant à se promener pour diminuer son agitation, le prince se plaça de nouveau devant la porte du cabinet; le comte était à sa droite, à trois pas de distance, pâle, défait, et tellement

tremblant qu'il fut obligé de chercher un appui sur le dos du fauteuil que la duchesse avait occupé au commencement de l'audience et que le prince, dans un moment de colère, avait poussé au loir. Le comte était amoureux. Si la duchesse part; je la suis, se disait-il; mais voudra-t-elle de moi à sa suite? voilà la question.

A la gauche du prince, la duchesse, debout, les bras croisés et serrés contre la poitrine, le regardait avec une impatience admirable; une pâleur complète et profonde avait succédé aux vives couleurs qui naguère animaient cette tête sublime.

Le prince, au contraire des deux autres personnages, avait la figure rouge et l'air inquiet; sa main gauche jouait d'une façon convulsive avec la croix attachée au grand cordon de son ordre qu'il portait sous l'habit; de la main droite il se caressait le menton.

— Que faut-il faire? dit-il au comte, sans trop savoir ce qu'il faisait lui-même, et entraîné par l'habitude de le consulter sur tout.

— Je n'en sais rien, en vérité, Altesse Sérénissime, répondit le comte de l'air d'un homme qui rend le dernier soupir. Il pouvait à peine prononcer les mots de sa réponse. Le ton de cette voix donna au prince la première consolation que son orgueil blessé eût trouvée dans cette audience, et ce petit bonheur lui fournit une phrase heureuse pour son amour-propre.

— Eh bien, dit-il, je suis le plus raisonnable des trois; je veux bien faire abstraction complète de ma position dans le monde. Je vais parler *comme un ami*; et il ajouta avec un beau sourire de courtoisie de sa descendance bien imité des temps heureux de Louis XIV, *comme un ami parlant à des amis*: M<sup>me</sup> la duchesse, ajouta-t-il, que faut-il faire pour vous faire oublier une résolution intempestive?

— En vérité, je n'en sais rien, répondit la duchesse avec un grand soupir, en vérité, je n'en sais rien, tant j'ai Parme en horreur. Je n'y avait nulle intention d'épigramme dans ce mot; on voyait que la sincérité même parlait par sa bouche.

Le comte se tourna vivement de son côté; l'âme du courtisan était scandalisée; puis il adressa au prince un regard suppliant. Avec beaucoup de dignité et de sang-froid le prince laissa passer ce moment; puis s'adressant au comte :

— Je vois, dit-il, que votre charmante amie est tout à fait heureuse d'elle-même; c'est tout simple, elle *adore* son neveu. Et, se tournant vers la duchesse, il ajouta avec le regard le plus galant et

même temps de l'air que l'on prend pour citer le mot d'une comédie : *Que faut-il faire pour plaire à ces beaux yeux ?*

La duchesse avait eu le temps de réfléchir; d'un ton ferme et lent, et comme si elle eût dicté son *ultimatum*, elle répondit :

— Son Altesse m'écrirait une lettre gracieuse, comme elle sait si bien les faire; elle me dirait que, n'étant point convaincue de la culpabilité de Fabrice del Dongo, premier grand vicaire de l'archevêque, elle ne signera point la sentence quand on viendra la lui présenter, et que cette procédure injuste n'aura aucune suite à l'avenir.

— Comment, *injuste!* s'écria le prince en rougissant jusqu'au blanc des yeux et reprenant sa colère.

— Ce n'est pas tout, répliqua la duchesse avec une fierté romaine, *dès ce soir*, et, ajouta-t-elle en regardant la pendule, il est déjà onze heures et un quart, dès ce soir Son Altesse Sérénissime enverra dire à la marquise Raversi qu'elle lui conseille d'aller à la campagne pour se délasser des fatigues qu'a dû lui causer un certain procès dont elle parlait dans son salon au commencement de la soirée. Le duc se promenait dans son cabinet comme un homme furieux.

— Vit-on jamais une telle femme?... s'écria-t-il; elle me manque de respect.

La duchesse répondit avec une grâce parfaite :

— De la vie je n'ai eu l'idée de manquer de respect à Son Altesse Sérénissime; Son Altesse a eu l'extrême condescendance de dire qu'elle parlait *comme un ami à des amis*. Je n'ai, du reste, aucune envie de rester à Parme, ajouta-t-elle en regardant le comte avec le dernier mépris. Ce regard décida le prince jusqu'ici fort incertain, quoique ses paroles eussent semblé annoncer un engagement; il se moquait fort des paroles.

Il y eut encore quelques mots d'échangés; mais enfin le comte Mosca reçut l'ordre d'écrire le billet gracieux sollicité par la duchesse. Il omit la phrase : *cette procédure injuste n'aura aucune suite à l'avenir*. Il suffit, se dit le comte, que le prince promette de ne point signer la sentence qui lui sera présentée. Le prince le remercia d'un coup d'œil en signant.

Le comte eut grand tort; le prince était fatigué et eût tout signé. Il croyait se bien tirer de la scène, et toute l'affaire était dominée à ses yeux par ces mots : « Si la duchesse part, je trouverai ma cour ennuyeuse avant huit jours. » Le comte remarqua que le

maître corrigeait la date et mettait celle du lendemain. Il regarda la pendule : elle marquait près de minuit. Le ministre ne vit dans cette date corrigée que l'envie pédantesque de faire preuve d'exactitude et de bon gouvernement. Quant à l'exil de la marquise Raversi, il ne fit pas un pli, le prince avait un plaisir particulier à exiler les gens.

— Général Fontana ! s'écria-t-il en entr'ouvrant la porte.

Le général parut avec une figure tellement étonnée et tellement curieuse, qu'il y eut échange d'un regard gai entre la duchesse et le comte, et ce regard fit la paix.

— Général Fontana, dit le prince, vous allez monter dans ma voiture qui attend sous la colonnade ; vous irez chez la marquise Raversi, vous vous ferez annoncer ; si elle est au lit, vous ajouterez que vous venez de ma part, et, arrivé dans sa chambre, vous direz ces précises paroles et non d'autres : « Madame la marquise Raversi, Son Altesse Sérénissime vous engage à partir demain, avant huit heures du matin, pour votre château de Velleja ; Son Altesse vous fera connaître quand vous pourrez revenir à Parme. »

Le prince chercha des yeux ceux de la duchesse, laquelle, sans le remercier comme il s'y attendait, lui fit une révérence extrêmement respectueuse, et sortit rapidement.

— Quelle femme ! dit le prince en se tournant vers le comte Mosca.

Celui-ci, ravi de l'exil de la marquise Raversi, qui facilitait toutes ses actions comme ministre, parla pendant une grosse demi-heure en courtisan consommé ; il voulait consoler l'amour-propre du souverain, et ne prit congé que lorsqu'il le vit bien convaincu que l'histoire anecdotique de Louis XIV n'avait pas de page plus belle que celle qu'il venait de fournir à ses historiens futurs.

En rentrant chez elle, la duchesse ferma sa porte, et dit qu'elle n'admit personne, pas même le comte. Elle voulait se trouver seule avec elle-même, et voir un peu quelle idée elle devait se faire de la scène qui venait d'avoir lieu. Elle avait agi au hasard et pour se faire plaisir au moment même ; mais, à quelque démarche qu'elle se fût laissé entraîner, elle y eût tenu avec fermeté. Elle ne se fut point blâmée en revenant au sang-froid, encore moins repentie tel était le caractère auquel elle devait d'être encore, à trente-six ans, la plus jolie femme de la cour.

Elle rêvait en ce moment à ce que Parme pouvait offrir d'agréable, comme elle eût fait au retour d'un long voyage, tant et

neuf heures à onze elle avait cru quitter ce pays pour toujours. Ce pauvre comte a fait une plaisante figure lorsqu'il a connu son départ en présence du prince... Au fait, c'est un homme aimable et d'un cœur bien rare. Il eût quitté ses ministères pour me servir... Mais aussi, pendant cinq années entières, il n'a pas eu une distraction à me reprocher. Quelles femmes mariées à l'autel pourraient en dire autant à leur seigneur et maître? Il faut convenir qu'il n'est point important, point pédant; il ne donne nullement l'envie de le tromper; devant moi, il semble toujours avoir conscience de sa puissance... Il faisait une drôle de figure en présence de son seigneur et maître; s'il était là, je l'embrasserais... Mais pour rien au monde je ne me chargerais d'amuser un ministre qui a perdu son portefeuille; c'est une maladie dont on ne guérit qu'à la mort, et... qui fait mourir. Quel malheur ce serait d'être ministre jeune! Il faut que je lui écrive; c'est une de ces choses qu'il doit avoir officiellement avant de se brouiller avec son prince... Mais j'oubliais mes bons domestiques.

La duchesse sonna. Ses femmes étaient toujours occupées à faire les malles, la voiture était avancée sous le portique, et on la chargeait; tous les domestiques qui n'avaient pas de travail à faire entraient dans cette voiture, les larmes aux yeux. La Checchina, qui, dans les grandes occasions, entrait seule chez la duchesse, lui apporta tous ces détails.

— Fais-les monter, dit la duchesse. Un instant après elle passa dans la salle d'attente.

— On m'a promis, leur dit-elle, que la sentence contre mon oncle ne serait pas signée par le *souverain* (c'est ainsi qu'on parle en Italie); je suspens mon départ. Nous verrons si mes ennemis auront le crédit de faire changer cette résolution.

Après un petit silence, les domestiques se mirent à crier : Vive madame la duchesse! et applaudirent avec fureur. La duchesse, qui était dans la pièce voisine, reparut comme une actrice applaudie, fit une petite révérence pleine de grâce à ses gens, et leur dit : *Mes amis, je vous remercie*. Si elle eût dit un mot, tous, en ce moment, eussent marché contre le palais pour l'attaquer. Elle fit un signe à un postillon, ancien contrebandier et homme dévoué, qui la suivit.

— Tu vas t'habiller en paysan aisé, tu sortiras de Parme comme tu pourras, tu loueras une *sediola*, et tu iras aussi vite que possible à Bologne. Tu entreras à Bologne en promeneur et par la porte

de Florence, et tu remettras à Fabrice, qui est au *Pelegrino*, un paquet que Checchina va te donner. Fabrice se cache et s'appelle là-bas M. Joseph Bossi; ne va pas le trahir par étourderie, n'ait pas l'air de le connaître; mes ennemis mettront peut-être des espions à tes trousses. Fabrice te renverra ici au bout de quelque heures ou de quelques jours : c'est surtout en revenant qu'il faut redoubler de précautions pour ne pas le trahir.

— Ah! les gens de la marquise Raversi! s'écria le postillon nous les attendons, et, si madame voulait, ils seraient bientôt terminés.

— Un jour peut-être; mais gardez-vous, sur votre tête, de rien faire sans mon ordre.

C'était la copie du billet du prince que la duchesse voulait envoyer à Fabrice; elle ne pouvait résister au plaisir de l'amuser, et ajouta un mot sur la scène qui avait amené le billet; ce mot devint une lettre de dix pages. Elle fit rappeler le postillon.

— Tu ne peux partir, lui dit-elle, qu'à quatre heures, à port ouvert.

— Je comptais passer par le grand égout; j'aurais de l'eau jus qu'au menton, mais je passerais...

— Non, dit la duchesse, je ne veux pas exposer à prendre la fièvre un de mes plus fidèles serviteurs. Connais-tu quelqu'un chez monseigneur l'archevêque?

— Le second cocher est mon ami.

— Voici une lettre pour ce saint prélat; introduis-toi sans bruit dans son palais, fais-toi conduire chez le valet de chambre; je ne voudrais pas qu'on réveillât monseigneur. S'il est déjà renfermé dans sa chambre, passe la nuit dans le palais, et, comme il est dans l'usage de se lever avec le jour, demain matin, à quatre heures, fais-toi annoncer de ma part, demande sa bénédiction au saint archevêque, remets-lui le paquet que voici, et prends les lettres qu'il te donnera peut-être pour Bologne.

La duchesse adressait à l'archevêque l'original même du billet du prince; comme ce billet était relatif à son premier grand vicaire, elle le pria de le déposer aux archives de l'archevêché où elle espérait que messieurs les grands-vicaires et les chanoines collègues de son neveu, voudraient bien en prendre connaissance le tout sous la condition du plus profond secret.

La duchesse écrivait à monseigneur Landriani avec une familiarité qui devait charmer ce bon bourgeois; la signature seule

ait trois lignes; la lettre, fort amicale, était suivie de ces mots : *gelina-Cornelia-Isota Valseva del Dongo, duchesse Sanseverina*.

Je n'en ai pas tant écrit, je pense, se dit la duchesse en riant, puis mon contrat de mariage avec le pauvre duc; mais on ne me ces gens-là que par ces choses, et aux yeux des bourgeois caricature fait beauté. Elle ne put pas finir la soirée sans céder à la tentation d'écrire une lettre de persiflage au pauvre comte; elle lui annonçait officiellement, pour sa *gouverne*, disait-elle, *ses rapports avec les têtes couronnées*, qu'elle ne se sentait pas capable d'amuser un ministre disgracié. « Le prince vous fait peur; quand vous ne pourrez plus le voir, ce serait donc à moi à vous faire peur? » Elle fit porter sur-le-champ cette lettre.

De son côté, le lendemain dès sept heures du matin, le prince manda le comte Zurla, ministre de l'intérieur, « De nouveau, lui dit-il, donnez les ordres les plus sévères à tous les podestats pour qu'ils fassent arrêter le sieur Fabrice del Dongo. On nous annonce qu'il peut-être il osera reparaitre dans nos États. Ce fugitif se trouvant à Bologne, où il semble braver les poursuites de nos tribunaux, placez des sbires qui le connaissent personnellement : dans les villages sur la route de Bologne à Parme; 2° aux environs du château de la duchesse Sanseverina, à Sacca, et de la maison de Castelnovo; 3° autour du château du comte Mosca. J'ose compter de votre haute sagesse, monsieur le comte, que vous saurez dérober la connaissance de ces ordres de votre souverain à la pénétration du comte Mosca. Sachez que je veux que l'on arrête le sieur Fabrice del Dongo. »

Dès que ce ministre fut sorti, une porte secrète introduisit chez le prince le fiscal général Rassi, qui s'avança plié en deux et sautant à chaque pas. La mine de ce coquin-là était à peindre; elle rendait justice à toute l'infamie de son rôle, et, tandis que les mouvements rapides et désordonnés de ses yeux trahissaient la conscience qu'il avait de ses mérites, l'assurance arrogante et maçante de sa bouche montrait qu'il savait lutter contre le mépris.

Comme ce personnage va prendre une assez grande influence sur la destinée de Fabrice, on peut en dire un mot. Il était grand. Il avait de beaux yeux fort intelligents, mais un visage abîmé par une petite vérole; pour de l'esprit, il en avait, et beaucoup, et du bon; on lui accordait de posséder parfaitement la science du

droit, mais c'était surtout par l'esprit de ressource qu'il brillait. De quelque sens que pût se présenter une affaire, il trouvait facilement, et en peu d'instants, les moyens fort bien fondés en droit d'arriver à une condamnation ou à un acquittement; il était sur tout le roi des finesses de procureur.

A cet homme, que de grandes monarchies eussent envié : prince de Parme, on ne connaissait qu'une passion : être en conversation intime avec de grands personnages et leur plaire par des bouffonneries. Peu lui importait que l'homme puissant rit de ce qu'il disait ou de sa propre personne, ou fit des plaisanteries révoltantes sur madame Rassi; pourvu qu'il le vît rire et qu'on traitât avec familiarité, il était content. Quelquefois le prince, sachant plus comment abuser de la dignité de ce grand juge, donnait des coups de pied; si les coups de pied lui faisaient mal, il se mettait à pleurer. Mais l'instinct de bouffonnerie était si puissant chez lui, qu'on le voyait tous les jours préférer le salon du ministre qui le bafouait à son propre salon, où il régnait despotiquement sur toutes les robes noires du pays. Le Rassi s'était si tout fait une position à part, en ce qu'il était impossible au noble le plus insolent de pouvoir l'humilier; sa façon de se venger des injures qu'il essayait toute la journée était de les raconter au prince auprès duquel il s'était acquis le privilège de tout dire; il est vrai que souvent la réponse était un soufflet bien appliqué et qui faisait mal, mais il ne s'en formalisait aucunement. La présence de ce grand juge distrayait le prince dans ses moments de mauvaise humeur, alors il s'amusait à l'outrager. On voit que Rassi était peu près l'homme parfait à la cour : sans honneur et sans humeur.

— Il faut du secret avant tout! lui cria le prince sans le saluer et le traitant tout à fait comme un cuistre, lui qui était si familier avec tout le monde. De quand votre sentence est-elle datée?

— Altesse Sérénissime, d'hier matin.

— De combien de juges est-elle signée?

— De tous les cinq.

— Et la peine?

— De vingt ans de forteresse, comme Votre Altesse Sérénissime me l'avait dit.

— La peine de mort eût révolté, dit le prince comme se parlant à soi-même; c'est dommage! Quel effet sur cette femme! Mais c'est un del Dongo, et ce nom est révérend dans Parme, à cause de trois archevêques presque successifs...

Vous me dites vingt ans de forteresse ?

— Oui, Altesse Sérénissime, reprit le fiscal Rassi, toujours about et plié en deux, avec, au préalable, excuse publique devant le portrait de Son Altesse Sérénissime; de plus, jeûne au pain et à l'eau tous les vendredis et toutes les veilles des fêtes principales, *le sujet étant d'une impiété notoire*. Ceci pour l'avenir et pour casser le cou à sa fortune.

— Écrivez, dit le prince : « Son Altesse Sérénissime ayant daigné écouter avec bonté les très humbles supplications de la marquise del Dongo, mère du coupable, et de la duchesse Sanseverina, sa tante, lesquelles ont représenté qu'à l'époque du crime leur fils et neveu était fort jeune et d'ailleurs égaré par une folle passion conçue pour la femme du malheureux Giletti, a bien voulu, malgré l'horreur inspirée par un tel meurtre, commuer la peine à laquelle Fabrice del Dongo a été condamné en celle de douze années de forteresse. »

— Donnez, que je signe.

Le prince signa et data de la veille; puis, rendant la sentence Rassi, il lui dit : Écrivez immédiatement au-dessous de ma signature : « La duchesse Sanseverina s'étant derechef jetée aux genoux de Son Altesse, le prince a permis que tous les jeudis le coupable ait une heure de promenade sur la plate-forme de la tour carrée, vulgairement appelée tour Farnèse.

— Signez cela, dit le prince, et surtout bouche close, quoi que vous puissiez entendre par la ville. Vous direz au conseiller De Catani, qui a voté pour deux ans de forteresse et qui a même périéré en faveur de cette opinion ridicule, que je l'engage à relire ses lois et règlements. Derechef silence, et bonsoir. Le fiscal Rassi, avec beaucoup de lenteur trois profondes révérences que le prince ne regarda pas.

Ceci se passait à sept heures du matin. Quelques heures plus tard, la nouvelle de l'exil de la marquise Ravarsi se répandait dans la ville et dans les cafés : tout le monde parlait à la fois de ce grand événement. L'exil de la marquise chassa pour quelques jours de Parme cet implacable ennemi des petites villes et des petites cours, l'ennui. Le général Fabio Conti, qui s'était cru ministre, prétexta une attaque de goutte, et pendant plusieurs jours ne sortit point de sa forteresse. La bourgeoisie, et par suite le peuple, conclurent de ce qui se passait qu'il était clair que le prince avait résolu de donner l'archevêché de Parme à monsieur

del Dongo. Les fins politiques de café allèrent même jusqu'à prétendre qu'on avait engagé le père Landriani, l'archevêque actuel, à feindre une maladie et à présenter sa démission; on lui accorderait une grosse pension sur la ferme du tabac, ils en étaient sûrs: ce bruit vint jusqu'à l'archevêque, qui s'en alarma fort, et pendant quelques jours son zèle pour notre héros en fut grandement paralysé. Deux mois après, cette belle nouvelle se trouvait dans les journaux de Paris, avec ce petit changement que c'était le comte de Mosca, neveu de la duchesse de Sanseverina, qui allait être fait archevêque.

La marquise Raversi était furibonde dans son château de *Vel leja*; ce n'était point une femmelette, de celles qui croient se venger en lançant des propos outrageants contre leurs ennemis. Dès le lendemain de sa disgrâce, le chevalier Riscara et trois autres de ses amis se présentèrent au prince par son ordre, et lui demandèrent la permission d'aller la voir à son château. L'Altesse reçut ces messieurs avec une grâce parfaite, et leur arrivée à Vellej fut une grande consolation pour la marquise. Avant la fin de la seconde semaine, elle avait trente personnes dans son château tous ceux que le ministère libéral devait porter aux places. Chaque soir, la marquise tenait un conseil régulier avec les mieux informés de ses amis. Un jour qu'elle avait reçu beaucoup de lettres de Parme et de Bologne, elle se retira de bonne heure: la femme de chambre favorite introduisit d'abord l'amant régnant, le comte Baldi, jeune homme d'une admirable figure et fort insignifiant, et plus tard, le chevalier Riscara, son prédécesseur: celui-ci était un petit homme noir au physique et au moral, qui, ayant commencé par être répétiteur de géométrie au collège des nobles à Parme, se voyait maintenant conseiller d'État et chevalier de plusieurs ordres.

— J'ai la bonne habitude, dit la marquise à ces deux hommes de ne détruire jamais aucun papier, et bien m'en prend; voici neuf lettres que la Sanseverina m'a écrites en différentes occasions: Vous allez partir tous les deux pour Gênes, vous chercherez parmi les galériens un ex-notaire nommé Burati, comme le grand poète de Venise, ou Durati. Vous, comte Baldi, placez-vous à mon bureau et écrivez ce que je vais vous dicter.

« Une idée me vient et je t'écris ce mot. Je vais à ma chaumière  
« près de Castelnovo; si tu veux venir passer douze heures avec  
« moi, je serai bien heureuse; il n'y a, ce me semble, pas grand  
« danger après ce qui vient de se passer; les nuages s'éclaircissent

Cependant arrête-toi avant d'entrer dans Castelnovo; tu trouveras sur la route un de mes gens : ils t'aiment tous à la folie. Tu garderas, bien entendu, le nom de Bossi pour ce petit voyage. On dit que tu as de la barbe comme le plus admirable capucin, et l'on ne t'a vu à Parme qu'avec la figure décente d'un grand vicaire.

— Comprends-tu Riscara?

— Parfaitement; mais le voyage à Gènes est un luxe inutile; je n'ai jamais vu un homme dans Parme qui, à la vérité, n'est pas encore sur dix galères, mais qui ne peut manquer d'y arriver. Il contrefera admirablement l'écriture de la Sanseverina. »

A ces mots, le comte Baldi ouvrit démesurément ses yeux si ronds : il comprenait seulement.

— Si tu connais ce digne personnage de Parme, pour lequel tu es le père de l'avancement, dit la marquise à Riscara, apparemment il te connaît aussi; sa maîtresse, son confesseur, son ami, peuvent être vendus à la Sanseverina; j'aime mieux différer cette petite plaisanterie de quelques jours et ne m'exposer à aucun hasard. Partez dans deux heures comme de bons petits agneaux. ne craignez âme qui vive à Gènes, et revenez bien vite. Le chevalier Riscara s'enfuit en riant, et parlant du nez comme Polichinelle : *Il faut préparer les paquets*, disait-il en courant d'une façon burlesque. Il voulait laisser Baldi seul avec la dame. Cinq jours après, Riscara ramena à la marquise son comte Baldi tout écorché : pour franchir de six lieues, on lui avait fait passer une montagne à dos de mulet; il jurait qu'on ne le reprendrait plus à faire de *grands voyages*. Baldi remit à la marquise trois exemplaires de la lettre telle lui avait dictée, et cinq ou six autres lettres de la même écriture, composées par Riscara, et dont on pourrait peut-être tirer parti par la suite. L'une de ces lettres contenait de fort jolies plaintes sur les peurs que le prince avait la nuit et sur la déplorable maigreur de la marquise Balbi, sa maîtresse, laquelle laissait, dit-on, la marque d'une pincette sur le coussin des bergères après s'être assise un instant. On eût juré que toutes ces lettres étaient écrites de la main de M<sup>me</sup> Sanseverina.

— Maintenant je sais à n'en pas douter, dit la marquise, que tu m'as dit du cœur, que le Fabrice est à Bologne ou dans les environs...

— Je suis trop malade, s'écria le comte Baldi en l'interrompant, demande en grâce d'être dispensé de ce second voyage, ou du

moins je voudrais obtenir quelques jours de repos pour remettre ma santé.

— Je vais plaider votre cause, dit Riscara; il se leva et parla bas à la marquise.

— Eh bien, soit, j'y consens, répondit-elle en souriant.

Rassurez-vous, vous ne partirez point, dit la marquise à Baldo d'un air assez dédaigneux.

— Merci, s'écria celui-ci avec l'accent du cœur. En effet, Riscara monta seul en chaise de poste. Il était à peine à Bologn depuis deux jours lorsqu'il aperçut dans une calèche Fabrice et la petite Marietta. Diable! se dit-il, il paraît que notre futur archevêque ne se gêne point; il faudra faire connaître ceci à la duchesse, qui en sera charmée. Riscara n'eut que la peine de suivre Fabrice pour savoir son logement; le lendemain matin, celui-ci reçut par un courrier la lettre de fabrique génoise; il la trouva un peu courte, mais du reste n'eut aucun soupçon. L'idée de revoir la duchesse et le comte le rendit fou de bonheur, et quoi que pût dire Ludovic, il prit un cheval à la poste et partit au galop. Sans s'en douter, il était suivi à peu de distance par le chevalier Riscara; qui, en arrivant, à six lieues de Parme, à la poste avant Castelnovo eut le plaisir de voir un grand attroupement dans la place, devant la prison du lieu; on venait d'y conduire notre héros, reconnu à la poste, comme il changeait de cheval, par deux sbires choisis et envoyés par le comte Zurla.

Les petits yeux du chevalier Riscara brillèrent de joie; il vérifia avec une patience exemplaire tout ce qui venait d'arriver dans ce petit village, puis expédia un courrier à la marquise Ravera. Après quoi, courant les rues comme pour voir l'église fort curieuse et ensuite pour chercher un tableau du Parmesan qu'on lui avait dit exister dans le pays, il rencontra enfin le podestat, qui s'empressa de rendre ses hommages à un conseiller d'État. Riscara eut l'air étonné qu'il n'eût pas envoyé sur-le-champ à la citadelle de Parme le conspirateur qu'il avait eu le bonheur de faire arrêter.

— On pourrait craindre, ajouta Riscara d'un air froid, que ses nombreux amis, qui le cherchaient avant-hier pour favoriser son passage à travers les États de Son Altesse Sérénissime, ne rencontrent les gardarmes; ces rebelles étaient bien douze ou quinze à cheval.

— *Intelligenti pauca!* s'écria le podestat d'un air malin.

## XV

Deux heures plus tard, le pauvre Fabrice, garni de menottes et attaché par une longue chaîne à la *sediola* même, dans laquelle on l'avait fait monter, partait pour la citadelle de Parme, escorté par huit gendarmes. Ceux-ci avaient l'ordre d'emmener avec eux tous les gendarmes stationnés dans les villages que le cortège devait traverser; le podestat lui-même suivait ce prisonnier d'importance. Sur les sept heures après midi, la *sediola*, escortée par tous les gamins de Parme et par trente gendarmes, traversa la belle promenade, passa devant le petit palais qu'habitait la Fausta quelques mois auparavant, et enfin se présenta à la porte extérieure de la citadelle à l'instant où le général Fabio Conti et sa fille allaient sortir. La voiture du gouverneur s'arrêta avant d'arriver au pont levé pour laisser entrer la *sediola* à laquelle Fabrice était attaché; le général cria aussitôt que l'on fermât les portes de la citadelle, et se hâta de descendre au bureau d'entrée pour voir un peu ce dont il s'agissait; il ne fut pas peu surpris quand il reconnut le prisonnier, lequel était devenu tout raide, attaché à sa *sediola* pendant une aussi longue route; quatre gendarmes l'avaient enlevé, et le portaient au bureau d'écrou. J'ai donc en mon pouvoir, se dit le vaniteux gouverneur, ce fameux Fabrice del Dongo, dont on dirait que depuis près d'un an la haute société de Parme a juré de s'occuper exclusivement!

Vingt fois le général l'avait rencontré à la cour, chez la duchesse et ailleurs; mais il se garda bien de témoigner qu'il le connaissait; il eut craint de se compromettre.

— Que l'on dresse, cria-t-il au commis de la prison, un procès-verbal fort circonstancié de la remise qui m'est faite du prisonnier par le digne podestat de Castelnovo.

Barbone, le commis, personnage terrible par le volume de sa barbe et sa tournure martiale prit un air plus important que de coutume, on eût dit un geôlier allemand. Croyant savoir que c'était surtout la duchesse Sanseverina qui avait empêché son maître, le gouverneur, de devenir ministre de la guerre, il fut d'une insolence plus qu'ordinaire envers le prisonnier; il lui adressait la parole en l'appelant *voi*, ce qui est en Italie la façon de parler aux domestiques.

— Je suis prélat de la sainte Église romaine, lui dit Fabrice

avec fermeté, et grand vicaire de ce diocèse; ma naissance seule me donne droit aux égards.

— Je n'en sais rien! répliqua le commis avec impertinence; prouvez vos assertions en exhibant les brevets qui vous donnent droit à ces titres fort respectables. Fabrice n'avait point de brevets et ne répondit pas. Le général Fabio Conti, debout à côté de son commis, le regardait écrire sans lever les yeux sur le prisonnier, afin de n'être pas obligé de dire qu'il était réellement Fabrice del Dongo.

Tout à coup Clélia Conti, qui attendait en voiture, entendit un tapage effroyable dans le corps de garde. Le commis Barbone faisant une description insolente et fort longue de la personne du prisonnier, lui ordonna d'ouvrir ses vêtements, afin que l'on pût vérifier et constater le nombre et l'état des égratignures reçues lors de l'affaire Giletti.

— Je ne puis, dit Fabrice, souriant amèrement; je me trouve hors d'état d'obéir aux ordres de monsieur, les menottes m'en empêchent!

— Quoi! s'écria le général d'un air naïf, le prisonnier a des menottes! dans l'intérieur de la forteresse! cela est contre les règlements, il faut un ordre *ad hoc*; ôtez-lui les menottes.

Fabrice le regarda. Voilà un plaisant jésuite! pensa-t-il; il y a une heure qu'il me voit ces menottes qui me gênent horriblement, et il fait l'étonné!

Les menottes furent ôtées par les gendarmes; ils venaient d'apprendre que Fabrice était neveu de la duchesse Sanseverina, et se hâtèrent de lui montrer une politesse mielleuse qui faisait contraste avec la grossièreté du commis; celui-ci en parut piqué et dit à Fabrice qui restait immobile :

— Allons donc! dépêchons, montrez-nous ces égratignures que vous avez reçues du pauvre Giletti, lors de l'assassinat. D'un saut, Fabrice s'élança sur le commis, et lui donna un soufflet tel, que le Barbone tomba de sa chaise sur les jambes du général. Les gendarmes s'emparèrent des bras de Fabrice, qui restait immobile; le général lui-même et deux gendarmes qui étaient à ses côtés se hâtèrent de relever le commis dont la figure saignait abondamment. Deux gendarmes plus éloignés coururent fermer la porte du bureau, dans l'idée que le prisonnier cherchait à s'évader. Le brigadier qui les commandait pensa que le jeune del Dongo ne pouvait pas tenter une fuite bien sérieuse, puisque enfin il se trouvait dans

l'intérieur de la citadelle ; toutefois il s'approcha de la fenêtre pour empêcher le désordre, et par un instinct de gendarme. Vis-à-vis de cette fenêtre ouverte, et à deux pas, se trouvait arrêtée la voiture du général : Clélia s'était blottie dans le fond, afin de ne pas être témoin de la triste scène qui se passait au bureau ; lorsqu'elle entendit tout ce bruit elle regarda.

— Que se passe-t-il ? dit-elle au brigadier.

— Mademoiselle, c'est le jeune Fabrice del Dongo qui vient d'appliquer un fier soufflet à cet insolent de Barbone !

— Quoi ! c'est M. del Dongo qu'on amène en prison !

— Eh ! sans doute, dit le brigadier ; c'est à cause de la haute naissance de ce pauvre jeune homme que l'on fait tant de cérémonies ; je croyais que mademoiselle était au fait. Clélia ne quitta plus la portière ; quand les gendarmes qui entouraient la table s'écartaient un peu, elle apercevait le prisonnier. Qui m'eût dit, pensait-elle, que je le reverrais pour la première fois dans cette triste situation, quand je le rencontrai sur la route du lac de Côme ?... Il me donna la main pour monter dans le carrosse de sa mère... Il se trouvait déjà avec la duchesse ! Leurs amours avaient-elles commencé à cette époque ?

Il faut apprendre au lecteur que dans le parti libéral dirigé par la marquise Raversi et le général Conti, on affectait de ne pas douter de la tendre liaison qui devait exister entre Fabrice et la duchesse. Le comte Mosca, qu'on abhorrait, était pour sa duperie l'objet d'éternelles plaisanteries.

Ainsi, pensa Clélia, le voilà prisonnier, et prisonnier de ses ennemis ! car au fond, le comte Mosca, quand on voudrait le croire un ange, va se trouver ravi de cette capture.

Un accès de gros rire éclata dans le corps de garde.

— Jacopo, dit-elle au brigadier d'une voix émue, que se passe-t-il donc ?

— Le général a demandé avec vigueur au prisonnier pourquoi il avait frappé Barbone : monsignor Fabrice a répondu froidement : il m'a appelé *assassin*, qu'il montre les titres et brevets qui l'autorisent à me donner ce titre ; et l'on rit.

Un geôlier qui savait écrire remplaça Barbone ; Clélia vit sortir celui-ci, qui essuyait avec son mouchoir le sang qui coulait en abondance de son affreuse figure ; il jurait comme un païen : Ce f..... Fabrice, disait-il à très haute voix, ne mourra jamais que de ma main. Je volerai le bourreau ; etc., etc. Il s'était arrêté entre la fenêtre du

bureau et la voiture du général pour regarder Fabrice, et ses jurements redoublaient.

— Passez votre chemin, lui dit le brigadier; on ne jure point ainsi devant mademoiselle.

Barbone leva la tête pour regarder dans la voiture, ses yeux rencontrèrent ceux de Clélia, à laquelle un cri d'horreur échappa; jamais elle n'avait vu d'aussi près une expression de figure tellement atroce. Il tuera Fabrice! se dit-elle; il faut que je prévienne don Cesare. C'était son oncle, l'un des prêtres les plus respectables de la ville, le général Conti, son frère, lui avait fait avoir la place d'économiste et de premier aumônier de la prison.

Le général remonta en voiture.

— Veux-tu rentrer chez toi, dit-il à sa fille, ou m'attendre peut-être longtemps dans la cour du palais? il faut que j'aie rendu compte de tout ceci au souverain.

Fabrice sortait du bureau escorté par trois gendarmes; on le conduisait à la chambre qu'on lui avait destinée: Clélia regardait par la portière, le prisonnier était fort près d'elle. En ce moment elle répondit à la question de son père par ces mots: *Je vous suivrai*. Fabrice, entendant prononcer ces paroles tout près de lui, leva les yeux et rencontra le regard de la jeune fille. Il fut frappé surtout de l'expression de mélancolie de sa figure. Comme elle est embellie, pensa-t-il, depuis notre rencontre près de Côme! quelle expression de pensée profonde!... On a raison de la comparer à la duchesse; quelle physionomie angélique! Barbone, le commis sanglant, qui ne s'était pas placé près de la voiture sans intention, arrêta d'un geste les trois gendarmes qui conduisaient Fabrice, et faisant le tour de la voiture par derrière, pour arriver à la portière près de laquelle était le général:

— Comme le prisonnier a fait acte de violence dans l'intérieur de la citadelle, lui dit-il, en vertu de l'article 157 du règlement, n'y aurait-il pas lieu de lui appliquer les menottes pour trois jours?

— Allez au diable! s'écria le général, que cette arrestation ne laissait pas d'embarrasser. Il s'agissait pour lui de ne pousser à bout ni la duchesse ni le comte Mosca; et d'ailleurs, dans quel sens le comte allait-il prendre cette affaire? au fond, le meurtre d'un Giletti était une bagatelle, et l'intrigue seule était parvenue à en faire quelque chose.

Durant ce court dialogue, Fabrice était superbe au milieu de ces gendarmes, c'était bien la mine la plus fière et la plus noble:

ses traits fins et délicats, et le sourire de mépris qui errait sur ses lèvres, faisaient un charmant contraste avec les apparences grossières des gendarmes qui l'entouraient. Mais tout cela ne formait pour ainsi dire que la partie extérieure de sa physionomie; il était ravi de la céleste beauté de Clélia, et son œil trahissait toute sa surprise. Elle, profondément pensive, n'avait pas songé à retirer la tête de la portière; il la salua avec le demi-sourire le plus respectueux; puis, après un instant :

— Il me semble, Mademoiselle, lui dit-il, qu'autrefois, près d'un lac, j'ai déjà eu l'honneur de vous rencontrer avec accompagnement de gendarmes.

Clélia rougit et fut tellement interdite, qu'elle ne trouva aucune parole pour répondre. Quel air noble au milieu de ces êtres grossiers! se disait-elle au moment où Fabrice lui adressa la parole. La profonde pitié, et nous dirons presque l'attendrissement où elle était plongée, lui ôtèrent la présence d'esprit nécessaire pour trouver un mot quelconque; elle s'aperçut de son silence, et rougit encore davantage. En ce moment on tirait avec violence les verrous de la grande porte de la citadelle; la voiture de Son Excellence l'attendait-elle pas depuis une minute au moins? Le bruit fut si violent sous cette voûte, que, quand même Clélia aurait trouvé quelque mot pour répondre, Fabrice n'aurait pu entendre ses paroles.

Emportée par les chevaux qui avaient pris le galop aussitôt après le pont-levis, Clélia se disait : Il m'aura trouvée bien ridicule! Puis tout à coup elle ajouta : Non pas seulement ridicule; il aura cru voir en moi une âme basse, il aura pensé que je ne répondais pas à son salut parce qu'il est prisonnier, et moi fille du gouverneur.

Cette idée fut du désespoir pour cette jeune fille qui avait l'âme élevée. Ce qui rend mon procédé tout à fait avilissant, ajouta-t-elle, c'est que jadis, quand nous nous rencontrâmes pour la première fois, aussi *avec accompagnement de gendarmes*, comme il le dit, c'était moi qui me trouvais prisonnière, et lui me rendait service et me tirait d'un fort grand embarras... Oui, il faut en convenir, mon procédé est complet, c'est à la fois de la grossièreté et de l'ingratitude. Hélas! le pauvre jeune homme! maintenant qu'il est dans le malheur, tout le monde va se montrer ingrat envers lui. Il m'avait bien dit alors : Vous souviendrez-vous de mon nom à Parme? Combien il me méprise à l'heure qu'il est! Un mot poli était si fa-

cile à dire! Il faut l'avouer, oui, ma conduite a été atroce avec lui. Jadis, sans l'offre généreuse de la voiture de sa mère, j'aurais dû suivre les gendarmes à pied dans la poussière, ou, ce qui est bien pis, monter en croupe derrière un de ces gens-là; c'était alors mon père qui était arrêté et moi sans défense! Oui, mon procédé est complet. Et combien un être comme lui a dû le sentir vivement! Quel contraste entre sa physionomie si noble et mon procédé! Quelle noblesse! quelle sérénité! Comme il avait l'air d'un héros entouré de ses vils ennemis! Je comprends maintenant la passion de la duchesse : puisqu'il est ainsi au milieu d'un événement contrariant et qui peut avoir des suites affreuses, quel ne doit-il pas paraître lorsque son âme est heureuse!

Le carrosse du gouverneur de la citadelle resta plus d'une heure et demie dans la cour du palais. et toutefois, lorsque le général descendit de chez le prince, Clélia ne trouva point qu'il y fût resté trop longtemps.

— Quelle est la volonté de Son Altesse? demanda Clélia.

— Sa parole a dit : la prison! et son regard : la mort!

— La mort! grand Dieu! s'écria Clélia.

— Allons, tais-toi! reprit le général avec humeur; que je suis sot de répondre à un enfant!

Pendant ce temps, Fabrice montait les trois cent quatre-vingt marches qui conduisaient à la tour Farnèse, nouvelle prison bâtie sur la plate-forme de la grosse tour, à une élévation prodigieuse. Il ne songea pas une seule fois, distinctement du moins, au grand changement qui venait de s'opérer dans son sort. Quel regard! s'écriait-il; que de choses il exprimait! quelle profonde pitié! Elle avait l'air de dire : la vie est un tel tissu de malheurs! Ne vous affligez point trop de ce qui vous arrive! est-ce que nous ne sommes point ici-bas pour être infortunés? Comme ses yeux si beaux restaient attachés sur moi, même quand les chevaux s'avançaient avec tant de bruit sous la voûte!

Fabrice oubliait complètement d'être malheureux.

Clélia suivit son père dans plusieurs salons; au commencement de la soirée, personne ne savait encore la nouvelle de l'arrestation du *grand coupable*, car ce fut le nom que les courtisans donnèrent deux heures plus tard à ce pauvre jeune homme imprudent.

On remarqua ce soir-là plus d'animation que de coutume dans la figure de Clélia; or, l'animation, l'air de prendre part à ce qui l'environnait, étaient surtout ce qui manquait à cette belle per-

sonne. Quand on comparait sa beauté à celle de la duchesse, c'était surtout cet air de n'être émue par rien, cette façon d'être comme au-dessus de toutes choses, qui faisaient pencher la balance en faveur de sa rivale. En Angleterre, en France, pays de vanité, on eût été probablement d'un avis tout opposé. Clélia Conti était une jeune fille encore un peu trop svelte que l'on pouvait comparer aux belles figures du Guide; nous ne dissimulerons point que, suivant les données de la beauté grecque, on eût pu reprocher à cette tête des traits un peu marqués : par exemple, les lèvres remplies de la grâce la plus touchante étaient un peu fortes.

L'admirable singularité de cette figure dans laquelle éclataient ses grâces naïves et l'empreinte céleste de l'âme la plus noble, c'est que, bien que de la plus rare et plus singulière beauté, elle ne ressemblait en aucune façon aux têtes de statues grecques. La duchesse avait au contraire un peu trop de la beauté *connue* de l'Idéal, et sa tête vraiment lombarde rappelait le sourire voluptueux et la tendre mélancolie des belles Hérodiades de Léonard de Vinci. Autant la duchesse était sémillante, pétillante d'esprit et de malice, s'attachant avec passion, si l'on peut parler ainsi, à tous les sujets que le courant de la conversation amenait devant les yeux de son me, autant Clélia se montrait calme et lente à s'é mouvoir, soit par mépris de ce qui l'entourait, soit par regret de quelque chimère absente. Longtemps on avait cru qu'elle finirait par embrasser la vie religieuse. A vingt ans on lui voyait de la répugnance à aller au bal, et si elle y suivait son père, ce n'était que par obéissance et pour ne pas nuire aux intérêts de son ambition.

Il me sera donc impossible, répétait trop souvent l'âme vulgaire du général, le ciel m'ayant donné pour fille la plus belle personne des États de notre souverain, et la plus vertueuse, d'en tirer quelque parti pour l'avancement de ma fortune! Ma vie est trop isolée, je n'ai qu'elle au monde, et il me faut de toute nécessité une famille qui m'étaie dans le monde, et qui me donne un certain nombre de talons, où mon mérite et surtout mon aptitude au ministère soient posés comme bases inattaquables de tout raisonnement politique. Oh bien, ma fille si belle, si sage, si pieuse, prend de l'humeur dès qu'un jeune homme bien établi à la cour entreprend de lui faire gréer ses hommages. Ce prétendant est-il éconduit, son caractère devient moins sombre, et je la vois presque gaie, jusqu'à ce qu'un autre époux se mette sur les rangs. Le plus bel homme de la cour, le comte Baldi s'est présenté et a déplu, l'homme le plus riche

des États de Son Altesse, le marquis Crescenzi lui a succédé, elle prétend qu'il ferait son malheur.

Décidément, disait d'autres fois le général, les yeux de ma fille sont plus beaux que ceux de la duchesse, en cela surtout qu'en de rares occasions ils sont susceptibles d'une expression plus profonde; mais cette expression magnifique, quand est-ce qu'on la lui voit? Jamais dans un salon où elle pourrait lui faire honneur, mais bien à la promenade, seule avec moi, où elle se laissera attendrir, par exemple, par le malheur de quelque manant hideux. Conserve quelque souvenir de ce regard sublime, lui dis-je quelquefois, pour les salons où nous paraîtrons ce soir. Point : daigne-t-elle me suivre dans le monde, sa figure noble et pure offre l'expression assez hautaine et peu encourageante de l'obéissance passive. Le général n'épargnait aucune démarche, comme on voit, pour se trouver un genre convenable, mais il disait vrai.

Les courtisans, qui n'ont rien à regarder dans leur âme, sont attentifs à tout : ils avaient remarqué que c'était surtout dans ces jours où Clélia ne pouvait prendre sur elle de s'élancer hors de ses chères rêveries et de feindre de l'intérêt pour quelque chose que la duchesse aimait à s'arrêter auprès d'elle et cherchait à la faire parler. Clélia avait des cheveux blonds cendrés, se détachant par un effet très doux, sur des joues d'un coloris fin, mais en général un peu trop pâle. La forme seule du front eût pu annoncer à un observateur attentif que cet air si noble, cette démarche tellement au-dessus des grâces vulgaires, tenaient à une profonde incurie pour tout ce qui est vulgaire. C'était l'absence et non pas l'impossibilité de l'intérêt pour quelque chose. Depuis que son père était gouverneur de la citadelle, Clélia se trouvait heureuse, ou du moins exempte de chagrins, dans son appartement si élevé. Le nombre effroyable de marches qu'il fallait monter pour arriver au palais du gouverneur, situé sur l'esplanade de la grosse tour éloignait les visites ennuyeuses, et Clélia, par cette raison matérielle, jouissait de la liberté du couvent; c'était là presque tout l'idéal de bonheur que, dans un temps, elle avait songé à demander à la vie religieuse. Elle était saisie d'une sorte d'horreur à la seule pensée de mettre sa chère solitude et ses pensées intimes à la disposition d'un jeune homme, que le titre de mari autoriserait à troubler toute cette vie intérieure. Si par la solitude elle n'atteignait pas au bonheur, du moins elle était parvenue à éviter les sensations trop douloureuses.

Le jour où Fabrice fut conduit à la forteresse, la duchesse rencontra Clélia à la soirée du ministre de l'intérieur, comte Zurla; tout le monde faisait cercle autour d'elles : ce soir-là, la beauté de Clélia l'emportait sur celle de la duchesse. Les yeux de la jeune fille avaient une expression si singulière et si profonde, qu'ils en étaient presque indiscrets : il y avait de la pitié, il y avait aussi de l'indignation et de la colère dans ses regards. La gaieté et les idées brillantes de la duchesse semblaient jeter Clélia dans des moments de douleur allant jusqu'à l'horreur. Quels vont être les cris et les émisses de la pauvre femme, se disait-elle, lorsqu'elle va savoir que son amant, ce jeune homme d'un si grand cœur et d'une physionomie si noble, vient d'être jeté en prison ! Et ces regards du souverain qui le condamnent à mort ! O pouvoir absolu, quand esseras-tu de peser sur l'Italie ! O âmes vénales et basses ! Et je vois fille d'un geôlier ! et je n'ai point démenti ce noble caractère et ne daignant pas répondre à Fabrice ? et autrefois il fut mon enfaiteur ! Que pense-t-il de moi à cette heure, seul dans sa chambre et en tête-à-tête avec sa petite lampe ? Révoltée par cette idée, Clélia jetait des regards d'horreur sur la magnifique illumination des salons du ministre de l'intérieur.

Jamais, se disait-on dans le cercle de courtisans qui se formait autour des deux beautés à la mode, et qui cherchait à se mêler à leur conversation, jamais elles ne se sont parlé d'un air si animé et en même temps si intime. La duchesse, toujours attentive à conjurer les haines excitées par le premier ministre, aurait-elle songé à quelque grand mariage en faveur de Clélia ? Cette conjecture était appuyée sur une circonstance qui jusque-là ne s'était jamais présentée à l'observation de la cour : les yeux de la jeune fille avaient plus de feu, et même, si l'on peut ainsi dire, plus de passion que ceux de la belle duchesse. Celle-ci, de son côté, était renommée, et l'on peut dire à sa gloire, ravie des grâces si nouvelles qu'elle découvrait dans la jeune solitaire ; depuis une heure elle la regardait avec un plaisir assez rarement senti à la vue d'une vale. Mais que se passe-t-il donc ? se demandait la duchesse ; mais Clélia n'a été aussi belle et l'on peut dire aussi touchante : son cœur aurait-il parlé ?... Mais, en ce cas-là, certes, c'est de l'amour malheureux, il y a de la sombre douleur au fond de cette émotion si nouvelle... Mais l'amour malheureux se tait. S'agit-il de ramener un inconstant par un succès dans le monde ? Et la duchesse regardait avec attention les jeunes gens qui les envi-

ronnaient. Elle ne voyait nulle part d'expression singulière, c'était toujours de la fatuité plus ou moins contente. Mais il y a du miracle ici, se disait la duchesse, piquée de ne pas deviner. Oï est le comte Mosca, cet être si fin? Non, je ne me trompe point. Clélia me regarde avec attention et comme si j'étais pour elle l'objet d'un intérêt tout nouveau. Est-ce l'effet de quelque ordre donné par son père, ce vil courtisan? Je croyais cette âme noble et jeune, incapable de se ravalier à des intérêts d'argent. Le général Fabrice Conti aurait-il quelque demande décisive à faire au comte?

Vers les dix heures, un ami de la duchesse s'approcha et lui dit deux mots à voix basse; elle pâlit excessivement; Clélia lui prit la main et osa la lui serrer.

— Je vous remercie et je vous comprends maintenant... vous avez une belle âme, dit la duchesse, faisant effort sur elle-même elle eut à peine la force de prononcer ce peu de mots. Elle adressa beaucoup de sourires à la maîtresse de la maison, qui se leva pour l'accompagner jusqu'à la porte du dernier salon : ces honneurs n'étaient dus qu'à des princesses du sang et faisaient pour la duchesse un cruel contresens avec sa position présente. Aussi elle sourit beaucoup à la comtesse Zurla, mais malgré des efforts inouïs ne put jamais lui adresser un seul mot.

Les yeux de Clélia se remplirent de larmes en voyant passer la duchesse au milieu de ces salons peuplés alors de ce qu'il y avait de plus brillant dans la société. Que va devenir cette pauvre femme, se dit-elle, quand elle se trouvera seule dans sa voiture. Ce serait une indiscretion à moi de m'offrir pour l'accompagner, je n'ose... Combien le pauvre prisonnier, assis dans quelque affreuse chambre, serait consolé pourtant s'il savait qu'il est aimé à ce point! Quelle solitude affreuse que celle dans laquelle on l'a plongé! et nous, nous sommes ici dans ces salons si brillants, quelle horreur! Y aurait-il un moyen de lui faire parvenir un mot? Grand Dieu! ce serait trahir mon père; sa situation est si délicate entre les deux partis! Que devient-il s'il s'expose à la haine passionnée de la duchesse qui dispose de la volonté du premier ministre, lequel est le maître dans les trois quarts des affaires? D'un autre côté le prince s'occupe sans cesse de ce qui se passe à la forteresse, et il n'entend pas raillerie sur ce sujet; la peur rend cruel... Dans tous les cas, Fabrice (Clélia ne disait plus M. de Dongo) est bien autrement à plaindre!... il s'agit pour lui de bien autre chose que du danger de perdre une place lucrative!... Et

richesse!... Quelle terrible passion que l'amour!... et cependant ces menteurs du monde en parlent comme d'une source de bonheur! On plaint les femmes âgées, parce qu'elles ne peuvent pas ressentir ou inspirer de l'amour... Jamais je n'oublierai ce que je viens de voir; quel changement subit! Comme les yeux de la duchesse, si beaux, si radieux, sont devenus mornes, éteints, après le mot fatal que le marquis N... est venu lui dire!... Il faut que Fabrice soit bien digne d'être aimé!

Au milieu de ces réflexions fort sérieuses et qui occupaient toute l'âme de Clélia, les propos complimenteurs qui l'entouraient toujours lui semblèrent plus désagréables encore que de coutume. Pour s'en délivrer, elle s'approcha d'une fenêtre ouverte et à demi voilée par un rideau de taffetas; elle espérait que personne n'aurait la hardiesse de la suivre dans cette sorte de retraite. Cette fenêtre donnait sur un petit bois d'orangers en pleine terre : à la vérité, chaque hiver on était obligé de les recouvrir d'un toit. Clélia respirait avec délices le parfum de ces fleurs, et ce plaisir semblait rendre un peu de calme à son âme... Je lui ai trouvé l'air si noble, pensa-t-elle, mais inspirer une telle passion à une femme si distinguée!... Elle a eu la gloire de refuser les hommages du prince, et si elle eût daigné le vouloir, elle eût été la reine de ses États... Mon père dit que la passion du souverain altère jusqu'à l'épouser si jamais il fût devenu libre... Et cet amour pour Fabrice dure depuis si longtemps! car il y a bien cinq ans que nous les rencontrâmes près du lac de Côme... Oui, il y a bien cinq ans, se dit-elle après un instant de réflexion. J'en fus frappée même alors, où tant de choses passaient inaperçues devant mes yeux d'enfant. Comme ces deux dames semblaient admirer Fabrice!... Clélia remarqua avec joie qu'aucun des jeunes gens qui lui parlaient avec tant d'empressement n'avait osé se rapprocher du balcon. L'un d'eux, le marquis Crescenzi, avait fait quelques pas dans ce sens, puis s'était arrêté auprès d'une table de jeu. Si au lieu de cela, se disait-elle, sous ma petite fenêtre du palais de la forteresse, la seule qui ait de l'ombre, j'avais la vue de jolis orangers, tels que ceux-ci, mes idées seraient moins tristes; mais sur toute perspective les énormes pierres de taille de la tour *torrione*... Ah! s'écria-t-elle en faisant un mouvement, c'est peut-être là qu'on l'aura placé. Qu'il me tarde de pouvoir parler à don Cesare! il sera moins sévère que le général. Mon père ne me dira rien certainement en rentrant à la forteresse, mais je saurai tout

par don Cesare... J'ai de l'argent, je pourrais acheter quelques orangiers qui, placés sous la fenêtre de ma volière, m'empêcheraient de voir ce gros mur de la tour Farnèse. Combien il va m'être plus odieux encore maintenant que je connais l'une des personnes qu'il cache à la lumière!... Oui, c'est bien la troisième fois que je l'ai vu; une fois à la cour, au bal du jour de naissance de la princesse; aujourd'hui, entouré de trois gendarmes, pendant que cet horrible Barbone sollicitait les menottes contre lui, et en fin près du lac de Côme... Il y a bien cinq ans de cela. Quel air de mauvais garnement il avait alors! quels yeux il faisait aux gendarmes, et quels regards singuliers sa mère et sa tante lui adressaient! Certainement il y avait ce jour-là quelque secret, quelque chose de particulier entre eux; dans le temps, j'eus l'idée que lui aussi avait peur des gendarmes... Clélia tressaillit; mais que j'étais ignorante! Sans doute, déjà dans ce temps, la duchesse avait de l'intérêt pour lui... Comme il nous fit rire au bout de quelques moments, quand ces dames, malgré leur préoccupation évidente, se furent un peu accoutumées à la présence d'une étrangère!... et ce soir j'ai pu ne pas répondre au mot qu'il m'adressa... O ignorance et timidité! combien souvent vous ressentez à ce qu'il y a de plus noir! Et je suis ainsi à vingt ans passés!... J'avais bien raison de songer au cloître; réellement je suis faite que pour la retraite. Digne fille d'un geôlier! se serait-dit. Il me méprise, et dès qu'il pourra écrire à la duchesse, parlera de mon manque d'égard, et la duchesse me croira une petite fille bien fautive; car enfin ce soir elle a pu me croire remplie de sensibilité pour son malheur.

Clélia s'aperçut que quelqu'un s'approchait et apparemment dans le dessein de se placer à côté d'elle au balcon de fer de cette fenêtre : elle en fut contrariée, quoiqu'elle se fit des reproches les rêveries auxquelles on l'arrachait n'étaient point sans quelque douceur. Voilà un importun que je vais joliment recevoir! pensa-t-elle. Elle tournait la tête avec un regard altier, lorsqu'elle aperçut la figure timide de l'archevêque qui s'approchait du balcon par de petits mouvements insensibles. Ce saint homme n'a point d'usage, pensa Clélia. Pourquoi venir troubler une pauvre fille telle que moi? Ma tranquillité est tout ce que je possède. Elle le salua avec respect, mais aussi d'un air hautain, quand le prélat lui dit :  
— Mademoiselle, savez-vous l'horrible nouvelle?

Les yeux de la jeune fille avaient déjà pris une tout autre ex-

pression; mais, suivant les instructions cent fois répétées de son père, elle répondit avec un air d'ignorance que le langage de ses yeux contredisait hautement :

— Je n'ai rien appris, Monseigneur.

— Mon premier grand vicaire, le pauvre Fabrice del Dongo, qui est coupable comme moi de la mort de ce brigand de Giletti, a été enlevé à Bologne où il vivait sous le nom supposé de Joseph Bossi; on l'a renfermé dans votre citadelle; il y est arrivé *enchaîné* à la voiture même qui le portait. Une sorte de geôlier, nommé Barbone, qui jadis eut sa grâce après avoir assassiné un de ses frères, a voulu faire éprouver une violence personnelle à Fabrice; mais mon jeune ami n'est point homme à souffrir une insulte. Il a jeté à ses pieds son infâme adversaire, sur quoi on a descendu dans un cachot à vingt pieds sous terre, après lui avoir mis les menottes.

— Les menottes, non!...

— Ah! vous savez quelque chose, s'écria l'archevêque. Et les traits du vieillard perdirent de leur profonde expression de désespoir; mais, avant tout, on peut approcher de ce balcon et nous interrompre: seriez-vous assez charitable pour remettre vous-même à don Cesare mon anneau pastoral que voici?

La jeune fille avait pris l'anneau, mais ne savait où le placer pour ne pas courir la chance de le perdre.

— Mettez-le au pouce, dit l'archevêque: et il le plaça lui-même. Puis-je compter que vous remettrez cet anneau?

— Oui, Monseigneur.

— Voulez-vous me promettre le secret sur ce que je vais ajouter, même dans le cas où vous ne trouveriez pas convenable d'accéder à ma demande?

— Mais oui, Monseigneur, répondit la jeune fille toute tremblante en voyant l'air sombre et sérieux que le vieillard avait pris tout à coup...

Notre respectable archevêque, ajouta-t-elle, ne peut que me donner des ordres dignes de lui et de moi.

— Dites à don Cesare que je lui recommande mon fils adoptif: je sais que les sbires qui l'ont enlevé ne lui ont pas donné le temps de prendre son bréviaire, je prie don Cesare de lui faire tenir le sien, et si monsieur votre oncle veut envoyer demain à l'archevêché, je me charge de remplacer le livre par lui donné à Fabrice. Je prie don Cesare de faire tenir également l'anneau que porte

cette jolie main à M. del Dongo. L'archevêque fut interrompu par le général Fabio Conti qui venait prendre sa fille pour la conduire à sa voiture; il y eut là un petit moment de conversation qui ne fut pas dépourvu d'adresse de la part du prélat. Sans parler en aucune façon du nouveau prisonnier, il s'arrangea de façon à ce que le courant du discours pût amener convenablement dans sa bouche certaines maximes morales et politiques; par exemple: Il y a des moments de crise dans la vie des cours qui décident pour longtemps de l'existence des plus grands personnages; il y aurait une imprudence notable à changer en *haine personnelle* l'état d'éloignement politique qui est souvent le résultat fort simple de positions opposées. L'archevêque, se laissant un peu emporter par le profond chagrin que lui causait une arrestation si imprévue, alla jusqu'à dire qu'il fallait assurément conserver les positions dont on jouissait, mais qu'il y aurait une imprudence bien gratuite à s'attirer pour la suite des haines furibondes en se prêtant à certaines choses que l'on n'oublie point

Quand le général fut dans son carrosse avec sa fille :

— Ceci peut s'appeler des menaces, lui dit-il...; des menaces à un homme de ma sorte! Il n'y eut pas d'autres paroles échangées entre le père et la fille pendant vingt minutes.

En recevant l'anneau pastoral de l'archevêque, Clélia s'était bien promis de parler à son père, lorsqu'elle serait en voiture, du petit service que le prélat lui demandait; mais, après le mot *menace* prononcé avec colère, elle se tint pour assurée que son père intercéderait la commission; elle recouvrait cet anneau de la main gauche et le serrait avec passion. Durant tout le temps que l'omnitibus alla pour aller du ministère de l'intérieur à la citadelle, elle se demanda s'il serait criminel à elle de ne pas parler à son père. Elle était fort pieuse, fort timorée, et son cœur, si tranquille d'ordinaire battait avec une violence inaccoutumée; mais enfin le *qui vive* de la sentinelle placée sur le rempart au-dessus de la porte retentit. L'approche de la voiture, avant que Clélia eût trouvé les termes convenables pour disposer son père à ne pas refuser, tant elle avait peur d'être refusée. En montant les trois cent soixante marches qui conduisaient au palais du gouverneur, Clélia ne trouva rien

Elle se hâta de parler à son oncle, qui la gronda et refusa de se prêter à rien.

(A suivre.)

STENDHAL.

---

# LA BUVEUSE DE PERLES

---

## I

Ancien premier sujet de la danse à l'Opéra, et ayant marqué dans cette jolie pléiade d'il y a vingt-cinq ans, dont plus d'un bonné d'alors se rappelle encore l'éclat, Ida Reynach, devenue l'emme Bonnard, accomplissait ce jour-là ses quarante-huit printemps. — Age déjà mûr, disons-le, pour une étoilé de seconde grandeur que les hasards de sa course n'avaient point épargnée.

Fille de portière, d'ailleurs, et détournée à vingt-trois ans de son orbite, en pleine ascension, par une aventure avec un jeune ord qui avait fait quelque bruit, elle avait, un beau soir, disparu du firmament de la rue Le Peletier, bifurquant tout à coup dans la voie de cette galanterie dorée, toute particulière aux filles de l'ersichore, en ce sens qu'elles l'exercent encore avec un certain on.

Un enlèvement romanesque, quatre années de séjour en Italie, diamants, chevaux, voitures... un train de reine, avec palais à Naples et villa sur le lac de Côme...

Comme elle achevait de laver sa vaisselle, tout en regardant des temps en temps par la fenêtre de sa cuisine, au quatrième étage d'une vieille maison de la rue de Lancry, elle entendit sonner midi.

— C'est drôle, M. Bonnard est en retard, dit-elle.

De la large terrine où trempaient bravement ses beaux bras, s'exhalaient des vapeurs d'eaux grasses qui puaient le poisson été, et ces vagues parfums d'ordures indispensable aux études du vrai réalisme.

Au pied du fourneau de faïence, — n'oublions rien de l'enquête! — des balayures mêlées : os de charcuterie, pelures de pommes de terre, de carottes et d'oignons, arêtes de merlans; documents

humains dans lequel fouillait le chat, le museau sale et noirci. — De ses moustaches poissées pendaient des gringuenaudes.

Vêtue d'un jupon de laine grise, les manches de son caraco rouge relevées, tandis qu'elle passait d'une main preste sa lavette de chiffon sur les plats et les assiettes qu'elle déposait ensuite sur l'égouttoir, Ida suivait d'un œil vigilant le gratinage d'un miroton qui chantait sur le feu.

Allant et venant autour d'elle, une jeune personne de dix-sept ans, la taille bien prise dans une robe de jaconas couleur claire, fredonnait un air d'opérette.

— Eh bien, Aglaé, dit Ida, est-ce que tu ne vas pas essuyer la vaisselle?

— Comme c'est amusant, pour une heure que je quitte l'atelier! répondit la fillette... Et puis, après, j'aurai des taches!...

M<sup>lle</sup> Aglaé Bonnard, fleuriste d'art, fille naturelle reconnue et imposée par son père, lors de son mariage avec l'ancienne danseuse, avait toutes les jolies allures de la grisette parisienne, dont le bonnet ne tient guère que d'une bride, prêt à s'envoler au moindre vent. La beauté ou plutôt la séduction du diable, quelque chose de provocant et presque d'effronté, comme un instinct de vice.

Blonde, des cheveux follets rabattus presque sur les sourcils, un regard bleu et clair, perçant, audacieux, le teint animé d'une nature vivante qui se sentait éclore.

Sur l'injonction de sa belle-mère, elle prit un torchon en rechignant, et se livra à l'essuyage.

— Allons, Aglaé, reprit tout à coup M<sup>me</sup> Bonnard, tu laisses éteindre le feu. Le miroton ne sera pas prêt quand ton père rentrera... Il va nous faire une vie!

— Ah! dame, répliqua la jeune fille d'un ton d'ennui, on ne peut pas tout faire... C'est trop fort si, en sortant de l'atelier, il faut encore s'occuper du ménage!

— Eh bien?

— Eh bien... c'est embêtant!

Là-dessus, un petit garçon de trois ou quatre ans débouchant étourdiment de la salle à manger, et se jetant dans ses jambes elle lui donna une claque.

Il se mit à pleurer.

— Es-tu mauvaise! s'écria Ida. Je t'ai déjà défendu de battre l'enfant de ma fille...

— Tant pis pour lui!... Qu'il me laisse tranquille, l'enfant de votre fille!

Ida prit le petit sur ses genoux.

— Allons, allons, dit-elle, en voilà assez!... Une autre fois, quand tante Aglaé sera en colère, tu te gareras.

La salle à manger était la pièce principale de l'appartement. Un papier à fond havane, semé de bouquets à demi déteints, couvrait les murs tachés par places. Au-dessus du poêle, un cartel, un buffet de chêne, la table et huit chaises cannelées à dossier d'acajou. Le voltaire de M. Bonnard, recouvert de vieux reps, gardant l'empreinte grasseuse d'une tête, se prélassait à l'angle de la croisée, s'ouvrant sur la cour de cette immense bâtisse grouillante qui, certes, aurait droit, tout comme une autre, à dix belles pages de description minutieuse, étage par étage, et fenêtre par fenêtre, jusqu'au sixième mansardé. On y verrait les dégoulinades des plombs crevés... *mettant* des lèpres jaunâtres sur le gris des murailles, les documents de linges sales, séchant çà et là, sur des ficelles; *la buée*, les odeurs de rance et de moisissure flottant dans l'air...

Pour ce qui nous importe, en ce moment, disons que cette cour... était une cour.

— Midi et demi! s'écria M<sup>me</sup> Bonnard; mais ton père est exact pourtant. Qu'est-ce que cela signifie?

Comme réponse à cette remarque, la porte du palier s'ouvrit brusquement. M. Bonnard (homme d'affaires, recouvrements, etc.), entra comme une bombe et, jetant à Aglaé sa serviette d'avocat, moins noire que crasseuse, gonflée de protêts et d'exploits, il débuta par ces mots :

— Madame Bonnard, sais-tu ce qui se passe?...

A l'air effaré qui accompagnait cette question de son mari, Ida, ressentant un événement majeur, prit d'instinct la pose de l'épouse en alarmes.

— Mon Dieu! exclama-t-elle, que vas-tu m'apprendre?

— Une chose étonnante.

— Laquelle?... Dis vite! Tu me fais peur.

— Ta fille est célèbre!...

— Ma fille...

— Oui!

— Ah!

Et elle tomba affaissée sur une chaise, en proie à la plus vive

émotion, les pieds cambrés, allongeant ses pointes; le coup trop vif l'avait foudroyée.

Sans paraître s'émouvoir autrement de ce choc en retour, M. Bonnard jouit un instant de son effet, en homme qui se sent possesseur d'une nouvelle surprenante.

Pressé enfin d'interrogations, anxieuses au point voulu, il entama ainsi son incroyable histoire :

— Voici la chose. Ce matin. Blumenthal, le marchand de tableaux, vient me trouver. Il y a, à l'exposition des Champs-Élysées, une grande machine qui fait beaucoup de bruit et qui est d'un peintre encore peu lancé. Il me raconte qu'un riche amateur anglais, dont il a la clientèle, l'a chargé d'acheter cette toile; mais que, comme marchand, il ne veut pas s'adresser lui-même à l'artiste, avec qui il a eu déjà des difficultés... Je comprends tout de suite qu'il l'a écorché trop vif, et qu'il a brûlé ses affaires avec lui...

— Parbleu!... dit Ida, de confiance.

— Bref, il s'agissait de me présenter à sa place pour entamer la négociation, en stipulant une remise pour moi, que je lui reverserai... Je tâche naturellement de soutirer le nom de l'amateur pour souffler l'affaire au besoin... Pas moyen, avec un malin de son espèce : il ne coupe pas dans ma curiosité! Enfin, il me demande d'aller voir le tableau au Salon pour qu'il m'indique les points qu'il faudra débiter chez le peintre, en marchandant la chose. Tu comprends?...

— Je comprends!

— A l'instant même, nous partons pour les Champs-Élysées. Du premier coup, comme nous entrons dans la salle, je n'ai pas de peine à deviner qu'il s'agit d'un gros morceau en voyant toute la foule se presser sur un seul point, devant une toile très grande. J'entendais dire : « C'est *la Buveuse de Perles*... » Blumenthal se faufila dans le groupe, jouant des coudes, je le suis... Nous arrivons enfin sur le premier rang, je mets mon pince-nez... Qu'est-ce que je vois?... Ta fille!...

— Avec un monsieur?...

— Non!... sur le tableau! Peinte en costume de Cléopâtre... Si ressemblante, que j'ai cru qu'elle me reconnaissait, et qu'elle allait me dire des insolences... Et tout le monde s'extasiait. Ce n'était qu'un cri sur l'expression de son visage, de ses yeux, sur son air de princesse qui vous regarde comme des fourmis... Ah! je t'y réponds qu'elle a un fier succès!

— Et tu es sûr que c'est elle ?

— Pardi ! avec ça qu'il peut y en avoir une autre pareille !... J'ai écouté Blumenthal, sans rien lui dire, pour tout le marchandage du tableau qu'il faut que je fasse, et je suis accouru.

Pendant ce récit émouvant, un essaim de pensées de grand vol avait envahi le cerveau d'Ida Reynach, femme Bonnard.

— Je veux aller voir ça tout de suite ! dit-elle avec décision. Catherine doit venir dîner ; il faut, avant son arrivée, être bien sûr de toute l'affaire.

— C'est aussi mon avis, répliqua son mari, vite, sers ton rata, et en route.

Le déjeuner fut silencieux et très vite expédié. On eût put deviner qu'une communauté de réflexions graves planait sur cette hâte. Un glaçé semblait d'une humeur massacrate, et l'enfant assis près d'elle supportait ses bourrades.

Enfin, tandis que Bonnard avalait son café, sa femme disparut pour se vêtir.

## II

A deux heures sonnantes, les Bonnard payaient leurs vingt sous au tourniquet du palais de l'Industrie, grimpaient l'escalier d'un air affairé, et arrivaient au salon D.

La foule y affluait toujours ; les deux époux se jetèrent dans le roupe, suivant le courant, et se trouvèrent enfin devant le tableau.

— C'est bien elle ! dit M<sup>me</sup> Bonnard à demi-voix, en poussant du coude son mari.

*La Buveuse de Perles* était une de ces compositions magistrales où la simplicité des moyens semble la marque puissante du génie. Soit instinct du sujet, bonheur de main, ou rencontre d'inspiration avivée par la nature étrange du modèle, dans cette seule œuvre qui remplissait sa toile, le peintre avait condensé un idéal connu de cette Cléopâtre à la fois reine et femme d'amour, et l'avait jetée là vivante, animée, saisissante d'effet. Belle d'une beauté angulière et exotique, des formes de nymphe où l'on sentait la duplesse ; la tête fine, des traits d'une pureté de lignes sculpturale. des grands yeux d'enfant volontaire, avec un regard noir d'une fixité intense qui tombait dédaigneux sur tout ce monde. Elle était campée le front levé, tenant sa coupe, dans une atti-

tude calme et hautaine, les sourcils rapprochés, comme si, lasse des sensations humaines, elle eût creusé sa pensée profonde à la recherche de quelque volupté infinie. L'expression de ce visage, à la fois inquiétante et charmeresse, semblait être une énigme.

Cela fascinait et troublait comme un joli gouffre.

— Crois-tu que l'on voit assez qu'elle est la fille d'un lord ? dit Ida en se rengorgeant.

Des artistes causaient.

— En voilà une veine d'avoir trouvé un modèle pareil ! dit l'un d'eux.

Ida Bonnard, fière et rougissante, écoutait les propos. Consciente de son importance, figée sur place, elle se renfermait dans une impassibilité modeste, échangeant des regards avec son époux, à chaque remarque louangeuse des gens qui défilaient, les bousculant à l'envi.

Tout à coup, elle eut une exclamation à demi étouffée.

— Tiens !... justement... M. Cambrelu !

— Où ça ? demanda vivement l'homme d'affaires.

— N'aie pas l'air !... Là, à droite...

Le personnage désigné était un vieux monsieur d'une soixantaine d'années, épais, d'aspect vulgaire, mais fort bien mis ; grand, gros, son ventre prépotent sanglé dans une redingote noire qui marquait les plis de sa graisse. L'air important et gonflé d'un bourgeois suant les écus. Son teint enluminé de couperose dénonçait le viveur gourmand et bien nourri. Ses façons bouffies respi-raient la satisfaction de lui-même, et cette confiance vaniteuse du parvenu qui se sent les poches pleines. Ancien avoué de la Martinique, et même de sang un peu mêlé, roué comme potence, il avait fait une énorme fortune dans les denrées coloniales, et surtout dans les guanos.

Les Bonnard s'étaient glissés vers lui, comme par hasard ; il répondit à leur bonjour empressé d'un ton protecteur.

— C'est une fameuse surprise, hein... que ce tableau-là ! dit-il.

— Ah ! vous avez reconnu ?... demanda obséquieusement Ida Bonnard avec un sourire.

— Pardi ! chère Madame, reprit-il galamment, il suffit d'avoir vu une fois votre fille, pour qu'il soit impossible de s'y tromper.

Ravi de se faire valoir en cette remarquable circonstance l'homme d'affaires raconta qu'il était chargé de se mettre en rapport avec le peintre, pour l'achat du tableau.

— Pour qui? demanda M. Cambrelu.

— Pour un Anglais.

— Oh! pas de ça!... Vous allez conclure l'affaire pour moi, ou me la laisser enlever avant que vous portiez vos offres!

Les Bonnard échangèrent un regard rapide.

Mais le lieu n'était pas propice à une causerie de cet ordre. Sur un signe de M. Cambrelu, tous trois sortirent de la foule.

Ils eurent bientôt traversé les salles pour gagner le grand hall des sculptures. Là, après renseignements sur le prix de vingt mille francs que d'emblée faisait proposer le marchand, le millionnaire, certain que l'affaire ne pouvait qu'être bonne à ce taux d'expertise, alla droit au but.

— Qu'est-ce que Blumenthal vous donnait de commission? demanda-t-il.

— Cinq cents francs! répondit Bonnard avec aplomb.

— Fichtre! c'est payé, pour une course de chez vous chez le peintre!... C'est égal, je vous en donne mille, si vous m'apportez, ici demain, une promesse de vente à ce prix-là.

— Mais s'il tient la dragée plus haute?

— Allez jusqu'à trente mille. Ça doit les valoir, du moment que Blumenthal en offre vingt.

— C'est dit!

— Là-dessus, filez!

Bonnard ne se le fit pas répéter deux fois, et, laissant sa femme avec le marchand, il salua et tourna les talons.

M. Cambrelu le regarda partir en tapotant la pomme d'écaille de sa canne sur ses grosses lèvres. Quand il l'eut vu disparaître :

— Eh bien, dit-il d'un ton un peu gouailleur, toujours la panne, n'est-ce pas?...

— Dame, comme vous le voyez!... Depuis quatre ans que je ne vous ai vu, ça n'a pas changé, répondit Ida.

— Si ta fille n'avait pas été une bête, pourtant?... ajouta-t-il.

Le sens indéterminé de cette phrase n'avait sans doute besoin d'aucun corollaire entre eux, car elle y répondit du premier coup.

— Que voulez-vous?... répliqua-t-elle avec un soupir de découragement. Elle fait mon désespoir.

— Comment vit-elle?...

Ida haussa les épaules, et les laissa retomber comme accablée sous le poids de ses malheurs.

L'éloquence de ce geste muet valait tous les discours.

— Elle se galvaude alors?... reprit-il. Mal entretenue, hein?...

— Elle?... Ah bien! oui!... Elle donne des leçons de piano, et n'a pas autre chose pour vivre. Je vous demande un peu si c'est raisonnable?... La fille d'un lord, droguer la misère comme une rien du tout. Après l'éducation que je lui ai fait donner!... Enfin, il n'y a pas à dire, vous le savez, vous, si j'ai regardé aux sacrifices. Jusqu'à dix-sept ans dans un grand pensionnat de Genève, pour en faire une vraie fille du monde; car les grandes manières, c'est tout! Et puis, après ça, le Conservatoire, quand j'ai eu tout mangé, et que j'ai été obligée d'épouser Bonnard parce que ça n'allait plus... Eh bien, elle n'a pas eu plus tôt dix-neuf ans, qu'elle a mal tourné!... Pour ma récompense, elle s'est amourachée d'un garçon qui n'avait pas le sou, et avec lequel elle a voulu se marier.

— Et qu'est-ce qu'il fait son mari? Comment est-elle avec lui?

— Son mari?... Ah bien, il est loin, s'il court toujours! Ils se sont séparés au bout de deux ans. Il était chimiste, employé dans une fabrique à six mille francs par an... Je vous demande si ça pouvait durer?... Il l'a plantée là, avec un enfant, pour s'en aller en Amérique. Ce qui fait que, depuis dix-huit mois, nous l'avons à peu près sur les bras... A vingt-quatre ans, dans sa plus belle fleur!... Si vous voyiez ses épaules, ses jambes... Vous vous rappelez les miennes... J'ai eu le prix de formes, décerné par tous ces messieurs de la loge de M. Véron...

— Je me le rappelle, dit le vieux viveur.

— Mettez par là-dessus son père... un Apollon, Monsieur Cambrelu!... Il était célèbre dans toute l'Angleterre, pour sa beauté.. Et un chic!... Quand il entra au foyer, ces dames disaient qu'à près lui il fallait tirer l'échelle... Et on la tirait!... Quand il es mort, à vingt-huit ans, d'un accident de course, tous les journaux de Londres ont donné sa photographie... Malheureusement, m position n'était pas faite... J'aurais des millions sans ce malheur là!... Mais je pouvais du moins compter sur ma fille, n'est-ce pas?... Elle est tout son portrait, même pour ses grands airs... J sais bien que je ne peux pas lui reprocher d'avoir aussi son tempérament, car c'est ce qui lui a fait faire sa bêtise. Pourtant, j vous demande un peu si ça devrait l'empêcher d'être sérieuse et d penser à sa famille... Quand elle n'aurait eu qu'à se laisser faire pour que sa mère lui trouve un prince qui lui aurait donné un hôtel, des domestiques, et tout!

— Il n'y avait pas besoin de prince pour ça ! dit M. Cambrelu, qué dans son amour-propre. Tu n'avais qu'à m'aider.

— Vous savez bien que j'ai tout fait sans parvenir à rien... est une mule !

— Eh bien, si tu essayais encore aujourd'hui ? reprit-il, tâtant terrain.

— Vous reviendriez ?

— Je ne dis pas non...

— Et vous feriez encore les offres d'autrefois ?

— Je les ferais !

— Alors, je peux marcher ?

— Tu le peux... mais attention, pas de farces !... J'entends ne pas être dindonné, et je ne m'exécute que donnant donnant.

Sur ces préliminaires très nets, la conférence fut établie d'une façon absolument sérieuse.

Chaque classe a un niveau moral résultant de son éducation, le milieu relatif de la vie modifie singulièrement le point de vue des convenances sociales, qui ne sont point toujours aussi naturalistes qu'on le pense. Les idées du marchand de guano n'étant guère au-dessus de celles qu'Ida Bonnard avait prises dans la loge de sa mère, ils causèrent, entre gens s'unissant pour le bonheur d'une malheureuse jeune femme égarée, qu'il s'agissait de faire rentrer dans le vrai chemin.

Avec la meilleure foi du monde, il fut convenu qu'Ida se devait enfin de faire appel à son autorité, « pour ne point laisser plus longtemps compromettre un avenir tout plein des plus réelles espérances ».

La tête montée, l'œil encore allumé par les beautés de *la Buveuse de Perles*, M. Cambrelu stipula les plus rayonnantes propositions.

Pourtant il lui restait un point sombre.

— Mais, dit-il, elle est peut-être avec cet artiste qui l'a peinte Cléopâtre... Car, avoir posé ainsi, ça me paraît louche.

— C'est possible !... répliqua carrément M<sup>me</sup> Bonnard en femme de tête. Mais je pense que, cette fois-ci, elle comprendra qu'il faut moins qu'elle s'arrange... pour que ça n'empêche pas sa position.

Cette idée d'un accommodement ingénieux n'agréa point du tout à M. Cambrelu.

— Oh ! non, non ! ça ne va pas ! s'écria-t-il vivement. Tu

sais, pas de petites liaisons dans la cantonade ! Je ferai bien les choses, mais j'en veux pour mon argent !

Là-dessus, le plan concerté, il fut convenu que l'œuvre de salut serait abordée le jour même, au moyen d'une rencontre au théâtre, qui semblerait l'effet du hasard.

— Je t'enverrai une loge pour les Variétés, sans que cela ait l'air de venir de moi. Et, pour ne pas l'effaroucher, je ne viendrai que sur les neuf heures, comme si, apercevant là ton mari, j'avais à lui parler d'une affaire.

### III

Ida Bonnard s'en retourna les pieds dans la crotte et la tête dans le ciel, grisée d'espérances et de rêves. *La Buveuse de Perles* en lui donnant en quelque sorte une vision plus nette de la beauté de sa fille, dégagée de la vie d'expédients et de gêne qui voilait son éclat, avait monté son imagination non moins que celle de M. Cambrelu. Ainsi mise au point dans ses habits de reine, l'image si fidèlement reflétée lui était apparue rayonnante de toute sa gloire. Son orgueil de mère triomphait, même aux yeux de M. Bonnard.

Comme elle arrivait chez elle, le portier lui remit une enveloppe qui contenait le coupon de loge déjà loué pour les Variétés. A six heures, l'homme d'affaires revint au logis ; à son air, elle devina que les choses marchaient bien.

— C'est fait?... demanda-t-elle.

— J'ai le traité de vente en blanc dans ma poche, répond M. Bonnard. Vingt-cinq mille francs... Mais, comme le peintre demande pas mieux que de se faire coter le plus cher possible, est convenu que nous porterons vingt-huit mille, et que les trois mille de surplus seront pour moi.

— Mais Cambrelu t'avait dit qu'il irait jusqu'à trente mille.

— Bête, il faut bien que j'aie l'air d'avoir marchandé pour assurer l'affaire. A trente mille, Cambrelu aurait peut-être tergiversé et Blumenthal nous l'enlevait demain.

— Et, à lui, Blumenthal?... qu'est-ce que tu lui diras ?

— Je viens de chez lui pour lui annoncer que je suis arrivé trop tard avec ses malheureux vingt mille, et que le tableau était déjà vendu... J'ai tout entendu avec le peintre, qui est enchanté de

ller avec une offre d'amateur, de dix mille au-dessus de la sienne. a fait un nez! Là-dessus, je vais lui compter vingt francs de vation pour ma course.

— Et Catherine?... dans tout cela, as-tu essayé de savoir ce qu'il a?... demanda Ida, abordant un tout autre ordre d'idées, qu'il mprit au premier mot.

— Oh! il n'y a rien de rien! car tu penses si j'ai fait causer mon iste, qui ne pouvait se défier de ma curiosité. J'ai demandé indiffemment, comme pour l'amateur, si c'était le portrait d'une perme connue. Il m'a dit que c'était une M<sup>me</sup> Catherine Surville, une ie de sa femme, et qui donne des leçons de piano à ses enfants. lda eut un soupir d'allègement. A son tour, elle racontait sa me nouvelle du côté de Cambrelu, et la partie de théâtre proée, quand un coup de sonnette retentit.

— La voilà! dit-elle; motus!

Bien qu'elle n'apparût point dans ses atours de déesse, la fille da Bonnard, en son simple costume de mortelle, avait bien, en et, cette sorte de grâce étrange que sa mère estimait comme le ne révélateur d'une origine illustre; avec sa robe de laine noire e à col blanc rabattu et sa mante sans ornements, qui dénonçait pauvreté, elle avait encore vraiment l'air de descendre d'un age.

Grande, souple, des mouvements d'une naturelle harmonie mêd'indolence imprimaient à sa démarche une rare distinction. ; grands yeux noirs veloutés, aux regards à la fois profonds et fs, son teint de jeune lady, dont pas un grain de poudre de riz salissait la fraîcheur printanière, animaient l'expression de son age. Il y avait en elle de la Phryné et de l'enfant...

elle qu'elle était enfin, enveloppée de son attrait bizarre, il it impossible, en la voyant, de ne point ressentir une singulière pression.

ans s'apercevoir d'un accueil de tendresses inusitées qui eussent dénoncer des préoccupations maternelles, non plus que de ceres avances au contraire plus ouvertes de son beau-père, à l'oraire peu engageant, elle embrassa son enfant, qui était accouru pendre à son cou; puis, voyant le couvert mis, elle détacha lentent son voile et défit son chapeau.

— Je suis en retard... dit-elle d'une voix qui semblait un timd'or.

cette voix avait un éclat juvénile d'une pénétration étrange, une

plénitude de son à la fois douce et vibrante, d'un charme tout patibulaire.

Ida Bonnard servit en hâte le potage, oubliant ce jour-là son ancienne *sur le renchérissement de tout*, annonçant même un *extra* pour sa fête de naissance.

Les premiers moments du dîner furent presque silencieux comme une préparation d'escarmouche.

Du haut de son air de princesse, égarée par hasard dans un milieu bourgeois, Catherine mangeait avec cet appétit de vingt ans qui dédaigne les simagrées, et, malgré certain sentiment d'enrouement, fort souvent, elle avait à se défendre au contact de sa famille une sorte d'atmosphère plus bienveillante semblait, par aventure animer pour elle cette chambre froide et nue.

La nouvelle qu'on allait au théâtre l'avait ravie, comme une aubaine rare, en son pauvre train d'existence.

A un moment, interrompant tout à coup le courant de gaieté M. Bonnard, posant sa fourchette, parut se ressouvenir d'un événement curieux.

— Ah! à propos, s'écria-t-il en s'adressant à sa belle-fille : Catherine, tu ne nous dis pas que l'on a fait de toi un superbe portrait!

— Oh! ce n'est pas là une nouvelle bien intéressante, répond-elle avec nonchalance.

— Comment! pas intéressante?... mais il est admirable! Je l'ai vu à l'Exposition... où j'ai mené ta mère aujourd'hui.

Au ton d'amabilité de son beau-père, Catherine lui jeta un regard défiant.

— Ah! tu l'as vu, maman?... reprit-elle. Le trouves-tu bien?

— Pardi! c'est d'une ressemblance... ça crève les yeux.

— Oui, je regrette même que l'on me reconnaisse trop.

— Merci, au contraire, ça ne peut que te mettre en vue.

— Oui; mais mes leçons?

— Bah! qu'est-ce que cela y fait? exclama Bonnard.

— Ça! dis donc, insinua Ida, comment donc est-il arrivé que tu aies posé pour ce tableau?

Catherine rougit jusqu'aux oreilles.

— Parce que je connais la femme du peintre. Il m'a demandé cela comme un service...

— Ce service-là a dû te coûter pas mal de dérangement. Pour toi, qui es si avare de ton temps.

Catherine devina la pensée de sa mère.

— Oh ! maman, ne va pas chercher si loin, dit-elle résolument. Jusqu'à ce que tu veu x que je te le confesse, sachant que j'étais gênée sur mon terme, il m'a offert de me donner dix francs par semaine... Et j'ai accepté ; voilà tout.

Ce triste aveu de misère aiguë, bien qu'il parût favorable à ses projets, blessa l'ancienne danseuse au plus vif de son orgueil.

— Alors, c'est tout uniment comme modèle que tu as posé?... s'écria-t-elle d'un ton pincé.

— Pour quoi donc aurais-tu préféré que ce fût?... répondit Catherine en la regardant dans les yeux.

— Allons, allons, laisse-la tranquille ! reprit Bonnard intervenant. Elle a fait ce qu'elle a voulu. Nous allons au théâtre, ne nous amairons pas ! Un journaliste m'a donné une belle loge de première, il s'agit de se requinquer pour y faire honneur.

À sept heures un quart, reparut Aglaé, sortant de son atelier. À l'annonce de cette fête, elle ne dina pas, pour être plus tôt prête.

#### IV

M. Cambrelu avait loué la plus belle loge de face des premières. Quand l'ouvreuse y fit pénétrer les Bonnard, Ida ne put retenir un mouvement d'orgueil. Elle s'installa sur le devant, avec un certain fracas, entre Aglaé et Catherine, toutes deux rayonnantes.

Bonnard, debout, se tenait gravement au second rang, pronant son regard sur l'orchestre ; naturellement, ils étaient arrivés pour le lever de rideau, qu'ils écoutèrent avec l'attention la plus soutenue. Le premier entr'acte fut rempli des bavardages d'Aglaé, qui ne tarissait pas.

Le public commençait à affluer dans les loges et dans les balcons, pour la grande pièce très en vogue et encore neuve.

Catherine s'amusait à contempler ce défilé d'élégantes. Ses airs de reine, empreints d'une grâce si juvénile, rehaussaient singulièrement la simplicité de sa toilette, les lorgnettes se braquaient sur elle, longuement... Fraîche, éclatante comme un bouquet de fleurs, elle se sentait en beauté et s'amusait de son triomphe avec l'enjouement d'enfant, et Bonnard, enchanté de ce succès, le savait remarquer à sa femme, qui se rengorgeait, toute fière.

Répandu dans tous les bas-fonds, il désignait, par leurs noms

tout court, nombre de gens de banque et de bourse qui entraient et prenaient place.

— Tiens, voilà Craner... et Dutaux... et le petit Morin...

Les femmes, suivant ces indications, observaient les individus et donnaient leur opinion. M. Bonnard narrait quelque historiette des détails d'affaires, des aventures plus ou moins étonnantes.

— Je l'ai connu sans le sou, celui-là, et, à la Bourse, en deux ans, il a gagné deux millions.

Les trois coups frappés pour la grande pièce interrompirent ces renseignements précieux. Au second entr'acte, des messieurs vinrent se poster à l'entrée de la galerie, pour mieux voir la belle Catherine.

— Ils reconnaissent peut-être *la Buveuse de Perles*, murmura Bonnard.

Catherine s'abandonnait franchement au plaisir et riait comme une coquette folle. Enfin, vers dix heures, après le second acte Cambrelu apparut à l'entrée de la loge.

A sa vue, M. et M<sup>me</sup> Bonnard firent l'étonnement. Aglaé aligna vivement ses petits cheveux.

— Ah! Monsieur Cambrelu! Comment c'est vous?... s'écria Ida. Cambrelu salua, sans oser franchir le seuil de la loge.

— Je vous ai aperçu de l'orchestre, répondit-il s'adressant à Bonnard, et, justement, j'ai besoin de vous pour quelques recommandations difficiles; ne manquez pas de venir me voir demain.

— Mais entrez donc, Monsieur, dit l'engageante Ida.

— Oh! je craindrais de vous déranger...

M<sup>me</sup> Bonnard eut naturellement raison de cette résistance timide. Cambrelu se laissa faire enfin, et s'assit derrière Catherine, et commença à chanter de renouer connaissance, et affectant d'ailleurs de grands airs réservés, comme pour éloigner tout souvenir embarrassé de ses intentions un peu vives d'autrefois, qu'elle avait d'ailleurs ignorées.

Pendant, installé dans la loge, Cambrelu ne parla plus. Au dernier entr'acte, il fit apporter des glaces, et offrit à chacune des trois femmes une jolie boîte de bonbons toute empaquetée de rubans roses ou bleus. Aglaé se croyait au ciel.

Tout en voilant ses galanteries sous des formes discrètes, M. Cambrelu oubliait les plus exquises manières d'une façon lourde et exagérée, qui les tournait presque au comique.

Beau parleur, avec cette blague de loustic qui empaupe tout

irs les naïfs, il tranchait avec aplomb sur tous les sujets, arts, éâtres, musique, d'après les racontars des journaux. Il appelait a « belle dame » et, naturellement, ne la tutoyait plus devant n mari.

Le minois chiffonné d'Aglaé eut quelques compliments; mais la e mouche sentait trop où le frelon visait, et ne se méprenait int à ses détours de vol, à ses circuits plus ou moins habiles. therine écoutait, assez indifférente, recevant le brutal encens ce cètte mine un peu insouciant qui lui était un charme, réndant du bout des lèvres.

Au courant de la causerie, le marchand de guano ne manqua int de faire sonner sa richesse, ses chevaux, son hôtel... Il conta même Bonnard sur quelques centaines de mille francs qui nbarrassaient... ne sachant qu'en faire... Bonnard donna son s.

— Enfin, nous causerons de tout cela demain : venez!

Mais, lorsqu'il fallut fixer l'heure de ce rendez-vous, il se trouva is un grand embarras. Toute sa journée était prise par des con- ts d'administration. Il avait de grandes affaires par-dessus la ), et ne serait libre qu'à sept heures...

— Eh bien, à sept heures! répliqua le beau-père de Catherine.

— Savez-vous? Pour plus de sûreté, venez dîner avec moi, ata le millionnaire, ça vaudra mieux.

— Très honoré!... murmura Bonnard.

— Mais je vous invite là, devant ces dames... reprit Cambrelu ayant l'air de se raviser, et ce n'est guère poli. Si elles voulaient r me faire l'honneur de se joindre à vous... sans cérémonie, en ille!

la accepta avec transport.

atherine demeura hésitante; mais, sur un signe de sa mère, n'osa refuser formellement.

Enfin, la pièce achevée, on sortit. Arrivés sur le boulevard, Ida adieu à sa fille.

atherine demeurait rue Laborde.

— Mais c'est très loin!... Et je réclame l'honneur de reconduire lame, s'écria Cambrelu, voici ma voiture...

ette fois encore, Catherine essaya de se défendre, Ida lui poussa oude, en faisant les gros yeux, tandis qu'Aglaé contemplait uipage à deux chevaux d'un air d'envie.

— Voyons, Catherine, dit M<sup>me</sup> Bonnard, profite de l'amabilité

de M. Cambrelu... Les omnibus me font l'effet d'être au complet.

La jeune femme se décida, et prit place au fond du coupé.

Après un dernier signe protecteur aux Bonnard, Cambrelu monta près d'elle. Le valet de pied referma la portière, et il grimpa sur le siège.

Ils partirent.

Il fallait bien le reconnaître, le marchand de guano apportait quelque habileté dans son rôle de séducteur. Tout près de Catherine, dont la robe effleurait son genou, dans cette demi-obscurité qui faisait le mystère autour d'eux, loin de profiter de cette faveur du tête-à-tête, il marquait une sorte de déférence mêlée de timidité qui devait apaiser les craintes.

Après quelques paroles insignifiantes, quelques réflexions banales sur la pièce qu'on venait de voir jouer, et sur la composition de la salle, il se mit à l'interroger avec intérêt sur sa situation qu'il feignait d'ignorer absolument.

— Je ne savais pas que vous étiez mariée!... dit-il. Je viens d'apprendre par votre mère.

— Il y a cinq ans.

— Votre mari, que fait-il?

— C'est un chimiste, il est en Amérique.

— En Amérique?... Oh! mais c'est presque un veuvage.

— Oui, répondit-elle, ne se souciant pas d'avouer sa séparation.

— Vous n'avez qu'un enfant?

— Oui, un petit garçon de quatre ans, qui reste chez ma mère.

— Ça doit vous ennuyer d'avoir votre mari si loin?

— Oui.

— Est-ce qu'il doit rester longtemps absent?

— Non.

La causerie se traîna ainsi jusqu'à la rue Laborde. Quand ils eurent atteint la maison de Catherine, Cambrelu descendit pour lui donner la main.

Puis, après qu'il eut sonné, la porte s'étant ouverte, il la quitta avec un grand salut respectueux.

## V

A père avare, fils prodigue! disait autrefois la sagesse des bons gens. Mais le théâtre et le roman à sensations ont changé tout cela.

D'après les moralistes à la mode, ayant entendu parler de Darwin, dont ils ont pris à rebours la doctrine de progrès, *l'hérédité à vice* est redevenue pour nous la fatalité antique ; agissant seule, rédominant dans tout, annulant jusqu'à cette domestication connue de la brute, qui constitue la base du système, et qui, chez la bête humaine, s'appelle l'éducation.

Où Darwin conclut à l'élimination forcée du mal, contraire à l'essor des races, la littérature scientifique démontre la pourriture natale de l'humanité, d'où il résulte très logiquement que, suivant cette admirable loi de certains psychologues qu'il ne faut pas confondre avec le savant anglais, l'ancêtre commun arrivé le premier à l'honneur d'être singe, eût dû retourner bien vite à reculons, pour ne produire qu'une descendance de singes et demie...

Confessons-le en toute humilité, la fille d'Ida Reynach n'avait en d'une de ces héroïnes naturalistes, marquées dès leur procréation du sceau maudit d'un implacable destin. Pour être du rang de danseuse, le sang qui courait dans ses veines ne différait aucunement de celui d'une duchesse. Issue de deux êtres jeunes, fins et beaux, elle était saine, belle et bien venue, sans que l'irregularité résultant de l'absence d'un maire, dans les liens trop agiles de ses auteurs, eût influé sur sa naissance.

Fille d'un lord vingt fois millionnaire, elle avait fait son entrée dans le monde, toute nue, apte au bien autant qu'au mal, selon les circonstances, le milieu, l'éducation la mettraient, comme toute autre créature humaine, en lutte avec les passions et avec ses chances du sort.

Placée dans un grand pensionnat de Genève, cité paisible où Ida Reynach, d'origine suisse, avait quelques parents, son adolescence s'était écoulée au milieu d'enfants de familles honnêtes et sages ; ne voyant que deux fois par an sa mère, dont elle ignorait tout. Douée d'une imagination vive, d'un cœur aimant, aux sources d'une instruction supérieure à celle de nos filles, respirant l'atmosphère pure des faciles vertus familiales, Catherine Reynach avait, à dix-sept ans, le naturel produit d'une solide éducation, plus ni moins que si elle eût été le fruit légitime et correct de deux descendants des croisades, ou d'une paire de bourgeois de rue Saint-Denis.

Précoce, bien formée, d'une santé de montagnarde, l'esprit et le cœur ouverts, c'était tout simplement une belle fille avec des grâces encore helvétiques et légèrement rougeaudes, prête à recevoir

l'empreinte du bien ou du mal, selon ce que lui réserverait l'exercice de la vie. Ce fut en plein dans cet essor printanier, toute prête à ouvrir ses ailes d'ange, que, rappelée un beau jour, elle tomba chez sa mère; trouvant dès ses premiers pas la misère et un milieu flétri, dont elle ne comprit point d'abord les idées, singulièrement avancées pour une pensionnaire genevoise.

C'était une éducation nouvelle.

Trop ingénue pour suspecter en rien les principes maternels apportant aux choses dévoilées cette curiosité de fille d'Ève tout fière de se découvrir femme, elle crut le monde ainsi fait.

Pour la mettre en passe de devenir princesse, Ida Bonnard résolut tout d'abord d'en faire une grande artiste. Catherine, déjà très bonne musicienne, entra au Conservatoire, ce qui ébaucha naturellement son émancipation.

Mais il se trouva que, si intelligente et si bien douée qu'elle fût, la fille du lord n'avait rien de l'aplomb ni de la volonté qu'il faut au théâtre. Sa voix trop peu robuste pour le chant, on s'était rabattu sur la comédie, lorsque, au bout de deux ans, fallut bien s'avouer que toute espérance de gloire scénique était vaine.

Catherine avait alors atteint ses dix-neuf ans. Admirablement belle, avec ces airs de jeune déesse qui trahissaient sa lignée sans qu'elle s'en doutât, sa mère tenait en mains pour elle un superbe avenir, déjà presque décidé avec M. Cambrelu; lorsqu'un objet de tant d'espérances *tourna mal tout à coup*, en s'éprenant imprudemment d'un jeune chimiste du nom bourgeois de Victor Surville, qui demeurait dans leur maison.

Ida Bonnard n'avait jamais soupçonné que sa progéniture pourrait égarer son cœur au profit d'un garçon n'ayant pour toute richesse que l'espérance et son travail. Elle jeta les hauts cris à l'idée d'un mariage qui mettait à vau-l'eau tous ses rêves.

Mais les jeunes gens s'aimaient. Il y eut de terribles luttes...

Que peut la raison sur des amours de vingt ans? On sait comment l'esprit vient aux filles. Les plus sages préceptes ont le envers, et qui sème le vent recueille la tempête. Catherine, très bien préparée par sa mère à des principes tout particulièrement tranchés d'elle-même la question au profit de son cœur, et disparut un beau matin avec celui qu'elle aimait.

Ce fut une catastrophe. A son retour, Ida la maudit... Après quoi, devant un de ces résultats mûrissants dont l'évidence sa

aux yeux, il fallut bien consentir à couronner la flamme de deux amants naîfs si bien intentionnés.

On les maria.

Ce que fut le bonheur des jeunes époux, quiconque a jamais aimé se l'imagine... Victor Surville avait vingt-cinq ans. De bonne famille, charmant, distingué, en plein dans ce courant jeune et militant de la science et des arts, laborieux avec ardeur, et ambitieux de gloire et de fortune, il s'était même déjà fait un nom par quelques travaux heureux.

Catherine se trouva donc tout à coup transportée dans un petit cénacle d'intelligences d'élite qui revivifia son esprit déjà cultivé, et la rattacha à des notions plus hautes. Ce fut une sorte d'éducation esthétique qui fit d'elle une artiste. Mais, en élargissant ses idées, ce train de camaraderie avait ses écueils. Animée, originale, une imagination folle, libre comme un garçon, avec une étrange faiblesse de caractère, se grisant de louanges, et toujours à proie de l'heure, son mari l'appelait *la linotte*. Trop belle enfin pour traverser, sans exciter des convoitises, ce monde vibrant où sa nature étrange soulevait des admirations enthousiastes, elle était aussi trop femme pour ne point ressentir l'orgueil de ce joli prestige qu'elle exerçait sans défiance, avec cette coquetterie naïve de toute jeune épousée sûre d'elle-même, et qui se délecte à jouer avec le feu. Ce triomphe dura deux ans...

Par malheur, retenu par des travaux, au moyen desquels il réussissait à doubler le budget du ménage, Victor Surville laissait les longues journées oisives à cette inexpérience, avide de sensations nouvelles et mal équilibrée pour la vie... Il est des heures troubles où la raison chancelle et dont le péril imprévu n'apparaît qu'alors qu'il est trop tard pour le fuir. Ce fut, une fois de plus, pour l'infortunée Catherine, l'histoire rebattue d'une imprudence et pitié, une passion à consoler, une de ces surprises étranges à tant de femmes succombent.

Approfondisse qui voudra ce chapitre des inconséquences humaines; en plein bonheur, adorant son mari, en un jour terrible et néfaste, elle se réveilla d'une abominable chute sans pouvoir même se l'expliquer. Elle était perdue, voilà tout. Sa première pensée fut tout à l'épouvante; puis, comme il arrive toujours, sous la crainte qu'un acte de folie de son complice, qui ne valait pas grand'chose, n'amenât un éclat, il lui fallut continuer, aggraver la faute, se cacher et mentir et ruser... Ce à quoi elle réussit

si mal, égarée par son manque de toute raison, qu'elle se livra pour ainsi dire elle-même, crevant les yeux de l'infortuné qu'elle trompait, et qui découvrit tout.

Un duel dont les causes demeurèrent ignorées s'ensuivit.

Victor Surville tua l'amant, et sans même revoir sa femme, affolée de ce qu'elle avait fait, il partit pour l'Amérique.

## VI

Deux années avaient passé sur cette séparation. Catherine, encore mal revenue de son désespoir, prenant la vie au jour le jour, avec l'incurie d'un enfant, aimant et regrettant son mari, s'étourdissait sur son abandon.

Sans autre ressource que le maigre produit de ses leçons de piano, et vendant un à un ses bijoux, et tout ce qui avait quelque prix, elle en était arrivée finalement à se débattre dans la plus âpre gêne, lorsque, le lendemain de la représentation des Variétés, sa mère tomba chez elle de grand matin avec l'enfant.

Catherine habitait, au cinquième étage, deux petites pièces, ornées des restes de son ancien mobilier de ménage : une chambre à coucher et une sorte de salon qu'un beau piano décorait presque à lui seul.

Mais, dans cette installation modeste, elle avait apporté son goût personnel, cet instinct d'élégance qui rehausse et pare la pauvreté même. Tout était propre, rangé, net, avec cette pointe de coquetterie féminine qui harmonise si bien le cadre à la personne.

La détresse pourtant se lisait à livre ouvert dans les moindres détails du logis. Au dossier du divan usé, un lé d'étoffe de soie attaché avec des épingles, dissimulait mal les éraflures. Des vases à fleurs, vides, éveillaient une impression de nudité, d'abandon et de tristesse.

Catherine avait pris son enfant sur ses genoux et jouait avec lui en le couvrant de baisers.

— Tiens!... qu'est-ce que tu as donc fait de ta pendule? de manda Ida en regardant la cheminée.

— Je l'ai envoyée chez l'horloger, répondit Catherine embarrassée; elle n'allait plus!

— Oui, je la connais!... Ton horloger, c'est *ma tante!*... Il fer chaud quand on la reverra!... Enfin!

— Mais ça n'est pas tout ça, reprit-elle tout à coup, je vien

m'entendre avec toi pour aller ensemble au dîner de M. Cambrelu.

— Mais, maman...

— Oh! il n'y a pas de « mais maman! »... Nous avons besoin de M. Cambrelu, et tu ne vas pas, sans motif, lui faire une malhonnêteté qui le blesserait; il retirerait ses affaires à M. Bonnard.

Ne voulant point entamer certaines discussions avec sa mère, Catherine céda.

Ida partit enchantée.

Le soir, à sept heures, la famille Bonnard arrivait rue de l'Université, chez le marchand de guano.

L'hôtel Cambrelu, monumental et superbe, ancienne demeure d'un financier du premier Empire et de la Restauration, était précédé d'une cour grandiose où s'ouvraient les communs. Le fiacre s'arrêta devant le large escalier de marbre d'un péristyle à colonnes.

Le cocher payé, M. Bonnard offrit le bras à Catherine pour monter les marches.

Quatre valets poudrés se tenaient dans l'antichambre.

Du premier coup d'œil, il était aisé de voir que le maître du lieu avait fait étalage de ses magnificences. Les gens en grande livrée, les lustres allumés, comme pour une réception de gala, tout révélait l'arrière-pensée de séduire, en éblouissant.

Ce faste de parvenu, où l'on sentait surtout l'ostentation d'une large dépense, tranchait étrangement avec les toilettes pauvres des convives traversant les salons d'apparat.

Ida, endimanchée, se redressait fièrement, comme si elle se fût déjà sentie chez elle au milieu de cette opulence. Aglaé, avec des mines curieuses et émerveillées, regardait tout, observait tout de cet œil en coulisse qui faisait dire, à l'atelier, qu'elle voyait par derrière sa tête. Catherine, au contraire, dans sa pauvre robe noire dessinant ses belles formes si élégantes et si pures, gardait sa grâce indifférente.

À son entrée, Cambrelu, ayant plus que jamais sanglé son gros ventre, s'inclina devant elle comme il l'eût fait devant une châsse.

— C'est aimable à vous, Madame, lui dit-il, non sans quelque gaucherie dans son affectation grand genre, d'avoir bien voulu honorer de votre présence mon vieux nid de garçon.

Elle répondit quelques mots de politesse, et il la conduisit à un délicieux fauteuil, dont la broderie seule fut estimée cinq cents francs par Aglaé.

— Est-il possible, dit la fleuriste à l'oreille d'Ida, qu'il y ait des gens capables de se payer des sièges d'un pareil prix.

On s'assit en cercle. Les Bonnard pourtant étaient intimidés. La causerie s'engagea, d'abord un peu froide et guindée, comme dans le monde. Mais bientôt Aglaé, qui ne pouvait tenir en place, s'étant approchée avec envie d'une jardinière admirablement garnie :

— Ne vous gênez pas, lui dit Cambrelu, fourragez là dedans comme bon vous semble!.... Ça vient de mes serres.

Elle obéit avec un petit cri de joie. Le millionnaire l'aida alors à composer des bouquets *pour ces dames*... Ida planta un camélia dans ses cheveux.

Enfin, un maître d'hôtel, grand, beau, correct, ouvrit solennellement la porte de la salle à manger, et, d'une voix forte et grave, laissa tomber ces mots :

— Monsieur est servi.

Toujours fidèle à son rôle de prudence, Cambrelu offrit cérémonieusement la main à M<sup>me</sup> Bonnard avec les façons de cour usitées au théâtre, Catherine suivit avec son beau-père, Aglaé fermant la marche.

La salle à manger était la grande merveille de l'hôtel Cambrelu. La table éblouissante resplendissait, surchargée des pièces d'orfèvrerie pesantes d'un surtout célèbre de Clodion, représentant « le triomphe de Vénus ». Le service de sèvres, les cristaux scintillants parmi les fleurs, ce fut un coup d'œil magique.

On prit place.

Le menu, encadré dans de petits passe-partout d'or, parut fabuleux aux Bonnard. Ils commencèrent alors une de ces fêtes du ventre dont on garde l'éternel souvenir. Cette chère fine, ces vins d'amateur les jetèrent bientôt dans une extase béate.

Ils mangeaient et buvaient à surprendre, presque à inquiéter. Comme par condescendance, le délicat amphitryon, les laissant en colloque avec leurs assiettes, parlait à Catherine, placée à sa gauche.

Quoique la fille d'Ida fût une nature presque supérieure, très certainement cette atmosphère de luxe caressait en elle ses instincts d'élégance. Elle se sentait bien devant cette table fastueusement ornée; sous la profusion des lumières, ses yeux ne rencontraient que de belles choses. Ravie comme un enfant, elle souriait doucement et répondait à Cambrelu de sa voix chantante.

La causerie était indifférente, touchant à tout.

Aglaé buvait du champagne en sorbet avec des délectations rôles. La gêne fut enfin rompue et la gaieté succéda aux affectations de tenue et de poses, que la présence du maître d'hôtel et des ens avait entretenues jusque-là. Au dessert, les têtes montées, Cambrelu porta un toast à « la Buveuse de perles », qui fut accueilli par des hurrahs.

Ida, devenue très bavarde, avait des attendrissements, des abandons où elle laissait déborder toutes les tendresses de son âme de mère. En cet instant surtout, elle rappelait la haute naissance de Catherine... Puis sa joie se fondit tout à coup dans les regrets, les espérances, les conseils; tout cela mêlé dans un langage difforme, accompagné de gestes absolument désordonnés.

Pauvre enfant! cette petite robe noire faisait mal à voir... Quand il y avait des créatures de rien qui se promenaient dans des robes de cinq mille francs et plus! Elle, à l'âge de sa fille, elle avait son balais à Naples... Et la pendule de Catherine était au mont-de-piété. Et pourtant, si elle voulait!... Mais tout le monde n'a pas de raison. Les parents sont souvent bien malheureux!... Avec l'éducation d'une princesse du sang, la fichue bête avait voulu se marier... Et elle restait avec un enfant sur les bras, n'ayant rien que des leçons de piano... Elle! la fille d'un lord!...

Ida soupirait, larmoyait presque, tout en lampant au hasard dans un des huit verres placés devant elle.

— Ah! ajouta-t-elle, à vingt-quatre ans, il fallait me voir, moi! mes voitures et mes chevaux, et des toilettes, et des bijoux!... Mais j'avais su me conduire, voilà!

A ces grands souvenirs de sa femme, Bonnard se rengorgeait tout pensif. Aglaé écoutait, approuvant de la tête, son regard allant de Catherine à Cambrelu, dont elle avait saisi le manège.

Quant à la fille du lord, bien qu'accoutumée à ces discours de sa mère, elle restait embarrassée et froissée, son beau front rougissant à ces remontrances singulières.

Mais Cambrelu intervint bientôt pour prendre sa défense.

— Voyons! voyons! dit-il, ne faites pas de reproches à Madame votre fille. Eh! mon Dieu, il faut respecter tous les préjugés!... C'est les romans à grands tralala qui entretiennent ces bêtes d'idées!... Comme si, dans le monde, ça avait la moindre importance pour une femme, ou pour une jeune fille, de prendre un amant... Ça se fait dans toutes les familles! Et les auteurs vous inventent ces histoires sur une chose aussi simple!...

— Si ça ne fait pas suer? exclama Ida. Ah! c'est vous, Monsieur Cambrelu, qui auriez été un bon mari!... Et que Madame votre épouse aurait pu se dire heureuse!... Vous auriez certainement inculqué ces bons principes-là à Mademoiselle votre fille, vous!... Tandis que moi...

— Allons, allons, reprit Cambrelu acceptant ce compliment d'un air paterne, rien n'est encore perdu pour M<sup>me</sup> Surville, et ce n'est pas à son âge qu'il faut déjà désespérer.

Ida, réconfortée par cette assurance, se décida à s'apaiser. Elle but un verre de Château-lquem qui changea le cours de ses idées, et elle redoubla ses effusions envers son aimable hôte.

On passa au salon pour le café. Lorsqu'il fut servi, Cambrelu donna l'ordre aux domestiques de ne point enlever les liqueurs; après quoi, la soirée commença au hasard des émotions.

Ida Bonnard, avec l'idée fixe de ménager à sa fille un tête-à-tête galant, allait s'asseoir à l'écart, de place en place, appelant Aglaé et son mari, disant sans plus d'adresse :

— Laissez-les donc causer, ces enfants!

Enfin, à un moment, Cambrelu pria Catherine de se mettre au piano. Il assura qu'il était fou de musique. Heureuse de cette diversion, elle se leva et joua une fantaisie de Chopin. Sans être une virtuose de concert, elle avait un talent fait surtout d'expression et de grâce. Cambrelu paraissait sous le charme, dodelinant de la tête, eut battant la mesure à faux.

Quand elle eut achevé, il la complimenta chaleureusement.

— Mais vous, vous chantez, Monsieur Cambrelu, dit Ida.

— Bah! je chantonne, répondit-il modestement.

— Oh! vous avez une si belle voix.

Cambrelu se laissa prier, comme il convenait. Mais, cédant enfin aux insistances pressantes des Bonnard, il feignit de chercher dans un tas de morceaux, en prit un qu'il plaça sur le pupitre devant Catherine, pour qu'elle l'accompagnât. Puis, s'étant de nouveau excusé, il commença en grasseyant horriblement la romance de la *Favorite* :

Pour tant d'amour, ne soyez pas ingrate.

Dès les premiers sons, ce fut une surprise étrange. Comme i n'avait aucune notion de musique, la pauvre Catherine avait une peine infinie pour suivre ce rythme décousu; malgré le malais

qu'elle éprouvait d'être là, elle était forcée de se pincer les lèvres pour ne pas rire.

A un moment surtout, son regard s'étant levé, elle aperçut le roi Alphonse mimant des expressions de physionomie, et la fouroyant d'un air fascinateur, la main sur son gilet, la bouche en cœur et les yeux tout ronds... Elle retrouva pourtant assez de sang-froid pour le complimenter.

Ida se pâmail, et Bonnard applaudissait à tout rompre. Douée de ce sens parisien qui saisit si bien le ridicule, Aglaé étouffait dans son mouchoir. Cambrelu, enchanté, convaincu de son triomphe, renouvela l'épreuve et choisit pour second morceau le *Margot* de Gounod, qui était son cheval de bataille :

Déesse ou femme, ange des cieux.

Ce fut le dernier coup...

Cette voix terne et falotte sortant de ce gros ventre, et accompagnée de gestes tendres, était d'un effet inénarrable. Aglaé se voulait... Puis, succéda une chansonnette comique... c'était à croire qu'il ne s'arrêterait plus...

L'heure de la retraite ayant enfin sonné, on quitta le piano. Il était plus de minuit. Cambrelu, qui n'avait soufflé mot de ses soixante recouvrements, emmena un instant, dans un coin du salon, Bonnard, lequel lui avait envoyé, le matin, le contrat pour l'achat de *la Buveuse de perles*.

Cambrelu le lui rendit tout signé.

— J'ai fait atteler pour vous reconduire tous, dit-il à Ida, qui portait son chapeau.

Puis il remercia particulièrement Catherine de la faveur qu'elle aurait bien voulu lui accorder, et ajouta avec chaleur, sur un ton éclamatoire plein d'intentions :

— Madame, rappelez-vous que vous avez un ami, sur lequel vous pouvez compter, en toute circonstance.

— Ça marche ! ça marche ! dit Ida à son mari comme ils descendaient le perron.

— Ah ! elle n'a pas l'air de s'y prêter beaucoup..., répondit-il en secouant la tête.

— Bon, faudra voir, je suis là, ajouta-t-elle.

Dès cette heure, fut posée, pour eux, la grande affaire Cambrelu.

(A suivre.)

Mario UCHARD.

---

## MANON LESCAUT

---

Il est des livres licencieux qu'on admire malgré leurs souillures en regrettant de ne pouvoir laver leurs pages. *Manon Lescaut* offre l'étonnante exception d'un roman qui plaît par sa corruption même, et dont pour rien au monde on ne voudrait réhabiliter l'héroïne. Moins coupable et moins immorale, Manon ne serait plus elle. Sa petite tache de boue sied comme une *mouche* à sa tête félatre. C'est le signe auquel la reconnaissent ses amants.

Il n'y a pas deux mots pour définir cette lâche et adorable créature; c'est une « fille » dans toute l'indécence du mot. Elle appartient à cette race de femmes déchues de naissance, pour lesquelles semblent avoir été inventées les grilles des couvents et les jalousies des harems. Elle n'est que faiblesse, fragilité, puérité lascive et frivole. Dans quel recoin de sa molle cervelle l'idée du devoir pourrait-elle loger? Elle va, elle vient, elle se reprend, elle se donne; elle garde son cœur à son amant, mais elle prête son corps au premier venu. Elle trouve tout naturel que Desgrieux vive au jeu pour l'entretenir; elle trouve tout simple qu'il vive de table et qu'il puise à la bourse de l'homme auquel elle vient de se vendre.

Et elle nous plaît ainsi, et nous ne lui faisons pas grâce d'une souillure; et si nous écoutons avidement sa confession effrontée nous lui refusons le baptême qui lui rendrait l'innocence. Il nous faut fille de joie en même temps que fille de douleur. « Écoute, — dit le *Sardanapale* de Byron à sa maîtresse, devant le bûche où il va monter, — « si tu ne peux sans froide horreur songer

e lancer avec moi dans l'avenir à travers ces flammes; dis-le : e ne t'en aimerai pas moins, oh! non, peut-être t'en aimerai-je davantage pour avoir cédé à ta nature. »

I shall not love thee less; 'noy, perhaps more,  
For yielding to thy nature...

Là est le secret de notre passion pour Manon Lescaut. Nous aimons parce qu'elle a cédé à sa nature, et qu'elle est admirablement naturelle dans son vice comme dans son amour. Elle est légère, le vent l'emporte; elle est fragile, elle se laisse briser; elle est folle de son chevalier, mais elle est aussi « folle de son corps, » avant l'énergique expression dont le moyen âge marquait les femmes de sa classe. Elle ne peut vivre que de luxe, de plaisir et de frivolité, et elle prend sa vie où elle la trouve, sur le tapis vert ou le jeu frelaté ou sous l'oreiller des amours vénales; et elle met à nu toutes ces actions honteuses et mauvaises que je ne sais pas elle grâce naïve qui nous effraye et qui nous désarme. Est-ce bien? est-ce mal? Manon n'en sait rien. Elle ne semble pas plus responsable de ses fautes que la *gazza ladra* de ses vols. Comme l'adrienne du poète allemand, Manon n'a point d'âme.

Que de flamme il a fallu pour purifier ces souillures! Aussi ce petit livre a la fièvre; il brûle, il palpite : c'est la « furie française » lancée dans les transports et dans les égarements de l'amour. « Je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur, » dit Desgrieux, lorsqu'il voit Manon pour la première fois; et il se jette dans ses bras, la tête la première; et, de cette étreinte aussi fatale qu'un phénomène d'attraction, ni la trahison, ni le malheur, ni la honte, ne pourront jamais l'arracher. De sa première à sa dernière page, l'écrivain garde le ton, l'exaltation, l'entraînante démarche d'un dilettante. On ferait une litanie de l'amour des noms idolâtres que le prodigue à son héroïne : « Ma chère reine! l'idole de mon cœur! la souveraine de mon cœur! » Cela revient à tout propos; et cette ardeur d'expression qui tournerait à l'emphase dans un autre livre, semble naturelle à ce style, tant la trame en est enflammée.

Quelle spontanéité et quelle persistance! quel emportement et quel entêtement! quelle impénitence finale dans la passion réprouvée! C'est le conte de la *Courtisane amoureuse* retourné : l'adultère mettant sa poitrine nue sous les pieds de sa maîtresse, et se

réduisant lui-même en esclavage. Jamais cette hallucination infernale ou céleste qui efface la nature entière pour mieux faire ressortir une femme adorée, et qui lui donne sur un homme le pouvoir d'un être absolu parce qu'il est unique; jamais, dis-je, cette illusion splendide n'a été peinte de plus vives couleurs. Desgrieux n'a pas une distraction durant le cours de ce long récit; Manon le remplit tout entier de sa présence et de son absence, de ses chutes, de ses rechutes, de ses tendresses et de ses faiblesses. L'idolâtre lorsqu'il la possède, la retrouver lorsqu'il l'a perdue, lui pardonner quand elle est coupable, la délivrer lorsqu'elle est captive, la pleurer lorsqu'elle est morte avec des larmes de sang, voilà les seules pensées qui l'agitent, l'occupation opiniâtre de cet être qui semble avoir été créé uniquement au profit d'un autre. Son déshonneur même n'est qu'un effet de cet aveuglement volontaire. Il vole pour Manon, comme Oreste tue pour Hermione, avec un voluptueux fanatisme. Il n'y a qu'elle pour lui sur la terre, le reste du monde est de bonne prise. Le naïf cynisme avec lequel il confesse ses escroqueries d'aigrefin témoigne du peu de remords qu'il en a gardé. On sent qu'il a de la peine à s'en repentir, et qu'il estime au fond bien acquises ces pistoles volées qui ont eu l'honneur de payer les rubans et les bijoux de Manon.

Lorsque l'amour atteint ce paroxysme, il inspire je ne sais que respectueuse compassion, comme la folie, comme le haut mal, comme ces maladies mystérieuses qui semblent venir d'une cause surnaturelle s'abattant sur l'argile humaine. De là vient l'irrésistible sympathie qui vous saisit à la lecture de ce livre étrange; là coulent les larmes brûlantes dont les yeux les plus purs ont baigné ses pages. Abaissez d'un degré la chaleur de cœur qui le embrase, que Desgrieux faiblisse un instant dans la violence de sa passion, et cette histoire d'un filou et d'une fille perdue devient l'instant, presque odieuse. Mais la flamme soudaine allumée aux yeux de Manon, dès les premiers mots du récit, gagne de page en page, consumant ses souillures, jetant des voiles magiques; ses nudités, redoublant à chaque nouveau scandale d'effervescence et d'ardeur, jusqu'à ce qu'elle aille s'éteindre au milieu des sables du Nouveau-Monde, avec la mélancolie d'un holocauste dans la solitude. Plus sa maîtresse se dégrade et se perd, et plus Desgrieux s'acharne à l'aimer. On dirait qu'il mesure l'élan de son amour à la profondeur de ses chutes. Il l'aime à l'hôpital; il dort sur la charrette infamante qui mène les prostituées à l'e-

Car il n'y a pas d'illusion à se faire sur Manon Lescaut : elle appartient même pas à l'aristocratie des « Impures. » C'était à nte-Pélagie qu'on envoyait les grandes courtisanes prises en raude dans la vie sociale; quant aux plébéiennes de la confré-, l'hôpital était leur prison. Oui, Manon appartient corps et e à cette peuplade de nymphes équivoques que le Lieutenant Police régissait à la turque, comme aurait pu faire un pacha de ypre, si l'île d'Aphrodite avait gardé son vieux culte. Au moins éclat, à la première plainte d'un père ou d'un oncle, souvent me parce que c'était la saison de cette sorte de chasse, la police çait ses limiers à la poursuite des filles galantes. On en char- uit des charrettes et on les roulait à l'hôpital, d'où elles ne sor- ent que pour être expédiées aux colonies, sous la conduite d'un grier de chair blanche. Tant pis pour la fille séduite, mais hon- e encore, qui se trouvait prise au milieu de cette *razzia* violente onfuse : Vénus reconnaissait les siennes. — Quel triste pendant *Pèlerinage à Cythère*, de Watteau, que ce radeau des naufras- es de la fange échouant au désert!

Elles s'en vont peupler l'Amérique d'amours!

erie La Fontaine du rivage, entre un sourire et une larme?  
 'ai sous les yeux deux gravures du dix-huitième siècle qui ren-  
 t au vil le martyrologe de ces vierges folles. L'une s'intitule :  
 t : *Vestales tondues et rasées*; car le premier acte de la fantasque  
 tice qui les atteignait, était de couper leurs cheveux jusqu'à la  
 ine. Elles sont là une douzaine de filles, rangées devant le tri-  
 al d'un magistrat goguenard dont la perruque à marteaux  
 ble railler leurs têtes dépouillées. Près de lui, un greffier af-  
 é enregistre cette tonte de brebis galeuses. Deux d'entre elles  
 t livrées aux ciseaux du perruquier des hauts-œuvres, qui  
 ntre au juge les chevelures qu'il vient de scalper. Elles pleu-  
 t, elles se désolent, elles portent la main à leur front dénudé  
 e un geste de honte. Celles qui vont être rasées à leur tour, se  
 ènent en suppliant aux pieds de leur juge. Vous croiriez voir  
 ° Dubarry demandant grâce, trente ans plus tard, non plus  
 ur ses cheveux, mais pour sa tête : « Monsieur le bourreau!  
 nsieur le bourreau! ne me faites pas de mal! » Un gamin em-  
 te entre ses bras une corbeille pleine de tresses flottantes qui  
 adent en désordre. Plus loin, — détail poignant et misérable,

— deux chiens des rues, fourvoyés dans ce vil prétoire, tirailés par les deux bouts une chevelure oubliée, qui s'embrouille et déchire sous leurs dents.

L'autre estampe a pour titre *le Départ des Vestales pour l'hôpital*. C'est la charrette des premières et des dernières pages *Manon Lescaut*; une charrette pleine de femmes enchaînées, liées, entassées. Les unes pleurent et les autres rient; celles-ci tendent les bras à leurs amants, qu'elles aperçoivent dans la foule, celles-là narguent ou affrontent les huées de la populace. Des soldats guet escortent, le fusil sur l'épaule, l'abjecte carriole que traînent deux forts chevaux de boucher. Où va-t-elle, la triste fourgonnette? On pourrait croire, tant cet omnibus de la Vénus vulgaire ressemble aux charrettes de la Terreur, qu'il conduit ses captives à la guillotine.

Et Manon figure sur cette claie d'infamie! c'est assez dire son nom et quelle pierre on peut lui jeter. Mais ne regrettons pas nos larmes qu'elle nous fait verser. Elle est charmante, malgré tout, parce qu'elle est douce, parce qu'elle est naïve, parce qu'elle ne fait pas plus qu'elle fait mal qu'une fille de Taïti ne sait qu'elle est reine. Son ignorance morale est celle d'un enfant. C'est la « jolie païenne » de M<sup>me</sup> de Sévigné; l'eau du baptême n'a jamais touché cette jeune de nymphe érotique. On a beau résister, il faut se laisser séduire par « ces yeux fins et languissants, » par « ce visage capable de ramener tout l'univers à l'idolâtrie. » A quoi tient ce caractère étrange que les plus austères ont subi? A une simplicité singulière, à un naturel inimitable, à une vérité de chair et de sang qui vous émeut par sa nudité même. Mais on n'analyse point un portrait. Cela se sent et ne s'explique pas. — « Ta maîtresse est-elle grande? » demande à l'amoureux d'un drame de Shakespeare un compagnon d'aventures. Et celui-ci de répondre : « Juste au niveau de mon cœur. »

L'abbé Prévost a bien fait d'envoyer Manon mourir au désert. Que serait-elle devenue dans le Paris de vice et de boue où elle s'égaraient? Dans quel mauvais lieu, au coin de quelle borne, quelle paille pourrie de cachot serait-elle tombée? Il fallait la transporter du désert à cette Marie l'Égyptienne de la Régence. — Le voyageur raconte que les colons qui épousaient les filles déportées les regardaient comme purifiées par leur trajet d'outre-mer. Le océan n'a-t-il point, en effet, une vertu lustrale! L'Européen transporté dans un monde exotique, au milieu de plantes et d'animaux

inconnus, ne s'éveille-t-il pas de son existence antérieure comme un songe? Il croit aborder une autre planète; c'est une vie nouvelle qui commence pour lui. Du sein de sa civilisation raffinée, la France du dix-huitième siècle aspirait vaguement aux fraîcheurs de la solitude. Elle rêvait des « coureurs de bois » de ses colonies; les *Indes* lui apparaissaient de loin baignées de la molle lumière des mirages. C'est pour lui plaire que l'abbé Prévost ensevelit Manon dans une prairie de la Louisiane, et que plus tard Bernardin de Saint-Pierre fera naître Virginie à l'ombre du cocotier, parmi les antilopes et les oiseaux de paradis d'une île édénique. Ces deux extrémités du monde poétique. Manon et Virginie, la chère et la vierge, s'élancent dans une même migration, sur les mêmes vents alisés, vers des rivages inconnus. La vieille Europe a flétri l'une et n'a eu que le temps de briser l'autre. Virginie s'enfonce dans la mer pour y mourir de pudeur; Manon va cacher son corps profané dans les sables de la savane.

Paul de SAINT-VICTOR.

---

---

# LE RÉCIT DE THÉRAMÈNE

---

Le théâtre représente le *sein* du palais de Thésée. — On aperçoit au fond douze gardes nationaux destinés à ne pas garder Hippolyte dans les moments de péril.

THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE, *au désespoir.*

Quel coup me l'a ravi? Quelle foudre soudaine?

THÉRAMÈNE *se mouche, articule gutturalement hum, hum, pour éclaircir sa voix, prend une pose classique et commence son récit.*

A peine nous sortions des portes de Trézène :  
Il était sur son char. Ses gardes affligés  
Imitaient son silence, autour de lui rangés...

THÉSÉE.

Un instant... Est-ce ainsi qu'un précepteur commence?  
Est-ce correct? Dit-on : *Imiter un silence?*  
Quant *aux gardes rangés autour d'un char*, vraiment,  
Je ne puis rien comprendre à cet arrangement.  
Les gardes, mon ami, sont devant ou derrière,  
Jamais autour d'un char; je te fais la prière  
De soigner un peu mieux ton style officiel.  
Ainsi, pourquoi mets-tu *portes* au pluriel?

THÉRAMÈNE, *humblement.*

Du côté de la mer nous n'avons qu'une porte,  
C'est juste, mais le vers eût été faux...

THÉSÉE.

Qu'importe!

Là, voyons, mettrais-tu ce vers dans tes écrits :

*A peine nous sortions des portes de Paris?**Nous sortions de Paris, dirais-tu...*THÉRAMÈNE, *souriant.*

Grand Thésée,

On l'a dit avant nous, la critique est aisée...

THÉSÉE.

*A peine nous sortions, il était!...* Est-ce ainsi

Qu'un précepteur grec parle un français réussi?

THÉRAMÈNE.

Oui, mon expression, je crois, est mal venue;

Mais le début toujours m'a gêné.

THÉSÉE.

Continue;

Et songe bien que j'ai, pour des mots de travers,

L'oreille délicate, en prose comme en vers.

THÉRAMÈNE.

Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;

Ses mains sur ses chevaux laissaient flotter les rênes;

Ces superbes coursiers...

THÉSÉE.

Je t'arrête un moment.

Ces chevaux sont chevaux ou sont coursiers! Vraiment

Quelle rage as-tu donc d'employer deux vocables

Pour le même animal, coup sur coup!

THÉRAMÈNE.

Tu m'accables!

Les uns aiment *coursiers*, et les autres *chevaux*;

Je veux dans les deux camps obtenir des bravos.

THÉSÉE.

De tes opinions tu n'as pas le courage!  
Sois cheval ou coursier. — Allons, poursuis.

THÉRAMÈNE, *à part.*

J'enrage!

Ces superbes coursiers qu'on voyait autrefois  
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,  
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,  
Semblaient se conformer à sa triste pensée...

THÉSÉE, *éclatant de rire.*

Mon cher, laissez-moi rire! — oh! c'est trop fort vraiment  
*Des coursiers à l'œil morne, et tous se conformant  
A la triste pensée!...* Oui, mon vieux Théramène,  
J'en rirai bien, je crois, pendant une semaine.

THÉRAMÈNE, *dissimulant son dépit.*

Un effroyable cri, sorti du fond des flots,  
Des airs en ce moment a troublé le repos,  
Et du sein de la terre une voix formidable  
Répond en gémissant à ce cri redoutable...

THÉSÉE.

*Formidable, effroyable et redoutable!* Allons  
Encore un *able*...

THÉRAMÈNE.

Mais les vers français sont longs,  
Il faut donc les remplir...

THÉSÉE.

Trouve alors dans ta tête  
Un truc, pour varier trois fois une épithète.

THÉRAMÈNE.

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé...

THÉSÉE.

Vieux poltron!

THÉRAMÈNE.

Des coursiers le crin s'est hérissé...

THÉSÉE.

Tu parles, mon ami, d'une étrange manière!  
*Le crin!* Pourquoi *le crin?* Tu veux dire *crinière?*  
 Que vont penser de toi nos critiques moqueurs!  
 Après le *fond des flots*, tu mets le *fond des cœurs!*

THÉRAMÈNE.

Cependant sur le dos de la plaine liquide  
 S'élève à gros bouillons une montagne humide...

THÉSÉE.

Ah! ceci n'est pas clair, et je n'y comprends rien!  
*Une plaine liquide*, est-ce la mer?

THÉRAMÈNE.

Oui...

THÉSÉE.

Bien!

Une plaine n'a point de dos.

THÉRAMÈNE.

C'est la montagne,  
 Seigneur, qui fait le dos.

THÉSÉE.

Mais tu bats la campagne!  
 Ta montagne ne vient qu'après le dos; comment  
 Arranges-tu cela?

THÉRAMÈNE.

J'aurais dû simplement  
 Vous dire *sur la mer*.

THÉSÉE.

Et sans beaucoup de peine  
 Tu t'épargnais ce *dos* que tu mets à ta plaine.

THÉRAMÈNE.

L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux  
 Parmi des flots d'écume un monstre furieux :  
 Son front large est garni de cornes menaçantes ;  
 Tout son corps est couvert d'écaillés jaunissantes ;  
 Indomptable taureau, dragon impétueux,  
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux...

THÉSÉE, *se frappant le front.*

À tes distractions tu ne mets point de bornes !  
 Pourquoi dans mon palais viens-tu parler de cornes ?

THÉRAMÈNE, *avec naïveté.*

Tiens ! Je n'y pensais pas !

THÉSÉE.

*Menaçantes, dis-tu ?*

Pourquoi ?

THÉRAMÈNE.

Je les voyais par leur côté pointu.

THÉSÉE.

*Jaunissantes, pourquoi ?*

THÉRAMÈNE.

Mais, ma foi, pour la rime ;

Elles sont jaunes.

THÉSÉE.

Ah ! si quelque jour j'imprime  
 Ton rapport saugrenu, tu verras, étourdi,  
 Comme ils vont te traiter les journaux du lundi !

THÉRAMÈNE.

Ses longs mugissements font trembler le rivage ;  
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;  
 La terre s'en émeut, l'air en est infecté,  
 Le flot qui l'apporta recule épouvanté...

THÉSÉE.

Tu n'as donc jamais vu de flot? Quand il arrive  
 Il ne s'arrête pas sur le roc de la rive,  
 Il recule toujours, qu'il porte un monstre ou non.  
 J'aime assez l'épithète utile après le nom;  
 Or, pourquoi me dis-tu que ce monstre est *sauvage*?  
 Un monstre ne peut pas être poli.

THÉRAMÈNE, à part.

J'enrage!

THÉSÉE.

*Le ciel avec horreur le voit... Dis, précepteur,  
 Comment s'y prend le ciel pour voir avec horreur?*

THÉRAMÈNE.

Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile  
 Dans le temple voisin chacun cherche un asile...

THÉSÉE.

Tas de poltrons! Voyez, ils prennent tous l'élan  
 Vers un temple voisin! Ils ont peur d'un merlan!  
 Ces lâches à l'effroi ne mettent plus de bornes!  
 Ce peuple de bergers craint une bête à cornes!  
*Tu quoque*, Théràmène! Et les gardes aussi!  
 Quels gardes! n'ayant rien à garder jusqu'ici  
 Ils gardaient; mais sitôt qu'avec une autre pose  
 Il a fallu veiller et garder quelque chose,  
 Ils n'ont plus rien gardé, ces gardes! Ils ont pris  
 La fuite et non l'épée, en poussant de grands cris!

*(Se tournant vers les gardes.)*

Gardes nationaux! Eh bien, je m'associe  
 Au monstre jaunissant et je vous licencie!

THÉRAMÈNE.

Hippolyte, lui seul, digne fils d'un héros,  
 Arrête ses coursiers, saisit ses javelots!  
 Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,  
 Il lui fait dans le flanc une large blessure...

THÉSÉE.

S'il prend ses javelots, il ne peut aussitôt  
 Lancer un dard, mon cher, il lance un javelot.  
 On lance ce qu'on prend! Dirais-tu, vieille buse,  
 Il prend ses pistolets, et lance une arquebuse?  
 Pourquoi *large blessure*? — Un dard est fort aigu,  
 Fort mince, et le trou fait est toujours exigü.  
*Pousse au monstre, as-tu dit?*

THÉRAMÈNE.

C'est dire en clair langage  
 Qu'il lance ses coursiers sur le monstre sauvage.

THÉSÉE.

Alors, pourquoi dis-tu, dans le vers précédent :  
*Arrête ses coursiers?*

THÉRAMÈNE, *à part.*

Narrateur imprudent!  
 Qu'ai-je dit? Je commets sottises sur sottises!

THÉSÉE.

Or, maintenant passons à deux autres bêtises.  
 Puisqu'il n'avait qu'un dard à lancer, ton héros  
 Pourquoi va-t-il saisir beaucoup de javelots?

THÉRAMÈNE.

Un suffisait.

THÉSÉE.

*D'un dard lancé d'une main sûre  
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.*  
 C'est ton expression, n'est-ce pas?

THÉRAMÈNE.

Oui, grand roi.

THÉSÉE.

Vil flatteur!... Dirais-tu, même en parlant à toi,  
*Il lui fait d'une épée une large blessure?*

THÉRAMÈNE.

Excusez-moi, seigneur, je n'ai pas la voix sûre ;  
 J'ai tant couru pour fuir le monstre jaunissant  
 Qu'un seul poumon me reste...

THÉSÉE.

Et l'autre ?

THÉRAMÈNE.

Il est absent.

THÉSÉE.

C'est un détail... Revenons dans le récit...

THÉRAMÈNE, *à part.*

Quel homme !

THÉSÉE.

Ce monstre, tôt ou tard, il faudra qu'on le nomme  
 Quel nom lui donnes-tu ?

THÉRAMÈNE.

C'est un monstre... voilà.

THÉSÉE, *avec finesse.*

Un dard l'a donc blessé dans le flanc ? (*Montrant sa poitrine.*)  
 Ici ?

THÉRAMÈNE, *montrant son côté droit.*

Là.

THÉSÉE.

Mais comment le sais-tu ? Les gardes, toi, ta suite  
 Tous enfin, tu l'as dit, vous aviez pris la fuite !  
 Comment peux-tu savoir alors, pauvre insensé,  
 Juste le point précis où le monstre est blessé ?  
 Hippolyte était seul ; je me sers de ton style.  
 Dans le temple voisin tu cherchais un asile,  
 Et dans ce temple-là, tu voyais, vieux menteur,  
 L'endroit de la blessure, et même sa largeur ?

(*Il se laisse tomber sur un fauteuil et rit longtemps.*)

THÉRAMÈNE, *à part.*

Oh! quel homme ennuyeux! J'avais encore à faire  
 Au moins quarante vers de récit, je préfère  
 Lui lancer tout de suite et sans ménagement  
 Le distique fatal qui fait le dénouement :  
 Mais réfléchissons bien, je crois qu'il est utile,  
 Cette fois, de soigner la pensée et le style.

(*Haut.*)

J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils  
 Traîné par les chevaux que sa main a nourris.

THÉSÉE, *bondissant de douleur.*

Ah! c'est mon fils! permets qu'un instant je le pleure.

(*Il verse deux larmes.*)

Ne pouvais-tu trouver une rime meilleure?  
*Fils et nourris!*... Passons sur ces deux incidents...  
 Cherchons mieux... Les coursiers ont pris le mors aux dents  
 On le conçoit; la peur précipitait leur fuite;  
 Les coursiers imitaient votre lâche conduite,  
 Et tu fais supposer que ces chevaux si gras  
 Et nourris par mon fils ont été des ingrats!  
 C'est stupide, mon cher! ensuite je te prie  
 De ne pas révéler ces secrets d'écurie  
 En public; si mon fils quelquefois a pris soin  
 De donner aux coursiers une botte de foin,  
 Avec délicatesse, en retroussant sa manche,  
 Quand le palefrenier était ivre, un dimanche,  
 C'est possible; mais dire, ainsi que tu le dis,  
 Que les lundis, mardis, mercredis, tous les dis,  
 Mon pauvre fils, perché sur la crèche voisine,  
 Nourrissait des chevaux, et faisait leur cuisine  
*De sa main!* Oh! voilà ce que le *Figaro*  
 Va flétrir au début du prochain numéro.  
 Mais je comprends le but de cette calomnie;  
 Sur de pauvres chevaux vous versez l'ironie  
 Et le fiel à la fois, mais pour faire oublier  
 Le serment de soldat qui devait vous lier!  
 C'est vous tous que mon fils a nourris, non d'avoine?  
 Mais d'onctueux pâtés venus de Macédoine,

D'huîtres du lac Lucrin, de canards de marais,  
 De sangliers exquis, enfants de nos forêts,  
 Si bien qu'on croit partout, en voyant votre ventre,  
 Que vous êtes les fils des députés du centre;  
 Et quand ce bienfaiteur, infortuné garçon,  
 Est sur le bord de mer mordu par un poisson,  
 Vous vous esquiviez tous, de votre aveu! Vous êtes  
 De vieux gardes-du-corps changés en alouettes!  
 Et toi, tu viens après, selon l'usage ancien,  
 Me faire un long récit d'académicien!  
 Eh bien, vieux professeur de classique morale,  
 Tu vas payer tout seul pour la garde royale,  
 Car tu seras jugé, mais en dernier ressort,  
 Par un conseil de guerre, et j'obtiens ta mort.

*Théramène essaye de parler.*

Silence! Souviens-toi de ton vers, vieux Basile,  
*Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile*  
*Inutile* as-tu dit? Et comment le savoir?  
 Il fallait essayer, et faire son devoir!  
*Inutile* est un mot honteux de ridicule,  
 Le mot déshonorant du poltron qui recule,  
 Et fuyant du péril les hasards orageux,  
 Nous dit : Si je voulais jè serais courageux.  
 Mais sois-le donc! Après, on dira dans la ville,  
 Si tu meurs : Son courage, hélas! fut inutile!  
 Les fils de tes soldats, Platée et Marathon,  
 Les Grecs de Salamine ont fui devant un thon!...  
 Un monstre prétendu vient nager sur nos grèves,  
 Ils avaient tous des dards, des javelots, des glaives,  
 Et ce tas de gredins, voyant sur le galet  
 Mon pauvre fils tomber de son cabriolet,  
 Vers l'église voisine, oubliant leur promesse,  
 Se sont précipités pour entendre la messe!  
 C'est à moi de laver l'injurieux affront  
 Qu'une lâche conduite imprime à notre front;  
 Je vais me rendre seul sur la plage voisine,  
 Sans gardes; qu'on me donne un couteau de cuisine;  
 Vous allez voir comment votre héroïque roi

Traite un risible monstre, objet de votre effroi ;  
Et quand j'aurai lavé ses écailles sanglantes,  
Je l'empaille tout net pour le jardin des plantes ;  
Puis, ayant accompli cet exploit triomphant,  
J'irai donner enfin trois pleurs à mon enfant.

(*M. Enone, en habit de veuf, donne un couteau à Thésée. Thésée brandit l'arme et crie : Poussons au monstre !*)

MÉRY.

---

# HOMMES ET FEMMES

---

Les hommes qui se marient n'étant plus très jeunes se marient pour sortir de la vie et de l'amour. Les femmes, pour entrer dans la vie et dans l'amour. Les hommes carguent leurs voiles; les femmes étendent et livrent les leurs à la brise.

---

Les hommes très jeunes aiment une femme parce qu'elle est une femme; le sexe représente pour eux tous les charmes, toutes les qualités; en amour, ils fournissent tout. Ils ne demandent d'un prétexte pour aimer; mais il vient un âge où on ne se contente pas d'un prétexte, on veut des raisons et de très bonnes raisons.

---

La femme qui a beaucoup des besoins et des habitudes ou des désirs de luxe ne peut plus choisir son mari entre les plus spirituels, les plus braves, les plus amoureux, les plus nobles, les plus honnêtes : il faut qu'elle le cherche entre les plus riches.

---

Quelques femmes, — en petit nombre, — savent ce que c'est que la prétendue audace des hommes; quand elles étalent leurs grandes terreurs, nous pourrions bien leur dire ce qu'un chasseur, — je crois que c'est moi, — disait à une compagnie de perdreaux qui s'envolaient bruyamment : « Ne vous envoliez pas, j'ai bien plus peur que vous. »

---

Il n'y a guère de femmes qui, en allant au théâtre, n'espèrent un peu être le spectacle.

Alphonse KARR.

---

---

## LA MORTE

---

Je l'avais aimée éperdument ! Pourquoi aime-t-on ? Est-ce bizarre de ne plus voir dans le monde qu'un être, de n'avoir plus dans l'esprit qu'une pensée, dans le cœur qu'un désir, et dans la bouche qu'un nom : un nom qui monte incessamment, qui monte, comme l'eau d'une source, des profondeurs de l'âme, qui monte aux lèvres, et qu'on redit, qu'on murmure sans cesse, partout, ainsi qu'une prière.

Je ne conterai point notre histoire. L'amour n'en a qu'une, toujours la même. Je l'avais rencontrée et aimée. Voilà tout. Et j'avais vécu pendant un an dans sa tendresse, dans ses bras, dans sa caresse, dans son regard, dans ses robes, dans sa parole, enveloppé, lié, emprisonné dans tout ce qui venait d'elle, d'une façon si complète que je ne savais plus s'il faisait jour ou nuit, si j'étais mort ou vivant, sur la vieille terre ou ailleurs.

Et voilà qu'elle mourut. Comment ? Je ne sais pas, je ne sais plus.

Elle rentra mouillée, un soir de pluie, et le lendemain, elle toussait. Elle toussa pendant une semaine environ et prit le lit.

Que s'est-il passé. Je ne sais plus.

Des médecins venaient, écrivaient, s'en allaient. On apportait des remèdes ; une femme les lui faisait boire. Ses mains étaient chaudes, son front brûlant et humide, son regard brillant et triste. Je lui parlais, elle me répondait. Que nous sommes-nous dit ? Je ne sais plus. J'ai tout oublié, tout, tout ! Elle mourut, je me rappelle très bien son petit soupir, son petit soupir si faible, le dernier. Le garde dit : « Ah ! » Je compris, je compris !

Je n'ai plus rien su. Rien. Je vis un prêtre qui prononça ce mot « Votre maîtresse. » Il me sembla qu'il l'insultait. Puisqu'elle était morte on n'avait plus le droit de savoir cela. Je le chassai

Un autre vint qui fut très bon, très doux. Je pleurai quand il me parla d'elle.

On me consulta sur mille choses pour l'enterrement. Je ne sais plus. Je me rappelle cependant très bien le cercueil, le bruit des coups de marteau quand on la cloua dedans. Ah! mon Dieu!

Elle fut enterrée! Enterrée! Elle! dans ce trou! Quelques personnes étaient venues, des amies. Je me sauvai. Je courus. Je marchai longtemps à travers des rues. Puis je rentrai chez moi. Le lendemain je partis pour un voyage.

Hier, je suis rentré à Paris.

Quand je revis ma chambre, notre chambre, notre lit, nos meubles, toute cette maison où était resté tout ce qui reste de la vie d'un être après sa mort, je fus saisi par un retour de chagrin si violent que je faillis ouvrir la fenêtre et me jeter dans la rue. Ne pouvant plus demeurer au milieu de ces choses. de ces murs qui l'avaient enfermée, abritée, et qui devaient garder dans leurs imperceptibles fissures mille atomes d'elle, de sa chair et de son souffle, je pris mon chapeau, afin de me sauver. Tout à coup, au moment d'atteindre la porte, je passai devant la grande glace du vestibule qu'elle avait fait poser là pour se voir, des pieds à la tête, chaque jour, en sortant, pour voir si toute sa toilette allait bien, était correcte et jolie, des botines à la coiffure.

Et je m'arrêtai net en face de ce miroir qui l'avait si souvent réléctée. Si souvent, si souvent, qu'il avait dû garder aussi son mage.

J'étais là debout, frémissant, les yeux fixés sur le verre, sur le terre plat, profond, vide, mais qui l'avait contenue tout entière, possédée autant que moi, autant que mon regard passionné. Il me sembla que j'aimais cette glace, — je la touchai, — elle était froide! Oh! le souvenir! le souvenir! miroir douloureux, miroir brûlant, miroir vivant, miroir horrible, qui fait souffrir toutes les portures! Heureux les hommes dont le cœur, comme une glace où glissent et s'effacent les reflets, oublie tout ce qu'il a contenu, tout ce qui a passé devant lui, tout ce qui s'est contemplé, miré, dans son affection, dans son amour! Comme je souffre!

Je sortis et, malgré moi, sans savoir, sans le vouloir, j'allai vers le cimetière. Je trouvai sa tombe toute simple, une croix de marbre avec ces quelques mots : « Elle aima, fut aimée, et mourut ».

Elle était là, là-dessous, pourrie! Quelle horreur! Je sanglotais, le front sur le sol.

J'y restai longtemps, longtemps. Puis je m'aperçus que le soir venait. Alors un désir bizarre, fou, un désir d'amant désespéré s'empara de moi. Je voulus passer la nuit près d'elle, dernière nuit, à pleurer sur sa tombe. Mais on me verrait, on me chasserait. Comment faire? Je fus rusé. Je me levai et me mis à errer dans cette ville des disparus. J'allais, j'allais. Comme elle est petite cette ville à côté de l'autre, celle où l'on vit! Et pourtant comme ils sont plus nombreux que les vivants, ces morts. Il n'y a pas de hautes maisons, des rues, tant de place, pour les quatre générations qui regardent le jour en même temps, boivent l'eau des sources, le vin des vignes et mangent le pain des plaines.

Et pour toutes les générations des morts, pour toute l'échelle de l'humanité descendue jusqu'à nous, presque rien, un champ presque rien! La terre les reprend, l'oubli les efface. Adieu!

Au bout du cimetière habité, j'aperçus tout à coup le cimetière abandonné, celui où les vieux défunts achèvent de se mêler au sol, où les croix elles-mêmes pourrissent, où l'on mettra demain les derniers venus. Il est plein de roses libres, de cyprès vigoureux et noirs, un jardin triste et superbe, nourri de chair humaine.

J'étais seul, bien seul. Je me blottis dans un arbre vert. Je me cachai tout entier, entre ces branches grasses et sombres.

Et j'attendis, cramponné au tronc comme un naufragé sur un épave.

Quand la nuit fut noire, très noire, je quittai mon refuge et me mis à marcher doucement, à pas lents, à pas sourds, sur cette terre pleine de morts.

J'errai longtemps, longtemps, longtemps. Je ne la retrouvai pas. Les bras étendus, les yeux ouverts, heurtant des tombes avec mes mains, avec mes pieds, avec mes genoux, avec ma poitrine avec ma tête elle-même, j'allais sans la trouver. Je touchais, je palpais comme un aveugle qui cherche sa route, je palpais des pierres, des croix, des grilles de fer, des couronnes de verre, des couronnes de fleurs fanées! Je lisais les noms avec mes doigts, et les promenant sur les lettres. Quelle nuit! quelle nuit! Je ne retrouvais pas!

Pas de lune! Quelle nuit? j'avais peur, une peur affreuse dans

ces étroits sentiers, entre deux lignes de tombes ! Des tombes ! des tombes ! des tombes ! Toujours des tombes ! A droite, à gauche, devant moi, autour de moi, partout, des tombes ! Je m'assis sur une d'elles, car je ne pouvais plus marcher tant mes genoux fléchissaient. J'entendais battre mon cœur ! Et j'entendais autre chose aussi ! Quoi ? un bruit confus innomable ! Était-ce dans ma tête effolée, dans la nuit impénétrable, ou sous la terre mystérieuse, sous la terre ensemencée de cadavres humains, ce bruit ? Je regardais autour de moi !

Combien de temps suis-je resté là ! Je ne sais pas. J'étais paralyisé par la terreur, j'étais ivre d'épouvante, prêt à hurler, prêt à mourir.

Et soudain il me sembla que la dalle de marbre sur laquelle j'étais assis remuait. Certes, elle remuait, comme si on l'eût soulevée. D'un bond je me jetai sur le tombeau voisin, et je vis, oui, je vis la pierre que je venais de quitter se dresser toute droite ; et le mort apparut, un squelette nu qui, de son dos courbé la rejetait. Je voyais, je voyais très bien, quoique la nuit fût profonde. Sur la croix je pus lire :

« Ici repose Jacques Olivant, décédé à l'âge de cinquante et un ans. Il aimait les siens, fut honnête et bon, et mourut dans la paix du Seigneur. »

Maintenant le mort aussi lisait les choses écrites sur son tombeau. Puis il ramassa une pierre dans le chemin, une petite pierre liguë, et se mit à les gratter avec soin, ces choses. Il les effaçait tout à fait, lentement, regardant de ses yeux vides la place où tout l'heure elles étaient gravées ; et, du bout de l'os qui avait été son index, il écrivit en lettres lumineuses comme ces lignes qu'on trace aux murs avec le bout d'une allumette :

« Ici repose Jacques Olivant, décédé à l'âge de cinquante et un ans. Il hâta par ses duretés la mort de son père dont il désirait éviter ; il tortura sa femme, tourmenta ses enfants, trompa ses voisins, vola quand il le put et mourut misérable. »

Quand il eut achevé d'écrire, le mort immobile contempla son œuvre. Et je m'aperçus, en me retournant, que toutes les tombes étaient ouvertes, que tous les cadavres en étaient sortis, que tous avaient effacé les mensonges inscrits par les parents sur la pierre méritaire, pour y rétablir la vérité.

Et je voyais que tous avaient été les bourreaux de leurs proches, méprisables, déshonnêtes, hypocrites, menteurs, fourbes, calomnia-

teurs, envieux, qu'ils avaient volé, trompé, accompli tous les actes honteux, tous les actes abominables, ces bons pères, ces épouses fidèles, ces fils dévoués, ces jeunes filles chastes, ces commerçants probes, ces hommes et ces femmes dits irréprochables.

Ils écrivaient tous en même temps, sur le seuil de leur demeure éternelle, la cruelle, terrible et sainte vérité que tout le monde ignore ou feint d'ignorer sur la terre.

Je pensai qu'elle aussi avait dû la tracer sur sa tombe. Et sans peur maintenant, courant au milieu des cercueils entr'ouverts, au milieu des cadavres, au milieu des squelettes, j'allai vers elle, sû que je la trouverais aussitôt.

Je la reconnus de loin, sans voir le visage enveloppé du suaire  
Et sur la croix de marbre où tout à l'heure j'avais lu :

« Elle aima, fut aimée, et mourut. »

J'aperçus :

« Étant sortie un jour pour tromper son amant, elle eut froid sous la pluie, et mourut. »

Il paraît qu'on me ramassa, inanimé, au jour levant, auprès d'une tombe.

Guy de MAUPASSANT.

---

# MAINFROI <sup>(1)</sup>

(Suite.)

## V

A sa grande surprise, il trouva le vieillard plus agité que lui-même. M. de Mondreville se leva, vint à lui, lui prit la tête et lui donna l'accolade en larmoyant : « Oui, cher enfant, j'étais sûr de vous voir aujourd'hui, et je vous remercie de partager ma joie. Ce jour est donc venu ! Je puis chanter le cantique de Siméon. *Nunc imittis !* »

Mainfroi craignit d'abord que cette expansion ne fût un symptôme de décadence sénile. « Mais vous ne savez donc pas ? reprit le résident. Il est garde des sceaux ! »

— Qui ?

— Mon copain ! Le nouveau ministère est tout au long dans *l'Indépendance* ; il sera dimanche au *Moniteur*.

— Hum ! Entre la coupe et les lèvres...

— Mais il me l'a écrit lui-même, ce cher ami ; voici la lettre.

— Ceci change la thèse. Alors, Monsieur, veuillez agréer mes compliments sincères et mes regrets, car le premier mouvement de l'illustre copain sera de vous confisquer au profit de la cour suprême.

— Pas si vite ! Il faut attendre une vacance. Et qui sait s'ils voudront de mes vieilles lumières à Paris ? Quant à vous, mon enfant, votre affaire est hors de doute. Aussitôt pris, aussitôt procureur général.

— Oh ! mais non ; je refuse.

— Il a votre parole.

(1) Voir les numéros des 5 et 20 septembre et 5 octobre 1894.

— Je la reprends. Ah! Monsieur, si vous saviez quelle admirable affaire! Vous verrez! vous entendrez, car je me fais une fête de la plaider bientôt devant vous! Un droit évident qu'on a méconnu et nié quatre fois de suite! la femme la plus intéressante, la plus digne, la plus admirable, effrontément dépouillée par des collatéraux sans cœur! Je veux que la réparation soit aussi éclatante que l'iniquité fut énorme; je flagellerai l'odieuse belle-sœur; je souffletterai moralement l'indigne frère. Ah! tenez! à la veille d'un combat si légitime et si glorieux, je n'échangerais point ma toque d'avocat contre une couronne royale!

— Soit; mais contre un mortier de président?

— Pas même! Rien ne vaut le plaisir de demander justice.

— Vous oubliez le plaisir de la rendre, mon enfant. L'avocat propose, et le juge dispose.

— Et le parquet?

— Il impose. Si je m'intéressais à quelque victime des iniquités sociales, je demanderais au bon Dieu, *primo* de présider l'affaire *secundo* d'y remplir les fonctions du ministère public, *tertio* d'y plaider comme Démosthène ou comme vous, mon cher maître. Ce n'est pas moi qui parle, c'est l'expérience d'un vieux mentor. Mais quel est donc l'appel qui vous tient tant au cœur? Vient-il à la première chambre?

— Oui, Monsieur. Vaulignon contre Vaulignon. C'est Picarda qui occupe pour M<sup>me</sup> de Montbriand.

— Diable! diable! Litige épineux, mon fils. Je connais la question sur le bout du doigt; le maudit testament du marquis nous donné bien de la tablature. En équité, je crois que votre client n'aurait pas tort, l'intimé m'a tout l'air d'un médiocre sire; mais ses mesures sont admirablement prises, la forme est pour lui. Si ma mémoire ne me trompe pas, le gain de la cause a tenu trois ou quatre fois à un cheveu; malheureusement quand la balance s'est mise à pencher du même côté, c'est que décidément il y a un plateau plus lourd que l'autre. Vous me direz que ce nouveau marquis de Vaulignon et sa femme ont fait flèche de tout bois: j'en conviens; la brigade est forte, mais on s'est démené des deux parts. Il paraît que la marquise est en crédit à Munich; elle fait agir la légation de Bavière; notre garde des sceaux, celui qui part dimanche, a été sollicité diplomatiquement. De son côté, M<sup>me</sup> de Montbriand est protégée par un gros sénateur, légitimiste rallié, et d'autant plus influent qu'il ne s'est pas vendu, mais donné. Vou

avez que l'empire a des tendresses de parvenu pour ces messieurs et l'ancien régime, sitôt qu'ils daignent s'humaniser un peu. On combat les républicains à coup de trique et les royalistes à coups d'encensoir. Le ministre de l'intérieur a pris parti pour M. de Cayols, qui adore M<sup>me</sup> de Montbriand, quoique honnête femme ou plutôt *parce que*, un paradoxe de vieux beau ! On a donc opposé ministre à ministre, comme on pousse pion contre pion au début une partie d'échecs ; puis on a fait marcher les grosses pièces : fou d'ici, la tour de là, enfin la dame et le roi lui-même... Que voulez-vous ? les suprêmes conséquences du gouvernement personnel ! Il s'ensuit que l'affaire Vaulignon est tendue à un point que je ne saurais dire. Il n'y a pas huit jours que M<sup>me</sup> de Montbriand a signifié son acte d'appel, et déjà le garde des sceaux a fait savoir au procureur général qu'il eût à prendre la parole en personne et non par substitut. On compte sur lui pour enlever l'affaire, et on ne peut-être pas tort ; il tient pour les Bavares, c'est connu ; vous avez affaire à forte partie. Moi, je n'ai pas d'opinion préconçue, mais vous pouvez compter sur mon attention la plus bienveillante, comme toujours. Trouvez l'argument décisif, mon jeune ami ; jetez le poids nouveau dans la balance, et je serai heureux de consacrer par un arrêt le plus étonnant de vos triomphes ; mais, puisque vous portez un intérêt si vif à M<sup>me</sup> de Montbriand, dites-lui qu'elle doit sagement de produire un mémoire à l'appui de sa demande : faut préparer le terrain, ramener quelques esprits, et détruire les préventions que les succès constants de la partie adverse ont enracinées.

Mainfroi n'eut garde de négliger un avis si paternel, et, soit par la publication de ce mémoire lui parût pressante, soit qu'il craignît de laisser refroidir l'éloquence qui bouillait en lui, soit qu'il trouvât charmant de se cloîtrer dans une pensée de plus en plus chère, il rentra, défendit sa porte et travailla d'arrache-pied jusqu'à minuit. Il fallut que la vieille Fleuron fit acte d'autorité en allant éteindre la lampe.

Le lendemain, au petit jour, il écrivit à Marguerite pour réclamer d'urgence un nouveau rendez-vous, et jusqu'au moment de devoir il se tint occupé d'elle. Elle le reçut à midi, et il put déjà soumettre le canevas d'un travail net, logique, parfaitement raisonné, où les faits, serrés l'un contre l'autre, avaient l'air de soldats qui courent à la victoire. La jeune femme en fut ravie, et croyait déjà l'affaire terminée.

« Patience! dit-il; ceci n'est que le plan d'un travail préparatoire; il vous faudra me fournir tout un monde de documents et de matériaux qui me manquent. C'est une collaboration longue et pénible que je viens solliciter; me l'accorderez-vous?

— Eh! grand Dieu! répondit-elle, quand tous mes intérêts ne seraient pas en jeu, je le ferais par plaisir, car votre compagnon est la plus adorable du monde. »

Elle avait quelquefois de ces boutades où le cœur part comme une arme à feu dans la main d'un enfant. Sa reconnaissance, sa admiration, son amitié, éclataient à brûle-pourpoint, si brusquement que Mainfroi, ahuri, ne savait que répondre. Toute son expérience des femmes était désarçonnée par ces soubresauts. Marguerite ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait; ce n'était pas l'être faible, averti, cauteleux, provoquant et fuyard, qui avait maintes fois couru et forcé dans ses chasses à travers le monde, mais une nature droite et cavalière. Ses moindres politesses affectaient un air agressif, sans toutefois qu'un fat eût osé les interpréter en mal. C'était l'effusion d'un cœur chaud qui s'emporte; on y sentait peu de tendresse et surtout point de faiblesse.

La rédaction du mémoire prit une semaine, et, sauf quelques heures consacrées aux devoirs du palais, ils passèrent tous ces jours en tête-à-tête. Marguerite avait fourni sa bonne part de travail; elle écrivait d'un style net et tranchant, un peu âpre parfois mais toujours digne et contenu. Quand la première épreuve sortit de l'imprimerie Maisonville, Mainfroi l'apporta tout humide et lut à haute voix de bout en bout. Marguerite en fut transportée; elle sauta au cou de son cher avocat et l'embrassa sur les deux joues, puis elle lui tourna le dos, s'installa devant la table, comme refroidie par cette explosion, elle se mit à feuilleter la preuve et à revoir les passages importants sans remarquer le trouble de Mainfroi. Quant à lui, il avait la tête un peu perdue; la joie et l'étonnement le faisaient vaciller sur ses jambes; son esprit courait à mille lieues du procès; il commençait à se demander s'il jouait pas le rôle d'un séminariste et d'un sot. Au fort de ses perplexités, il aperçut le cou de Marguerite, très allongé, très souple et d'une blancheur éclatante, où tranchaient cinq ou six boucles de petit cheveux noirs. La nuque d'une jolie femme a des séductions que le vulgaire ne soupçonne pas, mais qui ravissent en extase les *dilettanti* de l'amour. Mainfroi s'approcha lentement

omme attiré par une fascination irrésistible, et sa bouche contrefit l'hommage de ses yeux.

M<sup>me</sup> de Montbriand bondit et se retourna vers lui tout d'une pièce, le visage en feu, le regard flamboyant, la lèvre frémissante : « Oh? dit-elle.

— Chère Madame, répondit-il avec un sourire avantageux, je vous rends que la moitié de ce que vous m'avez donné tout à l'heure. »

Elle ne comprit pas d'abord, et tandis que son esprit cherchait, ses yeux fixes gardaient leur expression hagarde. Lorsqu'elle eut deviné le mot de l'énigme, elle reprit vivement :

« Non! cela n'est pas la même chose. Ce que j'ai fait, je l'aurais fait devant mille personnes, et vous, m'auriez-vous traitée de la sorte, si seulement Polyxénie avait été là? »

Il protesta de son respect et de son obéissance. se confondit en mille excuses, et revint, par un détour habile, mais connu, à louer du bon vouloir de Marguerite ce qu'il avait obtenu par surprise.

La belle veuve (de sa vie elle n'avait été si belle), se recueillit une minute et répondit :

« Monsieur Mainfroi, si vous me demandiez la permission de vous embrasser, je n'aurais peut-être pas le courage de vous répondre non; mais j'estime que vous feriez mieux de ne me demander rien. »

Mainfroi mit un genou en terre et dit : « Revoyons notre veuve. »

Ils travaillèrent ce jour-là comme deux hommes, et se quittèrent sans avoir parlé d'autre chose que du procès. Seulement, à la dernière minute, M<sup>me</sup> de Montbriand prit la brochure et dit : « Nous avons oublié l'épigraphe.

— Que mettrez-vous?

— Ma devise, qui est aussi la vôtre. »

Rien ne fut changé dans leurs habitudes; ils se revirent le lendemain et tous les jours suivants aux mêmes heures et dans la même intimité; mais le laisser-aller des premiers jours ne se renouvela plus, chacun d'eux s'observait davantage : une révolution réparatrice était accomplie; la gêne se glissa dans leurs rapports la froideur se répandit peu à peu sur leurs entretiens. Cette gêne quelquefois abondait en jouissances secrètes, et cette froideur cachait un feu tout nouveau. Un seul geste de Mainfroi avait tué le bon rayon chez Marguerite et réveillé ou éveillé la femme.

Cependant le mémoire était lancé; on ne parlait pas d'autre chose au palais et dans la ville. Le succès littéraire fut très vif; on admira partout cette argumentation suivie, serrée, poignante, qui égorgeait l'adversaire sans sortir un moment du ton modéré et sans choquer aucune convenance. L'opinion publique se retourna le parti pris de certains magistrats fut ébranlé. Le défenseur de Vaulignon, qui était un homme éminent, s'empressa de rédiger un *factum* énergique; mais il commençait à douter de la victoire, et il poussait ses clients à une transaction. Quelques officieux s'entremirent; on offrit à M<sup>me</sup> de Montbriand de lui laisser le peu qu'elle avait, et de lui parfaire en viager dix mille francs de rente. Le procureur général appuya sous main ces tentatives; il fit entendre à Mainfroi que sa cause, excellente en équité, mauvaise en droit, devait s'accommoder de la demi-satisfaction qui était offerte; mais l'avocat et la plaideuse maintinrent résolument leur « tout ou rien. » Plus ils voyaient l'ennemi se démoraliser, plus ils s'affermirent en courage.

La curiosité publique avait d'abord respecté le deuil et la misère de Marguerite; peu de gens la connaissaient en ville; les maisons qui s'étaient trouvées en relation avec son père ne jugèrent ni utile ni prudent de renouer avec elle. D'ailleurs le marquis Gérard et la petite Bavaroise avaient pris les devants en visitant à tort et à travers tout ce qui faisait un semblant de figure.

Mais lorsqu'on vit un personnage comme M. Mainfroi épouser publiquement les intérêts de la jeune veuve, lorsque le gain de sa cause parut assuré, lorsqu'enfin la malice ou le dépit des membres de famille insinua que le bâtonnier de l'ordre, en défendant M<sup>me</sup> de Montbriand, combattait pour ses propres foyers, le monde avisé de Grenoble prit ses mesures en conséquence. On se dit que Mainfroi, célèbre comme il l'était, protégé par le nouveau ministre et de plus en plus prédestiné aux hautes fonctions de la magistrature n'irait jamais s'enterrer à Vaulignon; il resterait en ville, et il resterait très riche, marié à une jeune femme, en position de recevoir souvent et bien. Cette maison, qui joindrait l'utile à l'agréable, serait peut-être difficile à forcer l'an prochain; pour l'instant elle était ouverte à quiconque saurait prendre date et devancer la victoire. Il n'y avait pas à lanterner, si l'on voulait plaindre M<sup>me</sup> de Montbriand en temps utile; aussi la foule envahit-elle en hâte le pauvre logement où la veuve s'était morfondue à loisir. « Ça, Madame, disait Polyxénie, avec une pointe d'humeur villageoise,

paraît que nous sommes devenues bien aimables depuis que le procès est à moitié gagné? » Marguerite, qui n'avait jamais su faire ni écouter un mensonge, éprouvait mille démangeaisons de rompre en visière à ces amis du bon moment; il fallut toute l'éloquence de Mainfroi pour dompter son honnête orgueil et l'amener à rendre une visite sur dix. Les maisons qu'elle honora de sa présence se transformèrent en foyers de propagande, en bureaux d'enrôlement, et comme l'avocat les avait choisies une à une avec son tact infaillible, l'élite de la ville fut bientôt rangée sous les bannières de M<sup>me</sup> de Montbriand.

L'affaire était inscrite au rôle du mardi 23 janvier; les plaidoiries, les répliques, les conclusions du procureur général et le prononcé de l'arrêt devaient prendre vraisemblablement deux audiences. Le mardi matin, à neuf heures, l'avoué Picardat força la porte de sa cliente et vint lui dire que Bénéaud, l'avoué des Vaullignon, offrait six cent mille francs sur table. Marguerite répondit : « Je n'en demandais pas autant et c'est plus d'argent qu'il ne m'en faut pour vivre selon mes goûts; mais si je transigeais une heure avant l'audience, j'aurais l'air de mettre en doute le succès de I. Mainfroi. L'affaire suivra son cours. »

Ce n'était ni l'amour de la paix ni la peur du scandale qui avait conseillé un si grand sacrifice à la marquise Augusta de Vaullignon. Elle jetait une partie de sa cargaison parce qu'elle voyait le navire à la côte. La veille au soir, dans tous les cercles de Grenoble, on avait fait des paris de proportion à neuf et dix contre un.

Les débats s'ouvrirent au milieu d'un silence avide. Le prétoire était gorgé de monde comme aux plus grandes fêtes de la Cour d'assises. On y remarquait la magistrature et le barreau, la haute bourgeoisie de la ville et la noblesse des environs, les officiers généraux de la garnison, les femmes du monde, cent cinquante ou deux cents amateurs d'éloquence judiciaire, députés par les doctes cités de Vienne, d'Aix et de Lyon, enfin la population rustique de Vaullignon et des Trois-Laux, qui ne paraissait pas tenir la balance égale entre la bonne demoiselle et l'étrangère. Le marquis Gérard et sa femme étaient présents; ce fut pour eux une rude journée. Polyxénie, rendant compte de la séance à sa maîtresse, se comparait à deux écrevisses dans l'eau qui chauffe. Non seulement ils se virent malmenés par Mainfroi, mais ils connurent à des signes certains que l'assemblée, vassaux compris, les tenait en médiocre estime.

Mainfroi remplit la première audience à lui seul. Jamais il n'avait parlé si longtemps, avec cette abondance et cette ampleur. Les fanatiques de son talent se disaient à l'oreille : « C'est bien lui, et pourtant c'est un autre homme; Démosthène tourne au Cicéron; le courant de son éloquence s'enfle et déborde; c'est un ruisseau qui devient fleuve. » Les célébrités de province ont ainsi leurs enthousiastes, qui sont de fins critiques malgré tout, gourmets passionnément épris d'un certain crû, mais d'autant plus aptes à préférer le vin des bonnes années. Personne ne douta que cette transformation de Mainfroi ne fût un miracle de l'amour; les quelques sceptiques qui n'aient sa passion pour M<sup>me</sup> de Montbriand durent se rendre à l'évidence. L'auditoire ne lui sut pas mauvais gré de cette concession aux faiblesses humaines; on lui avait déjà reproché la froideur de ses plaidoiries, et certaine rigidité métallique qui rappelait un peu trop le style impassible de la loi. La foule prit plaisir à s'échauffer avec lui; la sympathie publique éclata plus de vingt fois en applaudissements que les audiciens réprimèrent par habitude, mais sans conviction et sans autorité. Le président, ému lui-même jusqu'aux larmes, oubliait de réclamer le silence.

Au sortir de l'audience, Mainfroi s'enfuit au grand trot de ses chevaux; il était temps : les braves gens de Vaulignon et des Lauriers le cherchaient pour le porter en triomphe. Il courut chez M<sup>me</sup> de Montbriand et lui dit : « Ma belle cousine, voulez-vous me donner à dîner ? Ou je me trompe fort, ou je vous apporte le pain. »

Le lendemain, même affluence au palais. L'avocat du marquis Gérard parla longtemps et parla bien, sans espoir de gagner la cause. Il maintint ses conclusions pour la forme, mais en homme qui serait content de s'en voir adjuger le demi-quart. Mainfroi répliqua en peu de mots, la duplique de l'adversaire fut traînante et mal écoutée. L'intérêt se portait de plus en plus sur le procureur général, M. Sébert. On savait qu'il s'était montré favorable au fil de Vaulignon; on ne supposait pas que l'éloquence de Mainfroi eût glissé sur ses préventions sans les entamer; on le savait honnête et consciencieux, mais d'une impartialité qui frisait parfois l'irrésolution.

A quatre heures moins quelques minutes, M. Sébert déclara qu'attendu l'heure avancée et l'importance de l'affaire, il demandait remise à huitaine pour les conclusions du ministère public. Le président leva la séance, et la foule s'écoula en murmurant un peu

Lorsque Mainfroi rentra chez lui, il trouva sur sa table un pli et un télégraphe. La dépêche, transcrite sur grand papier, se formulait comme il suit :

« Le ministre de la justice à M. le comte Mainfroi de Gartières.  
 « Je suis heureux de vous annoncer qu'un décret rendu sur ma proposition, en date de ce jour, vous nomme procureur général près la cour de Grenoble. »

Décidément le copain de M. de Mondreville avait bonne mémoire. Il se rappelait même un point négligé depuis deux générations dans la famille Mainfroi. L'aïeul paternel de Jacques était comte de l'empire, et il n'avait tenu qu'à lui de rendre son titre héréditaire en érigeant en majorat une terre de dix mille francs de rente ; mais pour substituer perpétuellement un grand tiers de sa fortune, cet honnête homme aurait dû dépouiller en partie quatre enfants, sur cinq qu'il avait. Voilà pourquoi Jacques et son père étaient restés Mainfroi tout court. Or depuis quelque temps le conseil du sceau des titres adopte une jurisprudence qui abolit rétroactivement l'usage du majorat : il est naturel que le second empire ne marande pas trop la noblesse du premier.

Gartières était le nom d'un petit bien de campagne conservé depuis longtemps dans la famille et qui restait à Jacques. Trois ou quatre Mainfroi, entre le quinzième et le dix-huitième siècle, avaient cousu Gartières à leur nom pour se distinguer des Mainfroi de Bois-Vizille et des Mainfroi de Jaubeuf, éteints aujourd'hui. Le ministre n'avait pu être si bien renseigné que par M. de Mondreville ; ce bon vieillard, un peu trop entiché lui-même de sa noblesse, s'indignait par moments qu'on ne fût pas titré lorsqu'on avait trente-deux quartiers et le reste.

« Bah ! répondait Mainfroi, je ne pourrais jamais être aussi fier de mon titre que je suis orgueilleux de mon nom. »

Vingt fois peut-être il avait tenu ce langage, et toujours dans la sincérité de son âme ; mais maintenant qu'il avait le titre et le nom devant lui, maintenant qu'il lisait et relisait sur la dépêche matérielle ces cinq mots parfaitement assortis : *le comte Mainfroi de Gartières*, il lui semblait que le tout formait naturellement une harmonie majestueuse, et qu'en retrancher la moindre syllabe était un crime de lèse-grandeur. Cette contemplation l'enflait à ses propres yeux ; l'idée d'un avantage superficiel, extérieur, dû à ses services d'un mort et à la bienveillance d'un homme en place, lui fit oublier un instant son vrai mérite et ce succès tout chaud

qu'il ne devait qu'à lui-même. Toutefois, comme il n'avait rien d'un sot, cette ivresse fut bientôt cuvée; il arriva promptement à se la reprocher et voulut en sonder la cause. Il descendit au fond de son cœur et trouva, quoi? Le vague sentiment de l'attraction qu'un titre exerce sur les femmes, l'idée d'une plus value matrimoniale, le regret de n'avoir pas été comte de Gartières à trente ans : c'était penser à Marguerite. Il ne se dit pas : « Maintenant je suis à même de lui offrir un nom aussi brillant que celui de son père ou de son premier mari. » Tout occupé qu'il était de la belle veuve, il ne s'avouait pas qu'il en fût amoureux, ou, s'il se l'avouait parfois, c'était avec le ferme propos de se vaincre et de respecter une loyale créature qui ne pouvait être sa femme. Il n'admettait pas l'hypothèse d'un mariage avec cette cliente qui lui devrait tout : sa délicatesse et sa dignité lui fermaient les perspectives de l'avenir; mais il prenait un plaisir amer à bâtir mille châteaux en Espagne dans l'irréparable passé.

Sa rêverie fut coupée au plus bel endroit par un billet de Marguerite. « Mon cher cousin, écrivait-elle, n'aurai-je pas le plaisir de vous remercier aujourd'hui? » Il réfléchit qu'il aurait mauvaise grâce à dédaigner des éloges qui devaient être ses seuls honneurs, et il courut chercher le denier de la veuve avec un empressement qu'il se déguisait à lui-même. « Polyxénie, dit-il en entrant, annoncez M. le procureur général.

— Une farce, monsieur?

— La vérité, ma fille.

— Mais vous n'avez rien de changé! Enfin, puisque ça vous amuse... Monsieur le procureur général! »

A ces mots, il se fit un brouhaha dans le petit salon, puis un grand bruit de chaises suivi d'un profond silence. Mainfroi tombait au milieu d'un encombrement de visites, et le procureur général annoncé à brûle-pourpoint chez une plaideuse, c'était un coup de théâtre comme Grenoble n'en avait jamais vu. « Comme s'écria Marguerite, c'est vous! La folle!

— Elle n'a pas menti. J'ai reçu ma nomination en sortant l'audience. »

On s'empressa autour de lui pour le complimenter à la ronde. Un des assistants remarqua qu'il avait commencé sa carrière de avocat par un Marengo et qu'il la terminait par un Austerlitz.

« Ainsi donc, demanda M<sup>me</sup> de Montbriand, vous ne plaidez plus!

- Jamais, Madame.
- Et si cette nouvelle était arrivée hier matin, vous n'auriez pas pu me défendre ?
- Comme avocat, certes non.
- Alors béni soit Dieu d'avoir retardé l'aventure !
- Dieu, ou le ministre, on ne sait.
- Mais, j'y pense, si vous êtes procureur général, M. Sébert n'est plus. Moi qui avais si grand'peur de lui, je n'ai plus rien à craindre ! C'est vous qui prendrez la parole au nom du ministère public, et vous n'aurez qu'à dire : Messieurs, je vous renvoie à la plaidoirie de M<sup>e</sup> Mainfroi, elle exprime mon opinion tout entière.
- Ah ! pardon. Ce procédé simplifierait les choses, mais je doute qu'il soit permis.
- Si la loi le défend...
- Non ; la loi qui pense à tout, n'a point prévu le cas, que je crainte. Elle interdit au juge de siéger dans une affaire où il aurait aidé, elle semble ignorer qu'un simple avocat, par un coup de fortune, peut devenir de but en blanc chef du parquet ; mais où le code ne dit rien, les convenances décident. Je céderai la place à l'avocat général ou à un substitut.
- En avez-vous le droit ? Est-ce que le garde des sceaux n'a pas formellement demandé que le procureur général parlât en personne ?
- C'est, ma foi, vrai ! je l'avais oublié ; mais le ministre qui a donné cet ordre est remisé sous la coupole du Sénat ; son successeur, que je verrai sans doute avant trois jours, est le plus galant homme du monde, et je suis sûr de m'entendre avec lui. »
- Les nominations parurent au *Moniteur* le jeudi 25 et arrivèrent à Grenoble le vendredi. M. Sébert était nommé président de chambre à la cour de Bordeaux, pas un mot sur le sort de M. de Gondreville. Mainfroi partit pour Paris le soir même, et courut inscrire chez le copain, qui était au conseil. Dans la journée du samedi, il reçut un billet très cordial qui l'invitait à déjeuner le lendemain au ministère.
- L'homme d'État l'accueillit à bras ouverts et s'excusa de lui proposer un déjeuner d'auberge en échange du bon dîner de Fleurance. Aux premiers mots de remerciements, il interrompit son conversation et lui dit : « Vous ne me devez rien ; c'est mon vieil ami Gondreville qui a tout fait. Il a même retardé votre nomination pour vous laisser le temps de plaider la grande affaire. On dit que

vous avez été admirable; *l'Impartial* et le *Courrier* célèbrent votre éloquence; bravo! J'ai fait vœu d'écrémer l'ordre des avocats au profit de mes parquets. Sébert était insuffisant, je l'ai envoyé s'asseoir. Il est cause que l'arrêt n'est pas rendu, et que le public et les plaideurs sont encore dans l'anxiété.

— Le pauvre homme était d'autant plus embarrassé qu'il avait reçu l'ordre de prendre parti dans l'affaire. J'aime à croire Monsieur, que vous n'entendez pas me faire hériter de cette obligation?

— Je n'ai rien à vous dire, je ne sais rien, je ne veux pas connaître du procès Vaulignon, ni d'aucun autre. L'intervention du pouvoir exécutif dans les affaires civiles est un abus contre lequel je réagirai de toutes mes forces. Ne prenez conseil que de vous-même, ne suivez que les impulsions de votre conscience, ne faites que le bien, et soyez sûr *a priori* que je suis d'accord avec vous.

— Ce n'est pas tout d'avoir raison, il faut encore y mettre les formes, et si je montais au parquet mercredi prochain pour appuyer ma plaidoirie de mercredi dernier, on trouverait assurément que j'abuse.

— L'affaire revient donc mercredi? Eh bien! pour vous mettre à votre aise, je vais tâcher qu'on fixe à mercredi votre audience de serment. Il faudra, bon gré, malgré, que la cour s'arrange sans vous, et vous trouverez l'arrêt rendu en revenant à Grenoble. »

Mainfroi ne demandait rien de plus. Au dessert, il risqua une allusion délicate à ce titre de comte dont on l'avait gratifié sans son aveu. Selon lui, M. le premier avait poussé la bienveillance un peu trop loin dans cette affaire. « Ne vous en prenez qu'à moi seul, dit le ministre. Mondreville m'a fourni les renseignements mais sur mon initiative. Notre devoir n'est pas seulement d'empêcher l'usurpation des titres par nos jeunes ambitieux en robe; ne dois pas tolérer qu'un homme de votre naissance commette par modestie une usurpation de roture. Si le respect de la justice est ébranlé par la fausse noblesse, son prestige est doublé par la vraie. Habituez-vous donc à signer le nom de vos aïeux tout long; cela vous paraîtra d'abord compliqué, mais cette nouveauté ne déplaira pas à M<sup>me</sup> la comtesse Mainfroi de Gartières. Voyez que je suis au courant. »

Jacques bondit sur sa chaise. « Ah! Monsieur, s'écria-t-il, vous jure qu'on vous a mal informé.

— Tant pis! Vous êtes d'une race qu'il ne faut pas laisser être.

re, et le mariage qu'on annonçait publiquement à Grenoble me semblait fort bien assorti.

— Il est certain que la personne dont on vous a parlé mérite tout le respect et tout l'attachement d'un homme; il est vrai que je l'ai recherchée avant son mariage et que je ne me suis pas vu déancé par un autre sans éprouver quelque regret; mais depuis qu'elle a bien voulu m'appeler à son secours, pas un mot, pas un signe ne m'a donné lieu de penser qu'elle m'honorât de la moindre référence. Et d'ailleurs, fût-il vrai qu'elle m'aime autant que je l'estime, il n'en résulterait qu'un éternel chagrin pour elle et pour moi, car je ne puis l'épouser sans encourir le mépris du monde et de moi-même.

— M'est avis qu'en ce moment le ministère public pousse les roses au noir. Je vous assure, Monsieur, que mes amis, qui sont en peu les vôtres, envisagent cette union d'un fort bon œil et ne la trouvent en rien méprisable.

— C'est qu'ils ne sont pas à ma place, Monsieur, et vous m'accorderiez, sans doute, que je suis le meilleur juge de mon bonheur. Lorsque M<sup>me</sup> de Montbriand (j'ose la nommer) m'a prié de défendre son appel, la cause était plus que perdue. La pauvre femme se trouvait exactement dans la position de ces plaideurs désespérés qui se livrent pieds et poings liés à un petit maquignon d'affaires. On lui dit : « Sauvez ma fortune, et je vous en abandonne la moitié! » Ma cliente est venue à moi par un autre chemin; elle m'a dit : « Sauvez-moi, et je promets de ne vous rien donner en échange. » Si maintenant je demandais ou j'acceptais sa main, elle ne va pas sans sa fortune, quelle différence y aurait-il entre le comte Mainfroi de Gartières et les petits avocats véreux?

— Il y en aurait une immense, à mon avis; mais j'avoue que les envieux ne manqueraient pas de gloser. Nous sommes loin du bon vieux temps où le moindre chevalier qui avait sauvé la princesse épousait sans scrupule aux applaudissements des peuples. J'ai encore vu l'époque où le premier médecin venu, ni riche, ni beau, ni très jeune, arrachait une malade à la mort et la conduisait à l'autel sans trop scandaliser les gens. On disait dans le public : « Tant mieux pour lui, et sa femme n'est pas à plaindre; mieux vaut encore épouser son médecin que de mourir. » Aujourd'hui, pour quelques malheureuses pièces de cent sous que vous aurez endues à une jeune et jolie femme qui vous aime et que vous aimez, la délicatesse vous interdit de faire son bonheur et le vôtre.

Ah! le monde a des raffinements d'honneur, des susceptibilités malades que j'admire, d'autant plus que nous savons, vous et moi, si les voleurs, les mendiants et les mouchards y forment une imposante minorité... Mais je n'insiste pas, n'écoutez que vos sentiments, et, si la conscience vous défend d'épouser une ancienne cliente enrichie par vous, mariez-vous à la Magistrature!

— Ainsi ferai-je, » répondit Mainfroi.

Son absence ne dépassa point le terme convenu; toutefois, il s'ennuya fort au pays des plaisirs faciles. En dépit du préjugé qui veut que les journées de Paris soient particulièrement courtes, il eut beaucoup de mal à tuer le temps, surtout aux heures qu'il avait coutume de perdre chez M<sup>me</sup> de Montbriand. Un silence se faisait en lui; il se sentait désœuvré, inutile, incapable; et s'il essayait de se secouer, le cerveau restait silencieux comme un grelot vide. Il monta en wagon le vendredi soir, plus joyeux qu'un lycéen qui part en vacances. Aussitôt débarqué et baigné, il courut chez M. de Mondreville sous prétexte de lui porter les amitiés du ministre, mais surtout pour apprendre une nouvelle que ni Fleuro ni Dominique n'avaient su lui donner.

Le premier président lui parla de tout, excepté de l'arrêt, et la visite commençait à traîner en longueur, lorsque Mainfroi, prenant son grand courage, demanda d'un air détaché ce qui s'était passé la veille à l'audience.

Edmond ABOUT.

(A suivre.)

---

---

---

# NOTES ET SOUVENIRS <sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## TROISIÈME PARTIE

1873-1874.

.....  
j'étais allé, pour finir quelques études, à la Cava di Salerne, en 1873 ou 1874. Ma femme seule était avec moi; nous avions confié le petit Jacques à mon frère aîné Vincenzino.

Chaque jour, nous partions pour travailler sur la route d'Amalfi qui borde la mer. Il n'y passait presque personne à certaines heures; et le capitaine Müller, un vétérán de la guerre contre le brigandage, nous avait assuré que cela n'était pas sans danger, les brigands tenant encore la campagne, moins nombreux, moins vifs, toujours audacieux, soutenus par la population, disciplinés comme autrefois.

Mais j'avoue que le côté pittoresque de leur affaire n'était pas pour me déplaire. On avait amusé mon enfance avec le récit très détaillé de leurs exploits. La fameuse loi Pica, loi martiale qui, par sa répression féroce, fut nécessaire à la sécurité du pays, était impopulaire. Elle avait suscité des colères et des rancunes dans la province à cause de tant d'innocents ou d'inconscients condamnés après des jugements sommaires.

Les brigands ne s'attaquèrent jamais à l'un des nôtres. Mon frère Vincenzino conservait même une lettre du fameux Fusco; je ne sais dans quelles circonstances il l'avait reçue.

Une compagnie du chemin de fer en construction l'avait chargée d'une somme très importante pour le payement des ouvriers, bien

Voir les numéros des 20 septembre et 5 octobre 1894.

qu'il eût à peine dix-huit ou dix-neuf ans. A cheval, sans escort Vincenzo traversait un pays réputé pour très dangereux. Peut-être avait-on pensé qu'il inspirerait moins de défiance à cause de son âge et de son juvénile visage d'adolescent blond.

En arrivant près d'un gué que des pluies, ou je ne sais quel accident, avaient effondré par places, il vit surgir à ses côtés un homme à cheval très armé, qui l'appela par son nom, le guida. Lui parla de mon grand-père Baracchia, l'architecte des Salernes. C'était Fusco. Il connaissait à fond l'histoire de sa province. Quand il le quitta, Fusco mit une plume sur le chapeau de mon frère et lui recommanda de la garder jusqu'au lieu de sa destination.

Le lendemain, un enfant remit une lettre de Fusco. Celui-ci rappelait le service rendu la veille, donnait exactement le chiffre de la somme que portait Vincenzino et réclamait une montre à la condition dont il indiquait l'exacte valeur. Le nom de mon grand-père avait sauvé l'argent de la Compagnie qui paya la montre sans observation. Vincenzino la fit parvenir avec les précautions recommandées ; mais il ne détruisit pas la lettre, comme Fusco lui demandait. Seulement elle fut mise en lieu sûr ; il ne la montra qu'après la mort de ce dernier quand elle ne pouvait plus nuire.

Qu'on ne juge pas d'après les idées françaises ; telles étaient nos mœurs.

A Salerne, à Cava, je n'étais pas dans mon pays, où les souvenirs du passé, du reste, ne m'auraient plus servi. Le terrin de Fusco se montrait parfois chevaleresque, et doux aux pauvres. Mais il était mort. Je n'ai pas ouï dire qu'il eût fait école.

Aussi, quand nous étions installés sur les rocs de la route de Malfi, loin de tout secours, ma femme tremblait-elle bien un peu. Dès qu'une silhouette se dessinait au loin :

— Pourvu que ce ne soit pas un brigand !

Un homme passait, marin, chasseur ou paysan.

— Buon' giorno.

— La madonna v'accompagna.

C'était tout. Et comme nous étions jeunes, on s'en amusait.

— Ma pauvre Titine, ce ne sera pas encore pour aujourd'hui. Tu quitteras l'Italie sans les avoir vus.

— Bon ! disait-elle. Je suis si peu curieuse.

un jour toutefois, le passant me parut suspect.

Il était un beau gars à l'œil inquisiteur et vif, qui marchait d'un air assuré, son fusil sur l'épaule. Il nous observa profondément, puis, il s'arrêta.

nos toilettes n'avaient rien de brillant, la poussière des routes avait mis bon ordre à toutes les tentatives de coquetterie. Les moyens de locomotion manquaient; nous avions une heure et demie de marche à faire dans le soleil et la poussière; et pas de réserves de rechange. Ma femme portait une robe d'indienne à fleurs pâles à fleurettes blanches, fabriquée par elle, avec un revêtement de paille noire qu'elle avait garni de petites ailes : pas de bijoux. Un waterproof dans une courroie pour la poussière ou la pluie composait toute sa garde-robe. Mais habits étaient pour elle.

- Buon' giorno.

- La madonna v'accompagna!

l'homme s'éloigna.

Malgré moi, je fis : Ouf!

Après au bout de cinq minutes, le bruit de ses gros souliers résonna de nouveau sur la terre sèche; il revenait.

Cette fois!... murmura ma femme.

Malgré moi! pour cette fois, je ne doutais pas non plus.

La route était parfaitement déserte. Sur nos têtes, le ciel était probablement bleu; près de nous, la mer muette.

L'homme nous examina de nouveau, l'un après l'autre. Je peisis avec le même soin; ma femme n'abandonna pas la pose que j'adoptais en ce moment.

Je sentis la présence de l'homme derrière moi.

On peut regarder?

Si vous voulez.

Je ne sais pas si je suis brave. Certes j'ai côtoyé de laides âmes; mais je ne me souviens pas que l'un des autres m'a joué de vilains tours. J'en éprouvais une gêne, une nausée, une indignation hautaine; mais l'idée ne m'est jamais venue de provoquer qui que ce soit. Il me semble que je n'aurais battu très bien tout de même. La vérité, c'est que je n'ai pas le sentiment du danger. Mais quand il s'agit des miens, je sens tout à fait pâlir en moi la peur puérile avec des nervosités de femme. En ce moment, j'eus peur.

Il me semblait que le corps frêle, enveloppé de bleu pâle, allait glisser sur le roc et tomber dans la mer, poussé par un poignet de

brute. Et l'image de mon petit Jacques passa devant mes yeux. Je peignais toujours.

L'homme reprit :

— Je ne vous gêne pas ?

— Non.

Je levai les yeux. Ma femme était paisible, très pâle; mais elle ne tenait plus la pose et sa tête se tournait vers moi, vers l'homme.

Lui, tranquillement, quitta sa place et s'assit comme nous sur une pierre en saillie.

— Il fait lourd.

— Oui. Surtout à marcher.

Puis, brusquement :

— Joli tableau. Ça se vend cher ?

— Quand on peut. Pas toujours. Ça vaudra peut-être beaucoup d'argent plus tard, quand je serai vieux. Voulez-vous l'acheter ?

Ce mot détendit l'expression durement attentive de sa face et il éclata de rire :

— Moi ? Pour mettre où ? Et puis... elles ne vont pas, les faïences, depuis... les Piémontais. Peintre !... est-ce que c'est un bon métier ?

— Des fois. Pour ceux qui vendent. Mais quand on ne vend pas, c'est un métier de chien.

— Un camarade... pas riche... qui vient travailler par ici, un temps en temps... m'a dit la même chose.

Je crois me souvenir qu'il nomma le petit Mancini, brave garçon, fort besogneux en ce temps-là.

Je sentis le besoin d'avoir ma femme près de moi pour la défendre en cas de danger.

— Viens voir, dis-je en français.

Ce fut une maladresse. Les mots inconnus éveillèrent la défiance de notre dangereux compagnon. Il se dressa sur ses pieds, regarda farouche, hostile.

— Elle est *fuorastiera* ? (du dehors), Piémontaise ?

— Non. Française.

La crispation de son visage se dissipa; l'homme s'assit de nouveau sur le banc.

— Mon frère est en France, du côté de Marseille. Quand vous aurez l'argent du voyage, allez-y donc. C'est tout gens riches

vous vendrez des tableaux. Alors, elle est votre femme, la norina?

— Oui.

Un sourire monta de ses lèvres à ses yeux bruns.

— Avec le sacrement? demanda-t-il.

— Mais oui.

Il fit claquer sa langue, ouvrit les lèvres, s'arrêta :

— Est-ce qu'elle nous comprend?

— Comme une Napolitaine.

— Ah! Diavo... mâchonna-t-il, en retenant la plaisanterie prête à jaillir.

Puis :

— On peut lui parler?

— Certainement. Elle prononcera mal; voilà tout.

Mors, ce fut à ma femme qu'il s'adressa, très poliment d'ailleurs.

Puisqu'il s'était informé de mon métier, elle lui demanda le nom.

Il tressaillit. Un tic des paupières que nous avions observé déjà, serrement de sa lèvre inférieure remontée sur la lèvre supérieure indiquèrent le dangereux rôdeur, prêt aux coups de force.

Après réflexion préparatoire, il répondit :

— Je voyage... de jour et de nuit... Et je ne crains personne de ceci.

Il frappa son bras de sa main droite, montra son fusil; puis un geste facile, glissant son coude en arrière et le ramenant en avant, il fit jaillir un couteau, tout de suite en main, la pointe au bout de l'index.

Ma femme changea de conversation.

— Elle parle bien, disait-il. Ce n'est pas tout à fait ça. On la comprend. C'est gentil.

Puis, il demanda mon âge,

— Vingt-sept ans.

— Je suis plus vieux que vous; j'en ai vingt-huit.

À-dessus, il nous donna des conseils.

— Vous avez tort de vous risquer comme ça, loin de tout le monde. On fait de mauvaises rencontres... Des brigands!...

— Ah! répondis-je, je n'aurai pas cette chance-là!

Stupéfait, il murmura :

— Pourquoi?

— Néh ! fit ma femme : on leur vendrait de la peinture.

Ce fut tellement inattendu, même pour moi, l'accent de la Parisienne ajoutait une note si drôle, qu'un fou rire nous gagna tout et rompit décidément la glace.

Sur le point de nous quitter, il tira de sa poche une bouteille.

— Pour boire à la santé de la signorina.

J'eus le tort de faire signe à ma femme d'accepter. Il s'en aperçut et prit ombrage :

— Elle ne voudrait pas ?

— Les femmes sont des enfants. Il faut leur dire, expliquai-je. Son orgueil de mâle approuva.

On servit Titine dans une timbale ; il me passa la bouteille but après moi.

Le vin était exécrable.

Ensuite il me tendit la main.

— Allons. Il me déplaît de vous quitter. Vous êtes gentils. Vous êtes de braves gens. La madone vous fera vendre des tableaux pour acheter des bijoux d'or à la signorina. Cent de beaux jours ! Au revoir.

Il s'éloigna de son pas assuré ; quand il eut disparu, je plongeai dans mon bagage.

Nous n'avions plus d'imprudences à commettre et c'était miraculeux qu'il ne nous fût rien advenu de fâcheux. Le soir, nous arpentâmes les routes solitaires pour aller voir le golfe et nous rentrâmes à une heure, deux heures du matin. Pour nous rassurer, nous chantâmes en rythmant la marche ; ma femme, serrée contre moi, s'effraya de toutes les ombres, tressaillait au plus léger bruit.

De plus, nous étions descendus dans un hôtel hors la ville, des arrivées insolites de voyageurs nous réveillaient la nuit. Nos études étaient suffisamment achevées. Notre valise fut bâclée très vite. L'homme pouvait, devait s'informer. Un artiste avec une Parisienne, ça se retrouve facilement dans un petit pays comme Cava et les Napolitains s'exagéraient mes gains et le succès.

Je songeais à ma femme, au petit.

Le dernier repas achevé, l'hôte nous remit sa note, singulièrement légère ; et nous partîmes pour Naples avec le premier train du soir.

1874.

C'est en 1874 que j'allai pour la première fois à Londres après avoir envoyé pour le Salon mon tableau : *Fait-il froid!*

Je partis au commencement d'avril, afin de préparer les logements. Jacques n'ayant que vingt et un mois, il avait encore sa nurse, une femme de la montagne, d'Ospedaletto, derrière le suve, et qui fut bien la plus étrange créature, mi-brigande et -sorcière, avec des dents de fer, des yeux noirs, maigre comme une chatte sauvage, subtile et naïve; oui, rouée « comme potence » voleuse!!! Toute surprise quand on lui démontrait qu'elle avait dérobé des serrures.

On ne put jamais l'avoir propre et bien habillée.

Les mardis et les vendredis, il fut impossible d'obtenir qu'elle levât et peignât. Elle aurait cru que la foudre allait la pulvériser. On lui achetait des vêtements; elle les portait une fois ou deux et les serrait pour « Nicoletta », sa fille, à qui, de cette manière, elle composait un trousseau. Modeste, au surplus, car, une fois avertie, ma femme achetait des choses peu coûteuses.

Quand une pièce d'argent manquait, nous lui disions :

— Mamma Zezella(1), tu resteras dans la chambre du petit jusqu'à ce que tu l'aies retrouvée.

En prise, elle s'enfermait, décousait la pièce cachée dans ses vêtements et la rendait.

Elle pourtant, elle fut une excellente nourrice, dévouée à l'enfant, soit par affection, soit par l'appât d'une assez jolie somme mise quand elle s'en irait si Jacques se portait parfaitement bien.

Dès mon arrivée, seul, à l'hôtel, je tombai malade. Ma femme ne vint me rejoindre tout de suite, sans amener Jacques, le malade et contagieux.

Elle confia l'enfant à la Filomena, avec promesse d'une somme de retour s'il ne survenait rien de fâcheux. Mais elle mit la nourrice elle-même sous la garde d'une cuisinière qui nous était dévouée.

Après huit jours, ma femme put revenir pour chercher le petit et la Filomena.

Nounou; pron. : *tzetzella*.

Nous avions loué dans Marlborough road une maison tout meublée.

La nourrice montra son savoir-faire.

À peine installée, cette sauvage, qui n'avait quitté son pays que pour passer quelque temps à Naples et des mois chez nous à Paris, trouva le moyen de se procurer tout ce qu'il fallait, même de la levure pour les pâtes qu'elle confectionna.

Elle trouva sa route pour aller et revenir sans rien demander puisqu'elle ne parlait ni l'anglais ni le français. Pas même l'italien.

À notre retour, la mer fut si mauvaise que les passagers ne pourraient pas qu'on eût permis l'embarquement.

Deux fois l'eau passa par-dessus les bords, emplissant le bateau jusqu'à nos chevilles.

L'enfant, âgé de deux ans, pleurait. Alors, pour le calmer, Filomena se mit à chanter ses berceuses, mélodies étranges dont les dernières notes prolongées accentuaient la tristesse de la nuit furieuse et noire.

Des gens en eurent le frisson, se plaignirent.

Elle ne comprenait pas les mots, voyait le mécontentement haussait les épaules, insoucieuse, brave, agressive, montrant dans un rire ses dents serrées de louve.

— Qu'est-ce qu'ils veulent de moi? Pensent-ils que je vais laisser pleurer ce Nennillo pour leurs beaux yeux?

Et sa forte voix, superbe, recommençait :

Tous les biens me sont venus dans les langes,  
J'étais petite et je ne comprenais pas  
Qui me donnait une morsure, qui un baiser,  
Et qui disait : « Donne-la-moi. »

Je voudrais retourner une autre fois dans mes langes,  
Je voudrais voir qui voulait du bien à moi.  
Ce fils à moi est né avec les anges,  
On l'a baptisé dans un vase en or.

Dors, Ninno mien, dors tranquille,  
Car moi, du dehors, je te suis gardienne,  
Je te garde et la porte et les murs.  
Je te garde, une arme à la main.

Si quelqu'un pénètre à l'obscur,  
Les cloches des morts je ferai sonner,

Nonna, nonna, nonna, nonnarella.  
Il va dormir, cet enfant très beau.

— Tu ne vas pas finir, sorcière ! cria quelqu'un. Elle a l'air d'un seau de mauvais augure, la femme.  
Mais rien ne la fit taire, pas plus nous que les voyageurs.  
Je trouvais, au surplus, cela très beau.  
Nous débarquâmes tout de même.

Elle partit dès notre retour à Paris.

Et ma femme lui dit :

— Mamma Zezella, comment feras-tu pour communier devant madone avec l'argent que tu nous as volé ?

Elle ne s'en défendit pas et répondit simplement :

— Signorina, je passe par Rome. Il y a le grand pénitencier dans l'église du pape. Il sait de quoi il s'agit et me mettra sa barette sur la tête. Alors je communierai.

— En gardant l'argent ?

— Nèh ! sans ça, y aurait pas besoin du grand pénitencier.

Nous avons su depuis que, pour ne pas être volée pendant le voyage, elle avait fait semblant de pleurer avec frénésie.

Elle pleurait à volonté. Les gens s'informèrent.

Nous avons pris son billet jusqu'à la frontière. Elle avait l'argent dans sa poche pour le reste du voyage, ainsi que la somme nécessaire à sa nourriture. Mais elle garda le tout et des voyageurs toyables payèrent son passage, de la frontière jusqu'à Naples, la nourrirent pendant la route !

Dès le premier jour, Londres me fut propice. J'y allais, poussé par certaines difficultés matérielles que je presentais et dont il est inutile de parler. J'en revins au bout de trois mois, avec les difficultés aplanies, et je pus me remettre au cher travail.

1875.

Paris est sous la neige.

Dans toute la longueur de l'avenue, la nappe blanche couvre les branches dénudées, les feuillages persistants, les grilles des villas. Et nous partons tous trois vers les lacs. Jacques, guêtré, enveloppé, un cache-nez sur son béret, ne laissant voir que ses yeux.

Le bois rayonne sous le ciel pâle. C'est la solitude complète. Rien d'autre que nous par l'immense étendue.

Mais une silhouette se détache au tournant. Grêle et toute petite. Est-ce un enfant? Est-ce une femme?

C'est un Japonais vêtu de bleu, qui regarde le paysage, les yeux agrandis, un sourire vague sur les lèvres, sourire qui s'éclaircit en passant près de nous comme un amical salut d'entente.

Et j'ai comme une vision du Japon, de cette douce vie de rêveur à qui suffit une jonchée de choses blanches, pluie de neige ou pluie de fleurs, existence pour laquelle je suis fait; peindre, regarder rêver.

1875.

A Naples.

.....  
 Nous sommes au complet, peintres, sculpteurs, poètes, musiciens... « Toute la lyre! » dit Dalbono.

Trois femmes seulement : donna Filomena de Gregorio; donna Adelina Dalbono, une jolie, exquise Napolitaine, et ma femme qu'on appelle gentiment donna Titine.

Mais toutes les trois, gaies comme nous jusque-là, ne le sont plus également.

Donna Adelina, soucieuse, suit son mari d'un œil effaré.

Car il réfléchit, et le résultat de ses réflexions ne va pas sans inquiéter sa femme, qui le connaît bien.

Dalbono, c'est l'enfant terrible. De taille moyenne, le visage allongé, très fin, les cheveux noirs abondants, jamais à leur place, des yeux vifs et noirs, une forme élégante; voilà Dalbono,

Au moral, honnête homme et bon camarade. Un esprit endiablé, une verve intarissable. Inoffensif et joyeux. Ce que nous appelons chez nous : *un'vero galantuomo*.

Seulement, il s'emballe tout de suite; et rien n'est plus capable d'arrêter l'essor de sa verve quand il est lancé.

Tout à coup, il s'écrie :

— Attention! Je vais improviser, pour les *signore*, le ballet des quatre saisons.

— A toi tout seul?

— A moi tout seul! Et vous n'y perdrez rien. Je commence. Allez, les guitares!

Quelqu'un s'empare de l'instrument qu'on a toujours sous la main.

Dalbono annonce :

— L'Automne.

Il danse d'un pas mesuré, fort bien rythmé.

Puis, il s'arrête.

— Mesdames! l'Hiver!

En un instant, il s'est enveloppé de pardessus, de cache-nez, d'étoffes invraisemblables. Et la musique accompagne, lente, ses pas cauteleux. Il marche sur le verglas, nous explique à mesure qu'on est dans le pays du Nord — en Piémont — où l'on pleure à « *bella Napoli* », qui nargue les hivers. La figure se termine par un patinage sensationnel.

Mais l'Adelina reste songeuse.

Ma femme lui murmura :

— Ça va très bien.

— Hum! Nous ne sommes pas au bout!... Qui sait!... Avec Eduardo!...

Autre arrêt. Puis :

— Souriez, belles Madamines, voici le Printemps.

Il se défait des manteaux et de toute la défroque dont il était couvert. Bientôt, il jette son veston par-dessus les moulins imaginaires. Il est en bras de chemise, dansant avec grâce, imitant le souffle des zéphirs et le gazouillis des oiseaux. Il fait le papillon, mutine les fleurs!...

— Madone! soupire l'Adelina. Il n'a déjà plus sa jaquette; et nous ne sommes qu'au printemps! Eduardo! M'entends-tu? Fais bien attention! Vous n'êtes pas entre hommes. Il y a Titine et Filomena. Eduardo!... Eduardo!...

Mais Eduardo n'entend plus. Il est parti pour les régions lointaines... sur l'aile de la fantaisie.

— Gesu! Gesu! Madonna mienne! soupire l'Adelina.

La troisième figure s'achève.

Et voilà Dalbono qui salue l'assistance.

Puis, d'une voix solennelle comme l'expression de son visage :

— Guitares, soyez à la hauteur des circonstances. Jouez-nous des roses harmonieuses et sur un mode alanguiné. C'est la nature qui se pâme sous l'ardent soleil de juillet!

Il retire son gilet qui va rejoindre le veston et commence à déboutonner sa ceinture.

Un cri d'épouvante retentit; l'Adelina se précipite sur lui.

— Eduardo!... Il y a des femmes!

Eduardo n'entend plus; il est lancé. Sa femme le tient. C'est la lutte corps à corps. Adelina gronde, supplie...

Peine perdue!

Avant qu'on ait eu le temps matériel de se reconnaître, Dalbonc est en caleçon. D'un geste épique, il arrache la nappe restée sur la table, au grand dam de quelque vaisselle. Superbement drapé le voilà sur ses pointes.

Adelina, vaincue, reprend sa place.

Madone, Madone! Gesu! Gesu!

Et la danse éperdue s'achève sous le rire inextinguible de l'assistance.

Lui, radieux, s'affale contre la table; il trouve encore assez de souffle pour crier :

— Nèh!... Dites donc, vous autres? Est-ce que ce sera pour de main, les bravos?

1875 ou 1876.

Londres.

Un jour, mon ami X... amena Jourde, le ministre des finances de la Commune.

C'était un homme doux et bon, très grand, très pâle, avec un teint particulier, une sorte de blancheur céroïde, presque inquiétante. Il était maigre comme un ascète : pas de chair. L'épiderme adhérait tout de suite sur l'ossature. Ses yeux clairs, bien enchaînés, rayonnaient de franchise, avec une sorte de fierté tranquille. Un apaisement, un dédain fait de doux mépris et d'indulgence ne semblèrent être la caractéristique de son état d'âme à cette époque de sa vie.

J'eus la plus grande estime pour cet homme. Il était très cultivé, très intelligent. Fort pauvre, m'a-t-on dit. Mais sa tenue fut toujours irréprochable; sa personne soignée, correcte, charmante.

Il conta avec tristesses les péripéties de son évasion. Sur l'un de ses coreligionnaires politiques, il se taisait. Nous nous gardâmes de l'interroger. Un jour pourtant, il nous dit :

— Je lui ai rendu service de mon mieux; il ne me l'a pas payé.

Puis d'autres fois :

— Il faut aimer les idées et ne pas regarder les hommes.

Jourde était d'une probité hautaine, que j'eus l'occasion de constater.

Il vint très souvent. Ma femme et moi, nous l'aimions; Jacques moins. Il en avait un peu peur.

Dès notre retour à Paris, ma femme alla porter des nouvelles à sa mère, une brave femme, très simple, qui demeurait vers le boulevard Montparnasse.

Elle n'approuvait ni ne désapprouvait les idées politiques de son fils et se contentait de l'admirer.

Je l'ai revu depuis l'annistie.

Un peu las; plus triste. Découragé.

1876.

... A Londres, le jour du Derby.

M. et M<sup>me</sup> K... nous avaient invités.

Il fallut traverser l'immense ville, car nous habitions Saint-John'swood. Eux demeurent à Briton, à côté d'une maison qu'habita lord Byron, séjour que rappelle une inscription commémorative.

Leur maison n'était qu'un pied-à-terre, et j'avais remarqué le grand jardin tout en friche.

Ce détail me donna l'occasion de constater une fois de plus cette admirable courtoisie anglaise, que je ne trouvai jamais en défaut.

Pendant les quelques heures qui s'écoulèrent entre le déjeuner de la veille et celui du lendemain, M. K..., pour recevoir ma femme, fit organiser de fond en comble un jardin superbe, fleuri, plein de rosiers d'espèces les plus variées et les plus belles, dont on put tout de suite composer un large bouquet de fleurs avec la longueur des tiges et qu'il lui offrit pour mettre dans la voiture préparée qui devait nous conduire au Derby.

Nous fûmes stupéfaits quand on plaça la manne aux provisions et le panier de champagne. On aurait pu en nourrir toute une famille pendant huit jours avec des festins chaque soir.

Je ne raconterai pas le Derby; tous se ressemblent.

C'est la joyeuse kermesse où l'Angleterre est en fête.

Ah! les belles filles, aux grands gains boroughs, alors à la mode! Les toisons blondes, les teints clairs, les rires!

On mangeait sur les pelouses. Et les gypsies venaient dire la bonne aventure.

L'une d'elles prédit à ma femme qu'elle épouserait son amoureux dans l'année. M. K... en riait aux larmes, de son rire d'enfant.

— C'est le bouquet de roses, disait-il. Elle l'a pris pour un bouquet de promis.

Au retour, on buvait du champagne dans les voitures, donnant aux policemen les bouteilles à peine entamées, les pâtés à peine ouverts, les raisins, les fruits, les gâteaux, agrémentés de demi-couronnes. Eux acceptaient le tout, simplement.

Au retour, nous trouvâmes encore un souper somptueux. Et ma femme, qui mange peu, me regardait, inquiète.

— Oh! mon Dieu, murmurait-elle; jamais je ne pourrai faire honneur à tout ça. C'est que je n'ai pas faim du tout. Tu comprends, le grand air, les pâtés, le champagne!

— Bah! dis-je, essaye.

Elle mangea tout de même.

Quant à moi, n'est-ce pas, je suis un Napolitain. Je peux manger tant qu'on veut, avec plaisir, sans en souffrir. Comme je puis me contenter d'une salade de concombres et de piments doux avec des tomates encore vertes. Et même de moins!

Mon brave hôte, au surplus, me donnait appétit.

Et voilà comment j'ai fait tant de tableaux en Angleterre et comment j'ai tant aimé Londres.

C'est à travers la courtoisie, la bonté de mon ami que j'ai tout vu là-bas.

On conviendra que cela suffirait à des âmes plus rétives à la tendresse.

Je vois encore cet excellent homme; un gentleman dans toute la superbe acception du mot, qui fut un ami cher, comprit mon art et l'aima. Ses yeux s'animaient de notre gaieté. J'ai toujours admiré cette douceur d'âme singulière, l'une des plus parfaites que j'aie rencontrées.

Il parlait *swell*, mangeant la moitié des syllabes. Ma femme,

lui lisait l'anglais et l'écrivait assez correctement, l'entendait mal, comme les enfants qui l'apprirent à la pension, sans l'habitude de la conversation, avec une gouvernante.

Elle ne comprenait pas la moitié de ses discours, et c'est pour lui faire plaisir que je dis la moitié, car cette moyenne aurait encore été excellente. Mais elle s'amusait de confiance, assurée des bons sentiments qu'on avait pour elle. Et ce qu'il racontait de choses, avec sa voix lente, riant de son rire tranquille, si parfaitement content avec nous, ne saurait s'imaginer.

Un homme simple, autant que nous l'étions. Bon comme la bonté; comblant Jacques de ces étranges jouets anglais, boutiques de *butchers*, de *grocers*, instruments de musique enragée; se faisant tout petit, lui, géant, avec Jacques. Il lui disait en cachette : — Qu'est-ce que vous voulez? Dites-le-moi, little boy. Et j'irai chercher tout de suite

Jacques, un jour, le prit par la main et nous jeta de son air tranquille :

— Bon. J'emène M. K... Nous allons revenir...

Il fallait voir de quelle façon naturelle et ravie, le correct et charmant gentleman acceptait cette fantaisie d'enfant.

Jacques restait sérieux, tout à son affaire.

Ils revinrent ensemble, les deux mains encombrées de paquets. Anglais bien né, qui n'aurait pas porté le moindre fardeau jusqu'à la maison voisine, consentait, pour un enfant, à s'embarasser d'une charge, non pas lourde, mais fort apparente.

Jacques l'avait conduit chez un marchand de couleurs tout auprès.

Dans la boutique, il jetait son dévolu sur les objets à sa convenance, objets peu coûteux d'ailleurs, — heureusement. Et M. K... répéter sans cesse :

— Encore, little boy?

Le « little boy » continuait. Cependant ce fut lui qui se lasa et fit des observations.

— Ah bien! vous allez dépenser tout votre argent, vous. Et c'est-ce que M<sup>me</sup> K... vous dira après ça?

Je crois que, pour cette idée saugrenue, M. K... aurait acheté toute la boutique si l'enfant s'était laissé faire.

Voilà l'homme dans la vie intime.

Il me fut donné de le voir aux affaires. Quelles étaient les sien-

nes? Je ne m'en suis pas informé! D'ailleurs, je ne sais presque jamais ces choses-là si je ne les apprends pas par le hasard. Le mot *affaires*, à mon esprit, représente un monde fermé dans lequel je les enveloppe toutes.

Je sais qu'il me fit visiter la Bourse de Londres et la Cité aux heures du trafic, et qu'il m'expliqua longuement les privilèges auxquels il tenait et dont il était fier. Je sais aussi que nous sommes entrés dans un restaurant où personne n'était assis. Chacun prenait ce qui lui convenait, buvait, mangeait, faisait son compte soi-même — toujours exactement — m'affirma-t-il, et je crois que cela est vrai.

Des hommes venaient autour de lui, échangeaient des paroles brèves. Quelquefois, il écrivait des chiffres au crayon sur un morceau de papier. Ça marchait par cent mille pounds (deux millions cinq cent mille francs). C'est le seul chiffre que j'entendis et qui, là, ne me fit pas même rêver.

J'eus l'idée qu'on brassait des liasses de billets, la fortune d'un pays, d'un monde... et que j'étais parfaitement désintéressé de tout cela. Ces sommes ne me faisaient pas l'effet de donner ce qu'on aime, la vie paisible et les bibelots chers.

Étant trop, ce n'était plus rien.

Lui, restait froid, serré, sûr de soi, jaugeant tout dans un éclair, et, m'a-t-on dit, ne se trompant jamais.

Une fois en dehors des portes de la cité, le gentleman, insoucieux, accompli, solide et gai, redevenait l'ami qui vous emmenait vous amusait, s'égayait à nos dîners simples, où il préférait ne se trouver qu'avec nous trois.

Il servait chez lui des vins extraordinaires qu'il allait chercher lui-même à la cave, dont seul il avait la clef.

Chez nous, bière ou vin, n'importe quoi, lui suffisait.

Nous étions médiocrement installés. Mais il montrait clairement qu'il était venu pour rester. On s'organisait en conséquence.

S'il quittait Londres :

— Je gage, *my boy*, que vous aurez besoin d'argent... Voilà  
Il signait son chèque.

Les quelques bijoux de ma femme viennent de lui. Il les apportait comme une boîte de dragées, comme les jouets de l'enfant avec ce soin délicat de ne choisir qu'une chose acceptable, et, relativement, peu coûteuse.

Et c'était avec un rire de bonne humeur qu'il les lui voyait por

er tout de suite, branche de petits diamants, sur une robe de chambre en laine foncée, par exemple,

Je fis pour lui dix tableaux, sans compter ce qu'il acquit en dehors. J'y joignis son portrait et celui de M<sup>me</sup> K...

Il m'a promis de léguer le tout à la *National Gallery*.

— Ah! comme je le voudrais!

Chez lui, il y avait une salle rien que de mes tableaux.

Au-dessus, un grand hall avec des œuvres de tout le monde.

Il me disait des miens :

— Celle-ci, c'est ma galerie précieuse.

Nous l'adorions.

Il y avait de quoi, comme on peut voir!

1876.

Une femme se présenta pour poser l'ensemble; à première vue, cette prétention me fit sourire. Elle était grande et paraissait forte; mal vêtue d'un grand manteau limé, sans forme; un fichu de laine rouge, passé, dont la nuance délavée tournait à la lie de vin, couvrait sa tête. Elle portait dans ses mains un énorme manchon de cuirure, vison jadis, pelure maintenant. Avec ça, des feutres claudés, souillés de boue. Le teint brouillé, hâlé, gardait les traces de la vie en plein air, sans abri.

Je répondis d'abord :

— Merci, Madame; je ne fais pas de nu pour le moment.

Elle insista, timide :

— Vous pourriez toujours voir, Monsieur. Et puis... me recommander... Je vous assure que... je ne suis pas mal... Il ne faut pas vous fier comme ça aux apparences. Et je tiendrai la pose très longtemps. S'il faut poser pour des draperies... vous verrez... je... enfin... n'est-ce pas, Monsieur... *la vue n'en coûte rien*.

Cette phrase naïve me fit rire et je regardai la femme, toujours vulgaire, déjà moins laide; l'expression de son visage m'émut.

— Bien.

Elle passa dans la petite pièce où les modèles se déshabillaient. Et je continuai mon travail.

La femme fut prête en quelques instants :

— Voilà, Monsieur. Puis-je entrer?

— Oui.

Son corps, enveloppé dans une sorte de vieux burnous en mouseline rayée, le modèle entra; tout de suite elle se posa droite-

bien campée, comme une personne qui sait le fond des choses. Puis le burnous glissa.

Elle éleva lentement ses deux bras dans un geste parfaitement rythmique, joignit ses mains sur sa tête, les seins en dehors, la poitrine élargie, les reins cambrés...

J'en eus un éblouissement :

— Si vous voulez, maintenant, je vais dénouer les cheveux ?

Je fis *oui* d'un signe de tête.

Elle enleva son peigne et le lança au hasard sur le divan. Puis, d'un geste facile, elle développa la fauve toison.

C'était superbe.

Un corps merveilleux ; des hanches que nul corset n'avait déformées. Un ensemble harmonieux, telle une amphore.

— Oui, oui. Voulez-vous poser tout de suite ?

— Oh !... Certainement... Je crois bien !

Il était déjà tard ; mais j'indiquai les lignes en peu de temps. Et je lui donnai le prix d'une séance pour sa demi-heure.

Elle hésita.

— Monsieur... mais... je ne peux pas prendre... cinq francs... pour quelques minutes?... Alors... comme tout de même... j'en ai bien besoin... ce sera une séance... d'avance.

— Non, non. Gardez. C'est pour aujourd'hui. Vous reviendrez demain.

— Ah ! pour... pas même une demi-heure... Ça ne se pourrait pas.

On frappa.

Le modèle alla s'habiller.

C'était ma femme à qui je contai l'aubaine en lui montrant les lignes indiquées.

Il pleuvait à verse. Et nous habitions près de la porte du bois, c'est-à-dire très loin de tout moyen de locomotion, excepté pourtant le chemin de fer. Mais cela faisait encore dix ou douze minutes à marcher sous la pluie battante :

— Vous ne pouvez pas vous en aller pendant l'averse, Mademoiselle, dit ma femme. Asseyez-vous un moment. C'est une pluie d'orage.

Puis elle regarda le dessin, le modèle, et s'aperçut que la pauvre fille était fort pâle avec les lèvres violettes. Elle eut une bonne idée :

— Mais... vous avez posé l'ensemble? Et je suis sûre qu'on aura oublié de vous monter quelque chose pour vous réchauffer?

— Oh! Madame!...

— C'est l'habitude ici...

On lui fit apporter des biscuits et du vin.

Je compris en la regardant qu'elle était à jeun.

Elle hésita pour la forme. Nous fîmes entendre que ça ne se passait jamais autrement après les séances. Et, pendant qu'elle mangeait, confuse, affamée, ma femme causa :

— Comment vous appelez-vous, Mademoiselle?

— Flora, Madame.

— Oh! le joli nom.

— Elle regarda, très surprise.

— Ah!... vous trouvez?... Moi, je n'ose pas le dire... Je pense que c'est ridicule de s'appeler Flora... excepté, n'est-ce pas, sur les affiches. Là, ça fait bien.

— Sur les affiches?

— Ah! oui... Je suis... Vous m'emploierez tout de même, Monsieur?

— Mais oui. Pourquoi pas. Vous êtes?...

— Gymnasiarque.

Elle revint le lendemain. J'étais seul naturellement à l'atelier, et ma femme ne vient pas quand on pose l'ensemble tant que les modèles ne le demandent pas d'elles-mêmes. Elles l'ont toujours mandé d'ailleurs. Mais, sans cela, je ne pourrais pas les employer parce que j'ai besoin de dire mes impressions quand je travaille. J'en ai pris l'habitude. Quelque chose me manque si je suis seul devant ma toile.

Le premier mot de Flora fut :

— Si Madame veut venir quand je pose, moi... ça ne me gêne pas. Et...

Je compris que, même, elle le désirait.

Et ma femme put assister à la séance.

Loin de gêner Flora, je vis qu'elle appelait sa confiance et ses confidences.

C'était une bonne créature et une pauvre fille qui disait les choses avec une franchise, une simplicité que j'ai rarement rencontrées. Ses notions sur la morale et la vie nous parurent assez

rudimentaires. Pourtant, une sorte de candeur la rendit toute chante.

On avait cette impression qu'elle était et devait rester une enfant quels que fussent les hasards de son existence.

Elle avait voyagé partout, en Belgique et en France; n'ayant rien vu, ne connaissait rien des pays traversés.

— Quand on travaille, n'est-ce pas, disait-elle, on n'a pas le temps de se promener.

Jacques, avec ses habitudes d'indépendance, entraînait s'il lui plaisait et s'en allait de même. Flora rougit de plaisir et d'émotion, quand, en disant *bonjour*, il lui donna une poignée de main selon l'habitude qu'il avait prise tout seul.

Sans doute Flora n'était pas une honnête fille dans l'habituel acception du mot. Mais elle ne s'en doutait pas. Elle avait eu trois ou quatre liaisons presque maritales, fidèles pendant leur durée, toujours avec des camarades faisant partie de la même troupe.

Jamais un bourgeois de petite ville n'avait rien obtenu d'elle. Voilà ce qu'elle aurait appelé faillir à son devoir.

Flora nous parut ignorer la valeur de l'argent. On partageait tout, gains ou misère, avec celui dont on partageait l'existence.

Deux souvenirs semblaient être les points culminants dans son passé. Elle y revenait toujours avec une sorte de tremblement dans sa voix dure, vaguement fêlée.

Pendant trois mois, elle avait vécu avec un poète qu'elle ne nomma pas. Et les menus faits racontés par elle au sujet de cette liaison l'ahurissaient encore et lui semblaient d'une incohérence inouïe.

Tout cela devait être exact; et, dans notre esprit, il nous fut facile de remettre les choses au point.

Elle avait bien souffert pendant cette période; elle souffrait plus encore du regret de l'amour perdu.

Car elle aimait toujours l'homme. Elle ne dut s'en apercevoir qu'après l'avoir quitté, par un coup de tête, sur une violence. La pauvre fille pleurait sa folie, ne comprenant pas encore que le poète, lassé de cette aventure, allait se séparer d'elle.

Flora s'attardait à des rappels puérils d'un bonheur qui du

deu de semaines et fut suivi d'un ennui trop compréhensible. Ce poète avait dû finir par l'exécrer.

L'autre souvenir était plus pur.

Elle parlait d'un vieux savant qu'elle avait connu dans une ville de la province. Il avait été pitoyable et charmant. Un jour, elle alla chez lui pour lui faire ses adieux et fut reçue par une vieille bonne, l'abord tout effarée de voir une saltimbanque sonner à la porte de son maître.

Elle s'adoucit quand Flora lui dit comme elle admirait la propreté de cette maison.

Le vieux savant la fit déjeuner.

Il lui demanda la permission de garder sa calotte sur la tête. Et Flora sentait encore tout son cœur fondre en reconnaissance au souvenir de la politesse du doux vieillard, si propre et joli. *Il avait l'air de sortir d'une boîte.*

Elle posa pendant une semaine environ. Puis elle trouva un engagement qui l'éloignait.

Un jeune médecin, venu d'Italie, la vit, à l'atelier, le dernier jour.

— Pauvre fille! dit-il en l'examinant. C'est une créature vouée au suicide. Un jour ou l'autre, elle se tuera fatalement.

1876 ou 1877.

Mon nom s'est trouvé par hasard dans le livret du Salon avec le titre d'un tableau qui n'existait pas.

Castagnary, de confiance, conseilla aux jeunes artistes d'aller étudier.

Pierre Véron l'éreinta consciencieusement. Je lui fis écrire que n'avais pas exposé.

Au surplus, il ne rectifia rien.

La seconde édition du livret ne mentionna plus l'œuvre absente.

1877.

Un mot du graveur X..., qui fit notre joie.

X... est un superbe artiste de qui j'estime singulièrement l'intellectualité.

Il fait le portrait de Victor Hugo.

— Et cette pointe ne va-t-elle pas trembler un peu en commençant le portrait du grand homme? demande Caillebotte, un peu railleur.

X... répond avec une solennité convaincue :

— Depuis quand l'Himalaya tremble-t-il devant le mont Blanc?

Londres, 1877.

La Taglioni (comtesse Gilbert des Voisins) est venue avec sa petite-fille la princesse Troubetzkoy. Nous les avons connues par M<sup>me</sup> Johnson.

La Taglioni est une femme du monde, fine, discrète, qui parle bien de son art.

Son visage est paisible, sans rides, avec une expression très douce. Elle porte de longs bandeaux qui encadrent bien la figure un peu allongée.

C'est elle qui prépare les jeunes filles pour la présentation à la reine.

Elle raconte qu'une lady lui fit observer que sa fille n'arrivait pas à faire la révérence tout à fait comme l'élégant professeur.

— C'est qu'elle n'est pas la Taglioni. milady, répondit doucement la danseuse.

Elle mime avec les mains tout un ballet, et c'est très clair. On comprend comme avec des figures.

Elle explique aussi que sa danse fut très chaste. Elle portait de jupes assez longues.

— Je sentais mon public tout de suite et, bien souvent, j'ai modifié les pas réglés.

Pendant qu'elle parle, je m'amuse à regarder ses pieds intelligents, petits, d'une jolie forme, et coquettement chaussés de satin noir.

1877.

Nous sommes à Londres dès le printemps.

Emilio Gallori, le sculpteur toscan, travaille dans une chambre vide à côté de celle que j'ai prise pour m'en faire un atelier.

J'eus l'idée que Jacques serait sculpteur. C'est une passion folle de ce petit pour la terre glaise qu'il a tout de suite maniée comme un objet familier avec une surprenante adresse. Il modelait de

boules assez curieuses. Un jour, sa mère le conduisit au *Zoological garden*; il vit un tigre en fureur s'accrochant après les barreaux de la cage. Au retour, il se mit à modeler fiévreusement; et, triomphant, apporta son chef-d'œuvre.

C'était le tigre, informe sans doute. Mais le mouvement me stupéfia.

Dès qu'on le laissait seul dans l'atelier de Gallori, nous étions sûrs de le trouver grimpé sur un escabeau, palpant avec douceur l'œuvre commencée, presque avec des caresses d'artiste et d'homme. Il se servait des ébauchoirs, s'était même organisé tout seul une espèce d'atelier dans un coin du jardinet.

Cette passion faillit mal tourner, du moins pour le pauvre Gallori.

Sa statue de femme nue était déjà toute modelée, d'une belle venue.

Jacques jouissait de la plus grande liberté par la maison, à Paris comme à Londres. On le voyait errer les mains dans ses poches, nez au vent, toujours absorbé par des combinaisons dont il ne savait pas les secrets variés.

Tantôt il clouait, rabotait des planches, se racontait tout haut ses histoires ou chantait des chansons prises on ne savait où.

L'escalier tout de suite le mettait en voix; il chantait habituellement :

Ah! ah! ah! que la vie serait belle  
Si j'étais Ca, si j'étais ba', si j'étais Cabanel!  
Ah! ah!

Celle-ci lui venait de son parrain Gustave Caillebotte.  
Ou bien :

Nous parlions d'la poésie,  
Onastasia, Onastasia;  
Nous parlions d'la poésie,  
Onastasia et moi.

Depuis des heures, nous ne l'avions pas entendu. Ma femme disait. Une légère inquiétude me venait de temps en temps :

— Qu'est-ce que Lolo peut bien faire qu'on ne l'entend pas?

Gallori rentra, fatigué; il resta près de moi pour causer. Puis, la nuit s'approchant :

— Je vais mouiller ma statue et changer les linges.

Je posai mes pinceaux et je le suivis.

Nous entrâmes dans son atelier!...

Quel spectacle!

Jacques, monté sur un escabeau près de la statue dégagée de ses linges, modelait fièvreusement.

Il se tourna vers nous; et :

— N'ayez pas peur, nous dit-il avec une sérénité sans nuages. C'est le bras que j'ai cassé. Il était tombé; je le rarrange!!!

Un fou rire nous gagna.

Le bras en tombant s'était émietté. Jacques ne se tourmentait pas pour si peu. Il avait fait un rouleau de terre sur l'armature et contemplait son œuvre avec un contentement extrême :

— Là, dit-il, c'est fait. On n'y voit plus rien!

Il descendit alors de l'escabeau pour s'en aller vers quelque autre occupation.

Jacques avait fait la connaissance d'un balayeur, de ces gens qui, à Londres, nettoient tout le long du jour une bande de la chaussée traversant d'un trottoir à l'autre. Pour ce travail, les passants payent une redevance toute bénévole d'un penny.

Ce balayeur parlait français, et Jacques avait coutume de lui raconter ses affaires et ses travaux. Il l'appelait : Mon ami.

Quand nous passions, cet ami nous saluait discrètement, en homme du monde, et Jacques nous quittait pour aller lui serrer la main. L'homme l'appelait : Mylord...

Jacques l'interrompait.

— Mais non; je ne suis pas votre lord ni le lord de personne. Je suis un Français, comprenez-vous?

— Yes, mylord, répondait le balayeur.

Il était abruti par l'abus du gin. L'éducation initiale se devinait à des signes imprévus, concluants. Je le fis poser; mais je n'obtins jamais un mot qui pût m'éclairer sur son compte.

J. DE NITTIS.

(A suivre.)

---

---

---

# LA CHARTREUSE DE PARME<sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## XVI

— Eh bien ! s'écria le général en apercevant son frère don Cesare, où va la duchesse qui va dépenser cent mille écus pour se moquer de moi et faire sauver le prisonnier.

Mais, pour le moment, nous sommes obligés de laisser Fabrice dans sa prison, tout au faite de la citadelle de Parme ; on le garde en lieu sûr, et nous l'y retrouverons peut-être un peu changé. Nous allons nous occuper avant tout de la cour, où des intrigues fort comiquées et surtout les passions d'une femme malheureuse vont décider de son sort. En montant les trois cent quatre-vingt-dix marches de sa prison à la tour *Farnèse*, sous les yeux du gouverneur, Fabrice, qui avait tant redouté ce moment, trouva qu'il n'avait pas le temps de songer au malheur.

En rentrant chez elle après la soirée du comte Zurba, la duchesse envoya ses femmes d'un geste ; puis, se laissant tomber tout épuisée sur son lit : *Fabrice*, s'écria-t-elle à haute voix, *est au pouvoir de ses ennemis, et peut-être à cause de moi ils lui donneront du poison !* Comment peindre le moment de désespoir qui suivit l'exposé de la situation, chez une femme aussi peu raisonnable, aussi esclave de la sensation présente, et, sans se l'avouer, éperdument amoureuse du jeune prisonnier ? Ce furent des cris inarticulés, des transports de rage, des mouvements convulsifs, mais pas de larmes. Elle renvoyait ses femmes pour les cacher ; elle pensait qu'elle allait éclater en sanglots dès qu'elle se trouverait seule ;

(1) Voir les numéros des 5 et 20 juillet, 5 et 20 août, 5 et 20 septembre et 5 octobre 1894.

mais les larmes, ce premier soulagement des grandes douleurs lui manquèrent tout à fait. La colère, l'indignation, le sentiment de son infériorité vis-à-vis du prince dominaient trop cette âme altière.

Suis-je assez humiliée, s'écriait-elle à chaque instant; on m'outrage, et bien plus, on expose la vie de Fabrice; et je ne me vengerais pas! Halte-là, mon prince! vous me tuez, soit, vous en avez le pouvoir; mais ensuite moi j'aurai votre vie. Hélas! pauvre Fabrice, à quoi cela te servira-t-il? Quelle différence avec ce jou où je voulais quitter Parme! et pourtant alors je me croyais malheureuse... quel aveuglement! J'allais briser toutes les habitudes d'une vie agréable : hélas! sans le savoir, je touchais à un événement qui allait à jamais décider de mon sort. Si, par ses infâmes habitudes de plate courtoisie, le comte n'eût supprimé le *me* *procédure injuste* dans ce fatal billet que m'accordait la vanité du prince, nous étions sauvés. J'avais eu le bonheur plus que l'adresse il faut en convenir, de mettre en jeu son amour-propre au sujet de sa chère ville de Parme. Alors je menaçais de partir, alors j'étais libre... Grand Dieu! suis-je assez esclave! Maintenant me voici clouée dans ce cloaque infâme, et Fabrice enchaîné dans la citadelle, dans cette citadelle qui pour tant de gens distingués a été l'antichambre de la mort, et je ne puis plus tenir ce tigre en respect par la crainte de me voir quitter son repaire.

Il a trop d'esprit pour ne pas sentir que je ne m'éloignerai jamais de la tour infâme où mon cœur est enchaîné. Maintenant la vanité piquée de cet homme peut lui suggérer les idées les plus singulières; leur cruauté bizarre ne ferait que piquer au jeu son étonnante vanité. S'il revient à ses anciens propos de fade galanterie, s'il me dit : Agréez les hommages de votre esclave, ou Fabrice périt; eh bien! la vieille histoire de Judith... Oui, mais si ce n'est qu'un suicide pour moi, c'est un assassinat pour Fabrice; le benêt de successeur, notre prince royal, et l'infâme bourreau Rassi font pendre Fabrice comme mon complice.

La duchesse jeta des cris : cette alternative dont elle ne voyait aucun moyen de sortir torturait ce cœur malheureux. Sa tête troublée ne voyait aucune autre probabilité dans l'avenir. Pendant dix minutes elle s'agita comme une insensée; enfin un sommeil d'accablement remplaça pour quelques instants cet état horrible, la vie était épuisée. Quelques minutes après, elle se réveilla en sursaut et se trouva assise sur son lit; il lui semblait qu'en sa présence

prince voulait couper la tête à Fabrice. Quels yeux égarés la duchesse ne jeta-t-elle pas autour d'elle ! Quand enfin elle se fut convaincue qu'elle n'avait sous les yeux ni le prince ni Fabrice, elle retomba sur son lit et fut sur le point de s'évanouir. Sa faiblesse physique était telle qu'elle ne se sentait pas la force de changer de position. Grand Dieu ! si je pouvais mourir ! se dit-elle... Mais quelle lâcheté ! moi abandonner Fabrice dans le malheur ! Je m'égaré... Voyons, revenons au vrai ; envisageons de sang-froid l'exécrable position où je me suis plongée comme à plaisir. Quelle funeste étourderie ! venir habiter la cour d'un prince absolu ! un tyran qui connaît toutes ses victimes ; chacun de leurs regards lui semble une bravade pour son pouvoir. Hélas ! c'est ce que ni le comte ni moi nous ne vîmes lorsque je quittai Milan : je pensais aux grâces d'une cour aimable ; quelque chose d'inférieur, il est vrai, mais quelque chose dans le genre des beaux jours du prince Eugène.

De loin nous ne nous faisons pas d'idée de ce que c'est que l'autorité d'un despote qui connaît de vue tous ses sujets. La forme extérieure du despotisme est la même que celle des autres gouvernements : il y a des juges, par exemple, mais ce sont des Rassi ; le monstre ! il ne trouverait rien d'extraordinaire à faire pendre son père si le prince le lui ordonnait... il appellerait cela son devoir... Séduire Rassi ! malheureuse que je suis ! je n'en possède aucun moyen. Que puis-je lui offrir ? cent mille francs peut-être ; et l'on prétend que, lors du dernier coup de poignard auquel la colère du ciel envers ce malheureux pays l'a fait échapper, le prince lui a envoyé dix mille sequins d'or dans une cassette. D'ailleurs, quelle somme d'argent pourrait le séduire ? Cette âme de boue, qui n'a jamais vu que du mépris dans les regards des hommes, a le plaisir ici d'y voir maintenant de la crainte et même du respect ; il peut devenir ministre de la police, et pourquoi pas ? Alors les trois quarts des habitants du pays seront ses bas courtisans, et trembleront devant lui aussi servilement que lui-même tremble devant le souverain.

Puisque je ne peux fuir ce lieu détesté, il faut que j'y sois utile à Fabrice : vivre seule, solitaire, désespérée ! que puis-je alors pour Fabrice ? Allons, *marche, malheureuse femme !* fais ton devoir ; va dans le monde, feins de ne plus penser à Fabrice... Ne tends de t'oublier, cher ange !

A ce mot, la duchesse fondit en larmes ; enfin, elle pouvait pleurer. Après une heure accordée à la faiblesse humaine, elle

vit avec un peu de consolation que ses idées commençaient à s'éclaircir. Avoir le tapis magique, se dit-elle, enlever Fabrice de la citadelle, et me réfugier avec lui dans quelque pays heureux où nous ne puissions être poursuivis, Paris, par exemple. Nous y vivrions d'abord avec les douze cents francs que l'homme d'affaires de son père me fait passer avec une exactitude si plaisante. Je pourrais bien ramasser cent mille francs des débris de ma fortune! L'imagination de la duchesse passait en revue, avec des moments d'inexprimables délices, tous les détails de la vie qu'elle mènerait à trois cents lieues de Parme. Là, se disait-elle, il pourrait entrer au service sous un nom supposé... Placé dans un régiment de ces braves Français, bientôt le jeune Valserra aurait une réputation; enfin il serait heureux.

Ces images fortunées rappelèrent une seconde fois les larmes, mais celles-ci étaient de douces larmes. Le bonheur existait donc encore quelque part! Cet état dura longtemps; la pauvre femme avait horreur de revenir à la contemplation de l'affreuse réalité. Enfin, comme l'aube du jour commençait à marquer d'une ligne blanche le sommet des arbres de son jardin, elle se fit violence. Dans quelques heures, se dit-elle, je serai sur le champ de bataille; il sera question d'agir, et s'il m'arrive quelque chose d'irritant, si le prince s'avise de m'adresser quelque mot relatif à Fabrice, je ne suis pas assurée de pouvoir garder tout mon sang-froid. Il faut donc ici et sans délai *prendre des résolutions*.

Si je suis déclarée criminelle d'État, Rassi fait saisir tout ce qui se trouve dans ce palais; le 1<sup>er</sup> de ce mois, le comte et moi nous avons brûlé, suivant l'usage, tous les papiers dont la police pourrait abuser; et il est le ministre de la police! voilà le plaisant. J'ai trois diamants de quelque prix, demain, Fulgence, mon ancien batelier de Grianta, partira pour Genève, où il les mettra en sûreté. Si jamais Fabrice s'échappe (grand Dieu! soyez-moi propice!) et elle fit un signe de croix), l'incommensurable lâcheté du marquis del Dongo trouvera qu'il y a du péché à envoyer du pain à un homme poursuivi par un prince légitime: alors il trouvera du moins mes diamants, il aura du pain.

Renvoyer le comte... me trouver seule avec lui, après ce qui vient d'arriver, c'est ce qui m'est impossible. Le pauvre homme! il n'est point méchant, au contraire; il n'est que faible. Cette âme vulgaire n'est point à la hauteur des nôtres. Pauvre Fabrice! que ne peux-tu être ici un instant avec moi pour tenir conseil sur nos périls!

La prudence méticuleuse du comte gênerait tous mes projets, d'ailleurs il ne faut point l'entraîner dans ma perte... Car pourquoi la vanité de ce tyran ne me jetterait-elle pas en prison? J'aurai conspiré... quoi de plus facile à prouver? Si c'était à sa citadelle qu'il m'envoyât, et que je pusse, à force d'or, parler à Fabrice, ne fût-ce qu'un instant, avec quel courage nous marcherions ensemble à la mort! Mais laissons ces folies; son Rassi lui conseillera de finir avec moi par le poison; ma présence dans les rues, placée sur une charrette, pourrait émouvoir la sensibilité de mes chers Parmesans... Mais quoi! toujours le roman! Hélas! on ne doit pardonner ces folies à une pauvre femme dont le sort réel est si triste! Le vrai de tout ceci, c'est que le prince ne m'enverra point à la mort; mais rien de plus facile que de me jeter en prison et de m'y retenir; il fera cacher dans un coin de mon palais toutes les lettres de papiers suspects comme on a fait pour ce pauvre L... Lors trois juges, pas trop coquins, car il y aura ce qu'ils appellent des *pièces probantes*, et une douzaine de faux témoins, suffiront. Je puis donc être condamnée à mort comme ayant conspiré; le prince, dans sa clémence infinie, considérant qu'autrefois j'ai l'honneur d'être admise à sa cour, commuera ma peine en dix ans de forteresse. Mais moi, pour ne point déchoir de ce caractère d'honneur qui a fait dire tant de sottises à la marquise Raversi et à ses autres ennemis, je m'empoisonnerai bravement. Du moins le public aura la bonté de le croire; mais je gage que le Rassi paraîtra dans mon cachot pour m'apporter galamment, de la part du prince, un petit flacon de strychnine, ou de l'opium de Pérouse. Oui, il faut me brouiller très ostensiblement avec le comte, car je ne veux pas l'entraîner dans ma perte, ce serait une infamie; le pauvre homme m'a aimée avec tant de candeur! Ma sottise a été de croire qu'il restait assez d'âme dans un courtisan véritable pour être capable d'amour. Très probablement le prince trouvera quelque prétexte pour me jeter en prison; il craindra que je ne divulguasse l'opinion publique relativement à Fabrice. Le comte est plein d'honneur; à l'instant il fera ce que les cuistres de cette abbaye, dans leur étonnement profond, appelleront une folie, il quittera la cour. J'ai bravé l'autorité du prince le soir du billet; je puis attendre à tout de la part de sa vanité blessée: un homme négligé oublie-t-il jamais la sensation que je lui ai donnée ce soir-là? D'ailleurs le comte, brouillé avec moi, est en meilleure position pour être utile à Fabrice. Mais si le comte, que ma résolution va

mettre au désespoir, se vengeait?... Voilà, par exemple, une idée qui ne lui viendra jamais; il n'a point l'âme foncièrement basse du prince; le comte peut, en gémissant, contresigner un décret infâme, mais il a de l'honneur. Et puis, de quoi se venger? de ce que après l'avoir aimé cinq ans, sans faire la moindre offense à son amour, je lui dis : Cher comte, j'avais le bonheur de vous aimer eh bien, cette flamme s'éteint; je ne vous aime plus, mais je connais le fond de votre cœur, je garde pour vous une estime profonde, et vous serez toujours le meilleur de mes amis.

Que peut répondre un galant homme à une déclaration aussi sincère?

Je prendrai un nouvel amant, du moins on le croira dans le monde. Je dirai à cet amant : Au fond, le prince a raison de punir l'étourderie de Fabrice; mais le jour de sa fête, sans doute notre gracieux souverain lui rendra la liberté. Ainsi je gagne six mois. Le nouvel amant désigné par la prudence sera ce juge vendu, cet infâme bourreau, ce Rassi... il se trouverait anobli, et dans le fait, je lui donnerais l'entrée de la bonne compagnie. Par donne, cher Fabrice! un tel effort est pour moi au delà du possible. Quoi! ce monstre, encore tout couvert du sang du comte P. e D.! il me ferait évanouir d'horreur en s'approchant de moi, o plutôt je saisirais un couteau et le plongerais dans son infâme cœur. Ne me demande pas des choses impossibles!

Oui, surtout oublier Fabrice! et pas l'ombre de colère contre le prince, reprendre ma gaieté ordinaire, qui paraîtra plus aimable à ces âmes fangeuses, premièrement parce que j'aurai l'air de me soumettre de bonne grâce à leur souverain; en second lieu, parce que, bien loin de me moquer d'eux, je serai attentive à faire ressortir leurs jolis petits mérites; par exemple, je ferai complimer au comte Zurla sur la beauté de la plume blanche de son chapeau qu'il vient de faire venir de Lyon par un courrier et qui fait son bonheur.

Choisir un amant dans le parti de la Raversi... Si le comte s'en va, ce sera le parti ministériel; là sera le pouvoir. Ce sera un an de la Raversi qui régnera sur la citadelle, car le Fabio Conti arrivera au ministère. Comment le prince, homme de bonne compagnie, homme d'esprit, accoutumé au travail charmant du comte pourra-t-il traiter d'affaires avec ce bœuf, avec ce roi des soies qui toute sa vie s'est occupé de ce problème capital : les soldats de Son Altesse doivent-ils porter sur leur habit, à la poitrine

sept boutons ou bien neuf? Ce sont ces bêtes brutes fort jalouses de moi, et voilà ce qui fait ton danger, cher Fabrice! ce sont ces êtres brutes qui vont décider de mon sort et du tien! Donc, ne pas offrir que le comte donne sa démission! qu'il reste, dût-il subir des humiliations! il s'imagine toujours que donner sa démission est le plus grand sacrifice que puisse faire un premier ministre; et toutes les fois que son miroir lui dit qu'il vieillit, il m'offre ce sacrifice : donc brouillerie complète; oui, et réconciliation seulement dans le cas où il n'y aurait que ce moyen de l'empêcher de s'en aller. Assurément, je mettrai à son congé toute la bonne amitié possible; mais après l'omission courtoises des mots *procédure juste* dans le billet du prince, je sens que, pour ne pas le haïr, j'ai besoin de passer quelques mois sans le voir. Dans cette soirée décisive, je n'avais pas besoin de son esprit; il fallait seulement qu'il écrivît sous ma dictée, il n'avait qu'à écrire ce mot, *que j'ai obtenu* par mon caractère : ses habitudes de bas courtisan ont emporté. Il me disait le lendemain qu'il n'avait pu faire signer une absurdité par son prince, qu'il aurait fallu des *lettres de grâce*; eh, bon Dieu! avec de telles gens, avec ces monstres de vanité et de rancune qu'on appelle des *Farnèse*, on prend ce qu'on veut.

A cette idée, toute la colère de la duchesse se ranima. Le prince l'a trompée, se disait-elle, et avec quelle lâcheté!... Cet homme est sans excuse : il a de l'esprit, de la finesse, du raisonnement; il n'y a de bas en lui que ses passions. Vingt fois le comte et moi nous l'avons remarqué : son esprit ne devient vulgaire que lorsqu'il s'imagine qu'on a voulu l'offenser. Eh bien, le crime de Fabrice est étranger à la politique, c'est un petit assassinat comme on en compte cent par an dans ses heureux États, et le comte m'a juré qu'il a fait prendre les renseignements les plus exacts, et que Fabrice est innocent. Ce Giletti n'était point sans courage : se voyant à deux pas de la frontière, il eut tout à coup la tentation de se défaire d'un rival qui plaisait.

La duchesse s'arrêta longtemps pour examiner s'il était possible de croire à la culpabilité de Fabrice : non pas qu'elle trouvât que ce fût un bien gros péché, chez un gentilhomme du rang de son neveu, de se défaire de l'impertinence d'un histrion; mais, dans son désespoir, elle commençait à sentir vaguement qu'elle allait être obligée de se battre pour prouver cette innocence de Fabrice. Non, se dit-elle enfin, voici une preuve décisive : il est comme

le pauvre Pietranera, il a toujours des armes dans toutes ses poches, et, ce jour-là, il ne portait qu'un mauvais fusil à un coup, encore emprunté à l'un des ouvriers.

Je hais le prince parce qu'il m'a trompée, et trompée de la façon la plus lâche; après son billet de pardon, il a fait enlever le pauvre garçon à Bologne, etc. Mais ce compte se réglera. Vers les cinq heures du matin, la duchesse anéantie par ce long accès de désespoir, sonna ses femmes: celles-ci jetèrent un cri. Elle l'apercevant sur son lit, tout habillée, avec ses diamants, pâle comme ses draps et les yeux fermés, il leur sembla la voir exposée sur un lit de parade après sa mort. Elles l'eussent crue tout à fait évanouie, si elles ne se fussent rappelé qu'elle venait de les sonner. Quelques larmes fort rares coulaient de temps à autre sur ses joues insensibles; ses femmes comprirent par un signe qu'elle voulait être mise au lit.

Deux fois après la soirée du ministre Zurla, le comte s'était présenté chez la duchesse; toujours refusé, il lui écrivit qu'il avait un conseil à lui demander pour lui-même. « Devait-il garder sa position après l'affront qu'on osait lui faire? » Le comte ajoutait « Le jeune homme est innocent; mais, fût-il coupable, devait-il l'arrêter sans m'en prévenir, moi, son protecteur déclaré? » La duchesse ne vit cette lettre que le lendemain.

Le comte n'avait pas de vertu; l'on peut même ajouter que que les libéraux entendent par *vertu* (chercher le bonheur du plus grand nombre) lui semblait une duperie; il se croyait obligé de chercher avant tout le bonheur du comte Mosca della Rovere, mais il était plein d'honneur et parfaitement sincère lorsqu'il parlait de sa démission. De la vie il n'avait dit un mensonge à la duchesse; celle-ci, du reste, ne fit pas la moindre attention à cette lettre; son parti, et un parti bien pénible, était pris, *feind d'oublier Fabrice*; après cet effort, tout lui était indifférent.

Le lendemain, sur le midi, le comte, qui avait passé dix fois au palais Sanseverina, enfin fut admis; il fut atterré à la vue de la duchesse... Elle a quarante ans! se dit-il, et hier si brillante, jeune!... Tout le monde me dit que, durant sa longue conversation avec la Clélia Conti, elle avait l'air tout aussi jeune et bien autrement séduisante.

La voix, le ton de la duchesse, étaient aussi étranges que l'aspect de sa personne. Ce ton, dépouillé de toute passion, de tout intérêt humain, de toute colère, fit pâlir le comte; il lui rappela

la façon d'être d'un de ses amis qui, peu de mois auparavant, sur le point de mourir, et ayant déjà reçu les sacrements, avait voulu l'entretenir.

Après quelques minutes, la duchesse put lui parler. Elle le regarda, et ses yeux restèrent éteints.

— Séparons-nous, mon cher comte, lui dit-elle d'une voix faible, mais bien articulée, et qu'elle s'efforçait de rendre aimable; séparons-nous, il le faut! Le ciel m'est témoin que, depuis cinq ans, ma conduite envers vous a été irréprochable. Vous m'avez donné une existence brillante, au lieu de l'ennui qui aurait été mon triste partage au château de Grianta; sans vous j'aurais rencontré une vieillese quelques années plus tôt... De mon côté, ma seule occupation a été de chercher à vous faire trouver le bonheur. C'est parce que je vous aime que je vous propose cette séparation à l'*amiable*, comme on dirait en France.

Le comte ne comprenait pas; elle fut obligée de répéter plusieurs fois. Il devint d'une pâleur mortelle, et, se jetant à genoux auprès de son lit, il dit tout ce que l'étonnement profond, et ensuite le désespoir le plus vif, peuvent inspirer à un homme d'esprit passionnément amoureux. A chaque moment il offrait de donner sa démission et de suivre son amie dans quelque retraite à mille lieues de Parme.

— Vous osez me parler de départ, et Fabrice est ici! s'écria-t-elle enfin en se soulevant à demi. Mais comme elle aperçut que ce nom de Fabrice faisait une impression pénible, elle ajouta après un moment de repos et en serrant légèrement la main du comte : Non, cher ami, je ne vous dirai pas que je vous ai aimé avec cette passion et ces transports que l'on n'éprouve plus, ce me semble, après trente ans, et je suis déjà bien loin de cet âge. On vous aura dit que j'aimais Fabrice, car je sais que le bruit en a couru dans cette cour *méchante*. (Ses yeux brillèrent pour la première fois dans cette conversation, en prononçant ce mot *méchante*.) Je vous jure devant Dieu, et sur la vie de Fabrice, que jamais il ne s'est passé entre lui et moi la plus petite chose que n'eût pas pu souffrir l'œil d'une tierce personne. Je ne vous dirai pas non plus que je l'aime exactement comme ferait une sœur; je l'aime d'instinct, pour parler ainsi. J'aime en lui son courage si simple et si parfait, que l'on peut dire qu'il ne s'en aperçoit pas lui-même; je me souviens que ce genre d'admiration commença à son retour de Waterloo. Il était encore enfant, malgré ses dix-sept ans; sa grande

inquiétude était de savoir si réellement il avait assisté à la bataille, et dans le cas de *oui*, s'il pouvait dire s'être battu, lui qui n'avait marché à l'attaque d'aucune batterie ni d'aucune colonne ennemie. Ce fut pendant les graves discussions que nous avons ensemble sur ce sujet important, que je commençai à voir en lui une grâce parfaite. Sa grande âme se révélait à moi; que de savants mensonges eût étalés, à sa place, un jeune homme bien élevé! Enfin s'il n'est heureux je ne puis être heureuse. Tenez, voilà un moi qui peint bien l'état de mon cœur; si ce n'est la vérité, c'est au moins tout ce que j'en vois. Le comte, encouragé par ce ton de franchise et d'intimité, voulut lui baiser la main : elle la retira avec une sorte d'horreur. Les temps sont finis, lui dit-elle; je suis une femme de trente-sept ans, je me trouve à la porte de la vieillesse, j'en ressens déjà tous les découragements, et peut-être même suis-je voisine de la tombe. Ce moment est terrible, à ce qu'on dit, et pourtant il me semble que je le désire. J'éprouve la pire symptôme de la vieillesse : mon cœur est éteint par cet affreux malheur, je ne puis plus aimer. Je ne vois plus en vous, cher comte, que l'ombre de quelqu'un qui me fut cher. Je dirai plus c'est la reconnaissance toute seule qui me fait vous tenir ce langage.

— Que vais-je devenir? lui répétait le comte, moi qui sens que je vous suis attaché avec plus de passion que les premiers jours quand je vous voyais à *la Scala!*

— Vous avouerez-je une chose, cher ami, parler d'amour m'en nuie, et me semble indécent. Allons, dit-elle, en essayant de sourire, mais en vain, courage! soyez homme d'esprit, homme judicieux, homme à ressources dans les occurrences. Soyez avec moi ce que vous êtes réellement aux yeux des indifférents, l'homme le plus habile et le plus grand politique que l'Italie ait produit depuis des siècles.

Le comte se leva, et se promena en silence pendant quelques instants.

— Impossible, chère amie, lui dit-il enfin; je suis en proie aux déchirements de la passion la plus violente, et vous me demandez d'interroger ma raison? Il n'y a plus de raison pour moi.

— Ne parlons pas de passion, je vous prie, dit-elle d'un ton sec; et ce fut pour la première fois, après deux heures d'entretien que sa voix prit une expression quelconque. Le comte, au désespoir lui-même, chercha à la consoler.

— Il m'a trompée, s'écriait-elle sans répondre en aucune façon aux raisons d'espérer que lui exposait le comte; *il* m'a trompée et la façon la plus lâche! Et sa pâleur mortelle cessa pour un instant; mais, même dans ce moment d'excitation violente, le comte remarqua qu'elle n'avait pas la force de soulever les bras.

Grand Dieu! serait-il possible, pensa-t-il, qu'elle ne fût que malade? en ce cas pourtant ce serait le début de quelque maladie fort grave. Alors, rempli d'inquiétude, il proposa de faire appeler le célèbre Razori, le premier médecin du pays et de l'Italie.

— Vous voulez donc donner à un étranger le plaisir de connaître toute l'étendue de mon désespoir?... Est-ce là le conseil d'un traître ou d'un ami? Et elle le regarda avec des yeux étranges.

C'en est fait, se dit-il avec désespoir, elle n'a plus d'amour pour moi! et bien plus, elle ne me place plus même au rang des hommes d'honneur vulgaires.

— Je vous dirai, ajouta le comte en parlant avec empressement, que j'ai voulu avant tout avoir des détails sur l'arrestation qui vous met au désespoir, et, chose étrange! je ne sais encore rien de positif; j'ai fait interroger les gendarmes de la station voisine, ils ont vu arriver le prisonnier par la route de Castelnovo, et ont reçu l'ordre de suivre sa *sediola*. J'ai réexpédié aussitôt Bruno, dont vous connaissez le zèle non moins que le dévouement; il a ordre de remonter de station en station pour savoir où et comment Fabrice a été arrêté.

En entendant prononcer ce nom de Fabrice, la duchesse fut saisie d'une légère convulsion.

— Pardonnez, mon ami, dit-elle au comte dès qu'elle put parler; ces détails m'intéressent fort, donnez-les-moi tous, faites-moi en comprendre les plus petites circonstances.

— Eh bien, madame, reprit le comte en essayant un petit air de légèreté pour tenter de la distraire un peu, j'ai envie d'envoyer un commis de confiance à Bruno et d'ordonner à celui-ci de pousser jusqu'à Bologne; c'est là, peut-être, qu'on aura enlevé notre ami. De quelle date est sa dernière lettre?

— De mardi, il y a cinq jours.

— Avait-elle été ouverte à la poste?

— Aucune trace d'ouverture. Il faut vous dire qu'elle était écrite sur du papier horrible; l'adresse est d'une main de femme, et cette adresse porte le nom d'une vieille blanchisseuse parente de ma

femme de chambre. La blanchisseuse croit qu'il s'agit d'une affaire d'amour, et la Chekina lui rembourse les ports de lettres sans y rien ajouter. Le comte, qui avait pris tout à fait le ton d'un homme d'affaires, essaya de découvrir, en discutant avec la duchesse, quel pouvait avoir été le jour de l'enlèvement à Bologne. Il s'aperçut alors seulement, lui qui avait ordinairement tant de tact, que c'était là le ton qu'il fallait prendre. Ces détails intéressaient la malheureuse femme et semblaient la distraire un peu. Si le comte n'eût pas été amoureux, il eût eu cette idée si simple dès son entrée dans la chambre. La duchesse le renvoya pour qu'il pût sans délai expédier de nouveaux ordres au fidèle Bruno. Comme on s'occupait en passant de la question de savoir s'il avait eu sentence avant le moment où le prince avait signé le billet adressé à la duchesse, celle-ci saisit avec une sorte d'empressement l'occasion de dire au comte : Je ne vous reprocherai point d'avoir omis les mots *injuste procédure* dans le billet que vous écrivîtes et qu'il signa, c'était l'instinct de courtisan qui vous prenait à la gorge; sans vous en douter, vous préféreriez l'intérêt de votre maître à celui de votre amie. Vous avez mis vos actions à mes ordres, cher comte, et cela depuis longtemps, mais il n'est pas en votre pouvoir de changer votre nature : vous avez de grands talents pour être ministre, mais vous avez aussi l'instinct de ce métier. La suppression du mot *injuste* me perd; mais loin de me de vous la reprocher en aucune façon, ce fut la faute de l'instinct et non pas celle de la volonté.

Rappelez-vous, ajouta-t-elle en changeant de ton et de l'air plus impérieux, que je ne suis point trop affligée de l'enlèvement de Fabrice, que je n'ai pas eu la moindre velléité de m'éloigner de ce pays-ci, que je suis remplie de respect pour le prince. Voilà ce que vous avez à dire, et voici, moi, ce que je veux vous dire : Comme je compte seule diriger ma conduite à l'avenir, veux me séparer de vous à l'amiable, c'est-à-dire en bonne vieille amie. Comptez que j'ai soixante ans, la jeune femme est morte en moi, je ne puis plus m'exagérer rien au monde, je ne puis plus aimer. Mais je serais encore plus malheureuse que je le suis s'il m'arrivait de compromettre votre destinée. Il peut entrer dans mes projets de me donner l'apparence d'avoir un jeune amant, et je ne voudrais pas vous voir affligé. Je puis vous jurer sur le bonheur de Fabrice, elle s'arrêta une demi-minute après ce mot, que jamais je ne vous ai fait une infidélité, et cela en ci

innées de temps. C'est bien long, dit-elle; elle essaya de sourire; ses joues si pâles s'agitèrent, mais ses lèvres ne purent se séparer. Je vous jure même que jamais je n'en ai eu le projet ni l'envie. Cela bien entendu, laissez-moi.

Le comte sortit, au désespoir, du palais Sanseverina : il voyait chez la duchesse l'intention bien arrêtée de se séparer de lui, et jamais il n'avait été aussi éperdument amoureux. C'est là une de ces choses sur lesquelles je suis obligé de revenir souvent, parce qu'elles sont improbables hors de l'Italie. En rentrant chez lui, il expédia jusqu'à six personnes différentes sur la route de Castellovo et de Bologne, et les chargea de lettres. Mais ce n'est pas tout, se dit le malheureux comte; le prince peut avoir la fantaisie de faire exécuter ce malheureux enfant, et cela pour se venger du bon que la duchesse prit avec lui le jour de ce fatal billet. Je sensais que la duchesse passait une limite que l'on ne doit jamais franchir, et c'est pour raccommo-der les choses que j'ai eu la sottise incroyable de supprimer le mot *procédure injuste*, le seul qui était le souverain... Mais bah! ces gens-là sont-ils liés par quelque chose? C'est là sans doute la plus grande faute de ma vie, j'ai mis au hasard tout ce qui peut en faire le prix pour moi : il s'agit de réparer cette étourderie à force d'activité et d'adresse; mais enfin si je ne puis rien obtenir, même en sacrifiant un peu de ma dignité, je plante là cet homme; avec ses rêves de haute politique, avec ses idées de se faire roi constitutionnel de la Lombardie, nous verrons comment il me remplacera... Fabio Conti est qu'un sot, le talent de Rassi se réduit à faire pendre légalement un homme qui déplaît au pouvoir.

Une fois cette résolution bien arrêtée de renoncer au ministère si rigoureux à l'égard de Fabrice dépassaient celle d'une simple démission, le comte se dit : Si un caprice de la vanité de cet homme imprudemment bravée me coûte le bonheur, du moins l'honneur me restera... A propos, puisque je me moque de mon portefeuille, puis-je me permettre cent actions qui, ce matin encore, m'eussent semblé hors du possible. Par exemple, je vais tenter tout ce qui est humainement faisable pour faire évader Fabrice... Grand Dieu! s'écria le comte en s'interrompant et ses yeux s'ouvrant à l'excès même à la vue d'un bonheur imprévu, la duchesse ne m'a pas parlé d'évasion, aura-t-elle manqué de sincérité une fois en sa vie, la brouille ne serait-elle que le désir que je trahisse le prince? a foi, c'est fait!

L'œil du comte avait repris toute sa finesse satirique. Cet aimable fiscal Rassi est payé par le maître pour toutes les sentences qui nous déshonorent en Europe, mais il n'est pas homme à refuser d'être payé par moi pour trahir les secrets du maître. Cet animal-là a une maîtresse et un confesseur, mais la maîtresse est d'une trop vile espèce pour que je puisse lui parler, le lendemain elle raconterait l'entrevue à toutes les fruitières du voisinage. Le comte, ressuscité par cette lueur d'espoir, était déjà sur le chemin de la cathédrale; étonné de la légèreté de sa démarche, il sourit malgré son chagrin : Ce que c'est, dit-il, que de n'être plus ministre ! Cette cathédrale, comme beaucoup d'églises en Italie sert de passage d'une rue à l'autre, le comte vit de loin un de grands vicaires de l'archevêque qui traversait la nef.

— Puisque je vous rencontre, lui dit-il, vous serez assez bon pour épargner à ma goutte la fatigue mortelle de monter jusqu'chez monseigneur l'archevêque. Je lui aurais toutes les obligations du monde s'il voulait bien descendre jusqu'à la sacristie. L'archevêque fut ravi de ce message, il avait mille choses à dire au ministre au sujet de Fabrice. Mais le ministre devina que ces choses n'étaient que des phrases et ne voulut rien écouter.

— Quel homme est-ce que Dugnani, vicaire de Saint-Paul ?

— Un petit esprit et une grande ambition, répondit l'archevêque; peu de scrupules et une extrême pauvreté, car nous en avons des vices !

— Tudieu, Monseigneur ! s'écria le ministre, vous peignez comme Tacite; et il prit congé de lui en riant. A peine de retour au ministère, il fit appeler l'abbé Dugnani.

— Vous dirigez la conscience de mon excellent ami le fisc général Rassi, n'aurait-il rien à me dire ? Et, sans autres paroles ou plus de cérémonie, il renvoya le Dugnani.

## XVII

Le comte se regardait comme hors du ministère. Voyons peu, se dit-il, combien nous pourrions avoir de chevaux après la disgrâce, car c'est ainsi qu'on appellera ma retraite. Le comte l'état de sa fortune : il était entré au ministère avec quatre-vingt mille francs de bien; à son grand étonnement, il trouva que, compté, son avoir actuel ne s'élevait pas à cinq cent mille francs.

est vingt mille livres de rente tout au plus, se dit-il. Il faut convenir que je suis un grand étourdi! Il n'y a pas un bourgeois à Parme qui ne me croie cent cinquante mille livres de rente; et le prince, sur ce sujet, est plus bourgeois qu'un autre. Quand ils me verront dans la crotte, ils diront que je sais bien cacher ma fortune. Pardieu! s'écria-t-il, si je suis encore ministre trois mois, nous la verrons doublée cette fortune. Il trouva dans cette idée l'occasion d'écrire à la duchesse, et la saisit avec avidité; mais pour se faire pardonner une lettre, dans les termes où ils en étaient, il remplit elle-ci de chiffres et de calculs. Nous n'aurons que vingt mille livres de rente, lui dit-il, pour vivre tous trois à Naples, Fabrice, vous et moi. Fabrice et moi nous aurons un cheval de selle à nous deux. Le ministre venait à peine d'envoyer sa lettre, lorsqu'on annonça le fiscal général Rassi; il le reçut avec une hauteur qui faisait l'impertinence.

— Comment, Monsieur, lui dit-il, vous faites enlever à Bologne un conspirateur que je protège, de plus vous voulez lui couper le pou, et vous ne me dites rien! Savez-vous au moins le nom de son successeur? est-ce le général Conti, ou vous-même?

Le Rassi fut atterré; il avait trop peu d'habitude de la bonne compagnie pour deviner si le comte parlait sérieusement: il rougit beaucoup, ânonna quelques mots peu intelligibles; le comte regardait et jouissait de son embarras. Tout à coup le Rassi se secoua et s'écria avec une aisance parfaite et de l'air de Figaro pris en flagrant délit par Almaviva :

— Ma foi, Monsieur le comte, je n'irai point par quatre chemins avec Votre Excellence: que me donnerez-vous pour répondre à toutes vos questions comme je ferais à celles de mon confesseur?

— La croix de Saint-Paul (c'est l'ordre de Parme), ou de l'argent, si vous pouvez me fournir un prétexte pour vous en accorder.

— J'aime mieux la croix de Saint-Paul, parce qu'elle m'anoblit.

— Comment, cher fiscal, vous faites encore quelque cas de notre pauvre noblesse?

— Si j'étais né noble, répondit le Rassi avec toute l'impudence de son métier, les parents des gens que j'ai fait pendre me haïraient, mais ils ne me mépriseraient pas.

— Eh bien, je vous sauverai du mépris, dit le comte, guérissez-moi de mon ignorance. Que comptez-vous faire de Fabrice?

— Ma foi, le prince est fort embarrassé : il craint que, séduit par les beaux yeux d'Armide, pardonnez à ce langage un peu vif, ce sont les termes précis du souverain; il craint que, séduit par de fort beaux yeux qui l'ont un peu touché lui-même, vous ne le plantiez là, et il n'y a que vous pour les affaires de Lombardie. Je vous dirai même, ajouta Rassi en baissant la voix, qu'il y a là une fière occasion pour vous, et qui vaut bien la croix de Saint-Paul que vous me donnez. Le prince vous accorderait, comme récompense nationale, une jolie terre valant six cent mille francs qu'il distrairait de son domaine, ou une gratification de trois cent mille francs, si vous vouliez consentir à ne pas vous mêler du sort de Fabrice del Dongo, ou du moins à ne lui en parler qu'en public.

— Je m'attendais à mieux que ça, dit le comte; ne pas me mêler de Fabrice, c'est me brouiller avec la duchesse.

— Eh bien, c'est encore ce que dit le prince : le fait est qu'il est horriblement monté contre M<sup>me</sup> la duchesse, entre nous soit dit; et il craint que, pour dédommagement de la brouille avec cette dame aimable, maintenant que vous voilà veuf, vous ne lui demandiez la main de sa cousine, la vieillé<sup>e</sup> princesse Isota, laquelle n'est âgée que de cinquante ans.

— Il a deviné juste, s'écria le comte; notre maître est l'homme le plus fin de ses États.

Jamais le comte n'avait eu l'idée baroque d'épouser cette vieille princesse; rien ne fût allé plus mal à un homme que les cérémonies de cour ennuyaient à la mort.

Il se mit à jouer avec sa tabatière sur le marbre d'une petite table voisine de son fauteuil. Rassi vit dans ce geste d'embarras la possibilité d'une bonne aubaine; son œil brilla.

— De grâce, Monsieur le comte, s'écria-t-il, si Votre Excellence veut accepter, ou la terre de six cent mille francs, ou la gratification en argent, je la prie de ne point choisir d'autre négociateur que moi. Je me ferais fort, ajouta-t-il en baissant la voix, de faire augmenter la gratification en argent ou même de faire joindre une forêt assez importante à la terre domaniale. Si Votre Excellence daignait mettre un peu de douceur et de ménagement dans sa façon de parler au prince de ce morveux qu'on a coffré, on pourrait peut-être ériger en duché la terre que lui offrirait la reconnaissance nationale. Je le répète à Votre Excellence; le prince pour le quart d'heure, exècre la duchesse, mais il est fort embar

assé, et même au point que j'ai cru parfois qu'il y avait quelque circonstance secrète qu'il n'osait pas m'avouer. Au fond on peut trouver ici une mine d'or, moi vous vendant ses secrets les plus intimes et fort librement, car on me croit votre ennemi juré. Au fond, s'il est furieux contre la duchesse, il croit aussi, et comme vous tous, que vous seul au monde pouvez conduire à bien toutes ces démarches secrètes relatives au Milanais. Votre Excellence le permet-elle de lui répéter textuellement les paroles du souverain ? dit le Rassi en s'échauffant ; il y a souvent une physionomie dans la position des mots, qu'aucune traduction ne saurait rendre, et vous pourrez y voir plus que je n'y vois.

— Je permets tout, dit le comte en continuant, d'un air disait, à frapper la table de marbre avec sa tabatière d'or, je permets tout, et je serai reconnaissant.

— Donnez-moi des lettres de noblesse transmissible, indépendamment de la croix, et je serai plus que satisfait. Quand je parle d'anoblissement au prince, il me répond : Un coquin tel que toi, noble ! il faudrait fermer boutique dès le lendemain ; personne à Rome ne voudrait plus se faire anoblir. Pour en revenir à l'affaire du Milanais, le prince me disait, il n'y a pas trois jours : Il n'y a que ce fripon-là pour suivre le fil de nos intrigues ; si je le chasse s'il suit la duchesse, il vaut autant que je renonce à l'espoir de le voir un jour le chef libéral et adoré de toute l'Italie.

A ce mot le comte respira : Fabrice ne mourra pas, se dit-il. De sa vie le Rassi n'avait pu arriver à une conversation intime avec le premier ministre : il était hors de lui de bonheur ; il se voyait à la veille de pouvoir quitter ce nom de Rassi, devenu dans le pays synonyme de tout ce qu'il y a de bas et de vil ; le petit couple donnait le nom de *Rassi* aux chiens enragés ; depuis peu ses soldats s'étaient battus en duel parce qu'un de leurs camarades les avait appelés *Rassi*. Enfin, il ne se passait pas de semaine sans que ce malheureux nom vînt s'enchâsser dans quelque sonnet atroce. Son fils, jeune et innocent écolier de seize ans, fut chassé des cafés, sur son nom.

C'est le souvenir brûlant de tous ces agréments de sa position qui lui fit commettre une imprudence.

— J'ai une terre, dit-il au comte en rapprochant sa chaise du fauteuil du ministre, elle s'appelle Riva, je voudrais être baron Riva.

— Pourquoi pas ? dit le ministre. Rassi était hors de lui.

— Eh bien, Monsieur le comte, je me permettrai d'être indiscret, j'oserai deviner le but de vos désirs, vous aspirez à la main de la princesse Isota, et c'est une noble ambition. Une fois parent, vous êtes à l'abri de la disgrâce, vous *bouclez* notre homme. Je ne vous cacherai pas qu'il a ce mariage avec la princesse Isota en horreur; mais si vos affaires étaient confiées à quelqu'un d'adroit et de *bien payé*, on pourrait ne pas désespérer du succès.

— Moi, mon cher baron, j'en désespérerais; je désavoue d'avance toutes les paroles que vous pourrez porter en mon nom mais le jour où cette alliance illustre viendra enfin combler mes vœux et me donner une si haute position dans l'État, je vous offrirai, moi, 300,000 francs de mon argent, ou bien je conseillera au prince de vous accorder une marque de faveur que vous-mêmes vous préférerez à cette somme d'argent.

Le lecteur trouve cette conversation longue : pourtant nous lui faisons grâce de plus de la moitié; elle se prolongea encore deux heures. Le Rassi sortit de chez le comte fou de bonheur; le comte resta avec de grandes espérances de sauver Fabrice, et plus résolu que jamais à donner sa démission. Il trouvait que son crédit avait besoin d'être renouvelé par la présence au pouvoir de gens tels que Rassi et le général Conti; il jouissait avec délices d'une possibilité qu'il venait d'entrevoir de se venger du prince : Il peut faire partir la duchesse, s'écria-t-il, mais parbleu il renoncera à l'espoir d'être roi constitutionnel de la Lombardie. (Cette chimère était ridicule : le prince avait beaucoup d'esprit, mais, à force de rêver, il en était devenu amoureux fou.)

Le comte ne se sentait pas de joie en courant chez la duchesse lui rendre compte de sa conversation avec le fiscal. Il trouva la porte fermée pour lui; le portier n'osait presque pas lui avouer cet ordre reçu de la bouche même de sa maîtresse. Le comte regagna tristement le palais du ministère, le malheur qu'il venait d'essuyer éclipsait en entier la joie que lui avait donnée sa conversation avec le confident du prince. N'ayant plus le cœur de s'occuper de rien le comte errait tristement dans sa galerie de tableaux, quand, un quart d'heure après, il reçut un billet ainsi conçu :

« Puisqu'il est vrai, cher et bon ami, que nous ne sommes plus  
 « qu'amis, il faut ne venir me voir que trois fois par semaine  
 « Dans quinze jours nous réduirons ces visites, toujours si chères  
 « à mon cœur, à deux par mois. Si vous voulez me plaire, donnez-moi  
 « de la publicité à cette sorte de rupture; si vous vouliez me re

dre presque tout l'amour que jadis j'eus pour vous, vous feriez choix d'une nouvelle amie. Quant à moi, j'ai de grands projets de dissipation : je compte aller beaucoup dans le monde, peut-être même trouverai-je un homme d'esprit pour me faire oublier mes malheurs. Sans doute en qualité d'ami la première place dans mon cœur vous sera toujours réservée, mais je ne veux plus que l'on dise que mes démarches ont été dictées par votre sagesse ; je veux surtout que l'on sache bien que j'ai perdu toute influence sur vos déterminations. En un mot, cher comte, croyez que vous serez toujours mon ami le plus cher, mais jamais autre chose. Ne gardez, je vous prie, aucune idée de retour, tout est bien fini. Comptez à jamais sur mon amitié. »

Ce dernier trait fut trop fort pour le courage du comte : il fit une belle lettre au prince pour donner sa démission de tous ses emplois, et il l'adressa à la duchesse avec prière de la faire parvenir au palais. Un instant après, il reçut sa démission, déchirée en quatre, et, sur un des blancs du papier, la duchesse avait daigné écrire : *Non, mille fois non !*

Il serait difficile de décrire le désespoir du pauvre ministre. Elle n'est que raison, j'en conviens, se disait-il à chaque instant ; mon omission du mot *procédure injuste* est un affreux malheur ; elle entraînera peut-être la mort de Fabrice, et celle-ci amènera la mienne. Elle fut avec la mort dans l'âme que le comte, qui ne voulait pas paraître au palais du souverain avant d'y être appelé, écrivit de sa propre main le *motu proprio* qui nommait Rassi chevalier de l'ordre de Saint-Paul et lui conférait la noblesse transmissible ; le comte y joignit un rapport d'une demi-page qui exposait au prince les raisons d'État qui conseillaient cette mesure. Il trouva une sorte de mélancolie à faire de ces deux pièces deux belles copies qu'il adressa à la duchesse.

Il se perdait en suppositions ; il cherchait à deviner quel serait l'avenir le plan de conduite de la femme qu'il aimait. Elle n'en avait rien elle-même, se disait-il ; une seule chose reste certaine, c'est que, pour rien au monde, elle ne manquerait aux résolutions qu'elle m'aurait une fois annoncées. Ce qui ajoutait encore à son malheur, c'est qu'il ne pouvait parvenir à trouver la duchesse blâmable. Elle m'a fait une grâce en m'aimant ; elle cesse de m'aimer dès qu'elle commet une faute involontaire, il est vrai, mais qui peut entraîner une conséquence horrible ; je n'ai aucun droit de me plaindre. Le lendemain matin, le comte sut que la duchesse avait recommencé

à aller dans le monde ; elle avait paru la veille au soir dans toutes les maisons qui recevaient. Que fût-il devenu s'il se fût rencontré avec elle dans le même salon ? Comment lui parler ? de quel ton lui adresser la parole ? et comment ne pas lui parler ?

Le lendemain fut un jour funèbre ; le bruit se répandait généralement que Fabrice allait être mis à mort, la ville fut émue. On ajoutait que le prince, ayant égard à sa haute naissance, avait daigné décider qu'il aurait la tête tranchée.

— C'est moi qui le tue, se dit le comte ; je ne puis plus prétendre à revoir jamais la duchesse. Malgré ce raisonnement assez simple il ne put s'empêcher de passer trois fois à sa porte ; à la vérité pour n'être pas remarqué, il alla chez elle à pied. Dans son désespoir, il eut même le courage de lui écrire. Il avait fait appeler Rassi deux fois ; le fiscal ne s'était point présenté. Le coquin mentait, se dit le comte.

Le lendemain, trois grandes nouvelles agitaient la haute société de Parme et même la bourgeoisie. La mise à mort de Fabrice était plus que jamais certaine ; et, complément bien étrange de cette nouvelle, la duchesse ne paraissait point trop au désespoir. Selon les apparences, elle n'accordait que des regrets assez modérés : son jeune amant ; toutefois elle profitait avec un art infini de la pitié que venait de lui donner une indisposition assez grave, qui était survenue en même temps que l'arrestation de Fabrice. Les bourgeois reconnaissaient bien à ces détails le cœur sec d'une grande dame de la cour. Par décence cependant et comme sacrifice aux mânes du jeune Fabrice, elle avait rompu avec le comte Mosca. Quelle immoralité ! s'écriaient les jansénistes de Parme. Mais déjà la duchesse, chose incroyable, paraissait disposée à écouter les cajoleries des plus beaux jeuns gens de la cour. On remarquait, entre autres singularités, qu'elle avait été fort gaie dans une conversation avec le comte Baldi, l'amant actuel de la Raversi, et l'avait beaucoup plaisanté sur ses courses fréquentes au château de Velleja. La petite bourgeoisie et le peuple étaient indignés de la mort de Fabrice, que ces bonnes gens attribuaient à la jalousie du comte Mosca. La société de la cour s'occupait aussi beaucoup du comte, mais c'était pour s'en moquer. La troisième des grandes nouvelles que nous avons annoncées n'était autre en effet que la démission du comte ; tout le monde se moquait d'un amant ridicule qui, à l'âge de cinquante-six ans, sacrifiait une position magnifique au chagrin d'être quitté par une femme sans cœur, et qui

puis longtemps, lui préférait un jeune homme. Le seul archevêque eut l'esprit ou plutôt le cœur de deviner que l'honneur fendait au comte de rester premier ministre dans un pays où l'on avait couper la tête, et sans le consulter, à un jeune homme, son otégué. La nouvelle de la démission du comte eut l'effet de guérir sa goutte le général Fabio Conti, comme nous le dirons en son lieu, lorsque nous parlerons de la façon dont le pauvre Fabrice passait son temps à la citadelle, pendant que toute la ville s'enfermait de l'heure de son supplice.

Le jour suivant, le comte revit Bruno, cet agent fidèle qu'il avait expédié sur Bologne; le comte s'attendrit au moment où cet homme entra dans son cabinet; sa vue lui rappelait l'état d'urgence où il se trouvait lorsqu'il l'avait envoyé à Bologne, presque d'accord avec la duchesse. Bruno arrivait de Bologne où il n'avait rien découvert; il n'avait pu trouver Ludovic, que le postulant de Castelnovo avait gardé dans la prison de son village.

— Je vais vous envoyer à Bologne, dit le comte à Bruno; la duchesse tiendra au triste plaisir de connaître les détails du malheur de Fabrice. Adressez-vous au brigadier de gendarmerie qui commande le poste de Castelnovo...

Mais non! s'écria le comte en s'interrompant; partez à l'instant même pour la Lombardie, et distribuez de l'argent et en grande quantité à tous nos correspondants. Mon but est d'obtenir de tous ces gens-là des rapports de la nature la plus encourageante. Bruno ayant bien compris le but de sa mission, se mit à écrire six lettres de créance. Comme le comte lui donnait ses dernières instructions, il reçut une lettre parfaitement fautive, mais fort bien écrite; on eût dit un ami écrivant à son ami pour lui demander un service. L'ami qui écrivait n'était autre que le prince. Ayant ouï parler de certains projets de retraite, il suppliait son ami, le comte Mosca, de garder le ministère; il le lui demandait au nom de l'amour et des dangers de la patrie, et le lui ordonnait comme son maître. Il ajoutait que le roi de\*\*\* venant de mettre à sa disposition six cordons de son ordre, il en gardait un pour lui et envoyait quatre à son cher comte Mosca.

Cet animal-là fait mon malheur! s'écria le comte furieux devant son miroir stupéfait, et croit me séduire par ces mêmes phrases hypocrites que tant de fois nous avons arrangées ensemble pour prendre à la glu quelque sot. Il refusa l'ordre qu'on lui offrait, et dans sa réponse parla de l'état de sa santé comme ne lui laissant que

bien peu d'espérance de pouvoir s'acquitter longtemps encore de pénibles travaux du ministère. Le comte était furieux. Un instant après, on annonça le fiscal Rassi, qu'il traita comme un nègre.

— Eh bien ! parce que je vous ai fait noble, vous commencez faire l'insolent ! Pourquoi n'être pas venu hier pour me remercier comme c'était votre devoir étroit, Monsieur le cuistre ?

Le Rassi était bien au-dessus des injures ; c'était sur ce ton qu'il était journallement reçu par le prince ; mais il voulait être baron et se justifia avec esprit. Rien n'était plus facile.

— Le prince m'a tenu cloué à une table hier toute la journée je n'ai pu sortir du palais. Son Altesse m'a fait copier de nombreuses mauvaises écritures de procureur une quantité de pièces diplomatiques tellement niaisées et tellement bavardes, que je crois, en vérité, que son but unique était de me retenir prisonnier. Quand enfin j'ai pu prendre congé, vers les cinq heures, mourant de fatigue il m'a donné l'ordre d'aller chez moi directement et de n'en plus sortir de la soirée. En effet, j'ai vu deux de ses espions particuliers, de moi bien connus, se promener dans ma rue jusque sur minuit. Ce matin, dès que je l'ai pu, j'ai fait venir une voiture qui m'a conduit jusqu'à la porte de la cathédrale. Je suis descendu de la voiture très lentement, puis, prenant le pas de course, j'ai traversé l'église, et me voici. Votre Excellence est dans ce moment l'homme du monde auquel je désire plaire avec le plus de passion.

— Et moi, Monsieur le drôle, je ne suis point dupe de tous ces contes plus ou moins bien bâtis. Vous avez refusé de me parler de Fabrice avant-hier ; j'ai respecté vos scrupules et vos serments touchant le secret, quoique les serments pour un être tel que vous ne soient tout au plus que des moyens de défaite. Aujourd'hui, je veux la vérité. Qu'est-ce que ces bruits ridicules qui font condamner à mort ce jeune homme comme assassin du comédien Gilet ?

— Personne ne peut mieux rendre compte à Votre Excellence de ces bruits, puisque c'est moi-même qui les ai fait courir par l'ordre du souverain ; et, j'y pense, c'est peut-être pour m'empêcher de vous faire part de cet incident qu'hier, toute la journée, il m'a été retenu prisonnier. Le prince, qui ne me croit pas un fou, ne pouvait pas douter que je ne vinsse vous apporter ma croix et vous supplier de l'attacher à ma boutonnière.

— Au fait ! s'écria le ministre, et pas de phrases.

— Sans doute, le prince voudrait bien tenir une sentence de mort contre M. del Dongo ; mais il n'a, comme vous le savez sa-

oute, qu'une condamnation en vingt années de fers, commuée en lui, le lendemain même de la sentence, en douze années de forges, avec jeûne au pain et à l'eau tous les vendredis et autres pratiques religieuses.

— C'est parce que je savais cette condamnation à la prison seulement, que j'étais effrayé des bruits d'exécution prochaine qui se répandaient par la ville; je me souviens de la mort du comte Palanza, bien escamotée par vous.

— C'est alors que j'aurais dû avoir la croix! s'écria Rassi sans se déconcerter; il fallait serrer le bouton tandis que je le tenais que l'homme avait envie de cette mort. Je fus un nigaud alors; c'est armé de cette expérience que j'ose vous conseiller de ne pas m'imiter aujourd'hui. (Cette comparaison parut du plus mauvais goût à l'interlocuteur, qui fut obligé de se retenir pour ne pas donner des coups de pied à Rassi.)

— D'abord, reprit celui-ci avec la logique d'un jurisconsulte et l'assurance parfaite d'un homme qu'une insulte ne peut offenser, d'abord il ne peut être question de l'exécution dudit del Dongo; le prince n'oserait, les temps sont bien changés! et enfin, moi, noble et espérant par vous de devenir baron, je n'y donnerais pas les mains. Or, ce n'est que de moi, comme le sait Votre Excellence, que l'exécuteur des hautes œuvres peut recevoir des ordres, et, je vous le jure, le chevalier Rassi n'en donnera jamais contre le sieur del Dongo.

— Et vous ferez sagement, dit le comte en le toisant d'un air sérieux.

— Distinguons, reprit le Rassi avec un sourire. Moi je ne suis pas pour les morts officielles, et si M. del Dongo vient à mourir de la peste, n'allez pas me l'attribuer. Le prince est outré, et je ne sais pourquoi, contre la Sanseverina (trois jours auparavant le Rassi avait dit la duchesse, mais, comme toute la ville, il savait la rupture avec le premier ministre). Le comte fut frappé de la suppression de son titre dans une telle bouche, et l'on peut juger du plaisir qu'elle lui fit; il lança au Rassi un regard chargé de la plus vive haine. Mon cher ange, se dit-il ensuite, je ne puis te montrer mon amour en t'obéissant aveuglément à tes ordres.

— Je vous avouerai, dit-il au fiscal, que je ne prends pas un intérêt bien passionné aux divers caprices de M<sup>me</sup> la duchesse; toutefois, comme elle m'avait présenté ce mauvais sujet de Fabrice, il aurait bien dû rester à Naples et ne pas venir ici embrouiller

nos affaires, je tiens à ce qu'il ne soit pas mis à mort de mon temps et je veux bien vous donner ma parole que vous serez baron dans les huit jours qui suivront sa sortie de prison.

— En ce cas, Monsieur le comte, je ne serai baron que dans douze années révolues, car le prince est furieux, et sa haine contre la duchesse est tellement vive, qu'il cherche à la cacher.

— Son Altesse est bien bonne; qu'a-t-elle besoin de cacher sa haine, puisque son premier ministre ne protège plus la duchesse. Seulement je ne veux pas qu'on puisse m'accuser de vilenie, surtout de jalousie : c'est moi qui ai fait venir la duchesse en pays, et si Fabrice meurt en prison, vous ne serez pas baron, mais vous serez peut-être poignardé. Mais laissons cette bagatelle : le fait est que j'ai fait le compte de ma fortune, à peine j'ai trouvé 20,000 livres de rente, sur quoi j'ai le projet d'adresser très humblement ma démission au souverain. J'ai quelque espoir d'être employé par le roi de Naples : cette grande ville m'offrirait des distractions dont j'ai besoin en ce moment et que je ne puis trouver dans un trou tel que Parme; je ne resterais qu'autant que vous me feriez obtenir la main de la princesse Isota, etc., etc. La conversation fut infinie dans ce sens. Comme Rassi se leva, le comte lui dit d'un air fort indifférent :

— Vous savez qu'on a dit que Fabrice me trompait, en ce sens qu'il était un des amants de la duchesse; je n'accepte point ce bruit, et pour le démentir, je veux que vous fassiez passer ce message à Fabrice.

— Mais, Monsieur le comte, dit Rassi effrayé, et regardant sa bourse, il y a là une somme énorme, et les règlements...

— Pour vous, mon cher, elle peut être énorme, reprit le comte de l'air du plus souverain mépris : un bourgeois tel que vous, en voyant de l'argent à son ami en prison, croit se ruiner en lui donnant dix sequins; moi, je veux que Fabrice reçoive ces 6,000 francs, et surtout que le château ne sache rien de cet envoi.

Comme le Rassi effrayé voulait répliquer, le comte ferma la porte sur lui avec impatience. Ces gens-là, se dit-il, ne voient le pouvoir que derrière l'insolence. Cela dit, ce grand ministre se mit à une action tellement ridicule, que nous avons quelque peine à la rapporter. Il courut prendre dans son bureau un portrait en miniature de la duchesse, et le couvrit de baisers passionnés. Pardon, mon cher ange, s'écria-t-il, si je n'ai pas jeté par la fenêtre et de mes propres mains ce cuistre qui ose parler de toi à

te nuance de familiarité; mais, si j'agis avec cet excès de patience, c'est pour t'obéir! et il ne perdra rien pour attendre.

Après une longue conversation avec le portrait, le comte, qui sentait le cœur mort dans la poitrine, eut l'idée d'une action licule et s'y livra avec un empressement d'enfant. Il se fit donner un habit avec des plaques, et fut faire une visite à la vieille incesse Isota. De la vie il ne s'était présenté chez elle qu'à l'occasion du jour de l'an. Il la trouva entourée d'une quantité de chiens et parée de tous ses atours, et même avec des diamants comme si elle allait à la cour. Le comte ayant témoigné quelque crainte de déranger les projets de Son Altesse, qui probablement allait sortir, l'Altesse répondit au ministre qu'une princesse de son rang se devait à elle-même d'être toujours ainsi. Pour la première fois depuis son malheur, le comte eut un mouvement de gaieté. Il fut bien fait de paraître ici, se dit-il, et dès aujourd'hui il faut publier ma déclaration. La princesse avait été ravie de voir arriver chez elle un homme aussi renommé pour son esprit et un premier ministre; la pauvre vieille fille n'était guère accoutumée à de semblables visites. Le comte commença par une préface adroite, relative à l'immense distance qui séparera toujours d'un simple gentilhomme les membres d'une famille régnante.

— Il faut faire une distinction, dit la princesse : la fille d'un roi de France, par exemple, n'a aucun espoir d'arriver jamais à la couronne; mais les choses ne vont point ainsi dans la famille de mon prince. C'est pourquoi nous autres Farnèse nous devons toujours nous réserver une certaine dignité dans notre extérieur; et moi, pauvre princesse telle que vous me voyez, je ne puis pas dire qu'il soit absolument impossible qu'un jour vous soyez mon premier ministre. Cette idée, par son imprévu baroque, donna au pauvre comte au second instant de gaieté parfaite.

Après avoir sorti de chez la princesse Isota, qui avait grandement rougi en recevant l'aveu de la passion du premier ministre, celui-ci rencontra un des fourriers du palais : le prince le faisait demander en toute hâte.

— Je suis malade, répondit le ministre, ravi de pouvoir faire une reconnaissance à son prince. Ah! ah! vous me poussez à bout, s'écria-t-il avec fureur, et puis vous voulez que je vous serve; mais chez, mon prince, qu'avoir reçu le pouvoir de la Providence ne suffit plus en ce siècle-ci : il faut beaucoup d'esprit et un grand caractère pour réussir à être despote.

Après avoir renvoyé le fourrier du palais fort scandalisé de parfaite santé de ce malade, le comte trouva plaisant d'aller voir les deux hommes de la cour qui avaient le plus d'influence sur le général Fabio Conti. Ce qui surtout faisait frémir le ministre lui ôtait tout courage, c'est que le gouverneur de la citadelle était accusé de s'être défait jadis d'un capitaine, son ennemi personnel, au moyen de *l'aquetta* de Pérouse.

Le comte savait que depuis huit jours la duchesse avait répandus des sommes folles pour se ménager des intelligences à la citadelle; mais, suivant lui, il y avait peu d'espoir de succès; tous les yeux étaient encore trop ouverts. Nous ne raconterons point au lecteur toutes les tentatives de corruption essayées par cette femme malheureuse : elle était au désespoir, et des agents de toutes sortes et parfaitement dévoués la secondaient. Mais il n'est peut-être qu'un seul genre d'affaires dont on s'acquitte parfaitement bien dans les petites cours despotiques, c'est la garde des prisonniers politiques. L'or de la duchesse ne produisit d'autre effet que de faire renvoyer de la citadelle huit ou dix hommes de tout grade.

STENDHAL.

(*A suivre.*)

---

## ADIEU

---

— Allons, député du centre, en avant! Il s'agit d'aller au pas accéléré si nous voulons être à table en même temps que les autres. Haut le pied! Saute, marquis! là donc! bien. Vous franchissez les sillons comme un véritable cerf!

Ces paroles étaient prononcées par un chasseur paisiblement assis sur une lisière de la forêt de l'Île-Adam, et qui achevait de fumer un cigare de la Havane en attendant son compagnon, sans s'être égaré depuis longtemps dans les halliers de la forêt. À ces paroles, quatre chiens haletants regardaient comme lui le personnage auquel il s'adressait. Pour comprendre combien étaient railleuses ces allocutions répétées par intervalles, il faut dire que le chasseur était un gros homme court dont le ventre proéminent dépassait un embonpoint véritablement ministériel. Aussi arpentait-il avec peine les sillons d'un vaste champ récemment moissonné, dont les chaumes gênaient considérablement sa marche; et, en plus, pour surcroît de douleur, les rayons du soleil qui frappaient directement sa figure y amassaient de grosses gouttes de sueur. Occupé par le soin de garder son équilibre, il se penchait tantôt en avant, tantôt en arrière, en imitant ainsi les soubresauts d'une voiture fortement cahotée. Ce jour était un de ceux qui, pendant le mois de septembre, achèvent de mûrir les raisins par les feux équatoriaux. Le temps annonçait un orage. Quoique plusieurs grands espaces d'azur séparassent encore vers l'horizon de gros nuages noirs, on voyait des nuées blondes s'avancer avec une incroyable rapidité, en étendant, de l'ouest à l'est, un léger rideau grisâtre. Le vent, n'agissant que dans la haute région de l'air, l'atmosphère comprimait vers les bas-fonds les brûlantes vapeurs de

la terre. Entouré de hautes futaies qui le privaient d'air, le vallée franchissait le chasseur avait la température d'une fournaise Ardente et silencieuse, la forêt semblait avoir soif. Les oiseaux, les insectes étaient muets, et les cimes des arbres s'inclinaient de peine. Les personnes auxquelles il reste quelque souvenir de l'été de 1849, devaient donc compatir aux maux du pauvre ministère qui suait sang et eau pour rejoindre son compagnon moqueur. Tout en fumant son cigare, celui-ci avait calculé, par la position du soleil, qu'il pouvait être environ cinq heures du soir.

— Où diable sommes-nous? dit le gros chasseur en s'essuyant le front et s'appuyant contre un arbre du champ, presque en face de son compagnon; car il ne se sentit plus la force de sauter le large fossé qui l'en séparait.

— Et c'est à moi que tu le demandes, répondit en riant le chasseur couché dans les hautes herbes jaunes qui couronnaient le fossé. Il jeta le bout de son cigare dans le fossé, en s'écriant : — Jure par saint Hubert qu'on ne me reprendra plus à m'aventurer dans un pays inconnu avec un magistrat, fût-il comme toi, mon cher d'Albon, un vieux camarade de collègue!

— Mais, Philippe, vous ne comprenez donc plus le français. Vous avez sans doute laissé votre esprit en Sibérie, répliqua le gros homme en lançant un regard douloureusement comique sur un poteau qui se trouvait à cent pas de là.

— J'entends, répondit Philippe qui saisit son fusil, se leva tout à coup, s'élança d'un seul bond dans le champ, et courut vers le poteau. — Par ici, d'Albon, par ici! demi-tour à gauche, cria-t-il à son compagnon en lui indiquant par un geste une large voie pavée. *Chemin de Baillet à l'Ile-Adam!* reprit-il, ainsi nous trouverons dans cette direction celui de Cassan, qui doit s'embrancher sur celui de l'Ile-Adam.

— C'est juste, mon colonel, dit M. d'Albon en remettant sur sa tête une casquette avec laquelle il venait de s'éventer.

— En avant donc, mon respectable conseiller, répondit le colonel Philippe en sifflant les chiens qui semblaient déjà lui obéir qu'au magistrat auquel ils appartenaient.

— Savez-vous, monsieur le marquis, reprit le militaire gognard, que nous avons encore plus de deux lieues à faire? Le village que nous apercevons là-bas doit être Baillet.

— Grand Dieu! s'écria le marquis d'Albon, allez à Cassan, cela peut vous être agréable, mais vous irez tout seul. Je préfère

attendre ici, malgré l'orage, un cheval que vous m'enverrez du hâteau. Vous vous êtes moqué de moi, Sucey. Nous devions faire une jolie petite partie de chasse, ne pas nous éloigner de Cassan, rester sur les terres que je connais. Bah! au lieu de nous amuser, vous m'avez fait courir comme un lévrier depuis quatre heures du matin, et nous n'avons eu pour tout déjeuner que deux tasses de lait! Ah! si vous avez jamais un procès à la Cour, je vous le feraï perdre, eussiez-vous cent fois raison.

Le chasseur découragé s'assit sur une des bornes qui étaient au pied du poteau, se débarrassa de son fusil, de sa carnassière vide, et poussa un long soupir.

— France! voilà tes députés, s'écria en riant le colonel de Sucey. Ah! mon pauvre d'Albon, si vous aviez été comme moi six ans au fond de la Sibérie...

Il n'acheva pas et leva les yeux au ciel, comme si ces malheurs étaient un secret entre Dieu et lui.

— Allons, marchez! ajouta-t-il. Si vous restez assis, vous êtes perdu.

— Que voulez-vous, Philippe? c'est une si vieille habitude chez un magistrat! D'honneur, je suis excédé! Encore si j'avais tué un ivre.

Les deux chasseurs présentaient un contraste assez rare. Le civil était âgé de quarante-deux ans et ne paraissait pas en avoir plus de trente, tandis que le militaire, âgé de trente ans, semblait en avoir au moins quarante. Tous deux étaient décorés de la rosette rouge, attribut des officiers de la Légion d'honneur. Quelques mèches de cheveux, mélangées de noir et de blanc comme l'aile d'une pie, s'échappaient de dessous la casquette du colonel; de belles boucles blondes ornaient les tempes du magistrat. L'un était d'une haute taille, sec, maigre, nerveux, et les traits de sa figure blanche trahissaient des passions terribles ou affreux malheurs; l'autre avait un visage brillant de santé, jovial, digne d'un épicurien. Tous deux étaient fortement hâlés par le soleil, et leurs longues guêtres de cuir fauve portaient les marques de tous les fossés, de tous les marais qu'ils avaient traversés.

— Allons, s'écria M. de Sucey, en avant! Après une petite heure de marche nous serons à Cassan, devant une bonne table.

— Il faut que vous n'ayez jamais aimé, répondit le conseiller en un air piteusement comique, vous êtes aussi impitoyable que l'article 304 du code pénal!

Philippe de Sucy tressaillit violemment; son large front se plissa; sa figure devint aussi sombre que l'était le ciel en ce moment. Quoiqu'un souvenir d'une affreuse amertume crispât tous ses traits, il ne pleura pas. Semblable aux hommes puissants, il savait refouler ses émotions au fond de son cœur, et trouvait peu d'être, comme beaucoup de caractères purs, une sorte d'impudeur à dévoiler ses peines quand aucune parole humaine n'en peut rendre la profondeur, et qu'on redoute la moquerie des gens qui ne veulent pas les comprendre. M. d'Albon avait une de ces âmes délicates qui devinent les douleurs et ressentent vivement la commotion qu'elles ont involontairement produite par quelque maladresse. Il respecta le silence de son ami, se leva, oublia sa fatigue, et le suivit silencieusement, tout chagrin d'avoir touché une plaie qui probablement n'était pas cicatrisée.

— Un jour, mon ami, lui dit Philippe en lui serrant la main en le remerciant de son muet repentir par un regard déchirant, un jour je te raconterai ma vie. Aujourd'hui, je ne saurais.

Ils continuèrent à marcher en silence. Quand la douleur du colonel parut dissipée, le conseiller retrouva sa fatigue; et avec l'instinct ou plutôt le vouloir d'un homme harassé, son œil sonda toutes les profondeurs de la forêt; il interrogea les cimes des arbres, examina les avenues, en espérant y découvrir quelque gîte où pût demander l'hospitalité. En arrivant à un carrefour, il commença à apercevoir une légère fumée qui s'élevait entre les arbres. Il s'arrêta, regarda fort attentivement, et reconnut au milieu d'un massif immense, les branches vertes et sombres de quelques pins.

— Une maison! une maison! s'écria-t-il avec le plaisir qu'aurait eu un marin à crier : Terre! terre!

Puis il s'élança vivement à travers un hallier assez épais, et le colonel, qui était tombé dans une profonde rêverie, l'y suivit naturellement.

— J'aime mieux trouver ici une omelette, du pain de ménage, une chaise, que d'aller chercher à Cassan des divans, des truffes et du vin de Bordeaux.

Ces paroles étaient une exclamation d'enthousiasme arrachée au conseiller par l'aspect d'un mur dont la couleur blanchâtre, tranchait, dans le lointain sur la masse brune des troncs noueux de la forêt.

— Ah! ah! ceci m'a l'air d'être quelque ancien prieuré, s'écria derechef le marquis d'Albon en arrivant à une grille antique

toire, d'où il put voir, au milieu d'un parc assez vaste, un bâtiment construit dans le style employé jadis pour les monuments monastiques. — Comme ces coquins de moines savaient choisir un emplacement !

Cette nouvelle exclamation était l'expression de l'étonnement que causait au magistrat le poétique ermitage qui s'offrait à ses regards. La maison était située à mi-côte, sur le revers de la montagne, dont le sommet est occupé par le village de Nerville. Les grands chênes séculaires de la forêt, qui décrivaient un cercle immense autour de l'habitation, en faisait une véritable solitude. Le corps de logis jadis destiné aux moines avait son exposition au midi. Le parc paraissait avoir une quarantaine d'arpents. Auprès de la maison, régnait une verte prairie, heureusement découpée par plusieurs ruisseaux clairs, par des nappes d'eau gracieusement posées, et sans aucun artifice apparent. Ça et là s'élevaient des arbres verts aux formes élégantes, aux feuillages variés. Puis, des grottes habilement ménagées, des terrasses massives avec leurs escaliers dégradés et leurs rampes rouillées imprimaient une physionomie particulière à cette sauvage Thébaïde. L'art y avait également uni ses constructions aux plus pittoresques effets de la nature. Les passions humaines semblaient devoir mourir au pied de ces grands arbres qui défendaient l'approche de cet asile aux bruits du monde, comme ils y tempéraient les feux du soleil.

— Quel désordre ! se dit M. d'Albon après avoir joui de la sombre expression que les ruines donnaient à ce paysage, qui paraissait frappé de malédiction. C'était comme un lieu funeste abandonné par les hommes. Le lierre avait étendu partout ses nerfs tortueux et ses riches manteaux. Des mousses brunes, verdâtres, jaunes ou rouges répandaient leurs teintes romantiques sur les arbres, sur les bancs, sur les toits, sur les pierres. Les fenêtres venouluées étaient usées par la pluie, creusées par les temps ; les balcons étaient brisés, les terrasses démolies. Quelques persiennes ne tenaient plus que par un de leurs gonds. Les portes disjointes paraissaient ne pas devoir résister à un assaillant. Chargées des bouffes luisantes du gui, les branches des arbres fruitiers négligés s'étendaient au loin sans donner de récolte. De hautes herbes croissaient dans les allées. Ces débris jetaient dans le tableau des effets d'une poésie ravissante, et des idées rêveuses dans l'âme du spectateur. Un poète serait resté là plongé dans une longue mélan-

colie, en admirant ce désordre plein d'harmonies, cette destruction qui n'était pas sans grâce. En ce moment, quelques rayons de soleil se firent jour à travers les crevasses des nuages, illuminèrent par les jets de mille couleurs cette scène à demi sauvage. Les tui- les brunes resplendirent, les mousses brillèrent, des ombres fantastiques s'agitèrent sur les prés, sous les arbres; des couleurs mortes se réveillèrent, des oppositions piquantes se combattirent, les feuillages se découpèrent dans la clarté. Tout à coup, la lumière disparut. Ce paysage qui semblait avoir parlé, se tut et redevint sombre, ou plutôt doux comme la douce teinte d'un crépuscule d'automne.

— C'est le palais de la Belle au Bois dormant, se dit le conseiller qui ne voyait déjà plus cette maison qu'avec les yeux d'un propriétaire. A qui cela peut-il donc appartenir? Il faut être bien bête pour ne pas habiter une si jolie propriété.

Aussitôt, une femme s'élança de dessous un noyer planté à droite de la grille, et, sans faire de bruit, passa devant le conseiller aussi rapidement que l'ombre d'un nuage; cette vision le rendit muet de surprise.

— Eh bien, d'Albon, qu'avez-vous? lui demanda le colonel.

— Je me frotte les yeux pour savoir si je dors ou si je veille, répondit le magistrat en se collant sur la grille pour tâcher de revoir le fantôme.

— Elle est probablement sous ce figuier, dit-il en montrant à Philippe le feuillage d'un arbre qui s'élevait au-dessus du mur, à gauche de la grille.

— Qui, elle?

— Eh! puis-je le savoir? reprit M. d'Albon. Il vient de se lever là, devant moi, dit-il à voix basse, une femme étrange; elle m'a semblé plutôt appartenir à la nature des ombres qu'au monde des vivants. Elle est si svelte, si légère, si vaporeuse, qu'elle doit être diaphane. Sa figure est aussi blanche que du lait. Ses vêtements, ses yeux, ses cheveux sont noirs. Elle m'a regardé en passant, et quoique je ne sois point peureux, son regard immobile et froid m'a figé le sang dans les veines.

— Est-elle jolie? demanda Philippe.

— Je ne sais pas. Je ne lui ai vu que les yeux dans la figure.

— Au diable le dîner de Cassan! s'écria le colonel; restons ici. J'ai une envie d'enfant d'entrer dans cette singulière propriété. Vois-tu ces châssis de fenêtres peints en rouge, et ces filets rou-

es dessinés sur les moulures des portes et des volets? Ne semble-t-il pas que ce soit la maison du diable; il aura peut-être hérité des moines. Allons, courons après la dame blanche et noire! En avant, s'écria Philippe avec une gaieté factice.

En ce moment, les deux chasseurs entendirent un cri assez semblable à celui d'une souris prise au piège. Ils écoutèrent. Le feuillage de quelques arbustes froissés retentit dans le silence, comme un murmure d'une onde agitée; mais, quoiqu'ils prêtassent l'oreille pour saisir quelques nouveaux sons, le terre resta silencieuse et garda le secret des pas de l'inconnue, si toutefois elle avait arché.

— Voilà qui est singulier! s'écria Philippe en suivant les contours que décrivait les murs du parc.

Les deux amis arrivèrent bientôt à une allée de la forêt qui conduit au village de Chauvry. Après avoir remonté ce chemin vers la route de Paris, ils se trouvèrent devant une grille, et virent alors la façade principale de cette habitation mystérieuse. De ce côté, le désordre était à son comble. D'immenses lézardes sillonnaient les murs de trois corps de logis bâtis en équerre. Des débris de tuiles et d'ardoises amoncelés à terre et des toits dégradés annonçaient une complète incurie. Quelques fruits étaient tombés des arbres et pourrissaient sans qu'on les récoltât. Une vache passait à travers les boulingrins, et foulait les fleurs des plates-bandes, tandis qu'une chèvre broutait les raisins verts et les pampres d'une treille.

— Ici, tout est harmonie, et le désordre y est en quelque sorte organisé, dit le colonel en tirant la chaîne d'une cloche; mais la cloche était sans battant.

Les deux chasseurs n'entendirent que le bruit singulièrement produit par un ressort rouillé. Quoique très délabrée, la petite porte encastrée dans le mur auprès de la grille résista néanmoins à tout effort.

— Oh! oh! tout ceci devient très curieux, dit-il à son compagnon.

— Si je n'étais pas magistrat, répondit M. d'Albon, je croirais que la femme noire est une sorcière.

A peine avait-il achevé ces mots que la vache vint à la grille et se présenta son muffle chaud, comme si elle éprouvait le besoin de voir des créatures humaines. Alors une femme, si toutefois ce nom pouvait appartenir à l'être indéfinissable qui se leva de des-

sous une touffe d'arbustes, tira la vache par sa corde. Cette femme portait sur la tête un mouchoir rouge d'où s'échappaient des mèches de cheveux blonds assez semblables à l'étope d'une quenouille. Elle n'avait pas de fichu. Un jupon de laine grossière raies alternativement noires et grises, trop court de quelques pouces, permettait de voir ses jambes. On pouvait croire qu'elle appartenait à une des tribus de Peaux-Rouges célébrées par Cooper, car ses jambes, son cou et ses bras nus semblaient avoir été peints en couleur de brique. Aucun rayon d'intelligence n'anima sa figure plate. Ses yeux bleuâtres étaient sans chaleur et ternes. Quelques poils blancs clairsemés lui tenaient lieu de sourcils. Enfin, sa bouche était contournée de manière à laisser passer des dents mal rangées, mais aussi blanches que celle d'un chien.

— Ohé! la femme! cria M. de Sucy.

Elle arriva lentement jusqu'à la grille, en contemplant d'un œil méfiant les deux chasseurs, à la vue desquels il lui échappa un sourire pénible et forcé.

— Où sommes-nous! Quelle est cette maison-là? A qui est-elle? Qui êtes-vous? Êtes-vous d'ici?

A ces questions et à une foule d'autres que lui adressèrent successivement les deux amis, elle ne répondit que par des grognements gutturaux qui semblaient appartenir plus à l'animal qu'à la créature humaine.

— Ne voyez-vous pas qu'elle est sourde et muette, dit le magistrat.

— *Bons-Hommes!* s'écria la paysanne.

— Ah! elle a raison. Ceci pourrait bien être l'ancien couvent des Bons-Hommes, dit M. d'Albon.

Les questions recommencèrent. Mais comme un enfant capoté, la paysanne rougit, joua avec son sabot, tortilla la corde de la vache qui s'était remise à paître, regarda les deux chasseurs examinant toutes les parties de leur habillement; elle glapit, gagna, gloussa, mais elle ne parla pas.

— Ton nom? lui dit Philippe en la contemplant fixement comme s'il eût voulu l'ensorceler.

— Geneviève, dit-elle en riant d'un air bête.

— Jusqu'à présent la vache est la créature la plus intelligente que nous ayons vue, s'écria le magistrat. Je vais tirer un coup de fusil pour faire venir du monde.

Au moment où d'Albon saisissait son arme, le colonel l'arrêta.

par un geste, et lui montra du doigt l'inconnue qui avait si vivement piqué leur curiosité. Cette femme semblait ensevelie dans une méditation profonde, et venait à pas lents par une allée assez éloignée, en sorte que les deux amis eurent le temps de l'examiner. Elle était vêtue d'une robe de satin noir tout usée. Ses longs cheveux tombaient en boucles nombreuses sur son front, autour de ses épaules, descendaient jusqu'en bas de sa taille, et lui servaient de châle. Accoutumée sans doute à ce désordre, elle ne chassait que rarement sa chevelure de chaque côté de ses tempes; mais alors, elle agitait la tête par un mouvement brusque, et ne s'y prenait pas à deux fois pour dégager son front ou ses yeux de ce voile épais. Son geste avait d'ailleurs, comme celui d'un animal, cette admirable sécurité de mécanisme dont la prestesse pouvait paraître un prodige dans une femme. Les deux chasseurs étonnés la virent sauter sur une branche de pommier et s'y attacher avec la légèreté d'un oiseau. Elle y saisit des fruits, les mangea, puis se laissa tomber à terre avec la gracieuse mollesse qu'on admire chez les écureuils. Ses membres possédaient une élasticité qui ôtait à ses moindres mouvements jusqu'à l'apparence de la gêne ou de l'effort. Elle joua sur le gazon, s'y roula comme aurait pu le faire un enfant; puis, tout à coup, elle jeta ses pieds et ses mains en avant, et resta étendue sur l'herbe avec l'abandon, la grâce, le naturel d'une jeune chatte endormie au soleil. Le tonnerre ayant grondé dans le lointain, elle se retourna subitement, et se mit à quatre pattes avec la miraculeuse adresse d'un chien qui entend venir un étranger. Par l'effet de cette bizarre attitude, sa noire chevelure se sépara tout à coup en deux larges bandeaux qui retombèrent de chaque côté de sa tête, et permit aux deux spectateurs de cette scène singulière d'admirer des épaules dont la peau blanche brilla comme des marguerites de la prairie, un cou dont la perfection faisait juger celle de toutes les proportions du corps.

Elle laissa échapper un cri douloureux, et se leva tout à fait sur ses pieds. Ses mouvements se succédaient si gracieusement, s'exécutaient si lestement, qu'elle semblait être non pas une créature humaine, mais une de ces filles de l'air célébrées par les poésies d'Ossian. Elle alla vers une nappe d'eau, secoua légèrement une de ses jambes pour la débarrasser de son soulier, et parut se plaire à tremper son pied blanc comme l'albâtre dans la source, en y admirant sans doute les ondulations qu'elle y produisait et qui ressemblaient à des pierreries. Puis elle s'agenouilla sur le bord du

bassin, s'amusa, comme un enfant, à y plonger ses longues tresses et à les en tirer brusquement pour voir tomber goutte à goutte l'eau dont elles étaient chargées, et qui, traversées par les rayons du jour, formaient comme des chapelets de perles.

— Cette femme est folle, s'écria le conseiller.

Un cri rauque, poussé par Geneviève, retentit et parut s'adresser à l'inconnue, qui se redressa vivement en chassant ses cheveux de chaque côté de son visage. En ce moment, le colonel et d'Albon purent voir distinctement les traits de cette femme, qui, en apercevant les deux amis, accourut en quelques bonds à la grille avec la légèreté d'une biche.

— *Adieu!* dit-elle d'une voix douce et harmonieuse, mais sans que cette mélodie, impatientement attendue par les chasseurs, parût dévoiler le moindre sentiment ou la moindre idée.

M. d'Albon admira les longs cils de ses yeux, ses sourcils noirs bien fournis, une peau d'une blancheur éblouissante et sans la plus légère nuance de rougeur. De petites veines bleues tranchaient seules sur son teint blanc. Quand le conseiller se tourna vers son ami pour lui faire part de l'étonnement que lui inspirait la vue de cette femme étrange, il le trouva étendu sur l'herbe et comme mort. M. d'Albon déchargea son fusil en l'air pour appeler du monde, et cria : *Au secours!* en essayant de relever le colonel. Au bruit de la détonation, l'inconnue, qui était restée immobile, s'enfuit avec la rapidité d'une flèche, jeta des cris d'effroi comme un animal blessé, et tournoya sur la prairie en donnant les marques d'une terreur profonde. M. d'Albon entendit le roulement d'une calèche sur la route de l'Île-Adam, et implora l'assistance des promeneurs en agitant son mouchoir. Aussitôt, la voiture se dirigea vers les Bons-Hommes, et M. d'Albon y reconnut M. et M<sup>me</sup> de Grandville, ses voisins, qui s'empressèrent de descendre de leur voiture en l'offrant au magistrat. M<sup>me</sup> de Grandville avait par hasard, un flacon de sels, que l'on fit respirer à M. de Sucy. Quand le colonel ouvrit les yeux, il les tourna vers la prairie où l'inconnue ne cessait de courir en criant, et laissa échapper un exclamation indistincte, mais qui révélait un sentiment d'horreur puis il ferma de nouveau les yeux en faisant un geste comme pour demander à son ami de l'arracher à ce spectacle. M. et M<sup>me</sup> de Grandville laissèrent le conseiller libre de disposer de leur voiture en lui disant obligeamment qu'ils allaient continuer leur promenade à pied.

— Quelle est donc cette dame? demanda le magistrat en désignant l'inconnue.

— L'on présume qu'elle vient de Moulins, répondit M. de Grand-le. Elle se nomme la comtesse de Vandières, on la dit folle, mais comme elle n'est ici que depuis deux mois, je ne saurais vous garantir la véracité de tous ces ouï-dire.

M. d'Albon remercia M. et M<sup>me</sup> de Grandville et partit pour Issan.

— C'est elle! s'écria Philippe en reprenant ses sens.

— Qui, elle? demanda d'Albon.

— Stéphanie. Ah! morte et vivante, vivante et folle! j'ai cru que j'allais mourir.

Le prudent magistrat, qui apprécia la gravité de la crise à laquelle son ami était tout en proie, se garda bien de le questionner de l'irriter, il souhaitait impatiemment arriver au château; car le changement qui s'opérait dans les traits et dans toute la personne du colonel lui faisait craindre que la comtesse n'eût communiqué à Philippe sa terrible maladie. Aussitôt que la voiture eignit l'avenue de l'Ile-Adam, d'Albon envoya le laquais chez le docteur du bourg; en sorte qu'au moment où le colonel fut couché, le docteur se trouva au chevet de son lit.

— Si M. le colonel n'avait pas été presque à jeun, dit le chirurgien, il était mort. Sa fatigue l'a sauvé.

Après avoir indiqué les premières précautions à prendre, le docteur sortit pour aller préparer lui-même une potion calmante. Le lendemain matin, M. de Sucy était mieux; mais le médecin avait voulu le veiller lui-même.

— Je vous avouerai, monsieur le marquis, dit le docteur à M. d'Albon, que j'ai craint une lésion au cerveau. M. de Sucy a reçu une bien violente commotion, ses passions sont vives; mais chez lui le premier coup porté décide de tout. Demain, il sera peut-être hors de danger.

Le médecin ne se trompa point, et le lendemain il permit au magistrat de revoir son ami.

— Mon cher d'Albon, dit Philippe en lui serrant la main, j'attends de toi un service! Cours promptement aux Bons-Hommes! Prends-toi de tout ce qui concerne la dame que nous y avons vue, reviens promptement; car je compterai les minutes.

M. d'Albon sauta sur un cheval, et galopa jusqu'à l'ancienne auberge. En y arrivant, il aperçut devant la grille un grand

homme sec dont la figure était prévenante, et qui répond affirmativement quand le magistrat lui demanda s'il habitait cette maison ruinée. M. d'Albon lui raconta les motifs de sa visite.

— Eh quoi! Monsieur, s'écria l'inconnu, serait-ce vous qui avez tiré ce coup de fusil fatal? Vous avez failli tuer ma pauvre malade.

— Eh! Monsieur, j'ai tiré en l'air.

— Vous auriez fait moins de mal à Madame la comtesse, si vous l'eussiez atteinte.

— Eh bien, nous n'avons rien à nous reprocher, car la vue de votre comtesse a failli tuer mon ami, M. de Sucey.

— Serait-ce le baron Philippe de Sucey? s'écria le médecin joignant les mains. Est-il allé en Russie, au passage de la Bérésina?

— Oui, reprit d'Albon, il a été pris par des Cosaques et mené en Sibérie, d'où il est revenu depuis onze mois environ.

— Entrez, Monsieur, dit l'inconnu en conduisant le magistrat dans un salon situé au rez-de-chaussée de l'habitation où tout portait les marques d'une dévastation capricieuse.

Des vases de porcelaine précieux étaient brisés à côté d'une pendule dont la cage était respectée. Les rideaux de soie drapés devant les fenêtres étaient déchirés, tandis que le double rideau mousseline restait intact.

— Vous voyez, dit-il à M. d'Albon en entrant, les ravages exercés par la charmante créature à laquelle je me suis consacré. C'est ma nièce; malgré l'impuissance de mon art, j'espère lui rendre un jour la raison, en essayant une méthode qu'il n'est malheureusement permis qu'aux gens riches de suivre.

Puis, comme toutes les personnes qui vivent dans la solitude en proie à une douleur renaissante, il raconta longuement au magistrat l'aventure suivante, dont le récit a été coordonné et dégagé des nombreuses digressions que firent le narrateur et le conseil.

---

En quittant, sur les neuf heures du soir, les hauteurs de Szianka, qu'il avait défendues pendant toute la journée du 28 décembre 1812, le maréchal Victor y laissa un millier d'hommes chargés de protéger jusqu'au dernier moment celui des deux ponts construits sur la Bérésina qui subsistait encore. Cette arrière-garde s'était dévouée pour tâcher de sauver une effroyable multitude de traînards engourdis par le froid, qui refusaient obstinément

ment de quitter les équipages de l'armée. L'héroïsme de cette généreuse troupe devait être inutile. Les soldats qui affluaient par masses sur les bords de la Bérésina y trouvaient, par malheur, immense quantité de voitures, de caissons et de meubles de toute espèce que l'armée avait été obligée d'abandonner en effectuant son passage pendant les journées des 27 et 28 novembre. Héritiers de richesses inespérées, ces malheureux, abrutis par le froid, se couchaient dans les bivouacs vides, brisaient le matériel de l'armée pour se construire des cabanes, faisaient du feu avec tout ce qui leur tombait sous la main, dépeçaient les chevaux pour se nourrir, brachaient le drap ou les toiles des voitures pour se couvrir, et dormaient au lieu de continuer leur route et de franchir paisiblement cette Bérésina pendant la nuit, qu'une incroyable fatalité avait déjà rendue si funeste à l'armée. L'apathie de ces pauvres soldats ne peut être comprise que par ceux qui se souviennent d'avoir traversé ces vastes déserts de neige, sans autre perspective qu'un horizon de neige, sans autre boisson que la neige, sans autre aliment que la neige, sans autre nourriture que quelques bettes gelées, quelques poignées de farine, ou de la chair de cheval. Mourant de faim, de soif, de fatigue et de sommeil, ces infortunés arrivaient sur une plage où ils apercevaient du bois, des feux, des vivres, d'innombrables équipages abandonnés, des bivouacs, enfin toute une ville improvisée. Le village de Studzianka avait été entièrement dépecé, partagé, transporté des hauteurs dans la plaine. Quelque *dolente* et périlleuse que fût cette cité, ses misères et ses dangers souriaient à des gens qui ne voyaient devant eux que les invincibles déserts de la Russie. Enfin c'était un vaste hôpital qui n'eut pas vingt heures d'existence. La lassitude de la vie ou le sentiment d'un bien-être inattendu rendait cette masse d'hommes accessible à toute pensée autre que celle du repos. Quoique l'artillerie de l'aile gauche des Russes tirât sans relâche sur cette masse qui se dessinait comme une grande tache, tantôt noire, tantôt fumoyante, au milieu de la neige, ces infatigables boulets ne semblaient à la foule engourdie qu'une incommodité de plus. C'était comme un orage dont la foudre était dédaignée par tout le monde, parce qu'elle devait n'atteindre, çà et là, que des mourants, des malades, ou des morts peut-être. A chaque instant, les traîneurs arrivaient par groupes. Ces espèces de cadavres ambulants se disaient aussitôt, et allaient mendier une place de foyer en foyer ; mais, repoussés le plus souvent, ils se réunissaient de nouveau

pour obtenir de force l'hospitalité qui leur était refusée. Sourds la voix de quelques officiers qui leur prédisaient la mort pour lendemain, ils dépensaient la somme de courage nécessaire pour passer le fleuve, à se construire un asile d'une nuit, à faire un repas souvent funeste; cette mort qui les attendait ne leur paraissait pas un mal, puisqu'elle leur laissait une heure de sommeil. Ils donnaient le nom de *mal* qu'à la faim, à la soif, au froid. Quand ne se trouva plus ni bois, ni feu, ni toile, ni abris, d'horribles luttes s'établirent entre ceux qui survenaient dénués de tout et les riches qui possédaient une demeure. Les plus faibles succombèrent. Enfin, il arriva un moment où quelques hommes chassés par les Russes n'eurent plus que la neige pour bivouac, et s'y couchèrent pour ne plus se relever. Insensiblement, cette masse d'êtres presque anéantis devint si compacte, si sourde, si stupide, ou si heureuse peut-être, que le maréchal Victor, qui en avait été l'héroïque défenseur en résistant à vingt mille Russes commandés par Wittgenstein, fut obligé de s'ouvrir un passage, de vive force, à travers cette forêt d'hommes, afin de faire franchir la Bérésina aux cent mille braves qu'il amenait à l'empereur. Ces infortunés se laissaient écraser plutôt que de bouger, et périssaient en silence, souriant à leurs feux éteints, et sans penser à la France.

À dix heures du soir seulement, le duc de Bellune se trouva à l'autre côté du fleuve. Avant de s'engager sur les ponts qui menaient à Zembin, il confia le sort de l'arrière-garde de Studzianka à Éblé, ce sauveur de tous ceux qui survécurent aux calamités de la Bérésina. Ce fut environ vers minuit que ce grand général, suivi d'un officier de courage, quitta la petite cabane qu'il occupait à près du pont, et se mit à contempler le spectacle que présentait le camp situé entre le rive de la Bérésina et le chemin de Borizoff Studzianka. Le canon des Russes avait cessé de tonner; des feux innombrables qui, au milieu de cet amas de neige, pâlissaient semblaient ne pas jeter de lueur, éclairaient çà et là des figures qui n'avaient rien d'humain. Des malheureux, au nombre de trente mille environ, appartenant à toutes les nations que Napoléon avait jetées sur la Russie, étaient là, jouant leurs vies avec une brutale insouciance.

— Sauvons tout cela, dit le général à l'officier. Demain matin les Russes seront maîtres de Studzianka. Il faudra donc brûler le pont au moment où ils paraîtront; ainsi, mon ami, du courage! Fais-toi jour jusqu'à la hauteur. Dis au général Fournier qu'

peine a-t-il le temps d'évacuer sa position, de percer tout ce monde, et de passer le pont. Quand tu l'auras vu se mettre en marche, tu le suivras. Aidé par quelques hommes valides, tu brûleras sans pitié les bivouacs, les équipages, les caissons, les voitures, tout! Chasse ce monde-là sur le pont! Contrains tout ce qui a deux jambes à se réfugier sur l'autre rive. L'incendie est maintenant votre dernière ressource. Si Berthier m'avait laissé détruire ces innombrables équipages, ce fleuve n'aurait englouti personne que mes pauvres pontonniers, ces cinquante héros qui ont sauvé l'armée et qu'on oubliera.

Le général porta la main à son front et resta silencieux. Il sentait que la Pologne serait son tombeau, et qu'aucune voix ne s'élèverait en faveur de ces hommes sublimes qui se tinrent dans l'eau de la Bérésina! pour y enfoncer les chevalets des ponts. Un seul d'entre eux vit encore, ou pour être exact, souffre dans un village, ignoré! L'aide de camp partit. A peine ce généreux officier avait-il fait cent pas vers Studzianka, que le général Éblé réveille plusieurs de ses pontonniers souffrants, et commença son œuvre charitable en brûlant les bivouacs établis autour du pont, et obligeant ainsi les dormeurs qui l'entouraient à passer la Bérésina. Cependant, le jeune aide de camp était arrivé, non sans peine, à la seule maison de bois qui fût restée debout à Studzianka.

— Cette baraque est donc bien pleine, mon camarade? dit-il à un homme qu'il aperçut en dehors.

— Si vous y entrez, vous serez un habile troupiier, répondit l'officier sans se détourner et sans cesser de démolir avec son sabre le bois de la maison.

— Est-ce vous, Philippe? dit l'aide de camp en reconnaissant, à son son de la voix, l'un de ses amis.

— Oui. Ah! ah! c'est toi, mon vieux, répliqua M. de Sucey en gardant l'aide de camp, qui n'avait comme lui que vingt-trois ans. Je te croyais de l'autre côté de cette sacrée rivière. Viens-tu nous apporter des gâteaux et des confitures pour notre dessert? Tu n'as rien reçu, ajouta-t-il en achevant de détacher l'écorce du bois qu'il donnait en guise de provende à son cheval.

— Je cherche votre commandant pour le prévenir, de la part du général Éblé, de filer sur Zembin. Vous avez à peine le temps de recueillir cette masse de cadavres que je vais incendier tout à l'heure et de les faire marcher.

— Tu me réchauffes presque! ta nouvelle me fait suer. J'ai deux

amis à sauver ! Ah ! sans ces deux marmottes, mon vieux, je sera déjà mort ! C'est pour eux que je soigne mon cheval, et que je ne le mange pas. Par grâce, as-tu quelque croûte ? Voilà trente heures que je n'ai rien mis dans mon coffre, et je me suis battu comme un enragé, afin de conserver le peu de chaleur et de courage qui me restent.

— Pauvre Philippe, rien ! rien ! Mais votre général est là !

— N'essaye pas d'entrer ! Cette grange contient nos blessés. Monte encore plus haut, tu rencontreras, sur ta droite, une espèce de toit à porc, le général est là ! Adieu, mon brave. Si jamais nous dansons la trévis sur un parquet de Paris...

Il n'acheva pas, la bise souffla dans ce moment avec une telle perfidie, que l'aide de camp marcha pour ne pas se geler, et que les lèvres du major Philippe se glacèrent. Le silence régna bientôt. Il n'était interrompu que par les gémissements qui partaient de la maison, et par le bruit sourd que faisait le cheval de M. de Sue en broyant, de faim et de rage, l'écorce glacée des arbres auxquels la maison était construite. Le major remit son sabre dans le fourreau, prit brusquement la bride du précieux animal qu'il avait su conserver, et l'arracha, malgré sa résistance, à la déplorable pâture dont il paraissait friand.

— En route, Bichette ! en route ! Il n'y a que toi, ma belle, qui puisse sauver Stéphanie. Va, plus tard, il nous sera permis de nous reposer, de mourir, sans doute.

H. DE BALZAC.

(*A suivre.*)

---

---

## L'AMOUR

---

# FAUT-IL PRENDRE UNE FRANÇAISE POUR FEMME ?

---

Il ne suffit pas d'aimer, il ne suffit pas de comprendre. Il faut entendre quelque chose, étincelle pour étincelle, pensée pour pensée. Voilà pourquoi comme nation je préférerais la Française à toutes les femmes du monde.

L'Allemande est douceur et amour, d'une pureté, d'une enfance qui transporte au paradis. L'Anglaise, chaste, solitaire, rêveuse, inébranlable au foyer, si loyale, si ferme et si tendre, est un idéal d'épouse. La passion espagnole mord au cœur, et l'Italienne dans sa beauté et sa morbidesse, sa vive imagination, souvent dans sa grandeur touchante, rend la résistance impossible : on est ravi, on est conquis.

Cependant, s'il faut à l'homme une âme qui réponde à la sienne par des éclairs de raison autant que d'amour, qui lui refasse le cœur par une vivacité charmante, gaieté, saillies de courage, mots de femme ou chants d'oiseau, il lui faut une Française.

---

Une chose dont il faut tenir compte, c'est qu'elles sont très précieuses. Une Française de quinze ans est aussi développée pour le cœur et pour l'amour qu'une Anglaise de dix-huit. Cela tient essentiellement à l'éducation catholique et à la confession, qui avance rapidement les filles. — La musique, cultivée si assidûment chez nous, a encore une grande action. L'Anglaise y travaille aussi,

mais pour elle c'est une tâche. L'Italienne et l'Allemande aiment la musique pour elles-mêmes. Mais ce n'est, pour la Française que l'amour sous forme d'art. L'amour vient, la musique passe ce piano, tant cultivé, reste solitaire.

---

En général, la jeune Française n'a ni le teint éblouissant, ni la pureté visible, l'attrait virginal et attendrissant de la fille allemande. Les deux sexes ont chez nous longtemps quelque peu de sécheresse. Nos enfants sont précoces, de sang ardent et aduste. On ne naît pas jeune en France, mais on le devient. La Française embellit étonnamment par le mariage, tandis que la vierge du Nord y perd et souvent se fane.

On risque bien peu ici en épousant une laide. Elle n'est telle, plus souvent, que faute d'amour. Aimée, elle va être tout autre, on ne la reconnaîtra plus.

J. MICHELET.

---

---

# LA BUVEUSE DE PERLES <sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## VII

En dépit d'une nuit lourde, et d'une indigestion prévue qui avait affecté tous les Bonnard, rue de Lancry, le lendemain matin à neuf heures, Ida accourait chez sa fille.

Elle avait pris pour cette circonstance un air rêche et compassé.

— Tu n'as pas amené le petit? lui demanda Catherine.

— Non, j'ai des courses à faire, il m'aurait gêné. Et puis ce n'est pas tout ça, nous avons à causer.

— Qu'arrive-t-il?

— Il arrive qu'il est temps de prendre un parti!... Je viens te lire que M. Bonnard trouve que voilà assez longtemps que nous faisons des dépenses qui ne nous regardent pas, et qu'il ne veut plus garder l'enfant chez nous. Ainsi il faut que tu t'arranges pour le reprendre avec toi.

— Tu me le rends? Mais comment ferai-je pour mes leçons?

— Ça, ce n'est pas notre affaire!... Comme on dit : « Chacun pour soi!.. » Tu n'as qu'à t'entendre avec ta femme de ménage, ou à te procurer une domestique...

— Une domestique!.. Et comment pourrais-je la payer?.. Tu sais bien que j'arrive avec beaucoup de peine à vivre toute seule avec ces cent trente francs que je gagne par mois, avec mes deux pensions, et mes élèves en ville.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise?... Ce n'est pas notre faute si tu ne sais point t'arranger... Tu as voulu te marier, n'est-ce pas?... Et Dieu sait si j'en ai pleuré toute les larmes de mon

(1) Voir le numéro du 20 octobre 1894.

corps!... Enfin, je suis ta mère, et tu peux compter que je t'aimerai toujours, malgré tout... Mais, pour le moment, M. Bonnard ne veut plus. Nous avons aussi tout juste pour nous... C'est son droit, bien sûr!... Surtout quand il avait compté que tu ne pouvais pas manquer d'enrichir ta mère, avec l'éducation que tu avais reçue, et qui devait nous donner des satisfactions... Et il se trouve au contraire que c'est nous qui sommes obligés de t'aider... Pour un honnête homme c'est dur!... Et, s'il ne savait pas tout ce que j'ai fait, et que tu n'as jamais voulu m'écouter, il pourrait dire que je l'ai trompé en l'épousant. Le pauvre homme, il ne me le reproche pas!... Mais voilà dans quelle fausse situation tu as mis ta mère.

Catherine écoutait, accablée, comme dans un mauvais rêve.

— Voyons, dit-elle anxieuse, maman, est-ce que c'est sérieux, ce que tu me dis?

— Oh! ma chère, il n'y a même pas à y revenir.

C'était là un coup terrible contre lequel l'infortunée Catherine se sentait impuissante à lutter, à réagir. Que faire?... Elle savait qu'elle n'avait rien à espérer de la résolution de son beau-père, que rien ne la pourrait fléchir, que toute instance serait inutile.

— Dame, je comprends que c'est triste, reprit Ida. Mais qu'est-ce que tu veux! tu n'as pas de raison. A ta place, il n'y a pas une femme qui ne saurait se retourner... Je ne te parle pas du chagrin de ta mère de voir que tu as vendu ta pendule... Et tout va s'en aller... Et puis, qu'est-ce que tu deviendras?... Je te le demande..

Pendant un instant encore, M<sup>me</sup> Bonnard s'appliqua à démontrer toute l'horreur de la situation. Pas un point noir qui ne fût signalé.. Au bout, enfin, de son rouleau de plaintes :

— En attendant, continua-t-elle, il va falloir payer ton terme.. Je sais bien que tu n'as qu'à l'emprunter à M. Cambrelu, qui t'a dit hier de compter sur lui comme sur un ami.

Elle s'arrêta sur ces mots. Catherine ne répondit pas. M<sup>me</sup> Bonnard, ayant jeté son amorce, poussa un profond soupir et, avec cette superbe inconscience de mère de théâtre, issue d'une loge de portière, elle partit dans les aperçus de sa philosophie toute particulière; *pour parler enfin raison.*

— Ah! reprit-elle, si tu avais voulu dans le temps! c'est lui Cambrelu, qui t'en aurait fait une, de position!... Un homme qui n'a rien à lui quand il aime une femme, et qui a des mille et des cents à la Banque de France... Mais qu'est-ce que tu veux, ma

pauvre fille, tu n'as pas écouté ta mère... Certainement que ce n'est pas un homme à monter l'imagination. Il n'est plus jeune, mais il n'y a que les bêtes qui regardent à ces choses-là... Et qu'est-ce que l'on pourrait lui reprocher? Quand un homme a des manières comme celles qu'il avait hier avec toi, c'est bien là qu'on peut être sûr qu'il a tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse... Car, il n'y a pas à dire, on ne saurait pas en faire plus pour une princesse... et tout cela certainement parce qu'il te considère comme la fille d'un lord... M. Bonnard en était aussi fier que moi, et il me l'a bien dit dans la voiture : « Ah! ce n'est pas non Aglaé qui aurait été si bête!... » Moi, j'ai été forcée d'avaler et reproche-là.

Catherine ne répondant toujours rien, Ida jugea que le moment était venu d'en arriver à démasquer son attaque. Et, prenant la main de sa fille, comme pour user d'une plus tendre persuasion :

— Voyons, ma petite, tu sais si je suis une bonne mère, n'est-ce pas?... Eh bien, toute cette belle fortune-là pourrait encore se réaliser. Ça ne dépend que de toi... Il n'y a pas à lever les épaules... Je sais ce que je te dis. Puisqu'il faut te mettre les points sur les *i*, si je suis venue ce matin, c'est que M. Cambrelu m'a parlé : voilà la chose.

— Il t'a parlé de moi?

Ida eut un regard de mère rayonnante et ravie d'apporter une heureuse surprise. Précipitant cette fois ses paroles coup sur coup : — Il a vu ton portrait à l'Exposition, il est amoureux fou de toi. Il offre de te faire une position comme il n'y en a pas une à Paris... Tu sais, ça, ce n'est pas du vent!... C'est à moi-même que, en tant qu'homme délicat et en homme comme il faut, il est venu faire ses propositions. Si tu n'es pas une bête, il ne tient qu'à toi de rouler en équipage, et d'avoir ton hôtel au lieu de droguer la faim...

« D'abord, reprit-elle, je te le dis : tu n'as plus à compter sur tes succès. Et, quand tu auras fini de vendre ce qui te reste, tant pis pour toi!... Là-dessus, je pense que, comme tu aimes ton enfant, tu auras cette fois assez de raison pour ne pas refuser de lui faire une fortune; parce que, vois-tu, il n'y a que ça!... Ne me réponds rien... Je me sauve pour te laisser à tes réflexions... Si tu aimes ta fille, tu n'as plus qu'à le prouver.

Et, sur ces mots, prononcés d'un ton digne, elle se leva et sortit.

## VIII

*Fragilily : thy name is woman*, a dit Shakespeare.

Depuis ce grand poète, il n'est point de romancier qui n'ait diserté à perte de vue sur la Femme, et, certes, nul moraliste patenté n'a rien découvert de plus profond que cet axiome d'Hamlet résumant tout de cet être ondoyant et divers, et si terrible, et si charmant; tour à tour encensé, calomnié; hissé sur les nuages ou traîné dans la boue.

Catherine était femme, et c'était ce que d'elle on pouvait dire de plus scientifique et de plus expérimental, en sa nature heureuse et droite, le bon dominait le mauvais.

Douée d'une intelligence rare, d'un cœur vrai, elle avait, comme beaucoup de femmes nées pour le bien, l'adorable faiblesse de caractère d'une enfant, et cette faiblesse même était, comme chez bien d'autres, sa principale grâce. Toujours prête aux enthousiasmes; mais sans raison pour les choses de la vie, son sens moral avait été faussé trop subitement par sa mère, pour qu'elle éprouvât la moindre surprise d'un langage auquel elle était trop accoutumée.

Cependant, restée seule après ce terrible entretien, elle eut comme la vision nette d'une catastrophe de sa vie arrivée à son état aigu.

Elle devina tout de ce qui, depuis deux jours, se passait autour d'elle, et elle s'étonna de n'avoir point, dès le premier pas, pénétré là un complot. La rencontre fortuite au théâtre, et l'arrangement de ce dîner d'apparat extraordinaire, ne pouvaient plus lui laisser de doute sur un dessein prémédité de l'attirer dans une sorte de piège. La proposition catégorique de sa mère, appuyée d'une déclaration formelle du renvoi de l'enfant la laissa pourtant presque atterrée. Dans l'état de ses rapports avec son beau-père elle savait trop que ce n'était point là une menace vaine.

En dépit de cette insouciance au jour le jour qui était le fond de ce caractère, n'écoutant guère que la fantaisie du moment, tout en se leurrant toujours par les résolutions les plus vraiment sages toujours remises au lendemain; à cette heure de brusque révélation face à face avec sa situation plus que précaire, il lui fallut bien en fin se demander ce qu'elle allait devenir...

Vivre elle et son enfant du peu qu'elle gagnait, n'ayant même plus cette ressource de dîner chez sa mère, il n'y fallait pas songer... Eût-elle eu l'énergie du travail, l'obstacle se dressait devant elle de tous côtés.

Que faire? que tenter? Elle était sous le coup d'une expulsion pour n'avoir point encore payé son terme...

Instruite et pourvue de diplômes, dans ses moments lucides, elle avait pensé vaguement, parfois, à se faire institutrice dans quelque grande maison; mais c'était là une de ces résolutions passagères, par lesquelles elle trompait ses appréhensions, en se justifiant à elle-même cette vie d'insouciance étrange dont son carice était la seule loi. Au fait et au prendre, elle savait bien qu'il y avait à ce projet héroïque, incompatible avec ses idées d'indépendance, l'impossibilité matérielle que lui créait la charge de son enfant.

Quoi qu'il en fût, cette fois, Catherine, se voyant avec terreur et pied du mur, eut une sorte d'effarement subit. Sa première pensée fut un sentiment d'indignation et de colère contre cette liieuse combinaison de sa mère, déjà d'accord avec le Cambrelu.

Eh quoi! en était-elle donc là de sa vie gâchée avec l'acharnement d'une folle, qu'il ne lui restât plus d'autre ressource que de se jeter au ruisseau comme une fille?...

Catherine n'avait certes rien d'une rigide vertu; mais bien qu'élevée par les principes faciles d'Ida Bonnard, le fond de son éducation, et sa nature artiste, développée au contact de son mari, se rebellaient à l'idée d'une aussi épouvantable chute. Il y avait là, sur son orgueil d'elle-même, un de ces coups cruels après lesquels il n'est plus d'illusion. Dans une détresse qui depuis sa séparation s'aggravait, chaque jour apportant une nouvelle gêne difficilement parée par la vente ou l'engagement au mont-de-piété du peu qu'elle possédait, comme tous les naufragés du sort, elle avait espéré quelque chance imprévue. Se pouvait-il qu'elle ne rencontrât point sur sa route une aide, une protection?...

Sans bien définir ce rêve, où son imagination dérégulée allait se perdre jusqu'à entrevoir une sorte d'aventure que son abandon et son dénuement justifiaient; comme toutes les femmes dévoyées, elle s'était parfois presque vaguement forgé cette facile chimère d'un roman qui recommencerait sa vie, un de ces bonheurs libres, en dehors du monde... un amant; enfin que, oubliant ses regrets de son mari, elle se reprendrait peut-être à aimer et qui, « riche

pour deux, lui ferait partager son existence ». Il n'est point de femme entretenue au mois, qui ne colore sa situation par quelque euphémisme à son usage particulier...

Mais Catherine n'avait jamais prévu la dégringolade brutal avec un Cambrelu, en véritable fille du métier.

Pourtant il est de ces coups de misère dont la rigueur produit des stupéfactions si soudaines, que l'instinct même ne sait plus s'y débattre. Il semblait à Catherine qu'elle était au fond d'un trou qui venait tout à coup de l'engloutir, elle et son enfant...

Qu'allait-il arriver, d'elle et de lui?...

Ce mot, qu'elle se répétait comme dans une hallucination, la ramenait à la même idée persistante que lui avait laissée sa mère en partant :

« Se vendre à Cambrelu. »

Et peu à peu elle sentait, presque étonnée d'elle-même, qu'elle en venait à discuter cet affreux projet déjà concerté.

De quelque côté qu'elle essayât de fuir son oppression terrible elle se heurtait à l'impossible.

Sa vie était murée.

Après tout, comme Ida le disait, n'était-elle pas bête?...

Vivre de misère, alors qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour accepter une fortune qui s'offrait!

Et pourquoi?... Et pour qui ces inutiles scrupules d'un respect d'honnêteté dont nul ne lui tiendrait compte?...

N'était-elle pas déjà tombée dans l'estime du monde?...

## IX

Catherine avait un parrain, le vicomte Aymar de Trédec, ancien ami de sa mère, pour qui elle avait une vive affection. Il la soutenait parfois de ses conseils et l'amusaient toujours par son esprit.

Viveur connu, ruiné d'une fortune de trois ou quatre millions qu'il avait croquée, dès son début dans la vie, avec une désinvolture des plus brillantes, il était resté sur ce haut fait, se tenant dans le monde par ses relations. Menant l'été l'existence dorée des châteaux, les parties de chasse, où ses qualités de sportsman en son nom le rendaient précieux. L'hiver, c'était un de ces piliers des clubs, bons garçons, qui nagent laborieusement entre les deux courants de l'honnêteté, suffisant au grand chic qui nourrit s

omme, et la disqualification qui ferme le crédit des croupiers... l avait atteint ses soixante-cinq ans sans naufrage sérieux.

Très répandu dans le monde interlope, où ses galantes façons produisaient grand effet, il y avait contracté un pittoresque du langage, mêlé à des locutions de cour, du plus bizarre contraste.

Tête solide et bronzée, d'ailleurs, il eût encore été très vert; mais les hasards qu'il avait courus dans son existence bien remplie, l'avaient conduit à une maladie de la moelle épinière, ce *fructus belli* de la noce moderne, qui a remplacé les rhumatismes de la vie des camps. *Il steppait...*

Sa carrière brusquement arrêtée, une amitié fidèle, mais non prodigue, avait protégé ses jours en le faisant entrer à Sainte-Périne, asile magnifique et champêtre où, sa pension payée, le comte avait encore un surcroît de cent francs par mois pour les gréments et le luxe. Sa force aux *whist* de la villa, à un sou la che, lui fournissait les cigares.

Naturellement serviable et de bon avis, il adorait sa filleule, qui allait voir chaque jeudi.

Accablée par ses réflexions, Catherine se rappela que c'était un jour d'Auteuil. Pour s'arracher aux pensées effrayantes que lui avait laissées sa mère, ne pouvant tenir chez elle, elle partit avec cette sorte de vertige des gens qui se noient, et que l'instinct porte à se raccrocher à quelque secours que ce soit, fût-il reconnu d'avance inutile et vain. La tête perdue, elle fit la route à pied pour fatiguer son agitation nerveuse, parlant toute seule comme une insensée.

L'établissement de Sainte-Périne, situé dans une de ces rues larges, tranquilles et charmantes d'Auteuil, ombragées de deux rangées d'arbres magnifiques, et bordées de villas élégantes qui forment un nouveau quartier, n'a certes rien d'un asile de l'indigence. Son aspect de riche villa, les parterres qui précèdent les bâtiments donnent une impression gaie, réjouissante. De la grille de fer forgé, les corps de logis ont des airs de véritable château. Les placages de briques rouges à filets blancs tranchent vigoureusement sur la masse bise des pierres de taille. Des vérandas, soutenues par des colonnettes, courent le long des rez-de-chausée, reliant les ailes.

Mais ce qui rehausse encore tout cela, c'est le parc; un parc anglais, gracieux, accidenté, avec des frondaisons grandioses, des échappées sur un bout d'étang, des pelouses de ce vert frais

et tendre qui rappelle les gazons de Windsor, des sentiers qui s'entre-croisent parmi les bouquets des massifs, les larges vêtements de lierre recouvrant les vieux troncs dépouillés. Sous ces ombrages, les oiseaux en troupe viennent nicher et s'ébattre ; de concerts s'élèvent des épaisses ramures. C'est bien la paix, charme intime d'une sorte de Thébàïde en un joli coin de Paris.

Catherine franchit, en habituée, la grande porte monumentale. Un beau soleil dorait les larges allées bien sablées. Les fleurs épanouies des corbeilles exhalaient de bonnes senteurs pénétrantes. Sous une sorte de portique, des groupes de pensionnaires causaient.

Tout en allant elle respirait cette quiétude et ce repos, songeait à ces existences sûres du lendemain, enviant ces vieux et ces vieilles qui pouvaient s'abandonner insoucieusement à l'avenir, débarrassés de toutes préoccupations, allégés de tous combats.

Elle arriva au grand salon plein d'ombre et de fraîcheur, dans le demi-jour des jalousies fermées, où son parrain, attablé avec un monsieur et deux dames, faisait son *mort* quotidien.

— Ah!... c'est toi, fillette?... dit-il sans se déranger ; je finis de rober et je suis à toi.

Catherine s'assit sur une chaise, en répondant au salut un peu sec des dames, qui la connaissaient pour la voir chaque semaine et glosaient entre elles sur une aussi jolie filleule. La pièce, très vaste, confortablement meublée, rideaux et sièges en velours rouge, donnait l'impression d'un salon de casino, un peu nu, mais d'une exquise propreté. Le parquet brillait comme une glace. Des arbustes ornaient les angles. Catherine regardait machinalement autour d'elle, plongée dans ses pensées.

La partie se continuait animée. Le vicomte Aymar arborait hautement son horreur pour les vieux, et les vieilles en particulier, les deux dames partenaires étaient naturellement choisies parmi les *jeunes*, c'est-à-dire qu'elles n'avaient guère dépassé beaucoup la soixantaine, âge réglementaire pour être admises à Sainte-Périne. A leurs façons dégagées, à certains ports de tête à l'aisance enfin de leur langage, on devinait des femmes de monde, échouées là comme le vicomte, à la suite du malheur du temps.

Sur un coup d'atout, une des joueuses ayant pris, du valet, dix de pique joué par Aymar de Trédec :

— Ah! pardon, pardon, baronne! s'écria-t-il, c'est avec un ex

me regret que je le constate... Sur mon roi d'atout, vous avez noncé, en mettant le six de carreau.

— Pas le moins du monde, j'ai fourni du pique!

— Oh! chère baronne, j'ai l'œil!... Vous savez, on ne me la t pas à moi! reprit-il mêlant à son argot de club le ton le plus quis. J'ai voyagé!... Demandez à M<sup>me</sup> de Vaudrimont, à qui i poussé le genou quand vous avez jeté votre carte.

A cette interpellation, M<sup>me</sup> de Vaudrimont prit un air confus et gèrement dépité :

— Moi? répondit-elle; je n'ai pas cru que c'était pour cela... Je ai pas regardé...

— Madame, au jeu, je ne m'égare jamais dans les galantes ba-telles. C'était pour un six de carreau : *la glace!*... Et notre ai-ble baronne m'aligne Hogier. Ça compte trois points dans le and monde... Il est de douze! Avec vingt-quatre fiches que je gnais, comtesse, ça vous en fait pour trente-six sous dans les ns.

Et, tirant son carnet et son crayon :

— V'zan! je les porte en compte sur mon grand-livre, avec déjà franc cinquante de la semaine.

Sur ces mots, il se leva.

— Allons, fillette, donne-moi ton bras. Ces dames me font la ice de m'excuser, selon l'usage en notre château, lorsque vient e visite.

Et, d'un air vainqueur, il s'en alla, branlant sur ses jambes, avec mouvements faucheurs de l'araignée.

— Voleuses autant l'une que l'autre, tu sais, dit-il à Catherine. , à leur âge, c'est qu'elles sont encore incroyables!... As-tu vu Vaudrimont, qui me soupçonnait de vouloir attaquer sa vertu?... ls enfilèrent un large couloir qui conduisait à une chambre rez-de-chaussée. Sur la porte, la carte de visite du vicomte était achée par quatre clous. Le vieux viveur tira une clef de sa po- et entra. Dans cette pièce, assez spacieuse, s'entassaient les efs luxueux de l'ancien mobilier mondain. Un certain goût pré-ait à l'arrangement de ces épaves qui conservaient leur cachet légance.

Catherine assit son parrain dans un fauteuil, en face d'une pe-table en laque chargée de papiers et de livres, du pot à tabac e quelques photographies dans des cadres.

— Nous allons donc en griller un! dit-il en prenant un cigare,

et s'étalant avec cette sorte de béatitude égoïste, qui savoure moindres satisfactions du confort.

Bien que péchant, comme il le disait, « par la base », le vicomte Aymar avait certes gardé de beaux restes. Sa tête avait toujours cette mine superbe de dandy portant haut. Une taille élevée regard vif et hardi, des façons galantes qui sentaient la race, aplomb d'un homme qui *avait tout vu de la fête*, suivant son expression.

— Eh bien, fillette? demanda-t-il, qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

Dans sa préoccupation, Catherine ayant fait une réponse retournée :

— Eh bien, qu'est-ce que c'est? Tu ne ris pas aujourd'hui. Est-ce que la vie aurait des aspects ternes?... A-t-il plu sur ton beau visage? Penses-tu à te faire carmélite, ou à te faire fondre les perles comme dans ta Cléopâtre?

— Mon parrain, oui, je suis préoccupée, répondit Catherine assise près de la fenêtre, et regardant le parc, les mains croisées sur ses genoux.

— Médites-tu quelque doigté supérieur pour les gammes chromatiques en tierce? Do do ré ré mi fa fa sol sol la...

— Mon parrain, reprit-elle gravement, je pense à me faire fi voilà!

Ce mot tout cru, tombant des lèvres de Catherine, contrastait étrangement, dans sa brutalité voulue, avec ses airs d'enfant que le vicomte en eut un sursaut.

— Bigre! s'écria-t-il, des ambitions!... Et Madame veut exercer ses jolies quenottes sur les galions russes ou péruviens, ou croquer quelque fils de roi d'Asie de passage en nos murs? L'événement n'est point de mince importance! Et il y a encore de belles conquêtes à faire dans le monde...

— Je suis à bout de lutte contre la misère, répliqua àprement Catherine. Je n'ai pas de quoi payer mon terme, et ma mère vient de m'avertir qu'elle ne veut plus garder le petit... Voilà tout!

— Une étoile de plus dans la mer!... Et l'aimable Ida te pourvoit sans doute, d'un même coup, du brillant mortel qui va doter tes jours? reprit-il.

— Oui!

— Je m'y attendais! Ida, c'est une vraie mère!... Est-ce que ça ne t'est pas sauté? ajouta-t-il en clignant de l'œil. Au fait, non!...

rais déjà des bijoux de prix en venant me voir... Et quel est le au-fils?... Est-ce que je le connais?

— Oui!... c'est M. Cambrelu.

— Cambrelu?... Le vieux rat de Cythère, comme on l'appelle?... Pre! c'est de l'ouvrage un peu dur, pour une débutante... Et ça tit de l'estomac!... Car il faut dire que le marchand de guano guère de quoi te rendre rêveuse... Après ça, c'est un fort

...  
— Ma vie va être un vrai enchantement, reprit Catherine, regardant toujours par la fenêtre. La prochaine fois, je viendrai vous voir avec ma voiture, rien que ça!... Qu'en dites-vous?

— Dame, ma fille, répliqua le parrain, la dèche, c'est la dèche!... l'horrible dèche! J'en ai vu glisser de plus huppées que... Quand la vertu en arrive à la robe de laine, et qu'il survient un embarras pour la pâtée, ce n'est plus qu'une question de temperament... C'est comme pour avaler des grenouilles ou des escarabots... Il s'agit de s'y faire! Toute femme qui ne sait pas vivre aux épargnes avec deux mille livres par an, si elle les a, ou si elle ne les a pas, est une femme qui attend le train. Et, pour peu qu'elle ait la beauté, « fatal présent des cieux », tôt ou tard, elle se casse la tête dans le tas!

— En tout cas, c'est un métier facile au moins? reprit Catherine d'un air impassible.

— Oh! minute, ma petite! Si tu t'adresses à la précieuse excellence de ton parrain pour te renseigner là-dessus, c'est une augure!... Le métier, comme tu dis, n'est pas précisément une succession d'aimables fêtes. Il est vétilleux, laborieux et sur-assujettissant en diable. Couronner de roses le gros Camille, je te le répète, c'est une question d'estomac à résoudre dans un système, et ça dépend de tes dispositions pour cette noble carrière. Les chevrons s'en tirent... Mais tu penses bien qu'il en faudra pour ses frais, et il va falloir trimmer pour embellir ses jours, et faire honneur. Il n'est pas homme à négliger la gloire de se voir d'un pareil triomphe. Il va le crier sur les toits. Il faudra qu'il se montre à ses amis, te montrer avec lui au théâtre, aux courses, aux Bois... Juge si ce gros balourd sera flatté de t'avoir, après ses fatigues trainées; et, à toute heure, tu l'auras sur le dos; car il te regardera l'œil ouvert d'autant plus, qu'il est trop roué pour se payer attention que son physique est fait pour l'amour, et qu'il t'a subjugué. D'ailleurs, si habilement que tu t'y prendras pour pré-

parer la culbute, en faisant mine de glisser dans un moment de faiblesse, ce n'est pas un lascar de ce numéro-là qui gèbera qui vient de casser les ailes d'un ange, et que tu t'es laissé mettre mal par un irrésistible entraînement de lui passer la main dans les cheveux... Il ne peut pas croire, n'est-ce pas ? que, faite comme tu l'es, la passion t'égaré, et que c'est pour ton agrément que lui sers ce régal-là... Le vieux singe ventru sait trop bien que ne le regarderais même pas s'il n'avait pas un coffre-fort, et que ce ne peut être que son sac que tu vises comme la première belle petite venue... Et, dame, quand il faudra lui souffler dans l'oreille qu'il est aimé pour lui-même, les preuves à l'appui te seront faciles... Or, ma chère, il ne faut pas te dissimuler que le vicomte finaud n'ouvrira les digues de son Pactole que si tu y vas carrément et selon que tu feras bien la gentille... Dans ce cas-là, c'est une affaire ! Tu le mèneras loin... Si tu as du chien, et si tu sais prendre, tu le feras financer d'un hôtel dans moins d'un an, pour peu que tu fasses son bonheur en conscience. Sinon, la bégulerie n'étant pas dans ses goûts, et lui procurant plus d'embêtement que de plaisir, il te lâchera naturellement, au bout de trois semaines, les choses n'allant pas. Et tu auras fait le plongeon pour quelques billets de mille... Voilà !... Ce qui te placera dans un prix doux.

Catherine avait écouté son parrain dans sa même pose indifférente.

— Eh bien, puisqu'il faut que j'y vienne, autant que ça vous dites, je fasse la culbute en grand ! répliqua-t-elle nettement. Saleté pour saleté, on ne dira pas du moins que c'est pour mon plaisir que je loue mon corps à ce prix-là ! Comme dit au grand-maman, il faut être une femme sérieuse, et faire honneur à la famille.

Ce ton nerveux, ce cynisme, avec ces regards d'enfants, dérangeaient chez la pauvre Catherine un tel désordre de raison, on dirait si bien qu'il y avait là une de ces surexcitations folles, de son caractère mobile essayait tant d'assauts, que le vicomte Aymer lui-même en demeura consterné.

Il regarda un instant sa filleule en silence. Puis, rencontrant ses yeux :

— Ah ça ! tu aimes toujours ton mari, toi, ma petite ! reprit-il tout à coup.

— Pourquoi ça ? demanda-t-elle sans bouger.

— Précisément parce que tu tiens à dégringoler jusqu'au Cam-  
lu.

— Eh bien, je suis effrontée, voilà tout!... Vous n'en avez  
un plus riche à me proposer, n'est-ce pas?... Comme dit en-  
e maman : l'argent n'a pas d'odeur. L'important, c'est d'en  
ir beaucoup. Avec ça qu'elle sent bon la misère!... M'en aller  
s les jours rue de Lancry, chez mon beau-père, pour être sûre  
dîner... Me lever chaque matin en me demandant ce que je vais  
enir. Et puis mon enfant à élever...

— Tu n'en as pas de nouvelles, de ton mari? reprit Aymar,  
me s'il continuait sa pensée.

— Pourquoi m'en donnerait-il? répondit-elle du même ton fié-  
rix... Est-ce que tout n'est pas fini... puisque j'ai été si bête?...  
e vous demande un peu ce qui me manquait! Il y a des femmes  
sont nées pour gâcher leur vie... Je suis de celles-là! Figurez-  
s que, en posant à dix francs la séance pour cette Cléopâtre,  
euse de perles, je réfléchissais que, moi aussi, j'avais voulu  
cher cette fameuse ivresse inconnue, et que j'avais aussi vidé  
coupe... C'est ce qui m'a donné l'expression étonnante qui fait  
accès du tableau... Le principal maintenant, c'est de ne pas dé-  
ir l'hôtel que je vais me faire acheter par mon entreteneur. Je  
erai d'avoir de la raison.

- Alors tu es décidée?

- Je grille d'y être!

omme il le disait, dans son langage, le parrain avait trop  
agé pour essayer de se livrer à un prêche sur les rocamboles  
honneur et de la vertu. La *dèche*, *l'horrible dèche* sévissait  
des rigueurs aiguës. Bien qu'il sût à Catherine une âme  
haute pour se plier à cette misérable condition de femme  
etenue, qui est le pire des métiers, il connaissait les affres de  
détresses connues des femmes dévoyées, à l'heure où la ques-  
se pose, entre la richesse à mains pleines et le boisseau de  
bon... Il savait trop la vie, pour n'avoir pas prévu depuis  
temps ce dénouement fatal, auquel la faiblesse de caractère et  
beauté de sa filleule semblaient l'avoir prédestinée. Dépourvue  
e fond d'énergies saines qui fait les existences droites, avec  
pour conseil au milieu des tentations trop prêtes à l'assaillir,  
était certes pas lui qui l'eût détournée *d'un acte de raison*.

- Dame, tu sais, ma pauvre grande enfant, reprit-il en forme  
conclusion, dans ces choses-là, on plume, ou on est plumé.

C'est tout ce je peux te dire... Si tu dégringoles, arrange-toi moins de façon que ce ne soit pas pour des noyaux de cerises. Ah! voilà le dîner! ajouta-t-il comme la porte s'ouvrait, livra passage à un servent portant des rations de surcroît sur un plateau.

## X

Catherine, arrivée chez son parrain avec la fièvre, et comba dans le désordre de ses pensées, s'en retourna le soir avec âpre résolution formée.

Chose étrange! le cynisme avec lequel il lui avait dépeint la projection de ce marché honteux d'elle-même, qu'elle allait conclure l'avait presque soulagée. Pourquoi lutter, en effet, puisque la lutte était impossible?... N'était-il pas tout simple de s'abandonner et de se soumettre, puisque tel était son lot?... Recourant à ces banalités de tous les découragements lâches, elle accusait le sort et la vie. Elle accusait son mari... Elle se sentait prise de haine contre cette *société* qui la laissait mourir de faim, qui lui refusait une place, et la précipitait dans le vice malgré tous ses efforts, toutes ses résistances.

Devenir riche, pour se venger!... Éclabousser ce monde, n'avait pas une pitié pour elle, en lui jetant cette boue qu'elle masserait si bas, ce serait là son rôle désormais, et elle le remplirait avec une ardeur sauvage.

Elle était montée dans le tramway qui longe le bord de l'avenue et s'y trouvait seule avec une mère et ses deux filles, assises en face d'elle. La plus jeune tenait un enfant sur ses genoux. On pouvait se méprendre sur la condition de ces femmes.

Distinguées, modestes, on lisait sur leur front leur bon caractère honnête. Elle les regardait avec envie et colère, comme si elle leur en eût voulu de cette quiétude insolente.

Consciente de ce qu'elle portait en elle déjà de résolutions lentes et teuses, l'idée lui vint soudain de leur parler, de les dégrader par son contact.

Elle entama un compliment sur l'enfant et elle se mit à le caresser, pour le souiller.

Enfin, elle descendit aux Champs-Élysées. Tout en gagnant pied la rue Laborde, une sorte de crainte l'assaillit...

Si Cambrelu allait ne plus vouloir d'elle? s'il allait hésiter, se édire?...

Elle se rassura bientôt. Sa mère, d'ailleurs, n'était point femme s'être ainsi avancée sans certitude.

Comme elle arrivait chez elle, sa concierge l'arrêta pour lui remettre un énorme bouquet.

— Ah bien, en voilà un, ma petite! s'écria la portière; on eut dire que l'impératrice seule l'aurait, si elle était encore sur on trône!... Ma fille, qui est chez une grande fleuriste, dit ue ça vaut cent écus comme un liard... Pas à le revendre, s'end!

— Merci, donnez.

— Attendez : ce n'est pas tout. Voilà encore une boîte de bons, avec une carte... Un vieux monsieur, dans une voiture à eux chevaux... que les voisins en sont tous sortis sur leurs por-s... Il m'a remis ça lui-même, si bien que la dame du premier, ai l'avait vu par sa fenêtre et qui, paraît-il, le connaît, est descendue comme une bombe, croyant que c'était pour elle, et que avais dit exprès qu'elle n'y était pas... Ah bien, je te l'ai reçue, elle-là!... « Laissez-en pour les autres, que je lui ai dit. A chacune on *monsieur*, pas vrai?... » Et j'ai pensé toute de suite à vous vertir de vous méfier.

Catherine monta son bouquet et sa boîte; puis, lasse enfin de penser, harassée de tant d'émotions, de tant de débats, elle se coucha, et s'endormit comme un plomb.

Le lendemain matin, elle fut réveillée par sa mère, qui accourait aux nouvelles. Ida aperçut le bouquet.

— Hein! s'écria-t-elle, il n'y a pas à dire, je ne te demande pas où ça vient?... Si on peut voir un homme plus comme il faut et moins regardant... Et, tout cela, rien que par politesse, parce que tu as dîné chez lui!... Ta portière elle-même, qui s'imagine déjà qu'il y a quelque chose, vient de me faire ses compliments. Il n'y a pas besoin de mettre à la loterie, m'a-t-elle dit, vous avez gagné le quaterne, Madame, et je vous fiche mon billet que ta fille va être heureuse! »

— La portière est vraiment bonne, répondit Catherine en s'étendant sur l'oreiller. Alors, passe-moi mes bas, sur lesquels tu es assise.

— Tu peux lui demander si elle ne m'a pas dit ça, reprit Ida d'un ton aigre.

— Oh! je te crois, maman, je te crois! répliqua la fille du loi en sautant de son lit.

— Oui, tu me crois, mais ça n'empêche pas que, avec toutes t giries, et puis, par là-dessus, ce que tu as de raison, tu v encore manquer ta fortune. *Il* est venu chez nous hier, à l'heu du dîner, ne sachant pas que tu serais chez ton parrain... *Il* a é tout malheureux... Naturellement, Bonnard nous a laissés po s'en aller au café, et alors nous avons causé.

— Il va tout seul qu'il a dû te dire de belles choses! reprit Catherine, devant sa glace, en secouant la tête pour faire tomber s cheveux splendides, qui glissèrent jusqu'à ses reins.

— Oui, ma chère, de belles choses! riposta Ida avec la pl haute ironie, et, si tu les avais entendues, pendant qu'il jou avec ton enfant, qu'il avait pris sur ses genoux, tu penserais pe être bien à être du moins bonne mère... Le pauvre petit l'embr srait comme du pain, parce qu'il lui avait apporté des bonbons chocolat... C'était tout attendrissant de les voir!...

Catherine eut une morsure subite au cœur, à la pensée de contact, des baisers de son enfant, mêlé à cet ignoble trafic, caressé par l'homme auquel elle allait se vendre...

Un amer dégoût lui monta à la gorge. Elle se retourna presq violemment.

— Allons, maman, finis-en! s'écria-t-elle d'un ton rude. Dis v combien il me paye!

Devant cette étrange sortie, Ida Bonnard eut un sursaut. Con ciente qu'elle accomplissait noblement son devoir de mère, créant enfin *une position* à sa fille :

— Voyons, voyons, ma petite, reprit-elle de sa voix la pl insinuante, tout ça, c'est pour ton bonheur, tu le conço bien...

— Oui, oui, c'est convenu!... Eh bien, qu'est-ce qu'il entend payer mon bonheur?... Les affaires sont les affaires! comme papa beau-père.

A ce langage si nouveau, Ida comprit que tous ses vœux étai enfin exaucés, et, saisissant Catherine dans ses bras avec un é maternel :

— Ah! je savais bien que tu me consolerais un jour de tous m chagrins!... s'écria-t-elle avec orgueil.

— Pardi! maman, tu m'as élevée!

— Ah! je peux m'en vanter maintenant!... Mais ce n'est p

tout ça, ma chérie... Il s'agit à présent de causer en femmes sérieuses.

Elle se leva pour mieux soigner sa pose.

— Voilà!... ajouta-t-elle, tout ne dépend plus que de toi! Tu comprends bien, comme il l'a dit, qu'il ne faut pas que ça lanterne. Ça serait trop bête, quand une fois on s'est entendu. Ta mère est là, tu peux marcher, elle a pris tes intérêts... Dix mille francs par mois, sans compter les cadeaux, pour commencer, pendant les premiers temps... Ça, c'est le fixe!... Et, en plus, écoute bien ça, car j'ai tout prévu : vingt mille francs tout de suite comme épingles, pour que tu puisses te mettre sur le pied de ta position... Parce que, tu le penses bien, il va te falloir du linge, et des toilettes, et tout... Dame, ce n'est pas à une femme d'expérience comme moi, le rien oublier... Eh bien, tu ne dis rien?... exclama-t-elle avec une exaltation délirante... Tu n'embrasses pas ta mère pour cette nouvelle-là?

— Si, si, je trouve cela très beau! répondit Catherine, et je l'embrasserai tout à l'heure, quand je n'aurai plus les bras en l'air pour me coiffer.

— Alors, qu'est-ce qu'il faut lui dire? reprit Ida, non sans une vive anxiété; car tu juges si, en y allant comme ça, il grille de savoir ta réponse.

— Eh bien, dis-lui, maman, que je suis fort honorée de ses propositions... et que je les accepte.

— Bien vrai?... foi d'honnête femme?

— Foi d'honnête femme, maman!... foi d'honnête femme!

Sur ce mot décisif, Ida eut un nouveau transport.

— Ah! ma petite, s'écria-t-elle, tu peux te glorifier de rendre enfin ta mère heureuse et fière de toi! Dix mille francs par mois!... Hein! c'est à présent que tu vas pouvoir dire aux gens : « J'ai de quoi vivre, je n'ai plus besoin de personne! » Parce que, vois-tu, n'y a que l'argent qui donne la considération. Tu n'as qu'à voir madame-ci, ta madame-ça, qui font leur tête, avec des maris qui n'ont pas le sou... Tout le monde se moque d'elles.

Catherine, devant sa glace, continuait, impassible, à mordre et peigne son abondante chevelure, et laissait déborder les éclats de joie de sa mère.

— Je te demande un peu, reprit Ida en la couvant des yeux, avec ses épaules-là, ces bras, que l'on dirait une statue... Si ce n'était pas un meurtre de laisser perdre tout ça comme une bête!... Et

une peau!... La peau de ton père quoi!... Il était comme une pêche. Et puis tes yeux, tes dents, ton teint... et puis tes manières! Ah! je l'ai toujours dit, il n'y a qu'à te regarder pour tout de suite deviner ta naissance... et que tu n'étais pas faite pour rester une femme de rien!... Mais il faut que je m'en aille pour courir tout de suite chez *lui*... Tu t'imagines si *il* m'attend. Car, je peux te le dire, il est dans tous ses états. Il ne pense qu'à te revoir... Moi, j'ai convenu, hier, que, si ça s'arrangeait avec toi, ce matin, nous donnerions rendez-vous au Bois, pour tantôt. Parce que, tu comprends pour les convenances, à votre première entrevue, il faut que ta mère soit là... Nous emmènerons Aglaé. Ça sera plus commode pour vous laisser causer, pas vrai?...

— Eh bien, c'est cela, répondit Catherine, va-t'en bien vite.

— Oui, je me sauve, adieu... Je reviendrai te dire l'heure et l'endroit. Ah! dis donc, reprit-elle au moment d'ouvrir la porte, il va certainement me demander, à moi, quand ça se fera... Il est si délicat qu'il n'oserait peut-être pas lui-même, parce que, comme il le dit, avec une femme du monde, il y a des bêtises de pudeur. Il se peut que le premier jour, ça te paraisse trop tôt...

— Ah! oui, c'est vraiment bien délicat de sa part, maman, répondit Catherine avec un singulier sourire.

— Quand je te disais que c'était un homme tout à fait comme il faut!... Je m'y connais. Seulement, dame, tu penses qu'il voudrait bien!... Et, d'abord, ce serait ridicule qu'il te fasse la cour. Et puis ce ne serait pas malin... parce que les hommes, on ne saurait jamais... Il faut profiter de ce qu'on les tient... Voyons, ma chérie, reprit-elle, arrange ça gentiment. Qu'est-ce que je m'en vais lui dire?

Catherine voulut se montrer la digne fille de sa mère du premier coup.

— Eh bien, maman, dis-lui que nous nous verrons au Bois, aujourd'hui, et que, demain soir, j'irai chez lui.

— Ah! comme ça, c'est très bien! s'écria Ida ravie, vous vous verrez deux fois. Tu auras gardé ta réserve et ta situation de femme du monde... Et, lui, il se sera montré très chic en attendant jusque-là...

— Oui, mais dépêche-toi, maman, je t'en prie, reprit Catherine, finissant par suffoquer de dégoût à cette naïveté d'attente ignoble.

— Oui, je me sauve!... Ah! à propos, tu n'as pas de poudre c

riz chez toi ; je t'en rapporterai !... avec du rouge pour tes lèvres...

— C'est cela !... Et puis du noir pour les yeux... pour que je sois tout à fait belle, ajouta Catherine, qui s'était levée, en poussant vers la porte sa mère qui partit.

Demeurée seule enfin, elle respira. Si solide que fût sa résolution, les tendres exhortations d'Ida, loin d'enflammer son courage, en venaient à l'écoeurer, trop neuve qu'elle était encore dans son nouvel emploi.

Mario UCHARD.

(*A suivre.*)

---

---

## GEORGES ET JEANNE

---

Moi qu'un petit enfant rend tout à fait stupide,  
J'en ai deux; Georges et Jeanne; et je prends l'un pour guide  
Et l'autre pour lumière, et j'accours à leur voix,  
Vu que Georges a deux ans et que Jeanne a dix mois.  
Leurs essais d'exister sont divinement gauches;  
On croit, dans leur parole où tremblent des ébauches,  
Voir un reste de ciel qui se dissipe et fuit;  
Et moi qui suis le soir, et moi qui suis la nuit,  
Moi dont le destin pâle et froid se décolore,  
J'ai l'attendrissement de dire : Ils sont l'aurore.  
Leur dialogue obscur m'ouvre des horizons;  
Ils s'entendent entre eux, se donnent leurs raisons.  
Jugez comme cela disperse mes pensées.  
En moi, désirs, projets, les choses insensées,  
Les choses sages, tout, à leur tendre lueur,  
Tombe, et je ne suis plus qu'un bonhomme rêveur.  
Je ne sens plus la trouble et secrète secousse  
Du mal qui nous attire et du sort qui nous pousse.  
Les enfants chancelants sont nos meilleurs appuis.  
Je les regarde, et puis je les écoute, et puis  
Je suis bon, et mon cœur s'apaise en leur présence;  
J'accepte les conseils sacrés de l'innocence,  
Je fus toute ma vie ainsi; je n'ai jamais  
Rien connu, dans les deuils comme sur les sommets,

De plus doux que l'oubli qui nous envahit l'âme  
 Devant les êtres purs d'où monte une humble flamme ;  
 Je contemple, en nos temps souvent noirs et ternis,  
 Ce point du jour qui sort des berceaux et des nids.

Le soir je vais les voir dormir. Sur leurs fronts calmes,  
 Je distingue ébloui l'ombre que font les palmes  
 Et comme une clarté d'étoile à son lever,  
 Et je me dis : A quoi peuvent-ils donc rêver ?  
 Georges songe aux gâteaux, aux beaux jouets étranges,  
 Au chien, au coq, au chat ; et Jeanne pense aux anges.  
 Puis, au réveil, leurs yeux s'ouvrent, pleins de rayons.

Ils arrivent, hélas ! à l'heure où nous fuyons.

Ils jasant. Parlent-ils ? Oui, comme la fleur parle  
 A la source des bois ; comme leur père Charle  
 Enfant, parlait jadis à leur tante Dédé ;  
 Comme je vous parlais, de soleil inondé,  
 O mes frères, au temps où mon père, jeune homme,  
 Nous regardait jouer dans la caserne, à Rome,  
 A cheval sur sa grande épée, et tout petits.  
 Jeanne qui dans les yeux a le myosotis,  
 Et qui, pour saisir l'ombre entr'ouvrant ses doigts frères,  
 N'a presque pas de bras ayant encore des ailes,  
 Jeanne harangue, avec des chants où flotte un mot,  
 Georges beau comme un dieu qui serait un marmot.  
 Ce n'est pas la parole, ô ciel bleu, c'est le verbe ;  
 C'est la langue infinie, innocente et superbe  
 Que soupirent les vents, les forêts et les flots ;  
 Les pilotes Jason, Palinure et Typhlos  
 Entendaient la sirène avec cette voix douce  
 Murmurer l'hymne obscur que l'eau profonde émousse ;  
 C'est la musique éparse au fond du mois de mai  
 Qui fait que l'un dit : J'aime, et l'autre, hélas : J'aimai ;  
 C'est le langage vague et lumineux des êtres  
 Nouveau-nés, que la vie attire à ses fenêtres,  
 Et qui, devant avril, éperdus, hésitants,  
 Bourdonnent à la vitre immense du printemps.  
 Les mots mystérieux que Jeanne dit à Georges,

C'est l'idylle du cygne avec le rouge-gorge,  
Ce sont les questions que les abeilles font,  
Et que le lys naïf pose au moineau profond ;  
C'est ce dessous divin de la vaste harmonie,  
Le chuchotement, l'ombre ineffable et bénie  
Jasant, balbutiant des bruits de vision,  
Et peut-être donnant une explication ;  
Car les petits enfants étaient hier encore  
Dans le ciel, et savaient ce que la terre ignore.  
O Jeanne ! Georges ! voix dont j'ai le cœur saisi !  
Si les astres chantaient, ils bégaieraient ainsi.  
Leur front tourné vers nous nous éclaire et nous dore.  
Oh ! d'où venez-vous donc, inconnus qu'on adore ?  
Jeanne a l'air étonné ; Georges a les yeux hardis.  
Ils trébuchent, encore ivres du paradis.

Victor Hugo.

## MAINFROI <sup>(1)</sup>

(Suite et fin.)

---

« Mais peu de chose, répondit le vieillard. Nous avons confirmé vos jugements, je crois. Verdon contre Minguy et Lefranc contre Bonnard.

— Eh bien ! et Vaullignon ?

— Nous vous avons attendu.

— Là !... mais pourquoi ? Dans quel intérêt ? Mon bon monsieur Mondreville, je vous le demande au nom du ciel : avait-on soin de moi pour rendre un arrêt qui est peut-être ici tout réglé sur le coin de votre bureau ?

— En effet, j'ai tracé une légère esquisse, et je ne crains pas de vous dire entre nous que vos conclusions seront adjugées. La justice, en droit, n'a jamais été qu'à moitié bonne ; il n'était pas en son pouvoir de la rendre excellente. Je ne sais ce qu'on pensera de nous en cassation, mais n'importe : vous avez enlevé la cour et le public, et la cause, bonne ou mauvaise, est gagnée. Vous avez succédé par voie sentimentale ; la pitié, l'indignation, le mépris ont plus de part à la victoire que le raisonnement ; bref, s'il faut vous dire toute ma pensée, c'est un succès d'assises que vous remportez là. Or le parquet, vous le savez, se pique de réagir contre les entraînements de la faiblesse humaine. Nos avocats généraux, nos substituts eux-mêmes, sont d'avis que la cour s'est laissée attendrir comme un simple jury. S'ils n'étaient retenus par de hautes convenances, j'en connais au moins deux qui discuteraient sévèrement votre plaidoirie ; mais le moyen, je vous le demande, maintenant que vous planez sur eux ? Devant la résistance des uns et l'abstention systématique des autres, je me suis arrêté à un part

1) Voir les numéros des 5 et 20 septembre, 5 et 20 octobre 1894.

qui ne compromettra personne. Après tout, il n'est pas indispensable que le parquet ait des lumières à lui dans chaque affaire civile; sept fois sur dix, ces messieurs s'en remettent à la sagesse de la cour ou du tribunal. Vous pourriez donc, si je ne me trompe occupé le siège du ministère public; vous diriez qu'un avis du garde des sceaux, antérieur à votre nomination, invite le procureur général à conclure en personne dans cette affaire; mais que, pour des raisons faciles à comprendre, vous vous en rapportez au sentiment de la cour. Qu'en pensez-vous?

— Je pense, répondit Mainfroi, que la cause me semblait absolument bonne, et je me demande si la force de mes raisons a pu s'éventer en huit jours comme le vin d'une bouteille débouchée.

— Pas d'exagération, mon enfant! Après tout, vous gagnez.

— J'entends bien; mais si le gain de la cause suffit à l'avocat ce n'est peut-être pas assez pour un procureur général et pour...

— Et pour un Mainfroi? Bien, mon fils! Ce sentiment vous fait honneur, mais ne vous mettez pas en peine. Les questions de forme, quelque importantes qu'elles soient, sont et seront toujours secondaires. Le premier devoir du magistrat est de faire justice, c'est-à-dire de protéger les honnêtes gens contre les coquins. Les époux Vaulignon sont de vilains personnages, malgré tout le soin qu'ils ont pris de se mettre en règle avec la loi. M<sup>me</sup> de Montbriand est une femme de bien qui réclame son patrimoine et que nous ne devons pas réduire à la misère, quelque imprudence qu'elle ait mise à se dessaisir. Voici la minute en question; je ne crois pas violer le secret des délibérations en la communiquant au premier magistrat du parquet. Les *attendus* vous paraîtront assez concluants, je m'en flatte, et l'arrêt suffisamment motivé. »

L'exposé des motifs et l'arrêt emplissaient quatre pages de petit texte; Mainfroi n'en fit qu'une bouchée, puis il remercia M. de Mondreville, et prit congé de lui en dissimulant comme il put le trouble et l'oppression qui lui restaient de sa lecture.

« Ce pauvre premier, pensait-il, est le meilleur et le plus digne des hommes, mais ses facultés baissent : voilà un arrêt motivé en dépit du sens commun. »

Dans cette affligeante pensée, il s'en alla, comme à son ordinaire, chez M<sup>me</sup> de Montbriand. Marguerite l'attendait; elle reçut avec une expansion de bonheur qui la rendait tout à fait belle; mais il resta rêveur, inquiet et morose, moins heureux d'

là que désireux de se retrouver seul avec l'idée qui l'absorbait. Entré chez lui, il s'escrima toute la soirée et toute la nuit à dévorer et à refaire les malheureux *attendu* de M. de Mondreville, sans pouvoir se contenter lui-même. Le labeur et l'anxiété de cette longue veille au lendemain d'un voyage le mirent sur les nerfs; il avait une fièvre de fatigue, de doute et de dépit.

Est-ce donc moi qui suis en décadence? disait-il, ou faut-il croire que la rédaction d'un arrêt comporte un talent qui me manque? C'est une littérature de précision, j'en conviens, tandis que la procédure judiciaire se borne à présenter artistement des arguments à peu près... Mais la cause était bonne, morbleu! quand je l'ai plaidée, maintenant qu'elle est gagnée, il me semble à moi-même qu'elle vaut plus rien. Pourquoi? Sans doute parce que je ne suis plus le même, et qu'ayant changé de point de vue j'envisage une autre série de des mêmes objets. Il n'y a pourtant pas deux justices, pas deux lois, qu'il n'y a deux morales ou deux vérités. Travaillons! travaillons encore, et battons le caillou jusqu'à ce que l'étincelle jaillisse!  
! »

Il débitait son monologue en marchant à grandes enjambées d'un bout à l'autre de l'appartement, et cette promenade fébrile lui faisait faire toutes les cinq minutes à la salle de réception où les portraits du vieux temps formaient la haie sur son passage. Ces portraits n'étaient pas tous des œuvres de maîtres : à part un Philippe de Champagne, un Rigaud et un Largillière, la galerie n'avait d'autre mérite que l'authenticité; mais tous les visages, sans exception, étaient empreints d'une noblesse et d'une sérénité grandes. Le calme imposant des ancêtres contrastait sévèrement avec l'agitation malade de leur héritier. Jacques voyait les regards austères de ces grands magistrats s'abaisser avec compassion sur sa personne nerveuse et frémissante.

Oh bien! quoi? leur dit-il; que me reprochez-vous? Je suis un dégénéré peut-être? Non! je suis un peu jeune, voilà tout. Je suis encore qu'un homme, et je commence à comprendre aujourd'hui que, pour disposer de la vie, de la fortune et de l'honneur d'autrui, pour devenir un vrai magistrat, il faut s'élever au-dessus de l'homme. Vous avez tous monté cet échelon invisible; moi, je m'y heurte au premier pas, et je me fais mal. Qui sait si vous n'avez pas éprouvé le même accident à mon âge? Vos fronts n'ont pas toujours été si impassibles ni vos regards si majestueux. Prenez garde, et comptez sur moi!  
! »

Il ramassa tous les papiers qu'il avait noircis depuis la veille et courut chez le premier président. Ses traits étaient si visiblement altérés que le vieillard lui demanda s'il était malade.

« Je suis bien pis que malade, répondit-il; depuis tantôt vingt quatre heures, j'ai l'esprit à l'envers. Vous m'avez dit hier que cause n'était qu'à moitié bonne, et vous savez si j'ai protesté. Maintenant, cher monsieur, je vous supplie de me prouver qu'elle est à moitié bonne, car plus je l'examine, plus elle me paraît mauvaise, et moins l'arrêt qui adjuge les conclusions de M<sup>me</sup> de Montbriand me semble motivé. Vous dites : « Attendu qu'il est impossible que la veuve de Montbriand se soit dépossédée de « presque totalité de ses biens autrement qu'à titre de prêt, et « soit volontairement réduite à la misère; » cette assertion que j'ai plaidée, est contredite par tous les faits de la cause. Ne M<sup>me</sup> de Montbriand n'a pas prêté sa fortune à son père, elle l'a donnée; elle a refusé non seulement toute garantie, mais jusqu'aux simples reçus; elle n'a accepté que des actions de grâce en échange d'un don pur et simple. Elle comptait si peu sur remboursement ultérieur qu'elle a même caché au marquis une notable partie de ses sacrifices, payant les huissiers de la main à la main et leur recommandant le silence. On dit qu'elle ignorait son testament qui l'exclut de l'héritage paternel et donne Vaullignon son frère : j'en conviens; mais l'eût-elle connu, elle n'aurait pu moins accompli son sacrifice. Il appert de tous ses actes que cette noble créature n'avait qu'un but, et que ce but était d'assurer le repos du marquis, d'empêcher que ce propriétaire monomane n'attentât à sa propre vie, comme il l'avait annoncé, le jour où l'hypothèque judiciaire frapperait son cher domaine. Vous dites : « Attendu que le marquis, vivant avec sa fille dans les termes « plus affectueux et légitimement indigné de l'ingratitude de « son fils, ne pouvait accepter une libéralité dont l'effet facile à prévoir, au moins pour lui, devait être de réduire celle-là à « la mendicité en laissant celui-ci dans l'opulence. » Erreur! Monsieur le président. Je vous accorde que le vieillard ne haïssait point sa fille; grâce à Dieu, il n'était pas encore dénaturé à ce point. Nous dirons même qu'il l'aimait, si vous voulez, mais il l'aimait comme on aime les filles dans la famille Vaullignon dans beaucoup d'autres de notre caste. On se ferait un crime de les envoyer mendier leur pain; on trouve juste et naturel de les emprisonner dans un couvent pour la vie. Tel est le sort que

marquis a rêvé de tout temps pour sa fille, et je jurerais qu'en excitant la facile bonté de Marguerite, en ruinant cette infortunée profit du château et des bois de Vaulignon, il parodiait le mot M<sup>me</sup> de Pompadour et disait : « Après moi, le couvent ! » La comtesse de son fils l'indignait, je l'avoue, et certes il y avait de quoi ; mais comptez-vous pour rien la manie du propriétaire et l'insurmontable orgueil du nom ? Ce fils ingrat, indigne, détestable et même testé par boutades était un Vaulignon, et le seul de sa génération. Lui seul pouvait perpétuer cette union du nom et de la terre, et le vieillard avait tant à cœur dans son orgueil de gentilhomme de propriétaire foncier. Et tenez, Monsieur le président, lorsque je reste à ce point de vue et que j'examine le second testament du marquis, cette pièce dont j'ai tiré parti la semaine dernière se lève victorieusement contre nous. D'abord ce n'est qu'un projet, ou mieux l'ébauche d'un projet, jetée *ab irato*, dans un moment de dépit, sur un lambeau de registre, au verso d'une feuille où je lis : « Chiens d'ordre, Ravageot, Fido, Mazaniello, Roufflot, Castillo, etc. » Ce brouillon, jeté au hasard, exprime-t-il la volonté de l'homme ferme et résolu qui vint la nuit d'un froid rigoureux, déposer chez Foucou son testament en forme authentique ? « Moi soussigné, » dit-il. Il a donc l'intention de signer. Or, il ne signe pas, et pourquoi ? Parce qu'au moment d'aliéner le domaine qu'il adore, au moment de donner Vaulignon à une fille très méritante et très digne, mais qui ne peut pas porter son nom, le cœur lui manque, la plume lui tombe des mains. Ce mot interrompu résume tout le procès, Monsieur le président. Il nous montre la faiblesse, l'égoïsme et l'infirmité du père, et l'imprudencé désormais irréparable de la comtesse. M<sup>me</sup> de Montbriand a donné, donné tout son bien, sans condition, à un homme qui n'avait pas mérité et qui n'a pas reconnu son sacrifice. Elle a dilapidé noblement, héroïquement sa dot et son patrimoine. Que vient-elle réclamer aujourd'hui ? Sa légitime part ? Elle l'a reçue en mariage. Une créance ? On n'est pas créancier lorsqu'on est donateur ! »

M. de Mondreville avait écouté cette tirade avec une stupeur croissante. Quand l'orateur s'arrêta pour reprendre haleine, il dit :

Eh ! mon enfant, où courez-vous ? Vous voilà maintenant plus réaliste que le roi. O jeunesse ! D'un extrême à l'autre, en un seul instant ! L'arrêt n'est pas aussi mal fondé que vous dites ; si je l'ai

rédigé sans enthousiasme, je ne suis cependant pas homme à déchirer sans discussion. Rappelez-vous mon premier mot que vous m'avez parlé de cette affaire : litige épineux, vous ai-je dit ? En effet, le pour et le contre me semblaient presque également soutenable, et je voyais la cour à peu près partagée, sauf une légère tendance à confirmer le jugement. Vous vous êtes jeté tout entier dans la balance, à corps perdu, et je sais que depuis plusieurs jours, grâce à vous, la majorité est déplacée. Vous n'avez pourtant pas convaincu tout le monde, et cette opinion qui vient d'éclater dans votre esprit a toujours conservé des adhérents. S'ils ne sont pas en nombre, tant mieux pour vous, car enfin vous n'êtes pas devenu subitement l'ennemi de cette belle cliente. Laissez-les faire, pratiquez la maxime des plus illustres sages de l'antiquité : *contiens-toi et abstiens-toi!*

— Ai-je le droit de m'abstenir ! S'il est vrai, comme vous croyez, que ma parole ait fait pencher la balance, je suis la cause déterminante de l'arrêt ; la vraie responsabilité retombe sur ma tête, et c'est sous de tels auspices, Monsieur, que je ferais n'importe quoi pas dans la magistrature !

— Mais quand on vous dit que l'affaire a deux faces !

— Et si je n'en vois plus qu'une ! Et si, juste au moment où la cause m'apparaît sous son mauvais côté, je suis appelé à me prononcer publiquement, non plus en mon nom personnel, mais au nom de la société, au nom de la loi et des principes de l'éternelle justice ?

— Parlez-vous sérieusement ? Seriez-vous homme à vous élever contre vous-même et à ruiner l'effet de votre plaidoirie ?

— Pourquoi pas ? Les entraînements de l'avocat passionné sont excusables ; la complicité, même tacite, du magistrat serait criminelle.

— Ah ! les grands mots !

— Cherchez dessous, mon bon et vénérable ami ; vous trouverez un grand courage et un grand sacrifice.

— Tu n'es qu'un grand enfant, mais il faut que je t'embrasse. Si ton pauvre père était encore de ce monde, il serait fier de toi.

## VI

Ni ce jour-là, ni le lendemain, Jacques ne se présenta chez M

terite. Il se calfeutra dans son cabinet, travailla dix-huit heures et vingt-quatre, et reprit le dossier d'un bout à l'autre sans pouvoir retrouver cette belle conviction qui avait inspiré sa plaidoirie. Tout au contraire : plus il creusait, plus il s'affermissait dans la négative.

M<sup>me</sup> de Montbriand lui écrivit le premier soir un billet où le baignage mondain cachait mal une secrète inquiétude. Elle l'avait trouvé froid et gêné la veille ; or, il arrivait de Paris, il venait de voyager un monde où elle comptait des amis chauds et des ennemis dangereux ; l'esprit de M<sup>me</sup> Augusta de Vaulignon était fermé en calomnies ; il se pouvait qu'on eût noirci le dévouement si intéressé du pauvre M. de Cayolles ; bref, la pauvre femme craignait tout, hors son véritable danger. Il répondit sur un ton amical et triste, alléguant un travail qui n'avait rien d'attrayant. Le lendemain, Polyxénie apporta une lettre longue et pressante ; on s'imaginait qu'il pût avoir des occupations si tyranniques ; les femmes croient pas au travail ; de toutes les excuses, c'est la seule qu'elles n'aient admis dans aucun temps. On lui rappelait qu'au moment de la grande bataille, au plus fort des armements, dans le coup d'arrêt de son éloquence, il trouvait tous les jours quelques minutes à perdre en compagnie de sa cousine. « La désertion d'hier et d'aujourd'hui est d'autant plus impardonnable, disait-elle, que certainement vous ne travaillez pas pour moi. »

Il écrivit :

Hélas ! non, ma belle, chère et touchante cousine, je ne travaille pas pour vous. Non, non ! Dieu seul peut prévoir aujourd'hui le jugement que vous porterez sur ma douloureuse éducation. Quoi qu'il arrive, ne me détestez pas : c'est la seule grâce que j'implore dans le présent et dans l'avenir.

« A vos pieds,

« JACQUES MAINFROI. »

Un peu soulagé par cette demi-confiance, où Marguerite n'apprit rien, il se replongea dans l'étude et travailla encore le lendemain suivant sans égard à la loi du repos dominical. M<sup>me</sup> de Montbriand, piquée au vif, ne le déranger plus.

Le lundi matin, vers neuf heures, il reçut la visite du premier lieutenant général, M. Boutan. La porte étant toujours condamnée, M. Boutan avait forcé la consigne. C'était un homme d'âge

et d'expérience, mais d'une verveur extrême, et réputé pour sa franchise autant que pour son savoir. Il venait en son nom personnel, mais à l'instigation de M. de Mondreville, qui lui avait annoncé le revirement de Mainfroi. Avec un tact parfait, il aborda l'affaire en homme qui s'incline devant son supérieur actuel sans oublier qu'un mois plus tôt il s'intéressait encore à ce jeune avocat. « Monsieur, dit-il, le bruit court au palais que l'affaire Vaugnon vous est apparue sous un nouveau jour.

— En effet, Monsieur, répondit Jacques.

— Permettez-moi de m'en féliciter au nom de tout votre parquet qui a partagé vos sentiments en mille occasions, et qui est heureux de se retrouver d'accord avec vous après une divergence passagère.

— Pensez-vous que le parquet soit unanime sur cet appel?

— Je suis en mesure de l'affirmer. La sympathie, l'équité même a beau parler en faveur de M<sup>me</sup> de Montbriand, le droit n'est pas pour elle, et tous, sans exception, si nous avions la parole, nous supplierions la cour d'oublier l'admirable plaidoirie qui l'a ému et de confirmer simplement la sentence des premiers juges.

— Cela étant, Monsieur, je m'étonne que toute la magistrature debout se soit abstenue quand mon éloignement lui faisait si beau jeu.

— Votre absence n'était pas officiellement annoncée. L'aurait-elle été, nous aurions craint d'encourir le reproche de discourtoisie et de quasi-traison. Ajoutez qu'on ne se résigne point de gaieté de cœur à jeter dans l'indigence une personne intéressante, loyale, chevaleresque jusqu'à la folie, puisque non seulement elle s'est ruinée par amour filial, mais encore qu'elle a refusé, par délicatesse, une transaction qui lui laissait trente mille francs de restant.

— A quelle époque, s'il vous plaît?

— Le matin même de l'audience, une heure avant votre plaidoirie.

— Impossible! De qui tenez-vous cette histoire?

— Des deux avoués, de Béraut et de Picardat.

— Et pourquoi n'en ai-je rien su?

— Je l'ignore.

— Par quels motifs a-t-elle pu, la malheureuse femme, proposer un arrangement si honorable et si avantageux!

— Elle a dit que, sa cause étant remise entre vos mains, elle pouvait plus transiger sans vous faire injure.

— Elle pouvait au moins me demander avis; mais n'importe. Quelles sont vos intentions, Monsieur? car je suppose que vous avez quelque combinaison à me proposer.

— La plus naturelle de toutes. Je vous demande la permission d'occuper le siège du ministère public et de conclure, avec tous les égards qui vous sont dus, mais avec toute la fermeté que je dois aux principes, contre l'appel de M<sup>me</sup> de Montbriand. »

Mainfroi se recueillit un moment, s'arma de tout son courage et répondit : « Décidément, Monsieur, j'aime mieux me fustiger moi-même. L'autorité du procureur général restera plus intacte, et l'exemple sera plus grand. »

Et comme M. Boutan objectait que la chose était sans précédent, il répliqua : « Tous les actes un peu mémorables se sont produits sans précédents, et c'est à cette circonstance qu'ils ont dû de rester dans la mémoire des hommes. Je vous autorise à publier cette nouvelle : si j'ai changé de point de vue, je ne changerai pas de résolution. »

Là-dessus, il se remit à l'ouvrage; mais au milieu de la journée se rappela tout à coup un devoir plus urgent. Il ne voulait pas que M<sup>me</sup> de Montbriand apprît par la rumeur publique la volte-face de son ancien défenseur : il devait à sa cliente et à lui-même de l'informer directement, de lui porter à domicile ses explications et ses excuses, dût-elle les prendre mal. La démarche était non seulement embarrassante, mais hasardeuse. Mainfroi s'attendait à de terribles violences d'un caractère indompté; cependant, ce n'était pas ce qui l'inquiétait le plus : il craignait que la colère ne mît à nu quelque côté moins noble de cette âme. Dans le monde moral, comme dans le monde physique, les ouragans sont d'admirables terribles révélateurs, qui découvrent tantôt des filons d'or, tantôt des fleuves de boue.

« Madame est chez elle? »

La chambrière répondit rudement : « Si elle y est? je crois bien! ne manquerait plus que ça qu'elle fût sortie, quand Monsieur vous fait l'honneur et la grâce d'une visite. On se tient à vos ordres, et quand par hasard le temps dure trop, on se divertit à s'occuper. »

Il n'avait pas franchi le seuil du petit salon que Marguerite sentait la gêne et la tristesse sur son visage. Elle courut à lui, lui appuyant deux doigts sur la bouche et lui dit d'un ton suppliant : Ne parlez pas, je vous le demande en grâce. J'ai des pressenti-

ments infaillibles, mon pauvre ami. Je m'attendais à vous voir aujourd'hui; je sens, à n'en pas douter, que nous nous retrouvons pour la dernière fois. Vous venez m'apporter une mauvaise nouvelle, me chercher une querelle d'Allemand, que sais-je? Je ne veux rien entendre de tout cela. Quoi qu'on ait pu dire, inventer machiner contre moi, taisez-vous; cachez-moi toutes ces infamies je ne me défendrai pas. Grâce à Dieu, je n'ai point d'amour pour vous; je n'en aurai jamais pour personne; je quitterai bientôt Grenoble, j'irai cacher ma vie à Vaulignon; vous n'entendrez plus parler de moi. Restons donc comme nous sommes, amis, vieux et tendres amis; ne gâtons pas le souvenir d'heures charmantes. Séparons-nous comme il convient à deux âmes de condition dont l'une sera toujours la très fidèle vassale de l'autre. Vous êtes le bienfaiteur et je suis l'obligée; ne me défendez pas d'aimer ma reconnaissance et de la choyer toute la vie au plus profond de mon cœur.

— O femmes! répondit tristement Mainfroi, toutes les mêmes. Infaillibles dans l'erreur et douées d'une perspicacité admirable pour voir le contraire du vrai! Il s'agit bien de services et de reconnaissance! Votre procès est perdu, et c'est moi qui vous le ferai perdre mercredi prochain, sans remise, en prouvant que vous avez tort. Voilà l'objet de mon travail et la cause unique de ma tristesse. Quant au reste, je vous jure que personne ne vous calomnie devant moi, que je ne l'aurais pas souffert, et que tout l'univers, à commencer par moi, vous honore comme la plus admirable et la plus sainte des créatures, entendez-vous?

— Pourquoi donc mon procès est-il perdu?

— Parce que vous devez le perdre en droit.

— Et qui est-ce qui a fait cette belle découverte?

— Moi et beaucoup d'autres.

— Quels autres? Des femmes, n'est-ce pas? Une, au moins. Oh! la piteuse et vilaine nouvelle! Je ne vous accuse pas, Monsieur Mainfroi; ce n'est pas vous qui avez conçu ce projet misérable. Vous êtes, sans le savoir, l'instrument de leur intrigue. On commence par séduire un honnête homme, et dès qu'on tient son cœur on a prise sur sa raison. Cette Bavaroise est hideuse... ce n'est pas elle; c'est donc quelqu'un des siens... avouez!

— Mais je n'avoue rien du tout! Mon cœur est aussi libre que le vôtre, et je proteste qu'il n'a pas même eu le mérite de la résistance! Votre cause me paraissait bonne il y a quinze jours; je l'a-

aidée avec conviction et je l'ai presque gagnée. Je reviens de Paris, je l'étudie sur nouveaux frais, je m'aperçois que nous nous sommes trompés, et je me mets en mesure de réparer mon erreur, toi qu'il m'en coûte.

— En vérité? cela vous coûte tant? Eh! Monsieur, si vous étiez seulement mon ami, vous n'examineriez pas si ma cause est plus ou moins juste. C'est le premier principe de l'amitié, cela, donner raison à ceux qu'on aime, quand même ils auraient mille torts! Si j'ai raison, vous me l'avez dit et prouvé, vous m'avez répondu de même, vous m'avez mis le cœur en joie et l'imagination en campagne. Tout à coup le vent tourne, et, non content de me laisser sans défense, voici que vous armez contre moi?

— C'est mon devoir de magistrat.

— Une arme à deux tranchants, votre magistrature! Elle vous fendait naguère de m'appuyer, elle vous commande maintenant de me porter bas. Un magistrat, répéter aujourd'hui ce qu'il a dit hier, se donner raison à lui-même! jamais! les convenances s'y opposent; mais s'il lui prend fantaisie de se déjuger, de se contredire, de briser ses idoles, de réduire au désespoir ceux qu'il avait précédemment livrés d'espérance, c'est une originalité qui n'a rien d'inconvenant que certains badauds applaudiront peut-être! Je veux vous applaudir aussi, Monsieur Mainfroi. On ne me refusera pas une place au théâtre lorsque je paye les frais de la comédie. Je verrai quel front vous abjurez vos principes et reniez vos amis. Peut-être aussi saurai-je reconnaître à son air de triomphe celle qui, depuis quatre jours, se glorifie de votre conversion. Malheur à elle!

— Malheur à nous tous, Madame, si vous persistez à voir ce qui n'est pas, à méconnaître l'évidence et à vous gendарmer contre des fantômes! Que peut-on dire à qui ne veut rien entendre? Quelles preuves fournir à qui ferme obstinément les yeux? Me croirez-vous, Monsieur, que vos intérêts me sont plus chers que les miens, que votre liberté, votre repos et votre bonheur sont le principal objet de ma vie, que je vous aime enfin malgré vous, malgré moi, malgré le mot décourageant dont vous m'avez écrasé tout à l'heure! »

La vicomtesse de Montbriand se leva, prit un air de superbe et répondit :

Monsieur Mainfroi, il me reste peu de temps à vivre de la vie de ce monde, puisqu'à la fin de la semaine, grâce à vous, je ren-

trera sans doute au couvent. Je désire employer ces derniers jo à ma guise et ne voir que des visages absolument agréables, vous plaît. »

Elle accompagna ce congé d'une ample révérence et passa dans sa chambre, laissant Mainfroi maître du terrain, mais écondu.

Il hésita un moment, et quoiqu'il entendît à travers la porte comme un bruit de sanglots étouffés, il prit son chapeau et retira.

« Tout va mal, pensait-il; mais ce n'est pas l'instant de ran sur le fleuve du Tendre. Il s'agit de combattre l'appel de ce pauvre femme aussi victorieusement que je l'ai défendu, après quoi nous nous occuperons d'elle. »

Le soin qu'il mit à préparer ses conclusions était fort inutile, seul mot de sa bouche suffisait. M<sup>me</sup> de Montbriand, condamné par son propre avocat, ne pouvait plus trouver grâce devant le seul conseiller de la cour. S'il expédia sommairement son discours d'installation pour donner plus de temps et de travail à la grande affaire, ce fut surtout à l'intention du public. Il comptait sur un auditoire prévenu, pour ne pas dire hostile; l'événement justifia sa crainte et la dépassa même un peu.

Dès les premiers mots, il fut interrompu par un murmure sourd qui s'éleva peu à peu jusqu'au tumulte. Les cris et les sifflets lui ôtaient décidément la parole, si M. de Mondreville n'eût imposé silence aux tapageurs en déclarant qu'il ferait évacuer la salle au premier signe d'improbation.

Cinq minutes plus tard, tandis que Mainfroi, pâle et crispé mais résolu, poursuivait énergiquement son exorde, une tempête d'applaudissements ébranla le palais. La foule se consolait de ne pouvoir huer le magistrat en acclamant l'entrée de sa victime. M<sup>me</sup> de Montbriand, en grand deuil, précédée et suivie de quelques fanatiques, s'avança le front haut, l'œil brillant, jusqu'au siège que ses amis lui avaient secrètement réservé. Tous les assistants se levèrent, les uns pour la mieux voir, les autres pour lui rendre hommage. Elle salua ce peuple avec la majesté d'une reine et apaisa d'un geste charmant ses fidèles vassaux de Vaugnon. L'audience fut interrompue; le président lança du haut de son fauteuil une remontrance plus sévère et un suprême avertissement, puis il rendit la parole à Mainfroi.

Celui-ci, par une inspiration soudaine, changea son plan...

« Messieurs. dit-il, le ministère public s'associe hautement

sympathie, au respect, à la tendre pitié que le malheur d'une personne aussi vaillante que vertueuse éveille ici dans tous les cœurs. »

Il poursuivit quelque temps sur ce ton, exalta les mérites personnels de M<sup>me</sup> de Montbriand, et revint par un détour habile à la discussion du point de droit.

« La loi est dure, dit-il, mais c'est la loi. Je suis ici pour la défendre, la cour pour l'appliquer, M<sup>me</sup> de Montbriand pour la soutenir, et vous tous pour la respecter. Que chacun fasse son devoir comme je fais le mien ! »

Un léger frémissement lui fit comprendre qu'il n'avait point parlé à des sourds. Le propre des Français est de vivre exclusivement dans l'heure présente. L'actualité les saisit si bien qu'elle leur ôte la mémoire du passé ; c'est ce qui les rend peu aptes à tracer une vie ou un caractère dans son ensemble. Qu'un homme travaillé soixante ans à se rendre impopulaire, s'il trouve un jour, s'il saisit le bon moment pour dire ou faire la chose agréable aux masses, il deviendra plus sympathique en un jour que tous les bienfaiteurs de l'humanité : les journaux le portent aux nues, la jeunesse des écoles lui décerne des couronnes. Le phénomène se produit aussi vite et par des causes aussi futiles. Si la reine de Clovis n'est plus sur le trône, elle est encore dans la rue ; nous aimons tous à brûler ce que nous avons adoré. La popularité française ressemble à ces immenses végétations sous-marines qui poussent en peu de jours, mais qui n'ont pas de racines, et qui meurent, si leur caillou natal est seulement déplacé.

Le discours de Mainfroi s'acheva au milieu d'une attention respectueuse et presque bienveillante. On vit bien qu'il ne passait pas à l'ennemi par caprice ou par séduction ; on comprit qu'il n'aurait d'avis à conclure contre M<sup>me</sup> de Montbriand ; son mépris pour Gérard de Vaulignon éclatait au grand jour, alors même qu'il ruinait Marguerite au profit de cet homme. Il termina par une courte allocution aux jeunes avocats qui l'entendaient :

Mettez à profit, leur dit-il, la douloureuse expérience d'aujourd'hui, et, avant de plaider une cause, demandez-vous comment vous la jugeriez, si Dieu, d'un jour à l'autre, vous infligeait la responsabilité du magistrat. »

La cour, adoptant les motifs des premiers juges, confirma le jugement qui condamnait M<sup>me</sup> de Montbriand à rapporter cent mille francs à la succession paternelle.

Marguerite se dépouilla du peu qui lui restait. Le marquis Gérard de Vaulignon lui fit savoir que sa dot était payée au Sacré-Cœur de Grenoble et qu'elle y pouvait commencer son noviciat jour même. Elle entra au couvent; Gérard et sa famille commirent un régisseur au soin de leurs intérêts et s'en furent cacher la gloire en Bavière. Mainfroi prit un congé de quinze jours et s'clipsa; le bruit courut qu'il était à Paris.

Dès son retour, il fit venir l'ancien avoué de la recluse.

« Maître Picardat, lui dit-il, nous avons mal jugé M. et M<sup>me</sup> Vaulignon, qui sont les plus honnêtes gens et les meilleurs parents de la terre. S'ils ont paru s'acharner à ce triste procès c'était par un bon sentiment, pour procurer l'entière exécution des volontés paternelles. Au fond du cœur, ils estiment M<sup>me</sup> Montbriand et ils seront heureux de la revoir, dans quelques années, lorsque le temps aura guéri leurs blessures réciproques. L'attendant, ils reviennent d'eux-mêmes à cette transaction, vous savez? qui a échoué par ma faute. Connaissez-vous beaucoup de plaideurs assez grands pour transiger après la victoire? Voici la somme en bon papier; vous la porterez aujourd'hui à M<sup>me</sup> Montbriand. C'est M. de Vaulignon qui vous la fait parvenir; que mon nom ne soit pas prononcé, je vous prie. »

Resté seul, il employa presque toute la journée à des réformes d'économie privée, interrogeant Dominique, comptant avec Fleuron, supprimant telle dépense et réduisant telle autre, donnant ses ordres au maquignon qui devait vendre les chevaux neufs, prenant toutes ses mesures pour conformer son train de maison au revenu d'un procureur général sans fortune.

« Merci de moi! disait Fleuron; tu deviens donc avare, mon enfant? »

— Je deviens vieux, » répondait-il en montrant ses dents blanches.

Jamais il n'avait eu le cœur si léger; il commençait à comprendre cette gaieté des gueux, qui sera l'éternel étonnement des riches. En traversant le salon de ses ancêtres, il s'écria :

« Eh bien! bonnes gens, que pensez-vous de moi? Votre héritage est à vau-l'eau et votre nom s'éteindra probablement avec la vie, mais j'ai tenu la conduite d'un digne magistrat, pas vrai? »

---

## UNE PROFESSION ILLICITE

---

En voici bien d'une autre ! Un jurisconsulte a osé plaider que la profession de *marieuse* était « illicite et contraire aux bonnes mœurs. » En lisant cela, je suis tombé de mon haut (heureusement qu'à ce moment-là, je n'étais pas au-dessus de la colonne Vendôme, mais la colonne des Suicides).

Oui, mes amis, un homme à toque s'est rencontré, doué d'une audace incroyable, affirmant devant les juges, gens graves, que le métier d'agent matrimonial offensait la morale publique et privée. Cet homme n'a pas craint de porter un coup funeste à une des branches les plus florissantes, les plus lucratives et les plus actives de l'industrie contemporaine. Alors à quoi sert d'encourager l'industrie, si l'on tue ainsi le premier de tous les commerces ?

La profession d'agent matrimonial remonte à la plus haute antiquité. Au commencement, Dieu prit un peu de limon qu'il pétrit avec art et dont il fit le premier homme. Puis, comme il était dans les desseins du Souverain Créateur que l'homme ne fût pas condamné aux ennuis d'un éternel célibat, Dieu arracha — sans douleur — une côte à Adam et de cette côte merveilleuse, il fit Ève, la première femme.

Adam et Ève se virent et se plurent. A cette époque primitive, la concurrence n'était guère possible, puisque nos premiers parents étaient seuls de leur espèce dans l'Eden. Adam n'avait pas le bois : comme mari, il pouvait sans crainte dormir sur les deux oreilles.

Celui qui a fait la lune, le soleil et les étoiles, est donc le premier marieur du monde, depuis le chaos.

— Mais, m'objectera Monsieur l'avocat, remarquez bien que le Créateur, en unissant l'homme à la femme, ne faisait pas acte de commerce ; il ne payait aucune patente, il ne touchait pas un tant

pour cent sur la dot de la future. Il ne disait pas au prétendu, comme l'intermédiaire de la *Cagnotte* : « Déposez cinq louis d'avance, ou je ne vous montre pas la photographie de la demoiselle que vous ne connaissez pas encore, et qui est destinée à faire votre bonheur. »

Cette objection ne manque pas de poids. Je n'ai pas l'intention ici d'excuser Dieu, qui est très attaqué depuis quelque temps, mais qui est bon pour se défendre tout seul. Toutefois, si, en tant que créateur, Dieu échappait aux contributions directes, je trouve qu'il a fait payer une certaine prime à Adam, puisqu'il lui a pris une de ses côtes en guise d'honoraire. C'était une prime en nature, si vous voulez ; mais enfin c'était bel et bien une prime.

On n'a jamais dit qu'Adam se fût repenti de ce léger déboursé. Cela se comprend : il avait eu affaire à un intermédiaire de premier ordre. Je suis obligé de reconnaître que, depuis cette époque antédiluvienne, les agents matrimoniaux n'ont pas toujours eu la main aussi heureuse. Nous avons encore vu dernièrement un vieux colonel qui refusait de payer huit mille francs de billets à ordre, souscrits par lui à un agent matrimonial, parce que l'épouse qu'on lui avait livrée comme chaste et pure, avait une vertu depuis longtemps protestée dans le commerce.

Mais un mariage raté ne prouve rien contre une institution utile et qui figure honorablement au Bottin.

Ouvrez le Bottin à la page 1197, et vous verrez qu'il y a là des maisons très achalandées, qui se recommandent aux célibataires repentis, par la célérité et la discrétion avec lesquelles ils unissent les dots et les cœurs. Vous y verrez aussi que nos agents matrimoniaux ne sont pas seulement des marchands de bonheur domestique, ce sont aussi de vrais tombeaux pour les secrets : en cas de non-réussite, ils rapportent les correspondances et les photographies avec une fidélité de caniche.

Les agences de mariage sont d'une utilité tellement publique qu'elles se sont vues dans la nécessité de créer un organe spécial pour leur genre de commerce. De même qu'il y a un *Moniteur de la charcuterie*, de même aussi il y a un journal intitulé : *le Trait d'union*, organe discret des « offres et des demandes. »

Ce n'est pas tout. Les agences matrimoniales commencent à avoir une littérature... Le trafic des cœurs a déjà inspiré quelques poètes et quelques romanciers de renom.

Le regretté Timothée Trimm a écrit jadis sur ce thème galant

ne brochure que jamais je n'ai lue et que je regrette bien de n'avoir pas entre les mains, car j'aurais été bien aise d'apprendre par quelles raisons décisives et par quels arguments vainqueurs ce pauvre comédien Trimm, qui n'a jamais été marié, exhortait ses contemporains à ne pas suivre son fol exemple. Trimm était sans doute de la race de ces cuisiniers d'esprit qui recommandent aux clients des plats dont ils ne mangeraient pas eux-mêmes pour un empire. Fort de l'autorité d'un journaliste qui a tenu un instant toute la plume suspendue au bec de sa plume, je ne vois pas pourquoi un avocat a pu dire que le métier de marieur ou de marieuse était approuvé par les bonnes mœurs. Cette affirmation me semble d'autant plus hardie que cet avocat plaidait pour un client dont le mariage conjugal a été construit par la main experte des intermédiaires. Il s'agit d'un marchand d'orgues, déjà d'un certain âge, qui vient d'être demandé à une marieuse, M<sup>me</sup> R. O..., de lui trouver une épouse assortie.

Le marchand d'orgues voulait une épouse bien au point et légalement boulotte. Ce n'était pas un de ces hommes dans les nuages qui se sentent emportés vers les personnes fluettes et les formes éthérées. Il voulait de l'étoffe et du solide; on lui en présenta. Quatorze personnes, plus ou moins grassouillettes, défilèrent devant lui. La galerie en est curieuse.

Il y avait d'abord M<sup>me</sup> D..., une dame « très modeste, » portant quarante-cinq ans d'âge, « pas très forte. » Ce dernier détail était tout. Il y avait ensuite M<sup>me</sup> B..., dame *très forte* et assez jeune, paraissant de quarante-trois à quarante-cinq ans. Ça pouvait faire l'affaire... Il y avait encore une dame C..., que le marchand d'orgues trouvait assez *avantageuse*...

Mais le marchand d'orgues, qui était très pressé, était aussi un peu long à se décider; à chaque sujet nouveau il disait :

« Oui, sans doute, c'est bon, c'est moelleux, ça doit faire de l'ouvrage; mais ce n'est pas encore ça que j'ai rêvé.

Il chipotait sur les nuances et sur la dimension du tour de taille. Ce qui compliquait tout, c'est qu'il voulait marier aussi son fils et qu'il avait d'une noce deux coups. Il rédige à ce sujet une lettre bien longue.

« Mon fils n'a pas beaucoup de disposition, écrit-il à la marieuse; il n'est pas aussi pressé que moi; mais, s'il se trouvait *une bonne épouse*, je crois qu'il *ne reculerait pas!* »

Il est tout à fait la donnée du quatrième acte de la *Cagnotte*,

tant il est vrai que la vie de ce monde n'est qu'un immense vaudville.

Finalement, après avoir longtemps examiné sous toutes les ces les quatorze « petites mères » qui étaient présentées à son choix, le marchand d'orgues opta pour une quinzième personne dodue qu'il alla quérir dans l'agence d'en face. De là un procès, marié ayant refusé de payer les honoraires à la première mariée qui n'avait pu lui fournir une « moitié » à sa convenance.

S'il me fallait conclure sur le fond du procès, je dirais que, qui est contraire aux bonnes mœurs, ce n'est pas de fonder une boutique de mariage; c'est d'aller y marchander couramment son cœur frère de notre cœur et une dot sœur de notre *dèche*. Ce n'est pas l'agent matrimonial qui est coupable, c'est l'homme et la femme qui vont chez lui acheter un lit nuptial monté en or. Quand Dieu a inventé le mariage, le mariage était bon; la méchanceté des hommes et des femmes y a introduit la question d'argent, et le mariage est devenu une opération de Bourse, où l'on paie les préférences au prix de l'honneur et du bonheur.

Ce n'est pas des agences matrimoniales que vient le mal, c'est de notre pauvre nature humaine. Vous avez vu dernièrement un jeune gentilhomme, auteur de dettes reconnues et d'un enfant non reconnu, qui parlait de se marier avec une jeune fille richissime dont le rôle charmant devait consister à boucher, avec son argent, les brèches que son mari avait faites au patrimoine de ses pères; — délicieuse occupation pour une jeune fille!

Ce jeune gentilhomme, réduit aux dernières ressources, avait acheté fictivement pour *cinquante mille francs de ficelle*, à quoi il voulait enterrer joyeusement sa vie de garçon. Quelle noce avant la noce!

Vous me direz que si Dieu a créé des jeunes filles, ce n'est pour leur réserver un pareil sort sur la terre, et que s'il a créé la ficelle, ce n'est pas non plus pour la faire servir à un pareil usage. C'est aussi mon avis; mais à qui la faute? Est-ce à l'agent matrimonial? Non. La faute en est aux jeunes gens à marier qui se sentent entre les mains des filateurs, qui ensuite deviennent trop *filés* et finissent comme de simples filous.

Émile VILLEMOT.

---

---

# LA CHARTREUSE DE PARME<sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## XVIII

Ainsi, avec un dévouement complet pour le prisonnier, la duchesse et le premier ministre n'avaient pu faire pour lui que bien peu de chose. Le prince était en colère, la cour ainsi que le public étaient *piqués* contre Fabrice et ravis de lui voir arriver malheur : il avait été trop heureux. Malgré l'or jeté à pleines mains, la duchesse n'avait pu faire un pas dans le siège de la citadelle ; il ne se passait pas de jour sans que la marquise Raversi ou le chevalier Riscara eussent quelque nouvel avis à communiquer au général Fabio Conti. On soutenait sa faiblesse.

Comme nous l'avons dit, le jour de son emprisonnement, Fabrice fut conduit d'abord *au palais du gouverneur*. C'est un joli petit bâtiment construit dans le siècle dernier sur les dessins de Vanvitelli, qui le plaça à cent quatre-vingts pieds de haut, sur la plate-forme de l'immense tour ronde. Des fenêtres de ce petit palais, isolé sur le dos de l'énorme tour comme la bosse d'un chapeau, Fabrice découvrait la campagne et les Alpes fort au loin : il suivait de l'œil au pied de la citadelle le cours de la Parma, sorte de torrent qui, tournant à droite à quatre lieues de la ville, va se jeter dans le Pô. Par delà la rive gauche de ce fleuve, qui formait comme une suite d'immenses taches blanches au milieu des campagnes verdoyantes, son œil ravi apercevait distinctement chacun des sommets de l'immense mur que les Alpes forment au nord de l'Italie. Ces sommets, toujours couverts de neige, même au mois

(1) Voir les numéros du 5 juillet 1894 et suivants.

d'août où l'on était alors, donnent comme une sorte de fraîcheur par souvenir au milieu de ces campagnes brûlantes ; l'œil en peut suivre les moindres détails, et pourtant ils sont à plus de trente lieues de la citadelle de Parme. La vue si étendue du joli palais du gouverneur est interceptée vers un angle au midi par la tour *Farnèse* dans laquelle on préparait à la hâte une chambre pour Fabrice. Cette seconde tour, comme le lecteur s'en souvient peut-être, fut élevée sur la plate-forme de la grosse tour, en l'honneur d'un prince héréditaire qui, fort différent de l'Hippolyte fils de Thésée, n'avait point repoussé les politesses d'une jeune belle-mère. La princesse mourut en quelques heures ; le fils du prince ne recouvra sa liberté que dix-sept ans plus tard, en montant sur le trône à la mort de son père. Cette tour *Farnèse* où, après trois quarts d'heure, l'on fit monter Fabrice, fort laide à l'extérieur, est élevée d'une cinquantaine de pieds au-dessus de la plate-forme de la grosse tour et garnie de quantité de paratonnerres. Le prince, mécontent de sa femme, qui fit bâtir cette prison aperçue de toutes parts, eut la singulière prétention de persuader à ses sujets qu'elle existait depuis de longues années : c'est pourquoi il lui imposa le nom de *tour Farnèse*. Il était défendu de parler de cette construction, et de toutes les parties de la ville de Parme et des plaines voisines on voyait parfaitement les maçons placer chacune des pierres qui composent cet édifice pentagone. Afin de prouver qu'elle était ancienne, on plaça au-dessus de la porte de deux pieds de large et de quatre de hauteur, par laquelle on y entre, un magnifique bas-relief qui représente Alexandre Farnèse, le général célèbre, forçant Henri IV à s'éloigner de Paris. Cette tour *Farnèse*, placé en si belle vue, se compose d'un rez-de-chaussée long de quarante pas au moins, large à proportion et tout rempli de colonnes fortrapues, car cette pièce si démesurément vaste n'a pas plus de quinze pieds d'élévation. Elle est occupée par le corps de garde, et du centre, l'escalier s'élève en tournant autour d'une des colonnes c'est un petit escalier en fer, fort léger, large de deux pieds à peine et construit en filigrane. Par cet escalier tremblant sous le poids des geôliers qui l'escortaient, Fabrice arriva à de vastes pièces de plus de vingt pieds de haut, formant un magnifique premier étage. Elles furent jadis meublées avec le plus grand luxe pour le jeune prince qui y passa les dix-sept plus belles années de sa vie. A l'une des extrémités de cet appartement, on fit voir au nouveau prisonnier une chapelle de la plus grande magnifi-

ence; les murs et la voûte sont entièrement revêtus de marbre noir; des colonnes noires aussi et de la plus noble proportion sont placées en lignes le long des murs noirs sans les toucher, et ces murs sont ornés d'une quantité de têtes de morts en marbre blanc, les proportions colossales, élégamment sculptées et placées sur leurs os en sautoir. Voilà bien une invention de la haine qui ne peut tuer, se dit Fabrice, et quelle diable d'idée de me montrer cela!

Un escalier en fer et en filigrane fort léger, également disposé autour d'une colonne, donne accès au second étage de cette prison, et c'est dans les chambres de ce second étage, hautes de quinze pieds environ, que depuis un an le général Fabio Conti faisait preuve de génie. D'abord, sous sa direction, l'on avait solemment grillé les fenêtres de ces chambres, jadis occupées par ses domestiques du prince, et qui sont à plus de trente pieds des bords de pierre formant la plate-forme de la grosse tour ronde. On est par un corridor obscur, placé au centre du bâtiment, que l'on arrive à ces chambres qui toutes ont deux fenêtres; et dans ce corridor fort étroit, Fabrice remarqua trois portes de fer successives formées de barreaux énormes et s'élevant jusqu'à la voûte. Ce sont les plans, coupes et élévations de toutes ces belles inventions qui, pendant deux ans, avaient valu au général une audience de son maître chaque semaine. Un conspirateur placé dans l'une de ces chambres ne pourrait pas se plaindre à l'opinion d'être traité d'une façon inhumaine, et pourtant ne saurait avoir de communication avec personne au monde, ni faire un mouvement sans que l'on l'entendît. Le général avait fait placer dans chaque chambre de gros madriers de chêne formant comme des bancs de trois pieds de haut, et c'était là son invention capitale, celle qui lui donnait des droits au ministère de la police. Sur ces bancs il avait fait établir une cabane en planches, fort sonore, haute de dix pieds, qui touchait au mur que du côté des fenêtres. Des trois autres côtés, s'élevait un petit corridor de quatre pieds de large, entre le mur primitif de la prison, composé d'énormes pierres de taille, et les parois en planches de la cabane. Ces parois, formées de quatre doubles de planches de noyer, chêne et sapin, étaient solidement reliées par des boulons de fer et par des clous sans nombre.

Il fut dans l'une de ces chambres construites depuis un an, et c'est l'œuvre du général Fabio Conti, laquelle avait reçu le beau nom d'*Obéissance passive*, que Fabrice fut introduit. Il courut

aux fenêtres. La vue qu'on avait de ces fenêtres grillées était sublime : un seul petit point de l'horizon était caché vers le nord-ouest, par le toit en galerie du joli palais du gouverneur, qui n'avait que deux étages ; le rez-de-chaussée était occupé par les bureaux de l'état-major ; et d'abord les yeux de Fabrice furent attirés vers une des fenêtres du second étage, où se trouvaient dans de jolies cages, une grande quantité d'oiseaux de toutes sortes. Fabrice s'amusait à les entendre chanter et à les voir saluer les derniers rayons du crépuscule du soir, tandis que les geôliers s'agitaient autour de lui. Cette fenêtre de la volière n'était pas à plus de vingt-cinq pieds de l'une des siennes, et se trouvait à cinq ou six pieds en contre-bas, de façon qu'il plongeait sur les oiseaux.

Il y avait lune ce jour-là, et au moment où Fabrice entra dans sa prison, elle se levait majestueusement à l'horizon à droite, au dessus de la chaîne des Alpes, vers Trévis. Il n'était que huit heures et demie du soir, et à l'autre extrémité de l'horizon, au couchant, un brillant crépuscule rouge orangé dessinait parfaitement les contours du mont Viso et des autres pics des Alpes qui remontent de Nice vers le mont Cenis et Turin. Sans songer autrement à son malheur, Fabrice fut ému et ravi par ce spectacle sublime. C'est donc dans ce monde ravissant que vit Clélia Conti ; avec son âme pensive et sérieuse, elle doit jouir de cette vue plus qu'un autre ; on est ici comme dans des montagnes solitaires à cent lieues de Parme. Ce ne fut qu'après avoir passé plus de deux heures à la fenêtre, admirant cet horizon qui parlait à son âme, et souvent aussi arrêtant sa vue sur le joli palais du gouverneur, que Fabrice s'écria tout à coup : Mais ceci est-il une prison ? est-ce là ce que j'ai tant redouté ? Au lieu d'apercevoir à chaque pas des désagréments et des motifs d'aigreur, notre héros se laissait charmer par les douceurs de la prison.

Tout à coup son attention fut violemment rappelée à la réalité par un tapage épouvantable : sa chambre de bois, assez semblable à une cage et surtout fort sonore, était violemment ébranlée des aboiements de chien et de petits cris aigus complétaient le bruit le plus singulier. Quoi donc ! si tôt pourrais-je m'échapper ? pensa Fabrice. Un instant après, il riait comme jamais peut-être on n'a ri dans une prison. Par ordre du général, on avait fait monter en même temps que les geôliers un chien anglais, fort méchant, préposé à la garde des officiers d'importance, et q

rait passer la nuit dans l'espace si ingénieusement ménagé autour de la cage de Fabrice. Le chien et le geôlier devaient coucher dans l'intervalle de trois pieds ménagé entre les murs de pierre du sol primitif de la chambre et le plancher en bois sur lequel le prisonnier ne pouvait faire un pas sans être entendu.

Or, à l'arrivée de Fabrice, la chambre de *l'Obéissance passive* trouvait occupée par une centaine de rats énormes qui prirent leur fuite dans tous les sens. Le chien, sorte d'épagneul croisé avec un fox anglais, n'était point beau, mais en revanche il se montra fort alerte. On l'avait attaché sur le pavé en dalles de terre au-dessous du plancher de la chambre de bois; mais lorsqu'il sentit passer les rats tout près de lui, il fit des efforts si extraordinaires qu'il parvint à retirer la tête de son collier. Alors commença cette bataille admirable et dont le tapage réveilla Fabrice, qui se livra dans les rêveries les moins tristes. Les rats, qui avaient pu échapper au premier coup de dent, se réfugiant dans la chambre de bois, le chien monta après eux les six marches qui conduisaient au pavé en pierre à la cabane de Fabrice. Alors commença un tapage bien autrement épouvantable : la cabane était ébranlée dans ses fondements. Fabrice riait comme un fou et pleurait à la fois de rire; le geôlier Grillo, non moins riant, avait fermé la porte; le chien, courant après les rats, n'était gêné par aucun obstacle, car la chambre était absolument nue : il n'y avait pour empêcher les bonds du chien chasseur qu'un poêle de fer dans un coin. Quand le chien eut triomphé de tous ses ennemis, Fabrice se pencha vers Grillo, le caressa, réussit à lui plaire. Si jamais celui-ci me voit courir par-dessus quelque mur, se dit-il, il n'aboiera pas. Mais son orgueil politique raffinée était une prétention de sa part : dans la situation d'esprit où il était, il trouvait son bonheur à jouer avec ce chien. Par une bizarrerie à laquelle il ne réfléchissait point, une douce et saine joie régnait au fond de son âme.

Après qu'il se fut bien essoufflé à courir avec le chien.

Comment vous appelez-vous? dit Fabrice au geôlier.

Grillo, pour servir Votre Excellence dans tout ce qui est permis par le règlement.

Eh bien! mon cher Grillo, un nommé Giletti a voulu m'assassiner au milieu d'un grand chemin, je me suis défendu et l'ai tué; j'aurais encore si c'était à faire; mais je n'en veux pas moins mener une joyeuse vie tant que je serai votre hôte. Sollicitez l'autorisa-

tion de vos chefs, et allez demander du linge au palais Sanserina; de plus, achetez-moi force *nébieu d'Asti*.

C'est un assez bon vin mousseux qu'on fabrique en Piémont dans la patrie d'Alfieri, et qui est fort estimé, surtout de la classe d'amateurs à laquelle appartiennent les geôliers. Huit ou dix de ces messieurs étaient occupés à transporter dans la chambre bois de Fabrice quelques meubles antiques et fort dorés que l'on levait au premier étage dans l'appartement du prince; tous recueillirent religieusement dans leur pensée le mot en faveur du *nébieu d'Asti*. Quoi qu'on pût faire, l'établissement de Fabrice pour cette première nuit fut pitoyable; mais il n'eut l'air choqué que de l'absence d'une bouteille de bon *nébieu*. — Celui-là a l'air d'un enfant, dirent les geôliers en s'en allant, et il n'y a qu'une chose à désirer, c'est que nos messieurs lui laissent passer de l'argent.

Quand il fut seul et un peu remis de tout ce tapage : Est-il possible que ce soit là une prison! se dit Fabrice en regardant l'immense horizon de Trévis au mont Viso, la chaîne si étendue des Alpes, les pics couverts de neige, les étoiles, etc., et une première nuit en prison encore! Je conçois que Clélia Conti se plaigne dans cette solitude aérienne; on est ici à mille lieues au-dessus des petites misères et des méchancetés qui nous occupent là-bas. Si ces oiseaux qui sont là sous ma fenêtre lui appartiennent, je la verrai Rougira-t-elle en m'apercevant? Ce fut en discutant cette question que le prisonnier trouva le sommeil à une heure avancée de la nuit.

Dès le lendemain de cette nuit, la première passée en prison durant laquelle il ne s'impatienta pas une seule fois, Fabrice se réduisit à faire la conversation avec Fox le chien anglais; Grill geôlier lui faisait bien toujours des yeux fort aimables, mais l'ordre nouveau le rendait muet, et il n'apportait ni linge ni *nébieu*.

Verrai-je Clélia? se dit Fabrice en s'éveillant. Mais ces oiseaux sont-ils à elle? Ses oiseaux commençaient à jeter de petits cris et à chanter, et à cette élévation c'était le seul bruit qui s'entendait dans les airs. Ce fut une sensation pleine de nouveauté et de plaisir pour Fabrice que ce vaste silence qui régnait à cette hauteur; il écoutait avec ravissement les petits gazouillements interrompus et si vifs par lesquels ses voisins les oiseaux saluaient le jour. Si elle lui appartient, elle paraîtra un instant dans cette chambre, sous ma fenêtre; et, tout en examinant les immenses chaînes des Alpes, vis-à-vis le premier étage desquelles la citadelle de Pa-

semblait s'élever comme un ouvrage avancé, ses regards revenaient à chaque instant aux magnifiques cages de citronnier et de bois d'acajou qui, garnies de fils dorés, s'élevaient au milieu de la chambre fort claire, servant de volière. Ce que Fabrice n'apprit que plus tard, c'est que cette chambre était la seule du second étage du palais qui eût de l'ombre de onze heures à quatre : elle était abritée par la tour Farnèse.

Quel ne va pas être mon chagrin, se dit Fabrice, si, au lieu de cette physionomie modeste et pensive que j'attends et qui rougira peut-être un peu si elle m'aperçoit, je vois arriver la grosse figure et quelque femme de chambre bien commune, chargée par procuration de soigner les oiseaux ! Mais si je vois Clélia, daignera-t-elle m'apercevoir ? Ma foi, il faut faire des indiscretions pour être remarqué ; ma situation doit avoir quelques privilèges ; d'ailleurs nous sommes tous deux seuls ici et si loin du monde ! Je suis un prisonnier, apparemment ce que le général Conti et les autres misérables de cette espèce appellent un de leurs subordonnés... Mais elle a tant d'esprit, ou pour mieux dire tant d'âme, comme le suppose le comte, que peut-être, à ce qu'il dit, méprise-t-elle le métier de son père ; de là viendrait sa mélancolie. Noble cause de tristesse ! Mais, après tout, je ne suis point précisément un étranger pour elle. Avec quelle grâce pleine de modestie elle m'a salué hier soir ! Je me souviens fort bien que, lors de notre rencontre près de Côme, je lui dis : Un jour je viendrai voir vos tableaux de Parme ; vous souviendrez-vous de ce nom : Fabrice del Dongo ? L'aura-t-elle oublié ? elle était si jeune alors !

Mais à propos, se dit Fabrice étonné en interrompant tout à coup le cours de ses pensées, j'oublie d'être en colère. Serais-je capable de ces grands courages comme l'antiquité en a montré quelques exemples au monde ? Suis-je un héros sans m'en douter ? Comment, moi qui avais tant peur de la prison, j'y suis, et je ne me souviens pas d'être triste ! c'est bien le cas de dire que la prison a été cent fois pire que le mal. Quoi ! j'ai besoin de me plaindre pour être affligé de cette prison, qui, comme le dit Blanès, peut durer dix ans comme dix mois ? Serait-ce l'étonnement de tout ce nouvel établissement qui me distrait de la peine que je devais éprouver ? Peut-être que cette bonne humeur indépendante de ma volonté et peu raisonnable cessera tout à coup, peut-être en un instant je tomberai dans le noir malheur que je devrais éprou-

Dans tous les cas, il est bien étonnant d'être en prison et de devoir se raisonner pour être triste. Ma foi, j'en reviens à ma supposition, peut-être que j'ai un grand caractère.

Les rêveries de Fabrice furent interrompues par le menuisier de la citadelle, lequel venait prendre mesure d'*abat-jour* pour ses fenêtres; c'était la première fois que cette prison servait, et l'on avait oublié de la compléter en cette partie essentielle.

Ainsi, se dit Fabrice, je vais être privé de cette vue sublime. Il cherchait à s'attrister de cette privation.

— Mais quoi! s'écria-t-il tout à coup parlant au menuisier, ne verrai plus ces jolis oiseaux?

— Ah! les oiseaux de mademoiselle, qu'elle aime tant! dit cet homme avec l'air de la bonté, cachés, éclipsés, anéantis comme tout le reste.

Parler était défendu au menuisier tout aussi strictement qu'aux géôliers, mais cet homme avait pitié de la jeunesse du prisonnier; il lui apprit que ces *abat-jour* énormes, placés sur l'appui de deux fenêtres, et s'éloignant du mur tout en s'élevant, ne devaient laisser aux détenus que la vue du ciel. On fait cela pour la morale, lui dit-il, afin d'augmenter une tristesse salutaire et l'envie de se corriger dans l'âme des prisonniers; le général, ajouta le menuisier, a aussi inventé de leur retirer les vitres et de les faire remplacer à leurs fenêtres par du papier huilé.

Fabrice aima beaucoup le tour épigrammatique de cette conversation, fort rare en Italie.

— Je voudrais bien avoir un oiseau pour me désennuyer, elle aime à la folie, achetez-m'en un de la femme de chambre de M<sup>lle</sup> Clélia Conti.

— Quoi! vous la connaissez, s'écria le menuisier, que vous dites si bien son nom?

— Qui n'a pas ouï parler de cette beauté si célèbre? Mais j'ai eu l'honneur de la rencontrer plusieurs fois à la cour.

— La pauvre demoiselle s'ennuie bien ici, ajouta le menuisier, elle passe sa vie là avec ses oiseaux. Ce matin elle vient de faire acheter de beaux orangers que l'on a placés par son ordre à la porte de la tour, sous votre fenêtre: sans la corniche vous pourriez les voir.

Il y avait dans cette réponse des mots bien précieux pour Fabrice; il trouva une façon obligeante de donner quelque argent au menuisier.

— Je fais deux fautes à la fois, lui dit cet homme; je parle à votre Excellence et je reçois de l'argent. Après-demain, en revenant pour les abat-jour, j'aurai un oiseau dans ma poche, et si je ne suis pas seul, je ferai semblant de le laisser envoler; si je suis même, je vous apporterai un livre de prières : vous devez bien souffrir de ne pas pouvoir dire vos offices.

Ainsi, se dit Fabrice dès qu'il fut seul, ces oiseaux sont à elle; mais dans deux jours je ne les verrai plus. A cette pensée, ses regards prirent une teinte de malheur. Mais enfin, à son inexprimable joie, après une si longue attente et tant de regards, vers midi Clélia vint soigner ses oiseaux. Fabrice resta immobile et sans respiration; il était debout contre les énormes barreaux de sa fenêtre et fort près. Il remarqua qu'elle ne levait pas les yeux sur lui; mais ses mouvements avaient l'air gêné, comme ceux de quelqu'un qui se sent regardé. Quand elle l'aurait voulu, la pauvre fille n'aurait pas pu oublier le sourire si fin qu'elle avait vu errer sur les lèvres du prisonnier, la veille, au moment où les gendarmes l'emmenaient du corps de garde.

Quoique, suivant toute apparence, elle veillât sur ses actions avec le plus grand soin, au moment où elle s'approcha de la fenêtre de la volière elle rougit fort sensiblement. La première pensée de Fabrice, collé contre les barreaux de fer de sa fenêtre, fut de livrer à l'enfantillage de frapper un peu avec la main sur ces barreaux, ce qui produirait un petit bruit; puis la seule idée de ce manque de délicatesse lui fit horreur. Je mériterais que pendant huit jours elle envoyât soigner ses oiseaux par sa femme de chambre. Cette idée délicate ne lui fût point venue à Naples ou à Novare.

Il la suivait ardemment des yeux : Certainement, se disait-il, elle va s'en aller sans daigner jeter un regard sur cette pauvre créature, et pourtant elle est bien en face. Mais, en revenant du fond de la chambre que Fabrice, grâce à sa position plus élevée percevait fort bien, Clélia ne put s'empêcher de le regarder du haut de l'œil, tout en marchant, et c'en fut assez pour que Fabrice crût autorisé à la saluer. Ne sommes-nous pas seuls au monde ? se dit-il pour s'en donner le courage. Sur ce salut, la jeune fille resta immobile et baissa les yeux; puis Fabrice les lui vit relever fort lentement; et évidemment, en faisant effort sur elle-même, elle salua le prisonnier avec le mouvement le plus grave et le plus *distant*; mais elle ne put imposer silence à ses yeux : sans qu'elle le sût probablement, ils exprimèrent un instant la pitié la

plus vive. Fabrice remarqua qu'elle rougissait tellement que la teinte rose s'étendait rapidement jusque sur le haut des épaules dont la chaleur venait d'éloigner, en arrivant à la volière, un châle de dentelle noire. Le regard involontaire par lequel Fabrice répondit à son salut redoubla le trouble de la jeune fille. Que cette pauvre femme serait heureuse, se disait-elle en pensant à la duchesse, si un instant seulement elle pouvait le voir comme je le vois!

Fabrice avait eu quelque léger espoir de la saluer de nouveau à son départ; mais, pour éviter cette nouvelle politesse, Clélie fit une savante retraite par échelons, de cage en cage, comme si en finissant, elle eût dû soigner les oiseaux placés le plus près de la porte. Elle sortit enfin; Fabrice restait immobile à regarder la porte par laquelle elle venait de disparaître : il était un autre homme.

Dès ce moment, l'unique objet de ses pensées fut de savoir comment il pourrait parvenir à continuer de la voir, même quand on aurait posé cet horrible abat-jour devant la fenêtre qui donnait sur le palais du gouverneur.

La veille au soir, avant de se coucher, il s'était imposé l'effort long de cacher la meilleure partie de l'or qu'il avait, dans plusieurs des trous de rats qui ornaient sa chambre de bois. Il faut ce soir, que je cache ma montre. N'ai-je pas entendu dire qu'avec de la patience et un ressort de montre ébréché on peut couper le bois et même le fer? Je pourrai donc scier cet abat-jour. Ce travail de cacher la montre, qui dura de grandes heures, ne lui sembla point long; il songeait aux différents moyens de parvenir à son but et à ce qu'il savait faire en travaux de menuiserie. Si je sais m'y prendre, se disait-il, je pourrai couper bien carrément un coin de la planche de chêne qui formera l'abat-jour, vers la partie qui reposera sur l'appui de la fenêtre; j'ôterai et je remettrai ce morceau suivant les circonstances; je donnerai tout ce que je possède à Grillo, afin qu'il veuille bien ne pas s'apercevoir de ce petit manège. Tout le bonheur de Fabrice était désormais attaché à la possibilité d'exécuter ce travail, et il ne songeait à rien d'autre. Si je parviens seulement à la voir, je suis heureux... Non, pas, se dit-il, il faut aussi qu'elle voie que je la vois. Pendant toute la nuit, il eut la tête remplie d'inventions de menuiserie, et ne songea peut-être pas une seule fois à la cour de Parme, à la colère du prince, etc., etc. Nous avouerons qu'il ne songea p

davantage à la douleur dans laquelle la duchesse devait être plongée. Il attendait avec impatience le lendemain ; mais le menuisier ne reparut plus : apparemment qu'il passait pour libéral dans la prison. On eut soin d'en envoyer un autre à mine rébarbative, lequel ne répondit jamais que par un grognement de mauvais augure à toutes les choses agréables que l'esprit de Fabrice cherchait à lui adresser. Quelques-unes des nombreuses tentatives de la duchesse pour lier une correspondance avec Fabrice avaient été dépositées par les nombreux agents de la marquise Raversi, et, par elle, le général Fabio Conti était journellement averti, effrayé, coïqué d'amour-propre. Toutes les huit heures, six soldats de garde se relevaient dans la grande salle aux cent colonnes du rez-de-chaussée ; de plus, le gouverneur établit un geôlier de garde à chacune des trois portes de fer successives du corridor, et le pauvre Grillo, le seul qui vit le prisonnier, fut condamné à ne sortir de la cour Farnèse que tous les huit jours, ce dont il se montra fort contrarié. Il fit sentir son humeur à Fabrice, qui eut le bon esprit de ne répondre que par ces mots : Force *nébieu d'Asti*, mon ami. Et il lui donna de l'argent.

— Eh bien, même cela, qui nous console de tous les maux, s'écria Grillo indigné, d'une voix à peine assez élevée pour être entendue du prisonnier, on nous défend de le recevoir, et je devrais le refuser, mais je le prends ; du reste, argent perdu ; je ne puis rien vous dire sur rien. Allez, il faut que vous soyez joliment coupable, toute la citadelle est sens dessus dessous à cause de vous ; ces belles menées de madame la duchesse ont déjà fait renvoyer trois d'entre nous.

L'abat-jour sera-t-il prêt avant midi ? Telle fut la grande question qui fit battre le cœur de Fabrice pendant toute cette longue matinée ; il comptait tous les quarts d'heure qui sonnaient à l'horloge de la citadelle. Enfin, comme les trois quarts après onze heures sonnaient, l'abat-jour n'était pas encore arrivé ; Clélia reparut donnant des soins à ses oiseaux. La cruelle nécessité avait fait faire de si grands pas à l'audace de Fabrice, et le danger de le plus la voir lui semblait tellement au-dessus de tout, qu'il osa, sans regarder Clélia, faire avec le doigt le geste de scier l'abat-jour ; il est vrai qu'aussitôt après avoir aperçu ce geste si séditieux en prison, elle salua à demi, et se retira.

Hé quoi ! se dit Fabrice étonné, serait-elle assez déraisonnable pour voir une familiarité ridicule dans un geste dicté par la plus

impérieuse nécessité? Je voulais la prier de daigner toujours, en soignant ses oiseaux, regarder quelquefois la fenêtre de la prison même quand elle la trouvera masquée par un énorme volet de bois je voulais lui indiquer que je ferai tout ce qui est humainement possible pour parvenir à la voir. Grand Dieu! est-ce qu'elle n viendra pas demain à cause de ce geste indiscret? Cette crainte qui troubla le sommeil de Fabrice, se vérifia complètement; le lendemain Clélia n'avait pas paru à trois heures, quand on acheva de poser devant les fenêtres de Fabrice les deux énormes abat-jour; les diverses pièces en avaient été élevées, à partir de l'esplanade de la grosse tour, au moyen de cordes et de poulies attachées par dehors aux barreaux de fer des fenêtres. Il est vrai que cachée derrière une persienne de son appartement, Clélia avait suivi avec angoisse tous les mouvements des ouvriers; elle avait fort bien vu la mortelle inquiétude de Fabrice, mais n'en avait pas moins eu le courage de tenir la promesse qu'elle s'était faite.

Clélia était une petite sectaire de libéralisme; dans sa première jeunesse, elle avait pris au sérieux tous les propos de libéralisme qu'elle entendait dans la société de son père, lequel ne songeait qu'à se faire une position; elle était partie de là pour prendre en mépris et presque en horreur le caractère flexible du courtisan de là son antipathie pour le mariage. Depuis l'arrivée de Fabrice elle était bourrelée de remords : Voilà, se disait-elle, que mon indigne cœur se met du parti des gens qui veulent trahir mon père! il ose me faire le geste de scier une porte!... Mais, se dit-elle aussitôt l'âme navrée, toute la ville parle de sa mort prochaine! Demain peut-être le jour fatal! avec les monstres qui nous gouvernent, quelle chose au monde n'est pas possible! Quelle douceur, quelle sérénité héroïque dans ces yeux, qui peut-être vont se fermer! Dieu! quelles ne doivent pas être les angoisses de la duchesse! aussi on la dit tout à fait au désespoir. Moi j'irais poignarder le prince, comme l'héroïque Charlotte Corday.

Pendant toute cette troisième journée de sa prison, Fabrice fut outré de colère, mais uniquement de ne pas avoir vu reparaître Clélia. Colère pour colère, j'aurais dû lui dire que je l'aimais, s'écriait-il; car il en était arrivé à cette découverte. Non, ce n'est point par grandeur d'âme que je ne songe pas à la prison et que je fais mentir la prophétie de Blanès : tant d'honneur ne m'appartient point. Malgré moi je songe à ce regard de douce pitié que Clélia laissa tomber sur moi lorsque les gendarmes m'emmenaient

lu corps de garde; ce regard a effacé toute ma vie passée. Qui n'eût dit que je trouverais des yeux si doux en un tel lieu, et au moment où j'avais les regards salis par la physionomie de Barbone et par celle de M. le général gouverneur. Le ciel parut au milieu de ces êtres vils. Et comment ne pas faire pour aimer la beauté et chercher à la revoir? Non, ce n'est point par grandeur d'âme que je suis indifférent à toutes les petites vexations dont la prison m'accable. L'imagination de Fabrice, parcourant rapidement toutes les possibilités, arriva à celle d'être mis en liberté. Sans doute l'amitié de la duchesse fera des miracles pour moi. Eh bien, je ne remerciais de la liberté que du bout des lèvres; ces lieux ne sont point de ceux où l'on revient! une fois hors de prison, séparés de sociétés comme nous le sommes, je ne reverrais presque jamais Clélia! Et, dans le fait, quel mal me fait la prison? Si Clélia daignait ne pas m'accabler de sa colère, qu'aurais-je à demander au ciel?

Le soir de ce jour où il n'avait pas vu sa jolie voisine, il eut une grande idée : avec la croix de fer du chapelet que l'on distribue à tous les prisonniers à leur entrée en prison, il commença, et avec succès, à percer l'abat-jour. C'est peut-être une imprudence, dit-il avant de commencer. Les menuisiers n'ont-ils pas dit devant moi que, dès demain, ils seront remplacés par les ouvriers d'outres? Que diront ceux-ci s'ils trouvent l'abat-jour de la fenêtre percé? Mais si je ne commets cette imprudence, demain je ne puis la voir. Quoi! par ma faute je resterais un jour sans la voir, encore quand elle m'a quitté fâchée! L'imprudence de Fabrice fut récompensée; après quinze heures de travail, il vit Clélia, et, par excès de bonheur, comme elle ne croyait point être aperçue par lui, elle resta longtemps immobile et le regard fixé sur cet immense abat-jour; il eut tout le temps de lire dans ses yeux les signes de la pitié la plus tendre. Sur la fin de la visite, elle négligeait même évidemment les soins à donner à ses oiseaux, pour rester des minutes entières immobile à contempler la fenêtre. Son âme était profondément troublée; elle songeait à la duchesse, dont l'extrême malheur lui avait inspiré tant de pitié, et cependant elle commençait à la haïr. Elle ne comprenait rien à la profonde mélancolie qui s'emparait de son caractère, elle avait de l'humeur contre elle-même. Deux ou trois fois, pendant le cours de cette visite, Fabrice eut l'impatience de chercher à ébranler l'abat-jour; lui semblait qu'il n'était pas heureux tant qu'il ne pouvait pas

témoigner à Clélia qu'il la voyait. Cependant, se disait-il, si elle savait que je l'aperçois avec autant de facilité, timide et réservé comme elle l'est, sans doute elle se déroberait à mes regards.

Il fut bien plus heureux le lendemain (de quelles misères l'amour ne fait-il pas son bonheur!) : pendant qu'elle regardait tristement l'immense abat-jour, il parvint à faire passer un petit morceau de fil de fer par l'ouverture que la croix de fer avait pratiquée, et lui fit des signes qu'elle comprit évidemment, du moins dans le sens qu'ils voulaient dire : je suis là et je vous vois.

Fabrice eut du malheur les jours suivants. Il voulait enlever l'abat-jour colossal un morceau de planche grand comme la main que l'on pourrait remettre à volonté, et qui lui permettrait de voir et d'être vu, c'est-à-dire de parler, par signes du moins, de ce qui se passait dans son âme; mais il se trouva que le bruit de la petite scie fort imparfaite qu'il avait fabriquée avec le ressort de sa montre ébréché par la croix, inquiétait Grillo qui venait passer de longues heures dans sa chambre. Il crut remarquer, il est vrai, que la sévérité de Clélia semblait diminuer à mesure qu'augmentaient les difficultés matérielles qui s'opposaient à toute correspondance. Fabrice observa fort bien qu'elle n'affectait plus de baisser les yeux ou de regarder les oiseaux quand il essayait de lui donner signe de présence à l'aide de son chétif morceau de fil de fer; avait le plaisir de voir qu'elle ne manquait jamais à paraître dans la volière au moment précis où onze heures trois quarts sonnaient et il eut presque la présomption de se croire la cause de cette exactitude si ponctuelle. Pourquoi? cette idée ne semble pas raisonnable; mais l'amour observe des nuances invisibles à l'œil indifférent et en tire des conséquences infinies. Par exemple, depuis que Clélia ne voyait plus le prisonnier, presque immédiatement en entrant dans la volière, elle levait les yeux vers sa fenêtre. C'était dans ces journées funèbres où personne dans Parme ne doutait que Fabrice ne fût bientôt mis à mort : lui seul l'ignorait; mais cette affreuse idée ne quittait plus Clélia, et comment se serait-elle faite des reproches du trop d'intérêt qu'elle portait à Fabrice? il alla périr! et pour la cause de la liberté! car il était trop absurde de mettre à mort un del Dongo pour un coup d'épée à un histrion. Il est vrai que cet aimable jeune homme était attaché à une autre femme! Clélia était profondément malheureuse, et, sans s'avouer bien précisément le genre d'intérêt qu'elle prenait à son sort : Certes, se disait-elle, si on le conduit à la mort, je m'enfuirai dan

un couvent, et de la vie je ne reparaitrai dans cette société de la cour, elle me fait horreur. Assassins polis!

Le huitième jour de la prison de Fabrice, elle eut un bien grand sujet de honte : elle regardait fixement, et absorbée dans ses tristes pensées, l'abat-jour qui cachait la fenêtre du prisonnier; ce jour-là il n'avait encore donné aucun signe de présence : tout à coup un petit morceau d'abat-jour, plus grand que la main, fut retiré par lui; il la regarda d'un air gai, et elle vit ses yeux qui la suivaient. Elle ne put soutenir cette épreuve inattendue, elle se retourna rapidement vers ses oiseaux et se mit à les soigner; mais elle tremblait au point qu'elle versait l'eau qu'elle leur distribuait, Fabrice pouvait voir parfaitement son émotion; elle ne put supporter cette situation, et prit le parti de se sauver en courant.

Ce moment fut le plus beau de la vie de Fabrice, sans aucune comparaison. Avec quels transports il eût refusé la liberté, si on lui eût offerte en cet instant!

Le lendemain fut le jour du grand désespoir de la duchesse. Tout le monde tenait pour sûr dans la ville que c'en était fait de Fabrice; Clélia n'eut pas le triste courage de lui montrer une douleur qui n'était pas dans son cœur, elle passa une heure et demie dans la volière, regarda tous ses signes, et souvent lui répondit, au moins par l'expression de l'intérêt le plus vif et le plus sincère; elle le quittait des instants pour lui cacher ses larmes. Sa coquetterie de femme sentait bien vivement l'imperfection du langage employé : si l'on se fût parlé, de combien de façons différentes n'eût-elle pas pu chercher à deviner quelle était précisément la nature des sentiments que Fabrice avait pour la duchesse! Clélia ne pouvait presque plus se faire d'illusion, elle avait de la haine pour M<sup>me</sup> Sanseverina.

Une nuit Fabrice vint à penser un peu sérieusement à sa tante : étonné, il eut peine à reconnaître son image; le souvenir qu'il conservait d'elle avait totalement changé; pour lui, à cette heure, elle avait cinquante ans.

— Grand Dieu! s'écria-t-il avec enthousiasme, que je fus bien surpris de ne pas lui dire que je l'aimais! Il en était au point de presque plus pouvoir comprendre comment il l'avait trouvée si jolie. Sous ce rapport, la petite Marietta lui faisait une impression de changement moins sensible : c'est que jamais il ne s'était aperçu que son âme fût de quelque chose dans l'amour pour la Marietta, tandis que souvent il avait cru que son âme tout entière

appartenait à la duchesse. La duchesse d'A... et la Marietta lui faisaient l'effet maintenant de deux jeunes colombes dont tout le charme serait dans la faiblesse et dans l'innocence, tandis que l'image sublime de Clélia Conti, en s'emparant de toute son âme allait jusqu'à lui donner de la terreur. Il sentait trop bien que l'éternel bonheur de sa vie allait le forcer de compter avec la fille du gouverneur, et qu'il était en son pouvoir de faire de lui le plus malheureux des hommes. Chaque jour il craignait mortellement de voir se terminer tout à coup, par un caprice sans appel de sa volonté, cette sorte de vie singulière et délicieuse qu'il trouvait auprès d'elle; toutefois, elle avait déjà rempli de félicité les deux premiers mois de sa prison. C'était le temps où, deux fois la semaine, le général Fabio Conti disait au prince : Je puis donner ma parole d'honneur à Votre Altesse que le prisonnier del Dong ne parle à âme qui vive, et passe sa vie dans l'accablement du plus profond désespoir, ou à dormir.

Clélia venait deux ou trois fois le jour voir ses oiseaux, quelquefois pour des instants : si Fabrice ne l'eût pas tant aimée, eût bien vu qu'il était aimé; mais il avait des doutes mortels à cet égard. Clélia avait fait placer un piano dans la volière. Tout en frappant les touches, pour que le son de l'instrument pût rendre compte de sa présence et occupât les sentinelles qui se promenaient sous ses fenêtres, elle répondait des yeux aux questions de Fabrice. Sur un seul sujet elle ne faisait jamais de réponse, et même, dans les grandes occasions, prenait la fuite, et quelquefois disparaissait pour une journée entière; c'était lorsque les signes de Fabrice indiquaient des sentiments dont il était très difficile de ne pas comprendre l'aveu : elle était inexorable sur ce point.

Ainsi, quoique étroitement resserré dans une assez petite cage Fabrice avait une vie fort occupée; elle était employée toute entière à chercher la solution de ce problème si important : M'aime-t-elle? Le résultat de milliers d'observations sans cesse renouvelées, mais aussi sans cesse mises en doute, était ceci : Tous ses gestes volontaires disent non, mais ce qui est involontaire dans le mouvement de ses yeux semble avouer qu'elle prend de l'amour pour moi.

Clélia espérait bien ne jamais arriver à un aveu, et c'est pour éloigner ce péril qu'elle avait repoussé, avec une colère excessive, une prière que Fabrice lui avait adressée plusieurs fois. La m

ère des ressources employées par le pauvre prisonnier aurait dû, e semble, inspirer à Clélia plus de pitié. Il voulait correspondre avec elle au moyen de caractères qu'il traçait sur sa main avec un morceau de charbon dont il avait fait la précieuse découverte dans un poêle ; il aurait formé les mots lettre à lettre, et successivement. Cette invention eût doublé les moyens de conversation en ce qu'elle eût permis de dire des choses précises. Sa fenêtre était éloignée de celle de Clélia d'environ vingt-cinq pieds ; il eût été trop chanceux de se parler par-dessus la tête des sentinelles se promenant devant le palais du gouverneur. Fabrice doutait d'être aimé ; s'il eût eu quelque expérience de l'amour, il ne lui fût pas resté de doutes : mais jamais femme n'avait occupé son cœur ; il n'avait, du reste, aucun soupçon d'un secret qui l'eût mis au désespoir s'il l'eût connu ; il était grandement question du mariage de Clélia Conti avec le marquis Crescenzi, l'homme le plus riche de la cour.

## XIX

L'ambition du général Fabio Conti, exaltée jusqu'à la folie par les embarras qui venaient se placer au milieu de la carrière du premier ministre Mosca, et qui semblaient annoncer sa chute, avait porté à faire des scènes violentes à sa fille ; il lui répétait sans cesse, et avec colère, qu'elle cassait le cou à sa fortune si elle ne se déterminait enfin à faire un choix ; à vingt ans passés il était temps de prendre un parti ; cet état d'isolement cruel, dans lequel son obstination déraisonnable plongeait le général, devait cesser un jour, etc., etc.

Il était d'abord pour se soustraire à ces accès d'humeur de tous les instants que Clélia s'était réfugiée dans la volière ; on n'y pouvait arriver que par un petit escalier de bois fort incommode, et dont la goutte faisait un obstacle sérieux pour le gouverneur.

Depuis quelques semaines, l'âme de Clélia était tellement agitée qu'elle savait si peu elle-même ce qu'elle devait désirer, que, pour donner précisément une parole à son père, elle s'était presque laissé engager. Dans un de ses accès de colère, le général s'était dit qu'il saurait bien l'envoyer dans le couvent le plus triste de la ville, et que là, il la laisserait se morfondre jusqu'à ce qu'elle eût fait un choix.

Vous savez que notre maison, quoique fort ancienne, ne réu-

nit pas six mille livres de rente, tandis que la fortune du marquis Crescenzi s'élève à plus de cent mille écus par an. Tout le monde à la cour, s'accorde à lui reconnaître le caractère le plus doux ; jamais il n'a donné de sujet de plainte à personne ; il est fort bon homme, jeune, fort bien vu du prince, et je dis qu'il faut être fol à lier pour repousser ses hommages. Si ce refus était le premier, je pourrais peut-être le supporter ; mais voici cinq ou six partis, des premiers de la cour, que vous refusez, comme une petite sottise que vous êtes. Et que deviendriez-vous, je vous prie, si j'étais moi-même à la demi-solde ? quel triomphe pour mes ennemis, si l'on ne voyait logé dans quelque second étage, moi dont il a été si souvent question pour le ministère ! Non, morbleu ! voici assez de temps que ma bonté me fait jouer le rôle d'un Cassandre. Vous allez me fournir quelque objection valable contre ce pauvre marquis Crescenzi, qui a la bonté d'être amoureux de vous, de vouloir vous épouser sans dot, et de vous assigner un douaire de trente mille livres de rente, avec lequel du moins je pourrai me loger ; vous allez me parler raisonnablement, ou, morbleu ! vous l'épousez dans deux mois !...

Un seul mot de tout ce discours avait frappé Clélia, c'était la menace d'être mise au couvent, et par conséquent éloignée de la citadelle, et au moment encore où la vie de Fabrice semblait tenir qu'à un fil, car il ne se passait pas de mois que le bruit de sa mort prochaine ne courût de nouveau à la ville et à la cour. Quoiqu'elle raisonnât qu'elle se fit, elle ne put se déterminer à courir cette chance : Être séparée de Fabrice, et au moment où elle tenait tout pour sa vie ! c'était à ses yeux le plus grand des maux, et c'était du moins le plus immédiat.

Ce n'est pas que, même en n'étant pas éloignée de Fabrice, son cœur trouvât la perspective du bonheur ; elle le croyait aimé de la duchesse, et son âme était déchirée par une jalousie mortelle. Sans cesse elle songeait aux avantages de cette femme si généralement admirée. L'extrême réserve qu'elle s'imposait envers Fabrice, le langage des signes dans lequel elle l'avait confiné, sa peur de tomber dans quelque indiscretion, tout semblait se réunir pour lui ôter les moyens d'arriver à quelque éclaircissement sur sa manière d'être avec la duchesse. Ainsi, chaque jour, elle sentait plus cruellement l'affreux malheur d'avoir une rivale dans le cœur de Fabrice, et chaque jour elle osait moins s'exposer au danger de lui donner l'occasion de dire toute la vérité sur ce qui se passait.

ans ce cœur. Mais quel charme cependant de l'entendre faire l'a-  
eu de ses sentiments vrais ! quel bonheur pour Clélia de pouvoir  
claircir les soupçons affreux qui empoisonnaient sa vie !

Fabrice était léger ; à Naples, il avait la réputation de changer  
sez facilement de maîtresse. Malgré toute la réserve imposée au  
le d'une demoiselle, depuis qu'elle était chanoinesse et qu'elle  
lait à la cour, Clélia, sans interroger jamais, mais en écoutant  
ec attention, avait appris à connaître la réputation que s'étaient  
ite les jeunes gens qui avaient successivement recherché sa  
ain ; eh bien ! Fabrice, comparé à tous ces jeunes gens, était  
lui qui portait le plus de légèreté dans ses relations de cœur. Il  
ait en prison, il s'ennuyait, il faisait la cour à l'unique femme à  
uelle il pût parler ; quoi de plus simple ? quoi même de *plus*  
*mmun* ? et c'était ce qui désolait Clélia. Quand même, par une  
vélation complète, elle eût appris que Fabrice n'aimait plus la  
chesse, quelle confiance pouvait-elle avoir dans ses paroles ?  
and même elle eût cru la sincérité de ses discours, quelle con-  
nce eût-elle pu avoir dans la durée de ses sentiments ? Et enfin,  
ur achever de porter le désespoir dans son cœur, Fabrice n'était-  
pas déjà fort avancé dans la carrière ecclésiastique ? n'était-il  
s à la veille de se lier par des vœux éternels ? Les plus grandes  
gnités ne l'attendaient-elles pas dans ce genre de vie ? S'il me  
tait la moindre lueur de bon sens, se disait la malheureuse  
Clélia, ne devrais-je pas prendre la fuite ? ne devrais-je pas sup-  
per mon père de m'enfermer dans quelque couvent fort éloigné ?  
l, pour comble de misère, c'est précisément la crainte d'être  
ignée de la citadelle et renfermée dans un couvent qui dirige  
te ma conduite ! C'est cette crainte qui me force à dissimuler,  
m'oblige au hideux et déshonorant mensonge de feindre d'ac-  
pter les soins et les attentions publiques du marquis Crescenzi.  
Le caractère de Clélia était profondément raisonnable ; en toute  
vie elle n'avait pas eu à se reprocher une démarche inconsi-  
érée, et sa conduite en cette occurrence était le comble de la dé-  
son : on peut juger de ses souffrances !... Elles étaient d'autant  
s cruelles qu'elle ne se faisait aucune illusion. Elle s'attachait à  
u homme qui était éperdument aimé de la plus belle femme de la  
ur, d'une femme qui, à tant de titres, était supérieure à elle,  
Clélia ! Et cet homme même, eût-il été libre, n'était pas capable  
n attachement sérieux, tandis qu'elle, comme elle le sentait  
p bien, n'aurait jamais qu'un seul attachement dans sa vie.

C'était donc le cœur agité des plus affreux remords que tous les jours Clélia venait à la volière : portée en ce lieu comme malg elle, son inquiétude changeait d'objet et devenait moins cruelle, les remords disparaissaient pour quelques instants; elle épiait, avec des battements de cœur indicibles, les moments où Fabrice pouvait ouvrir la sorte de vasistas par lui pratiqué dans l'immense abat-jour qui masquait sa fenêtre. Souvent la présence du géôlier Grillo dans sa chambre l'empêchait de s'entretenir par signes avec son amie.

Un soir, sur les onze heures, Fabrice entendit des bruits de nature la plus étrange dans la citadelle : de nuit, en se couchant sur la fenêtre et sortant la tête hors du vasistas, il parvenait à distinguer les bruits un peu forts qu'on faisait dans le grand escalier, dit *des trois cents marches*, lequel conduisait de la première cour dans l'intérieur de la tour ronde, à l'esplanade de pierre sur laquelle on avait construit le palais du gouverneur et la prison Farnèse où il se trouvait.

Vers le milieu de son développement, à cent quatre-vingts marches d'élévation, cet escalier passait du côté méridional d'une vaste cour, au côté du nord; là se trouvait un pont en fer fort léger et fort étroit, au milieu duquel était établi un portier. Ce relevait cet homme toutes les six heures, et il était obligé de lever et d'effacer le corps pour que l'on pût passer sur le pont qu'il gardait, et par lequel seul on pouvait parvenir au palais du gouverneur et à la tour Farnèse. Il suffisait de donner deux tours à un ressort, dont le gouverneur portait la clef sur lui, pour précipiter ce pont de fer dans la cour, à une profondeur de plus de cent pieds; cette simple précaution prise, comme il n'y avait point d'autre escalier dans toute la citadelle, et que tous les soirs à minuit un adjudant rapportait chez le gouverneur, et dans un cabinet où on entraît par sa chambre, les cordes de tous les puits, restait complètement inaccessible dans son palais, et il eût été également impossible à qui que ce fût d'arriver à la tour Farnèse. C'est ce que Fabrice avait parfaitement bien remarqué le jour de son entrée à la citadelle, et ce que Grillo, qui, comme tous les géôliers, aimait à vanter sa prison, lui avait plusieurs fois expliqué : ainsi il n'avait guère d'espoir de se sauver. Cependant il se souvenait d'une maxime de l'abbé Blanès : « L'amant songe plus souvent à arriver à sa maîtresse que le mari à garder sa femme; le prisonnier songe plus souvent à se sauver, que

geôlier à fermer sa porte; donc, quels que soient les obstacles, l'amant et le prisonnier doivent réussir. »

Ce soir-là Fabrice entendait fort distinctement un grand nombre d'hommes passer sur le pont en fer, dit le pont de *l'esclave*, parce que jadis un esclave dalmate avait réussi à se sauver, en précipitant le gardien du pont dans la cour.

On vient faire ici un enlèvement, on va peut-être me mener en prison; mais il peut y avoir du désordre, il s'agit d'en profiter. Il a pris ses armes, il retirait déjà de l'or de quelques-unes de ses cachettes, lorsque tout à coup il s'arrêta.

— L'homme est un plaisant animal, s'écria-t-il, il faut en profiter! Que dirait un spectateur invisible qui verrait mes préparatifs? Est-ce que par hasard je veux me sauver? Que deviendrais-je demain du jour où je serais de retour à Parme? est-ce que je ferais pas tout au monde pour revenir auprès de Clélia? S'il y a du désordre, profitons-en pour me glisser dans le palais du gouverneur; peut-être je pourrai parler à Clélia, peut-être autorisé par le désordre j'oserai lui baiser la main. Le général Conti, fort bon de sa nature, et non moins vaniteux, fait garder son palais par cinq sentinelles, une à chaque angle du bâtiment, et une cinquième à la porte d'entrée, mais par bonheur la nuit est fort noire. Pas de loup, Fabrice alla vérifier ce que faisaient le geôlier Gollo et son chien : le geôlier était profondément endormi dans sa peau de bœuf suspendue par quatre cordes, et entourée d'un tapis grossier; le chien Fox ouvrit les yeux, se leva, et s'avancant d'un pas vers Fabrice pour le caresser.

Notre prisonnier remonta légèrement les six marches qui conduisent à sa cabane de bois; le bruit devenait tellement fort au pied de la tour Farnèse, et précisément devant la porte, qu'il pensa que Gollo pourrait bien se réveiller. Fabrice, chargé de toutes ses armes, prêt à agir, se croyait réservé cette nuit-là aux grandes aventures, quand tout à coup il entendit commencer la plus belle symphonie du monde : c'était une sérénade que l'on donnait au général ou à sa fille. Il tomba dans un accès de rire fou : Et moi je songeais déjà à donner des coups de dague! comme si une sérénade n'était pas une chose infiniment plus ordinaire qu'un enlèvement nécessitant la présence de quatre-vingts personnes dans une prison, ou qu'une révolte! La musique était excellente et si agréable à Fabrice, dont l'âme n'avait eu aucune distraction depuis tant de semaines; elle lui fit verser de bien douces

larmes; dans son ravissement, il adressait les discours les plus irrésistibles à la belle Clélia. Mais le lendemain, à midi, il trouva d'une mélancolie tellement sombre, elle était si pâle, elle dirigeait sur lui des regards où il lisait quelquefois tant de colère qu'il ne sentit pas assez autorisé pour lui adresser une question sur la sérénade; il craignit d'être impoli.

Clélia avait grandement raison d'être triste, c'était une sérénade que lui donnait le marquis Crescenzi; une démarche aussi publique était en quelque sorte l'annonce officielle du mariage. Jusqu'au jour même de la sérénade, et jusqu'à neuf heures du soir, Clélia avait fait la plus belle résistance, mais elle avait eu la faiblesse de céder à la menace d'être envoyée immédiatement au couvent qui lui avait été faite par son père.

Quoi! je ne le verrais plus! s'était-elle dit en pleurant. C'est en vain que sa raison avait ajouté: Je ne le verrais plus cet être qui fera mon malheur de toutes les façons, je ne verrais plus cet amoureux de la duchesse, je ne verrais plus cet homme léger qui a eu dix maîtresses connues à Naples, et les a toutes trahies; je ne verrais plus ce jeune ambitieux qui, s'il survit à la sentence qui pèse sur lui, va s'engager dans les ordres sacrés! Ce serait un crime pour moi de le regarder encore lorsqu'il sera hors de cette citadelle, et son inconstance naturelle m'en épargnera la tentation; car, que suis-je pour lui? un prétexte pour passer moins ennuyé quelques heures de chacune de ses journées de prison. Au milieu de toutes ces injures, Clélia vint à se souvenir du sourire avec lequel il regardait les gendarmes qui l'entouraient lorsqu'il sortait du bureau d'écrou pour monter à la tour Farnèse. Les larmes inondèrent ses yeux: Cher ami, que ne ferais-je pas pour toi! Tu me perdras, je le sais, tel est mon destin; je me perds moi-même d'une manière atroce en assistant ce soir à cette fautive sérénade; mais demain, à midi, je reverrai tes yeux!

Ce fut précisément le lendemain de ce jour où Clélia avait fait de si grands sacrifices au jeune prisonnier, qu'elle aimait d'une passion si vive, ce fut le lendemain de ce jour où, voyant tous ses défauts, elle lui avait sacrifié sa vie, que Fabrice fut désespéré de sa froideur. Si même en n'employant que le langage imparfait des signes il eût fait la moindre violence à l'âme de Clélia, probablement elle n'eût pu retenir ses larmes, et Fabrice eût obtenu l'aveu de tout ce qu'elle sentait pour lui; mais il manquait d'audace il avait une trop mortelle crainte d'offenser Clélia, elle pouvait

unir d'une peine trop sévère. En d'autres termes, Fabrice n'avait aucune expérience du genre d'émotion que donne une femme que l'on aime, c'était une sensation qu'il n'avait jamais éprouvée, même dans sa plus faible nuance. Il lui fallut huit jours, après lui de la sénéraide, pour se remettre avec Clélia sur le pied accoutumé de bonne amitié. La pauvre fille s'armait de sévérité, tourant de crainte de se trahir, et il semblait à Fabrice que chaque jour il était moins bien avec elle.

Un jour, et il y avait alors près de trois mois que Fabrice était en prison sans avoir eu aucune communication quelconque avec le dehors, et pourtant sans se trouver malheureux; Grillo était resté fort tard le matin dans sa chambre: Fabrice ne savait comment le renvoyer, il était au désespoir; enfin midi et demi avait déjà sonné, lorsqu'il put ouvrir les deux petites trappes d'en haut qu'il avait pratiquées à l'abat-jour fatal.

Clélia était debout à la fenêtre de la volière, les yeux fixés sur le visage de Fabrice; ses traits contractés exprimaient le plus violent désespoir. A peine vit-elle Fabrice, qu'elle lui fit signe que tout était perdu: elle se précipita à son piano, et, feignant de chanter un récitatif de l'opéra alors à la mode, elle lui dit, en phrases incompues par le désespoir et par la crainte d'être comprise par les sentinelles qui se promenaient sous la fenêtre:

Grand Dieu! vous êtes encore en vie? Que ma reconnaissance est grande envers le Ciel! Barbone, ce geôlier dont vous punîtes l'insolence le jour de votre entrée ici, avait disparu, il n'était plus dans la citadelle; avant-hier soir il est rentré, et depuis hier au lieu de croire qu'il cherche à vous empoisonner. Il vient rôder dans la cuisine particulière du palais qui fournit vos repas. Je ne sais rien de sûr, mais ma femme de chambre croit que cette figure atroce ne vient dans les cuisines du palais que dans le dessein de vous ôter la vie. Je mourais d'inquiétude, ne vous voyant point paraître, je vous croyais mort. Abstenez-vous de tout aliment jusqu'à nouvel avis, je vais faire l'impossible pour vous en faire parvenir quelque peu de chocolat. Dans tous les cas, ce soir à neuf heures, si la bonté du ciel veut que vous ayez un fil, que vous puissiez former un ruban avec votre linge, laissez descendre de votre fenêtre sur les orangers, j'y attacherai une corde que vous retirerez à vous, et à l'aide de cette corde je vous ferai passer du pain et du chocolat. »

Fabrice avait conservé comme un trésor le morceau de charbon

qu'il avait trouvé dans le poêle de sa chambre : il se hâta de profiter de l'émotion de Clélia, et d'écrire sur sa main une suite de lettres dont l'apparition successive formait ces mots :

« Je vous aime, et la vie ne m'est précieuse que parce que vous vois ! surtout envoyez-moi du papier et un crayon. »

Ainsi que Fabrice l'avait espéré, l'extrême terreur qu'il lisa dans les traits de Clélia empêcha la jeune fille de rompre l'entretien après ce mot si hardi, je vous aime ; elle se contenta de témoigner beaucoup d'humeur. Fabrice eut l'esprit d'ajouter : Par grand vent qu'il fait aujourd'hui, je n'entendis que fort imparfaitement les avis que vous daignez me donner en chantant, le son du piano couvre la voix. Qu'est-ce que c'est, par exemple, que ce poison dont vous me parlez ?

A ce mot, la terreur de la jeune fille reparut tout entière ; elle se mit à la hâte à tracer de grandes lettres à l'encre sur les pages d'un livre qu'elle déchira, et Fabrice fut transporté de joie voyant enfin établi, après trois mois de soins, ce moyen de correspondance qu'il avait si vainement sollicité. Il n'eut garde d'abandonner la petite ruse qui lui avait si bien réussi, il aspirait à écrire des lettres, et feignait à chaque instant de ne pas bien saisir les mots dont Clélia exposait successivement à ses yeux toutes les lettres.

Elle fut obligée de quitter la volière pour courir auprès de son père ; elle craignait par-dessus tout qu'il ne vint l'y chercher ; son génie soupçonneux n'eût point été content du grand voisinage de la fenêtre de cette volière et de l'abat-jour qui masquait celle du prisonnier. Clélia elle-même avait eu l'idée quelques moments auparavant, lorsque la non-apparition de Fabrice la plongeait dans une si mortelle inquiétude, que l'on pourrait jeter une petite pièce enveloppée d'un morceau de papier vers la partie supérieure de cet abat-jour ; si le hasard voulait qu'en cet instant le geôlier chargé de la garde de Fabrice ne se trouvât pas dans sa chambre, c'était un moyen de correspondre certain.

Notre prisonnier se hâta de construire une sorte de ruban avec du linge ; et le soir, un peu après neuf heures, il entendit fort bien de petits coups frappés sur les caisses des orangiers qui se trouvaient sous sa fenêtre ; il laissa glisser son ruban, qui lui ramena une petite corde fort longue, à l'aide de laquelle il retira d'abord une provision de chocolat, et ensuite, à son inexprimable satisfaction, un rouleau de papier et un crayon. Ce fut en vain qu'il ten

corde ensuite, il ne reçut plus rien, apparemment que les sentinelles s'étaient rapprochées des orangers. Mais il était ivre de joie. Il se hâta d'écrire une lettre infinie à Clélia : à peine fut-elle terminée qu'il l'attacha à sa corde et la descendit. Pendant plus de trois heures il attendit vainement qu'on vint la prendre, et plusieurs fois la retira pour y faire des changements. Si Clélia ne voit pas ma lettre ce soir, se disait-il, tandis qu'elle est encore émue par ses idées de poison, peut-être dès demain matin rejettera-t-elle bien loin l'idée de recevoir une lettre.

Le fait est que Clélia n'avait pu se dispenser de descendre à la ville avec son père : Fabrice en eut presque l'idée en entendant, vers huit et demi, rentrer la voiture du général : il connaissait le pas des chevaux. Quelle ne fut pas sa joie lorsque, quelques minutes après avoir entendu le général traverser l'esplanade et les sentinelles lui présenter les armes, il sentit s'agiter la corde qu'il n'avait osé de tenir autour du bras ! On attachait un grand poids à cette corde ; deux petites secousses lui donnèrent le signal de la retirer. Il eut assez de peine à faire passer au poids qu'il ramenait une corniche extrêmement saillante qui se trouvait sous la fenêtre.

Cet objet qu'il avait eu tant de peine à faire remonter c'était une tasse remplie d'eau et enveloppée dans un châle. Ce fut avec délices que ce pauvre jeune homme, qui vivait depuis si longtemps dans une solitude si complète, couvrit ce châle de ses baisers. Mais il faut renoncer à peindre son émotion lorsque enfin, après huit jours d'espérance vaine, il découvrit un petit morceau de papier qui était attaché au châle par une épingle.

Ne buvez que de cette eau, vivez avec du chocolat ; demain je serai tout au monde pour vous faire parvenir du pain, je le marcherai de tous les côtés avec de petites croix tracées à l'encre. C'est affreux à dire, mais il faut que vous le sachiez, peut-être l'arbore est-il chargé de vous empoisonner. Comment n'avez-vous pas senti que le sujet que vous traitez dans votre lettre au général est fait pour me déplaire ? Aussi je ne vous écrirais pas dans le danger extrême qui vous menace. Je viens de voir la duchesse, elle se porte bien ainsi que le comte, mais elle est fort malade ; ne m'écrivez plus sur ce sujet : voudriez-vous me fâcher ? » Ce fut un grand effort de vertu de Clélia que d'écrire l'avant-dernière ligne de ce billet. Tout le monde prétendait, dans la société de la cour, que M<sup>me</sup> Sanseverina prenait beaucoup d'amitié pour le comte Baldi, ce si bel homme, l'ancien ami de la marquise

Raversi. Ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'il s'était brouillé de façon la plus scandaleuse avec cette marquise qui, pendant six ans, lui avait servi de mère et l'avait établi dans le monde.

Clélia avait été obligée de recommencer ce petit mot écrit à la hâte, parce que dans la première rédaction il perceait quelque chose des nouvelles amours que la malignité publique supposait la duchesse.

— Quelle bassesse à moi ! s'était-elle écriée : dire du mal à Fabrice de la femme qu'il aime !...

Le lendemain matin, longtemps avant le jour, Grillo entra dans la chambre de Fabrice, y déposa un assez lourd paquet, et dit qu'il parut sans mot dire. Ce paquet contenait un pain assez gros garni de tous les côtés de petites croix tracées à la plume : Fabrice les couvrit de baisers ; il était amoureux. A côté du pain trouvait un rouleau recouvert d'un grand nombre de doubles de papier ; il renfermait six mille francs en sequins ; enfin Fabrice trouva un beau bréviaire tout neuf : une main qu'il commençait à connaître avait tracé ces mots à la marge :

« *Le poison !* Prendre garde à l'eau, au vin, à tout ; vivre comme le chocolat, tâcher de faire manger par le chien le dîner auquel on ne touchera pas ; il ne faut pas paraître méfiant, l'ennemi cherchera un autre moyen. Pas d'étourderie, au nom de Dieu ! Prenez garde de légèreté ! »

Fabrice se hâta d'enlever ces caractères chéris qui pouvaient compromettre Clélia, et de déchirer un grand nombre de feuilles du bréviaire, à l'aide desquels il fit plusieurs alphabets ; chaque lettre était promptement tracée avec du charbon écrasé délayé dans du vin. Ces alphabets se trouvèrent secs lorsqu'à onze heures et trois quarts Clélia parut à deux pas en arrière de la fenêtre de la volière. La grande affaire maintenant, se dit Fabrice, c'est qu'elle consente à en faire usage. Mais, par bonheur, il se trouva qu'elle avait beaucoup de choses à dire au jeune prisonnier sur la tentative d'empoisonnement : un chien des filles de service était mort pour avoir mangé un plat qui lui était destiné. Clélia, bien loin de faire des objections contre l'usage des alphabets, en avait préparé un magnifique avec de l'encre. La conversation suivit par ce moyen, assez incommode dans les premiers moments, dura pas moins d'une heure et demie, c'est-à-dire tout le temps que Clélia put rester à la volière. Deux ou trois fois, Fabrice lui permettant des choses défendues, elle ne répondit pas, et :

pendant un instant donner à ses oiseaux les soins nécessaires.

Fabrice avait obtenu que, le soir, en lui envoyant de l'eau, elle lui ferait parvenir un des alphabets tracés par elle avec de l'encre, et qui se voyait beaucoup mieux. Il ne manqua pas d'écrire une fort longue lettre dans laquelle il eut soin de ne point placer de choses tendres, du moins d'une façon qui pût offenser. Ce moyen lui réussit; sa lettre fut acceptée.

Le lendemain, dans la conversation par les alphabets, Clélia ne lui fit pas de reproches; elle lui apprit que le danger du poison diminuait; le Barbone avait été attaqué et presque assommé par des gens qui faisaient la cour aux filles de cuisine du palais du gouverneur; probablement il n'oserait plus reparaitre dans les cuisines. Clélia lui avoua que, pour lui, elle avait osé voler du contre-poison à son père; elle le lui envoyait; l'essentiel était de pousser à l'instant tout aliment auquel on trouverait une saveur extraordinaire.

Clélia avait fait beaucoup de questions à dom Cesare, sans pouvoir découvrir d'où provenaient les six mille sequins reçus par Fabrice; dans tous les cas, c'était un signe excellent; la sévérité diminuait.

Cet épisode du poison avança infiniment les affaires de notre prisonnier; toutefois jamais il ne put obtenir le moindre aveu qui ressemblât à de l'amour, mais il avait le bonheur de vivre de la manière la plus intime avec Clélia. Tous les matins, et souvent le soirs, il y avait une longue conversation avec les alphabets; chaque soir, à neuf heures, Clélia acceptait une longue lettre, et quelquefois y répondait par quelques mots; elle lui envoyait le journal et quelques livres; enfin, Grillo avait été amadoué au point d'apporter à Fabrice du pain et du vin, qui lui étaient remis journellement par la femme de chambre de Clélia. Le géôlier Grillo avait conclu que le gouverneur n'était pas d'accord avec les gens qui avaient chargé Barbone d'empoisonner le jeune Monsieur, et il en était fort aise, ainsi que tous ses camarades, car un proverbe s'était établi dans la prison: il suffit de regarder en face le signor del Dongo pour qu'il vous donne de l'argent.

Fabrice était devenu fort pâle; le manque absolu d'exercice nuisait à sa santé; à cela près, jamais il n'avait été aussi heureux. Le ton de la conversation était intime, et quelquefois fort gai, entre Clélia et lui. Les seuls moments de la vie de Clélia qui ne fussent pas assés de prévisions funestes et de remords étaient ceux

qu'elle passait à s'entretenir avec lui. Un jour elle eut l'imprudence de lui dire :

— J'admire votre délicatesse; comme je suis la fille du gouverneur, vous ne me parlez jamais du désir de recouvrer la liberté!

— C'est que je me garde bien d'avoir un désir aussi absurde lui répondit Fabrice, une fois de retour à Parme comment vous reverrais-je? et la vie me serait désormais insupportable si je ne pouvais vous dire tout ce que je pense... non, pas précisément tout ce que je pense, vous y mettez bon ordre; mais enfin, malgré votre méchanceté, vivre sans vous voir tous les jours serait pour moi un bien autre supplice que cette prison! de la vie je ne fus aussi heureux!... N'est-il pas plaisant de voir que le bonheur m'attendait en prison?

— Il y a bien des choses à dire sur cet article, répondit Clélio d'un air qui devint tout à coup excessivement sérieux et presque sinistre.

— Comment! s'écria Fabrice fort alarmé, serais-je exposé perdre cette place si petite que j'ai pu gagner dans votre cœur et qui fait ma seule joie en ce monde?

— Oui, lui dit-elle, j'ai tout lieu de croire que vous manquez de probité envers moi, quoique passant d'ailleurs dans le monde pour fort galant homme; mais je ne veux pas traiter ce sujet aujourd'hui.

Cette ouverture singulière jeta beaucoup d'embarras dans la conversation, et souvent l'un et l'autre eurent les larmes aux yeux.

Le fiscal général Rassi aspirait toujours à changer de nom; était bien las de celui qu'il s'était fait, et voulait devenir baron Riva. Le comte Mosca, de son côté, travaillait, avec toute l'habileté dont il était capable, à fortifier chez ce juge vendu la passion de la baronnie, comme il cherchait à redoubler chez le prince la folle espérance de se faire roi constitutionnel de la Lombardie. C'étaient les seuls moyens qu'il eût pu inventer de retarder la mort de Fabrice.

Le prince disait à Rassi :

— Quinze jours de désespoir et quinze jours d'espérance, c'est par ce régime patiemment suivi que nous parviendrons à vaincre le caractère de cette femme altière; c'est par ces alternatives de douceur et de dureté que l'on arrive à dompter les chevaux les plus féroces. Appliquez le caustique ferme.

En effet, tous les quinze jours on voyait renaître dans Parr

un nouveau bruit annonçant la mort prochaine de Fabrice. Ces propos plongeaient la malheureuse duchesse dans le dernier désespoir. Fidèle à la résolution de ne pas entraîner le comte dans sa ruine, elle ne le voyait que deux fois par mois; mais elle était unie de sa cruauté envers ce pauvre homme par les alternatives continuelles de sombre désespoir où elle passait sa vie. En vain le comte Mosca, surmontant la jalousie cruelle que lui inspiraient les assiduités du comte Baldi, ce si bel homme, écrivait à la duchesse quand il ne pouvait la voir, et lui donnait connaissance de tous les renseignements qu'il devait au zèle du futur baron Riva, la duchesse aurait eu besoin, pour pouvoir résister aux bruits atroces qui couraient sans cesse sur Fabrice, de passer sa vie avec un homme d'esprit et de cœur tel que Mosca; la nullité du Baldi, en laissant à ses pensées, lui donnait une façon d'exister affreuse, et le comte ne pouvait parvenir à lui communiquer ses raisons d'espérer.

Au moyen de divers prétextes assez ingénieux, ce ministre avait parvenu à faire consentir le prince à ce que l'on déposât dans un château ami, au centre même de la Lombardie, dans les environs de Saronno, les archives de toutes les intrigues fort comiquées au moyen desquelles Ranuce Ernest VI nourrissait l'espérance archifolle de se faire roi constitutionnel de ce beau pays. Plus de vingt de ces pièces fort compromettantes étaient de la main du prince ou signées par lui, et dans le cas où la vie de Fabrice serait sérieusement menacée, le comte avait le projet d'annoncer à Son Altesse qu'il allait livrer ces pièces à une grande puissance qui d'un mot pouvait l'anéantir.

Le comte Mosca se croyait sûr du futur baron Riva, il ne craignait que le poison; la tentative de Barbone l'avait profondément armé, et, à un tel point, qu'il s'était déterminé à hasarder une marche folle en apparence. Un matin il passa à la porte de la Madelle, et fit appeler le général Fabio Conti qui descendit juste sur le bastion au-dessus de la porte; là, se promenant amicalement avec lui, il n'hésita pas à lui dire, après une petite préface gracieuse et convenable :

— Si Fabrice périt d'une façon suspecte, cette mort pourra m'être attribuée, je passerai pour un jaloux, ce serait pour moi un ridicule abominable et que je suis résolu de ne pas accepter. Donc, et pour m'en laver, s'il périt de maladie, *je vous tuerai de ma main*; comptez là-dessus. Le général Fabio Conti fit une réponse ma-

gnifique et parla de sa bravoure, mais le regard du comte rest présent à sa pensée.

Peu de jours après, et comme s'il se fût concerté avec le comte le fiscal Rassi se permit une imprudence bien singulière chez un tel homme. Le mépris public attaché à son nom qui servait de proverbe à la canaille, le rendait malade depuis qu'il avait l'espoir fondé de pouvoir y échapper. Il adressa au général Fabio Conti une copie officielle de la sentence qui condamnait Fabrice à douze années de citadelle. D'après la loi, c'est ce qui aurait dû être fait dès le lendemain même de l'entrée de Fabrice en prison; mais ce qui était inouï à Parme, dans ce pays de mesures secrètes, c'est que la justice se permit une telle démarche sans l'ordre exprès du souverain. En effet, comment nourrir l'espoir de redoubler tous les quinze jours l'effroi de la duchesse, et de dompter ce caractère altier, selon le mot du prince, une fois qu'une copie officielle de la sentence était sortie de la chancellerie de justice? La veille du jour où le général Fabio Conti reçut le pli officiel du fiscal Rassi il apprit que le commis Barbone avait été roué de coups en rentrant un peu tard à la citadelle; il en conclut qu'il n'était plus question en certain lieu de se défaire de Fabrice; et, par un trait de prudence qui sauva Rassi des suites immédiates de sa folie, il ne parla point au prince, à la première audience qu'il en obtint de la copie officielle de la sentence du prisonnier à lui transmise. Le comte avait découvert, heureusement pour la tranquillité de la pauvre duchesse, que la tentative gauche de Barbone n'avait été qu'une velléité de vengeance particulière, et il avait fait donner ce commis l'avis dont on a parlé.

Fabrice fut bien agréablement surpris quand, après cent trente-cinq jours de prison dans une cage assez étroite, le bon aumônier dom Cesare vint le chercher un jeudi pour le faire promener sur le donjon de la tour Farnèse : Fabrice n'y eut pas été dix minutes que, surpris par le grand air, il se trouva mal.

Dom Cesare prit prétexte de cet accident pour lui accorder une promenade d'une demi-heure tous les jours. Ce fut une sottise : ces promenades fréquentes eurent bientôt rendu à notre héros des forces dont il abusa.

Il y eut plusieurs sérénades; le ponctuel gouverneur ne le souffrait que parce qu'elles engageaient avec le marquis Crescenzi sa fille Clélia, dont le caractère lui faisait peur : il sentait vaguement qu'il n'y avait nul point de contact entre elle et lui, et crai-

gnait toujours de sa part quelque coup de tête. Elle pouvait s'enfuir du couvent, et il restait désarmé. Du reste, le général craignait que toute cette musique, dont les sons pouvaient pénétrer jusque dans les cachots les plus profonds, réservés aux plus noirs libéraux, ne contint des signaux. Les musiciens aussi lui donnaient de la jalousie par-eux-mêmes ; aussi, à peine la sérénade terminée, on les enferma à clef dans les grandes salles basses du palais du gouverneur, qui de jour servaient de bureaux pour l'état-major, et on ne leur ouvrait la porte que le lendemain matin au grand jour. C'était le gouverneur lui-même qui, placé sur le pont de *esclave*, les faisait fouiller en sa présence et leur rendait la liberté, non sans leur répéter plusieurs fois qu'il ferait pendre à l'instant celui d'entre eux qui aurait l'audace de se charger de la moindre commission pour quelque prisonnier. Et l'on savait que dans sa peur de déplaire il était homme à tenir parole, de façon que le marquis Crescenzi était obligé de payer triple ses musiciens, fort choqués de cette nuit à passer en prison.

Tout ce que la duchesse put obtenir, et à grand'peine, de la pularmité de l'un de ces hommes, ce fut qu'il se chargerait d'une lettre pour la remettre au gouverneur. La lettre était adressée à l'ambassadeur : on y déplorait la fatalité qui faisait que, depuis plus de six mois qu'il était en prison, ses amis du dehors n'avaient pu établir avec lui la moindre correspondance.

En entrant à la citadelle, le musicien gagné se jeta aux genoux du général Fabio Conti et lui avoua qu'un prêtre, à lui inconnu, avait tellement insisté pour le charger d'une lettre adressée au prince del Dongo, qu'il n'avait osé refuser ; mais, fidèle à son devoir, il se hâta de la remettre entre les mains de Son Excellence.

L'Excellence fut très flattée : elle connaissait les ressources dont la duchesse disposait, et avait grand'peur d'être mystifié. Dans une joie, le général alla présenter cette lettre au prince, qui fut ravi.

— Ainsi, la fermeté de mon administration est parvenue à me gêner ! Cette femme hautaine souffre depuis cinq mois ! Mais à partir de ces jours nous allons faire préparer un échafaud, et sa folle imagination ne manquera pas de croire qu'il est destiné au petit prince del Dongo.

## XX

Une nuit, vers une heure du matin, Fabrice, couché sur sa fenêtre avait passé la tête par le guichet pratiqué dans l'abat-jour et contemplait les étoiles et l'immense horizon dont on jouit du haut de la tour Farnèse. Ses yeux, errant dans la campagne du côté du bas Pô et de Ferrare, remarquèrent par hasard une lumière excessivement petite, mais assez vive, qui semblait partir du haut d'une tour. Cette lumière ne doit pas être aperçue de la plaine, se dit Fabrice, l'épaisseur de la tour l'empêche d'être vu d'en bas; ce sera quelque signal pour un point éloigné. Tout à coup il remarqua que cette lueur paraissait et disparaissait à des intervalles fort rapprochés. C'est quelque jeune fille qui parle à son amant du village voisin. Il compta neuf apparitions successives. Ceci est un I, dit-il; en effet, l'I est la neuvième lettre de l'alphabet. Il y eut ensuite, après un repos, quatorze apparitions : Ceci est un N; puis, encore après un repos, une seule apparition : Ceci est un A; le mot est *Ina*.

Quelle ne fut pas sa joie et son étonnement quand les apparitions successives, toujours séparées par de petits repos, vinrent compléter les mots suivants :

INA PENSA A TE.

Évidemment : *Gina pense à toi!*

Il répondit à l'instant par des apparitions successives de la lampe au vasistas par lui pratiqué :

FABRICE T'AIME!

La correspondance continua jusqu'au jour. Cette nuit était cent soixante-treizième de sa captivité, et on lui apprit que depuis quatre mois on faisait ces signaux toutes les nuits. Mais tout le monde pouvait les voir et les comprendre; on commença dès cette première nuit à établir des abréviations : trois apparitions se suivant très rapidement indiquaient la duchesse; quatre, le prince; deux, le comte Mosca; deux apparitions rapides suivies de deux lentes voulaient dire *évasion*. On convint de suivre à l'avenir l'ancien alphabet *alla Monaca*, qui, afin de n'être p

leviné par des indiscrets, change le numéro ordinaire des lettres et leur en donne d'arbitraires : A, par exemple, porte le numéro 10; le B, le numéro 3; c'est-à-dire que trois éclipses successives de la lampe veulent dire B, dix éclipses successives l'A, etc.; un moment d'obscurité faisait la séparation des mots. On prit rendez-vous pour le lendemain à une heure après minuit, et le lendemain la duchesse vint à cette tour qui était à un quart de lieue de la ville. Ses yeux se remplirent de larmes en voyant les signaux faits par ce Fabrice qu'elle avait cru mort si souvent. Elle lui dit elle-même par des apparitions de lampe : *Je t'aime, bon courage, santé, bon espoir. Exerce tes forces dans ta chambre, tu auras besoin de la force de tes bras.* Je ne l'ai pas vu, se disait la duchesse, depuis le concert de la Fausta, lorsqu'il parut à la porte de mon salon habillé en chasseur. Qui m'eût dit alors quel sort qui nous attendait!

La duchesse fit faire des signaux qui annonçaient à Fabrice que bientôt il serait délivré, GRACE A LA BONTÉ DU PRINCE (ces signaux pouvaient être compris); puis elle revint à lui dire des tendresses; elle ne pouvait s'arracher d'auprès de lui. Les seules représentations de Ludovic, qui, parce qu'il avait été utile à Fabrice, avait devenu son factotum, purent l'engager, lorsque le jour allait déjà paraître, à discontinuer des signaux qui pouvaient attirer les regards de quelque méchant. Cette annonce plusieurs fois répétée d'une délivrance prochaine jeta Fabrice dans une profonde tristesse. Clélia, la remarquant le lendemain, commit l'imprudence de lui en demander la cause.

— Je me vois sur le point de donner un grave sujet de mécontentement à la duchesse.

— Et que peut-elle exiger de vous que vous lui refusiez? s'écria Clélia transportée de la curiosité la plus vive.

— Elle veut que je sorte d'ici, lui répondit-il, et c'est à quoi je ne consentirai jamais.

Clélia ne put répondre : elle le regarda et fondit en larmes. S'il eût pu lui adresser la parole de près, peut-être alors eût-il obtenu l'aveu de sentiments dont l'incertitude le plongeait souvent dans un profond découragement; il sentait vivement que la vie sans l'amour de Clélia ne pouvait être pour lui qu'une suite de chagrins amers ou d'ennuis insupportables. Il lui semblait que ce n'était plus la peine de vivre pour retrouver ces mêmes bonheurs qui lui semblaient intéressants avant d'avoir connu l'amour, et

quoique le suicide ne soit pas encore à la mode en Italie, il avait songé comme à une ressource si le destin le séparait de Clélia.

Le lendemain, il reçut d'elle une fort longue lettre.

« Il faut, mon ami, que vous sachiez la vérité : bien souvent depuis que vous êtes ici, l'on a cru à Parme que votre dernier jour était arrivé. Il est vrai que vous n'êtes condamné qu'à douze années de forteresse; mais il est, par malheur, impossible de douter qu'une haine toute-puissante s'attache à vous poursuivre et vingt fois j'ai tremblé que le poison ne vint mettre fin à vos jours : saisissez donc tous les moyens *possibles* de sortir d'ici. Vous voyez que pour vous je manque aux devoirs les plus saints jugez de l'imminence du danger par les choses que je me hasarde à vous dire, et qui sont si déplacées dans ma bouche. S'il le faut absolument, s'il n'est aucun autre moyen de salut, fuyez. Chaque instant que vous passez dans cette forteresse peut mettre votre vie dans le plus grand péril; songez qu'il est un parti à la coupe que la perspective du crime n'arrêta jamais dans ses desseins. Et ne voyez-vous pas tous les projets de ce parti sans cesse déjoués par l'habileté supérieure du comte Mosca? Or, on a trouvé un moyen certain de l'exiler de Parme, c'est le désespoir de la duchesse; et n'est-on pas trop certain d'amener ce désespoir par la mort d'un jeune prisonnier? Ce mot seul, qui est sans réponse doit vous faire juger de votre situation. Vous dites que vous avez de l'amitié pour moi : songez d'abord que des obstacles insurmontables s'opposent à ce que ce sentiment prenne jamais une certaine fixité entre nous. Nous nous serons rencontrés dans notre jeunesse, nous nous serons tendu une main secourable dans une période malheureuse; le destin m'aura placée en ce lieu de sévérité pour adoucir vos peines, mais je me ferais des reproches éternels si des illusions, que rien n'autorise et n'autorisera jamais, vous portaient à ne pas saisir toutes les occasions possibles de soustraire votre vie à un si affreux péril. J'ai perdu la paix de l'âme par la cruelle imprudence que j'ai commise en échangeant avec vous quelques signes de bonne amitié. Si nos jeux d'enfant, avec des alphabets, vous conduisent à des illusions si peu fondées et qui peuvent vous être si fatales, ce serait en vain que, pour me justifier, je me rappellerais la tentative de Barbone. Je vous aurais jeté moi-même dans un péril bien plus affreux, bien plus certain, en croyant vous soustraire à un danger du moment; et

mes imprudences sont à jamais impardonnables si elles ont fait naître des sentiments qui puissent vous porter à résister aux conseils de la duchesse. Voyez ce que vous m'obligez à vous répéter : sauvez-vous, je vous l'ordonne... »

Cette lettre était fort longue; certains passages, tels que le *je vous l'ordonne*, que nous venons de transcrire, donnèrent des moments d'espoir délicieux à l'amour de Fabrice. Il lui semblait que le fond des sentiments était assez tendre, si les expressions étaient remarquablement prudentes. Dans d'autres instants, il payait la peine de sa complète ignorance en ce genre de guerre : il ne voyait que de la simple amitié ou même de l'humanité fort ordinaire dans cette lettre de Clélia.

Au reste, tout ce qu'elle lui apprenait ne lui fit pas changer un instant de dessein : en supposant que les périls qu'elle lui peignait fussent bien réels, était-ce trop que d'acheter, par quelques dangers du moment, le bonheur de la voir tous les jours? Quelle vie mènerait-il quand il serait de nouveau réfugié à Bologne ou à Florence? car, en se sauvant de la citadelle, il ne pouvait pas même espérer la permission de vivre à Parme. Et même, quand le prince changerait au point de le mettre en liberté (ce qui était si peu probable, puisque lui, Fabrice, était devenu, pour une faction puissante, un moyen de renverser le comte Mosca), quelle vie mènerait-il à Parme, séparé de Clélia par toute la haine qui divisait les deux partis? Une ou deux fois par mois, peut-être, le hasard les placerait dans les mêmes salons; mais, même alors, quelle sorte de conversation pourrait-il avoir avec elle? Comment retrouver cette intimité parfaite dont chaque jour maintenant il jouissait pendant plusieurs heures? que serait la conversation de salon, comparée à celle qu'ils faisaient avec des alphabets? Et, quand je devrais acheter cette vie de délices et cette chance unique de bonheur par quelques petits dangers, où serait le mal? Et ne serait-ce pas encore du bonheur que de trouver ainsi une faible occasion de lui donner une preuve de mon amour?

Fabrice ne vit dans la lettre de Clélia que l'occasion de lui demander une entrevue : c'était l'unique et constant objet de tous ses vœux. Il ne lui avait parlé qu'une fois, et encore un instant, au moment de son entrée en prison, et il y avait alors de cela plus de deux cents jours.

Il se présentait un moyen facile de rencontrer Clélia : l'excellent abbé dom Cesare accordait à Fabrice une demi-heure de pro-

menade sur la terrasse de la tour Farnèse tous les jeudis, pendant le jour ; mais les autres jours de la semaine, cette promenade, qui pouvait être remarquée par tous les habitants de Parme et des environs, et compromettre gravement le gouverneur, n'avait lieu qu'à la tombée de la nuit. Pour monter sur la terrasse de la tour Farnèse il n'y avait pas d'autre escalier que celui du petit clocher dépendant de la chapelle si lugubrement décorée en marbre noir et blanc, et dont le lecteur se souvient peut-être. Grillo conduisit Fabrice à cette chapelle, il lui ouvrait le petit escalier du clocher son devoir eût été de l'y suivre ; mais, comme les soirées commençaient à être fraîches, le geôlier le laissait monter seul, l'enfermait à clef dans ce clocher qui communiquait à la terrasse, et retournait se chauffer dans sa chambre. Eh bien ! un soir, Clélia n'aurait-elle pas se trouver, escortée par sa femme de chambre dans la chapelle de marbre noir ?

Toute la longue lettre par laquelle Fabrice répondait à celle de Clélia était calculée pour obtenir cette entrevue. Du reste, il lui faisait confiance avec une sincérité parfaite, et comme s'il se fût agi d'une autre personne, de toutes les raisons qui le décidaient ne pas quitter la citadelle.

Je m'exposerais chaque jour à la perspective de mille morts pour avoir le bonheur de vous parler à l'aide de nos alphabets, qui maintenant ne nous arrêtent pas un instant, et vous voulez que je fasse la duperie de m'exiler à Parme, ou peut-être à Bologne, ou même à Florence ! Vous voulez que je marche pour m'éloigner de vous ! Sachez qu'un tel effort m'est impossible ; c'est en vain que je vous donnerais ma parole, je ne pourrais la tenir.

Le résultat de cette demande de rendez-vous fut une absence de Clélia, qui ne dura pas moins de cinq jours ; pendant cinq jours elle ne vint à la volière que dans les instants où elle savait que Fabrice ne pouvait pas faire usage de la petite ouverture pratiquée. l'abat-jour. Fabrice fut au désespoir ; il conclut de cette absence, malgré certains regards qui lui avaient fait concevoir de folles espérances, jamais il n'avait inspiré à Clélia d'autres sentiments que ceux d'une simple amitié. En ce cas, se disait-il, qu'm'importe la vie ? que le prince me la fasse perdre, il sera le bien venu ; raison de plus pour ne pas quitter la forteresse. Et c'était avec un profond sentiment de dégoût que, toutes les nuits, il répondait aux signaux de la petite lampe. La duchesse le crut tout à fait fou quand elle lut, sur le bulletin des signaux que Ludovic

lui apportait tous les matins, ces mots étranges : *je ne veux pas me sauver; je veux mourir ici!*

Pendant ces cinq journées, si cruelles pour Fabrice, Clélia était plus malheureuse que lui; elle avait eu cette idée, si poignante pour une âme généreuse : mon devoir est de m'enfuir dans un couvent, loin de la citadelle; quand Fabrice saura que je ne suis plus ici, et je le lui ferai dire par Grillo et par tous les geôliers, alors il se déterminera à une tentative d'évasion. Mais aller au couvent, c'était renoncer à jamais à revoir Fabrice; et renoncer à le voir, quand il donnait une preuve si évidente que les sentiments qui avaient pu autrefois le lier à la duchesse n'existaient plus maintenant! Quelle preuve d'amour plus touchante un jeune homme pouvait-il donner? Après sept longs mois de prison, qui avaient gravement altéré sa santé, il refusait de reprendre sa liberté. Un être léger, tel que les discours des courtisans avaient épeint Fabrice aux yeux de Clélia, eût sacrifié vingt maîtresses pour sortir un jour plus tôt de la citadelle, et que n'eût-il pas fait pour sortir d'une prison où chaque jour le poison pouvait mettre fin à sa vie!

Clélia manqua de courage; elle commit la faute insigne de ne pas chercher un refuge dans un couvent, ce qui en même temps lui eût donné un moyen tout naturel de rompre avec le marquis rescenzi. Une fois cette faute commise, comment résister à ce que l'on aime un homme si aimable, si naturel, si tendre, qui exposait sa vie à des périls affreux pour obtenir le simple bonheur de l'apercevoir d'une fenêtre à l'autre? Après cinq jours de combats affreux, entremêlés de moments de mépris pour elle-même, Clélia se détermina à répondre à la lettre par laquelle Fabrice sollicitait le bonheur de lui parler dans la chapelle de marbre noir. A la vérité, elle refusait, et en termes assez durs; mais de ce moment toute tranquillité fut perdue pour elle; à chaque instant son imagination lui peignait Fabrice succombant aux atteintes du poison; elle venait six ou huit fois par jour à la volière, elle éprouvait le besoin passionné de s'assurer par ses yeux que Fabrice vivait.

S'il est encore à la forteresse, se disait-elle, s'il est exposé à toutes les horreurs que la faction Raversi trame peut-être contre moi dans le but de chasser le comte Mosca, c'est uniquement parce que j'ai eu la lâcheté de ne pas m'enfuir au couvent! Quel prétexte pour rester ici une fois qu'il eût été certain que je m'en étais éloignée à jamais.

Cette fille si timide à fois et si hautaine en vint à courir la chance d'un refus de la part du géôlier Grillo; bien plus, elle s'exposa à tous les commentaires que cet homme pourrait se permettre sur la singularité de sa conduite. Elle descendit à ce degré d'humiliation de le faire appeler, et de lui dire d'une voix tremblante et qui trahissait tout son secret, que sous peu de jours Fabrice allait obtenir sa liberté, que la duchesse Sanseverina se livrait dans ce espoir aux démarches les plus actives, que souvent il était nécessaire d'avoir à l'instant même la réponse du prisonnier à de certaines propositions qui étaient faites, et qu'elle l'engageait, lui Grillo, à permettre à Fabrice de pratiquer une ouverture dans l'abat-jour qui masquait sa fenêtre, afin qu'elle pût lui communiquer par signes les avis qu'elle recevait plusieurs fois la journée de M<sup>me</sup> Sanseverina.

Grillo sourit, et lui donna l'assurance de son respect et de son obéissance. Clélia lui sut un gré infini de ce qu'il n'ajoutait aucune parole; il était évident qu'il savait fort bien tout ce qui se passait depuis plusieurs mois.

A peine ce géôlier fut-il hors de chez elle, que Clélia fit le signal dont elle était convenue pour appeler Fabrice dans les grandes occasions; elle lui avoua tout ce qu'elle venait de faire. Vous voulez périr par le poison, ajouta-t-elle : j'espère avoir le courage, un de ces jours, de quitter mon père, et de m'enfuir dans quelque couvent lointain. Voilà l'obligation que je vous aurai alors j'espère que vous ne résisterez plus aux plans qui peuvent vous être proposés pour vous tirer d'ici. Tant que vous y êtes, j'ai des moments affreux et déraisonnables; de la vie je n'ai contribué au malheur de personne, et il me semble que je suis cause que vous mourrez. Une pareille idée que j'aurais au sujet d'un parfait inconnu me mettrait au désespoir; jugez de ce que j'éprouve quand je viens à me figurer qu'un ami, dont la déraison me donne de graves sujets de plaintes, mais qu'enfin je vois tous les jours depuis si longtemps, est en proie dans ce moment même aux douleurs de la mort. Quelquefois je sens le besoin de savoir de vous-même que vous vivez.

C'est pour me soustraire à cette affreuse douleur que je viens de m'abaisser jusqu'à demander une grâce à un subalterne qui pouvait me la refuser, et qui peut encore me trahir. Au reste, je serais peut-être heureuse qu'il vînt me dénoncer à mon père, à l'instant je partirais pour le couvent, je ne serais plus la complice

en involontaire de vos cruelles folies. Mais, croyez-moi, ceci ne peut durer longtemps, vous obéirez aux ordres de la duchesse. Êtes-vous satisfait, ami cruel? c'est moi qui vous sollicite de traiter mon père! Appelez Grillo, et faites-lui un cadeau.

Fabrice était tellement amoureux, la plus simple expression de sa volonté de Clélia le plongeait dans une telle crainte, que même cette étrange communication ne fut point pour lui la certitude d'être aimé. Il appela Grillo auquel il paya généreusement les complaisances passées, et quant à l'avenir, il lui dit que pour chaque jour qu'il lui permettrait de faire usage de l'ouverture pratiquée dans l'abat-jour, il recevrait un sequin. Grillo fut enchanté de ces conditions.

— Je vais vous parler le cœur sur la main, Monseigneur : voulez-vous vous soumettre à manger votre dîner froid tous les jours? c'est un moyen bien simple d'éviter le poison. Mais je vous demande la plus profonde discrétion, un géôlier doit tout voir et ne peut rien deviner, etc., etc. Au lieu d'un chien j'en aurai plusieurs, et vous-mêmes vous leur ferez goûter de tous les plats dont vous aurez le projet de manger; quant au vin, je vous donnerai du mien, vous ne toucherez qu'aux bouteilles dont j'aurai bu. Mais si votre Excellence veut me perdre à jamais, il suffit qu'elle fasse confiance de ces détails même à M<sup>lle</sup> Clélia; les femmes sont toujours des femmes; si demain elle se brouille avec vous, après-demain, pour se venger, elle raconte toute cette invention à son père, dont la plus douce joie serait d'avoir de quoi pour faire pendre un géôlier. Après Barbone, c'est peut-être l'être le plus méchant de la Chartreuse, et c'est là ce qui fait le vrai danger de votre position; il faut manier le poison, soyez-en sûr, et il ne me pardonnerait pas l'idée d'avoir trois ou quatre petits chiens.

Il y eut une nouvelle sérénade. Maintenant Grillo répondait à toutes les questions de Fabrice : il s'était bien promis toutefois d'être prudent, et de ne point trahir M<sup>lle</sup> Clélia, qui, selon lui, étant en état sur le point d'épouser le marquis Crescenzi, l'homme le plus riche des États de Parme, n'en faisait pas moins l'amour, tant que les murs de la prison le permettaient, avec l'aimable musignor del Dongo. Il répondait aux dernières questions de celui-ci sur la sérénade, lorsqu'il eut l'étourderie d'ajouter : On pense qu'il l'épousera bientôt. On peut juger de l'effet de ce simple mot sur Fabrice. La nuit il ne répondit aux signaux de la lampe que pour annoncer qu'il était malade. Le lendemain matin, dès

les dix heures, Clélia ayant paru à la volière, il lui demanda, avec un ton de politesse cérémonieuse bien nouveau entre eux, pour quoi elle ne lui avait pas dit tout simplement qu'elle aimait le marquis Crescenzi, et qu'elle était sur le point de l'épouser :

— C'est que rien de tout cela n'est vrai, répondit Clélia avec impatience. Il est véritable aussi que le reste de sa réponse fut moins net : Fabrice le lui fit remarquer, et profita de l'occasion pour renouveler la demande d'une entrevue. Clélia, qui voyait sa bonne foi mise en doute, l'accorda presque aussitôt, tout en lui faisant observer qu'elle se déshonorait à jamais aux yeux de Grillo. Le soir, quand la nuit fut complète, elle parut, accompagnée de sa femme de chambre, dans la chapelle de marbre noir. Elle s'arrêta au milieu, à côté de la lampe de veille; la femme de chambre et Grillo retournèrent à trente pas auprès de la porte. Clélia, toute tremblante, avait préparé un beau discours : son but était de ne point faire d'aveu compromettant, mais la logique et la passion est pressante; le profond intérêt qu'elle met à savoir la vérité ne lui permet point de garder de vains ménagements, et même temps que l'extrême dévouement qu'elle sent pour ce qu'elle aime lui ôte la crainte d'offenser. Fabrice fut d'abord ébloui de la beauté de Clélia, depuis près de huit mois il n'avait vu d'autres que des geôliers. Mais le nom du marquis Crescenzi lui redit toute sa fureur; elle augmenta quand il vit clairement que Clélia ne répondait qu'avec des ménagements prudents; Clélia elle-même comprit qu'elle augmentait les soupçons au lieu de les dissiper. Cette sensation fut trop cruelle pour elle.

— Serez-vous bien heureux, lui dit-elle avec une sorte de colère et les larmes aux yeux, de m'avoir fait passer par-dessus tout ce que je me dois à moi-même? Jusqu'au 3 août de l'année passée, n'avais éprouvé que de l'éloignement pour les hommes qui avaient cherché à me plaire. J'avais un mépris sans bornes et probablement exagéré pour le caractère des courtisans, tout ce qui était heureux à cette cour me déplaisait. Je trouvais au contraire ces qualités singulières à un prisonnier qui, le 3 août, fut amené dans cette citadelle. J'éprouvai, d'abord sans m'en rendre compte, tous les tourments de la jalousie. Les grâces d'une femme charmante et de moi bien connue, étaient des coups de poignard pour mon cœur, parce que je croyais, et je crois encore un peu, que ce prisonnier lui était attaché. Bientôt les persécutions du marquis Crescenzi, qui avait demandé ma main, redoublèrent; il est fi

che, et nous n'avons aucune fortune. Je les repoussais avec une grande liberté d'esprit, lorsque mon père prononça le mot fatal de couvent; je compris que, si je quittais la citadelle, je ne pourrais plus veiller sur la vie du prisonnier dont le sort m'intéressait. Le chef-d'œuvre de mes précautions avait été que jusqu'à ce moment on ne se doutât en aucune façon des affreux dangers qui menaçaient sa vie. Je m'étais bien promis de ne jamais trahir ni mon père ni mon secret; mais cette femme d'une activité admirable, d'un esprit supérieur, d'une volonté terrible, qui protège ce prisonnier, m'offrit, à ce que je suppose, des moyens d'évasion; il les repoussa, et voulut me persuader qu'il se refusait à quitter la citadelle pour ne pas s'éloigner de moi. Alors je fis une grande faute, je combattis pendant cinq jours; j'aurais dû à l'instant me réfugier au couvent et quitter la forteresse : cette démarche m'offrait un moyen bien simple de rompre avec le marquis Crescenzi. Je n'eus point le courage de quitter la forteresse, et je suis une fille perdue; je me suis attachée à un homme léger : je sais quelle a été sa conduite à Naples; et quelle raison aurais-je de croire qu'il aura changé de caractère? Enfermé dans une prison sévère, il a fait la cour à la seule femme qu'il pût voir; elle a été une distraction pour son ennui. Comme il ne pouvait lui parler qu'avec de certaines difficultés, cet amusement a pris la fausse apparence d'une passion. Ce prisonnier s'étant fait un nom dans le monde par son courage, il s'imagine prouver que son amour est mieux qu'un simple goût passager, en s'exposant à d'assez grands périls pour continuer à voir la personne qu'il croit aimer. Mais dès qu'il sera dans une grande ville, entouré de nouveau des séductions de la liberté, il sera de nouveau ce qu'il a toujours été, un homme du monde adonné aux dissipations, à la galanterie; et sa pauvre campagne de prison finira ses jours dans un couvent, oubliée de tous, être léger, et avec le mortel regret de lui avoir fait un aveu.

Le discours historique, dont nous ne donnons que les principaux traits, fut, comme on le pense bien, vingt fois interrompu par Fabrice. Il était éperdument amoureux; aussi il était parfaitement convaincu qu'il n'avait jamais aimé avant d'avoir vu Clélia, et que la destinée de sa vie était de ne vivre que pour elle.

STENDHAL.

*(A suivre.)*

---

---

# NOTES ET SOUVENIRS <sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## QUATRIÈME PARTIE

1879.

Le jour de l'ouverture de l'Exposition, fête au bois de Boulogne.

Retour à pied avec une foule immense, tel un flot qui ne finit jamais.

Nous suivons avec ma femme, Jacques, mon frère Carlo et plusieurs amis, toute la longueur de l'avenue; nous descendons les Champs-Élysées où je vis un nouvel exemple de cette bonhomie qui caractérise le peuple français.

Quatre jeunes gens s'étaient assis par terre et faisaient tranquillement leur partie de cartes.

La foule s'écartait en riant; eux, répondaient parfois aux plaisanteries.

Ils ne furent pas même dérangés ni bousculés.

Des baraques ambulantes, dressées en hâte pour un jour, furent laissées seules avec ces mots écrits à la main sur une pancarte : *Confié à la garde du public.*

En repassant, je m'informai près des petits marchands revendeurs. On n'avait touché à rien.

Quand, le lendemain matin, je fis sur l'avenue ma promenade quotidienne avec la crainte que cette foule ait tout détruit sur son passage, l'avenue du Bois-de-Boulogne, paisible, avait repris son aspect de tous les jours.

(1) Voir les numéros des 5 et 20 septembre, 5 et 20 octobre 1894.

Les gazons n'étaient pas foulés : on n'avait pas cueilli les fleurs. Pas un arbuste, pas une clôture, pour légère qu'elle fût, n'avaient souffert.

Comme toujours, j'admire cette sagesse du peuple de Paris, que je n'ai jamais vue ni à Londres, ni en Italie.

Tout ceci peut paraître un peu puéril ; j'en éprouvai tant de plaisir que je le raconte tout de même pour les simples comme moi.

Mon exposition fut considérable, et j'en obtins sur le public le résultat que j'avais espéré.

Il semblait que la médaille d'honneur, section d'Italie, fût pour moi. C'était l'avis de beaucoup et surtout celui de Monteverde et Pagliano, membres du jury pour la section italienne.

Au vote, il paraît que tous les étrangers furent pour moi. Les Français, non.

J'en fus un peu... peu surpris.

Pagliano, un jour, me conta ceci :

— Nous avons insisté pour notre gloire. Il nous fut répondu que l'Italie n'aurait pas de médaille d'honneur pour la peinture et la sculpture si l'on insistait sur ton nom.

Pagliano s'en étonna. Voici la réponse que lui fit l'un des membres de jury.

— Moi, je la lui voterais tout de suite ; mais je ne suis pas seul. Depuis des années qu'il expose, on ne lui a donné que... rien... une troisième médaille. Nous ne pouvons pas, tout à coup, lui laisser prendre la première des récompenses. Ah ! s'il arrivait comme ça, tout d'un coup, sans passé parmi nous, sans les ennemis que fait la réussite..., il n'y aurait que des boules blanches.

La même chose arriva pour la Belgique et la commission belge se retira.

Mais Monteverde voulait sa médaille d'honneur ; Pagliano en désirait une autre. La commission italienne resta.

J'eus la première médaille, simplement.

Avec la première médaille, la Légion d'honneur suivit.

Et je pus voir une fois de plus cette âme charmante de Manet, qui n'a jamais connu l'envie ni les pensées étroites.

Un peintre, de mes amis intimes, tempêta ferme contre moi.

Lui, disait-il, avait l'âme plus fière et ne comprenait pas que

j'eusse accepté la décoration, surtout après les agissements du jury.

Je n'avais rien sollicité; l'ambassade avait-elle fait des démarches pour moi? Je l'ignore.

Ce fut un voisin, M. Savalle, décoré dans la même promotion, qui me l'apprit en m'envoyant ses félicitations le soir même, car je ne le sus officiellement que le lendemain matin. Mon plaisir donc fut complet, sans nuages, comme il avait été sans les ennuis inévitables d'une attente.

Le dédain de mon ami D... fut sans limites.

Manet l'écoutait avec ce sourire jeune, ce sourire de gamin, un peu goguenard, qui lui retroussait les ailes du nez.

— Tout ce mépris, mon petit, dit-il, c'est de la blague. Vous l'avez; voilà l'essentiel; et je vous en félicite du meilleur de mon cœur. La médaille d'honneur, c'est à vous que nous l'avons tous donnée dans notre esprit, avec bien d'autres choses plus flatteuses encore.

D... le prit à partie, sans que ses réflexions acerbes pussent altérer un instant la sérénité de Manet, qui conclut :

— Mon cher, s'il n'y avait pas de récompenses, je ne les inventerais pas; mais elles y sont. Et il faut avoir de tout ce qui vous sort du nombre... quand on peut. C'est une étape franchie... c'est encore une arme. Dans cette chienne de vie, toute de lutte, qui est la nôtre, on n'est jamais trop armé. Je ne suis pas décoré? Mais ce n'est pas de ma faute, et je vous assure que je le serai si je peux et je ferai tout ce qu'il faudra pour ça.

— Naturellement, interrompit D..., furieux et haussant les épaules. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais à quel point vous êtes un bourgeois.

— Ouais! répondit Manet; bourgeois tant qu'il vous plaira. J'ai fait mes preuves au reste. Mon petit, vous aurez de tout, allez, si peu *bourgeois* que vous soyez. Et j'en serai content, comme je le serais pour moi-même.

Ma femme adorait ce bon Manet. Quant à Jacques (il avait alors six ans). M<sup>me</sup> Manet fut une vraie passion pour lui.

Non qu'elle fût très jolie.

Mais elle avait une chose très particulière, une grâce de bonté, de simplicité, de candeur dans l'esprit, une sérénité que rien n'altérait.

On sentait dans ses moindres mots la passion profonde qu'elle avait pour son enfant terrible et charmant de mari.

Fidèle, il l'était certainement malgré les apparences.

Un jour, il suivait une jolie fille mince et coquette. Sa femme tout à coup le joignit et lui dit avec son bon rire :

— Cette fois, je t'y prends.

— Tiens, dit-il, c'est drôle, je croyais que c'était toi!

Or M<sup>me</sup> Manet, plutôt un peu forte, Hollandaise placide, n'avait rien d'une frêle Parisienne.

Elle racontait la chose elle-même, avec sa bonhomie souriante.

Quand elle venait dîner à la maison, elle portait, cette année-là, une robe de velours rouge avec des manches qui s'arrêtaient au coude.

Il paraît que le petit Jacques se plaisait à lui caresser les bras.

Un samedi, comme on allait se mettre à table, il parut tout inquiet.

— Qu'est-ce qu'il y a, Miminuccio?

— Mais, fit-il, et la belle dame aux jolis bras? Elle n'y sera donc pas?

— Non, Lolo; pas ce soir.

— Oh! fit-il désappointé. Comme je vais m'ennuyer ce soir, ors!

Et à propos de Manet, il me fit une fois plusieurs observations regardant ma femme. Et je pensai ce jour-là qu'elle avait, en cet, gardé dans les yeux comme un étonnement de la vie.

Quelques-uns firent à Manet une réputation d'homme méchant. Nul n'est meilleur, mieux élevé, de relations plus sûres. Jamais ne l'ai entendu dire une méchanceté sur qui que ce soit. Il n'a jamais causé un tort à un artiste; à personne.

On le redoutait parce qu'il trouve des mots à l'emporte-pièce. Une originalité singulière, mots de gamin de Paris, gamin de nie, qui marquait les ridicules, les vilénies et la médiocrité une empreinte ineffaçable. Il a cette raillerie joyeuse où le déin se fait à peine sensible.

Une gaieté sort de lui, gaieté communicative comme toute sa philosophie.

Tel je l'ai vu toujours,

C'est une âme ensoleillée que j'aime.

Comme visage, il ressemble à M. Arsène Houssaye. Il a comme lui des yeux clairs et des cheveux blonds ; c'est le même sourire et le même son de la voix.

1879.

On vient de me conter que , planté devant mes tableaux à l'Exposition universelle, Meissonier les *éreintait* de tout son cœur.

Un peintre, qu'on me nomma, renchérit sur le maître ; et cette fois, de mes toiles, il ne restait pas grand'chose.

Meissonier, muet, l'écoutait. Mais il n'avait plus l'air content du tout.

Quand il en eut assez, il se tourna, caressant sa barbe et le fleuve, rit doucement, regarda l'autre de son œil fin.

Alors, de sa voix perçante, il lança :

— ... Seulement, mon petit, faites-en autant.

Vers la fin de 1878, après l'Exposition universelle, je part pour l'Italie avec mon ami M. Kaye Knowles. Nous devions visiter Milan, Venise, Florence et Rome.

Ma femme et Jacques vinrent me rejoindre à Naples pour les fêtes de Noël.

Je pris, pour les quelques mois de mon séjour, une villa presque à la pointe du Pausilippe.

Toute en marbre, avec des chambres immenses, elle était un paradis durant l'été. Mais, au mois de janvier, ce fut un glacière.

Telle, cependant, c'était, pour mon travail, un incomparable atelier.

Des baies immenses, d'une aveuglante clarté, s'ouvraient sur une terrasse qui dominait les écueils. En face de moi, le golfe, plus loin, à l'horizon, le Vésuve et tout le panorama de Naples. Portici, Castellamare.

Je fus tout de suite au point pour travailler. Le modèle ? C'était simple ; il me fallait une fille belle, jeune, robuste et saine pour mon tableau de *la Fontaine du Lion*, cette source placée tout à l'entrée de la Mergillina, qui fournit l'eau des Acquajuoli dans toute la ville, et d'où les femmes remontent avec le *piretto* et un verre transparent posé sur leur tête, retenu d'une main pendant que l'autre s'appuie sur la hanche en des poses d'une grâce et d'une majesté, belles comme toute la statuaire d'Herculanum.

Parmi les filles du port, je n'eus qu'à choisir.

Celle que je découvris la première avait dix-sept ans. On la nommait Raffaëla. Quand elle monta sur la table à modèle pour donner la pose avec le *piretto* sur la tête, j'eus un éblouissement.

Raffaëla, déjà presque femme, avait une peau duvetée de brune, chaude et transparente comme un fruit. Ses petites dents, éclatantes et serrées, riaient sous les lèvres d'un rouge vif, lèvres charnelles aux contours merveilleux. Cette gaieté prenait un charme étrange au contraste des yeux bruns pailletés d'or, très doux, pensifs avec des caresses. Des yeux de mélancolie vaguement cerclés de bistre. Pure anomalie, fréquente dans l'Italie méridionale qui n'implique ni la pensée ni la tristesse. Raffaëla n'aurait jamais eu de raison pour souffrir et ne prenait pas la peine de penser.

A quoi bon? Sa pauvreté? Ses besoins ne dépassaient pas ses ressources. La seule ambition de sa vie, celle de toute vraie Napolitaine était satisfaite; Raffaëla avait un amoureux; comme elle, ils de bonne mère. Son fiancé naturellement.

Il se promenait avec elle, à la fête de Piedigrotta, chez la Mame, où l'on entendait les chansons populaires et neuves qui se font à la mode chaque année. Raffaëla, point toute seule, comme quelques-unes, les pauvrettes! Raffaëla marchait à côté d'un beau garçon, le sien, son bien, l'*innamorato*!

Il faut entendre ce mot sur les lèvres des Napolitaines : *L'innamorato mio!*

Lui, l'embrassait, la battait un peu parce qu'il était jaloux. Que manquait-il à la Raffaëla pour être parfaitement heureuse?

Rien.

Elle chantait, du matin au soir, les mêmes chansons qu'ils jouaient ensemble à pleine volée par les routes qui longent la mer, à tous les vents de l'espace, à tous les échos des collines.

Un jour, elle arriva les yeux rouges de larmes récentes.

— Eh quoi! petite Raffaëla, tu pleures! Serais-tu malade? As-tu du chagrin?

— '*Gnor*... non... oui, dit-elle.

— Oh!... Qu'est-ce que tu as?

— Des choses! fit-elle avec un accent profond.

— Mais encore?... C'est... Vincenzo?

On tombe toujours juste là-bas quand on parle d'amour.

Elle baissa la tête en signe d'acquiescement.

— Ah! murmurai-je, il est jaloux?

— Oui.

— Raffaëla... Enfant à moi... qu'est-ce qu'il croit?

— Il croit... dam... que vous me faites la cour, don Peppino. Il dit que la signora n'est pas ici, qu'il n'y a pas le petit Giacomino. Et... voilà!

Puis elle songea; et, secouant la tête d'un air entendu :

— C'est naturel, don Peppino; lui ne peut pas savoir, pour sûr? Que voulez-vous? Il en connaît, des artistes; ceux-là sont des garçons. Ou bien encore, ils ne craignent pas la madone et sont infidèles au sacrement de mariage. Il y en a. Vincenzino m'a reproché de ne pas lui vouloir du bien autant que lui à moi! Surtout, l'on peut dire!

Et, la tête levée, les yeux flambant d'orgueilleuse joie, la petite s'écria :

— Alors... il m'a battue.

— Hein! cria ma femme apitoyée.

— *Néh'cellenza!* rétorqua vivement Raffaëla; ne suis-je pas assez belle fille pour qu'il m'aime?

A ce moment précis, la servante, là-haut, poussait des cris aigus. La voix d'un homme furieux répondait, en paroles violentes, heurtées.

Puis, ce fut une course rapide. Et tout à coup, sur le seuil de l'atelier, la porte rudement ouverte, je vis un pêcheur, jeune et superbe, l'œil étincelant de colère.

Mais il s'arrêta, stupéfait, regardant ma femme et moi.

Jacques, alors âgé de six ans et demi, fabriquait sur la table rase l'un de ces laborieux jouets, d'une fantaisie invraisemblable dont il a le secret, secret qu'il garde au surplus pour lui seul et que nous ne découvrons pas souvent.

Il est très curieux, ce petit. Le nez au vent, les mains dans ses poches, il entra dans l'atelier.

— C'est Vincenzino, souffla Raffaëla terrifiée.

Quelquefois elle le prenait pour confident.

Jacques fit simplement :

— Ah!

Et se dirigeant vers l'intrus, il lui tendit la main comme s'il l'avait toujours connu :

— Bonjour, Vincenzino.

Le brave garçon, déjà fort mal à son aise, fut tout désarçonné. Mais l'enfant, qui suivait son idée, continua :

— Est-ce que c'est vrai que tu as un bateau!

Vincenzino se remit tout de suite.

C'était un être naïf et bon. Trois mots d'un petit l'avaient retourné.

Puis, nous regardions d'un air amusé, sans impatience et sans décontentement.

Il répondit avec une douceur singulière, un reste d'émotion dans ses cordes profondes de sa voix :

— Un bateau? Mais oui. Je vous ferai faire des promenades en mer avec le signorino don Peppino et la dame française, car je suis le patron de ma barque, acheva-t-il, non sans fierté.

— Quand?

— Ce soir si vous voulez, don Giacomino, il fera lune pleine. Raffaëla, blanche, les lèvres entr'ouvertes, buvait ses paroles, et ses grands yeux élargis enveloppaient l'homme tout entier, des pieds à la tête et semblaient crier :

— Comme il est beau! Voyez! il est à moi!

Lui, se tourna de mon côté :

— Don Peppino, vous êtes d'ici... vous êtes un homme... vous ne prenez. Cette Raffaëla... elle est à moi! Et... non; je ne veux pas être un mari... comme il y en a. C'est bon. N'est-ce pas? Nous nous entendons.

Puis, à ma femme :

— *Eccelesia*, dit-il, vous fîtes sagement d'épouser un Napolitain, car le cœur des hommes est léger dans les étranges pays.

Il s'excusa, fort bien, ma foi! avec une fierté familière, pleine de respect pourtant.

Vincenzino nous plut.

Il était beau comme la jeune fille était belle; un mâle de vingt ans, robuste, avec de larges yeux, pleins de prunelle; une crinière de cheveux ondes, admirablement plantés autour du front un peu en arrière. Tête dure, primitive, avec une hardiesse qui se changeait à coup en douceur pleine de grâce.

Il fut convenu que nous ferions le soir même la promenade en mer dans sa barque.

- Adieu, Excellences, dit-il.

- La madone t'accompagne, Vincenzino, répondis-je suivant l'usage.

— A la grâce de Dieu.

Raffaëla, assise sur ses talons, suivait des mouvements de son corps souple toutes les allées et venues de Vincenzino.

Il partit.

Dans le chemin creux qui monte de la villa jusqu'à la route, entendait sa voix sonore que répétaient les échos :

Chiagnann'i materazzi e le linzuoli,  
Chiagna Nennella mia, chè dorma sola!

Et de sa voix pareille au battant d'une cloche, Raffaëla, penchée à la fenêtre, répéta les mêmes paroles. Et quand il fut prêt à disparaître au tournant, elle eut encore le temps de lui crier :

— Adieu, *Vincenzino mien!*

Puis :

— Il est si beau! fit-elle.

Et, d'un geste triomphant, elle sauta sur la table à modèle, se leva le *piretto* et cambra son corps souple en lançant comme une fanfare les paroles de leur chanson.

Ils devaient se marier dans un an. Je quittais Naples un mois plus tard.

Malade, j'y retournai vers la fin de 1883.

Mais c'est en vain que je cherchai la Raffaëla.

Dans les grandes villes, c'est ainsi; les pauvres disparaissent sans laisser de traces.

Des gens de la marine avaient remplacé la Raffaëla dans le pauvre logis du Vicoletto-Chiaja. Les pêcheurs de Santa-Lucia pensaient que Vincenzino était parti pour Marseille.

Déception qu'il fallut joindre à toutes celles qu'entassaient les voyageurs.

Un jour, le long de la berge, une femme ne put retenir un léger cri, mais elle se tourna vite pour n'être pas reconnue.

Je sautai au bas de la voiture et j'allai la prendre par le bras.

— *Nèh!* Raffaëla!

Puis, du ton de gronderie qu'on prend avec les enfants élevés :

— C'est comme ça que tu te comportes, malhonnête? Tu ne me vois, et tu ne viens pas dire bonjour!

Je l'avais amenée, tout en parlant, près de la voiture où la femme et Jacques attendaient.

Raffaëla, alors, leva sur nous son visage bouleversé; des larmes tremblaient au fond de ses yeux. D'abord, les paroles ne purent sortir de ses lèvres pâles. Puis les mots qui jaillirent de sa tristesse me frappèrent comme les grosses peines de la vie; comme a vérité :

— *Oh! mi songo fatta becchiarella; non son' bella echin.*

(Je me fais vieillot; je ne suis plus belle.)

Hélas! de cette beauté, de cette splendeur, il ne restait, malgré les lignes impérissables, qu'un visage, plutôt agréable, parce que nous l'aimions; mais assez banal en somme.

Elle monta dans la voiture avec nous. Les années qui passent élèvent une barrière, plus haute à mesure. On est changé. La vie nous emporte chacun dans un sens différent, comme ces étoffes non pareilles qui s'allient dans leur fraîcheur, mais dont la décoration va souvent en sens contraire. Les hommes changent plus moralement encore que physiquement; plus vite. Chacun a vécu sa vie; les vieux atomes déplacés ne s'accrochent plus.

La conversation languissait. Elle ne parlait pas de Vincenzino. L'avait-il quittée? S'étaient-ils mariés?

L'enfant, lui, se souvint. Ce fut lui qui posa la question difficile :

— Et Vincenzo?

Raffaëla pâlit encore. Un sanglot jaillit de sa gorge.

— Mort! dit-elle simplement.

— Ah! poverina!

Raffaëla leva la tête; et, le regard perdu, loin de nous et de l'heure présente, elle parla :

— Nous avons quitté Naples. Pourquoi sommes-nous partis sans ce Résina de malheur! Vincenzo devait m'épouser dans un mois. J'avais le trousseau, le lit de laine peignée, les bijoux d'or. Il voulait se fixer près du Granatello (1). Mais Vincenzo s'en allait trop souvent du côté de la montagne avec des méchants. Les hommes sont tous les mêmes! Il était jaloux; vous le savez bien. Le Péteruzzello, son ami de cœur, parla mal de moi. Ce Péteruzzello, ... un rien-du-tout... qui s'était donné à la montagne (au brigandage) pour ne pas faire le soldat... Ils se battirent avec des espoirs...

Une crise de larmes coupa la phrase. Puis :

(1) Petit port entre Résina et Portici.

— Il en est mort, *signori miei*. Mais, par grâce de Dieu et de la madone, il eut le temps de se confesser et de mourir saintement.

Nous avions le cœur serré. Pour secouer toute cette tristesse ma femme, doucement, lui demanda :

— Et toi, petite Raffaëla, qu'est-ce que tu deviens?

La jeune fille tressaillit comme au sortir d'un mauvais rêve; elle essuya ses yeux. Et les larmes taries firent place au sourire de ses vingt ans :

— Moi je me marie la semaine prochaine!

Notre soulagement se traduisit par un sourire involontaire :

— Qui donc épouses-tu, petite?

— Eh! *signori miei*, fit-elle avec une teinte de philosophie quel que peu mélancolique; je suis vieillotte. J'ai vingt et un ans! Et j'épouse un garçon... beau pour sûr! Mais pas comme Vincenzo Dam!... Il a déjà vingt-huit ans.

Elle réfléchit. Un regret fit fléchir les notes sonores de sa voix.

— Il ne me bat pas, celui-ci. Il n'est pas jaloux. Nous sommes raisonnables. Des petits vieux!

Et, dans un joli rire cristallin, des larmes pourtant sur sa joue brune (soleil et pluie d'avril), elle prononça comme un axiome ces paroles qui renferment toute la sagesse et la philosophie des Napolitaines :

— Que voulez-vous? A toute fille, il faut un amoureux; et chaque femme doit prendre un mari.

1879.

En 1879, la ville de Barletta me fit frapper une médaille à la suite de l'Exposition universelle de 1878 et fit préparer des fêtes pour me recevoir.

Ma femme, très malade chez mon frère à Naples; ne put m'accompagner.

Je partis, pourvu de nombreuses recommandations de Vincenzino.

— Fais attention, Peppino. Pas de fugue, cette fois. Tu comprends bien que c'est sérieux. Une médaille d'or très belle, frappée pour toi. Voilà le parchemin. Quelle gloire pour la famille! C'est bien malheureux que Titine soit malade; sans ça, je parti-

ais aussi. Mais il faut que l'un de nous reste, au cas où elle aurait besoin de quelque chose. Ah! quels regrets! Elle verrait comme nous savons fêter les nôtres. Et Jacques aussi, plus tard, pourrait s'en souvenir!...

Il s'arrêta très ému.

Sa figure devint encore plus grave; mais cette fois, il était surtout inquiet.

— Peppino!... je te le recommande,... parle italien comme tout le monde. Ce sont de hauts personnages... Laisse le dialecte pour une fois... Hein? c'est entendu. Tu parlerais avec le *Lei* (1).

— J'ai compris...

— Et puis... il y aura de beaux discours...

— Bon! J'y répondrai.

— Ah! très bien, fit Vincenzino, soulagé d'un grand poids. D'ailleurs, j'ai tout prévu.

— Pour ma réponse?

— Oui.

Il tira de sa poche une large enveloppe assez épaisse et me la remit.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Peppino, écoute-moi bien! C'est ton discours!

Avec Vincenzo, j'avais pris l'habitude de ne plus m'étonner de rien. Cependant, tout de même, un discours écrit!...

Je le dépliai. C'était fort clair; mais, mon Dieu, qu'il y en avait long!

— Alors... tu crois... qu'il faudra leur lire toute cette belle chose?

— Peppino, si tu étais un autre homme, tu aurais l'air d'improviser. Ce serait d'un effet étourdissant! Mais pour cela, il faudrait apprendre par cœur...

Il me jeta doucement un coup d'œil de côté qui lui suffit. Alors il résigna.

— Non, tu ne l'apprendras pas?... Enfin!... tu le liras.

— Certainement.

Et je partis.

Je trouvai d'abord une cordialité chaude à l'arrivée, dans laquelle je me sentis tout de suite à l'aise.

1) A la troisième personne, suivant la coutume italienne.

Au banquet, on fit les discours d'usage; ils furent assez brefs et charmants.

Mon tour arriva.

Au milieu de personnages officiels, je voyais les bons visages de mes compagnons d'enfance. Les uns et les autres affectaient une solennité de commande, vernis léger tout prêt à se fondre en effusion joyeuse.

Je tirai de mon portefeuille le beau discours de Vincenzino...

Mais, moi, j'avais envie de crier, de chanter, d'embrasser tout le monde. Ils étaient gentils, tous, personnages officiels et camarades d'autrefois.

Je jetai l'enveloppe sur la table :

— Messieurs, ceci, c'est un beau discours que mon frère Vincenzo m'a préparé pour vous, car il s'est défié de ma rhétorique. Vous le lirez à loisir si ça vous amuse quand nous ne serons plus ensemble. Mais pour l'instant... *Nèh!*... Si vous voulez, nous allons rire, car je suis joliment trop content d'être au milieu de vous pour m'occuper d'autre chose.

Eh bien, pour un homme qui n'a pas l'habitude de faire des discours en public, j'eus lieu d'être satisfait du mien. Et Carluccio qui me regardait déjà d'un air courroucé, se joignit à la gaieté générale.

Nous avons mêlé le dialecte à l'italien. Ce fut un plaisir du commencement jusqu'à la fin. Je sentis qu'avec le rire les cœurs s'ouvraient.

Nous avons fini la soirée au théâtre, où la salle me fit une ovation.

Et le souvenir que j'en ai gardé reste l'un des plus chers de ma vie d'artiste.

J. DE NITTIS.

(*A suivre.*)

---

# MON ONCLE BENJAMIN

---

## CHAPITRE PREMIER

Je ne sais pas, en vérité, pourquoi l'homme tient tant à la vie. Queouve-t-il donc de si agréable dans cette insipide succession des jours et des jours, de l'hiver et du printemps? Toujours le même soleil, le même soleil; toujours les mêmes prés verts et les mêmes champs jaunes; toujours les mêmes discours de la couronne, les mêmes fripons et les mêmes dupes. Si Dieu n'a pu faire mieux, c'est un triste ouvrier, et le machiniste de l'Opéra en sait plus que lui. Encore des personnalités, dites-vous; voilà maintenant que vous faites des personnalités contre Dieu. Que voulez-vous! Dieu n'est pas à la vérité un fonctionnaire et un haut fonctionnaire encore, mais que ses fonctions ne soient pas une sinécure. Mais je n'ai pas peur qu'il aille réclamer contre moi à la jurisprudence Bourneville des dommages-intérêts, de quoi faire bâtir une église, pour le préjudice que j'aurai porté à son honneur.

Je sais bien que messieurs du parquet sont plus chatouilleux à l'égard de sa réputation qu'il ne l'est lui-même; mais voilà précisément ce que je trouve mauvais. En vertu de quel titre ces hommes noirs s'arrogent-ils le droit de venger des injures qui lui sont faites par des personnelles? Ont-ils une procuration signée Jéhovah qui leur en autorise?

Je suppose qu'il soit bien content quand la police correctionnelle le prend dans la main son tonnerre et en foudroie brutalement des malheureux, pour un délit de quelques syllabes? Qu'est-ce qui prouve d'ailleurs à ces messieurs que Dieu a été offensé? Il est présent, attaché à sa croix, tandis qu'ils sont, eux, dans leur faute: qu'ils l'interrogent; s'il répond affirmativement, je consens à avoir tort. Savez-vous pourquoi il a fait choir du trône des Césars, cette vieille et auguste salade de rois qu'avait imprégnée

tant d'huile sainte? Je le sais, moi, et je vais vous le dire. C'est parce qu'elle a fait la loi sur le sacrilège.

Mais ce n'est pas là la question.

Qu'est-ce que vivre? Se lever, se coucher, déjeuner, dîner, et recommencer le lendemain. Quand il y a quarante ans qu'on fait cette besogne, cela finit par devenir bien insipide.

Les hommes ressemblent à des spectateurs, les uns assis sur des fauteuils velours, les autres sur la planche nue, la plupart debout, qui assistent tous les soirs au même drame, et bâillent tous à se détraquer la mâchoire; tous conviennent que cela est mortellement ennuyeux, qu'ils seraient beaucoup mieux dans leur lit, et cependant aucun ne veut quitter sa place.

Vivré, cela vaut-il la peine d'ouvrir les yeux? Toutes nos entreprises n'ont qu'un commencement; la maison que nous édifions est pour nos héritiers; la robe de chambre que nous faisons ou ter avec amour, pour envelopper notre vieillesse, servira à faire des langes à nos petits-enfants. Nous nous disons : Voilà la journée finie; nous allumons notre lampe, nous attisons notre feu, nous nous apprêtons à passer une douce et paisible soirée au coin de notre âtre : pan! pan! quelqu'un frappe à la porte; qui est là? c'est la mort : il faut partir. Quand nous avons tous les appétits de la jeunesse, que notre sang est plein de fer et d'alcool, nous n'avons pas un écu; quand nous n'avons plus ni dents, ni estomac, nous sommes millionnaires. Nous avons à peine le temps de dire à une femme : Je t'aime! à notre second baiser, c'est une vieille décrépite. Les empires sont à peine consolidés, qu'ils se croulent : ils ressemblent à ces fourmilières qu'élèvent avec grands efforts de pauvres insectes; quand il ne faut plus qu'un fétu pour les achever, un bœuf les effondre sous son large pied, une charrette sous sa roue. Ce que vous appelez la couche végétale de ce globe, c'est mille et mille linceuls superposés l'un sur l'autre par les générations. Ces grands noms qui retentissent dans la bouche des hommes, noms de capitales, de monarques, de généraux, ce sont des tessons de vieux empires qui résonnent. Vous ne faites pas un pas que vous ne souleviez autour de vous une poussière de mille choses détruites avant d'être achevées.

J'ai cinquante ans, j'ai déjà passé par quatre professions : j'ai été maître d'étude, soldat, maître d'école, et me voilà journaliste. J'ai été sur la terre et sur l'Océan, sous la tente et au coin de la cellule, entre les barreaux d'une prison et au milieu des espaces lib

de ce monde; j'ai obéi et j'ai commandé; j'ai eu des moments d'opulence et des années de misère. On m'a aimé et l'on m'a haï; on m'a applaudi et l'on m'a tourné en dérision. J'ai été fils et père, amant et époux; j'ai passé par la saison des fleurs et par celle des fruits, comme disent les poètes; je n'ai trouvé dans aucun de ces états que j'eusse beaucoup à me féliciter d'être enfermé dans la peau d'un homme, plutôt que dans celle d'un loup ou d'un renard, plutôt que dans la coquille d'une huître, dans l'écorce d'un arbre ou dans la pellicule d'une pomme de terre. Peut-être si j'étais rentier, rentier à cinquante mille francs surtout, je penserais différemment.

En attendant, mon opinion est que l'homme est une machine qui a été faite tout exprès pour la douleur; il n'a que cinq sens pour percevoir le plaisir, et la souffrance lui arrive par toute la surface de son corps : en quelque endroit qu'on le pique, il saigne; en quelque endroit qu'on le brûle, il vient une vésicule. Les poulmons, le foie, les entrailles ne peuvent lui donner aucune jouissance : cependant le poumon s'enflamme et le fait tousser : le foie s'obstrue et lui donne la fièvre; les entrailles se tordent et font la colique. Vous n'avez pas un nerf, un muscle, un tendon sous la peau, qui ne puisse vous faire crier de douleur.

Votre organisation se détraque à chaque instant comme une mauvaise pendule. Vous levez les yeux vers le ciel pour l'invoquer, et vous tombez dedans une fiente d'hirondelle qui les dessèche; vous allez au bal, une entorse vous saisit au pied, et il faut vous rapporter chez vous sur un matelas; aujourd'hui vous êtes un grand écrivain, un grand philosophe, un grand poète : un fil de votre cerceau se casse, on aura beau vous saigner, vous mettre de la glace sur la tête, demain vous ne serez qu'un pauvre fou.

La douleur se tient derrière tous vos plaisirs; vous êtes des plats gourmands qu'elle attire à elle avec un lardon d'agréable douleur. Vous êtes à l'ombre de votre jardin et vous vous écriez : Oh! la belle rose! et la rose vous pique; oh! le beau fruit! il y a une guêpe dedans, et le fruit vous mord.

Vous dites : Dieu nous a faits pour le servir et l'aimer. Cela n'est pas vrai. Il nous a faits pour souffrir. L'homme qui ne souffre pas est une machine mal faite, une créature manquée, un espiègle moral, un avorton de la nature. La mort n'est pas seulement la fin de la vie, elle en est le remède. On n'est nulle part aussi bien que dans un cercueil. Si vous m'en croyez, au lieu d'un pale-

tot neuf, allez vous commander un cercueil. C'est le seul habit qui ne gêne pas.

Ce que je viens de vous dire, vous le prendrez pour une idée philosophique, ou pour un paradoxe, cela m'est certes bien égal. Mais je vous prie au moins de l'agréer comme une préface, car je ne saurais vous en faire une meilleure ni qui convienne mieux à la triste et lamentable histoire que je vais avoir l'honneur de vous raconter.

Vous me permettez de faire remonter mon histoire jusqu'à la deuxième génération, comme celle d'un prince ou d'un héros dont on fait l'oraison funèbre. Vous n'y perdrez peut-être pas. Les mœurs de ce temps valaient bien celles du nôtre : le peuple portait des fers; mais il dansait avec et leur faisait rendre comme un bruit de castagnettes.

Car, faites-y attention, la gaieté s'accoste toujours de la servitude. C'est un bien que Dieu, le grand faiseur de compensations, a créé spécialement pour ceux qui vont sous la dépendance d'un maître ou sous la dure et lourde main de la pauvreté. Ce bien, il l'a fait pour les consoler de leurs misères, comme il a fait de certaines herbes pour fleurir entre les pavés qu'on foule aux pieds, certains oiseaux pour chanter sur les vieilles tours; comme il a fait la belle verdure du lierre pour sourire sur les mesures qui font la grimace.

La gaieté passe, ainsi que l'hirondelle, par-dessus les grands toits qui resplendissent. Elle s'arrête dans les cours des collèges à la porte des casernes, sur les salles moisies des prisons. Elle se pose, comme un beau papillon, sur la plume de l'écolier qui griffonne ses pensums. Elle trinque à la cantine avec les vieux grenadiers; et jamais elle ne chante si haut, — quand on la laisse chanter toutefois, — qu'entre les noires murailles où l'on enferme de malheureux.

Du reste la gaieté du pauvre est une espèce d'orgueil. J'ai été pauvre entre les plus pauvres, eh bien! je trouvais du plaisir à dire à la fortune : je ne me courberai pas sous ta main; je mangerai mon pain dur aussi fièrement que le dictateur Fabricius mangeait ses raves; je porterai ma misère comme les rois portent leur diadème; frappe tant que tu voudras, frappe encore : je répondrai à tes flagellations par des sarcasmes; je serai comme l'arbre qui fleurit quand on le coupe par le pied; comme la colonne dont l'ai-gle de métal reluit au soleil tandis que la pioche est à sa base.

Chers lecteurs, soyez contents de ces explications, je ne saurais vous en fournir de plus raisonnables.

Quelle différence de cet âge avec le nôtre ! l'homme constitutionnel n'est pas rieur, tant s'en faut.

Il est hypocrite, avare et profondément égoïste ; à quelque question qu'il se heurte le front, son front sonne comme un tiroir plein de gros sous.

Il est prétentieux et bouffi de vanité ; l'épicier appelle le confiseur, son voisin, son honorable ami, et le confiseur prie l'épicier d'agréer l'assurance de la considération distinguée avec laquelle il a l'honneur d'être, etc., etc.

L'homme constitutionnel a la manie de vouloir se distinguer du peuple. Le père est en blouse de coton bleu, et le fils en manteau d'Elbeuf. Aucun sacrifice ne coûte à l'homme constitutionnel pour assouvir sa manie de paraître quelque chose. Il veut ressembler aux bâtons flottants. Il vit de pain et d'eau, il se passe de feu en hiver, de bière en été, pour avoir un habit de drap fin, un gilet de cachemire, des gants jaunes. Quand on le regarde comme un homme comme il faut, il se regarde, lui, comme un grand homme.

Il est guindé et compassé ; il ne crie point, il ne rit pas tout haut, il ne sait où cracher, il ne fait pas un geste qui dépasse l'autre. Il dit très bien : Bonjour, Monsieur ; bonjour, Madame. Cela, c'est de la bonne tenue ; or, qu'est-ce que de la bonne tenue ? Un vernis menteur qu'on étale sur un morceau de bois afin de le faire passer pour un jonc. On se tient ainsi devant les dames. Soit ; mais, devant Dieu, comment faudra-t-il se tenir ?

Il est pédant, il supplée à l'esprit qu'il n'a pas par le purisme du langage, comme une bonne ménagère supplée aux meubles qui lui manquent par l'ordre et la propreté.

Il est toujours au régime. S'il assiste à un banquet, il est muet et préoccupé, il avale un bouchon pour un morceau de pain, et se sert de la crème pour de la sauce blanche. Il attend pour boire que l'on porte un toast. Il a toujours un journal dans sa poche, il ne parle que de traités de commerce et de lignes de chemin de fer, et il ne rit qu'à la Chambre.

Mais, à l'époque où je vous ramène, les mœurs des petites villes n'étaient pas encore fardées d'élégance ; elles étaient pleines d'un charmant laisser-aller et d'une simplicité tout aimable. Le caractère de cet heureux âge, c'était l'insouciance. Tous ces hom-

mes, navires ou coquilles de noix, s'abandonnaient les yeux fermés au courant de la vie, sans s'inquiéter où ils abordaient.

Les bourgeois ne sollicitaient pas d'emplois; ils ne thésaurisaient pas; ils vivaient chez eux dans une joyeuse abondance, et dépensaient leurs revenus jusqu'au dernier louis. Les marchands, rares alors, s'enrichissaient lentement, sans y mettre beaucoup de leur, et par la seule force des choses; les ouvriers travaillaient, non pour amasser, mais pour mettre les deux bouts l'un à côté de l'autre. Ils n'avaient point sur leurs talons cette terrible concurrence qui nous presse, qui nous crie sans cesse : Allons donc ! aussi ne s'en donnaient-ils qu'à leur aise; ils avaient nourri leurs pères, et, quand ils étaient vieux, leurs enfants devaient les nourrir à leur tour.

Tel était le sans façon de cette société en goguette, que tout le barreau et que les membres du tribunal eux-mêmes allaient au cabaret et y faisaient publiquement des orgies; de peur qu'on n'en ignorât, ils auraient volontiers appendu leur bonnet aux rameaux du bouchon. Tous ces gens, grands comme petits, semblaient n'avoir d'autres affaires que de s'amuser; ils ne s'ingéniaient qu'à mettre une bonne farce à exécution, ou à imaginer un bon conte. Ceux qui avaient alors de l'esprit, au lieu de le dépenser en intrigues, le dépensaient en plaisanteries.

Les oisifs, et ils étaient en grand nombre, se rassemblaient sur la place publique; les jours de marché étaient pour eux un jour de comédie. Les paysans qui venaient apporter leurs provisions à la ville étaient leurs martyrs; ils leur faisaient les cruautés les plus bouffonnes et les plus spirituelles; tous les voisins accouraient pour avoir leur part du spectacle. La police correctionnelle d'aujourd'hui prendrait les choses sur le ton du réquisitoire; mais la justice d'alors s'amusait comme les autres de ces scènes burlesques, et bien souvent elle y prenait un rôle.

Mon grand-père donc était porteur de contraintes; ma grand-mère était une petite femme à laquelle on reprochait de ne pouvoir voir, quand elle allait à l'église, si le bénitier était plein. Elle est restée dans ma mémoire comme une petite fille de soixante ans. Au bout de six ans de mariage, elle avait cinq enfants, tan garçons que filles; tout cela vivait avec le chétif bénéfice de mon grand-père, et se portait à merveille. On dînait sept avec trois harengs, mais on avait le pain et le vin à discrétion, car mon grand-père avait une vigne qui était une source intarissable de vin blanc

ous ces enfants étaient utilisés par ma grand'mère selon leur âge leurs forces. L'aîné, qui était mon père, s'appelait Gaspard ; il avait la vaisselle et allait à la boucherie, il n'y avait pas de canie dans la ville mieux apprivoisé que lui ; le cadet balayait la ambre ; le troisième tenait le quatrième sur ses bras, et le cinquième se roulait dans son berceau. Pendant ce temps-là ma grand'mère était à l'église, ou causait chez la voisine. Au demeurant tout allait bien, on arrivait cahin-caha sans faire de dettes jusqu'au bout de l'année. Les garçons étaient forts, les filles n'étaient pas mal, et le père et la mère étaient heureux.

Mon oncle Benjamin était domicilié chez sa sœur, il avait cinq pieds dix pouces, portait une grande épée au côté, avait un habit ratine écarlate, une culotte de même couleur et de même étoffe, des bas de soie gris de perle, et des souliers à boucles d'argent ; sur son habit frétillait une grande queue noire presque aussi longue que son épée, qui, allant et venant sans cesse, l'avait badigeonné de poudre, de sorte que l'habit de mon oncle ressemblait, avec ses teintes roses et blanches, à une brique sur champ écaillé. Mon oncle était médecin, voilà pourquoi il avait une épée. Je ne sais si les malades avaient grande confiance en lui ; mais lui, Benjamin, avait fort peu de confiance dans la médecine : il disait souvent d'un médecin avait assez fait quand il n'avait pas tué son malade. Quand mon oncle Benjamin avait reçu quelque pièce de trente sous, il allait acheter une grosse carpe et la donnait à sa sœur pour faire une matelote, dont se régalaient toute sa famille. Mon oncle Benjamin, au dire de tous ceux qui l'ont connu, était l'homme le plus gai, le plus drôle, le plus spirituel du pays, et il en eût été le plus... comment dirai-je pour ne pas manquer de respect à la mémoire de mon grand-oncle?... il en eût été le moins sobre, si le tumeur de la ville, le nommé Cicéron, n'eût partagé sa gloire.

Toutefois mon oncle Benjamin n'était pas ce que vous appelez vulgairement un ivrogne, gardez-vous de le croire. C'était un épiqueur qui poussait la philosophie jusqu'à l'ivresse, et voilà tout. Il avait un estomac plein d'élévation et de noblesse. Il aimait le vin, non pour lui-même, mais pour cette folie de quelques heures qu'il procure, folie qui déraisonne chez l'homme d'esprit d'une manière naïve, si piquante, si originale, qu'on voudrait toujours recommencer ainsi. S'il eût pu s'enivrer en lisant la messe, il eût lu la messe tous les jours. Mon oncle Benjamin avait des principes : il prétendait qu'un homme à jeun était un homme encore endormi ;

que l'ivresse eût été un des plus grands bienfaits du Créateur, et qu'elle n'eût fait mal à la tête, et que la seule chose qui donnât à l'homme la supériorité sur la brute, c'était la faculté de s'enivrer.

La raison, disait mon oncle, ce n'est rien ; c'est la puissance de sentir les maux présents, de se souvenir. Le privilège d'abdiquer sa raison est seul quelque chose. Vous dites que l'homme qui noie sa raison dans le vin s'abrutit : c'est un orgueil de castor qui vous fait tenir ce propos. Croyez-vous donc que la condition de la brute soit pire que la vôtre ? Quand vous êtes tourmenté par la faim, vous voudriez bien être ce bœuf qui paît dans l'herbe jusqu'au ventre ; quand vous êtes en prison, vous voudriez bien être l'oiseau qui fend d'une aile libre l'azur des cieux ; quand vous êtes sur le point d'être exproprié, vous voudriez bien être ce vilain limaçon auquel personne ne dispute sa coquille.

L'égalité que vous rêvez, la brute en est en possession. Il n'y a dans les forêts, ni rois, ni nobles, ni tiers-état. Le problème de la vie commune que cherchent en vain vos philosophes, de pauvres insectes, les fourmis, les abeilles, l'ont résolu depuis des milliers de siècles. Les animaux n'ont point de médecins ; ils ne sont ni borgnes, ni bossus, ni boiteux, ni bancals, et ils n'ont pas peur de l'enfer.

Mon oncle Benjamin avait vingt-huit ans. Il y avait trois ans qu'il exerçait la médecine ; mais la médecine ne lui avait pas fait des rentes, bien loin de là : il devait trois habits d'écarlate à son marchand de drap, trois années d'accommodage à son perruquier et il avait dans chacune des auberges les plus renommées de la ville un joli petit mémoire, sur lequel il n'y avait que quelques médecines de précaution à déduire.

Ma grand'mère avait trois ans de plus que Benjamin ; elle l'avait bercé sur ses genoux, porté dans ses bras, et elle se regardait comme son mentor. Elle lui achetait ses cravates et ses mouchoirs de poche, lui raccommodait ses chemises et lui donnait de bons conseils qu'il écoutait fort attentivement, il faut lui rendre cette justice, mais dont il ne faisait pas le moindre usage.

Tous les soirs régulièrement, après souper, elle l'engageait à prendre femme.

— Fi ! disait Benjamin, pour avoir six enfants comme Machabée, — c'est ainsi qu'il appelait mon grand-père, — et dîner avec les nageoires d'un hareng.

— Mais, malheureux, tu auras au moins du pain.

— Oui, du pain qui sera trop levé aujourd'hui, demain pas assez, et qui après-demain aura la rougeole ! Du pain ! qu'est-ce que c'est que cela ? C'est bon pour empêcher de mourir, mais ce n'est pas bon pour faire vivre. Je serai, ma foi, bien avancé quand j'aurai une femme qui trouvera que je mets trop de sucre dans mes fioles et trop de poudre dans ma queue, qui viendra me chercher à l'auberge, qui me fouillera quand je serai couché, et s'achètera trois mantelets pendant moi un habit.

— Mais tes créanciers, Benjamin, comment feras-tu pour les payer ?

— D'abord, tant qu'on a du crédit, c'est comme si l'on était riche, et quand vos créanciers sont pétris d'une bonne pâte de créancier, qu'ils sont patients, c'est comme si l'on n'en avait pas. Ensuite, que me faut-il pour me mettre au courant ? une bonne maladie épidémique. Dieu est bon, ma chère sœur, et ne laissera point dans l'embarras celui qui raccommode son plus bel ouvrage.

— Oui, disait mon grand-père, et qui le met si bien hors de service qu'il faut le porter en terre.

— Eh bien ! répondait mon oncle, c'est là l'utilité des médecins, sans eux le monde serait trop peuplé.

A quoi servirait-il que Dieu se donnât la peine de nous envoyer les maladies, s'il se trouvait des hommes qui pussent les guérir ?

— A ce compte, tu es un malhonnête homme, tu voles leur argent à ceux qui t'appellent.

— Non, je ne le leur vole pas, parce que je les rassure, que je leur donne l'espoir, et que je trouve toujours moyen de les faire rire. Cela vaut bien quelque chose.

Ma grand'mère, voyant que la conversation avait changé d'objet, prenait le parti de s'endormir.

## CHAPITRE II

Cependant une catastrophe terrible, que je vais avoir l'honneur de vous raconter de suite, ébranla les résolutions de Benjamin.

Un jour, mon cousin Page, avocat au bailliage de Clamecy, vint l'inviter avec Machecourt à faire la Saint-Yves. Le dîner devait avoir lieu à une guinguette renommée, située à deux portées de fusil du faubourg ; les convives étaient d'ailleurs gens choisis. Benjamin n'aurait pas donné cette soirée pour toute une

semaine de sa vie ordinaire. Aussi, après vêpres, mon grand-père, paré de son habit de noce, et mon oncle, l'épée au côté, étaient-ils au rendez-vous.

Les convives étaient presque tous réunis. Saint-Yves était magnifiquement représenté dans cette assemblée. Il y avait d'abord l'avocat Page, qui ne plaidait jamais qu'entre deux vins, le greffier du tribunal, qui s'était habitué à écrire en dormant; le procureur Rapin, qui, ayant reçu en présent d'un plaideur une feuille de vin piqué, le fit assigner pour qu'il eût à lui en faire tenir une meilleure; le notaire Arthus, qui avait mangé un saumon à son dessert; Millot-Rataut, poète et tailleur, auteur du Grand Noël; un vieil architecte, qui depuis vingt ans ne s'était pas dégrisé; M. Minxit, médecin des environs, qui consultait les urines; deux ou trois commerçants notables... par leur gaieté et leur appétit, et quelques chasseurs qui avaient abondamment pourvu la table de gibier. A la vue de Benjamin, tous les convives poussèrent une acclamation et déclarèrent qu'il fallait se mettre à table. Pendant les deux premiers services, tout alla bien. Mon oncle était charmant d'esprit et de saillies; mais au dessert les têtes s'exaltèrent : tous se mirent à crier à la fois. Bientôt la conversation ne fut plus qu'un cliquetis d'épigrammes, de gros mots, de saillies éclatant ensemble et cherchant à s'étouffer l'une l'autre, tout cela faisant un bruit semblable à celui d'une douzaine de verres qui s'entrechoquent à la fois.

— Messieurs, s'écria l'avocat Page, il faut que je vous régale de mon dernier plaidoyer. Voici l'affaire : « Deux ânes s'étaient pris de querelle dans un pré. Le maître de l'un, mauvais garnement s'il en est, accourt et bâtonne l'autre âne. Mais ce quadrupède n'était pas endurant, il mord notre homme au petit doigt. Le propriétaire de l'âne qui a mordu est cité par-devant M. le bailli comme responsable des faits et gestes de sa bête.

« J'étais l'avocat du défenseur. Avant d'arriver à la question de fait, dis-je au bailli, je dois vous éclairer sur la moralité de l'âne que je défends et sur celle du plaignant. Notre âne est un quadrupède tout à fait inoffensif; il jouit de l'estime de tous ceux qui le connaissent, et le garde-champêtre a pour lui une grande considération. Or, je défie l'homme qui est notre partie adverse d'en dire autant. Notre âne est porteur d'un certificat du maire de sa commune, — et ce certificat existait en effet, — qui atteste sa moralité et sa bonne conduite. Si le plaignant peut produire un

reil certificat, nous consentons à lui payer mille écus de dommages-intérêts. »

— Que saint Yves te bénisse ! dit mon oncle ; il faut que le poète illot-Rataut nous chante son Grand Noël.

A genoux, chrétiens, à genoux !

Voilà qui est éminemment lyrique. Ce ne peut être que le Saint-sprit qui lui ait inspiré ce beau vers.

— Fais-en donc autant, toi ! s'écria le tailleur, qui avait le bourgne très irascible.

— Pas si bête ! répondit mon oncle.

— Silence ! interrompit l'avocat Page frappant de toutes ses cés sur la table ; je déclare à la cour que je veux achever mon uidoyer.

— Tout à l'heure, dit mon oncle ; tu n'es pas encore assez ivre ur plaider.

— Et moi, je te dis que je plaiderai de suite. Qui es-tu, toi, cinq ds dix pouces, pour empêcher un avocat de parler ?

— Prends garde, Page, fit le notaire Arthus, tu n'es qu'un t nme de plume, et tu as affaire à un homme d'épée.

— Il t'appartient bien, à toi, homme de fourchette, mangeur c saumon, de parler des hommes d'épée ; pour que tu fisses peur à uelqu'un, toi, il faudrait qu'il fût cuit.

— Benjamin est en effet terrible, dit l'architecte. Il est comme l ion : d'un coup de sa queue il pourrait terrasser un homme.

— Messieurs, dit mon grand-père se levant, je me porte garant ur mon beau-frère, il n'a jamais répandu de sang qu'avec sa tette.

— Oserais-tu bien soutenir cela, Machecourt ?

— Et toi, Benjamin, oserais-tu bien soutenir le contraire ?

— Alors, tu vas me donner satisfaction à l'instant même de cette ilte ; et, comme nous n'avons ici qu'une épée, qui est la mienne, ais garder le fourreau, et tu vas prendre la lame.

Ion grand-père, qui aimait beaucoup son beau-frère, pour ne ut le contrarier accepta la proposition. Comme les deux adver- es se levaient :

— Un instant, Messieurs, dit l'avocat Page, il faut régler les ditions du combat.

Je propose que chacun des deux adversaires, de peur de cho avant le temps, tienne son témoin par le bras.

— Adopté! s'écrièrent tous les convives.

Bientôt Benjamin et Machecourt sont en présence.

— Y es-tu, Benjamin?

— Et toi, Machecourt?

De son premier coup d'épée mon grand-père coupa par le lieu le fourreau de Benjamin comme si c'eût été un salsifis, et fit sur le poignet une entaille qui devait le forcer, au moins pendant huit jours, à boire de la main gauche.

— Le maladroit! s'écria Benjamin, il m'a entamé.

— Eh! pourquoi, répondit mon grand-père avec une bonhomie charmante, as-tu une épée qui coupe?

— C'est égal, je veux ma revanche; et j'ai encore assez, pour faire demander grâce, de la moitié de ce fourreau.

— Non, Benjamin, reprit mon grand-père c'est à ton tour de prendre l'épée. Si tu me lardes, nous serons manche à manche, nous ne jouerons plus.

Les convives, dégrisés par cet accident, voulaient revenir à ville.

— Non, Messieurs, s'écria Benjamin de sa voix de stentor, chacun retourne à sa place; j'ai une proposition à vous faire. Machecourt, pour son coup d'essai, s'est conduit de la manière plus brillante; il est en état de se mesurer avec le plus meurtrier des barbiers, pourvu que celui-ci lui cède l'épée et garde le fourreau. Je propose de le nommer prévôt d'armes; ce n'est qu'à cette condition que je pourrai consentir à le laisser vivre; et même vous vous rendez à mon avis, je me déciderai à lui tendre la main gauche, attendu qu'il m'a estropié de la droite.

— Benjamin a raison, s'écrièrent une foule de voix, bravo, Benjamin! il faut recevoir Machecourt prévôt d'armes.

Et chacun de courir à sa place, et Benjamin de demander second dessert.

Cependant, la nouvelle de cet accident s'était répandue à Comécycy. En passant de bouche en bouche, elle s'était merveilleusement grossie, et, quand elle arriva à ma grand-mère, elle avait pris les proportions gigantesques d'un meurtre commis par un mari sur la personne de son frère.

Ma grand-mère, dans un corps d'une aune de long, portait un caractère plein de fermeté et d'énergie. Elle n'alla point chez

isins pousser de grands cris et se faire jeter du vinaigre à la figure. Avec cette présence d'esprit que donne la douleur aux âmes fortes, elle vit de suite ce qu'elle avait à faire. Elle fit coucher ses enfants, prit tout l'argent qu'il y avait à la maison et le peu de bijoux qu'elle possédait, afin de fournir à son mari les moyens de partir du pays s'il y avait lieu; fit un paquet de linge propre à faire des bandes et de la charpie pour panser le blessé en cas qu'il fût encore vivant, tira un matelas de son lit et pria un voisin de la suivre avec; puis, s'enveloppant dans sa cape, elle se dirigea sans s'arrêter vers la fatale guinguette. A l'entrée du faubourg, elle rencontra son mari qu'on ramenait en triomphe couronné de bouquets. Il était appuyé sur le bras gauche de Benjamin qui criait à voix déployée : « A tous présents faisons connaître que le sieur Lechecourt, huissier à verge de Sa Majesté, vient d'être nommé évêque d'armes, en récompense... »

— Chien d'ivrogne! s'écria ma grand'mère en apercevant Benjamin; et, ne pouvant résister à l'émotion qui depuis une heure l'agrippait, elle tomba sur le pavé. Il fallut la rapporter chez elle sur le matelas qu'elle avait destiné à son frère.

Pour celui-ci, il ne se souvint de sa blessure que le lendemain matin en mettant son habit; mais sa sœur avait une grosse fièvre. Elle fut huit jours dangereusement malade, et durant tout ce temps Benjamin ne quitta pas son chevet. Quand elle fut capable de se lever, il lui promit qu'il allait mener dorénavant une vie plus saine, et qu'il songeait décidément à payer ses dettes et à se marier.

La grand'mère fut bientôt rétablie. Elle chargea son mari de se mettre en quête d'une femme pour Benjamin.

Quelque temps de là, par un soir du mois de novembre, mon grand-père arrivait crotté jusqu'à l'échine, mais rayonnant.

— J'ai trouvé au delà de ce que nous espérions, s'écriait l'excellent homme en pressant les mains de son beau-frère; Benjamin, voilà riche maintenant, tu pourras manger des matelotes tant que tu voudras.

— Mais qu'as-tu donc trouvé? faisaient chacun de leur côté ma grand'mère et Benjamin.

— Une fille unique, une riche héritière, la fille du père Minxit, de lequel nous avons fait la Saint-Yves il y a un mois.

— De ce médecin de village qui consulte les urines?

— Précisément; il t'accepte sans restriction, il est charmé de

ton esprit; il te croit très propre, par ton allure et ta faconde, le seconder dans son industrie.

— Diable! faisait Benjamin en se grattant la tête, c'est que, ne me soucie pas de consulter les urines.

— Eh! grand niais! une fois que tu seras le gendre du père Minxit, tu l'enverras promener avec ses fioles, et tu amèneras femme à Clamecy.

— Oui, mais c'est que M<sup>lle</sup> Minxit est rousse.

— Elle n'est que blonde, Benjamin, je t'en donne ma parole d'honneur.

— On dirait, tant elle est piolée, qu'on lui a jeté une poignée de son par la figure.

— Je l'ai vue ce soir, je t'assure que ce n'est presque rien.

— Avec cela, elle a cinq pieds trois pouces; je crains véritablement de gâter la race humaine; nous ferons des enfants qui seront grands comme des perches.

— Tout ce que tu dis là, ce sont de mauvaises plaisanteries, fait sait ma grand'mère; j'ai rencontré hier ton marchand de drap, veut absolument être payé, et tu sais bien que ton perruquier veut plus t'accommoder.

— Ainsi vous voulez, ma chère sœur, que j'épouse M<sup>lle</sup> Minxit mais vous ne savez pas, vous, ce que cela veut dire, *Minxit*.

Et toi, Machecourt, le sais-tu?

— Sans doute, je le sais; cela veut dire le père Minxit.

— As-tu lu Horace, Machecourt?

— Non, Benjamin.

— Eh bien! Horace a dit : *Num minxit patrios cineres*. C'est coquin de prétérit défini qui me révolte; avec cela que ma chère sœur n'est plus malade. M. Minxit, M<sup>me</sup> Minxit, M. Rathery Benjamin Minxit, le petit Jean Rathery Minxit, le petit Pierre Rathery Minxit, la petite Adèle Rathery Minxit. Eh! mais, de notre famille il y aura de quoi faire tourner un moulin. Puis, à parler franchement, je ne me soucie guère de me marier. Il y a bien une chanson qui dit :

..... qu'on est heureux  
Dans les liens du mariage!

Mais cette chanson ne sait ce qu'elle chante. Ce ne peut être qu'un célibataire qui en soit l'auteur.

..... qu'on est heureux  
Dans les liens du mariage!

Cela serait bon, Machecourt, si l'homme était libre de se choisir une compagne; mais les nécessités de la vie sociale nous forcent toujours d'épouser d'une manière ridicule et contraire à nos penchants. L'homme épouse une dot, et la femme une profession. Puis, quand on a fait la noce tous ses beaux dimanches, qu'on est entré dans la solitude de son ménage, on s'aperçoit qu'on ne se convient pas. L'un est avare et l'autre prodigue, la femme est coquette et le mari jaloux, l'un aime à la bise et l'autre à droit ent; on voudrait être à mille lieues l'un de l'autre, mais il faut vivre dans le cercle de fer où l'on s'est enfermé, et rester ensemble *usque ad vitam æternam*.

— Est-ce qu'il est gris? dit mon grand-père à l'oreille de sa femme.

— Pourquoi? répondit celle-ci.

— C'est qu'il parle avec bon sens.

Cependant, on fit entendre raison à mon oncle et il fut convenu qu'il irait le lendemain dimanche voir M<sup>lle</sup> Minxit.

Claude TILLIER.

(A suivre.)

---

---

## CLAUDE TILLIER

---

*Mon Oncle Benjamin* est mieux qu'une rareté et une curiosité bibliographiques; c'est un roman qui n'a pas d'équivalent dans la littérature de ce siècle; roman de village et d'auberge; roman de pauvres gens; roman de sonneurs, de charretiers, de procureurs de médecins, de petits polissons, de femmes en cottes et en coiffes roman de la rue et du bois. Le choc des gobelets y alterne avec le bruit des éclats de rires. Mais c'est un roman honnête avant tout les acteurs sont tous des cœurs d'or; les intelligences, quelque chétives qu'elles soient, ont des rayonnements de probité; on se sent dans un bon milieu, en pays de franchise. On y barbote en pleines poules, en pleins canards, en pleins dindons; on y respire la saine et robuste odeur des fermes. C'est un roman comique rempli de bousculades, de gourmandes, de grosses farces, soit mais imprégné d'une vitalité singulière, et auquel il manque peu de chose pour être l'œuvre d'un maître. Maître inconscient, solidement équarri, d'une sincérité à toute épreuve, et très particulièrement doué du sens pittoresque.

Un roman tel que *Mon Oncle Benjamin*, avec ses côtés rudes et ses jovialités audacieuses, ne pouvait éclore à Paris. Aussi a-t-il été écrit en province, par un homme de la campagne, Claude Tillier, enfant du peuple, journaliste à Nevers. La physionomie de cet homme mérite d'être fixée, autant que son œuvre principale mérite d'être recueillie.

Ce fut une existence à la Rousseau et à la Goldsmith que l'existence de Claude Tillier. Né à Clamecy, en 1801, d'un père

errurier; boursier au lycée impérial de Bourges, soldat pendant six ans, professeur dans une pension, instituteur communal, il ne commença à écrire que vers 1830. Il rédigea un journal d'opposition à Clamecy, puis un autre à Nevers; et, lorsque ce dernier eut cessé de paraître, il fit des brochures et ne fit pas autre chose, — brochures politiques, brochures sur les questions et sur les hommes de son époque, sur la réforme électorale, sur les canqueroutes, sur les dotations princières, sur les miracles, sur les reliques, etc., etc.

Ces brochures eurent un grand retentissement dans leur zone départementale, quelques-unes forcèrent l'octroi de Paris et se virent reproduites dans le *National*. Timon (Cormenin) écrivait à Claude Tillier pour le féliciter et l'encourager.

C'est que depuis longtemps on n'avait écrit d'un tel style à Nevers. Le menuisier Maître Adam était joliment dépassé. Vigueur, esprit, bon sens, ingéniosité, raillerie, mesure, Claude Tillier a tout, et par-dessus tout, ce rayonnement d'une loyauté sans tache. Écoutez-le parler de lui-même; vous l'apprécierez mieux que par ce que je pourrais en dire :

« Ce nom de pamphlétaire que vous me jetez, je le ramasse, m'en fais un titre de gloire. Dire la vérité aux hommes, c'est, dès tout, un noble métier. Peu m'importe que quelques vieilles gales et deux ou trois scarabées, qui n'ont plus d'ailes, fassent urdonner autour de moi leurs petites colères, j'ai la conscience d'avoir fait un bon usage du peu d'intelligence que Dieu m'a dérivée. J'aime mieux être en paix avec moi-même qu'avec autrui...  
« Comme écrivain, qu'ont-ils à me reprocher? J'ai toujours pris parti pour le faible contre le fort, toujours demeuré sous les tentes défilées des vaincus et couché à leur dur bivouac... Je n'ai qu'un nom ignoré, perdu parmi ces noms que la cité roule tous les jours dans sa vaste bouche. Toutefois, j'ai la prétention de croire que ma plume est utile à quelques-uns. La haie est humble, ses rameaux trempent dans l'herbe; mais elle pique de ses épines le cultivateur qui veut envahir l'héritage d'autrui, elle donne ses mors sauvages à la bergère qui passe, et les petits oiseaux tressaillent en sûreté leur nid entre ses branches. J'aime mieux être une humble haie qu'un grand arbre inutile. »

On retrouve continuellement ces touches agrestes dans Claude Tillier, et le ton satirique en est singulièrement attendri. C'est sa

manière; elle lui est toute personnelle et charmante. On ne l'a pimitée, mais on a imité (sans en rien dire) d'autres faces ou plut d'autres facettes de son talent. Proudhon procède quelquefois Tillier, ainsi que l'a remarqué M. J. Pollio.

La manie de comparaisons que l'on a en France a fait quelque fois comparer Claude Tillier à Paul-Louis Courier. Est-ce que tous les pamphlétaires ne se ressemblent pas par certains points? Claude Tillier eut la verve comme Paul-Louis; c'était bien le moins mais on chercherait en vain chez ce dernier ces confidences intimes qui abondent chez Tillier, ces retours familiers, et trop souvent douloureux, sur le passé. Je ne peux résister au désir de citer un épisode attendrissant de sa jeunesse, qu'il s'arrête à conter le milieu d'un de ses pamphlets. C'était à l'époque où, âgé de dix-neuf ans, il exerçait la profession de maître d'étude. On venait le renvoyer sous un prétexte quelconque :

« J'avais réglé mon compte avec M. R. Il me revenait vingt-deux francs cinquante centimes qu'il me donna. Je les sentais tressaillir dans ma poche.

« J'eus bientôt rassemblé mes hardes. Je n'avais d'autre maquette qu'une vieille cravate noire nouée par les quatre coins, et il y avait dedans plus de papiers griffonnés que de linge...

« Près de la grande porte était un enfant qui semblait attendre quelqu'un. C'était un petit écolier de quatrième, mon voisin de table dans la salle d'étude et auquel j'aidais souvent à faire ses variations. Aussitôt qu'il me vit, il courut à moi, et me présentant un rectangle enveloppé de papier blanc :

« — Je vous en prie, Monsieur, prenez cela, c'est du chocolat à la vanille. Je sais que vous ne gagniez pas beaucoup d'argent chez M. R.; cela vous fera quelques déjeuners. Ne craignez pas de me priver : voici les étrennes, maman me donnera d'autre chocolat, et vous, peut-être, personne ne vous donnera rien.

« Cette marque d'amitié si imprévue me bouleversa. J'ai, malgré moi, l'émotion fort niaise et le sentiment tout à fait dépourvu de finesse d'esprit. Au lieu de remercier ce charmant enfant, je me mis à pleurer comme un grand imbécile. Lui, cependant, cherchait à glisser son paquet dans la poche de mon habit; et moi, les yeux troublés de larmes, incapable de prononcer un seul mot, j'essayais, mais inutilement, d'arrêter ses mains. Aussitôt que le chocolat fut dans ma poche, le cher petit espiègle prit légèrement sa volée, comme un oiseau qu'on force à changer de buisson.

« A quelque distance de là, je l'aperçus sur la terrasse. »

Ce sont de semblables touches, c'est un pareil courant d'émotion, qui font de Claude Tillier un pamphlétaire original et en dehors de toutes comparaisons!

D'essence démocratique, sans ostentation, ferme et doux, déiste, il avait accepté tous les inconvénients de son état. Marié, père de deux enfants, pauvre jusqu'au pain noir, il ne broncha jamais dans sa voie. Parfois, cependant, on le surprend en flagrant délit de regrets et de mélancolie, comme dans cet adorable passage :

« En ce moment, je suis là, accoudé sur la fenêtre de mon atelier, contemplant cette belle vallée de la Nièvre qui s'emplit l'ombre et ressemble, avec sa forêt de peupliers, à un champ garni de gigantesques épis verts. Le soleil se couche derrière moi; ses derniers rayons allument comme un brasier les ardoises du moulin; ils illuminent la cime vacillante des peupliers et bordent de franges roses les petits nuages qui passent à l'horizon.

« Dans le lointain, les pâles fumées de Pont-Saint-Ours ondoient et s'en vont, emportées par le vent, comme une procession de lancs fantômes qui défile. La Nièvre, cette laborieuse naïade que les tanneurs forcent du matin au soir à laver leurs peaux, a fini sa tournée; elle se promène libre et tranquille entre ses roseaux et tapote doucement sous les racines des saules. A cette heure si elle et si douce, je sens à ma vieille lyre de poète une corde qui se réveille; j'aimerais à décrire ces riants tableaux,.. Mais, hélas! quand je voudrais peindre et chanter, il faut que j'écrive, que je martèle des phrases agressives contre mes adversaires. Quand mon âme s'emplit comme ce vallon de paix et de silence, il faut que j'y tienne la colère éveillée. »

Il se promet d'aller revoir, vers les premiers jours d'automne, les campagnes de Clamecy, où sont tous ceux qu'il aime, sa mère ou son frère.

« Je veux encore écouter les flots amis de ma rivière de Beuvron, les écouter longtemps. L'eau qui mord par le pied mon vieux radeau de la Petite-Vanne l'a-t-elle renversé? A-t-il encore à ses côtés beaucoup de mousse et de petites fleurs bleues? Je veux encore passer une heure sous son ombre, contemplant tantôt ces pairs rubans d'hirondelles qui flottent dans les cieux, tantôt ces langues traînées de feuilles jaunes qui s'en vont tristement au courant de l'eau comme un convoi qui passe. »

Ces quelques lignes étaient écrites quelque temps avant sa mort; cela se voit, cela se sent.

J'en ai cité assez pour montrer quel maître ès style il y avait là. Quand on est un imagier de cette valeur, on fait du roman. C'est ce que Claude Tillier a fait, mais avec trop de discrétion. *Mon Oncle Benjamin* est un récit humoristique qui appelait plusieurs pendants. Les raffinés de critique y retrouveront la veine de Diderot dans *Jacques le Fataliste*, avec un amour plus large du genre humain. Les derniers moments d'un de ses personnages, M. Minxit, atteignent à la plus haute émotion dans la simplicité.

Usé, miné par une maladie de poitrine qu'il avait contractée depuis longtemps, Claude Tillier est mort avant l'âge, le 12 octobre 1844.

Ses amis lui ont élevé un buste sur sa tombe, dans le cimetière de Nevers. Une rue de Clamecy porte son nom. Enfin nous venons à notre tour, faire devoir de lettré par cette édition exceptionnelle Claude Tillier se survivra. Il y a des justices.

Charles MONSELET.

---

---

# ADIEU <sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

Philippe, enveloppé d'une pelisse à laquelle il devait sa conservation et son énergie, se mit à courir en frappant de ses pieds la neige durcie, pour entretenir la chaleur. A peine le major eut-il fait cinquante pas, qu'il aperçut un feu considérable à la place où, depuis le matin, il avait laissé sa voiture sous la garde d'un vieux soldat. Une inquiétude horrible s'empara de lui. Comme tous ceux qui, pendant cette déroute, furent dominés par un sentiment puissant, il trouva, pour secourir ses amis, des forces qu'il n'aurait pas eues pour se sauver lui-même. Il arriva bientôt à quelques pas d'un pli formé par le terrain, et au fond duquel il avait mis à l'abri des boulets une jeune femme, sa compagne d'enfance et son bien le plus cher!

A quelques pas de la voiture, une trentaine de traînards étaient réunis devant un immense foyer qu'ils entretenaient en y jetant des branches, des dessus de caissons, des roues et des panneaux de voitures. Ces soldats étaient, sans doute, les derniers venus de ceux qui, depuis le large sillon décrit par le terrain au bas de l'udzianka jusqu'à la fatale rivière, formaient comme un océan de feux, de baraques, une mer vivante agitée par des mouvements presque insensibles, et d'où il s'échappait un bruissement, parfois mêlé d'éclats terribles. Poussés par la faim et par le désespoir, ces malheureux avaient probablement visité de force la voie. Le vieux général et la jeune femme qu'ils y trouvèrent couchés sur des hardes, enveloppés de manteaux et de pelisses, gisaient en ce moment accroupis devant le feu. L'une des portières de la voiture

1) Voir le numéro du 5 novembre 1894.

était brisée. Aussitôt que les hommes placés autour du feu entendirent le pas du cheval et du major, il s'éleva parmi eux un cri de rage inspiré par la faim :

— Un cheval ! un cheval !

Les voix ne formèrent qu'une seule voix.

— Retirez-vous ! gare à vous ! s'écrièrent deux ou trois soldats en ajustant le cheval.

Philippe se mit devant sa jument en disant : — Gredins ! j'ai vais vous culbuter tous dans votre feu. Il y a des chevaux morts là haut ! Allez les chercher.

— Est-il farceur, cet officier-là ! Une fois, deux fois, te déranges-tu ? répliqua un grenadier colossal. Non ! Eh bien, comme tu voudras, alors.

Un cri de femme domina la détonation. Philippe ne fut heureusement pas atteint ; mais Bichette, qui avait succombé, se débatta contre la mort ; trois hommes s'élançèrent et l'achevèrent à coup de baïonnette.

— Cannibales ! laisse-moi prendre la couverture et mes pistolets, dit Philippe au désespoir.

— Va pour les pistolets, répliqua le grenadier. Quant à la couverture, voilà un fantassin qui depuis deux jours *n'a rien dans sa fanal*, et qui grelotte avec son méchant habit de vinaigre. C'est notre général...

Philippe garda le silence en voyant un homme dont la chaussure était usée, le pantalon troué en dix endroits, et qui n'avait sur la tête qu'un mauvais bonnet de police chargé de givre. Il s'empressa de prendre ses pistolets. Cinq hommes amenèrent la jument devant le foyer, et se mirent à la dépecer avec autant d'adresse qu'auraient pu le faire des garçons bouchers de Paris. Les morceaux étaient miraculeusement enlevés et jetés sur des charbons. Le major alla se placer auprès de la femme qui avait poussé un cri d'épouvante en le reconnaissant ; il la trouva immobile, assise sur un coussin de la voiture et se chauffant ; elle le regarda silencieusement, sans lui sourire. Philippe aperçut alors près de lui le soldat auquel il avait confié la voiture ; le pauvre homme était blessé. Accablé par le nombre, il venait de céder aux trainards qui l'avaient attaqué ; mais, comme le chien qui a défendu jusqu'au dernier moment le dîner de son maître, il avait pris sa part du butin, et s'était fait une espèce de manteau avec un drap blanc. En ce moment, s'occupait à retourner un morceau de la jument, et le major vit s'

La figure la joie que lui causaient les apprêts du festin. Le comte de Vandières, tombé depuis trois jours comme en état d'enfance, était sur un coussin, près de sa femme, et regardait d'un œil fixe ces flammes dont la chaleur commençait à dissiper son engourdissement. Il n'avait pas été plus ému du danger et de l'arrivée de Philippe que du combat par suite duquel sa voiture venait d'être pillée. D'abord Sucey saisit la main de la jeune comtesse, comme pour lui donner un témoignage d'affection et lui exprimer la douleur qu'il prouvait de la voir réduite à la dernière misère; mais il resta silencieux près d'elle, assis sur un tas de neige qui ruisselait en fonçant, et céda lui-même au bonheur de se chauffer, en oubliant le péril, en oubliant tout. Sa figure contracta malgré lui une expression de joie presque stupide, et il attendit avec impatience que le jambon de jument donné à son soldat fût rôti. L'odeur de cette viande charbonnée irritait sa faim, et sa faim faisait taire son cœur, son courage et son amour. Il contempla sans colère les résultats du pillage de sa voiture. Tous les hommes qui entouraient le foyer s'étaient partagé les couvertures, les coussins, les pelisses, les robes, les vêtements d'homme et de femme appartenant au comte, à la comtesse et au major. Philippe se retourna pour voir si l'on pouvait encore tirer parti de la caisse. Il aperçut, à la lueur des flammes, l'or, les diamants, l'argenterie, éparpillés sans que personne songeât à s'en approprier la moindre parcelle. Chacun des individus réunis par le hasard autour de ce feu gardait un silence qui trahait quelque chose d'horrible, et ne faisait que ce qu'il jugeait nécessaire à son bien-être. Cette misère était grotesque. Les figures, décomposées par le froid, étaient enduites d'une couche de boue noire laquelle les larmes traçaient, à partir des yeux jusqu'au bas des joues, un sillon qui attestait l'épaisseur de ce masque. La malpropreté de leurs longues barbes rendait ces soldats encore plus hideux. Les uns étaient enveloppés dans des châles de femme; les autres portaient des chabraques de cheval, des couvertures crotées, des haillons empreints de givre qui fondait; quelques-uns avaient un pied dans une botte et l'autre dans un soulier; enfin il n'y avait personne dont le costume n'offrit une singularité risible. En présence de choses si plaisantes, ces hommes restaient graves et sombres. Le silence n'était interrompu que par le craquement du bois, par les pétilllements de la flamme, par le lointain murmure du canap, et par les coups de sabre que les plus affamés donnaient à la bûche pour en arracher les meilleurs morceaux. Quelques mal-

heureux, plus las que les autres, dormaient, et si l'un d'eux venait à rouler dans le foyer, personne ne le relevait. Ces logiciens sévères pensaient que s'il n'était pas mort, la brûlure devait l'avertir de se mettre en un lieu plus commode. Si le malheureux se réveillait dans le feu et périssait, personne ne le plaignait. Quelques soldats se regardaient, comme pour justifier leur propre insouciance par l'indifférence des autres. La jeune comtesse eut deux fois ce spectacle, et resta muette. Quand les différents morceaux que l'on avait mis sur des charbons furent cuits, chacun satisfait sa faim avec cette gloutonnerie qui, vue chez les animaux, nous semble dégoûtante.

— Voilà la première fois qu'on aura vu trente fantassins sur un cheval, s'écria le grenadier qui avait abattu la jument.

Ce fut la seule plaisanterie qui attestât l'esprit national.

Bientôt la plupart de ces pauvres soldats se roulèrent dans leurs habits, se placèrent sur des planches, sur tout ce qui pouvait le préserver du contact de la neige, et dormirent, nonchalants du lendemain. Quand le major fut réchauffé et qu'il eut apaisé sa faim un invincible besoin de dormir lui appesantit les paupières. Pendant le temps assez court que dura son débat avec le sommeil, il contempla cette jeune femme qui, s'étant tournée la figure vers le feu pour dormir, laissait voir ses yeux clos et une partie de son front elle était enveloppée dans une pelisse fourrée et dans un gros manteau de dragon; sa tête portait sur un oreiller taché de sang; son bonnet d'astrakan, maintenu par un mouchoir noué sous le cou lui préservait le visage du froid autant que cela était possible; elle s'était caché les pieds dans le manteau. Ainsi roulée sur elle-même elle ne ressemblait réellement à rien. Était-ce la dernière des vandières? était-ce cette charmante femme, la gloire d'un amant, la reine des bals parisiens? Hélas! l'œil même de son ami le plus dévoué n'apercevait plus rien de féminin dans cet amas de linges et de haillons. L'amour avait succombé sous le froid dans le cœur d'une femme. A travers les voiles épais que le plus irrésistible des sommeils étendait sur les yeux du major, il ne voyait plus le major et la femme que comme deux points. Les flammes du foyer, ces figures étendues, ce froid terrible qui rugissait à trois pas d'une chaleur fugitive, tout était rêve. Une pensée importune effraya Philippe. « Nous allons tous mourir, si je dors; je ne veux pas dormir, » se disait-il. Il dormait. Une clameur terrible et une explosion réveillèrent M. de Sucey après une heure de sommeil. Le sentiment de son devoir, le péril de son amie retombèrent tout à coup

sur son cœur. Il jeta un cri semblable à un rugissement. Lui et son soldat étaient seuls debout. Ils virent une mer de feu qui découpaient devant eux, dans l'ombre de la nuit, une foule d'hommes, en dévorant les bivouacs et les cabanes; des cris de désespoir, des hurlements; ils aperçurent des milliers de figures désolées et de faces furieuses. Au milieu de cet enfer, une colonne de soldats se faisait un chemin vers le pont, entre deux haies de cadavres.

— C'est la retraite de notre arrière-garde, s'écria le major. Plus d'espoir.

— J'ai respecté votre voiture, Philippe, dit une voix amie.

En se retournant, Suzy reconnut le jeune aide de camp à la lueur des flammes.

— Ah! tout est perdu, répondit le major. Ils ont mangé mon cheval. D'ailleurs, comment pourrais-je faire marcher ce stupide général et sa femme?

— Prenez un tison, Philippe, et menacez-les!

— Menacer la comtesse!

— Adieu! s'écria l'aide de camp. Je n'ai que le temps de passer cette fatale rivière, et il le faut! J'ai une mère en France! Quelle nuit! Cette foule aime mieux rester sur la neige, et la plupart de ces malheureux se laissent brûler plutôt que de se lever. Il est quatre heures, Philippe! Dans deux heures, les Russes commenceront à remuer. Je vous assure que vous verrez la Bérésina encore une fois chargée de cadavres. Philippe, songez à vous! Vous n'avez pas de chevaux, vous ne pouvez pas porter la comtesse; ainsi, allons, venez avec moi, dit-il en le prenant par le bras.

— Mon ami, abandonner Stéphanie!

Le major saisit la comtesse, la mit debout, le secoua avec la rudesse d'un homme au désespoir, et la contraignit de se réveiller. Elle le regarda d'un œil fixe et mort.

— Il faut marcher, Stéphanie, ou nous mourons ici.

Pour toute réponse, la comtesse essayait de se laisser aller à terre pour dormir. L'aide de camp saisit un tison et l'agita devant la figure de Stéphanie.

— Sauvons-la malgré elle! s'écria Philippe en soulevant la comtesse, qu'il porta dans la voiture.

Il revint implorer l'aide de son ami. Tous deux prirent le vieux général, sans savoir s'il était mort ou vivant, et le mirent auprès de sa femme. Le major fit rouler avec le pied chacun des hommes qui gisaient à terre, leur reprit ce qu'ils avaient pillé, entassa tou-

tes les hordes sur les deux époux, et jeta dans un coin de la voiture quelques lambeaux rôtis de sa jument.

— Que voulez-vous donc faire ? lui dit l'aide de camp.

— La traîner, dit le major.

— Vous êtes fou.

— C'est vrai ! s'écria Philippe, en se croisant les bras sur la poitrine.

Il parut tout à coup saisi par une pensée de désespoir.

— Toi, dit-il en saisissant le bras valide de son soldat, je te le confie pour une heure ! Songe que tu dois plutôt mourir que de laisser approcher qui que ce soit de cette voiture.

Le major s'empara des diamants de la comtesse, les tint d'une main, tira de l'autre son sabre, se mit à frapper rageusement ceux des dormeurs qu'il jugeait devoir être les plus intrépides, et réussit à réveiller le grenadier colossal et deux autres hommes dont il était impossible de connaître le grade.

— Nous sommes *flambés*, leur dit-il.

— Je le sais bien, répondit le grenadier, mais ça m'est égal.

— Eh bien ! mort pour mort, ne vaut-il pas mieux vendre sa vie pour une jolie femme, et risquer de revoir encore la France ?

— J'aime mieux dormir, dit un homme en se roulant sur la neige, et si tu me tracasses encore, major, je te *fiche* mon briquet dans le ventre !

— De quoi s'agit-il, mon officier ? reprit le grenadier. Cet homme est ivre ! C'est un Parisien, ça aime ses aises.

— Ceci sera pour toi, brave grenadier ! s'écria le major en lui présentant une rivière de diamants, si tu veux me suivre et te battre comme un enragé. Les Russes sont à dix minutes de marche ils ont des chevaux ; nous allons marcher sur leur première batterie et ramener deux lapins.

— Mais les sentinelles, major ?

— L'un de nous trois, dit-il au soldat. Il s'interrompt, regarda l'aide de camp : — Vous venez, Hippolyte, n'est-ce pas ?

Hippolyte consentit par un signe de tête.

— L'un de nous, reprit le major, se chargera de la sentinelle. D'ailleurs, ils dorment peut-être aussi, ces sacrés Russes.

— Va, major, tu es un brave ! Mais tu me mettras dans ton belingot ? dit le grenadier.

— Oui, si tu ne laisses pas ta peau là-haut... Si je succombais, Hippolyte, et toi, grenadier, dit le major en s'adressant

ses deux compagnons, promettez-moi de vous dévouer au salut de la comtesse.

— Convenu, s'écria le grenadier.

Ils se dirigèrent vers la ligne russe, sur les batteries qui avaient si cruellement foudroyé la masse de malheureux gisant sur le bord de la rivière. Quelques moments après leur départ, le galop de deux chevaux retentissait sur la neige, et la batterie réveillée envoyait des volées qui passaient sur la tête des dormeurs; le pas des chevaux était si précipité, qu'on eût dit des maréchaux battant du fer. Le généreux aide de camp avait succombé. Le grenadier athlétique était sain et sauf. Philippe, en défendant son ami, avait reçu un coup de baïonnette dans l'épaule; néanmoins, il se cramponnait aux crins du cheval, et le serrait si bien avec ses jambes, que l'animal se trouvait pris comme dans un étau.

— Dieu soit loué, s'écria le major en retrouvant son soldat immobile et la voiture à sa place.

— Si vous êtes juste, mon officier, vous me ferez avoir la croix. Nous avons joliment joué de la clarinette et du bancal, hein?

— Nous n'avons encore rien fait! Attelons les chevaux. Prenez vos cordes.

— Il n'y en a pas assez.

— Eh bien, grenadier, mettez-moi la main sur ces dormeurs, servez-vous de leurs châles, de leur linge...

— Tiens! il est mort, ce farceur-là! s'écria le grenadier, en défilant le premier auquel il s'adressa. Ah! c'te farce, ils sont morts!

— Tous?

— Oui, tous! Il paraît que le cheval est indigeste quand on le jette à la neige.

Ces paroles firent trembler Philippe. Le froid avait redoublé.

— Dieu, perdre une femme que j'ai déjà sauvée vingt fois!

Le major secoua la comtesse en criant: — Stéphanie! Stéphanie! La jeune femme ouvrit les yeux.

— Madame! nous sommes sauvés.

— Sauvés! répéta-t-elle en retombant.

Les chevaux furent attelés tant bien que mal. Le major, tenant le sabre de sa meilleure main, gardant les guides de l'autre, armé de ses pistolets, monta sur un des chevaux, et le grenadier sur le second. Le vieux soldat, dont les pieds étaient gelés, avait été jeté en travers de la voiture, sur le général et sur la comtesse.

Excités à coups de sabre, les chevaux emportèrent l'équipage avec une sorte de furie dans la plaine, où d'innombrables difficultés attendaient le major. Bientôt, il fut impossible d'avancer sans risquer d'écraser des hommes, des femmes et jusqu'à des enfants endormis, qui tous refusaient de bouger quand le grenadier les éveillait. En vain M. de Sucey chercha-t-il la route que l'arrière-garde s'était frayée naguère au milieu de cette masse d'hommes elle s'était effacée comme s'efface le sillage du vaisseau sur la mer il n'allait qu'au pas, le plus souvent arrêté par des soldats qui le menaçaient de tuer ses chevaux.

— Voulez-vous arriver? lui dit le grenadier.

— Au prix de tout mon sang, au prix du monde entier, répondit le major.

— Marche! On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs.

Et le grenadier de la garde poussa les chevaux sur les hommes ensanglanta les roues, renversa les bivouacs, en se traçant un double sillon de morts à travers ce champ de têtes. Mais rendons lui la justice de dire qu'il ne se fit jamais faute de crier d'une voix tonnante : — Gare donc, charognes!

— Les malheureux! s'écria le major.

— Bah! ça ou le froid, ça ou le canon! dit le grenadier en animant les chevaux et les piquant de la pointe de son briquet.

Une catastrophe qui aurait dû leur arriver bien plus tôt, et dont un hasard fabuleux les avait préservés jusque-là, vint tout à coup les arrêter dans leur marche. La voiture versa.

— Je m'y attendais, s'écria l'imperturbable grenadier. Oh! oh! le camarade est mort.

— Pauvre Laurent! dit le major.

— Laurent! N'est-il pas du 5<sup>e</sup> chasseurs.

— Oui.

— C'est mon cousin. Bah! la chienne de vie n'est pas aussi heureuse pour qu'on la regrette par le temps qui fait.

La voiture ne fut pas relevée, les chevaux ne furent pas dégagés sans une perte de temps immense, irréparable. Le choc avait été si violent que la jeune comtesse, réveillée et tirée de son engourdissement par la commotion, se débarrassa de ses vêtements se leva.

— Philippe, où sommes-nous? s'écria-t-elle d'une voix douce en regardant autour d'elle.

— A cinq cents pas du pont. Nous allons passer la Bérésin

De l'autre côté de la rivière, Stéphanie, je ne vous tourmenterai plus, je vous laisserai dormir, nous serons en sûreté, nous gagnons tranquillement Wilna. Dieu veuille que vous ne sachiez jamais ce que votre vie aura coûté!

— Tu es blessé?

— Ce n'est rien.

L'heure de la catastrophe était venue. Le canon des Russes annonça le jour. Maîtres de Studzianka, ils fondroyèrent la plaine; aux premières lueurs du matin, le major aperçut leurs colonnes se mouvoir et se former sur les hauteurs. Un cri d'alarme s'éleva au sein de la multitude, qui fut debout en un moment. Chacun comprit instinctivement son péril, et tous se dirigèrent vers le pont par un mouvement de vague. Les Russes descendaient avec la rapidité de l'incendie. Hommes, femmes, enfants, chevaux, tout se précipita sur le pont. Heureusement, le major et la comtesse se trouvaient encore éloignés de la rive. Le général Éblé venait de faire tirer le feu aux chevaux de l'autre bord. Malgré les avertissements donnés à ceux qui envahissaient cette planche de salut, personne ne voulut reculer. Non seulement le pont s'abîma chargé de monde, mais l'impétuosité du flot d'hommes lancés vers cette fautive berge était si furieuse, qu'une masse humaine fut précipitée dans les eaux comme une avalanche. On n'entendit pas un cri, mais un bruit sourd d'une pierre qui tombe à l'eau; puis la Bérésina fut couverte de cadavres. Le mouvement rétrograde de ceux qui se retirèrent dans la plaine pour échapper à cette mort fut si violent, que leur choc contre ceux qui marchaient en avant fut si terrible, qu'un grand nombre de gens moururent étouffés. Le comte et la comtesse de Vandières durent la vie à leur voiture. Les chevaux, après avoir écrasé, pétri une masse de mourants, périrent écrasés, et les hommes aux pieds par une trombe humaine qui se porta sur la rive. Le major et le grenadier trouvèrent leur salut dans leur force. Ils réussirent pour n'être pas tués. Cet ouragan de faces humaines, ce reflux de corps animés par un même mouvement eut pour résultat de laisser pendant quelques moments la rive de la Bérésina déserte. La multitude s'était rejetée dans la plaine. Si quelques hommes se lancèrent à la rivière du haut de la berge, ce fut sans espoir dans l'espoir d'atteindre l'autre rive qui, pour eux, était la dernière, que pour éviter les déserts de la Sibérie. Le désespoir devint une égide pour quelques gens hardis. Un officier sauta de glaçon en glaçon jusqu'à l'autre bord; un soldat rampa miraculeuse-

ment sur un amas de cadavres et de glaçons. Cette immense population finit par comprendre que les Russes ne tueraient pas vingt mille hommes sans armes, engourdis, stupides, qui ne se défendaient pas, et chacun attendit son sort avec une horrible résignation. Alors le major, son grenadier, le vieux général et sa femme restèrent seuls, à quelques pas de l'endroit où était le pont. Ils étaient là, tous quatre debout, les yeux secs, silencieux entourés d'une masse de morts. Quelques soldats valides, quelque officiers auxquels la circonstance rendait toute leur énergie se trouvaient avec eux. Ce groupe assez nombreux comptait environ cinquante hommes. Le major aperçut à deux cents pas de lui les ruines du pont fait pour les voitures, et qui s'était brisé l'avant-veille.

— Construisons un radeau! s'écria-t-il.

A peine avait-il laissé tomber cette parole que le groupe entier courut vers ces débris. Une foule d'hommes se mit à ramasser des crampons de fer, à chercher des pièces de bois, des cordes; enfin tous les matériaux nécessaires à la construction du radeau. Une vingtaine de soldats et d'officiers armés formèrent une garde commandée par le major pour protéger les travailleurs contre les attaques désespérées que pourrait tenter la foule en devinant leur dessein. Le sentiment de la liberté qui anime les prisonniers et leur inspire des miracles ne peut pas se comparer à celui qui faisait agir en ce moment ces malheureux Français.

— Voilà les Russes! voilà les Russes! criaient aux travailleurs ceux qui les défendaient.

Et les bois criaient, le plancher croissait de largeur, de hauteur, de profondeur. Généraux, soldats, colonels, tous pliaient sous le poids des roues, des fers, des cordes, des planches; c'était une image réelle de la construction de l'arche de Noé. La jeune comtesse, assise auprès de son mari, contemplait ce spectacle avec regret de ne pouvoir contribuer en rien à ce travail; cependant elle aidait à faire des nœuds pour consolider les cordages. Enfin, le radeau fut achevé. Quarante hommes le lancèrent dans les eaux de la rivière, tandis qu'une dizaine de soldats tenaient les cordes qui devaient servir à l'amarrer près de la berge. Aussitôt que les constructeurs virent leur embarcation flottant sur la Bérésina, ils se jetèrent du haut de la rive avec un horrible égoïsme. Le major craignant la fureur de ce premier mouvement, tenait Stéphanie et le général par la main; mais il frissonna quand il vit l'embarcati-

noire de monde et les hommes pressés dessus comme des spectateurs au parterre d'un théâtre.

— Sauvages! s'écria-t-il, c'est moi qui vous ai donné l'idée de faire le radeau; je suis votre sauveur, et vous me refusez une place.

Une rumeur confuse servit de réponse. Les hommes placés au bord du radeau, et armés de bâtons qu'ils appuyaient sur la perche, poussaient avec violence le train de bois, pour le lancer vers l'autre bord, et lui faire fendre les glaçons et les cadavres.

— Tonnerre de Dieu! je vous *fiche* à l'eau si vous ne recevez pas le major et ses deux compagnons, s'écria le grenadier, qui leva son sabre, empêcha le départ, et fit serrer les rangs, malgré les cris horribles.

— Je vais tomber! je tombe! criaient ses compagnons. Partons! Partons!

Le major regardait d'un œil sec sa maîtresse, qui levait les yeux au ciel par un sentiment de résignation sublime.

— Mourir avec toi! dit-elle.

Il y avait quelque chose de comique dans la situation des gens enfoncés sur le radeau. Quoiqu'ils poussassent des rugissements furieux, aucun d'eux n'osait résister au grenadier; car ils étaient pressés, qu'il suffisait de pousser une seule personne pour tout renverser. Dans ce danger, un capitaine essaya de se débarrasser d'un soldat qui aperçut le mouvement hostile de l'officier, le saisit et le précipita à l'eau en lui disant : — Ah! ah! canard, tu veux vivre! Va!

— Voilà deux places! s'écria-t-il. Allons, major, jetez-nous votre petite femme et venez! Laissez ce vieux roquentin qui crèvera demain.

— Dépêchez-vous! cria une voix composée de cent voix.

— Allons, major... ils grognent, les autres, et ils ont raison.

Le comte de Vandières se débarrassa de ses vêtements, et se tint debout dans son uniforme de général.

— Sauvons le comte, dit Philippe.

Stéphanie serra la main de son ami, se jeta sur lui et l'embrassa d'une horrible étreinte.

— Adieu! dit-elle.

Les deux hommes s'étaient compris. Le comte de Vandières retrouva ses forces et sa présence d'esprit pour sauter dans l'embarcation, où

Stéphanie le suivit après avoir donné un dernier regard à Philippe.

— Major, voulez-vous ma place? Je me moque de la vie, s'écria le grenadier. Je n'ai ni femme, ni enfant, ni mère.

— Je te les confie, cria le major en désignant le comte et sa femme.

— Soyez tranquille, j'en aurai soin comme de mon œil.

Le radeau fut lancé avec tant de violence vers la rive opposée celle où Philippe restait immobile, qu'en touchant terre la secousse ébranla tout. Le comte, qui était au bord, roula dans la rivière. Au moment où il tombait, un glaçon lui coupa la tête, et l'on lança au loin comme un boulet.

— Hein! major! cria le grenadier.

— Adieu! cria une femme.

Philippe de Sucey tomba glacé d'horreur, accablé par le froid par le regret et la fatigue.

H. DE BALZAC.

(*A suivre.*)

---

---

## L'ESCURIAL

---

Posé comme un défi tout près d'une montagne,  
L'on aperçoit de loin dans la morne campagne  
Le sombre Escurial, à trois cents pieds du sol,  
Soulevant sur le coin de son épaule énorme,  
Éléphant monstrueux, la coupole difforme,  
Débauche de granit du Tibère espagnol.

Jamais vieux pharaon, au flanc d'un mont d'Égypte,  
Ne fit pour sa momie une plus noire crypte;  
Jamais sphinx au désert n'a gardé plus d'ennui;  
La cigogne s'endort au bout des cheminées;  
Partout l'herbe verdit les cours abandonnées;  
Moines, prêtres, soldats, courtisans, tout a fui!

Et tout semblerait mort, si du bord des corniches,  
Des mains des rois sculptés, des frontons et des niches,  
Avec leurs cris charmants et leur folle gaité,  
Il ne s'envolait pas des essaims d'hirondelles,  
Qui, pour le réveiller, agacent à coups d'ailes,  
Le géant assoupi qui rêve éternité!...

Théophile GAUTIER.

---

---

# LA BUVEUSE DE PERLES <sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## XI

A coup sûr, Catherine, toute d'instincts affinés par nature était bien loin d'avoir l'effronterie professionnelle nécessaire aux filles galantes. Faible de caractère et tournant à toute influence en subissant l'entraînement de sa mère, il lui restait, au fond de l'âme, la naturelle répugnance de toute créature libre et sage contre cette souillure physique, dernier degré de l'abjection.

En dépit de quelques auteurs, *fabricants de monstres*, comme on les nomme, et pour qui le métier de courtisane semble être finalement la plus ordinaire vocation de toutes les héroïnes qu'ils inventent, la prostitution n'est pas à la portée de toutes les femmes. Il faut des natures spéciales et gangrenées jusqu'aux moëlle pour réprimer cette révolte de l'être, et cette honte intime de chair, qui survit même encore après l'oubli voulu de toute pudeur.

Malgré le cynisme qu'elle affectait, Catherine se sentait vraiment des défaillances.

Si âprement résolue qu'elle fût à se barrer toute retraite, c'était là une horrible aventure ! Malgré l'excuse qu'elle voulait invoquer de son dénuement, de son abandon, de sa misère, sans ami, sans protecteur, sans soutien dans sa vie, l'idée de cette chute salubre terrifiait... De quelque motif qu'elle pût essayer de colorer son action, même aux yeux de cet homme qu'elle connaissait depuis un jour, elle ne pouvait la résumer que par un mot qui la mettait d'emblée au rang des créatures de la rue. Comme avec le premier

(1) Voir les numéros des 20 octobre et 5 novembre 1894.

assant venu, pour de l'argent, elle allait se livrer, sans même pouvoir se faire illusion sur ce qu'il allait penser d'elle.

Palpitante de dégoût, elle se voyait dans ses bras, honteuse, émissonnante, avilie...

Au moment de rouler dans ce borbier, il lui prenait des envies de s'enfuir avec son enfant... Son enfant! qu'elle allait nourrir de pain ramassé dans la boue!...

Mais où aller?... Dans quel espoir?... Et de quelles ressources vivre tous deux?...

La misère nue fait des esclaves qu'elle jette en proie au vice, à ces heures sombres où la volonté lutte pour la vie. La peur de la famine a des dissolvants si subtils et si sûrs, qu'il faut des âmes trempées, pour résister aux attirances malsaines de la richesse à portée de la main. Catherine, comme bien des femmes, était dépourvue de sens moral. En dépit d'une éducation honnête et pure, déséquilibrée à dix-huit ans par les principes de sa mère, heurtée en son ménage, comme tant d'autres, elle avait trompé son mari, sans le vouloir, sans le savoir, sans même avoir prévu sa chute, par légèreté, par entraînement de circonstances; bêtise, surprise des sens. Disons-le, il est des femmes presque honnêtes qui ne savent pas se défendre, et pour qui enfin ce qu'on appelle un caprice n'a point grande importance...

Mais, à l'idée de ce qu'il allait lui falloir subir avec ce vieillard qui l'achetait, son cœur se soulevait.

Pourtant elle se préparait à son sort, avec cette prostration lâche et stupide du condamné qui attend l'heure. Mais elle souffrait tant, qu'il lui vint un de ces rêves fous qui hantent encore les désespérés.

Si avant l'arrivée de sa mère quelque miracle la secourait!... »

Alors, comme dans le délire, elle entrevoyait un sauveur inattendu, tombant du ciel. Quelque génie bienfaisant, touché de sa misère, et lui disant ces seuls mots : « Viens, je te protégerai. » Elle le suivait, quittant cette chambre impure, empestée de ces senteurs de honte qu'elle respirait dans l'air, et secouant ses pieds du seuil maudit...

Oh! celui-là, quel qu'il fût, elle l'aimerait à genoux!... Comme elle lui dévouerait sa vie, son cœur, son âme!...

Honnête femme!... Vivre en honnête femme!... Ne pas avilir son enfant!... Être relevée, se racheter de cette résolution vile

qui la menait au ruisseau!... Alors, quel avenir!... Soutenue, protégée contre elle-même et contre sa déraison, ses écarts de folie régénérée enfin par un sentiment de gratitude immense qui l'enchaînerait, la défendrait contre toute rechute!...

Grand Dieu! comment pourrait-elle tromper, cette fois, un devouement sans bornes au bonheur de sa vie, et mentir et se parjurer!... Ah! ce serait trop horrible, et trop lâche, et trop fou! Sauvée!... Elle se voyait sauvée!...

Mais, par malheur, les miracles et les sauveurs sont rares en ce monde... Vers quatre heures, ce fut Ida Bonnard qui sonna.

Elle arrivait suivie d'Aglaé, au courant de tout; toutes deux parées, superbes, avec des chapeaux neufs et des confections élégantes qu'elles avaient achetées en venant.

— Tu vois : ça commence, ma chère, dit Ida. Regarde un peu ta mère!... Inutile de t'apprendre qui est-ce qui a payé ça!... m'a dit de lui envoyer la facture. Je te dis que c'est la perle des hommes comme il faut.

— Ça vient du Louvre, reprit Aglaé, en se mirant et toute bouffie d'aise.

— Mais ce n'est pas tout ça, ajouta la mère, il ne s'agit pas de flâner. Il nous attend à la Cascade. Tu sais, Catherine, ce qui est à la porte, et dans quoi nous sommes venues?... Sa calèche ma petite, rien que ça! Tu vois d'ici notre effet dans la rue Lancry... Comme a chanté M. Bonnard : « Le jour de gloire est arrivé! »

— Ah! à propos, c'est fini! Je peux te le dire... Ma chère achète ton portrait : vingt-huit mille francs!... Si tu vas te le faire donner, je me le demande!

## XII

Catherine avait versé des pleurs sincères. Mais, hélas! dans une vie si folle, si souvent agitée de véritables remords, combien de fois avait-elle déjà pris des résolutions héroïques, contre la blessure qu'elle avait!

Mobile comme un enfant, toujours la proie de l'heure, la suite de ce dernier combat livré dans un éclair de raison contre la fatalité qui l'étreignait, montée en victime dans la fameuse calèche aux grands ébahissements de sa portière, elle n'était pas plus dans les allées du Bois, que les bavardages de sa mère et d'Aglaé

avaient distraite de sa terrible crise. Partie encore irrésolue, nourrissant même une sorte d'espérance qu'elle allait avoir le courage de rompre avec éclat ce pacte avilissant, elle se laissait gagner au beau côté du rêve.

Ce luxe d'équipage, ce cocher, haut sur son siège, un valet de pied près de lui, tous deux corrects dans leur livrée de grand ton...

Tout cela pouvait être à elle si elle le voulait!

Cette prise de possession d'une vie de richesse, qui lui avait toujours paru inaccessible, la grisait malgré elle. Par ces étranges compromissions de son esprit *de linotte*, fait de contrastes et de bougies, elle se reprenait à délibérer...

Était-elle donc si coupable, après tout, dans cet abandon, où elle ne dépendait que d'elle-même, de se refaire enfin une destinée heureuse, même à ce prix, plutôt que de souffrir la faim?... Quel espoir lui restait-il encore?... N'avait-elle pas lutté, combattu pour vivre de son travail en élevant son enfant?...

Quoi! pour les préjugés stupides des quelques gens qui l'entourent!... Que devait-elle à ce monde hypocrite et dur, qui n'avait pas de place pour elle, et qui ne savait pas la nourrir pour qu'elle pût rester honnête femme?

A qui la faute, si elle tombait?...

La richesse a des attractions qui enivrent certaines natures débiles. Cette calèche produisait sur Catherine un étonnant effet. Elle gardait, elle s'oubliait à considérer longuement les moindres détails... Sur la caisse, bleu marin, les banquettes capitonnées, le satin havane, s'enlevaient avec une étonnante harmonie. Tout dans cette voiture magnifique, avait cette élégance, ce goût parisien qui est le goût suprême. La passementerie sobre mais exquise des coussins, les jolis glands qui ornaient les coins, les poignées des portières, en ivoire, montées sur argent, les bouffettes des revêtements en rubans rouges.

Les yeux de Catherine enveloppaient tout, s'arrêtaient sur tout, tout, charmés.

Quoi! il ne dépendait que d'elle d'avoir ce train!...

Dans cette admiration qui l'absorbait, elle s'abandonnait à mille fantaisies d'imagination. Quelle toilette s'assortirait le mieux avec cette nuance éteinte, aux reflets de bronze et d'or?...

— Une robe héliotrope pâle, la couleur à la mode, dit Aglaé.

— Non, répliqua Catherine, le bleu saphir serait bien plus joli, mais, de ce surah très beau qui joue le velouté de la peluche.

Ce fut en discutant ainsi qu'on atteignit la Cascade.

Cambrelu guettait, devant l'entrée du café.

En apercevant la voiture, sa grosse face rosée s'épanouit.

— Nous voilà!... dit Ida, comme le cocher arrêta ses chevaux sur le sable de l'allée.

Avec une pose de conquérant, une expression de physionomie béate, les yeux ouverts, la bouche ouverte, il s'arrêta à la portière chapeau bas, murmurant d'un ton ampoulé :

— Ah! c'est gentil à vous! vous êtes exactes...

— Comment donc, Monsieur Cambrelu, s'écria Ida, il n'aura plus manqué que de vous faire attendre?...

D'un geste arrondi, Cambrelu tendit la main à Catherine, qui fit descendre.

Sans plus s'attarder, il lui offrit son bras, plantant là Ida Aglaé.

A cette heure, le café était désert. Le marchand de guano appela et commanda des sorbets. Sa canne entre les jambes, le chapeau de côté, il se tenait droit et digne; aimable sans trop d'empressement, affectant les façons les plus discrètes. On eût presque cru à une rencontre fortuite. Quelques phrases banales sur le Bois, sur ce restaurant de la Cascade si commode et si frais.

Les glaces apportées, il servit Catherine, qui se laissait faire lui sachant gré au fond de ces attentions, de ces hommages réservés où la susceptibilité la plus farouche n'eût trouvé rien à reprendre. Elle sentait se dissiper les noires pensées, distraite, conquise par une sorte de nouveauté d'existence.

Cet après-midi de flânerie, de bien-être la reposait de ses journées laborieuses et dures. Et comme des visions la berçaient tandis qu'elle écoutait les menus propos de sa mère et d'Aglaé. La quiétude, le luxe, ce rêve de richesse dont la réalisation semblait encore impossible!... Cette calèche qui l'avait amenée, arrêtée à quelques pas d'elle, le cocher et le valet de pied. Elle se voyait étendue sur ces coussins soyeux, en délicieuse toilette admirée et enviée...

Les glaces achevées, Cambrelu, en payant, laissa deux fraises sur l'assiette, comme pourboire au garçon.

A cette munificence, Aglaé resta saisie. Ida poussa le coude Catherine.

## XIII

On partit pour aller se promener dans les fourrés. Sous les arbres, la température était délicieuse. Un vent léger agitait les guillemées, détachant les fleurs mûres des acacias, qui tombaient dans les allées en pluie blanche et parfumée. Deçà, delà, les massifs se piquaient de fleurettes fraîches écloses.

L'herbe était semée de marguerites et de boutons d'or. Ida et Aglaé s'égarèrent à dessein pour cueillir un bouquet.

Catherine marchait au bras de Cambrelu.

L'amoureux commençait à s'apprivoiser. Sans démasquer trop vertement ses batteries, ni se départir de ses façons respectueuses, il s'émancipait peu à peu. Il s'enquêrait des goûts de Catherine, insinuant « qu'une jolie femme comme elle possédait une bague de fée qui devait réaliser toutes ses fantaisies ». Et, tout en causant, il lui échappait des termes familiers, des câlineries de ménage.

À un moment même, il l'appela « mon bijou » ; elle entendit ce mot sans sourciller.

Enhardi par cette bonne grâce pleine de promesses, il s'arrêta, tira de sa poche un superbe bracelet, qu'il agrafa lui-même au bras de Catherine, en mettant un baiser sur son poignet.

— Il faudra aussi le collier, dit-il ; mais tout ne vient pas en un jour, pas vrai ?

Elle murmura quelques paroles de remerciement.

— En attendant, mon petit trésor, reprit-il, je viens de m'occuper de vous. J'ai chargé une agence de me louer, tout de suite, un charmant hôtel tout meublé que je connais, jusqu'à ce que vous veniez chez vous.

Le bracelet avait achevé de séduire Catherine. Tout en le comptant, elle écoutait la description des félicités qui allaient lui venir.

Un temps à autre, avec des minauderies de fine mouche survêtue dans un tête-à-tête d'amoureux, Aglaé s'approchait pour offrir ses fleurs à Catherine. Cambrelu, se donnant des airs de bienvenu de la famille, tapotait la joue de l'ouvrière pour la remercier de ses gentillesses, et Aglaé repartait, riant sous cape, après avoir saisi quelques bribes de l'entretien.

La marche, l'émotion, avaient singulièrement échauffé Cambrelu.

Son gros ventre, quoique bien sanglé, le gênait. Il suait tout l'eau de son corps.

Néanmoins, il se faisait violence et continuait promenade et di cours.

Après quelques propos bêtes sur l'art, vraies balourdises de bourgeois riche, il en vint à risquer des conseils, tout à son avantage, naturellement. Les jeunes gens il fallait s'en défier, le fuir!... Pas sérieux... et par surcroît pas le sou!... Un homme d'expérience savait bien mieux faire le bonheur d'une femme, l' témoigner plus d'affection, de dévouement.

Catherine partagea cet avis et lui donna pleinement raison.

En devisant ainsi, ils avaient atteint une place charmante. Sous un bouquet de jeunes chênes, le gazon touffu, émaillé de pâquerettes, semblait inviter à faire halte. Sans réfléchir, Catherine proposa de s'asseoir. Mais tout aussitôt, elle s'aperçut de sa sottise! Le pauvre Cambrelu ne pouvait se baisser à cause de son ventre...

Elle s'empressa vivement de se reprendre, en ajoutant qu'elle n'était point fatiguée, et qu'elle froisserait sa robe.

Elle entra dans son rôle.

Enfin, au bout d'une heure, Ida et Aglaé les rejoignirent. A mine radieuse de Cambrelu, M<sup>me</sup> Bonnard devina « que tout marchait sur des roulettes ».

On regagna le restaurant, et les trois femmes remontèrent de la fameuse calèche.

Une dernière fois, Cambrelu baisa la main de Catherine.

— A demain, n'est-ce pas? lui dit-il en soulignant ces mots.

— Oui, répondit-elle sans rougir.

Le retour fut gai. Le bois s'était animé. Les équipages affluaient les toilettes printanières s'étaient pimpantes. Catherine souffrit de sa pauvre robe noire au milieu de ces élégances. Quelle revanche elle allait prendre!... Ida pérorait sur les grandeurs prochaines, ne se lassant pas de les dépeindre, de combiner l'installation d'en organiser d'avance tous les détails. Aglaé restait rêveuse.

Catherine se grisait de plus en plus.

A un moment, comme il était question de l'enfant, elle exprima son intention de lui donner une bonne anglaise.

— Vois-tu, maman, ce sont les seules qui s'entendent en m

sery!... Et puis, enfin, c'est une langue qui lui restera pour son éducation.

## XIV

Catherine, qui avait dormi le sommeil des anges en rêvant de sa grande vie, reçut le lendemain matin un autre bouquet que sa portière lui monta avec une seconde boîte de chocolat. L'ancien marchand de denrées coloniales se révélait décidément dans ses dons.

Cette fois, l'envoi lui parut tout naturel, et elle l'accepta, souriante et flattée. Puis elle s'habilla, en fredonnant, la tête pleine de pensées sur sa brillante fortune.

Comme elle se coiffait, ses yeux tombèrent sur une photographie de son mari posée sur la cheminée. Elle la prit et alla la fourrer dans une armoire, où elle avait rélégué divers objets laissés par Victor Surville, quelques instruments de chimie, des acides, les substances servant à ses analyses... Ce qui l'amena à se demander ce qu'elle allait faire de ses meubles. Parmi les somptuosités de son nouveau logis, ils ne trouvaient pas leur place.

Cependant, en femme pratique, elle songea qu'à les vendre on n'en tirerait rien. Mieux valait les utiliser pour les chambres de domestiques. En tout cas, Aglaé en aurait sa part.

Sa toilette achevée, elle se rappela que, ce jour-là, elle avait à donner ses leçons dans une pension de Neuilly. Ce souvenir l'étonna presque, comme si un siècle déjà se fût écoulé entre son existence d'hier et celle d'aujourd'hui..

La pauvre maîtresse de piano lui faisait pitié...

A peine arrivait-elle à se reconnaître dans cette malheureuse qui crottait ses jupes, à pied, pour aller gagner quelques francs.

Bien entendu, elle n'eut pas un instant la tentation de remplir une fois de plus cette ennuyeuse corvée. Elle s'appartenait enfin, elle pouvait s'attarder, s'attifer, songer, flâner, lire... Tout cela, sans crainte de l'avenir, sans se sentir pressée, acculée par le besoin, par la misère.

— Elle était riche, riche!...

Et, allègre, triomphante, elle allait et venait par le petit salon, respirait ses fleurs, croquait un bonbon, plaquait un accord sur son piano. La pensée qu'elle allait avoir un hôtel lui causait une joie, des curiosités, des avidités d'enfant...

De quelle couleur choisirait-elle sa chambre?

Devant sa glace, elle approcha de sa joue quelques rubans de diverses nuances, pour étudier le ton qui convenait le mieux à son teint.

Enfin, après deux heures de réflexions, de transports, de projets arrêtés avec elle-même, ne sachant plus que faire, elle sortit pour aller chez sa mère.

Ce fut là une course délicieuse où les enchantements naissaient à chaque pas. Ces magasins, devant lesquels elle marchait naguère, détournant presque les yeux pour n'être point tentée, elle s'y arrêtait maintenant, fixant son goût, méditant sur les modes nouvelles, se parant déjà de tous ces chiffons exquis.

Une robe mauve garnie de dentelles blanches, retroussée en paniers, avec des flots de rubans caroubier, excita surtout son admiration. Elle eut presque envie de la retenir, de crainte qu'elle ne fût vendue le lendemain.

Plus loin elle s'arrêta devant une adorable petite mante en crêpe de Chine, couverte de dentelles espagnoles... Elle n'y résista pas, et entra pour l'essayer.

Ne faudrait-il pas se procurer en hâte au moins deux ou trois toilettes pour donner le temps à la grande couturière qui, désormais, allait l'habiller, de réaliser quelques chefs-d'œuvre?...

Dans ces idées de coquetterie et de bonheur, Catherine atteignit la rue de Lancry, sans avoir eu conscience de la longueur du chemin.

L'accueil empressé des Bonnard, une sorte de déférence, de soumission servile dans leurs façons, lui révélaient assez le changement accompli. On la traitait maintenant en puissance qui avait le droit de tout ordonner, de tout exiger.

Comme pour ne point gêner les effusions, Bonnard prit sa serviette d'homme d'affaires et partit. Aglaé était à l'atelier.

Ida apprêta bien vite un déjeuner fin, une gâterie pour sa *Buveuse de perles*, comme elle appelait Catherine avec emphase.

Toutes deux se mirent à table en tête-à-tête.

L'entretien ne pouvait rouler naturellement que sur cette haute fortune enfin conquise. L'heure des étonnements déjà passée, on en était aux grands projets.

L'imagination des femmes va si vite. Elles n'effleuraient même plus la question, tout à fait secondaire, des scrupules enterrés...

L'affaire, considérée comme faite, à quoi bon y revenir, s'y arrêter, soulever un doute, une objection ?

M<sup>me</sup> Bonnard de l'air le plus naturel, et avec la gravité digne que comporte le rôle d'une mère dans l'établissement de sa fille, avait adopté cette formule, qu'elle répétait à chaque instant.

— Dans *ta position*, il te convient de faire telle chose... Ceci, ou cela est indispensable dans *ta position*.

Bref, une causerie pleine de conseils, comme à une jeune mariée sur les choses sérieuses du ménage... Certes, l'expérience de M<sup>me</sup> Bonnard allait être d'un grand secours!... « C'est qu'il allait aller de l'ordre avec un tas de domestiques qui sont tous des voleurs. Elle connaissait ça, elle, qui avait enrichi une demi-douzaine de femmes de chambre, rien qu'en se laissant carotter sur sa garde-robe... Mais elle serait là heureusement pour les comptes, elle se chargerait de les régler... Catherine, d'ailleurs, n'aurait jamais le temps!... Il était probable que, dans les commencements, viendrait dîner tous les jours... »

— Il faudra tout de suite une bonne cuisinière, dit-elle; et, tu sais, elles sont plus rares qu'on ne croit, même quand on les paye au poids de l'or... Enfin, je la dirigerai.

Catherine, abandonnant volontiers les préoccupations infimes à sa mère, songeait surtout à l'organisation supérieure de son grand salon... Elle décrivit à Ida le boudoir qu'elle rêvait : un fond pour le portrait comme celui de son portrait.

Durant ce long bavardage, le nom de Cambrelu ne fut pas une seule fois prononcé. Toutes deux disaient : *Il*, et elles se comprenaient.

Catherine portant à son bras le magnifique bracelet, à un moment Ida le décrocha pour l'estimer.

Quand elle l'eut pesé, retourné, examiné en tous sens.

— Ça vaut dans les quatre ou cinq mille ! dit-elle.

— Tu crois, maman ?

— J'en suis sûre.

— Il a promis le collier.

— Pardi ! il en donnera bien d'autres !

Sur cette pente, elles en vinrent à parler du rendez-vous du soir, comme s'il se fût agi d'aller prendre une tasse de thé.

— A quelle heure y vas-tu ? demanda Ida.

— J'irai sur les neuf heures.

— C'est ça ! Et puis viens me voir demain, en retournant chez toi.

## XV

Après une journée toute remplie des agitations de ce beau rêve Catherine, exaltée, grisée par les éblouissements d'une aussi surprenante fortune, rentra chez elle, à sept heures, pour se mettre sous les armes.

De ses expansions avec sa mère une seule pensée lui restait c'est qu'elle eût été vraiment bien bête de manquer cette magnifique occasion de richesse.

A huit heures et demie, elle partit, prit un fiacre, et arriva chez Cambrelu.

Un valet de l'antichambre, qui semblait l'attendre sur le perron l'introduisit.

En se retrouvant dans le superbe hôtel, elle éprouva cette vanité secrète de toute femme consciente de son empire. Elle traversa deux salons faiblement éclairés. La lumière intime des lampes répandait cette fois l'impression du *home*, et, d'un regard rapide elle inventoria tout, avec le sentiment particulier de la prise de possession d'un chez-soi.

Enfin, le domestique l'annonça, en ouvrant la porte d'un joli boudoir retiré, donnant sur le jardin.

Cambrelu, assis dans un fauteuil, un journal à la main, bonda sur ses pieds.

— Ah! vous êtes venue!... dit-il.

— N'avais-je pas promis? répondit-elle d'un ton qu'elle essayait de rendre délibéré.

Tout s'était paré pour la recevoir. Des fleurs fraîches remplissaient les jardinières et les potiches.

Il retira même d'une flûte de cristal un magnifique bouquet qu'il lui offrit.

— Ah! que vous êtes galant! dit-elle.

— Mais c'est dans mon état d'amoureux, riposta-t-il finement. Devant la cheminée, sur une table, une collation toute préparée du thé, des gâteaux, des friandises et deux seaux d'argent, se frappait du vin de Champagne.

Cambrelu amena sa belle visiteuse à un divan, la fit asseoir, se mit tout près d'elle, dans la posture attentive d'un soupirant. Catherine, légèrement embarrassée d'abord, reprit enfin pl

d'assurance ; et, bien qu'elle fût au fond très émue, la causerie se posa en de frivoles badinages, où elle donnait de son mieux la réplique, plaisantant *ce raout à deux*.

Peu à peu pourtant, Cambrelu s'émancipait.

Pour faire une diversion, elle proposa de prendre le thé... Il s'empressa, et courut à la table.

— C'est moi qui vais vous servir, dit-il en lui présentant une assiette de petits fours. Êtes-vous un peu gourmande ?

— Oui.

— Tant mieux ! c'est si gentil !

— Vous trouvez ?

— Je trouve tout adorable de vous, répliqua-t-il avec sa grâce ourde et bourgeoise.

Elle accepta un chou à la crème, qu'il lui découpa lui-même avec une petite fourchette en vermeil. Toutes ces minauderies du fendre, si charmantes, si délicieuses entre deux êtres jeunes et pris, tournaient au grotesque chez ce vieux, obligé de veiller sur lui pour ne point déranger le plastron bien tiré de son gilet de liqué blanc, retenu au bas de l'abdomen par des agrafes solides, mais qui, par cela même, le gênait dans ses mouvements.

Catherine, décidée à tout, se prêtait à ce manège, aimable, ouriante, s'essayant même à se montrer osée, presque provocante. Cambrelu redoublait les airs extatiques, ses gros yeux arrondis et sa bouche entre-bâillée. La soirée était chaude, il suait et, par instant, il était forcé d'éponger son visage gras avec un fin mouhoir fortement parfumé d'*ess-bouquet*. Tout en bourrant Catherine de gâteaux et de bonbons, il lui offrait du vin de Champagne, qu'elle acceptait.

La malheureuse avait d'étranges peurs... Elle sentait le besoin de s'animer, de s'étourdir.

Cambrelu versait à profusion, et elle vidait verre sur verre, tandis que, prudemment, il se contentait de tremper ses lèvres dans la mousse.

A un moment, il lui demanda sa coupe pour boire après elle.

— Je veux connaître votre pensée, dit-il.

— Prenez garde, répliqua-t-elle coquettement, vous allez savoir qui je déteste !

— Oh ! méchante ! soupira-t-il en enroulant son bras autour de sa taille, et remontant sa main vers sa gorge.

Elle eut malgré elle un sursaut.

— Non, soyez sage, dit-elle.

— Oui; mais, tout à l'heure?..

— Tout à l'heure, nous verrons, répondit-elle.

— Alors, un petit baiser, vous-même, bien gentiment..., ajouta-t-il en l'attirant par ses mains qu'il la força de passer autour de son cou.

— Non, non, c'est trop dangereux! s'écria-t-elle, en esquivant son étreinte.

Ce mot monta Cambrelu jusqu'au délire, et l'enivra d'une joie folle. Comme pour savourer les excitations de cette résistance flatteuse, il se remit en position avec un air vainqueur de Lovelace généreux, mêlé à des façons régence du plus comique effet et qui furent comme une trêve à ses ravages. Mais, ces frivolités d'amour n'étant point son affaire, il revint bientôt d'instinct à de galantes attaques plus substantielles. Catherine les repoussant il feignit alors d'être piqué, et se recula à l'autre coin du divan avec la mine d'un amant rebuté.

Forcée de jouer son rôle, elle se rapprocha au bout d'un instant

— Oh! le boudeur! dit-elle d'une voix mal assurée.

Et, faisant effort contre la répulsion qu'elle avait tant de peine à vaincre, pour se contraindre à l'effronterie, elle voulut hardiment s'asseoir sur ses genoux.

Mais elle avait compté sans le ventre qui rendait la chose impossible; dans son élan, elle glissa et faillit tomber en entraînant l'infortuné Cambrelu dans sa chute. Il la retint pourtant, et ce furent alors de grands éclats de rire.

— C'est bien fait! dit-il, ça vous apprendra à être si dure pour moi!

Catherine commençait à sentir les fumées du vin de Champagne. Sa tête tournait légèrement, ses idées se confondaient, une sorte de gaieté nerveuse la gagnait; elle buvait pour s'enhardir Cambrelu en profitait pour devenir plus osé dans ses expansions desquelles elle semblait ne plus savoir se défendre.

Enfin, vers onze heures, Cambrelu, s'étant levé, lui dit d'un air tendre :

— Mon bijou, vous n'avez pas vu tout l'hôtel... Il faut bien que je vous le montre!... Car, maintenant, le voilà bien, je l'espère un peu à vous... Si nous montions là-haut?..

Elle eut, à ce mot, qu'elle comprit, une sorte de geste d'effarement qui le fit rire.

Et, comme elle ne bougeait pas :

— Je suis dans mon droit, reprit-il en mignardant. C'est l'heure où les honnêtes gens rentrent chez eux!... Allons, ma chérie. Allons!...

Et, tout en parlant, il la força à se lever, et l'entraîna doucement vers une porte qu'il ouvrit.

Il lui fit monter un petit escalier dérobé, en la serrant par la taille dans une douce violence, plaisantant sur sa jolie moue rétive.

Enfin, ils arrivèrent à une riche chambre à coucher, ornée d'un immense lit à baldaquin, où elle vit deux énormes oreillers rangés côté l'un de l'autre. Puis, soulevant la portière d'une grande pièce contiguë :

— Là, mon bijou, je te laisse... Te voilà chez toi!... dit-il, sa grosse figure apoplectique mimant des expressions sentimentales.

## XVI

Restée seule, Catherine se mit à regarder machinalement autour d'elle.

C'était un délicieux réduit Louis XV venant de la Du Barry. Des ans de hauts panneaux sculptés, les tentures rares, les trumeaux dorés de Boucher, enlevés au Pavillon de Luciennes, et rajustés miracle aux dessus de portes.

Des meubles de Boule en bois de rose, véritables pièces de musée. La toilette seule, tendue de dentelles sur un dessous de robe bleue, était une merveille. Sur le parquet, un tapis de la Sannerie étouffait le bruit des pas. Un habile tapissier avait ajouté aux nécessités du confort et de la propreté moderne, sans trop sacrifier le style pur de l'ameublement.

Sous deux appliques, allumées de bougies roses, la garniture en porcelaine de Saxe étalait ses bouquets et ses guirlandes d'un parfum si frais.

Sur une large étagère, les pièces d'argent massif d'un nécessaire étonnant étaient rangées, mêlées aux flacons d'essences de toute sorte, aux éponges, aux boîtes de poudre de riz rose, blanche, bise. Des peignes, des brosses, des épingles à cheveux de toute grandeur et de tout genre; depuis les *neiges* imperceptibles, jusqu'aux fourches en écaille blonde. Puis les épingles ordinaires

pour la toilette : françaises, anglaises. Il n'y avait qu'à choisir.

Pourtant, malgré tout ce luxe, il était impossible de se méprendre sur l'usage particulier, précis, de cette pièce. On y respirait une atmosphère étrange, commune, banale. Quelque chose comme cette caractéristique odeur du vice qui s'empreint sur les choses, confondant toutes les traces.

Catherine commença à se déshabiller, lentement. Quoique se sentant un peu mal à la tête, tout en furetant deçà, delà, sa curiosité inconsciente se prenait aux moindres détails.

Elle ouvrit des tiroirs. Dans l'un d'eux, des bouts de ruban flétris, presque sales, des mèches de faux chignons pommadés, à odeurs rances, oubliés là comme autant de souvenirs et de révélations.

Dans un coin, elle découvrit un lot de gravures licencieuses, accompagné de photographies de beautés d'étalage. Certains modèles avaient posé nus, dans des attitudes lubriques.

L'un des portraits, à type de prostituée ignoble, portait cette dédicace : *A mon gros loulou d'Isidore Cambrelu.*

Un sentiment de dégoût l'envahit peu à peu à la pensée que tant d'autres avaient passé là. Il lui semblait entrer dans une promiscuité réelle avec ces créatures, qui, venues comme elle, avaient laissé sur tout ce luxe des rappels de ruisseau.

L'horrible moment était venu, et elle se demandait vaguement en examinant les images de ces filles, à laquelle elle pouvait bien succéder en arrivant à son tour se déshabiller dans ce bouge somptueux ?

Mais il fallait s'étourdir...

Après tout, on s'habitue sans doute !

Elle ôta son bracelet, qu'elle mit sur un coin de la toilette ; puis son mal de tête augmentant, elle baigna son front pour dissiper les lourdeurs qu'elle ressentait.

Pourtant, bien qu'elle voulût la rejeter, la pensée de ce qui allait se passer, dans un instant, la poignait malgré elle, malgré tout son courage, malgré toute son audace affectée de femme résolue à ne plus regarder en arrière, à se précipiter dans cette fange... les yeux fermés, s'abandonnant au courant qui l'emportait.

Les apprêts de cette odieuse chute, dont rien ne masquait plus la brutale réalité, commençaient à l'effrayer comme un épouvantable rêve...

Comment allait-elle s'y prendre ?

Disons-le, la pudeur est une vertu qui manque à bien des femmes. L'égarément des sens, d'ailleurs, même chez les prudes, a souvent de ces brusques surprises qui peuvent encore justifier les plus dépourvues de principes, de préjugés ou de sens moral. Mais la prostitution réelle et sans ambages veut des natures préalablement aguerries. Telle femme entretenue au mois, par un amant qui la paye et vient en maître chez elle, parle encore avec aplomb de son honnêteté. Car, de fait, si complaisamment qu'elle s'abuse sur ce qu'elle est vraiment, il y a encore des degrés dans ce trafic honteux des créatures qui se vendent. Plus d'une, certes, qu'une poursuite de huit jours réduirait à merci, s'indignerait et bondirait à l'idée de se livrer du jour au lendemain, comme une fille, au premier vieillard débauché de rencontre.

Pour faire, avec cette désinvolture, de son corps une denrée, il faut une bassesse d'âme, un abandon voulu de toute vergogne, dont certaines éhontées, par bonheur beaucoup plus rares qu'on le pense, sont seules capables.

Au frissonnement qui la secoua tout à coup, la pauvre Catherine percevait avec terreur qu'elle n'avait pas les qualités de l'emploi. Cette fortune, dont le rêve l'avait enivrée tout le jour, et qu'il fallait enfin ramasser dans cette boue, lui semblait, à cet instant terrible, un abominable leurre...

Atterrée, il lui fallut un effort pour comprendre comment elle était là...

« Mais elle avait été folle!... Elle ne pourrait jamais!... »

Pourtant, elle voulut encore se raidir. Ne venait-elle pas déjà de jouer son rôle?... N'avait-elle pas déjà tout à l'heure surmonté sa répulsion « en se montrant gentille », comme disait son parrain.

Chose étrange, elle vit sa mère lui reprochant son manque de raison...

Elle eut peur de s'entendre appeler bête...

Elle se regardait, debout, dans une grande glace qui lui renvoyait sa pâleur, et se considérait, dans une chemise de batiste blanche que sa mère lui avait prêtée, et dont la transparence la laissait toute nue ; ses épaules et sa gorge sortaient d'une large échancrure garnie de dentelles sur le devant.

Elle était prête!

A ce moment même, la porte s'ouvrit, et elle vit entrer Camille, vêtu d'un pantalon de chambre, à pieds.

L'air vainqueur et souriant, grotesque à faire tomber l'amour à la renverse, il s'approcha, tandis qu'elle restait immobile, fermant les yeux, se pétrifiant, voulant résister à sa peur...

Tout à coup, elle se sentit enserrée dans ses bras, et il colla ses grosses lèvres visqueuses sur son cou.

Sous ce baiser plus douloureux qu'une morsure, Catherine tressaillit dans tout son être. Un bondissement de dégoût lui souleva le cœur, comme une nausée... Une épouvante folle la saisit, si insurmontable et si soudaine, que dans le mouvement brusque qu'elle fit pour se dégager, elle alla se heurter violemment contre un meuble.

Tout surpris de ce retour de défense peu prévu, Cambrelu se mit à rire.

— Mais, petite bête, qu'est-ce que t'as?...

Et, doucement, comme s'il eût compris qu'il était encore besoin de l'appivoiser, il se rapprocha la mine souple et câline.

Toute effarée, elle se recula avec un cri d'effroi.

— Laissez-moi! laissez-moi! dit-elle.

Ne voyant là qu'un jeu pour exciter son désir, Cambrelu, toujours riant, se mit à la poursuivre. Il réussit à la ressaisir dans ses bras.

Égarée par la peur, la malheureuse se débattait sous les brutales étreintes, étranglée par l'angoisse, frissonnante, éperdue, se tordant pour esquiver des caresses... Sa chair criait, se révoltait!... Et, dans une véritable terreur vertigineuse :

— Non, non, je ne veux pas!... criait-elle, je ne veux pas!...

Mais Cambrelu la retenait de force.

— Voyons, c'est de la bêtise! reprit-il. Voyons, ma petite chérie!...

— Non, non, je vous dis que je ne veux pas! répétait-elle. vous en prie, laissez-moi... Pas aujourd'hui!... je vous dis que je ne veux pas!

Et, dans un effort désespéré, elle réussit à se dégager encore une fois.

Il y eut alors une sorte de trêve. Cambrelu, la regardant alourdi, soufflant, poussif, était tombé sur une causeuse, mis tout en peine par cette incroyable lutte... Il n'y comprenait plus rien.

Enfin, au bout d'un instant, la croyant apaisée, il aborda avec douceur.

— Mais, petite toquée, reprit-il insinuant, il faudra bien te

jours!... Voyons, de quoi as-tu peur?... Tu sais bien que c'est comme femme du monde... et pas comme cocotte!...

A cette distinction si grossière et si stupide, et qui la mettait encore plus bas, la pauvre Catherine eut comme l'impression d'un dernier crachat en plein visage. L'imbécile lui faisait manger la boue dans laquelle elle se sentait tombée.

— Enfin, puisque tu es là, continua-t-il, qu'est-ce que ça te fait?... Est-ce drôle que tu sois comme ça... quand il y en a tant d'autres à qui ça ne fait rien?... Tiens, regarde ce que je t'apportais...

Et il lui montra deux liasses de billets de banque, qu'il fourra dans sa chemise ouverte et qui tombèrent, s'éparpillant sur le tapis.

Devant cette résistance entêtée, sur laquelle il ne lui était plus possible de s'abuser, le marchand de guano resta atterré.

A son tour, il eut presque peur de l'état d'agitation effrayante où il la voyait.

— Allons, allons, calme-toi, reprit-il, à un geste de recul qu'elle fit encore comme il bougeait!... Tiens, je reste là!... Je ne t'approche pas... Causons, comme deux amis. Qu'est-ce que je veux, moi?... C'est que tu sois contente, et que tu me laisses faire ton bonheur, en honnête homme, comme à ma petite femme...

Elle ne répondit rien; sans le quitter des yeux, la malheureuse attirait vers elle ses vêtements épars sur le tapis...

— Eh bien, voilà que tu vas te rhabiller?... reprit-il. Puisque tu es venue. Regarde si ça a du bon sens... et si tu n'es pas une petite sotte?...

— Oui, je suis bête, répondit-elle fiévreusement; mais que voulez-vous!... Je ne peux pas! C'est plus fort que moi... Je vous en prie, laissez-moi m'en aller aujourd'hui... Je ne peux pas!... Une autre fois, j'aurai plus de courage! Aujourd'hui, je suis malade... Cela me fait peur!... Tenez... regardez, vous voyez comme je suis pâle et que je pleure... C'est plus fort que moi, je vous dis!... Je ne peux pas!... je ne peux pas!...

A ces mots, elle tomba sur sa chaise en fondant en larmes.

Cambrelu ne savait plus que dire. La pauvre Catherine, à bout de forces, brisée par les émotions de cette ignoble lutte, effarée de honte, sous les regards de ce vieux, laissait couler ses pleurs, en couvrant sa poitrine de sa jupe, pour voiler sa nudité...

Cette terreur était si navrante, qu'il n'osa plus lui-même pour-

suivre son œuvre, sentant bien, devant cette répulsion effrayante, qu'il en serait pour ses frais d'inutile brutalité.

— Allons, allons, mon petit chéri, dit-il penaud, ne te déssole pas... Puisque tu es souffrante, voilà tout... Ça sera pour une autre fois.

— Oui, répondit-elle.

D'une main encore toute tremblante, elle se rhabillait, piétinant sur les billets de banque épars, que Cambrelu s'empressa de ramasser, les recomptant avant de les faire rentrer dans sa poche.

— Tiens, il y en a pourtant vingt « de mille! », dit-il, en les lui montrant avec un soupir.

— Oui, oui... ce sera pour une autre fois, répéta-t-elle machinalement, en se hâtant sans détourner la tête.

En cinq minutes, elle fut prête. Il lui proposa de la reconduire. Il n'était pas tard, elle refusa.

Alors, tout anxieuse, ne sachant plus comment elle était entrée là, elle chercha une porte ..

Il la devina.

— Je vais t'accompagner jusqu'en bas, dit-il, tous mes domestiques sont couchés.

Comme ils allaient passer le seuil :

— Tiens, tu oublies ton bracelet... exclama-t-il.

— Une autre fois, une autre fois, répondit-elle sans s'arrêter.

En repassant par la chambre devant ce lit ouvert, et tout préparé pour elle, elle fut reprise d'un sentiment d'épouvante, comme à la vue d'un gouffre de fange et de boue... Elle avait encore peur d'y tomber... Elle descendit le grand escalier monumental, si empressée de s'enfuir, que Cambrelu avait peine à la suivre.

— Eh bien, à demain, mon chéri! dit-il, lorsqu'il eut gagné le péristyle. J'irai te voir chez toi, à trois heures, n'est-ce pas?...

— Oui, oui! répondit-elle.

Mario UCHARD.

(A suivre.)

---

---

---

# NOTES ET SOUVENIRS <sup>(1)</sup>

(*Suite et fin.*)

---

1881.

Je viens d'achever le portrait de M<sup>me</sup> de Hérédia — M<sup>me</sup> Louise comme l'appellent ses intimes — nom charmant qui ressemble à sa grâce, à ce rire d'enfant, tout ingénu, qu'elle a gardé et qui est une preuve de plus de sa vie heureuse. Une jolie note dans ce ménage. Hérédia l'entoure d'une sorte d'admiration toujours amoureuse et chevaleresque dont la forme m'amuse infiniment.

Il raconte que, lors de son voyage de noces, quand ils allèrent demander la bénédiction de Pie IX, celui-ci considéra M<sup>me</sup> Louise et dit avec un sourire :

— Mon fils, l'observance du neuvième commandement vous sera facile.

... A table, José-Maria de Hérédia raconte une opération chirurgicale avec un luxe de détails imagés et cruels.

— Diable de Hérédia ! dit M. de Goncourt, il cisèle cette charcuterie comme un sonnet.

— Naturellement, répond Hérédia. J'ai du vieux sang d'inquisiteur dans les veines.

Je me sens mal à l'aise, prêt à perdre connaissance, ainsi que cela m'est déjà arrivé dans un cas pareil.

Soudain, l'un de nous tombe en avant, la tête sur la table. C'est L. de Fourcaud qui s'est évanoui.

Au surplus, Hérédia n'a pas seulement du sang d'inquisiteur dans les veines et son nom figure avec honneur parmi les hospi-

(1) Voir les numéros des 5 et 20 septembre, 5 et 20 octobre et 5 novembre 1894.

taliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, les chevaliers de Malte. Un Hérédia fut grand-maître.

1882.

— Tiens! remarqua A., vous avez un grand Corot? Esquisse de la vente? Hein? Oui? Estampillé?

— Parfaitement.

— Alors, faisons-en de l'argent; en deux jours ce sera bâclé. Je l'achèverai; j'y ai la patte.

Une chose m'avait frappé pendant mes séjours en Angleterre; c'est que, peu à peu, des réputations se faisaient ailleurs qu'en France et j'éprouvais une sorte de dépit chaque fois qu'il m'était donné de constater qu'un artiste de valeur semblait ne pas tenir à se faire consacrer par la France. En causant avec eux, je me heurtais à ce préjugé qu'ils pouvaient bien ne pas être accueillis et placés au Salon selon leur mérite.

Plusieurs ne voulaient pas tenter l'épreuve, redoutant d'en sortir amoindris parce que l'hospitalité ne serait pas suffisante.

J'en souffris quelquefois comme d'une blessure personnelle. Je l'ai déjà dit; à cette heure où je me résume, je le répète plus hautement encore. Nul Français n'aime la France avec plus de passion haute et désintéressée que moi. J'y ai tout apporté quand je récoltais ailleurs, car, je le dis pourtant avec une réelle reconnaissance pour l'hospitalité anglaise, c'est l'Angleterre surtout qui m'a fait vivre.

Mais c'est la France qui patronna mes débuts et fit ma réputation.

En l'aimant d'une passion exclusive ai-je trahi quelque chose? Non.

Je vais répéter une pensée déjà dite; elle est pourtant en situation. Ce n'est pas trahir sa famille que de mettre tout en commun sentiments, intérêts, ambitions, avec la femme qu'on épouse. La France est en quelque sorte le pays que j'ai épousé.

Je voulus donc amener ici les volontés rétives et les convaincre que toute gloire qui ne serait pas consacrée chez nous serait, à présent comme jadis, une gloire incomplète.

Et je fondai chez M. Georges Petit l'exposition internationale

Pour former le comité, je demandai le concours de M. Rai

mondo de Madrazo et M. Alfred Stévens. Ils acceptèrent avec enthousiasme.

Douze artistes devaient être invités chaque fois, parmi lesquels trois Français. Chaque artiste avait à sa disposition un espace de mur, de telle sorte qu'il pût exposer un ensemble de ses œuvres dans les conditions les plus favorables et de façon à bien faire ressortir son individualité.

Les adhésions furent enthousiastes.

Je passe sous silence les difficultés qui vinrent des alentours. L'en fus quelquefois écœuré.

L'exposition réussit; voilà l'essentiel.

La seconde année (1883) j'eus malheureusement une bronchite.

Et, comme je n'étais pas toujours présent, les petites trahisons commencèrent. Les grandes suivirent.

Quoique fort malade, j'assistai pourtant à l'arrangement des places. Puis, assuré que tout marchait bien, je rentrai pour me emettre au lit.

Child, qui me fut admirablement dévoué pour cette œuvre, comme il le fut en toutes circonstances, vint me prévenir un matin. Les places étaient bouleversées. Les réclamations justifiées abondaient. Les présents s'étaient fait la part du lion. Ils répondaient invariablement :

— C'est Nittis qui a tout arrangé; adressez-vous à lui.

J'étais au plus mal.

Je me levai pourtant, malgré l'opposition de ma femme.

Au bas de l'escalier, j'entendais les réclamations que dominait la voix forte d'une femme. C'était M<sup>me</sup> Munkacsy.

Rien ne demeurait des arrangements pris par moi. Et c'est sur moi qu'on faisait retomber tous les motifs de mécontentement plus ou moins légitimes.

Je fis refaire les choses de mon mieux et gardai pour moi les places dont on se plaignait.

La nausée des mesquineries, des turpitudes inhérentes à notre monde d'artistes, me vint, insurmontable.

Comme toujours, et cela, je le répète, parce que c'est le fond de ma vie, des interrogations perpétuelles à ma conscience d'artiste d'homme, je fis de mon mieux avec ce désintéressement absolu que je porte en moi.

Je dois à cette abominable journée l'aggravation du mal qui me

tient aujourd'hui et dont il faudra bien du temps pour me guérir je le crains.

1883.

J'eus enfin cette joie de voir un de mes tableaux demandé pour le Luxembourg.

Ce fut M. Antonin Proust qui vint en parler à ma femme un jour qu'elle sortait de la galerie Georges Petit.

Il s'agissait des *Ruines des Tuileries*. A cette occasion, je connus M. Jules Ferry.

Je n'ai jamais fréquenté le monde officiel. Non pas que je me sois tenu systématiquement à l'écart. Mais j'ai beaucoup voyagé. Dans mes séjours en France, je suis allé fort peu dans le monde entre les visites de mes amis et le travail, je n'en aurais pas trouvé le temps. L'occasion de connaître le monde politique ne s'est donc pas présentée; je ne l'ai pas cherchée non plus, car mes relations allèrent toujours au hasard de mes sympathies sans le souci des intérêts qui pouvaient en résulter.

Depuis bientôt trois ans que je reste à Paris constamment, j'ai cru voir que ceci était bon à dire.

M. Jules Ferry me parla de moi, de ma peinture, d'une façon qui me transporta. M. Antonin Proust avait-il préparé les choses fût-ce de la part de M. Ferry un sentiment réel? Je crois que les deux hypothèses peuvent se mêler et j'en eus un plaisir complet.

L'État savait le prix de mon tableau, douze mille francs, et ne paya la somme intégralement.

Mais M. Jules Ferry témoigna le grand regret que l'État ne fût pas momentanément assez riche pour acheter également la *Plaque des Pyramides*, pour lequel, personnellement, il aurait souhaité qu'on fit les derniers sacrifices.

Au moins, il m'était donné de pouvoir remercier la France d'avoir pensé à moi.

La maison Goupil, après avoir vendu ce tableau, l'avait de nouveau en sa possession.

J'allai tout de suite le racheter pour vingt-cinq mille francs que je l'offris au Luxembourg.

Mon ami D... gâta ma joie.

Il déclara que le Luxembourg achetait toutes les *pannes* de débutants, et rien de plus.

Dans la soirée, M. Daudet m'appela pour regarder D... arpentant l'atelier vitré où je peins les figures en plein air.

Il faisait clair de lune. Dans une sorte de lueur bleuâtre se détachait la silhouette de D..., qui marchait en sautillant avec des gestes de marionnette. Il était tellement absorbé que tous, les uns près les autres, nous vîmes le voir sans qu'il le remarquât.

Cette sorte de dépit me fit peine. Je l'avais observé déjà plusieurs fois. D..., que j'aime, avait mal pris tous mes bonheurs.

Et pourtant!...

Je l'aime et je l'estime quand même. C'est un très grand artiste; le public ne le comprend guère.

Lui, s'en venge par le hautain mépris du Philistin, mépris qu'il affiche de toutes ses forces.

Tel, avec l'indéniable souffrance de mes succès, jamais, non, mais, en aucun temps, il ne m'a fait la plus légère de ces petites ahisons courantes, auxquelles il faut s'habituer.

Je le connais depuis un grand nombre d'années; comme à M... et, on lui fit une réputation d'homme méchant.

Ce n'est pas vrai.

C'est un homme d'une droiture, d'une sûreté dans les relations, extraordinaires.

Et qu'est-ce qu'une boutade, un mouvement d'humeur, en face de bons sentiments à tous les jours de la vie?

Après tout, il est un homme. Et qu'on m'en trouve beaucoup de cette valeur-là.

1883.

.....  
dans cette difficile vie parisienne où les gens en vue deviennent des diplomates.

Nous venons de commettre une maladresse de plus.

Il n'y a pas à dire; je suis demeuré, malgré tout, un être primitif et je me retrouve après les années le même homme, avec ses préjugés de race et cette sensibilité native que la vie n'a pas mûrie, peut-être pour m'avoir été trop clémente! Ce sont les épreuves qui bronzent l'épiderme. A choisir, au surplus, j'aime ceux qu'il en soit ainsi.

Voici la chose.

D..., voulant faire une monographie de jeune fille, demanda des

souvenirs et des notes à toutes les femmes qu'il connaissait; il reçut, paraît-il, des confidences précieuses.

Ma femme se désolait de ne rien trouver.

— C'est curieux, disait-elle; j'ai beau me mettre martel en tête je ne me souviens pas d'avoir eu ces éveils caractéristiques de la vie dont parlent les littérateurs; pas de ces clartés soudaines qui ouvrent une fenêtre sur des horizons nouveaux; pas d'éclairs spontanés; pas de ces faits curieux qui font l'intérêt d'un livre. Je me creuse la cervelle. Tiens, il me semble qu'en moi tout s'est développé paisiblement, sans orages, sans secousse, comme un germe une plante et dans un ordre tout naturel. Je crois bien qu'au fond, ça se passe généralement comme ça. Le reste est anormal et c'est de la littérature.

Elle avait cependant plusieurs cahiers, notes de jeune fille jusqu'à l'époque de son mariage. Elle me les avait données pour me faire lire du français quand nous étions fiancés. Je m'en étais amusé comme un enfant à cause de ses réflexions sur des peintres que je connaissais presque tous.

Il s'en trouvait d'une cocasserie singulière qu'on n'aurait pu attendre de son air tranquille. Aucune psychologie d'ailleurs, les idées, parfois saugrenues, d'une jeune fille sur tout ce qu'elle peut voir ou entendre.

Un jour, pendant mon absence, elle se dit qu'après tout, si ses *documents* étaient inutiles, trop puérils, elle aurait toujours la preuve de bonne volonté et se mit bravement à copier des fragments de ses notes.

À mon retour, elle me tendit le cahier.

— Tiens, voilà tout ce que je peux faire. Vois si ça vaut la peine de le donner.

Je suis d'une violence extrême. Les miens y sont faits. J'en regrette ensuite l'explosion; je n'ai jamais pu maîtriser mes emportements.

L'idée que ces notes, à moi, souvenirs chers, pouvaient être lues par d'autres, me bouleversa d'autant plus que, depuis ce diable d'exposition internationale je suis malade et je n'arrive pas à me remettre. Je m'énerve, le travail me devenant impossible.

Je déchirai le cahier et je ne sais pas tout ce que je pus dire; colère me faisait trembler.

Voici la maladresse.

X... vint dîner le soir.

Il redemanda des documents.

Ma femme, toute nerveuse encore de mon chagrin, de ma colère, éclata en sanglots. Elle n'en voulut pas dire la cause et trouva prétexte, le premier venu :

— C'est que cela me rappelle des souvenirs tristes.

X... était stupéfait, tout décontenancé d'avoir soulevé cet orage. Je manquai de présence d'esprit comme elle; une franche explosion... tout valait mieux que les commentaires des preneurs de notes.

Et voilà comment il est difficile d'écrire l'histoire, même avec des documents pris sur la vie, puisqu'on ne sait pas le fond des choses. Trois mois plus tôt, j'aurais peut-être donné ces notes moi-même, ou j'aurais conté mes raisons.

Seulement...

En face d'une vilénie récente commise contre moi, X... avait une attitude sans courage, sans netteté. Je l'en estimais moins. Tout le secret de ma nervosité doit être là. Quoique j'aie bien compris qu'il en tirerait des conséquences absurdes, je n'ai jamais osé m'en expliquer.

Décembre 1883-janvier 1884.

L'enfant s'enrhumait facilement.

Le docteur Dieulafoy nous donna le conseil d'aller passer l'hiver dans le Midi.

Depuis trois ans et demi je n'avais pas voyagé, c'est-à-dire que j'avais fait simplement des excursions en Touraine.

Nous arrivâmes donc à Naples pour les fêtes de Noël.

Après la mort de Vincenzo, Carlo avait quitté Barletta pour s'y installer.

La maison chez mon frère était pleine des présents qu'on envoie d'habitude en France pour le premier de l'an. Prêts très différents d'ailleurs.

Jacques, dans la joie, courait d'une chambre à l'autre pour aller de là visiter les balcons. C'étaient les noces de Gamache en perspective.

Il y avait d'immenses sportelles (1) emplies d'huîtres, de fruits de mer, coquillages de toutes sortes; des langoustes vivantes; des poissons superbes; des chapons; des truffes du Piémont, si par-

(1) Corbeilles.

fumées, avec une vague senteur d'ail; des champignons secs. Tous les fromages du pays, depuis le *caccio-cavallo*, dur, forme de gourde allongée, jusqu'au *provollone* de crème cuit. Du lacryma-Christi. Des *rosalios* (liqueurs). Des chapelets grives et de cailles. Des mandarines, des citrons plein les caisses; et des orangers couverts de fruits dans les caisses.

Mais je n'y retrouvai plus le plaisir d'autrefois; le pays avait complètement changé.

Puis, j'étais fort souffrant, les moindres courses me fatiguaient et des troubles de la vue m'interdisaient tout travail.

De plus, une singulière nausée m'était venue.

De cette confiance, de cette joie, qui furent ma force, il ne restait rien qu'un mépris cruel pour quelques-uns de ceux que j'avais côtoyés.

Le mot de Goncourt m'était resté :

— Ce qu'ils ne vous pardonnent pas, c'est la hauteur de vos plafonds.

Ma femme en souriait doucement, hautaine et dédaigneuse.

— Les envieux? disait-elle... quoi? Ça nous a surpris... pour la première fois. On vit tout de même. Au début de ta carrière n'as-tu pas déjà triomphé? Ceux-ci sont d'une plus large envergure, mais ils ne nous feront pas assassiner, je suppose. N'as-tu pas eu de plus qu'autrefois, une réputation faite et la force qui te maintenait alors?

Et je répondais en secouant la tête :

— Non. Je n'ai plus la force d'autrefois. C'était le beau temps de ma jeunesse, je n'en ai pas abusé pour autre chose que pour le travail; abus tout de même. Je me sens infiniment las, d'une surmontable lassitude. Travailler, c'est bien. Le reste est absurde.

Et j'énumérais mes griefs.

Le plus lourd de tous... Les troubles de la vue.

C'est celui-là qui pesait sur les autres.

À Naples, une nouvelle contrariété m'attendait.

En mon absence, un marchand napolitain se présenta pour demander de signer un tableau de moi.

— Il parle d'une place de Paris, dit ma femme; mais d'après ce qu'il m'en a expliqué, je ne crois pas que ce soit de toi. En fait, je lui ai conseillé de l'apporter tantôt.

L'homme arriva vers deux heures.

La toile était un pastiche de la *Place des Pyramides* qui appartient au musée du Luxembourg.

De ce tableau, je n'ai fait qu'une étude : elle est chez moi, ma femme ayant désiré la garder.

Je fis une enquête ; et le résultat fut épouvantable.

Un seul artiste en connaissait vingt-deux exemplaires.

Quand un peintre avait besoin de quelques centaines de francs, prenait une toile et faisait photographier son tableau ; avec quelques touches de couleur, ça y était. Mastro Peppe, le marchand napolitain, détenait le cliché ; il entretenait ce commerce, et il en avait toujours le placement. C'est lui qui mettait les signatures.

Des pastiches de ce tableau courent le monde. Il y en a dans toutes les collections particulières d'Italie ; à Rome, on en connaît trois.

Je remuai ciel et terre. J'allai trouver le préfet de police.

Un malheureux garçon de vingt et un ou vingt-deux ans, qui avait même pas l'excuse de la misère, était l'auteur de ce der-

nier. Il vint se jeter aux pieds de ma femme. Le préfet de police fit le faire arrêter.

Je appris que presque tous en fabriquaient, et j'étonnerais bien des gens si je citais les noms.

Je n'étais pas le seul, d'ailleurs, qui fût spolié.

Les faux Detaille couraient partout.

Pour moi, pour les autres, je voulus poursuivre et faire un exemple.

À l'hôtel, les suppliques, les demandes d'introduction près de ma femme abondaient.

Un vieux peintre miséreux attendit devant la porte tout un jour ; et n'apercevant dans le vestibule, il entra.

— Peppino, me dit-il, si tu veux, quelques-uns d'entre nous vont aux galères, c'est certain. Ça n'ajoutera pas grand'chose à ta gloire. Ceux-là seront perdus... moi, parmi les premiers. C'est peut-être ? Mais tu penseras mieux. Il est une justice plus dure et tu l'as pratiquée, à ce que j'ai pu voir. Tu es heureux. Tu as une famille, une femme, un enfant, à qui tu peux donner non seulement le nécessaire, mais la gloire, le bien-être, le luxe. La réclame seule de ton nom a suffi pour donner la pâtée, même à

des malheureux comme moi. Laisse passer. On tâchera de ne pl recommencer.

Je fis arrêter les poursuites. On me l'a reproché comme une f blesse, parce qu'il s'agissait d'un intérêt général. C'est possib Mais perdre les hommes est chose grave; et dans ma conscienc je ne me suis pas reconnu ce droit. Ai-je bien ou mal fait? Je sais pas. J'ai fait de mon mieux.

Saint-Germain-en-Laye, 1884.

On cause. Robert de Bonnière et F..., le peintre qui pas comme le pauvre Manet, pour la langue la plus acérée par nous tous. Très galant homme au surplus, incapable d'une la action. Je l'ai vu souvent acerbe, dur à la forme d'art qui n' pas la sienne, mordant avec âpreté dans l'œuvre des autres. M jamais je ne l'ai entendu se faire l'écho d'une vilaine histoire toucher à la vie privée de n'importe qui. Je crois qu'en peint le succès lui porte ombrage; son mécontentement ne s'est jam traduit par une vilénie.

Tel, il parle ce jour-là gaiement, parce qu'il éreinte de peinture.

— Êtes-vous assez mauvais? dit le jeune Robert de Bonnière

Puis, doucement, avec le regard subtil de ses yeux de my et sa voix qui pose un peu lourdement :

— Avouez que... des fois... pas toujours!... Mais... de ter en temps... souvent, hein? Vous avez l'envie de crever la toile d confrère... quand c'est très bien!

F... sourit, en homme d'esprit, sans se fâcher.

— Non, dit-il : j'ai trouvé mieux.

Et, caressant de ses doigts une toile absente :

— Je pense quelquefois à les enduire d'une belle couche de l de Prusse!

— Oh! fit Bonnières en riant, vous êtes... complet.

— C'est comme ça, conclut F... avec philosophie.

Pure boutade, au surplus; lui s'amusait à le dire; il en est d' tres qui le feraient s'ils osaient.

Le peintre Joseph de Nittis est mort en deux heures, le 21 1884, à l'âge de trente-huit ans.

Joseph de NITTIS.

# IMPATIENCE DE LA FOULE

---

« Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes ici, morts pour obéir à ses saintes lois. »

SIMONIDES.

La grande porte de Sparte, au battant ramené contre la muraille comme un bouclier d'airain appuyé à la poitrine d'un guerrier, s'ouvrait devant le Taygète. La poudreuse pente du mont rugoyait des feux froids d'un couchant aux premiers jours de hiver, et l'aride versant renvoyait aux remparts de la ville d'Hélène l'image d'une hécatombe sacrifiée au fond d'un soir cruel. Au-dessus du portail civique, le mur se dressait lourdement. Au sommet terrassé se tenait une multitude toute rouge du soir. Les cercles de fer des armures, les peplos, les chars, les pointes des queues, étincelaient du sang de l'astre. Seuls, les yeux de cette foule étaient sombres; ils envoyaient, fixement, des regards aigus comme des javelots vers la cime du mont, d'où quelque grande nouvelle était attendue.

La surveillance, les Trois-Cents étaient partis avec le roi. Couronnés de fleurs, ils s'en étaient allés au festin de la Patrie. Ceux qui devaient souper dans les enfers avaient peigné leurs chevelures pour la dernière fois dans le temple de Lycurgue. Puis, levant leurs boucliers et les frappant de leurs épées, les jeunes hommes, aux applaudissements des femmes, avaient disparu dans l'aurore en chantant des vers de Tyrtée. Maintenant, sans doute, les hautes herbes du Défilé frôlaient leurs jambes nues, comme si la terre qu'ils allaient défendre voulait caresser encore ses enfants avant de les reprendre en son sein vénérable.

Le matin, des chocs d'armes, apportés par le vent, et des vociférations triomphales, avaient confirmé les rapports des bergers

éperdus. Les Perses avaient reculé deux fois, dans une immense défaite, laissant les dix mille Immortels sans sépulture. La Locride avait vu ces victoires ! La Thessalie se soulevait. Thèbes, elle-même, s'était réveillée devant l'exemple. Athènes avait envoyé ses légions et s'armait sous les ordres de Miltiade ; sept mille soldats renforçaient la phalange laconienne.

Mais voici qu'au milieu des chants de gloire et des prières dans le temple de Diane, les cinq Ephores, ayant écouté des messagers survenus, s'étaient entre-regardés. Le Sénat avait donné, sur-le-champ, des ordres pour la défense de la Ville. De là ces retranchements creusés en hâte, car Sparte, par orgueil ne se fortifiait à l'ordinaire que de ses citoyens.

Une ombre avait dissipé toutes les joies. On ne croyait plus au discours des pasteurs ; les sublimes nouvelles furent oubliées d'un seul coup, comme des fables ! Les prêtres avaient frissonné gravement. Des bras d'augures, éclairés par la flamme des tripieds, s'étaient levés, vouant aux divinités infernales ! Des paroles brèves avaient été chuchotées, terribles, aussitôt. Et l'on avait fait sortir les vierges, car on allait prononcer le nom d'un traître. Et leurs longs vêtements avaient passé sur les Ilotes, couchés ivres de vin noir, en travers des degrés des portiques, lorsqu'elle avaient marché sur eux sans les apercevoir.

Alors retentit la nouvelle désespérée.

Un passage désert dans la Phocide avait été découvert aux ennemis. Un pâtre messénien avait vendu la terre d'Hellas. Ephialtes avait livré à Xerxès la mère patrie. Et les cavaliers perses, à front desquels resplendissaient les armures d'or des satrapes envahissaient déjà le sol des dieux, foulaient aux pieds la nourriture des héros ! Adieu, temples, demeures des aïeux, plaines sacrées. Ils allaient venir, avec des chaînes, eux, les efféminés et les pâles ; et se choisir des esclaves parmi tes filles, Lacédémone !

La consternation s'accrut de l'aspect de la montagne, lorsque les citoyens se furent rendus sur la muraille.

Le vent se plaignait dans les rocheuses ravines, entre les sapins qui se ployaient et craquaient, confondant leurs branches nues pareilles aux cheveux d'une tête renversée avec horreur. La Gongone courait dans les nuées, dont les voiles semblaient mouler sa face. Et la foule, couleur d'incendie, s'entassait dans les embrasures en admirant l'âpre désolation de la terre sous la menace du ciel. Cependant, cette multitude aux bouches sévères se condan

ait au silence à cause des vierges. Il ne fallait pas agiter leur sein ni troubler leur sang d'impressions accusatrices envers un homme d'Hellas. On songeait aux enfants futurs.

L'impatience, l'attente déçue, l'incertitude du désastre, alourdisaient l'angoisse. Chacun cherchait à s'aggraver encore l'avenir, et la proximité de la destruction semblait imminente.

Certes, les premiers fronts d'armées allaient apparaître, dans le crépuscule ! Quelques-uns se figuraient voir, dans les cieux et coupant l'horizon, le reflet des cavaleries de Xerxès, son char même. Les prêtres, tendant l'oreille, discernaient des clameurs venues du nord, disaient-ils, malgré le vent des mers méridionales qui faisait bruire leurs manteaux.

Les balistes roulaient, prenant position ; on bandait ses scorpions et les monceaux de dards tombaient auprès des roues. Les jeunes filles disposaient des brasiers pour faire bouillir la poix ; les vétérans, revêtus de leurs armures, supputaient, les bras croisés, le nombre d'ennemis qu'ils abattraient avant de tomber ; on allait murer les portes, car Sparte ne se rendrait pas, même emportée d'assaut ; on calculait les vivres, on prescrivait aux femmes suicide, on consultait des entrailles abandonnées qui fumaient et là.

Comme on devait passer la nuit sur la muraille en cas de surprise des Perses, le nommé Nogaklès, le cuisinier des gardiens, s'acte de magistrat, préparait, sur le rempart même, la nourriture publique. Debout contre une vaste cuve, il agitait son lourd pilon de pierre et, tout en écrasant distraitemment le grain dans le lait salé, il regardait lui aussi, d'un air soucieux, la montagne.

On attendait. Déjà d'infâmes suggestions s'élevaient au sujet des combattants. Le désespoir de la foule est calomnieux ; et les frères de ceux-là qui devaient bannir Aristide, Thémistocle et Alcibiade, n'enduraient pas, sans fureur, leur inquiétude. Mais les vieilles femmes, alors, secouaient la tête, en tressant sous leurs grandes chevelures blanches. Elles étaient sûres de leurs instincts et gardaient la farouche tranquillité des louves qui ont été.

Une obscurité brusque envahit le ciel ; ce n'était pas les ombres de la nuit. Un vol immense de corbeaux apparut, surgi des profondeurs du sud ; cela passa sur Sparte avec des cris de joie terribles qu'ils couvraient l'espace, assombrissant la lumière. Ils allèrent se percher sur toutes les branches des bois sacrés qui entouraient

le Taygète. Ils demeurèrent là, vigilants, immobiles, le bec tourné vers le nord et les yeux allumés.

Une clameur de malédiction s'éleva, tonnante, et les poursuivait. Les catapultes ronflèrent, envoyant des volées de cailloux dont les chocs sonnèrent après mille sifflements et crépitèrent en pénétrant les arbres.

Les poings tendus, les bras levés au ciel, on voulut les effrayer. Ils demeurèrent impassibles comme si une odeur divine de héros étendus les eût fascinés, et ils ne quittèrent point les branches noires, ployantes sous leur fardeau.

Les mères frémirent, en silence, devant cette apparition.

Maintenant les vierges s'inquiétaient. On leur avait distribué les lames saintes, suspendues, depuis des siècles, dans les temples. — « Pour qui ces épées ? » demandaient-elles. Et leurs regards, doux encore, allaient du miroitement des glaives nus aux yeux plus froids de ceux qui les avaient engendrées. On leur souriait par respect ; on les laissait dans l'incertitude des victimes ; on leur apprendrait, au dernier instant, que ces épées étaient pour elles.

Tout à coup, les enfants poussèrent un cri. Leurs yeux avaient distingué quelque chose au loin. Là-bas, à la cime déjà bleue du mont désert, un homme, emporté par le vent d'une fuite antérieure, descendait vers la Ville.

Tous les regards se fixèrent sur cet homme.

Il venait, tête baissée, le bras étendu sur une sorte de bâton rameux. — coupé au hasard de la détresse, sans doute, — et qui soutenait sa course vers la porte spartiate.

Déjà, comme il touchait à la zone où le soleil jetait ses derniers rayons sur le centre de la montagne, on distinguait son grand manteau enroulé autour de son corps ; l'homme était tombé en route, car son manteau était tout souillé de fange, ainsi que son bâton. Ce ne pouvait être un soldat : il n'avait pas de bouclier.

Un morne silence accueillit cette vision.

De quel lieu d'horreur s'enfuyait-il ainsi ? — Mauvais présage ! — Cette course n'était pas digne d'un homme. Que voulait-il ? — Un abri ?... On le poursuivait donc ? — L'ennemi, sans doute ! — Déjà ! — déjà !...

Au moment où l'oblique lumière de l'astre mourant l'atteignait des pieds à la tête, on aperçut les cnémides.

Un vent de fureur et de honte bouleversa les pensées. On ouït

la présence des vierges, qui devinrent sinistres et plus blanches que de véritables lis.

Un nom, vomé par l'épouvante et la stupeur générales, retentit. C'était un Spartiate! un des Trois-Cents! On le reconnaissait. — Lui! c'était lui! Un soldat de la ville avait jeté son bouclier! On fuyait! Et les autres? Avaient-ils lâché pied, eux aussi, les intrépides? — Et l'anxiété crispait les faces. — La vue de cet homme équivalait à la vue de la défaite. Ah! pourquoi se voiler plus longtemps le vaste malheur! Ils avaient fui! Tous!... Ils le suivaient! Ils allaient apparaître d'un instant à l'autre!... Poursuivis par les cavaliers perses! — Et, mettant la main sur ses yeux, le cuisinier s'écria qu'il les apercevait dans la brume!...

Un cri domina toutes les rumeurs. Il venait d'être poussé par un vieillard et une grande femme. Tous deux, cachant leurs visages interdits, avaient prononcé ces paroles horribles : « Mon fils! »

Alors, un ouragan de clameurs s'éleva. Les poings se tendirent vers le fuyard.

— Tu te trompes. Ce n'est pas ici le champ de bataille.

— Ne cours pas si vite. Ménage-toi.

— Les Perses achètent-ils bien les boucliers et les épées?

— Ephialtès est riche.

— Prends garde à ta droite! Les os de Pélopes, d'Héraklès et de Polux sont sous tes pieds. — Imprécations! Tu vas réveiller les ânes de l'Aïeul, — mais il sera fier de toi.

— Mercure t'a prêté les ailes de ses talons! Par le Styx, tu gagnes le prix, aux Olympiades!

Le soldat semblait ne pas entendre et courait toujours vers la ville.

Et, comme il ne répondait ni ne s'arrêtait, cela exaspéra. Les rumeurs devinrent effroyables. Les jeunes filles regardaient avec effroi.

Et les prêtres :

— Lâche! Tu es souillé de boue! Tu n'as pas embrassé la terre sacrée; tu l'as mordue!

— Il vient vers la porte! Ah! par les dieux infernaux! — Tu n'entreras pas!

Des milliers de bras s'élevèrent.

— Arrière! c'est le barathre qui t'attend! — ou plutôt... Arrière! Nous ne voulons pas de ton sang dans nos gouffres!

— Au combat! Retourne!

— Crains les ombres de héros, autour de toi.

— Les Perses te donneront des couronnes ! Et des lyres ! Va distraire leurs festins, esclave !

A cette parole, on vit les jeunes filles de Lacédémone incliner le front sur leurs poitrines, et, serrant dans leurs bras les épées portées par les rois libres dans les âges reculés, elles versèrent des larmes en silence.

Elles enrichissaient, de ces pleurs héroïques, la rude poignée des glaives. Elles comprenaient et se vouaient à la mort, pour la patrie.

Soudain, l'une d'entre elles s'approcha, svelte et pâle, du rempart : on s'écarta pour lui livrer passage. C'était celle qui devait être un jour l'épouse du fuyard.

— Ne regarde pas, Séméis !... lui crièrent ses compagnes.

Mais elle considéra cet homme et, ramassant une pierre, elle la lança contre lui.

La pierre atteignit le malheureux : il leva les yeux et s'arrêta. Et alors un frémissement parut l'agiter. Sa tête, un moment relevée, retomba sur sa poitrine.

Il parut songer. A quoi donc ?

Les enfants le contemplaient ; les mères leur parlaient bas, en l'indiquant.

L'énorme et belliqueux cuisinier interrompit son labeur et quitta son pilon. Une sorte de colère sacrée lui fit oublier ses devoirs. Il s'éloigna de la cuve et vint se pencher sur une embrasure de la muraille. Puis, rassemblant toutes ses forces et gonflant ses joues le vétéran cracha vers le transfuge. Et le vent qui passait emporta complice de cette sainte indignation, l'infâme écume sur le front du misérable.

Une acclamation retentit, approbatrice de cette énergique marque de courroux.

On était vengé.

Pensif, appuyé sur son bâton, le soldat regardait fixement l'entree ouverte de la Ville.

Sur le signe d'un chef, la lourde porte roula entre lui et l'intérieur des murailles et vint s'enchâsser entre les deux montants de granit.

Alors, devant cette porte fermée qui le proscrivait pour toujours le fuyard tomba en arrière, tout droit, étendu sur la montagne.

A l'instant même, avec le crépuscule et le pâlissement du soleil

les corbeaux, eux, se précipitèrent sur cet homme; ils furent applaudis, cette fois, et leur voile meurtrier le déroba subitement aux outrages de la foule humaine.

Puis vint la rosée du soir qui détrempe la poussière autour de lui.

A l'aube, il ne resta de l'homme que des os dispersés.

Ainsi mourut, l'âme éperdue de cette seule gloire que jalourent les dieux et fermant pieusement les paupières pour que l'aspect de la réalité ne troublât d'aucune vaine tristesse la conception sublime qu'il gardait de la Patrie, ainsi mourut, sans parole, serrant dans sa main la palme funèbre et triomphale et à peine isolé de la boue natale par la pourpre de son sang, l'auguste guerrier élu messager de la Victoire par les Trois-Cents, pour ses mortelles blessures, alors que, jetant aux torrents des Thermopyles son bouclier et son épée, ils le poussèrent vers Sparte, hors du Défilé, le persuadant que ses dernières forces devaient être utilisées en vue du salut de la République; — ainsi disparut dans la mort, acclamé ou non de ceux pour lesquels il périssait, l'ENVOYÉ DE LÉONIDAS.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

---

---

---

## LA CHARTREUSE DE PARME<sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

Le lecteur se figure sans doute les belles choses qu'il disait, lorsque la femme de chambre avertit sa maîtresse que onze heures et demie venaient de sonner, et que le général pouvait rentrer à tout moment; la séparation fut cruelle.

— Je vous vois peut-être pour la dernière fois, dit Clélia au prisonnier : une mesure qui est dans l'intérêt évident de la cabale Raversi peut vous fournir une cruelle façon de prouver que vous n'êtes pas inconstant. Clélia quitta Fabrice étouffée par ses sanglots, et mourant de honte de ne pouvoir les dérober entièrement à sa femme de chambre ni surtout au geôlier Grillo. Une conversation n'était possible que lorsque le général annoncerait devoir passer la soirée dans le monde; et comme depuis la prison de Fabrice, et l'intérêt qu'elle inspirait à la curiosité du courtisan, il avait trouvé prudent de se donner un accès de goutte presque continu, ses courses à la ville, soumises aux exigences d'une politique savante, ne se décidaient souvent qu'au moment de monter en voiture.

Depuis cette soirée dans la chapelle de marbre, la vie de Fabrice fut une suite de transports de joie. De grands obstacles, il est vrai, semblaient encore s'opposer à son bonheur; mais enfin il avait cette joie suprême et peu espérée d'être aimé par l'être divin qui occupait toutes ses pensées.

La troisième journée après cette entrevue, les signaux de la lampe finirent de fort bonne heure, à peu près sur le minuit; à l'instant où ils se terminaient, Fabrice eut presque la tête cassée

(1) Voir les numéros des 5 juillet 1894 et suivants.

par une grosse balle de plomb qui, lancée dans la partie supérieure de l'abat-jour de sa fenêtre, vint briser ses vitres de papier et tomba dans sa chambre.

Cette fort grosse balle n'était point aussi pesante, à beaucoup près, que l'annonçait son volume. Fabrice réussit facilement à l'ouvrir, et trouva une lettre de la duchesse. Par l'entremise de l'archevêque, qu'elle flattait avec soin, elle avait gagné un soldat de la garnison de la citadelle. Cet homme, frondeur adroit, trompait les soldats placés en sentinelle aux angles et à la porte du palais du gouverneur ou s'arrangeait avec eux.

« Il faut te sauver avec des cordes : je frémis en te donnant cet avis étrange, j'hésite depuis plus de deux mois entiers à te dire cette parole ; mais l'avenir officiel se rembrunit chaque jour, et l'on peut s'attendre à ce qu'il y a de pis. A propos, recommence à l'instant les signaux avec ta lampe, pour nous prouver que tu as reçu cette lettre dangereuse ; marque P, B et G à la *monaca*, c'est-à-dire quatre, douze et deux ; je ne respirerai pas jusqu'à ce que j'aie vu ce signal. Je suis à la tour, on répondra par N et O, sept et cinq. La réponse reçue, ne fais plus aucun signal, et occupe-toi uniquement à comprendre ma lettre. »

Fabrice se hâta d'obéir, et fit les signaux convenus, qui furent suivis des réponses annoncées ; puis il continua la lecture de la lettre.

« On peut s'attendre à ce qu'il y a de pis ; c'est ce que m'ont déclaré les trois hommes dans lesquels j'ai le plus de confiance, après que je leur ai fait jurer sur l'Évangile de me dire la vérité, quelque cruelle qu'elle pût être pour moi. Le premier de ces hommes menaça le chirurgien dénonciateur à Ferrare de tomber sur lui avec un couteau ouvert à la main ; le second te dit, à ton retour de Belgirate, qu'il aurait été plus strictement prudent de donner un coup de pistolet au valet de chambre qui arrivait en chantant dans le bois et conduisant en laisse un beau cheval un peu maigre ; tu ne connais pas le troisième : c'est un voleur de grand chemin de mes amis, homme d'exécution s'il en fut, et qui a autant de courage que toi ; c'est pourquoi surtout je lui ai demandé de me déclarer ce que tu devais faire. Tous les trois m'ont dit, sans savoir chacun que j'eusse consulté les deux autres, qu'il vaut mieux s'exposer à se casser le cou que de passer encore onze années et quatre mois dans la crainte continuelle d'un poison fort probable.

« Il faut pendant un mois t'exercer dans ta chambre à monter  
 « et descendre au moyen d'une corde nouée. Ensuite, un jour de  
 « fête où la garnison de la citadelle aura reçu une gratification de  
 « vin, tu tenteras la grande entreprise; tu auras trois cordes en  
 « soie et chanvre, de la grosseur d'une plume de cygne, la pre-  
 « mière de quatre-vingts pieds pour descendre les trente-cinq  
 « pieds qu'il y a de la fenêtre au bois d'orangers; la seconde de  
 « trois cents pieds, et c'est là la difficulté à cause du poids, pour  
 « descendre les cent quatre-vingts pieds qu'a de hauteur le mur  
 « de la grosse tour; une troisième de trente pieds te servira à  
 « descendre le rempart. Je passe ma vie à étudier le grand mur  
 « à l'orient, c'est-à-dire du côté de Ferrare : une fente causée par  
 « un tremblement de terre a été remplie au moyen d'un contre-  
 « fort qui forme *plan incliné*. Mon voleur de grand chemin m'as-  
 « sure qu'il se ferait fort de descendre de ce côté-là sans trop de  
 « difficulté et sous peine seulement de quelques écorchures, en  
 « se laissant glisser sur le plan incliné formé par ce contre-fort.  
 « L'espace vertical n'est que de vingt-huit pieds tout à fait au bas :  
 « ce côté est le moins bien gardé.

« Cependant, à tout prendre, mon voleur, qui trois fois s'es-  
 « sauvé de prison, et que tu aimerais si tu le connaissais, quoi-  
 « qu'il exècre les gens de ta caste; mon voleur de grand chemin  
 « dis-je, agile et lesté comme toi, pense qu'il aimerait mieux des-  
 « cendre par le côté du couchant, exactement vis-à-vis le petit  
 « palais occupé jadis par la Fausta, de vous bien connu. Ce qu'  
 « le déciderait pour ce côté, c'est que la muraille, quoique très-  
 « peu inclinée, est presque constamment garnie de broussailles  
 « il y a des brins de bois, gros comme le petit doigt, qui peuvent  
 « fort bien écorcher si l'on n'y prend garde, mais qui aussi sont  
 « excellents pour se retenir. Encore ce matin, je regardais ce côté  
 « du couchant avec une excellente lunette : la place à choisir, c'est  
 « précisément au-dessous d'une pierre neuve que l'on a placée à  
 « la balustrade, il y a deux ou trois ans. Verticalement au-dessous  
 « de cette pierre, tu trouveras d'abord un espace nu d'une ving-  
 « taine de pieds; il faut aller là très lentement (tu sens si mon cœur  
 « frémit en te donnant ces instructions terribles, mais le courage  
 « consiste à savoir choisir le moindre mal, si affreux qu'il soit  
 « encore); après l'espace nu, tu trouveras quatre-vingt-dix pieds  
 « de broussailles fort grandes, où l'on voit voler des oiseaux  
 « puis un espace de trente pieds qui n'a que des herbes, des vio-

liers et des pariétaires. Ensuite, en approchant de terre, vingt pieds de broussailles, et enfin vingt-cinq ou trente pieds récemment recrépis.

« Ce qui me déciderait pour ce côté, c'est que là se trouve verticalement, au-dessous de la pierre neuve de la balustrade d'en haut, une cabane en bois bâtie par un soldat dans son jardin, et que le capitaine du génie employé à la forteresse veut le forcer à démolir; elle a dix-sept pieds de haut, elle est couverte en chaume, et le toit touche au grand mur de la citadelle. C'est ce toit qui me tente; dans le cas affreux d'un accident, il amortirait la chute. Une fois arrivé là, tu es dans l'enceinte des remparts, assez négligemment gardés; si l'on t'arrêtait là, tire des coups de pistolet, et défends-toi quelques minutes. Ton ami de Ferrare et un autre homme de cœur, celui que j'appelle le voleur de grand chemin, auront des échelles, et n'hésiteront pas à escalader ce rempart assez bas, et à voler à ton secours.

« Le rempart n'a que vingt-trois pieds de haut, et un fort grand talus. Je serai au pied de ce dernier mur avec bon nombre de gens armés.

« J'ai l'espoir de te faire parvenir cinq ou six lettres par la même voie que celle-ci. Je répéterai sans cesse les mêmes choses en d'autres termes, afin que nous soyons bien d'accord. Tu devines de quel cœur je te dis que l'homme *du coup de pistolet au valet de chambre*, qui, après tout, est le meilleur des êtres et se meurt de repentir, pense que tu en seras quitte pour un bras cassé. Le voleur de grand chemin, qui a plus d'expérience de ces sortes d'expéditions, pense que, si tu veux descendre fort lentement, et surtout sans te presser, ta liberté ne te coûtera que des écorchures. La grande difficulté, c'est d'avoir des cordes; c'est à quoi aussi je pense uniquement depuis quinze jours que cette grande idée occupe tous mes instants.

« Je ne réponds pas à cette folie, la seule chose sans esprit que tu aies dite de ta vie : « Je ne veux pas me sauver ! » L'homme du coup de pistolet au valet de chambre s'écria que l'ennui t'avait rendu fou. Je ne te cacherai point que nous redoutons un fort imminent danger, qui peut-être fera hâter le jour de ta fuite. Pour t'annoncer ce danger, la lampe dira plusieurs fois de suite : *Le feu a pris au château!*

« Tu répondras : *Mes livres sont-ils brûlés ?* »

Cette lettre contenait encore cinq ou six pages de détails; elle

était écrite en caractères microscopiques sur du papier très fin.

— Tout cela est fort beau et fort bien inventé, se dit Fabrice; je dois une reconnaissance éternelle au comte et à la duchesse; ils croiront peut-être que j'ai eu peur, mais je ne me sauverai point. Est-ce que jamais l'on se sauva d'un lieu où l'on est au comble du bonheur, pour aller se jeter dans un exil affreux où tout manquera jusqu'à l'air pour respirer? Que ferais-je au bout d'un mois que je serais à Florence? je prendrais un déguisement pour venir rôder auprès de la porte de cette forteresse, et tâcher d'épier un regard.

Le lendemain, Fabrice eut peur; il était à sa fenêtre, vers les onze heures, regardant le magnifique paysage et attendant l'instant heureux où il pourrait voir Clélia, lorsque Grillo entra hors d'haleine dans sa chambre :

— Et vite! vite! Monseigneur, jetez-vous sur votre lit, faites semblant d'être malade; voici trois juges qui montent! Ils vont vous interroger : réfléchissez bien avant de parler; ils viennent pour vous *entortiller*.

En disant ces paroles, Grillo se hâta de fermer la petite trappe de l'abat-jour, poussait Fabrice sur son lit, et jetait sur lui deux ou trois manteaux.

— Dites que vous souffrez beaucoup et parlez peu, surtout faites répéter les questions, pour réfléchir.

Les trois juges entrèrent. Trois échappés des galères, se dit Fabrice en voyant ces physionomies basses, et non pas trois juges ils avaient de longues robes noires, saluèrent gravement, et occupèrent, sans mot dire, les trois chaises qui étaient dans la chambre.

— Monsieur Fabrice del Dongo, dit le plus âgé, nous sommes peinés de la triste mission que nous venons remplir auprès de vous. Nous sommes ici pour vous annoncer le décès de Son Excellence M. le marquis del Dongo, votre père, second grand majordome major du royaume lombardo-vénitien, chevalier grand-croix de plusieurs ordres de, etc. Fabrice fondit en larmes; le juge continua.

— Madame la marquise del Dongo, votre mère, vous fait part de cette nouvelle par une lettre missive; mais comme elle a joint au fait des réflexions inconvenantes, par un arrêt d'hier, la cour de justice a décidé que sa lettre vous serait communiquée seulement par extrait, et c'est cet extrait que M. le greffier va vous lire.

Cette lecture terminée, le juge s'approcha de Fabrice toujours couché, et lui fit suivre sur la lettre de sa mère les passages dont on venait de lire les copies. Fabrice vit dans la lettre les me

*prisonnement injuste, punition cruelle pour un crime qui n'en est pas un*, et comprit ce qui avait motivé la visite des juges. Il resta, dans son mépris pour des magistrats sans probité, il leur dit exactement que ces paroles :

— Je suis malade, Messieurs, je me meurs de langueur, et vous m'excuserez si je ne puis me lever.

Les juges sortis, Fabrice pleura encore beaucoup, puis il se dit : *Dis-je hypocrite ? il me semblait que je ne l'aimais point.*

Ce jour-là et les suivants Clélia fut fort triste ; elle l'appela plusieurs fois, mais eut à peine le courage de lui dire quelques paroles. Le matin du cinquième jour qui suivit la première entrevue, elle lui dit que dans la soirée elle viendrait à la chapelle.

— Je ne puis vous adresser que peu de mots, lui dit-elle en entrant. Elle était tellement tremblante qu'elle avait besoin de s'appuyer sur sa femme de chambre. Après l'avoir renvoyée à l'entrée de la chapelle : — Vous allez me donner votre parole d'honneur, dit-elle d'une voix à peine intelligible, vous allez me donner votre parole d'honneur d'obéir à la duchesse, et de tenter de fuir pour qu'elle vous l'ordonnera et de la façon qu'elle vous l'indiquera, ou demain matin je me réfugie dans un couvent, et je vous jure ici que de la vie je ne vous adresserai la parole.

Fabrice resta muet.

— Promettez, dit Clélia les larmes aux yeux et comme hors d'elle-même, ou bien nous nous parlons ici pour la dernière fois. La vie que vous m'avez faite est affreuse : vous êtes ici à cause de moi, et chaque jour peut être le dernier de votre existence. En ce moment Clélia était si faible, qu'elle fut obligée de chercher un siège sur un énorme fauteuil placé jadis au milieu de la chapelle pour l'usage du prince prisonnier ; elle était sur le point de se trouver mal.

— Que faut-il promettre ? dit Fabrice d'un air accablé.

— Vous le savez.

— Je jure donc de me précipiter sciemment dans un malheur affreux, et de me condamner à vivre loin de tout ce que j'aime au monde.

Promettez des choses précises.

— Je jure d'obéir à la duchesse, et de prendre la fuite le jour qu'elle le voudra et comme elle le voudra. Et que deviendrai-je si vous êtes loin de vous ?

— Jurez de vous sauver, quoi qu'il puisse arriver.

— Comment! êtes-vous décidée à épouser le marquis Crescenzi dès que je n'y serai plus?

— O Dieu! quelle âme me croyez-vous?... Mais jurez, ou n'aurai plus un seul instant la paix de l'âme.

— Eh bien, je jure de me sauver d'ici, le jour que M<sup>me</sup> Sansverina l'ordonnera, et quoi qu'il puisse arriver d'ici là.

Ce serment obtenu, Clélia était si faible, qu'elle fut obligée de se retirer après avoir remercié Fabrice.

— Tout était prêt pour ma fuite demain matin, lui dit-elle, si vous étiez obstiné à rester. Je vous aurais vu en cet instant pour dernière fois de ma vie, j'en avais fait le vœu à la Madone. Maintenant, dès que je pourrai sortir de ma chambre, j'irai examiner le mur terrible au-dessous de la pierre neuve de la balustrade.

Le lendemain il la trouva pâle au point de lui faire une vive peine. Elle lui dit de la fenêtre de la volière :

— Ne nous faisons point illusion, cher ami; comme il y a du péché dans notre amitié, je ne doute pas qu'il ne nous arrive un jour. Vous serez découvert en cherchant à prendre la fuite, perdu à jamais, si ce n'est pis; toutefois il faut satisfaire à la pudeur humaine, elle nous ordonne de tout tenter. Il vous faut pour descendre en dehors de la grosse tour une corde solide plus de deux cents pieds de longueur. Quelques soins que je donne depuis que je sais le projet de la duchesse, je n'ai pu procurer que des cordes formant à peine ensemble une cinquanteaine de pieds. Par un ordre du jour du gouverneur, toutes les cordes que l'on voit dans la forteresse sont brûlées, et tous les soirs on enlève les cordes des puits, si faibles d'ailleurs, que souvent elles cassent en remontant leur léger fardeau. Mais par Dieu qu'il me pardonne, je trahis mon père, et je travaille, dénaturée, à lui donner un chagrin mortel. Priez Dieu pour moi, et, si votre vie est sauvée, faites le vœu d'en consacrer tous les instants à sa gloire.

Voici une idée qui m'est venue : dans huit jours je sortira de la citadelle pour assister aux noces d'une des sœurs du marquis Crescenzi. Je rentrerai le soir comme il est convenable, mais j'en ferai tout au monde pour ne rentrer que fort tard, et peut-être Barbone n'osera-t-il pas m'examiner de trop près. A cette époque de la sœur du marquis se trouveront les plus grandes dames de la cour, et sans doute M<sup>me</sup> Sanseverina. Au nom de Dieu! faites qu'une de ces dames me remette un paquet de cordes bien

es, pas trop grosses, et réduites au plus petit volume. Dussé-je exposer à mille morts, j'emploierai les moyens même les plus ingereux pour introduire ce paquet de cordes dans la citadelle, mépris, hélas! de tous mes devoirs. Si mon père en a connaissance, je ne vous reverrai jamais; mais quelle que soit la des-ée qui m'attend, je serai heureuse dans les bornes d'une amitié sœur si je puis contribuer à vous sauver.

Le soir même, par la correspondance de nuit au moyen de la npe, Fabrice donna avis à la duchesse de l'occasion unique qu'il aurait de faire entrer dans la citadelle une quantité de cordes ffisante. Mais il la suppliait de garder le secret même envers comte, ce qui parut bizarre. Il est fou, pensa la duchesse, la pri-ri l'a changé, il prend les choses au tragique. Le lendemain, e balle de plomb, lancée par le frondeur, apporta au prisonnier nonce du plus grand péril possible : la personne qui se char-ait de faire entrer les cordes, lui disait-on, lui sauvait positive-nt et exactement la vie. Fabrice se hâta de donner cette nou-le à Clélia. Cette balle de plomb apportait aussi à Fabrice une e fort exacte du mur du couchant par lequel il devait descendre haut de la grosse tour dans l'espace compris entre les bastions; ce lieu, il était assez facile ensuite de se sauver, les remparts yant, comme on sait, que vingt-trois pieds de haut. Sur le res-du plan était écrit d'une petite écriture fine un sonnet magni-ue : une âme généreuse exhortait Fabrice à prendre la fuite, i ne pas laisser avilir son âme et dépérir son corps par les onze ées de captivité qu'il avait encore à subir.

ci un détail nécessaire et qui explique en partie le courage eut la duchesse de conseiller à Fabrice une fuite si dangereuse, is oblige d'interrompre pour un instant l'histoire de cette en-prise hardie.

Comme tous les partis qui ne sont point au pouvoir, le parti versi n'était pas fort uni. Le chevalier Riscara détestait le fis-Rassi qu'il accusait de lui avoir fait perdre un procès impor-t dans lequel, à la vérité, lui Riscara avait tort. Par Riscara, prince reçut un avis anonyme qui l'avertissait qu'une expédi-na de la sentence de Fabrice avait été adressée officiellement au verneur de la citadelle. La marquise Raversi, cet habile chef parti, fut excessivement contrariée de cette fausse démarche, en fit aussitôt donner avis à son ami, le fiscal général; elle trou-t fort simple qu'il voulût tirer quelque chose du ministre Mosca,

tant que Mosca était au pouvoir. Rassi se présenta intrépidement au palais, pensant qu'il en serait quitte pour quelques coups de pieds; le prince ne pouvait se passer d'un jurisconsulte habile, Rassi avait fait exiler comme libéraux un juge et un avocat, les seuls hommes du pays qui eussent pu prendre sa place.

Le prince, hors de lui, le chargea d'injures, et avançait sur lui pour le battre.

— Eh bien, c'est une distraction de commis, répondit Rassi d'un plus grand sang-froid; la chose est prescrite par la loi, elle aura dû être faite le lendemain de l'érou du sieur del Dongo à la capitale. Le commis plein de zèle a cru avoir fait un oubli, et m'a fait signer la lettre d'envoi comme une chose de forme.

— Et tu prétends me faire croire des mensonges aussi mal bâtis s'écria le prince furieux; dis plutôt que tu t'es vendu à ce fripon de Mosca, et c'est pour cela qu'il t'a donné la croix. Mais parbleu tu n'en seras pas quitte pour des coups : je te ferai mettre en jugement, je te révoquerai honteusement.

— Je vous défie de me faire mettre en jugement! répondit Rassi avec assurance; il savait que c'était un sûr moyen de calmer le prince : la loi est pour moi, et vous n'avez pas un second Rassi pour savoir l'éluder. Vous ne me révoquerez pas, parce qu'il est des moments où votre caractère est sévère; vous avez soif de sang alors, mais en même temps vous tenez à conserver l'estime des Italiens raisonnables; cette estime est un *sine qua non* pour votre ambition. Enfin, vous me rappellerez au premier acte de sévérité dont votre caractère vous fera un besoin, et, comme à l'ordinaire je vous procurerai une sentence bien régulière rendue par des juges timides et assez honnêtes gens, et qui satisfera vos passions. Trouvez un autre homme dans vos États aussi utile que moi!

Cela dit, Rassi s'enfuit; il en avait été quitte pour un coup de règle bien appliqué et cinq ou six coups de pied. En sortant du palais il partit pour sa terre de Riva; il avait quelque crainte d'un coup de poignard dans le premier mouvement de colère, mais il ne doutait pas non plus qu'avant quinze jours un courrier ne le rappelât dans la capitale. Il employa le temps qu'il passa à la campagne à organiser un moyen de correspondance sûr avec le comte Mosca; il était amoureux fou du titre de baron, et pensait que le prince faisait trop de cas de cette chose jadis sublime, la noblesse, pour la lui conférer jamais; tandis que le comte, très fier de sa naissance, n'estimait que la noblesse prouvée par des titres avant l'an 1400.

Le fiscal général ne s'était point trompé dans ses prévisions : il avait à peine huit jours qu'il était à sa terre, lorsqu'un ami du prince, qui y vint par hasard, lui conseilla de retourner à Parme sans délai; le prince le reçut en riant, prit ensuite un air fort sérieux, et lui fit jurer sur l'Évangile qu'il garderait le secret sur ce qu'il allait lui confier. Rassi jura d'un grand sérieux et le prince, l'œil enflammé de haine, s'écria qu'il ne serait pas le maître chez lui tant que Fabrice del Dongo serait en vie.

— Je ne puis, ajouta-t-il, ni chasser la duchesse, ni souffrir sa présence; ses regards me bravent en m'empêchant de vivre.

Après avoir laissé le prince s'expliquer bien au long, lui, Rassi, quant l'extrême embarras, s'écria enfin :

— Votre Altesse sera obéie, sans doute, mais la chose est d'une horrible difficulté : il n'y a pas d'apparence de condamner un del Dongo à mort pour le meurtre d'un Giletti; c'est déjà un tour de force étonnant que d'avoir tiré de cela douze années de citadelle. De plus, je soupçonne la duchesse d'avoir découvert trois des paysans qui travaillaient à la fouille de *Sanguigna*, et qui se trouvaient hors du fossé au moment où ce brigand de Giletti attaqua del Dongo.

— Et où sont ces témoins? dit le prince irrité.

— Cachés en Piémont, je suppose. Il faudrait une conspiration contre la vie de Votre Altesse...

— Ce moyen a ses dangers, dit le prince, cela fait songer à la rose.

— Mais pourtant, dit Rassi, avec une feinte innocence, voilà tout mon arsenal officiel.

— Reste le poison...

— Mais qui le donnera? Sera-ce cet imbécile de Conti?

— Mais, à ce qu'on dit, ce ne serait pas son coup d'essai...

— Il faudrait le mettre en colère, reprit Rassi; et d'ailleurs, lorsqu'il expédia le capitaine, il n'avait pas trente ans, et il était robuste et infiniment moins pusillanime que de nos jours. Sans doute, tout doit céder à la raison d'État; mais, ainsi pris au dépourvu et à la première vue, je ne vois, pour exécuter les ordres du souverain, qu'un nommé Barbone, commis-greffier de la prison et que le sieur del Dongo renversa d'un soufflet le jour qu'il y entra. Une fois le prince mis à son aise, la conversation fut infinie; la termina en accordant à son fiscal général un délai d'un mois; Rassi en voulait deux. Le lendemain, il reçut une gratification

secrète de mille sequins. Pendant trois jours il réfléchit; le quatrième il revint à son raisonnement, qui lui semblait évident : le seul comte Mosca aura le cœur de me tenir parole, parce que, en me faisant baron, il ne me donne pas ce qu'il estime; *secundo*, en l'avertissant, je me sauve probablement un crime pour lequel je suis à peu près payé d'avance; *tertio*, je venge les premiers coups humiliants qu'ait reçus le chevalier Rassi. La nuit suivante, il communiqua au comte Mosca toute sa conversation avec le prince.

Le comte faisait en secret la cour à la duchesse; il est bien vrai qu'il ne la voyait toujours chez elle qu'une ou deux fois par mois mais presque toutes les semaines, et quand il savait faire naître les occasions de parler de Fabrice, la duchesse, accompagnée de *Chekina*, venait, dans la soirée avancée, passer quelques instants dans le jardin du comte. Elle savait tromper même son cocher, qui lui était dévoué et qui la croyait en visite dans une maison voisine.

On peut penser si le comte, ayant reçu la terrible confidence du fiscal, fit aussitôt à la duchesse le signal convenu. Quoiqu'il on fût au milieu de la nuit, elle le fit prier par la *Chekina* de passer à l'instant chez elle. Le comte, ravi comme un amoureux de cette apparence d'intimité, hésitait cependant à tout dire à la duchesse; il craignait de la voir devenir folle de douleur.

Après avoir cherché des demi-mots pour mitiger l'annonce fatale, il finit cependant par lui tout dire; il n'était pas en son pouvoir de garder un secret qu'elle lui demandait. Depuis neuf mois le malheur extrême avait eu une grande influence sur cette âme ardente, elle l'avait fortifiée, et la duchesse ne s'emporta point en sanglots ou en plaintes.

Le lendemain soir elle fit faire à Fabrice le signal du grand péril : *Le feu a pris au château.*

Il répondit fort bien : *Mes livres sont-ils brûlés?*

La même nuit elle eut le bonheur de lui faire parvenir une lettre dans une balle de plomb. Ce fut huit jours après qu'eut lieu le mariage de la sœur du marquis Crescenzi, où la duchesse commisit une énorme imprudence dont nous rendrons compte en son lieu.

## XXI

A l'époque de ses malheurs, il y avait déjà près d'une année que la duchesse avait fait une rencontre singulière : un jour qu'elle

vait la *luna*, comme on dit dans le pays, elle était allée à l'improviste sur le soir, à son château de Sacca, situé au delà de Corno, sur la colline qui domine le Pô. Elle se plaisait à embellir cette terre; elle aimait la vaste forêt qui couronne la colline et touche au château; elle s'occupait à y faire tracer des sentiers dans des directions pittoresques.

— Vous vous ferez enlever par les brigands, belle duchesse, lui disait un jour le prince; il est impossible qu'une forêt où l'on sait que vous vous promenez reste déserte. Le prince jetait un regard sur le comte, dont il prétendait émoustiller la jalousie.

— Je n'ai pas de craintes, Altesse Sérénissime, répondit la duchesse d'un air ingénu, quand je me promène dans mes bois; je me rassure par cette pensée : je n'ai fait de mal à personne, qui pourrait me haïr? Ce propos fut trouvé hardi, il rappelait les invectives proférées par les libéraux du pays, gens fort insolents.

Le jour de la promenade dont nous parlons, le propos du prince vint à l'esprit de la duchesse, en remarquant un homme fort mal tu qui la suivait de loin à travers le bois. A un détour imprévu il se fit la duchesse en continuant sa promenade, cet inconnu se trouva tellement près d'elle, qu'elle eut peur. Dans le premier mouvement elle appela son garde-chasse qu'elle avait laissé à mille pas de là, dans le parterre de fleurs tout près du château. L'inconnu eut le temps de s'approcher d'elle et se jeta à ses pieds. Il était jeune, fort bel homme, mais horriblement mal mis; ses habits avaient des déchirures d'un pied de long, mais ses yeux resplendissaient le feu d'une âme ardente.

— Je suis condamné à mort, je suis le médecin Ferrante Palla, je meurs de faim ainsi que mes cinq enfants.

La duchesse avait remarqué qu'il était horriblement maigre; mais ses yeux étaient tellement beaux et remplis d'une exaltation si noble, qu'ils lui ôtèrent l'idée du crime. Pallagi, pensa-t-elle, avait bien dû donner de tels yeux au saint Jean dans le désert quand il vint de placer à la cathédrale. L'idée de saint Jean lui était suggérée par l'incroyable maigreur de Ferrante. La duchesse lui donna trois sequins qu'elle avait dans sa bourse, s'excusant de lui en offrir si peu, sur ce qu'elle venait de payer un compte à son jarretier. Ferrante la remercia avec effusion. — Hélas! lui dit-il, autrefois j'habitais les villes, je voyais des femmes élégantes; depuis que je remplissais mes devoirs de citoyen je me suis fait condamner à mort, je vis dans les bois, et je vous suivais, non pour vous

demander l'aumône ou vous voler, mais comme un sauvage fasciné par une angélique beauté. Il y a si longtemps que je n'ai deux belles mains blanches.

— Levez-vous, lui dit la duchesse; car il était resté à genoux.

— Permettez que je reste ainsi, lui dit Ferrante; cette position me prouve que je ne suis pas occupé actuellement à voler, et elle me tranquillise; car vous saurez que je vole pour vivre depuis que l'on m'empêche d'exercer ma profession. Mais, dans ce moment, je ne suis qu'un simple mortel qui adore la sublime beauté. La duchesse comprit qu'il était un peu fou, mais elle n'eut point peur; elle voyait dans les yeux de cet homme qu'il avait une âme ardente et bonne, et d'ailleurs elle ne haïssait pas les physionomies extraordinaires.

— Je suis donc médecin, et je faisais la cour à la femme de l'apothicaire *Sarasine* de Parme : il nous a surpris et l'a chassé ainsi que trois enfants qu'il soupçonnait avec raison être de moi et non de lui. J'en ai eu deux depuis. La mère et les cinq enfants vivent dans la dernière misère, au fond d'une sorte de cabane construite de mes mains à une lieue d'ici, dans le bois. C'est là que je dois me préserver des gendarmes, et la pauvre femme ne veut pas se séparer de moi. Je fus condamné à mort, et fort justement; mais je conspirais. J'exécra le prince, qui est un tyran. Je ne pris que la fuite, faute d'argent. Mes malheurs sont bien plus grands, j'aurais dû mille fois me tuer; je n'aime plus la malheureuse femme qui m'a donné ces cinq enfants et s'est perdue pour moi; j'en ai eu une autre. Mais si je me tue, les cinq enfants et la mère mourront littéralement de faim. Cet homme avait l'accent de la sincérité.

— Mais comment vivez-vous? lui dit la duchesse attendrie.

— La mère des enfants file; la fille aînée est nourrie dans une ferme de libéraux, où elle garde les moutons; moi, je vole sur la route de Plaisance à Gênes.

— Comment accordez-vous le vol avec vos principes libéraux?

— Je tiens note des gens que je vole, et si jamais j'ai quelque chose, je leur rendrai les sommes volées. J'estime qu'un tribun du peuple tel que moi exécute un travail qui, à raison de son danger, vaut bien cent francs par mois; ainsi je me garde bien de prendre plus de douze cents francs par an.

Je me trompe, je vole quelque petite somme au delà, car je fais face, par ce moyen, aux frais d'impression de mes ouvrages.

— Quels ouvrages?

— *La... aura-t-elle jamais une chambre et un budget?*

— Quoi, dit la duchesse étonnée, c'est vous, Monsieur, qui êtes l'un des plus grands poètes du siècle, le fameux Palla?

— L'ameux peut-être, mais fort malheureux, c'est sûr.

— Et un homme de votre talent, Monsieur, est obligé de voler pour vivre!

— C'est peut-être pour cela que j'ai quelque talent. Jusqu'ici tous nos auteurs qui se sont fait connaître étaient des gens payés par le gouvernement ou par le culte qu'ils voulaient saper. Moi, *primo*, j'expose ma vie; *secundo*, songez, Madame, aux réflexions qui m'agitent lorsque je vais voler! Suis-je dans le vrai, me dis-je? La place de tribun rend-elle des services valant réellement cent francs par mois? J'ai deux chemises, l'habit que vous me voyez, quelques mauvaises armes, et je suis sûr de finir par la corde : j'ose croire que je suis désintéressé. Je serais heureux sans ce fatal amour qui ne me laisse plus trouver que malheur auprès de la mère de mes enfants. La pauvreté me pèse comme laide : même les beaux habits, les mains blanches...

Il regardait celles de la duchesse de telle sorte, que la peur la visitait.

— Adieu, Monsieur, lui dit-elle : puis-je vous être bonne à quelque chose à Parme?

— Pensez quelquefois à cette question : son emploi est de réveiller les cœurs et de les empêcher de s'endormir dans ce faux bonheur tout matériel que donnent les monarchies. Le service qu'il rend à ses concitoyens vaut-il cent francs par mois?... Mon malheur est d'aimer, dit-il d'un air fort doux, et depuis près de deux ans mon âme n'est occupée que de vous, mais jusqu'ici je vous fais vue sans vous faire peur. Et il prit la fuite avec une rapidité prodigieuse qui étonna la duchesse et la rassura. Les gendarmes couraient de la peine à l'atteindre, pensa-t-elle; en effet, il est fou.

— Il est fou, lui dirent ses gens; nous savons tous depuis longtemps que le pauvre homme est amoureux de Madame; quand Madame est ici nous le voyons errer dans les parties les plus élevées du bois, et dès que Madame est partie, il ne manque pas de venir s'asseoir aux mêmes endroits où elle s'est arrêtée; il ramasse soigneusement les fleurs qui ont pu tomber de son bouquet et les conserve longtemps attachées à son mauvais chapeau.

— Et vous ne m'avez jamais parlé de ces folies, dit la duchesse presque du ton du reproche.

— Nous craignons que Madame ne le dit au ministre Mosca. I pauvre Ferrante est si bon enfant! ça n'a jamais fait de mal à pe sonne, et parce qu'il aime notre Napoléon, on l'a condamné mort.

Elle ne dit mot au ministre de cette rencontre, et, comme depu quatre ans c'était le premier secret qu'elle lui faisait, dix fois el fut obligée de s'arrêter court au milieu d'une phrase. Elle revint Sacca avec de l'or, Ferrante ne se montra point. Elle revint quin jours plus tard : Ferrante, après l'avoir suivie pendant quelq temps en gambadant dans le bois à cent pas de distance, fond sur elle avec la rapidité de l'épervier, et se précipita à ses genou comme la première fois.

— Où étiez-vous il y a quinze jours ?

— Dans la montagne, au delà de Novi, pour voler des muletie qui revenaient de Milan où ils avaient vendu de l'huile.

— Acceptez cette bourse.

Ferrante ouvrit la bourse, y prit un sequin qu'il baisa et qu mit dans son sein, puis la rendit.

— Vous me rendez cette bourse, et vous volez !

— Sans doute ; mon institution est telle, jamais je ne dois avo plus de cent francs ; or, maintenant, la mère de mes enfants a qu tre-vingts francs, et moi j'en ai vingt-cinq, je suis en faute de cir francs, et si l'on me pendait en ce moment j'aurais des remord J'ai pris ce sequin parce qu'il vient de vous et que je vous aime.

L'intonation de ce mot fort simple fut parfaite. Il aime réell ment, se dit la duchesse.

Ce jour-là il avait l'air tout à fait égaré. Il dit qu'il y avait Parme des gens qui lui devaient six cents francs, et qu'avec cet somme il réparerait sa cabane où maintenant ses pauvres peti enfants s'enrhumaient.

— Mais je vous ferai l'avance de ces six cents francs, dit la duchesse tout émue.

— Mais alors, moi, homme public, le parti contraire ne pourr t-il pas me calomnier, et dire que je me vends ?

La duchesse attendrie lui offrit une cachette à Parme s'il voula lui jurer que, pour le moment, il n'exercerait point sa magistrat ure dans cette ville, que surtout il n'exécuterait aucun des arrê de mort que, disait-il, il avait *in petto*.

— Et si l'on me pend par suite de mon imprudence, dit grav ment Ferrante, tous ces coquins, si nuisibles au peuple, vivro

longues années, et à qui la faute? Que me dira mon père en recevant là-haut?

La duchesse lui parla beaucoup de ses petits enfants, à qui l'humidité pouvait causer des maladies mortelles; il finit par accepter l'offre de la cachette à Parme.

Le duc Sanseverina, dans la seule demi-journée qu'il eût passée à Parme depuis son mariage, avait montré à la duchesse une cachette fort singulière qui existe à l'angle méridional du palais de ce nom. Le mur de façade, qui date du moyen âge, a huit pieds d'épaisseur; on l'a creusé en dedans, et là se trouve une cachette de vingt pieds de haut, mais de deux seulement de largeur. C'est tout à côté que l'on admire ce réservoir d'eau cité dans tous les ouvrages, fameux ouvrage du douzième siècle, pratiqué lors du siège de Parme par l'empereur Sigismond, et qui plus tard fut repris dans l'enceinte du palais Sanseverina.

On entre dans la cachette en faisant mouvoir une énorme pierre sur un axe de fer placé vers le centre du bloc. La duchesse était profondément touchée de la folie de Ferrante et du sort de ses enfants, pour lesquels il refusait obstinément tout cadeau ayant quelque valeur, qu'elle lui permit de faire usage de cette cachette pendant assez longtemps. Elle le revit un mois après, toujours dans les bois de Sacca, et, comme ce jour-là il était un peu plus calme, il récita un de ses sonnets qui lui sembla égal ou supérieur à tout ce qu'on a fait de plus beau en Italie depuis deux siècles. Ferrante obtint plusieurs entrevues; mais son amour s'exalta, devint fatal, et la duchesse s'aperçut que cette passion suivait les traces de tous les amours que l'on met dans la possibilité de concevoir une lueur d'espérance. Elle le renvoya dans ses bois, lui défendit de lui adresser la parole: il obéit à l'instant et avec une docilité parfaite. Les choses en étaient à ce point quand Fabrice fut arrêté. Trois jours après, à la tombée de la nuit, un capucin se présenta à la porte du palais Sanseverina; il avait, disait-il, un message important à communiquer à la maîtresse du logis. Elle était malheureuse, qu'elle fit entrer: c'était Ferrante. — Il se passa une nouvelle iniquité dont le tribun du peuple doit prendre connaissance, lui dit cet homme fou d'amour. D'autre part, agissant comme simple particulier, ajouta-t-il, je ne puis donner à Madame la duchesse Sanseverina que ma vie, et je la lui apporte.

Un dévouement si sincère de la part d'un voleur et d'un fou toucha vivement la duchesse. Elle parla longtemps à cet homme qui

passait pour le plus grand poète du nord de l'Italie, et pleura beaucoup. Voilà un homme qui comprend mon cœur, se disait-elle. Le lendemain il reparut, toujours à l'*Ave Maria*, déguisé en domestique et portant livrée.

— Je n'ai point quitté Parme; j'ai entendu dire une horreur que ma bouche ne répétera point; mais me voici. Songez, Madame, ce que vous refusez! L'être que vous voyez n'est pas une poupée de cour, c'est un homme! Il était à genoux en prononçant ces paroles d'un air à leur donner de la valeur. Hier, je me suis dit ajouta-t-il : Elle a pleuré en ma présence; donc elle est un peu moins malheureuse.

— Mais, Monsieur, songez donc quels dangers vous environnent, on vous arrêtera dans cette ville!

— Le tribun vous dira : Madame, qu'est-ce que la vie quand il ne faut rien dire? L'homme malheureux, et qui a la douleur de ne plus sentir de passion pour la vertu depuis qu'il est brûlé par l'amour ajoutera : Madame la duchesse, Fabrice, un homme de cœur, peut périr; ne repoussez pas un autre homme de cœur qui s'offre à vous! Voici un corps de fer et une âme qui ne craint rien au monde que de vous déplaire.

— Si vous me parlez encore de vos sentiments, je vous ferai fermer ma porte à jamais.

La duchesse eut bien l'idée, ce soir-là, d'annoncer à Ferrante qu'elle ferait une petite pension à ses enfants, mais elle eut peur qu'il ne partît de là pour se tuer.

A peine fut-il sorti, que, remplie de pressentiments funestes elle se dit : Moi aussi, je puis mourir, et plutôt à Dieu qu'il en soit ainsi, et bientôt! si je trouvais un homme digne de ce nom à recommander mon pauvre Fabrice.

Une idée saisit la duchesse : elle prit un morceau de papier reconnu, par un écrit auquel elle mêla le peu de mots de drame qu'elle savait, qu'elle avait reçu du sieur Ferrante Palla la somme de vingt-cinq mille francs, sous l'expresse condition de payer chaque année une rente viagère de quinze cents francs à la dame Sarasine et à ses cinq enfants. La duchesse ajouta : De plus, j'èlègue une rente viagère de trois cents francs à chacun de ses cinq enfants, sous la condition que Ferrante Palla donnera ses soins comme médecin à mon neveu Fabrice del Dongo, et sera pour lui un frère. Je l'en prie. Elle signa, antidata d'un an, et serra ce papier.

Deux jours après, Ferrante reparut. C'était au moment où la lie était agitée par le bruit de la prochaine exécution de Fabrice. Cette triste cérémonie aurait-elle lieu dans la citadelle ou sous les bres de la promenade publique? Plusieurs hommes du peuple lèrèrent se promener ce soir-là devant la porte de la citadelle, pour tâcher de voir si l'on dressait l'échafaud : ce spectacle avait attiré Ferrante. Il trouva la duchesse noyée dans les larmes, et hors d'état de parler; elle le salua de la main et lui montra un visage. Ferrante, déguisé ce jour-là en capucin, était superbe; au lieu de s'asseoir il se mit à genoux et pria Dieu dévotement à demi-voix. Dans un moment où la duchesse semblait un peu plus calme, sans se déranger de sa position, il interrompit un instant sa prière pour dire ces mots : De nouveau il offre sa vie.

— Songez à ce que vous dites, s'écria la duchesse, avec cet air hagard qui, après les sanglots, annonce que la colère prend le dessus sur l'attendrissement.

— Il offre sa vie pour mettre obstacle au sort de Fabrice, pour se venger.

— Il y a telle occurrence, répliqua la duchesse, où je pourrais accepter le sacrifice de votre vie.

Elle le regardait avec une attention sévère. Un éclair de joie se refléta dans son regard; il se leva rapidement, et tendit les bras vers le ciel. La duchesse alla se munir d'un papier caché dans le secret d'une armoire de noyer. — Lisez, dit-elle à Ferrante. Voici la donation en faveur de ses enfants, dont nous avons hérité.

Les larmes et les sanglots empêchaient Ferrante de lire la fin; il resta à genoux.

— Rendez-moi ce papier, dit la duchesse, et, devant lui, elle brûla à la bougie.

— Il ne faut pas, ajouta-t-elle, que mon nom paraisse si vous êtes condamné et exécuté, car il y va de votre tête.

— Ma joie est de mourir en nuisant au tyran; une bien plus grande joie, c'est de mourir pour vous. Cela posé et bien compris, ne venez plus faire mention de ce détail d'argent, j'y verrais tout outrageusement injurieux.

Si vous êtes compromis, je puis l'être aussi; repartit la duchesse, et Fabrice après moi : c'est pour cela, et non pas parce que je doute de votre bravoure, que j'exige que l'homme qui me sauve le cœur soit empoisonné et non tué. Par la même raison

importante pour moi, je vous ordonne de faire tout au monde pour vous sauver.

— J'exécuterai fidèlement, ponctuellement et prudemment. . . prévois, Madame la duchesse, que ma vengeance sera mêlée à vôtre : il en serait autrement, que j'obéirais encore fidèlement ponctuellement et prudemment. Je puis ne pas réussir, mais j'emploierai toute ma force d'homme.

— Il s'agit d'empoisonner le meurtrier de Fabrice.

— Je l'avais deviné, et, depuis vingt-sept mois que je mène cette vie errante et abominable, j'ai souvent songé à une pareille action pour mon compte.

— Si je suis découverte et condamnée comme complice, pour avoir suivi la duchesse d'un ton de fierté, je ne veux pas que l'on puisse m'imputer de vous avoir séduit. Je vous ordonne de ne plus chercher à me voir avant l'époque de notre vengeance : il ne s'agit point de le mettre à mort avant que je vous en ai donné le signal. Sa mort en cet instant, par exemple, me serait funeste loin de me être utile. Probablement sa mort ne devra avoir lieu que dans plusieurs mois, mais elle aura lieu. J'exige qu'il meure par le poison et j'aimerais mieux le laisser vivre que de le voir atteint d'un coup de feu. Pour des intérêts que je ne veux pas vous expliquer, j'exige que votre vie soit sauvée.

Ferrante était ravi de ce ton d'autorité que la duchesse prenait avec lui : ses yeux brillaient d'une profonde joie. Ainsi que nous l'avons dit, il était horriblement maigre; on voyait qu'il avait été fort beau dans sa première jeunesse, et il croyait être encore ce qu'il avait été jadis. Suis-je fou, se dit-il; ou bien la duchesse veut-elle un jour, quand je lui aurai donné cette preuve de dévouement, faire de moi l'homme le plus heureux? Et, dans le fait, pourquoi pas? Est-ce que je ne vaudrais point cette poupée de comte Mosca qui, dans l'occasion, n'a rien pu pour elle, pas même faire évacuer le monsignor Fabrice!

— Je puis vouloir sa mort dès demain, continua la duchesse, toujours du même air d'autorité. Vous connaissez cet immense réservoir d'eau qui est au coin du palais, tout près de la cachette que vous avez occupée quelquefois; il est un moyen secret de faire couler toute cette eau dans la rue : hé bien, ce sera là le signal de ma vengeance. Vous verrez, si vous êtes à Parme, ou vous entendrez dire, si vous habitez les bois, que le grand réservoir du palais Sanseverina a crevé. Agissez aussitôt, mais par le poison.

et surtout n'exposez votre vie que le moins possible. Que jamais personne ne sache que j'ai trempé dans cette affaire.

— Les paroles sont inutiles, répondit Ferrante avec un enthousiasme mal contenu : je suis déjà fixé sur les moyens que j'emploierai. La vie de cet homme me devient plus odieuse qu'elle n'était, puisque je n'oserai vous revoir tant qu'il vivra. J'attendrai le signal du réservoir crevé dans la rue. Il salua brusquement et partit. La duchesse le regardait marcher.

Quand il fut dans l'autre chambre, elle le rappela.

— Ferrante ! s'écria-t-elle ; homme sublime !

Il rentra, comme impatient d'être retenu ; sa figure était superbe en cet instant.

— Et vos enfants ?

— Madame, ils seront plus riches que moi ; vous leur accordez peut-être quelque petite pension.

— Tenez, lui dit la duchesse en lui remettant une sorte de gros étui en bois d'olivier, voici tous les diamants qui me restent ; ils valent cinquante mille francs.

— Ah, Madame, vous m'humiliez !... dit Ferrante avec un mouvement d'horreur ; et sa figure changea du tout au tout.

— Je ne vous reverrai jamais avant l'action : prenez, je le veux, jouta la duchesse avec un air de hauteur qui atterra Ferrante ; il mit l'étui dans sa poche et sortit.

La porte avait été refermée par lui. La duchesse le rappela de nouveau ; il rentra d'un air inquiet : la duchesse était debout au milieu du salon ; elle se jeta dans ses bras. Au bout d'un instant, Ferrante s'évanouit presque de bonheur ; la duchesse se dégagea de ses embrassements, et des yeux lui montra la porte.

— Voilà le seul homme qui m'ait comprise, se dit-elle ; c'est ainsi qu'eût agi Fabrice, s'il eût pu m'entendre.

Il y avait deux choses dans le caractère de la duchesse, elle voulait toujours ce qu'elle avait voulu une fois ; elle ne remettait jamais en délibération ce qui avait été une fois décidé. Elle citait à ce propos un mot de son premier mari, l'aimable général Pietrera : Quelle insolence envers moi-même ! disait-il ; pourquoi roirai-je avoir plus d'esprit aujourd'hui que lorsque je pris ce parti ? De ce moment, une sorte de gaieté reparut dans le caractère de la duchesse. Avant la fatale résolution, à chaque pas que faisait son esprit, à chaque chose nouvelle qu'elle voyait, elle avait le sentiment de son infériorité envers le prince, de sa faiblesse et de

sa duperie; le prince, suivant elle, l'avait lâchement trompée, et le comte Mosca, par suite de son génie courtisanesque, quoique innocemment, avait secondé le prince. Dès que la vengeance fut résolue, elle sentit sa force, chaque pas de son esprit lui donnait du bonheur. Je croirais assez que le bonheur immoral qu'on trouve à se venger en Italie tient à la force d'imagination de ce peuple; les gens des autres pays ne pardonnent pas à proprement parler, ils oublient.

La duchesse ne revit Palla que vers les derniers temps de la prison de Fabrice. Comme on l'a deviné peut-être, ce fut lui qui donna l'idée de l'évasion : il existait dans les bois, à deux lieues de Sacca, une tour du moyen âge, à demi ruinée, et haute de plus de cent pieds; avant de parler une seconde fois de fuite à la duchesse, Ferrante la supplia d'envoyer Ludovic, avec des hommes sûrs, disposer une suite d'échelles auprès de cette tour. En présence de la duchesse, il y monta avec les échelles, et en descendit avec une simple corde nouée; il renouvela trois fois l'expérience, puis il expliqua de nouveau son idée. Huit jours après, Ludovic voulut aussi descendre de cette vieille tour avec une corde nouée : ce fut alors que la duchesse communiqua cette idée à Fabrice.

Dans les derniers jours qui précédèrent cette tentative, qui pouvait amener la mort du prisonnier, et de plus d'une façon, la duchesse ne pouvait trouver un instant de repos qu'autant qu'elle avait Ferrante à ses côtés; le courage de cet homme électrisait le sien; mais l'on sent bien qu'elle devait cacher au comte ce voisinage singulier. Elle craignait, non pas qu'il se révoltât, mais elle eût été affligée de ses objections, qui eussent redoublé ses inquiétudes. Quoi! prendre pour conseiller intime un fou reconnu comme tel, et condamné à mort! Et, ajoutait la duchesse, se parlant à elle-même, un homme qui, par la suite, pouvait faire de si étranges choses! Ferrante se trouvait dans le salon de la duchesse au moment où le comte vint lui donner connaissance de la conversation que le prince avait eue avec Rassi; et, lorsque le comte fut sorti, elle eut beaucoup à faire pour empêcher Ferrante de marcher sur-le-champ à l'exécution d'un affreux dessein!

— Je suis fort maintenant! s'écriait ce fou; je n'ai plus de doute sur la légitimité de l'action!

— Mais, dans le moment de colère qui suivra inévitablement. Fabrice serait mis à mort!

— Mais ainsi on lui épargnerait le péril de cette descente : elle est possible, facile même, ajoutait-il ; mais l'expérience manque à ce jeune homme.

On célébra le mariage de la sœur du marquis Crescenzi, et ce fut à la fête donnée dans cette occasion que la duchesse rencontra Clélia, et put lui parler sans donner de soupçons aux observateurs de bonne compagnie. La duchesse elle-même remit à Clélia le paquet de cordes dans le jardin, où ces dames étaient allées respirer un instant. Ces cordes, fabriquées avec le plus grand soin, mi-parties de chanvre et de soie, avec des nœuds, étaient fort menues et assez flexibles ; Ludovic avait éprouvé leur solidité, et, dans toutes leurs parties, elles pouvaient porter sans se rompre un poids de huit quintaux. On les avait comprimées de façon à en former plusieurs paquets de la forme d'un volume *in-quarto* ; Clélia s'en empara, et promit à la duchesse que tout ce qui était humainement possible serait accompli pour faire arriver ces paquets jusqu'à la tour Farnèse.

— Mais je crains la timidité de votre caractère ; et d'ailleurs, ajouta poliment la duchesse, quel intérêt peut vous inspirer un inconnu ?

— M. del Dongo est malheureux, *et je vous promets que par moi il sera sauvé !*

Mais la duchesse, ne comptant que fort médiocrement sur la présence d'esprit d'une jeune personne de vingt ans, avait pris les autres précautions dont elle se garda bien de faire part à la fille du gouverneur. Comme il était naturel de le supposer, ce gouverneur se trouvait à la fête donnée pour le mariage de la sœur du marquis Crescenzi. La duchesse se dit que, si elle lui faisait donner un fort narcotique, on pourrait croire dans le premier moment, qu'il s'agissait d'une attaque d'apoplexie, et alors, au lieu de le placer dans sa voiture pour le ramener à la citadelle, on pourrait, avec un peu d'adresse, faire prévaloir l'avis de se servir d'une litière, qui se trouverait par hasard dans la maison où se donnait la fête. Là se rencontreraient aussi des hommes intelligents, vêtus en ouvriers employés pour la fête, et qui, dans le trouble général, s'offriraient obligeamment pour transporter le malade jusqu'à son palais, si élevé. Ces hommes, dirigés par Ludovic, portaient une assez grande quantité de cordes, adroitement cachées sous leurs habits. On voit que la duchesse avait réellement l'esprit égaré depuis qu'elle songeait sérieusement à la fuite

de Fabrice. Le péril de cet être chéri était trop fort pour son âme, et surtout durait trop longtemps. Par excès de précautions, elle faillit faire manquer cette fuite, ainsi qu'on va le voir. Tout s'exécuta comme elle l'avait projeté, avec cette seule différence que le narcotique produisit un effet trop puissant; tout le monde crut, que le général avait une attaque d'apoplexie.

Par bonheur, Clélia, au désespoir, ne se douta en aucune façon de la tentative si criminelle de la duchesse. Le désordre fut tel au moment de l'entrée à la citadelle de la litière où le général, à demi mort, était enfermé, que Ludovic et ses gens passèrent sans objection; ils ne furent fouillés que pour la forme au pont de l'*Esclave*. Quand ils eurent transporté le général jusqu'à son lit, on les conduisit à l'office, où les domestiques les traitèrent fort bien; mais après ce repas, qui ne finit que fort près du matin, on leur expliqua que l'usage de la prison exigeait que, pour le reste de la nuit, ils fussent enfermés à clef dans les salles basses du palais; le lendemain au jour ils seraient mis en liberté par le lieutenant du gouverneur.

Ces hommes avaient trouvé le moyen de remettre à Ludovic les cordes dont ils s'étaient chargés, mais Ludovic eut beaucoup de peine à obtenir un instant d'attention de Clélia. A la fin, dans un moment où elle passait d'une chambre à une autre, il lui fit voir qu'il déposait des paquets de corde dans l'angle obscur d'un des salons du premier étage. Clélia fut profondément frappée de cette circonstance étrange : aussitôt elle conçut d'atroces soupçons.

— Qui êtes-vous ? dit-elle à Ludovic.

Et, sur la réponse fort ambiguë de celui-ci, elle ajouta :

— Je devrais vous faire arrêter; vous ou les vôtres vous avez empoisonné mon père!... Avouez à l'instant quelle est la nature du poison dont vous avez fait usage, afin que le médecin de la citadelle puisse administrer les remèdes convenables; avouez à l'instant, ou bien, vous et vos complices, jamais vous ne sortirez de cette citadelle!

— Mademoiselle a tort de s'alarmer, répondit Ludovic avec une grâce et une politesse parfaites; il ne s'agit nullement de poison; on a eu l'imprudence d'administrer au général une dose de laudanum, et il paraît que le domestique chargé de ce crime a mis dans le verre quelques gouttes de trop; nous en aurons un remords éternel; mais Mademoiselle peut croire que, grâce au ciel, il n'existe aucune sorte de danger : M. le gouverneur doit

être traité pour avoir pris, par erreur, une trop forte dose de laudanum; mais, j'ai l'honneur de le répéter à Mademoiselle, le laquais chargé du crime ne faisait point usage de poisons véritables, comme Barbone, lorsqu'il voulut empoisonner monseigneur Fabrice. On n'a point prétendu se venger du péril qu'a couru monseigneur Fabrice; on n'a confié à ce laquais maladroît qu'une fiole où il y avait du laudanum, j'en fais serment à Mademoiselle! Mais il est bien entendu que, si j'étais interrogé officiellement, je nierais tout.

D'ailleurs, si Mademoiselle parle à qui que ce soit de laudanum et de poison, fût-ce à l'excellent don Cesare, Fabrice est tué de la main de Mademoiselle. Elle rend à jamais impossible tous les projets de fuite; et Mademoiselle sait mieux que moi que ce n'est pas avec du simple laudanum que l'on veut empoisonner Monseigneur; elle sait aussi que quelqu'un n'a accordé qu'un mois de délai pour ce crime, et qu'il y a déjà plus d'une semaine que l'ordre fatal a été reçu. Ainsi, si elle me fait arrêter, ou si seulement elle dit un mot à don Cesare ou à tout autre, elle retarde toutes nos entreprises de bien plus d'un mois, et j'ai raison de dire qu'elle me tue de sa main Monseigneur Fabrice.

Clélia était épouvantée de l'étrange tranquillité de Ludovic.

Ainsi, me voilà en dialogue réglé, se disait-elle, avec l'empoisonneur de mon père, et qui emploie des tournures polies pour se parler! Et c'est l'amour qui m'a conduite à tous ces crimes!... Le remords lui laissait à peine la force de parler; elle dit à Ludovic :

— Je vais vous enfermer à clef dans ce salon. Je cours apprendre au médecin qu'il ne s'agit que de laudanum; mais, grand Dieu! comment lui dirai-je que je l'ai appris moi-même? Je reviens ensuite vous délivrer. Mais, dit Clélia revenant en courant d'auprès la porte, Fabrice savait-il quelque chose du laudanum?

— Mon Dieu non, Mademoiselle, il n'y eût jamais consenti. Et puis, à quoi bon faire une confidence inutile? nous agissons avec prudence la plus stricte. Il s'agit de sauver la vie à Monseigneur, qui sera empoisonné d'ici à trois semaines; l'ordre en a été donné par quelqu'un qui d'ordinaire ne trouve point d'obstacle à nos volontés; et, pour tout dire à Mademoiselle, on prétend que c'est le terrible fiscal général Rassi qui a reçu cette commission. Clélia s'enfuit épouvantée : elle comptait tellement sur la probité de don Cesare, qu'en employant certaine précaution,

elle osa lui dire qu'on avait administré au général du laudanum, et pas autre chose. Sans répondre, sans questionner, don Cesare courut au médecin.

Clélia revint au salon, où elle avait enfermé Ludovic dans l'intention de le presser de questions sur le laudanum. Elle ne l'y trouva plus : il avait réussi à s'échapper. Elle vit sur une table une bourse remplie de sequins, et une petite boîte renfermant diverses sortes de poisons. La vue de ces poisons la fit frémir. Comme dit, pensa-t-elle, que l'on n'a donné que du laudanum à mon père, et que la duchesse n'a pas voulu se venger de la tentative de Barbone ?

Grand Dieu ! s'écria-t-elle, me voici en rapport avec les empoisonneurs de mon père ! Et je les laisse s'échapper ! Et peut-être cet homme, mis à la question, eût avoué autre chose que du laudanum !

Aussitôt Clélia tomba à genoux fondant en larmes, et pria la Madone avec ferveur.

Pendant ce temps, le médecin de la citadelle, fort étonné de l'avis qu'il recevait de don Cesare, et d'après lequel il n'avait affaire qu'à du laudanum, donna les remèdes convenables qui bientôt firent disparaître les symptômes les plus alarmants. Le général revint un peu à lui comme le jour commençait à paraître. Sa première action marquant de la connaissance fut de charger d'injures le colonel commandant en second la citadelle, et qui s'était avisé de donner quelques ordres les plus simples du monde pendant que le général n'avait pas sa connaissance.

Le gouverneur se mit ensuite dans une fort grande colère contre une fille de cuisine qui, en lui apportant un bouillon, s'avisait de prononcer le mot d'apoplexie.

— Est-ce que je suis d'âge, s'écria-t-il, à avoir des apoplexies ? Il n'y a que mes ennemis acharnés qui puissent se plaire à répandre de tels bruits. Et d'ailleurs, est-ce que j'ai été saigné pour que la calomnie elle-même ose parler d'apoplexie ?

Fabrice, tout occupé des préparatifs de sa fuite, ne put concevoir les bruits étranges qui remplissaient la citadelle au moment où l'on y rapportait le gouverneur à demi mort. D'abord il eut quelque idée que sa sentence était changée, et qu'on venait de le mettre à mort. Voyant ensuite que personne ne se présentait dans sa chambre, il pensa que Clélia avait été trahie, qu'à sa retraite dans la forteresse on lui avait enlevé les cordes que probablement

elle rapportait, et qu'enfin ses projets de fuite étaient désormais impossibles. Le lendemain, à l'aube du jour, il vit entrer dans sa chambre un homme à lui inconnu, qui, sans dire mot, y déposa un panier de fruits : sous les fruits était cachée la lettre suivante :

« Pénétrée des remords les plus vifs par ce qui a été fait, non pas, grâce au ciel, de mon consentement, mais à l'occasion d'une idée que j'avais eue, j'ai fait vœu à la très sainte Vierge que si, par l'effet de sa sainte intercession, mon père est sauvé, jamais je n'opposerai un refus à ses ordres; j'épouserai le marquis aussitôt que j'en serai requise par lui, et jamais je ne vous reverrai. Toutefois, je crois qu'il est de mon devoir d'achever ce qui a été commencé. Dimanche prochain, au retour de la messe où l'on vous conduira à ma demande (songez à préparer votre âme, vous pouvez vous tuer dans la difficile entreprise); au retour de la messe, dis-je, retardez le plus possible votre rentrée dans votre chambre; vous y trouverez ce qui vous est nécessaire pour l'entreprise méditée. Si vous périssez, j'aurai l'âme navrée! Pourrez-vous m'accuser d'avoir contribué à votre mort? La duchesse elle-même ne m'a-t-elle pas répété à diverses reprises que la faction Raversi l'emporte? on veut lier le prince par une cruauté qui le sépare à jamais du comte Mosca. La duchesse fondant en larmes, m'a juré qu'il ne reste que cette ressource : vous périssez si vous ne tentez rien. Je ne puis plus vous regarder, j'en ai fait le vœu; mais si dimanche, vers le soir, vous me voyez entièrement vêtue de noir, à la fenêtre accoutumée, ce sera le signal que la nuit suivante tout sera disposé autant qu'il est possible à mes faibles moyens. Après onze heures, peut-être à minuit ou une heure, une petite lampe paraîtra à ma fenêtre, ce sera l'instant décisif; recommandez-vous à votre saint patron, prenez en hâte les habits de prêtre dont vous êtes pourvu, et marchez.

« Adieu, Fabrice, je serai en prière, et répandant les larmes les plus amères, vous pouvez le croire, pendant que vous courez de si grands dangers. Si vous périssez, je ne vous survivrai point; grand Dieu! qu'est-ce que je dis? mais si vous réussissez, je ne vous reverrai jamais. Dimanche, après la messe, vous trouverez dans votre prison l'argent, les poisons, les cordes, envoyés par cette femme terrible qui vous aime avec passion, et qui m'a répété jusqu'à trois fois qu'il fallait prendre ce parti. Dieu vous sauve, et la sainte Madone! »

Fabio Conti était un géôlier toujours inquiet, toujours malheureux, voyant toujours en songe quelqu'un de ses prisonniers lui échapper : il était abhorré de tout ce qui était dans la citadelle mais le malheur inspirant les mêmes résolutions à tous les hommes, les pauvres prisonniers, ceux-là mêmes qui étaient enchaînés dans les cachots hauts de trois pieds, larges de trois pieds et de huit pieds de longueur, et où ils ne pouvaient se tenir debout ou assis, tous les prisonniers, même ceux-là, dis-je, eurent l'idée de faire chanter à leurs frais un *Te Deum* lorsqu'ils surent que leur gouverneur était hors de danger. Deux ou trois de ces malheureux firent des sonnets en l'honneur de Fabio Conti. Oh! effet du malheur sur ces hommes! Que celui qui les blâme soit conduit par sa destinée à passer un an dans un cachot haut de trois pieds avec huit onces de pain par jour et *jeûnant* les vendredis!

Clélia, qui ne quittait la chambre de son père que pour aller prier dans la chapelle, dit que le gouverneur avait décidé que les réjouissances n'auraient lieu que le dimanche. Le matin de ce dimanche, Fabrice assista à la messe et au *Te Deum*; le soir il eut feu d'artifice, et dans les salles basses du château l'on distribua aux soldats une quantité de vin quadruple de celle que le gouverneur avait accordée, une main inconnue avait même envoyé plusieurs tonneaux d'eau-de-vie que les soldats défoncèrent. La générosité des soldats qui s'enivraient ne voulut pas que les cinq soldats qui faisaient faction comme sentinelles autour du palais souffrissent de leur position; à mesure qu'ils arrivaient leurs guérites, un domestique affidé leur donnait du vin, et l'on ne sait par quelle main ceux qui furent placés en sentinelle à minuit et pendant le reste de la nuit reçurent aussi un verre d'eau-de-vie et l'on oubliait à chaque fois la bouteille auprès de la guérite (comme il a été prouvé au procès qui suivit).

Le désordre dura plus longtemps que Clélia ne l'avait pensé et ce ne fut que vers une heure que Fabrice, qui, depuis plus de huit jours, avait scié deux barreaux de sa fenêtre celle qui donnait pas vers la volière, commença à démonter l'abat-jour il travaillait presque sur la tête des sentinelles qui gardaient le palais du gouverneur, ils n'entendirent rien. Il avait fait quelques nouveaux nœuds seulement à l'immense corde nécessaire pour descendre de cette terrible hauteur de cent quatre-vingts pieds. Il arrangea cette corde en bandoulière autour de son corps elle le gênait beaucoup, son volume étant énorme; les nœuds

empêchaient de former masse, et elle s'écartait à plus de dix-huit pouces du corps. Voilà le grand obstacle, se dit Fabrice. Cette corde arrangée tant bien que mal, Fabrice prit celle avec laquelle il comptait descendre les trente-cinq pieds qui séparaient fenêtre de l'esplanade où était le palais du gouverneur. Mais même pourtant, quelque enivrées que fussent les sentinelles, il pouvait pas descendre exactement sur leurs têtes, il sortit, comme nous l'avons dit, par la seconde fenêtre de sa chambre, le qui avait jour sur le toit d'une sorte de vaste corps de garde. C'était une bizarrerie de malade, dès que le général Fabio Conti eût pu parler, il avait fait monter deux cents soldats dans cet ancien corps de garde abandonné depuis un siècle. Il disait qu'après l'avoir empoisonné on voulait l'assassiner dans son lit, et ces deux cents soldats devaient le garder. On peut juger de l'effet que cette mesure imprévue produisit sur le cœur de Clélia : cette jeune pieuse sentait fort bien jusqu'à quel point elle trahissait son père, et un père qui venait d'être presque empoisonné dans l'intérieur du prisonnier qu'elle aimait. Elle vit presque dans l'arrivée de ces deux cents hommes un arrêt de la Providence qui défendait d'aller plus avant et de rendre la liberté à Fabrice. Mais tout le monde dans Parme parlait de la mort prochaine du prisonnier. On avait encore traité ce triste sujet à la fête même donnée à l'occasion du mariage de la signora Giulia Crescenzi. Comme pour une pareille vétille, un coup d'épée maladroit donné à un comédien, un homme de la naissance de Fabrice n'était pas en liberté au bout de neuf mois de prison, et avec la protection du premier ministre, c'est qu'il y avait de la politique dans son affaire. Alors, inutile de s'occuper davantage de lui, avait-on dit ; cela ne convenait pas au pouvoir de le faire mourir en place purement, il mourrait bientôt de maladie. Un ouvrier serrurier, qui avait été appelé au palais du général Fabio Conti, parla de Fabrice comme d'un prisonnier expédié depuis longtemps, et dont on tait la mort par politique. Le mot de cet homme décida Clélia.

## XXII

Dans la journée Fabrice fut attaqué par quelques réflexions sèches et désagréables ; mais à mesure qu'il entendait sonner les heures qui le rapprochaient du moment de l'action, il se sentait

allègre et dispos. La duchesse lui avait écrit qu'il serait surpris par le grand air, et qu'à peine hors de sa prison il se trouvera dans l'impossibilité de marcher; dans ce cas il valait mieux pour tant s'exposer à être repris que se précipiter du haut d'un mur cent quatre-vingts pieds. Si ce malheur m'arrive, disait Fabrice je me coucherai contre le parapet, je dormirai une heure, puis recommencerai. Puisque je l'ai juré à Clélia, j'aime mieux tomber du haut d'un rempart, si élevé qu'il soit, que d'être toujours à faire des réflexions sur le goût du pain que je mange. Quelles horribles douleurs ne doit-on pas éprouver avant la fin, quand on meurt empoisonné! Fabio Conti n'y cherchera pas de façons, il me fera donner de l'arsenic avec lequel il tue les rats de sa citadelle.

Vers le minuit, un de ces brouillards épais et blancs que le vent jette quelquefois sur ses rives s'étendit d'abord sur la ville, et ensuite gagna l'esplanade et les bastions au milieu desquels s'élevait la grosse tour de la citadelle. Fabrice crut voir que du parapet de la plate-forme on n'apercevait plus les petits acacias qui environnaient les jardins établis par les soldats au pied du mur de cent quatre-vingt pieds. Voilà qui est excellent, pensa-t-il.

Un peu après que minuit et demi eut sonné, le signal de la petite lampe parut à la fenêtre de la volière. Fabrice était prêt à agir; il fit un signe de croix, puis attacha à son lit la petite corde destinée à lui faire descendre les trente-cinq pieds qui le séparaient de la plate-forme où était le palais. Il arriva sans encombre sur le toit du corps de garde occupé depuis la veille par deux cents hommes de renfort dont nous avons parlé. Par bonheur, les soldats, à minuit trois quart qu'il était alors, n'étaient pas encore endormis; pendant qu'il marchait à pas de loup sur le toit de grosses tuiles creuses, Fabrice les entendait qui murmuraient que le diable était sur leur toit, et qu'il fallait essayer de le tuer d'un coup de fusil. Quelques voix prétendaient que ce murmure était d'une grande impiété; d'autres disaient que si l'on tirait un coup de fusil sans tuer quelque chose, le gouverneur les traiterait tous en prison pour avoir alarmé la garnison inutilement. Toute cette belle discussion faisait que Fabrice se hâtait le plus possible en marchant sur le toit, et qu'il faisait beaucoup plus de bruit. Le fait est qu'au moment où, pendu à sa corde, il passait devant les fenêtres, par bonheur à quatre ou cinq pieds de distance à cause de l'avance du toit, elles étaient hérissées de balustrades. Quelques-uns ont prétendu que Fabrice, toujours fou,

de jouer le rôle du diable, et qu'il jeta à ces soldats une poignée de sequins. Ce qui est sûr, c'est qu'il avait semé les sequins sur le plancher de sa chambre, et qu'il en sema aussi sur la plate-forme dans son trajet de la tour Farnèse au parapet, afin de se donner la chance de distraire les soldats qui auraient pu se mettre à le poursuivre.

Arrivé sur la plate-forme et entouré de sentinelles qui ordinairement criaient tous les quarts d'heure une phrase entière : *Tout est autour de mon poste*, il dirigea ses pas vers le parapet du haut et chercha la pierre neuve.

Un fait qui paraît incroyable et pourrait faire douter du fait si le narrateur n'avait eu pour témoin une ville entière, c'est que les sentinelles placées le long du parapet n'aient pas vu et arrêté Fabrici ; à la vérité, le brouillard dont nous avons parlé commença à monter et Fabrici a dit que lorsqu'il était sur la plate-forme le brouillard lui semblait arrivé déjà jusqu'à moitié de la tour Farnèse. Mais ce brouillard n'était point épais, et il apercevait très bien les sentinelles, dont quelques-unes se promenaient. Il sentait que, poussé comme par une force surnaturelle, il alla se précipiter hardiment entre deux sentinelles assez voisines. Il défit rapidement la grande corde qu'il avait autour du corps, et qui rouilla deux fois ; il lui fallut beaucoup de temps pour la dénouer et l'étendre sur le parapet. Il entendait les soldats venir de tous les côtés, bien résolu à poignarder le premier qui se précipiterait vers lui. Je n'étais nullement troublé, ajoutait-il, il me semblait que j'accomplissais une cérémonie.

Fabrici attachait sa corde enfin débrouillée à une ouverture pratiquée dans le parapet pour l'écoulement des eaux, il monta sur ce même parapet et pria Dieu avec ferveur ; puis, comme un héros des temps de chevalerie, il pensa un instant à Clélia. Combien je suis étonné, se dit-il, du Fabrici léger et libertin qui entra ici il y a quelques mois ! Enfin il se mit à descendre cette étonnante hauteur. Il descendit mécaniquement, dit-il, et comme il eût fait en plein jour, descendant devant des amis, pour gagner un pari. Vers le milieu de la hauteur, il sentit tout à coup ses bras perdre leur force ; il se sentit même qu'il lâcha la corde un instant, mais bientôt il la reprit et eut-être, dit-il, il se retint aux broussailles sur lesquelles il était et qui l'écorchaient. Il éprouvait de temps à autre une douleur atroce entre les épaules, elle allait jusqu'à lui ôter la respiration. Il y avait un mouvement d'ondulation fort incommode ; il

était renvoyé sans cesse de la corde aux broussailles. Il fut touché par plusieurs oiseaux assez gros qu'il réveillait et qui se jetaient sur lui en s'envolant. Les premières fois, il crut être atteint par des gens descendant de la citadelle par la même voie que lui pour le poursuivre, et il s'apprêta à se défendre. Enfin, il arriva au bas de la grosse tour sans autre inconvénient que d'avoir les mains en sang. Il raconte que, depuis le milieu de la tour, le taureau qu'elle forme lui fut fort utile, il frottait le mur en descendant les plantes qui croissaient entre les pierres le retenaient beaucoup. En arrivant en bas, dans les jardins des soldats, il tomba sur un acacia qui, vu d'en haut, lui semblait avoir quatre ou cinq pieds de hauteur, et qui en avait réellement quinze à vingt. Un ivrogne qui se trouvait là endormi le prit pour un voleur. En tombant contre cet arbre, Fabrice se démit presque le bras gauche. Il se mit à fuir vers le rempart ; mais, à ce qu'il dit, ses jambes lui semblaient comme du coton, il n'avait plus aucune force. Malgré le péril, il s'assit et but un peu d'eau-de-vie qui lui restait. Il s'endormit quelques minutes au point de ne plus savoir où il était ; en se réveillant il ne pouvait comprendre comment, se trouvant dans sa chambre, il voyait des arbres. Enfin, la terrible vérité revint à sa mémoire. Aussitôt il marcha vers le rempart, il y monta par un grand escalier. La sentinelle, qui était placée tout près, ronflait dans sa guérite. Il trouva une pièce de canon gisant dans l'herbe ; il attacha sa troisième corde ; elle se trouva un peu trop courte et il tomba dans un fossé bourbeux où il pouvait y avoir un peu d'eau. Pendant qu'il se relevait et cherchait à se reconnaître, il se sentit saisi par deux hommes : il eut peur un instant ; bientôt il entendit prononcer près de son oreille et à voix basse : Ah ! monsieur ! monsieur ! Il comprit vaguement que ces hommes appartenaient à la duchesse ; aussitôt il s'évanouit profondément. Quelque temps après, il sentit qu'il était porté par des hommes qui marchaient en silence et fort vite ; puis on s'arrêta, ce qui lui donna beaucoup d'inquiétude. Mais il n'avait ni la force de parler ni celle d'ouvrir les yeux ; il sentait qu'on le serrait ; tout à coup il reconnut le parfum des vêtements de la duchesse. Ce parfum le ranima : il ouvrit les yeux ; il put prononcer les mots : Ah ! chère amie ! puis il s'évanouit de nouveau profondément.

Le fidèle Bruno, avec une escouade de gens de police destinés au comte, était en réserve à deux cents pas ; le comte lui-

t caché dans une petite maison tout près du lieu où la duchesse attendait. Il n'eût pas hésité, s'il l'eût fallu, à mettre l'épée à la main avec quelques officiers à demi-solde, ses amis intimes; il regardait comme obligé de sauver la vie à Fabrice, qui lui paraissait grandement exposé, et qui jadis eût eu sa grâce signée par le prince, si lui, Mosca, n'eût eu la sottise de vouloir éviter une disgrâce écrite au souverain.

Depuis minuit, la duchesse, entourée d'hommes armés jusqu'aux dents, errait dans un profond silence devant les remparts de la citadelle; elle ne pouvait rester en place, elle pensait qu'elle allait à combattre pour enlever Fabrice à des gens qui le pourraient. Cette imagination ardente avait pris cent précautions, elle se prolongeait à détailler ici, et d'une imprudence incroyable. On comptait que plus de quatre-vingts agents étaient sur pied cette nuit-là, s'attendant à se battre pour quelque chose d'extraordinaire. Par bonheur, Ferrante et Ludovic étaient à la tête de tout cela, et le ministre de la police n'était pas hostile, mais le comte même remarqua que la duchesse ne fut trahie par personne, et qu'il ne sent rien comme ministre.

La duchesse perdit la tête absolument en revoyant Fabrice, elle se serrait convulsivement dans ses bras, puis fut au désespoir en voyant couverte de sang : c'était celui des mains de Fabrice, elle le crut dangereusement blessé. Aidée d'un de ses gens, elle lui ôta son habit pour le panser, lorsque Ludovic, qui, par bonheur, se trouvait là, mit d'autorité la duchesse et Fabrice dans une des petites voitures qui étaient cachées dans un jardin derrière la porte de la ville, et l'on partit ventre à terre pour aller rejoindre le Pô près de Sacca. Ferrante, avec vingt hommes bien armés, faisait l'arrière-garde, et avait promis sur sa tête d'arrêter la poursuite. Le comte, seul et à pied, ne quitta les environs de la citadelle que deux heures plus tard, quand il vit que rien ne bougeait. Me voici en haute trahison, se disait-il, ivre de

Ludovic eut l'idée excellente de placer dans une voiture un chirurgien attaché à la maison de la duchesse, et qui avait fait le coup de la tournure de Fabrice.

Prenez la fuite, lui dit-il, du côté de Bologne; soyez fort droit, tâchez de vous faire arrêter; alors coupéz-vous dans les épaules, et enfin avouez que vous êtes Fabrice del Dongo; tout gagnez du temps. Mettez de l'adresse à être maladroit,

vous en serez quitte pour un mois de prison, et Madame vous donnera cinquante sequins.

— Est-ce qu'on songe à l'argent quand on sert Madame?

Il partit, et fut arrêté quelques heures plus tard, ce qui causa une joie bien plaisante au général Fabio Conti et à Rassi, quoiqu'avec le danger de Fabrice, voyait s'envoler sa baronnie.

L'évasion ne fut connue à la citadelle que sur les six heures du matin, et ce ne fut qu'à dix heures qu'on osa en instruire le prince. La duchesse avait été si bien servie, que, malgré le profond sommeil de Fabrice, qu'elle prenait pour un évanouissement mortel, elle fit que trois fois elle fit arrêter la voiture, elle passait le relais dans une barque comme quatre heures sonnaient. Il y avait un relais sur la rive gauche; on fit encore deux lieues avec une extrême rapidité, puis on fut arrêté plus d'une heure pour la vérification des passe-ports. La duchesse en avait de toutes les sortes pour elle et pour Fabrice; mais elle était folle ce jour-là, elle offrit de donner dix Napoléons au commis de la police autrichien et de lui prendre la main en fondant en larmes. Ce commis, effrayé, recommença l'examen. On prit la poste; la duchesse payait d'une façon si extravagante, que partout elle excitait des soupçons en ce pays où tout étranger est suspect. Ludovic lui vint encore en aide : il dit que Madame la duchesse était folle de douleur à cause de la fièvre continue du jeune comte Mosca, fils du premier ministre de Parme, qu'elle emmenait avec elle consulté les médecins de Pavie.

Ce ne fut qu'à dix lieues par delà le Pô que le prisonnier se réveilla tout à fait; il avait une épaule luxée et force écorchures. La duchesse avait encore des façons si extraordinaires, que le maître d'une auberge de village où l'on dina crut avoir affaire à une princesse du sang impérial, et allait lui faire rendre les honneurs qu'il croyait lui être dus, lorsque Ludovic dit à cet homme que la princesse le ferait inmanquablement mettre en prison s'il s'avisait de faire sonner les cloches.

Enfin, sur les six heures du soir, on arriva au territoire piémontais. Là seulement Fabrice était en toute sûreté; on le conduisit dans un petit village écarté de la grande route, on pansa ses blessures, et il dormit encore quelques heures.

Ce fut dans ce village que la duchesse se livra à une action qui fut seulement horrible aux yeux de la morale, mais qui fut encore bien funeste à la tranquillité du reste de sa vie. Quelques semaines

avant l'évasion de Fabrice, et un jour que tout Parme était allé à la porte de la citadelle pour tâcher de voir dans la cour l'échafaud qu'on dressait en sa faveur, la duchesse avait montré à Ludovic, devenu le factotum de sa maison, le secret au moyen duquel on faisait sortir d'un petit cadre de fer, fort bien caché, une des pierres formant le fond du fameux réservoir d'eau du palais Sanseverina, ouvrage du treizième siècle, et dont nous avons parlé. Pendant que Fabrice dormait dans la *trattoria* de ce petit village, la duchesse fit appeler Ludovic. Il la crut devenue folle, tant les regards qu'elle lui lançait étaient singuliers.

— Vous devez vous attendre, lui dit-elle, que je vais vous donner quelques milliers de francs : eh bien, non ; je vous connais, vous êtes un poète, vous auriez bientôt mangé cet argent. Je vous donne la petite terre de Ricciarda, à une lieue de Casal-Maggiore. Ludovic se jeta à ses pieds fou de joie, et protestant avec l'accent du cœur que ce n'était point pour gagner de l'argent qu'il avait contribué à sauver monsignor Fabrice ; qu'il l'avait toujours aimé avec une affection particulière depuis qu'il avait eu l'honneur de le conduire une fois en sa qualité de troisième cocher de Madame. Quand cet homme, qui réellement avait du cœur, crut avoir assez abusé de lui une aussi grande dame, il prit congé ; mais elle, avec des yeux étincelants, lui dit : « Restez ! »

Elle se promenait sans mot dire dans cette chambre de cabaret, regardant de temps à autre Ludovic avec des yeux incroyables. En voyant cet homme, voyant que cette étrange promenade ne prenait point de fin, crut devoir adresser la parole à sa maîtresse.

— Madame m'a fait un don tellement exagéré, tellement au-dessus de tout ce qu'un pauvre homme tel que moi pouvait s'imaginer, tellement supérieur surtout aux faibles services que j'ai eu l'honneur de rendre, que je crois, en conscience, ne pas pouvoir garder sa terre de la Ricciarda. J'ai l'honneur de rendre cette terre à Madame, et de la prier de m'accorder une pension de quatre cents francs.

— Combien de fois en votre vie, lui dit-elle avec la hauteur la plus sombre, combien de fois avez-vous ouï dire que j'avais déposé un projet une fois énoncé par moi ?

Après cette phrase, la duchesse se promena encore durant quelques minutes ; puis, s'arrêtant tout à coup, elle s'écria :

— C'est par hasard et parce qu'il a su plaire à cette petite fille que la vie de Fabrice a été sauvée ! S'il n'avait été aimable, il

mourait. Est-ce que vous pourrez me nier cela? dit-elle en marchant sur Ludovic avec des yeux où éclatait la plus sombre fureur. Ludovic recula de quelques pas et la crut folle, ce qui lui donna de vives inquiétudes pour la propriété de sa terre de la Ricciarda.

Eh bien! reprit la duchesse du ton le plus doux et le plus gai et changée du tout au tout, je veux que mes bons habitants de Sacca aient une journée folle et de laquelle ils se souviennent longtemps. Vous allez retourner à Sacca; avez-vous quelque objection? Pensez-vous courir quelque danger?

— Peu de chose, Madame : aucun des habitants de Sacca ne dira jamais que j'étais de la suite de monsignor Fabrice. D'ailleurs, si j'ose le dire à Madame, je brûle de voir *ma* terre de Ricciarda : il me semble si drôle d'être propriétaire!

— Ta gaieté me plaît. Le fermier de la Ricciarda me doit, pense, trois ou quatre ans de son fermage; je lui fais cadeau de la moitié de ce qu'il me doit, et l'autre moitié de tous ces arrérages, je te la donne, mais à cette condition : tu vas aller à Sacca tu diras qu'après-demain est le jour de la fête d'une de mes patronnes, et, le soir qui suivra ton arrivée, tu feras illuminer mon château de la façon la plus splendide. N'épargne ni argent ni peine songe qu'il s'agit du plus grand bonheur de ma vie. De long main j'ai préparé cette illumination; depuis plus de trois mois j'ai réuni dans les caves du château tout ce qui peut servir à ce noble fête; j'ai donné en dépôt au jardinier toutes les pièces d'artifices nécessaires pour un feu magnifique : tu le feras tirer sur la terrasse qui regarde le Pô. J'ai quatre-vingt-neuf grands tonneaux de vin dans mes caves, tu feras établir quatre-vingt-neuf fontaines de vin dans mon parc. Si le lendemain il reste une seule bouteille de vin qui ne soit pas bue, je dirai que tu n'aimes pas Fabrice. Quant aux fontaines de vin, l'illumination et le feu d'artifice seront bien en train, tu t'esquiveras prudemment, car il est possible, et c'est mon espoir, qu'à Parme toutes ces belles choses-là paraissent un peu insolence.

— C'est ce qui n'est pas possible seulement, c'est sûr; comme il est certain aussi que le fiscal Rassi, qui a signé la sentence contre monsignor, en crèvera de rage. Et même..., ajouta Ludovic avec timidité, si Madame voulait faire plus de plaisir à son pauvre serviteur que de lui donner la moitié des arrérages de la Ricciarda elle me permettrait de faire une petite plaisanterie à ce Rassi...

— Tu es un brave homme! s'écria la duchesse avec transport : mais je te défends absolument de rien faire à Rassi : j'ai le projet de le faire pendre en public, plus tard. Quant à toi, tâche de ne pas te faire arrêter à Sacca; tout serait gâté si je te perdais.

— Moi, Madame! Quand j'aurai dit que je fête une des patronnes de Madame, si la police envoyait trente gendarmes pour déranger quelque chose, soyez sûre qu'avant d'être arrivés à la croix rouge qui est au milieu du village, pas un d'eux ne serait à cheval. Ils ne se mouchent pas du coude, non, les habitants de Sacca; tous contrebandiers finis, et qui adorent Madame.

— Enfin, reprit la duchesse d'un air singulièrement dégagé, si je donne du vin à mes braves gens de Sacca, je veux inonder les habitants de Parme; le même soir où mon château sera illuminé, rends le meilleur cheval de mon écurie, cours à mon palais, à Parme, et ouvre le réservoir.

— Ah! l'excellente idée qu'a Madame! s'écria Ludovic, riant comme un fou; du vin aux braves gens de Sacca, de l'eau aux bourgeois de Parme, qui étaient si sûrs, les misérables, que mon-pignor Fabrice allait être empoisonné comme le pauvre L...

La joie de Ludovic n'en finissait point; la duchesse regardait avec complaisance ses rires fous; il répétait sans cesse : Du vin aux gens de Sacca, et de l'eau à ceux de Parme! Madame sait sans doute mieux que moi que lorsqu'on vida imprudemment le réservoir, il y a une vingtaine d'années, il y eut jusqu'à un pied d'eau dans plusieurs des rues de Parme.

— Et de l'eau aux gens de Parme, répliqua la duchesse en riant. Si une promenade devant la citadelle eût été remplie de monde si l'on t'avait coupé le cou à Fabrice... Tout le monde l'appelle *le grand coupable*... Mais, surtout, fais cela avec adresse, que jamais personne vivante ne sache que cette inondation a été faite par toi, ni donnée par moi. Fabrice, le comte lui-même, doivent ignorer cette folle plaisanterie... Mais j'oubliais les pauvres de Sacca : va-t'en écrire une lettre à mon homme d'affaires, que je signerai; tu lui diras que, pour la fête de ma sainte patronne, il distribue cent sequins aux pauvres de Sacca, et qu'il t'obéisse en tout pour l'illumination, le feu d'artifice et le vin; que le lendemain surtout il ne reste pas une bouteille pleine dans mes caves.

— L'homme d'affaires de Madame ne se trouvera embarrassé d'en un point : depuis cinq ans que Madame a le château, elle n'a pas laissé dix pauvres dans Sacca.

— *Et de l'eau pour les gens de Parme!* reprit la duchesse en chantant. Comment exécuteras-tu cette plaisanterie?

— Mon plan est tout fait : je pars de Sacca sur les neuf heures à dix et demie mon cheval est à l'auberge des *Trois Ganaches* sur la route de Casal-Maggiore et de *ma* terre de la Ricciarda ; à onze heures , je suis dans ma chambre au palais , et à onze heures et un quart de l'eau pour les gens de Parme , et plus qu'ils n'en voudront , pour boire à la santé du grand coupable. Dix minutes plus tard , je sors de la ville par la route de Bologne. Je fais , en passant , un profond salut à la citadelle , que le courage de mon signor et l'esprit de Madame viennent de déshonorer ; je prend un sentier dans la campagne , de moi bien connu , et je fais mon entrée à la Ricciarda.

Ludovic leva les yeux sur la duchesse et fut effrayé : elle regardait fixement la muraille nue à six pas d'elle , et , il faut convenir , son regard était atroce. Ah , ma pauvre terre ! pens Ludovic ; le fait est qu'elle est folle ! La duchesse le regarda et devina sa pensée.

— Ah ! Monsieur Ludovic le grand poète , vous voulez une donation par écrit : courez me chercher une feuille de papier. Ludovic ne se fit pas répéter cet ordre , et la duchesse écrivit de sa main une longue reconnaissance antidatée d'un an , et par laquelle elle déclarait avoir reçu de Ludovic San-Micheli la somme de quatre-vingt mille francs , et lui avoir donné en gage la terre de la Ricciarda. Si après douze mois révolus la duchesse n'avait pas rendu les dits quatre-vingt mille francs à Ludovic , la terre de la Ricciarda resterait sa propriété.

Il est beau , se disait la duchesse , de donner à un serviteur fidèle le tiers à peu près de ce qui me reste pour moi-même !

— Ah çà ! dit la duchesse à Ludovic , après la plaisanterie du réservoir , je ne te donne que deux jours pour te réjouir à Casal Maggiore. Pour que la vente soit valable , dis que c'est une affaire qui remonte à plus d'un an. Reviens me rejoindre à Belgirate et cela sans le moindre délai ; Fabrice ira peut-être en Angleterre où tu le suivras.

Le lendemain de bonne heure , la duchesse et Fabrice étaient à Belgirate.

On s'établit dans ce village enchanteur ; mais un chagrin mortel attendait la duchesse sur ce beau lac Majeur. Fabrice était entièrement changé : dès les premiers moments où il s'était réveil

de son sommeil, en quelque sorte léthargique, après sa fuite, la duchesse s'était aperçue qu'il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire. Le sentiment profond par lui caché avec beaucoup de soin était assez bizarre, ce n'était rien moins que ceci : il était au désespoir d'être hors de prison. Il se gardait bien d'avouer cette cause de sa tristesse, elle eût amené des questions auxquelles il ne voulait pas répondre.

— Mais quoi ! lui disait la duchesse étonnée, cette horrible sensation lorsque la faim te forçait à te nourrir, pour ne pas tomber, d'un de ces mets détestables fournis par la cuisine de la prison, cette sensation : Y a-t-il ici quelque goût singulier, est-ce que je m'empoisonne en cet instant, cette sensation ne te fait pas horreur ?

— Je pensais à la mort, répondait Fabrice, comme je suppose qu'y pensent les soldats : c'était une chose possible que je pensais bien éviter par mon adresse.

Ainsi quelle inquiétude, quelle douleur pour la duchesse ! Cet être adoré, singulier, vif, original, était désormais sous ses yeux en proie à une rêverie profonde ; il préférerait la solitude même au plaisir de parler de toutes choses, et à cœur ouvert, à la meilleure amie qu'il eût au monde. Toujours il était bon, empressé, reconnaissant auprès de la duchesse ; il eût, comme jadis, donné cent fois sa vie pour elle ; mais son âme était ailleurs. On faisait souvent quatre ou cinq lieues sur ce lac sublime sans se dire une parole. La conversation, l'échange de pensées froides désormais possible entre eux, eût peut-être semblé agréable à d'autres ; mais eux se souvenaient encore, la duchesse surtout, de ce qu'était leur conversation avant ce fatal combat avec Giletti qui les avait séparés. Fabrice devait à la duchesse l'histoire des neuf mois passés dans une horrible prison, et il se trouvait que sur ce séjour il avait à dire que des paroles brèves et incomplètes.

Voilà ce qui devait arriver tôt ou tard, se disait la duchesse avec une tristesse sombre. Le chagrin m'a vieillie, ou bien il aime tellement, et je n'ai plus que la seconde place dans son cœur. Atterrée par le plus grand des chagrins possibles, la duchesse se disait quelquefois : Si le ciel voulait que Ferrante fût devenu tout à fait fou ou manquât de courage, il me semble que j'en serais moins malheureuse. Dès ce moment ce demi-remords apaisonna l'estime que la duchesse avait pour son propre caractère. Ainsi, se disait-elle avec amertume, je me repens d'une réputation prise : Je ne suis donc plus une del Dongo !

Le ciel l'a voulu, reprenait-elle : Fabrice est amoureux, et de quel droit voudrais-je qu'il ne fût pas amoureux ! Une seule parole d'amour véritable a-t-elle jamais été échangée entre nous ?

Cette idée si raisonnable lui ôta le sommeil, et enfin ce qui montrait que la vieillesse et l'affaiblissement de l'âme étaient arrivées pour elle avec la perspective d'une illustre vengeance, elle était cent fois plus malheureuse à Belgirate qu'à Parme. Quant à la personne qui pouvait causer l'étrange rêverie de Fabrice, il n'était guère possible d'avoir des doutes raisonnables : Clélia Conti, cette fille si pieuse, avait trahi son père puisqu'elle avait consenti à enivrer la garnison, et jamais Fabrice ne parlait de Clélia ? Mais, ajoutait la duchesse se frappant la poitrine avec désespoir, si la garnison n'eût pas été enivrée, toutes mes inventions, tous mes soins devenaient inutiles ; ainsi c'est elle qui l'a sauvé.

C'était avec une extrême difficulté que la duchesse obtenait de Fabrice des détails sur les événements de cette nuit, qui, se disait la duchesse, autrefois eût formé entre nous le sujet d'un entretien sans cesse renaissant ! Dans ces temps fortunés, il eût parlé tout un jour et avec une verve et une gaieté sans cesse renaissantes sur la moindre bagatelle que je m'avisais de mettre en avant. Comme il fallait tout prévoir, la duchesse avait établi Fabrice au port de Locarno, ville suisse à l'extrémité du lac Majeur. Tous les jours elle allait le prendre en bateau pour de longues promenades sur le lac. Eh bien, une fois qu'elle s'avisa de monter chez lui, elle trouva sa chambre tapissée d'une quantité de vues de la ville de Parme qu'il avait fait venir de Milan ou de Parme même pays qu'il aurait dû tenir en abomination. Son petit salon, changé en atelier, était encombré de tout l'appareil d'un peintre à l'aquarelle, et elle le trouva finissant une troisième vue de la tour Farnèse et du palais du gouverneur.

— Il ne te manque plus, lui dit-elle d'un air piqué, que de faire de souvenir le portrait de cet aimable gouverneur qui voulait seulement t'empoisonner. Mais j'y songe, continua la duchesse, tu devrais lui écrire une lettre d'excuses d'avoir pris la liberté de te sauver et de donner un ridicule à sa citadelle.

La pauvre femme ne croyait pas dire si vrai : à peine arrivée en lieu de sûreté, le premier soin de Fabrice avait été d'écrire au général Fabio Conti une lettre parfaitement polie et dans un certain sens bien ridicule ; il lui demandait pardon de s'être sauvé

alléguant pour excuse qu'il avait pu croire que certain subalterne de la prison avait été chargé de lui administrer du poison. Peu lui importait ce qu'il écrivait, Fabrice espérait que les yeux de Clélia verraient cette lettre, et sa figure était couverte de larmes en l'écrivant. Il la termina par une phrase bien plaisante : il osait dire que, se trouvant en liberté, souvent il lui arrivait de regretter sa petite chambre de la tour Farnèse. C'était là la pensée capitale de sa lettre, il espérait que Clélia la comprendrait. Dans son humeur écrivante, et toujours dans l'espoir d'être lu par quelqu'un, Fabrice adressa des remerciements à don Cesare, ce bon aumônier qui lui avait prêté des livres de théologie. Quelques jours plus tard, Fabrice engagea le petit libraire de Locarno à faire le voyage de Milan, où ce libraire, ami du célèbre bibliomane Reina, acheta les plus magnifiques éditions qu'il pût trouver des ouvrages prêtés par don Cesare. Le bon aumônier reçut ces livres et une belle lettre qui lui disait que, dans des moments d'impatience, peut-être pardonnables à un pauvre prisonnier, on avait chargé les marges de ses livres de notes ridicules. On le suppliait en conséquence de les remplacer dans sa bibliothèque par les volumes que la plus vive reconnaissance se permettait de lui présenter.

Fabrice était bien bon de donner le simple nom de notes aux griffonnages infinis dont il avait chargé les marges d'un exemplaire in-folio des œuvres de saint Jérôme. Dans l'espoir qu'il pourrait renvoyer ce livre au bon aumônier, et l'échanger contre un autre, il avait écrit jour par jour sur les marges un journal fort exact de tout ce qui lui arrivait en prison; les grands événements n'étaient autre chose que des extases d'*amour divin* (ce mot divin en remplaçait un autre qu'on n'osait écrire). Tantôt cet amour divin conduisait le prisonnier à un profond désespoir, d'autres fois une voix entendue à travers les airs rendait quelque espérance et causait des transports de bonheur. Tout cela, heureusement, était écrit avec une encre de prison, formée de vin, de chocolat et de suie, et don Cesare n'avait fait qu'y jeter un coup d'œil en remplaçant dans sa bibliothèque le volume de saint Jérôme. S'il en avait suivi les marges, il aurait vu qu'un jour le prisonnier, se croyant empoisonné, se félicitait de mourir à moins de quarante pas de distance de ce qu'il avait aimé le mieux dans ce monde. Mais un autre œil que celui du bon aumônier avait lu cette page depuis la fuite. Cette belle idée : *Mourir près de ce*

*qu'on aime!* exprimée de cent façons différentes, était suivie d'un sonnet où l'on voyait que l'âme séparée, après des tourments atroces, de ce corps fragile qu'elle avait habité pendant vingt-trois ans, poussée par cet instinct de bonheur naturel à tout ce qui exista une fois, ne remonterait pas au ciel se mêler aux chœurs des anges aussitôt qu'elle serait libre et dans le cas où le jugement terrible lui accorderait le pardon de ses péchés; mais que, plus heureuse après la mort qu'elle n'avait été durant la vie, elle irait à quelques pas de la prison, où si longtemps elle avait gémi, se réunir à tout ce qu'elle avait aimé au monde. Et ainsi, disait le dernier vers du sonnet, j'aurais trouvé mon paradis sur la terre.

Quoiqu'on ne parlât de Fabrice à la citadelle de Parme que comme d'un traître infâme qui avait violé les devoirs les plus sacrés, toutefois le bon prêtre don Cesare fut ravi par la vue des beaux livres qu'un inconnu lui faisait parvenir; car Fabrice avait eu l'attention de n'écrire que quelques jours après l'envoi, de peur que son nom ne fit renvoyer tout le paquet avec indignation. Don Cesare ne parla point de cette attention à son frère, qui entra en fureur au seul nom de Fabrice; mais depuis la fuite de ce dernier, il avait repris toute son ancienne intimité avec son aimable nièce; et comme il lui avait enseigné jadis quelques mots de latin, il lui fit voir les beaux ouvrages qu'il recevait. Tel avait été l'espoir du voyageur. Tout à coup Clélia rougit extrêmement, elle venait de reconnaître l'écriture de Fabrice. De grands morceaux fort étroits de papier jaune étaient placés en guise de signets en divers endroits du volume. Et comme il est vrai de dire qu'au milieu des plats intérêts d'argent, et de la froideur décolorée des pensées vulgaires qui remplissent notre vie, les démarches inspirées par une vraie passion manquent rarement de produire leur effet; comme si une divinité propice prenait le soin de les conduire par la main, Clélia, guidée par cet instinct et par la pensée d'une seule chose au monde, demanda à son oncle de comparer l'ancien exemplaire de saint Jérôme avec celui qu'il venait de recevoir. Comment dire son ravissement au milieu de la sombre tristesse où l'absence de Fabrice l'avait plongée, lorsqu'elle trouva sur les marges de l'ancien saint Jérôme le sonnet dont nous avons parlé, et les mémoires, jour par jour, de l'amour qu'on avait senti pour elle! Dès le premier jour elle sut le sonnet par cœur; elle le chantait, appuyée sur sa fenêtre, devant la fenêtre, désormais soli-

aire, où elle avait vu si souvent une petite ouverture se démasquer dans l'abat-jour. Cet abat-jour avait été démonté pour être placé sur le bureau du tribunal et servir de pièce de conviction dans un procès ridicule que Rassi instruisait contre Fabrice, accusé du rime de s'être sauvé, ou, comme disait le fiscal en riant lui-même, *de s'être dérobé à la clémence d'un prince magnanime!*

Chacune des démarches de Clélia était pour elle l'objet d'un vif emords, et depuis qu'elle était malheureuse, les remords étaient lus vifs. Elle cherchait à apaiser un peu les reproches qu'elle adressait, en se rappelant le vœu *de ne jamais revoir Fabrice*, dit par elle à la Madone lors du demi-empoisonnement du général, et depuis chaque jour renouvelé.

Son père avait été malade de l'évasion de Fabrice, et, de plus, avait été sur le point de perdre sa place, lorsque le prince, dans une colère, destitua tous les geôliers de la tour Farnèse, et les fit passer comme prisonniers dans la prison de la ville. Le général avait été sauvé en partie par l'intercession du comte Mosca, qui savait mieux le voir enfermé au sommet de sa citadelle, que rival actif et intrigant dans les cercles de la cour.

Ce fut pendant les quinze jours que dura l'incertitude relativement à la disgrâce du général Fabio Conti, réellement malade, que Clélia eut le courage d'exécuter le sacrifice qu'elle avait annoncé à Fabrice. Elle avait eu l'esprit d'être malade le jour des jouissances générales, qui fut aussi celui de la fuite du prisonnier, comme le lecteur s'en souvient peut-être; elle fut malade aussi le lendemain, et, en un mot, sut si bien se conduire, qu'à l'exception du geôlier Grillo, chargé spécialement de la garde de Fabrice, personne n'eut de soupçons sur sa complicité, et Grillo fut.

Mais aussitôt que Clélia n'eut plus d'inquiétudes de ce côté, elle fut plus cruellement agitée encore par ses justes remords. Quelle raison au monde, se disait-elle, peut diminuer le crime d'une fille qui trahit son père?

Un soir, après une journée passée presque tout entière à la chapelle et dans les larmes, elle pria son oncle, don Cesare, de l'accompagner chez le général, dont les accès de fureur l'effrayaient d'autant plus, qu'à tout propos il y mêlait des imprécations contre Fabrice, cet abominable traître.

Arrivée en présence de son père, elle eut le courage de lui dire et si toujours elle avait refusé de donner la main au marquis

Crescenzi, c'est qu'elle ne sentait aucune inclination pour lui, et qu'elle était assurée de ne point trouver le bonheur dans cette union. A ces mots, le général entra en fureur; et Clélia cut assez de peine à reprendre la parole. Elle ajouta que si son père, séduit par la grande fortune du marquis, croyait devoir lui donner l'ordre précis de l'épouser, elle était prête à obéir. Le général fut tout étonné de cette conclusion, à laquelle il était loin de s'attendre; il finit pourtant par s'en réjouir. Ainsi, dit-il à son frère, je ne serai pas réduit à loger dans un second étage, si ce polisson de Fabrice me fait perdre ma place par son mauvais procédé.

Le comte Mosca ne manquait pas de se montrer profondément scandalisé de l'évasion de ce *mauvais sujet* de Fabrice, et répétait dans l'occasion la phrase inventée par Rassi sur le plat procédé de ce jeune homme, fort vulgaire d'ailleurs, qui s'était soustrait à la clémence du prince. Cette phrase spirituelle, consacré par la bonne compagnie, ne prit point dans le peuple. Laissé à son bon sens, et tout en croyant Fabrice fort coupable, il admirait la résolution qu'il avait fallu pour s'élancer d'un mur si haut. Pas un être de la cour n'admira ce courage. Quant à la police fort humiliée de cet échec, elle avait découvert officiellement qu'une troupe de vingt soldats gagnés par les distributions d'argent de la duchesse, cette femme si atrocement ingrate, et dont on ne prononçait plus le nom qu'avec un soupir, avaient tendu à Fabrice quatre échelles liées ensemble, et de quarante-cinq pieds de longueur chacune : Fabrice ayant tendu une corde qu'on avait liée aux échelles, n'avait eu que le mérite fort vulgaire d'attirer ces échelles à lui. Quelques libéraux connus par leur imprudence, et entre autres le médecin C..., agent payé directement par le prince ajoutaient, mais en se compromettant, que cette police atroce avait eu la barbarie de faire fusiller huit des malheureux soldats qui avaient facilité la fuite de cet ingrat de Fabrice. Alors il fut blâmé même des libéraux véritables, comme ayant causé par son imprudence la mort de huit pauvres soldats. C'est ainsi que les petits despotismes réduisent à rien la valeur de l'opinion.

STENDHAL.

(*A suivre.*)

---

---

# MON ONCLE BENJAMIN<sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## CHAPITRE III

Le lendemain, à huit heures du matin, mon oncle était frais accommodé, il n'attendait plus pour partir qu'une paire de souliers et devait lui apporter Cicéron, ce fameux préconiseur dont nous avons déjà parlé, et qui cumulait la profession de cordonnier avec celle de tambour.

Cicéron ne tarda pas à arriver. A cette époque de bonne franquette, c'était la coutume, quand un ouvrier apportait de l'ouvrage dans une maison, qu'on ne le laissât par sortir sans lui avoir fait boire quelques verres de vin. C'était d'un mauvais genre, j'en conviens; mais ces procédés bienveillants rapprochaient les conditions: le pauvre savait gré au riche des concessions qu'il lui faisait, et le jalousait point. Aussi a-t-on vu, pendant la Révolution, de merveilleux dévouements de serviteurs envers leurs maîtres, de valets envers leurs seigneurs, d'ouvriers envers leurs patrons, et à notre époque de morgue insolente et de ridicule orgueil, on ne reproduirait certainement plus.

Benjamin pria sa sœur d'aller tirer une bouteille de vin blanc, et de trinquer avec Cicéron. Sa sœur en tira une, puis deux, puis trois et jusqu'à sept.

Ma chère sœur, je vous en prie, encore une bouteille.

Mais tu ne sais donc pas, malheureux, que tu en es à la septième!

Vous savez bien, chère sœur, que nous ne comptons pas sur elle.

Voir le numéro du 20 novembre 1894.

— Mais tu sais bien, toi, que tu as un voyage à faire.

— Encore cette dernière bouteille, et je pars.

— Oui, tu es dans un bel état pour partir! Et si l'on venait chercher pour visiter un malade?

— Que vous savez peu, ma bonne sœur, apprécier les effets du vin? On voit que vous ne buvez que les eaux limpides du Beuvro. Faut-il partir? mon centre de gravité est toujours à la même place, faut-il saigner?... Mais à propos, ma sœur, il faut que je vous saigne, Machecourt me l'a recommandé en partant. Vous vous plaigniez ce matin d'un grand mal de tête, une saignée vous fera du bien. Et Benjamin de tirer sa trousse, et ma grand'mère de s'approcher des pincettes.

— Diable! vous faites un malade bien récalcitrant. Eh bien, transigeons : je ne vous saignerai point, et vous irez nous tirer une huitième bouteille de vin.

— Je ne t'en tirerai pas un verre.

— Ce sera donc moi qui la tirerai, dit Benjamin, et, prenant la bouteille, il se dirigea vers la cave.

Ma grand'mère, ne voyant rien de mieux à faire pour l'arrêter, se pendit à sa queue; mais Benjamin, sans s'occuper de cet incident, s'en alla à la cave d'un pas aussi ferme que s'il n'eût eu qu'un paquet d'oignons au bout de la queue, et revint avec sa bouteille pleine.

— Eh bien! ma chère sœur, c'était bien la peine d'aller deux fois à la cave pour une méchante bouteille de vin blanc; mais je dois vous prévenir que, si vous persistiez dans ces mauvaises habitudes, vous me forceriez à faire couper ma queue.

Cependant Benjamin, qui, tout à l'heure, regardait comme une corvée assommante le voyage de Corvol, s'obstinait maintenant à partir. Ma grand'mère, pour lui en ôter la possibilité, avait enfilé ses souliers dans l'armoire.

— Je vous dis que je partirai.

— Je te dis que tu ne partiras pas.

— Voulez-vous que je vous porte jusque chez M. Minxit au bout de ma queue?

Tel était le dialogue qui avait lieu entre le frère et la sœur quand mon grand-père arriva. Il mit fin à la discussion en déclarant que le lendemain il avait besoin à La Chapelle, et qu'il emmènerait Benjamin avec lui.

Mon grand-père était sur pied avant le jour. Quand il eut gr

onné son exploit et écrit au bas : Dont le coût est de six francs quatre sous six deniers, il essuya sa plume sur la manche de sa coupellande, serra précieusement ses lunettes dans leur fourreau et alla éveiller Benjamin. Celui-ci dormait comme le prince de Condé, si le prince ne faisait semblant de dormir, la veille d'une bataille.

— Allons, hé! Benjamin, debout! il fait grand jour.

— Tu te trompes, répondit Benjamin avec un grognement, et se retournant du côté du mur, il fait nuit noire.

— Lève la tête, tu verras la clarté du soleil sur le plancher.

— Je te dis, moi, que c'est la clarté du réverbère.

— Ah ça! est-ce que tu ne voudrais pas partir?

— Non; j'ai rêvé toute la nuit de pain dur et de piquette, et si vous nous mettions en route il pourrait nous arriver malheur.

— Eh bien! je te déclare, moi, que si dans dix minutes tu n'es pas levé, je t'envoie ta chère sœur; si au contraire tu es levé, je t'apporte ce quartaut de vin vieux que tu sais bien.

— Tu es sûr que c'est du Pouilly, n'est-ce pas? dit Benjamin se levant sur son séant; tu m'en donnes ta parole d'honneur?

— Oui, foi d'huissier.

— Alors, va percer ton quartaut; mais je te préviens que, s'il t'arrive malencontre en route, c'est toi qui en répondras à ma chère sœur.

Une heure après, mon oncle et mon grand-père étaient sur le chemin de Moulot. A quelque distance de la ville, ils rencontrèrent deux petits paysans dont l'un portait un lapin sous son bras et l'autre avait deux poules dans son panier. Le premier disait à son compagnon :

— Si tu veux dire à M. Cliquet que mon lapin est un lapin de renne et que tu me l'as vu prendre au lacet, tu seras mon camarade.

— Je le veux bien; répondit celui-ci, mais à condition que tu vas à M<sup>me</sup> Deby que mes poules pondent deux fois par jour et qu'elles font des œufs gros comme des œufs de cane.

— Vous êtes deux petits larrons, dit mon grand-père; je vous ai tirés l'un de ces jours les oreilles par M. le commissaire de police.

— Et moi, mes amis, dit Benjamin, je vous prie d'accepter chacun cette pièce de douze deniers.

— Voilà de la générosité bien placée! dit mon grand-père haus-

sant les épaules; tu donneras sans doute du plat de ton épée au premier pauvre honnête que tu rencontreras, puisque tu prostitues ta monnaie à ces deux vauriens.

— Vauriens pour toi, Machecourt, qui ne vois que la pellicule de chaque chose; mais, pour moi, ce sont deux philosophes. Ils viennent d'inventer une machine qui, bien organisée, ferait la fortune de dix honnêtes gens.

— Et quelle est donc la machine, fit mon grand-père d'un air d'incrédulité, que viennent d'inventer ces deux philosophes que j'oserais d'importance, moi, si nous avions le temps de nous arrêter?

— Cette machine est simple, dit mon oncle; la voici telle qu'elle se comporte :

Nous sommes dix amis qui, au lieu de nous réunir pour déjeuner, nous réunissons pour faire fortune.

— Cela vaut au moins la peine de se réunir, interrompit mon grand-père.

— Nous sommes tous les dix intelligents, adroits, rusés même au besoin. Nous avons le verbe haut, la discussion prestigieuse nous manions la parole avec la même adresse qu'un escamoteur manie ses muscades. Pour la moralité de la chose, nous sommes tous capables dans notre profession, et les personnes de bonne volonté peuvent dire, sans trop se compromettre, que nous valons mieux que nos confrères.

Nous formons, en tout bien et tout honneur, une société pour nous préconiser les uns les autres, pour insuffler, pour faire mousser et bulliférer notre petit mérite.

— J'entends, dit mon grand-père : l'un vend de la mort aux rats et n'a qu'une grosse caisse, l'autre du thé suisse et n'a qu'une paire de cymbales. Vous réunissez vos moyens de faire du bruit et...

— C'est cela même, interrompit Benjamin. Tu conçois que si la machine fonctionne convenablement, chacun des sociétaires autour de lui neuf instruments qui font un vacarme épouvantable.

Nous sommes neuf qui disons : L'avocat Page boit trop; mais je crois que ce diable d'homme fait infuser les feuillets de la Coutume du Nivernais dans son vin, qu'il a mis la logique en bouteille. Toutes les causes qu'il lui convient de gagner, il les gagne; et l'autre jour, il a fait obtenir de forts dommages-intérêts à un gentilhomme qui avait assommé un paysan.

L'huissier Parlanta est un peu retors ; mais c'est l'Annibal des huissiers. Sa contrainte par corps est inévitable ; pour lui échapper, il faudrait que son débiteur n'eût pas de corps. Il vous mettrait la main sur l'épaule d'un due et pair.

Pour Benjamin Rathery, c'est un homme sans souci qui se moque de tout et rit au nez de la fièvre, un homme, si vous le voulez, l'assiette et de bouteille ; mais c'est précisément à cause de cela que je le préférerais à ses confrères. Il n'a pas l'air de ces médecins sinistres dont le registre est un cimetière ; il est trop gai et dièrè trop bien pour avoir beaucoup d'actes de décès à se reprocher. Ainsi, chacun des sociétaires se trouve multiplié par 9.

— Oui, dit mon grand-père, mais cela te donnera-t-il neuf habits rouges ? neuf fois Benjamin Rathery, qu'est-ce que cela fait ?  
— Ça fait neuf cents fois Machecourt, répliqua vivement Benjamin. Mais laisse-moi finir ma démonstration, tu plaisanteras après.

Voilà neuf réclames vivantes qui s'insinuent partout, qui vous pètent le lendemain sous une autre forme ce qu'elles vous ont fait la veille ; neuf affiches qui parlent, qui arrêtent les passants sur le bras ; neuf enseignes qui se promènent par la ville, qui disent, qui font des dilemmes, des enthymèmes, et se moquent de vous si vous n'êtes point de leur avis.

Il résulte de là que la réputation de Page, de Rapin, de Rathery, qui se traînait péniblement dans l'enceinte de leur petite ville, comme un avocat dans un cercle vicieux, prend tout à coup un essor étourdissant. Hier elle n'avait pas de pieds, aujourd'hui elle a des ailes. Elle se dilate comme un gaz, quand on a ouvert le bocal qu'il était renfermé. Elle s'épand par toute la province. Les clients arrivent à ces gens-là de tous les points du bailliage ; ils arrivent du sud et de l'aquilon, de l'aurore et du couchant, comme dans l'*Apocalypse* les élus arrivent à la ville de Jérusalem. Au bout de sept à six ans, Benjamin Rathery est à la tête d'une belle fortune ; il dépense, avec grands fracas de verres et de bouteilles, en dîners et en diners ; toi, Machecourt, tu n'es plus porteur de contraintes : je t'achète une charge de bailli. Ta femme est couverte de soie et de dentelles comme une sainte Reine ; ton aîné, qui est à l'enfant de chœur, entre au séminaire ; ton cadet, qui est maigre et jaune comme un serin des Canaries, étudie la médecine, je lui cède ma réputation et mes vieux clients, et je l'entreprends d'habits rouges. De ton puiné, nous faisons un robin. Ta

filles aînées épousent un homme de plume. Nous marions la plus jeune à un gros bourgeois, et le lendemain de la noce nous mettons la machine au grenier.

— Oui, mais ta machine a un petit défaut! elle n'est pas à l'usage des honnêtes gens.

— Pourquoi cela?

— Parce que.

— Mais enfin?

— Parce que l'effet en est immoral.

— Pourrais-tu me prouver cela par *or* et par *donec*?

— Va te promener avec tes *or* et tes *donec*. Toi qui es un savant tu raisones avec ton esprit; moi qui suis un pauvre porteur de contraintes, je sens avec ma conscience. Je soutiens que tout homme qui acquiert sa fortune par d'autres moyens que par son travail et ses talents n'en est pas légitime possesseur.

— C'est très bien, ce que tu dis là, Machecourt, s'écria mon oncle, tu as parfaitement raison. La conscience, c'est la meilleure de toutes les logiques, et le charlatanisme, sous quelque forme qu'il se déguise, est toujours une escroquerie. Eh bien! brisons notre machine et n'en parlons plus.

Tout en devisant ainsi, ils approchaient du village de Moulins; ils aperçurent sur le seuil d'une porte de vigne une espèce de soldat encadré profondément entre des ronces, dont les touffes brunes et rouges meurtries par la gelée tombaient pêle-mêle comme une chevelure en désordre. Cet homme avait sur sa tête un morceau de chapeau à cornes sans cocarde; sa figure en ruine avait une teinte pierreuse, cette teinte dorée qu'ont les vieux moments au soleil. Deux grandes moustaches blanches encadraient sa bouche, comme deux parenthèses. Il était couvert d'un vieux uniforme. Sur une des manches s'étendait transversalement un vieux galon effacé.

L'autre manche, dépouillée de son insigne, n'offrait plus qu'un rectangle qui se distinguait du reste de l'étoffe par une laine plus neuve et d'une nuance plus foncée. Ses jambes nues, enflées par le froid, étaient rouges comme des betteraves. Il laissait tomber d'une gourde quelques gouttes d'eau-de-vie sur de vieux morceaux de pain noir; un caniche de la grande espèce était assis devant lui sur son derrière, et suivait tous ses mouvements pareil à un muet qui écoute avec ses yeux les ordres que lui donne son maître.

Mon oncle eût plutôt passé outre devant un bouchon que devant et homme. S'arrêtant sur le bord du chemin :

— Camarade, dit-il, voilà un mauvais déjeuner.

— J'en ai fait de plus mauvais encore, mais Fontenoy et moi nous avons bon appétit.

— Qui, Fontenoy?

— Mon chien, ce caniche que vous voyez.

— Diable, voilà un beau nom pour un chien. Au fait, la gloire est bien pour les rois, pourquoi ne serait-elle pas pour les caniches?

— C'est son nom de guerre, poursuivit le sergent, son nom de mille est Azor.

— Eh ! pourquoi l'appellez-vous Fontenoy?

— Parce qu'à la bataille de Fontenoy il a fait un capitaine anglais prisonnier.

— Eh ! comment donc cela ? fit mon oncle tout émerveillé.

— D'une manière fort simple, en l'arrêtant par une des basques son habit, jusqu'à ce que je pusse lui mettre la main sur l'épaule ; qu'il est, Fontenoy a été mis à l'ordre de l'armée, et a eu l'honneur d'être présenté à Louis XV, qui a daigné me dire : « Sergent Aranton, vous avez là un beau chien. »

— Voilà un roi bien affable pour les quadrupèdes : je m'étonne qu'il n'ait pas donné des lettres de noblesse à votre caniche. Comment se fait-il donc que vous avez quitté le service d'un si bon ?

— Parce qu'on m'a fait un passe-droit, dit le sergent, l'œil ruant et la narine gonflée de colère ; il y a dix ans que j'ai ces enilles d'or sur le bras ; j'ai fait toutes les campagnes de Maurice de Saxe. et j'ai sur le corps plus de cicatrices qu'il n'en faut pour faire deux états de service. Ils m'avaient promis l'épaulette ; mais nommer officier le fils d'un tisserand, c'eût été un scandale à faire horripiler toutes les ailes de pigeon des royaumes de France et de Navarre. Ils m'ont fait passer sur le corps une espiègle de petit chevalier tout frais éclos de sa coquille de page. Ça ne se fait pas ; mais ça ne sait pas dire : Tête... droite !

— Cette parole de la théorie fortement accentuée par le sergent, le caniche tourna militairement la tête à droite.

— Tout beau, Fontenoy ! fit son maître, tu oublies que nous sommes retirés du service. Il reprit : Je n'ai pu passer cela au ro

très chrétien; dès ce moment, je me suis brouillé avec lui, et je lui ai demandé mon congé, qu'il m'a gracieusement accordé.

— Vous avez bien fait, brave homme, s'écria Benjamin en frappant sur l'épaule du vieux soldat, geste imprudent qui faillit le faire dévorer par le caniche. Si mon approbation peut vous être agréable, je vous la donne sans restriction; les nobles n'ont jamais nui à mon avancement, mais cela n'empêche pas que je le haisse de tout mon cœur.

— En ce cas, c'est une haine toute platonique, interrompit mon grand-père.

— Dis plutôt une haine toute philosophique, Machecourt. La noblesse est la plus absurde de toutes les choses. C'est une révolte flagrante du despotisme contre le Créateur. Dieu a-t-il fait plus hautes les unes que les autres les herbes de la prairie, et a-t-il gravé des écussons sur l'aile des oiseaux ou sur le pelage des bêtes fauves? Que signifient ces hommes supérieurs que fait un roi par lettres patentes, comme il fait un gabeleur ou un regrattier? A dater d'aujourd'hui, vous reconnaîtrez le sieur tel pour un homme supérieur. Signé Louis XVI, et plus bas Choiseul. Oh! que voilà une supériorité bien établie!

Un vilain est fait comte par Henri IV, parce qu'il a servi une bonne oie à cette majesté; un chapon avec l'oie, il était fait marquis; il n'eût fallu ni plus d'encre ni plus de parchemin pour cela. Maintenant, les descendants de ces hommes ont le privilège de nous bâtonner, nous dont les ancêtres n'ont jamais eu l'occasion d'offrir à un roi une aile de volaille.

Et voyez un peu à quoi tiennent les grandeurs de ce monde! L'oie eût été un peu plus ou un peu moins cuite, qu'on y eût mis une pincée de sel de plus ou une pincée de poivre de moins, qu'il fût tombé un peu de suie dans la lèche-frite ou un peu de cendre sur les tartines, qu'on l'eût servie un peu plus tôt ou un peu plus tard, il y avait une famille noble de moins en France. Et le peuple courbe le front devant une pareille grandeur! Oh! je voudrais comme Caligula le voulait du peuple romain, que la France n'eût qu'une seule paire de joues pour la souffleter.

Mais dis-moi, peuple imbécile, quelle valeur trouves-tu donc à deux lettres que ces gens-là mettent devant leur nom? ajoutent-elles un pouce à leur taille? ont-ils plus de fer que toi dans le sang, plus de moelle cérébrale dans la boîte osseuse de leur tête? pourraient-ils manier une épée plus lourde que la tienne? ce de me

veilleux guérit-il les écrouelles? préserve-t-il son titulaire de la colique quand il a trop diné, ou de l'ivresse quand il a trop bu? Ne vois-tu pas que tous ces comtes, ces barons, ces marquis, sont les majuscules qui, malgré la place qu'elles occupent dans la ligne, n'ont toujours que la valeur des simples lettres? Si un duc et un valet et un bûcheron étaient ensemble dans une savane de l'Amérique ou au milieu du grand désert de Sahara, je voudrais bien avoir lequel des deux serait le plus noble?

Leur trisaïeul maniait la rondache, et ton père faisait des bonnets de coton, qu'est-ce que cela prouve pour eux ou contre toi? viennent-ils au monde avec la rondache de leur trisaïeul au côté? ont-ils ses cicatrices gravées sur leur peau? Qu'est-ce que cette grandeur qui se transmet de père en fils, comme une bougie neuve qu'on allume à une bougie qui s'éteint? Les champignons qui naissent sur les débris d'un chêne mort sont-ils des chênes?

Quand j'apprends que le roi a créé une famille noble, il me semble voir un cultivateur planter dans son champ un grand pois de maïs qui infectera vingt sillons de sa graine, et ne rapportera au bout des ans que quatre grandes feuilles rouges. Cependant, tant qu'il y aura des rois, il y aura des nobles.

Les rois font des comtes, des marquis, des ducs, pour que l'admiration monte jusqu'à eux par degrés. Les nobles, ce sont, relativement à eux, les bagatelles de la porte, la parade qui donne aux badauds un avant-goût des magnificences du spectacle. Un homme sans noblesse, ce serait un salon sans antichambre; mais cette vanité de leur amour-propre leur coûtera cher. Il est impossible que vingt millions d'hommes consentent toujours à n'être rien dans l'État, pour que quelques milliers de courtisans soient quelque chose; quiconque a semé des privilèges doit recueillir des révolutions.

Le temps n'est pas loin peut-être où tous ces brillants écussons seront traînés dans le ruisseau et où ceux qui s'en décorent maintenant auront besoin de la protection de leurs valets.

— Eh! me dites-vous, votre oncle Benjamin a dit tout cela?

— Pourquoi pas?

— Tout d'une haleine?

— Sans doute, qu'est-ce qu'il y a d'étonnant en cela? mon grand-père avait un broc qui tenait une pinte et demie, et mon oncle le remplissait tout d'un trait: il appelait cela faire des tirades.

— Et ses paroles, comment ont-elles été conservées?

— Mon grand-père les a écrites.

— Il avait donc là, en plein champ, tout ce qu'il fallait pour écrire ?

— Quelle bêtise ! un huissier.

— Et le sergent, a-t-il encore quelque chose à dire ?

— Certainement, il faut bien qu'il parle pour que mon oncle lui réponde.

Or donc, le sergent dit :

— Il y a trois mois que je suis en route, je vais de ferme en ferme et j'y reste tant qu'on veut m'y supporter. Je fais faire l'exercice aux enfants ; je raconte nos campagnes aux hommes, et Fontenoy amuse les femmes avec ses gambades. Je ne suis pas pressé d'arriver, car je ne sais pas trop où je vais. Ils me renvoient dans mes foyers, et je n'ai pas de foyer. Il y a longtemps que le four de mon père est défoncé, et j'ai les bras plus creux et plus rouillés que deux vieux canons de fusil. Je crois tout de même que je retournerai dans mon village. Ce n'est pas que j'espère y être mieux qu'en tout autre pays. La terre y est aussi dure qu'ailleurs, et l'eau n'y boit pas l'eau-de-vie dans les ornières. Mais qu'importe ? j'y vais toujours. C'est comme un caprice de malade. Je serai la garnison du pays. S'ils ne veulent pas nourrir le vieux soldat, il faudra bien au moins qu'ils l'enterrent, et, ajouta-t-il, ils auront bien la charité d'apporter sur ma fosse un peu de soupe à Fontenoy jusqu'à ce qu'il y soit mort de chagrin ; car Fontenoy ne me laissera pas en aller tout seul. Quand nous sommes seuls et qu'il me regarde, il me promet cela, ce bon Fontenoy.

— Et voilà le sort qu'ils vous ont fait, répondit Benjamin. En vérité, les rois sont les plus égoïstes de tous les êtres. Si les sceptes, dont nos poètes parlent si mal, avaient une littérature, ils feraient des rois le symbole de l'ingratitude. J'ai lu quelque part que Dieu ayant fait le cœur des rois, un chien l'emporta, et que ne voulant pas recommencer sa besogne, il mit une pierre à sa place. Cela me paraît assez vraisemblable. Pour les Capets, c'est peut-être un oignon de lis qu'ils ont à la place du cœur ; je déteste qu'on me prouve le contraire.

Parce qu'on a fait à ces gens-là une croix sur le front avec l'huile, leur personne est auguste, ils sont majesté, ils sont nobles au lieu de JE ; ils ne peuvent mal faire ; si leur valet de chambre les égratignait en leur passant leur chemise, il serait sacrilège. Leurs petits sont des altesses, eux, ces marmots, qu'une femme peut

au poing, dont le berceau tiendrait sous une cage à poulets, ils sont des hauteurs très hautes, des montagnes sérénissimes. On ferait volontiers dorer par le bout les mamelles de leur nourrice. Si tel est l'effet d'un peu d'huile, quel respect aurons-nous donc pour les anchois qui marinent dans l'huile jusqu'à ce qu'on les mange ?

Chez la caste des sires, l'orgueil va jusqu'à la démente. On les compare à Jupiter tenant la foudre, et ils ne se trouvent pas trop honorés de la comparaison. La foudre de moins, et ils se fâchaient. Cependant Jupiter a la goutte, et il faut deux valets pour le mener à sa table ou à son lit. Le rimeur Boileau a, de son autorité privée, ordonné aux vents de se taire, attendu qu'il allait parler de Louis XIV :

Et vous, vents, faites silence,  
Je vais parler de Louis.

Et Louis XIV n'a rien vu en cela que de très naturel; seulement n'a pas songé d'ordonner aux commandants de ses vaisseaux de parler de Louis pour apaiser les tempêtes.

Ils croient tous, les pauvres fous, que l'espace de terre où ils vivent est à eux; que Dieu le donna à Eudes, fonds et tréfonds, pour en jouir, sans trouble ni obstacle, lui et ses descendants. Si d'un courtisan leur dise que Dieu a fait la Seine tout exprès pour remplir le grand bassin des Tuileries, ils le tiendront pour un menteur d'esprit. Ils regardent ces millions d'hommes qui sont autour d'eux comme une propriété dont on ne saurait, sous peine de punition, leur contester le titre; les uns sont venus au monde pour leur fournir de l'argent; les autres, pour mourir dans leurs terres; quelques-uns, qui ont le sang plus limpide et plus rose, pour leur procréer des maîtresses. Tout cela résulte évidemment de la croix qu'un vieil archevêque, de sa main caduque, leur a faite sur le front.

Si vous prennent un homme dans la force de la jeunesse, ils lui mettent un fusil entre les mains, un sac sur le dos, ils le marquent à la tête d'une cocarde, puis ils lui disent: Mon confrère de Prusse a des torts envers moi, tu vas courir sus à tous ses sujets. Je les fais prévenir par mon huissier, que j'appelle un héraut, que, le 15 avril prochain, tu auras l'honneur de te présenter sur la frontière pour les égorger, et qu'ils eussent à se tenir prêts à te bien

recevoir. Entre monarques ce sont des égards qu'on se doit. Tu croiras peut-être au premier aspect que nos ennemis sont de hommes, je t'en préviens, ce sont des Prussiens; tu les distingueras de la race humaine à la couleur de leur uniforme. Tâche de bien faire ton devoir, car je serai là assis sur mon trône qui te regardera. Si tu remportes la victoire, quand vous reviendrez en France, on vous amènera sous les fenêtres de mon palais; je descendrai en grand uniforme et je vous dirai : Soldats, je suis content de vous. Si vous êtes cent mille hommes, tu auras pour ta part un cent millième de ces six paroles. Au cas où tu resteras sur le champ de bataille, ce qui pourrait fort bien arriver, j'enverrai ton extrait mortuaire à ta famille afin qu'elle puisse te pleurer et que tes frères puissent hériter de toi. Si tu perds un bras ou une jambe, je te les payerai ce qu'ils valent, mais si tu as le bonheur ou le malheur, comme tu voudras, d'échapper au boulet quand tu n'auras plus la force de porter ton sac je te donnerai ton congé et tu iras crever où tu voudras, cela ne me regarde plus.

— Voilà bien l'affaire, dit le sergent; quand ils ont extrait de notre sang ce phosphore dont ils font leur gloire, ils nous jettent de côté comme le vigneron jette sur le fumier le marc du raisin après en avoir pressuré la liqueur, comme l'enfant jette au ruisseau le noyau du fruit qu'il vient de manger.

— C'est très mal à eux, fit Machecourt, dont l'esprit était Corvol, et qui eût voulu y voir son beau-frère.

— Machecourt, dit Benjamin le regardant de travers, choisis mieux tes expressions; il n'y a pas ici matière à plaisanterie. Ou quand je vois ces fiers soldats, qui ont fait de leur sang la gloire de leur pays, obligés, comme ce pauvre vieux Cicéron, de passer le reste de leur vie dans une échoppe de savetier, tandis que d'autres tas de pantins dorés accaparent tout l'argent de l'impôt, et que des prostituées ont pour s'envelopper négligemment le matin des chemises dont un seul fil vaut tous les vêtements d'une pauvre ménagère, je suis exaspéré contre les rois; si j'étais Dieu, je leur mettrais sur le corps un uniforme de plomb, et je les condamnerais à faire mille ans de service dans la lune, avec toutes leurs iniquités dans leur sac. Les empereurs seraient caporaux.

Après avoir repris haleine et s'être essuyé le front, car il suait mon digne grand-oncle, d'émotion et de colère, il tira mon grand-père à part et lui dit :

— Si nous faisons déjeuner avec nous chez Manette ce brave homme et ce glorieux caniche?

— Hem! hem! objecta mon grand-père.

— Que diable! répliqua Benjamin, on ne rencontre pas tous les jours un caniche qui a fait un capitaine anglais prisonnier, et tous les jours on donne des fêtes politiques à des gens qui ne valent pas cet honorable quadrupède.

— Mais, as-tu de l'argent? dit mon grand-père; moi je n'ai qu'une pièce de trente sous que ta sœur m'a donnée ce matin, et j'espère que, je crois, elle n'est pas bien marquée, et elle m'a bien commandé de lui en rapporter au moins la moitié.

— Moi, je n'ai pas le sou, mais je suis le médecin de Manette, même qu'elle est de temps en temps ma cabaretière, et nous nous faisons mutuellement crédit.

— Seulement le médecin de Manette?

— Qu'est-ce que cela te fait?

— Rien; mais je te prévient que je ne veux pas rester plus d'une heure chez Manette.

Mon oncle déclina donc son invitation au sergent. Celui-ci accepta sans cérémonie et se plaça joyeusement entre mon oncle et mon grand-père, en style de soldat ce qui s'appelle emboîter le

Un taureau qu'un paysan menait au pré, venait à eux. Offusqué sans doute par l'habit de Benjamin, il fondit brusquement sur lui. Mon oncle esquiva ses cornes, et, comme il avait des articulations flexibles, il franchit d'un saut, sans faire plus d'effort que s'il eût rencontré un entrechat, un large fossé qui séparait la route des champs. Le taureau, qui tenait sans doute à faire une estafilade à son bit rouge, voulut opérer comme mon oncle; mais il tomba au bord du fossé. « C'est bien fait, dit Benjamin, voilà ce que c'est de chercher querelle à ceux qui ne songent pas à toi. » Mais le quadrupède, obstiné comme un Russe qui monte à l'assaut, ne recéda pas pour ce mauvais succès; enfonçant ses sabots dans la terre à moitié dégelée, il cherchait à grimper le talus. Mon oncle, voyant cela, tira son épée, et tandis qu'il lardait de son épée le muflon de l'ennemi, il appelait le paysan, et s'écriait : « L'homme, arrêtez votre bête, sinon je vous prévient que je lui enfoncerai mon épée au travers du corps. » Mais tout en parlant ainsi, le taureau vint à tomber dans le fossé. « Ote ton habit et jette-le-en vite! » s'écria Machecourt. « Sauvez-vous dans les vignes, »

disait le paysan. « Gzzi! gzzi! Fontenoy, » fit le sergent. Le caniche se jeta sur le taureau, et, comme il savait son monde, il mordit au jarret. Le colère de l'animal se tourna alors contre le chien; mais, tandis qu'il faisait rage de ses cornes, le paysan arriva, et parvint à passer un nœud coulant autour des jambes derrière du taureau. Cette habile manœuvre eut un plein succès et mit fin aux hostilités.

Benjamin redescendit sur la route; il croyait que Machecou allait se moquer de lui, mais celui-ci était pâle comme un linge et tremblait sur ses jambes.

— Allons, Machecourt, remets-toi, dit mon oncle, ou bien faudra que je te saigne. Et toi, mon brave Fontenoy, tu as fait aujourd'hui une plus jolie fable que celle de La Fontaine intitulée *la Colombe et la Fourmi*. Vous voyez, Messieurs, qu'un bienfait n'est jamais perdu. La plupart du temps le bienfaiteur est dans la nécessité de faire crédit longtemps à l'obligé, mais lui, Fontenoy, m'a payé d'avance. Qui diable m'aurait dit que j'aurais jamais de l'obligation à un caniche?

Moulot est caché entre une touffe de saules et de peupliers sur rive gauche du ruisseau du Beuvron, au pied d'une grosse colline dans laquelle mord la route de La Chapelle. Quelques maisons du village étaient déjà remontées sur le bord du chemin, blanches et endimanchées comme des paysannes qui vont dans un lieu fréquenté par le monde; de ce nombre était le cabaret de Manette. L'aspect du bouchon qui pendait couvert de givre à la lucarne du grenier, Benjamin se mit à chanter de sa voix de stentor :

Amis, il faut faire une pause,  
J'aperçois l'ombre d'un bouchon.

A cette voix qu'elle connaissait bien, Manette accourut toute rouge sur le seuil de sa porte.

Manette était une personne vraiment fort jolie, potelée, mafflée toute blanche, mais peut-être un peu trop rose; vous eussiez vu de ses joues une flaque de lait sur laquelle on eût fait tomber quelques gouttes de vin.

— Messieurs, dit Benjamin permettez-moi avant tout de vous brasser notre jolie cabaretière, comme arrhes du bon déjeuner qu'elle va nous préparer de suite.

— Oui-dà! Monsieur Rathery, fit Manette se rejetant en arrière

vous n'êtes pas fait pour les paysannes, vous; allez donc embrasser M<sup>lle</sup> Minxit.

— Il paraît, pensa mon oncle, que le bruit de mon mariage est déjà répandu dans le pays. Ce ne peut être que M. Minxit qui en ait parlé; donc il tient à m'avoir pour gendre; donc s'il ne reçoit pas aujourd'hui ma visite, ce ne serait pas une raison pour que la négociation soit rompue.

— Manette, ajouta-t-il, il ne s'agit pas ici de M<sup>lle</sup> Minxit; avez-vous du poisson?

— Du poisson, fit Manette, il y en a dans le vivier de M. Minxit.

— Je vous le répète, Manette, dit Benjamin, avez-vous du poisson? Faites attention à ce que vous allez me répondre.

— Eh bien! dit Manette, mon mari est allé à la pêche, et ilendra bientôt.

— Bientôt n'est pas notre affaire; mettez-nous sur le gril autant de tranches de jambon qu'il y en pourra contenir, et faites-vous une omelette de tous les œufs qui sont dans votre poulailler. Le déjeuner fut bientôt prêt; pendant que l'omelette allait, nait et sautait dans la poêle, le jambon grillait. Or, l'omelette presque aussitôt expédiée que servie. Une poule met six mois pour faire douze œufs, une femme met un quart d'heure pour les convertir en omelette, et en cinq minutes trois hommes absorbent l'omelette. Voyez, disait Benjamin, comme la décomposition va plus vite que la recomposition; les contrées couvertes d'une nombreuse population s'appauvrissent tous les jours. L'homme est un enfant gourmand qui fait maigrir sa nourrice; le bœuf ne rend pas à la prairie toute l'herbe qu'il lui a prise; les cendres du chêne que nous brûlons ne retournent pas en chêne à la forêt; le zéphyr rapporte pas au rosier les feuilles du bouquet que la jeune fille perse autour d'elle; la bougie qui brûle devant nous ne retombe pas en rosée de cire sur la terre; les fleuves dépouillent incessamment les continents et vont perdre au sein des mers les choses qu'ils enlevèrent à leurs rivages; la plupart des montagnes n'ont plus de verdure sur leurs grands crânes chauves; les Alpes nous montrent à nu leurs ossements déchirés; l'intérieur de l'Afrique est plus qu'un lac de sable; l'Espagne est une vaste bruyère, et renferme un grand ossuaire où il ne reste qu'une couche de cendre. Partout où les grands peuples ont passé, ils ont laissé la stérilité de leurs traces. Cette terre parée de verdure et de fleurs, c'est une terre phisique dont les joues sont roses, mais dont la vie est con-

damnée. Un temps viendra où elle ne sera plus qu'une masse inerte, morte, glacée, une grande pierre sépulcrale sur laquelle Dieu écrira : Ci-gît le genre humain. En attendant, Messieurs profitons des biens que la terre nous donne, et comme elle est assez bonne mère, buvons à sa longue existence.

On en vint au jambon; mon grand-père mangeait par devoir parce qu'il faut que l'homme mange pour se faire du bier et qu'il ait du sang pour faire des commandements; Benjamin mangeait pour s'amuser; mais le sergent mangeait comme un homme qui ne s'est mis à table que pour cela, et il ne sonnait mo

A table, Benjamin était un grand homme; mais son noble estomac n'était pas exempt de jalousie, passion basse qui ternit les plus brillantes qualités.

Il regardait faire le sergent de l'air de dépit d'un homme qui avait passé, comme César eût regardé, du haut du Capitole, Bonaparte gagnant la bataille de Marengo. Après avoir contemplé quelque temps son homme en silence, il jugea à propos de lui adresser ces paroles :

— Boire et manger sont deux êtres qui se ressemblent; au premier aspect, vous les prendriez pour deux cousins germains. Mais boire est autant au-dessus de manger, que l'aigle qui s'abat sur la pointe des rochers est au-dessus du corbeau qui perche sur le sommet des arbres. Manger est un besoin de l'estomac; boire est un besoin de l'âme. Manger n'est qu'un vulgaire artisan, tandis que boire est un artiste. Boire inspire de riantes idées aux poètes, de nobles pensées aux philosophes, des sons mélodieux aux musiciens; manger ne leur donne que des indigestions. Or, je me flatte, sergent, que je boirais bien autant que vous, je crois même que je boirais mieux; mais, pour manger, je ne suis auprès de vous qu'une mazette. Vous tiendriez tête à Arthus en personne; je crois même que sur un dindon vous seriez dans le cas de lui rendre une aile.

— C'est, répondit le sergent, que je mange pour hier, aujourd'hui et demain.

— Permettez-moi donc de vous servir pour après-demain et de la dernière tranche de jambon.

— Grand merci, dit le sergent, il y a une fin à tout.

— Eh bien! le Créateur qui a fait les soldats pour passer subitement de l'extrême abondance à l'extrême disette, leur a donné comme au chameau, deux estomacs : leur second estomac, c'est

cur sac. Mettez dans votre sac ce jambon dont Machecourt ni moi ne voulons plus.

— Non, dit le soldat, je n'ai pas besoin de faire de magasin, moi : les vivres viennent toujours assez : permettez-moi d'offrir ce jambon à Fontenoy ; nous sommes dans l'habitude de tout partager ensemble, les jours de noce comme les jours de jeûne.

— Vous avez là, en effet, un chien qui mérite qu'on prenne soin de lui, dit mon oncle ; voudriez-vous me le vendre ?

— Monsieur ! fit le sergent jetant rapidement la main sur son caniche...

— Pardon, brave homme, pardon, désolé de vous avoir offensé ; ce que j'en disais, c'était seulement pour parler ; je sais bien que proposer au pauvre de vendre son chien, c'est proposer à une mère de vendre son enfant.

— Tu ne me feras pas croire, dit mon grand-père, qu'on puisse aimer un chien autant qu'un enfant ; moi aussi j'ai eu un caniche, un caniche qui valait bien le vôtre, sergent, soit dit sans offenser Fontenoy, sauf qu'il n'a fait d'autres prisonniers que la perruque collecteur. Eh bien ! un jour que j'avais l'avocat Page à dîner, m'a emporté une tête de veau, et, le soir même, je l'ai fait passer sous la roue du moulin.

— Ce que tu dis là ne prouve rien ; toi, tu as une femme et six enfants, c'est bien assez de besogne pour toi d'aimer tout ce monde sans t'aller prendre d'une affection romanesque pour un caniche ; mais je te parle, moi, d'un pauvre diable isolé par les hommes et qui n'a pour toute parenté que son chien. Mets un homme avec un enfant dans une île déserte, mets dans une autre île déserte une femme avec son enfant, je te parie qu'au bout de six mois l'homme aimera le chien, si le chien est aimable toutefois, autant que la femme aimera son enfant.

— Je conçois, répondit mon grand-père, qu'un voyageur ait un chien pour lui tenir compagnie ; qu'une vieille femme qui est seule dans sa chambre ait un perroquet avec lequel elle bavarde toute la journée. Mais qu'un homme aime un chien d'affection, qu'il l'aime comme un chrétien, voilà ce que je nie, voilà ce qui n'est pas possible.

— Et moi je te dis que dans telles circonstances données, tu aimeras même un serpent à sonnettes ; la fibre aimante chez l'homme peut rester complètement inerte. L'âme humaine a horreur du froid ; qu'on observe avec attention l'égoïste le plus endurci, on

finira par trouver, comme une petite fleur entre des pierres, une affection cachée sous un pli de son âme.

Règle générale et sans exception, il faut que l'homme aime quelque chose. Le dragon qui n'a pas de maîtresse aime son cheval; la jeune fille qui n'a pas d'amant aime son oiseau; le prisonnier qui ne peut décemment aimer son geôlier, aime l'araignée qui file sa toile à la lucarne de son cachot, ou la mouche qui descend vers lui dans un rayon de soleil. Quand nous ne trouvons rien d'aimable où puissent se prendre nos affections, nous aimons la matière brute, une bague, une tabatière, un arbre, une fleur; le Hollandais se passionne pour ses tulipes, et l'antiquaire pour ses camées.

En ce moment, le mari de Manette entra avec une grosse anguille dans son sac.

— Machecourt, dit Benjamin, il est midi, voilà l'heure de dîner si nous dînions avec cette anguille?

— C'est l'heure de partir, dit Machecourt, et nous dînerons chez M. Minxit.

— Et vous, sergent, si nous mangions cette anguille?

— Moi, dit le sergent, je ne suis pas pressé d'arriver; comme je ne vais pas là plus qu'ailleurs, tous les soirs je suis rendu mon gîte.

— Très bien parlé! et le respectable caniche, quelle est son opinion à cet égard?

Le caniche regarda Benjamin et remua deux ou trois fois la queue.

— Rien! qui ne dit mot consent: ainsi, Machecourt, nous sommes trois contre toi, il faut que tu te rendes à l'opinion de la majorité. La majorité, vois-tu, mon ami, c'est plus fort que tout le monde. Mets dix philosophes d'un côté et onze imbéciles de l'autre, les imbéciles l'emporteront.

— L'anguille en effet est fort belle, dit mon grand-père, et Manette a un peu de lard frais; elle en fera une excellente matelote. Mais, diable! et mon exploit! il faut bien que le service se fasse.

— Fais bien attention à ceci, dit Benjamin, il faudra indubitablement que quelqu'un me prête son bras pour me reconduire à Clamecy: si tu t'affranchissais de ce pieux devoir, je ne te tiendrais plus pour mon beau-frère.

Or, comme Machecourt tenait beaucoup à être le beau-frère de Benjamin, il resta.

(A suivre.)

Claude TILLIER.

---

---

## HOMMES ET FEMMES

---

Dans le roman de l'amour, l'homme se hâte vers le but, qui est aussi la fin, en poussant doucement devant lui la femme, qui marche à reculons, les yeux fixés sur le commencement et le point de départ.

---

La nature n'avait donné à l'homme, comme aux autres animaux, qu'une sorte de femelle, — une hommesse, — de même qu'elle ne lui avait accordé que l'églantine des haies. L'homme, de l'églantine des haies, et de cette espèce d'homme-femelle, a fait par la culture la rose à cent feuilles et la femme, deux fleurs également charmantes, également parfumées, également doubles.

---

L'obscurité augmente l'audace des amants de tout le courage qu'elle ôte aux autres hommes.

---

Chaque femme se croit assez honnête femme, et trouve excessif, en ce sens, ce qu'une autre femme a de plus qu'elle. — Un peu moins, c'est une courtisane; un peu plus, c'est une prude.

---

Dites d'une femme qu'elle est méchante, acariâtre, bizarre, tourdie, qu'elle trompe son mari et même son amant; mais ajoutez qu'elle est bien belle, et soyez certain d'avance que le ressentiment qu'elle vous montrera sera un ressentiment de convenance. Voulez-vous l'offenser réellement; dites qu'elle est douce et bonne, écente, sensée, et qu'elle s'acquitte de la meilleure grâce de tous ses devoirs; mais ajoutez qu'elle est laide et vous verrez alors ce que c'est qu'un ressentiment véritable.

---

Entre les femmes il ne peut y avoir d'inégalité réelle que celle de la beauté.

Alphonse KARR.

---

---

## ADIEU<sup>(1)</sup>

(Suite et fin.)

---

— Ma pauvre nièce était devenue folle, ajouta le médecin après un moment de silence. Ah! monsieur, reprit-il en saisissant la main de M. d'Albon, combien la vie a été affreuse pour cette petite femme, si jeune, si délicate! Après avoir été, par un malheur inouï, séparée de ce grenadier de la garde, nommé Fleuriot, elle a été traînée, pendant deux ans, à la suite de l'armée, le jouet d'un tas de misérables. Elle allait, m'a-t-on dit, pieds nus, mal vêtue, restait des mois entiers sans soins, sans nourriture; tantôt gardée dans les hôpitaux, tantôt chassée comme un animal. Dieu seul connaît les malheurs auxquels cette infortunée a survécu. Elle était dans une petite ville d'Allemagne, enfermée avec des fous, pendant que ses parents, qui la croyaient morte, partageaient ici sa succession. En 1816, le grenadier Fleuriot la reconnut dans une auberge de Strasbourg, où elle venait d'arriver après s'être évadée de prison. Quelques paysans racontèrent au grenadier que la comtesse avait vécu un mois entier dans une forêt et qu'ils l'avaient traquée pour s'emparer d'elle, sans pouvoir y parvenir. J'étais alors à quelques lieues de Strasbourg. En entendant parler d'une fille sauvage, j'eus le désir de vérifier les faits extraordinaires qui donnaient matière à des contes ridicules. Que devins-je en reconnaissant la comtesse? Fleuriot m'apprit tout ce qu'il savait de cette déplorable histoire. J'emmenai ce pauvre homme avec ma nièce et

(1) Voir les numéros des 5 et 20 novembre 1894.

Auvergne, où j'eus le malheur de le perdre. Il avait un peu d'empire sur M<sup>me</sup> de Vandières. Lui seul a pu obtenir d'elle qu'elle s'habillât. *Adieu!* ce mot qui, pour elle, est toute la langue, elle le disait jadis rarement. Fleuriot avait entrepris de réveiller en elle quelques idées; mais il a échoué, et n'a gagné que de lui faire prononcer un peu plus souvent cette triste parole. Le grenadier savait la distraire et l'occuper en jouant avec elle; et par lui, j'espérais; mais...

L'oncle de Stéphanie se tut pendant un moment.

— Ici, reprit-il, elle a trouvé une autre créature avec laquelle elle paraît s'entendre. C'est une paysanne idiote, qui, malgré sa laideur et sa stupidité, a aimé un maçon. Ce maçon a voulu l'épouser, parce qu'elle possède quelques quartiers de terre. La pauvre Geneviève a été pendant un an la plus heureuse créature qu'il y eût au monde. Elle se paraît, et allait le dimanche danser avec Dallot; elle comprenait l'amour; il y avait place dans son cœur et dans son esprit pour un sentiment. Mais Dallot a fait des réflexions. Il a trouvé une fille qui a son bon sens et deux quartiers de terre de plus que n'en a Geneviève. Dallot a donc laissé Geneviève. Cette pauvre créature a perdu le peu d'intelligence que l'amour avait développé en elle, et ne sait plus que garder les vaches ou faire de l'herbe. Ma nièce et cette pauvre fille sont en quelque sorte amies par la chaîne invisible de leur commune destinée, et par le sentiment qui cause leur folie. Tenez, voyez! dit l'oncle de Stéphanie en conduisant le marquis d'Albon à la fenêtre.

Le magistrat aperçut en effet la jolie comtesse assise à terre entre les jambes de Geneviève. La paysanne, armée d'un énorme peigne d'os, mettait toute son attention à démêler la longue chevelure noire de Stéphanie, qui se laissait faire en jetant des cris étouffés dont l'accent trahissait un plaisir instinctivement ressenti. M. d'Albon frissonna en voyant l'abandon du corps et la non-balance animale qui trahissait chez la comtesse une complète absence de l'âme.

— Philippe! Philippe! s'écria-t-il, les malheurs passés ne sont rien. N'y a-t-il donc point d'espoir? demanda-t-il.

Le vieux médecin leva les yeux au ciel.

— Adieu, Monsieur, dit M. d'Albon en serrant la main du vieillard! Mon ami m'attend, vous ne tarderez pas à le voir.

— C'est donc bien elle? s'écria Sucey après avoir entendu les pre-

miers mots du marquis d'Albon. Ah! j'en doutais encore! ajouta-t-il en laissant tomber quelques larmes de ses yeux noirs dont l'expression était habituellement sévère.

— Oui, c'est la comtesse de Vandières, répondit le magistrat.

Le colonel se leva brusquement et s'empessa de s'habiller.

— Eh bien, Philippe, dit le magistrat stupéfait, deviendrais-tu fou?

— Mais je ne souffre plus, répondit le colonel avec simplicité. Cette nouvelle a calmé toutes mes douleurs. Et quel mal pourrait se faire sentir quand je pense à Stéphanie? Je vais aux Bons-Hommes, la voir, lui parler, la guérir. Elle est libre. Eh bien, le bonheur nous sourira, ou il n'y aura pas de Providence. Crois-tu donc que cette pauvre femme puisse m'entendre et ne pas recouvrer la raison?

— Elle t'a déjà vu sans te reconnaître, répliqua doucement le magistrat, qui, s'apercevant de l'espérance exaltée de son ami, cherchait à lui inspirer des doutes salutaires.

Le colonel tressaillit; mais il se mit à sourire en laissant échapper un léger mouvement d'incrédulité. Personne n'osa s'opposer au dessein du colonel. En peu d'heures, il fut établi dans le vieux prieuré, auprès du médecin et de la comtesse de Vandières.

— Où est-elle? s'écria-t-il en arrivant.

— Chut! lui répondit l'oncle de Stéphanie. Elle dort. Tenez, la voici.

Philippe vit la pauvre folle accroupie au soleil sur un banc. Sa tête était protégée contre les ardeurs de l'air par une forêt de cheveux épars sur son visage; ses bras pendaient avec grâce jusqu'à terre; son corps gisait, élégamment posé comme celui d'une biche; ses pieds étaient pliés sous elle, sans effort; son sein se soulevait par intervalles égaux; sa peau, son teint avaient cette blancheur de porcelaine qui nous fait tant admirer la figure transparente des enfants. Immobile auprès d'elle, Geneviève tenait à la main un rameau que Stéphanie était sans doute allée détacher de la plus haute cime d'un peuplier, et l'idiote agitait doucement ce feuillage au-dessus de sa compagne endormie, pour chasser les mouches et fraîchir l'atmosphère. La paysanne regarda M. Fanjat et le colonel; puis, comme un animal qui a reconnu son maître, elle retourna lentement la tête vers la comtesse, et continua de veiller sur elle, sans avoir donné la moindre marque d'étonnement ou d'intelligence. L'air était brûlant. Le banc de pierre sem-

blait étinceler, et la prairie élançait vers le ciel ces lutines vapeurs qui voltigent et flambent au-dessus des herbes comme une poussière d'or; mais Geneviève paraissait ne pas sentir cette chaleur dévorante. Le colonel serra violemment les mains du médecin dans les siennes. Des pleurs échappés des yeux du militaire roulèrent le long de ses joues mâles et tombèrent sur le gazon, aux pieds de Stéphanie.

— Monsieur, dit l'oncle, voilà deux ans que mon cœur se brise tous les jours. Bientôt vous serez comme moi. Si vous ne pleurez pas, vous n'en sentirez pas moins votre douleur.

Ces deux hommes s'entendirent; et, de nouveau, se pressant fortement la main, ils restèrent immobiles, en contemplant le calme admirable que le sommeil répandait sur cette charmante créature. De temps en temps, Stéphanie poussait un soupir, et ce soupir, qui avait toutes les apparences de la sensibilité, faisait bruissonner d'aise le malheureux colonel.

— Hélas! lui dit doucement M. Fanjat, ne vous abusez pas, Monsieur, vous la voyez en ce moment dans toute sa raison.

Ceux qui sont restés avec délices pendant des heures entières occupés à voir dormir une personne tendrement aimée, dont les yeux devaient leur sourire au réveil, comprendront sans doute le sentiment doux et terrible qui agitait le colonel. Pour lui, ce sommeil était une illusion; le réveil devait être une mort, et la plus horrible de toutes les morts. Tout à coup, un jeune chevreau accourut en trois bonds vers le banc, flaira Stéphanie, que ce bruit éveilla; elle se mit légèrement sur ses pieds, sans que ce mouvement effrayât le capricieux animal; mais quand elle eut aperçu Philippe, elle se sauva, suivie de son compagnon quadrupède, jusqu'à une haie de sureaux; puis, elle jeta ce petit cri d'oiseau effarouché que déjà le colonel avait entendu près de la grille où la comtesse était apparue à M. d'Albon pour la première fois. Enfin, elle grimpa sur un faux ébénier, se nicha dans la houppe verte de cet arbre, et se mit à regarder *l'étranger* avec l'attention du plus curieux des rossignols de la forêt.

— Adieu, adieu, adieu! dit-elle, sans que l'âme communiquât une seule inflexion sensible à ce mot.

C'était l'impassibilité de l'oiseau sifflant son air.

— Elle ne me reconnaît pas, s'écria le colonel au désespoir. Stéphanie! c'est Philippe, ton Philippe, Philippe!

Et le pauvre militaire s'avança vers l'ébénier; mais quand il fut

à trois pas de l'arbre, la comtesse le regarda, comme pour le défier, quoiqu'une sorte d'expression craintive passât dans son œil; puis, d'un seul bond, elle se sauva de l'ébénier sur un acacia, et, de là, sur un sapin du Nord, où elle se balançait de branche en branche avec une légèreté inouïe.

— Ne la poursuivez pas, dit M. Fanjat au colonel. Vous mettriez entre elle et vous une aversion qui pourrait devenir insurmontable; je vous aiderai à vous en faire connaître et à l'appivoiser. Venez sur ce banc. Si vous ne faites pas attention à cette pauvre folle, alors vous ne tarderez pas à la voir s'approcher insensiblement pour vous examiner.

*Elle!* ne pas me reconnaître, et me fuir! répéta le colonel en s'asseyant le dos contre un arbre dont le feuillage ombrageait un banc rustique; et sa tête se pencha sur sa poitrine. Le docteur garda le silence. Bientôt la comtesse descendit doucement du haut de son sapin, en voltigeant comme un feu follet, en se laissant aller parfois aux ondulations que le vent imprimait aux arbres. Elle s'arrêtait à chaque branche pour épier l'étranger; mais, en le voyant immobile, elle finit par sauter sur l'herbe, se mit debout et vint à lui d'un pas lent, à travers la prairie. Quand elle se fut posée contre un arbre qui se trouvait à dix pieds environ du banc, M. Fanjat dit à voix basse au colonel :

— Prenez adroitement, dans ma poche droite, quelques morceaux de sucre, et montrez-les-lui, elle viendra; je renoncerai volontiers, en votre faveur, au plaisir de lui donner des friandises. À l'aide du sucre, qu'elle aime avec passion, vous l'habituez à s'approcher de vous et à vous reconnaître.

— Quand elle était femme, répondit tristement Philippe, elle n'avait aucun goût pour les mets sucrés.

Lorsque le colonel agita vers Stéphanie le morceau de sucre qu'il tenait entre le pouce et l'index de la main droite, elle poussa de nouveau son cri sauvage, et s'élança vivement sur Philippe; puis elle s'arrêta, combattue par la peur instinctive qu'il lui causait; elle regardait le sucre et détournait la tête alternativement, comme ces malheureux chiens à qui leurs maîtres défendent de toucher à un mets avant qu'on ait dit une des dernières lettres de l'alphabet qu'on récite lentement. Enfin la passion bestiale triompha de la peur; Stéphanie se précipita sur Philippe, avança timidement sa jolie main brune pour saisir sa proie, toucha les doigts de son amant, attrapa le sucre et disparut dans un bouquet de bois. Cette horrible

ène acheva d'accabler le colonel, qui fondit en larmes et s'enfuit dans le salon.

— L'amour aurait-il donc moins de courage que l'amitié? lui dit M. Faujat. J'ai de l'espoir, monsieur le baron. Ma pauvre comtesse était dans un état bien plus déplorable que celui où vous la voyez.

— Est-ce possible? s'écria Philippe.

— Elle restait nue, reprit le médecin.

Le colonel fit un geste d'horreur et pâlit; le docteur crut reconnaître dans cette pâleur quelques fâcheux symptômes, il vint lui prendre le pouls, et le trouva en proie à une fièvre violente; à force d'instances, il parvint à le faire mettre au lit, et lui prépara une forte dose d'opium, afin de lui procurer un sommeil calme.

Huit jours environ s'écoulèrent, pendant lesquels le baron de Sey fut souvent aux prises avec des angoisses mortelles; aussi, bientôt ses yeux n'eurent plus de larmes. Son âme, souvent brisée, ne put s'accoutumer au spectacle que lui présentait la folie de la comtesse, mais il pactisa, pour ainsi dire, avec cette cruelle situation, et trouva des adoucissements dans sa douleur. Son héroïsme ne connut pas de bornes. Il eut le courage d'appivoiser Stéphanie, lui choisissant des friandises; il mit tant de soin à lui apporter sa nourriture, il sut si bien garder les modestes conquêtes qu'il lui faisait faire sur l'instinct de sa maîtresse, ce dernier lambeau de raison et d'intelligence, qu'il parvint à la rendre plus *privée* qu'elle ne l'avait jamais été. Le colonel descendait chaque matin dans le parc; et, après avoir longtemps cherché la comtesse, il ne pouvait déterminer sur quel arbre elle se balançait mollement, ni le coin dans lequel elle s'était tapie pour y jouer avec un oiseau, ni sur quel arbre elle s'était perchée, il sifflait l'air si célèbre de : *Partant pour Syrie*, auquel se rattachait le souvenir d'une scène de leurs premiers jours. Aussitôt Stéphanie accourait avec la légèreté d'un faon. Elle s'était si bien habituée à voir le colonel, qu'il ne l'effrayait plus; bientôt elle s'accoutuma à s'asseoir sur lui, à l'entourer de ses bras sec et agile. Dans cette attitude, si chère aux amants, Philippe donnait quelques sucreries à la friande comtesse. Après avoir mangées toutes, il arrivait souvent à Stéphanie de visiter les poches de son ami par des gestes qui avaient de la vélocité et de la manie antique des mouvements du singe. Quand elle était bien sûre qu'il n'y avait plus rien, elle regardait Philippe d'un œil clair, et insouciée, sans reconnaissance; elle jouait alors avec lui; elle es-

saya de lui ôter ses bottes pour voir son pied, elle déchirait gants, mettait son chapeau; mais elle lui laissait passer ses mains dans sa chevelure, lui permettait de la prendre dans ses bras, recevait sans plaisir des baisers ardents; enfin, elle le regardait silencieusement quand il versait des larmes; elle comprenait bien le sifflement de : *Partant pour la Syrie*, mais il ne put réussir à lui faire prononcer son propre nom de *Stéphanie!* Philippe était soutenu dans son horrible entreprise par un espoir qui ne l'abandonnait jamais. Si, par une belle matinée d'automne, il voyait la comtesse paisiblement assise sur un banc, sous un peuplier jauni, le pauvre amant se couchait à ses pieds, et la regardait dans les yeux aussi longtemps qu'elle voulait bien se laisser voir, en espérant que la lumière qui s'en échappait redeviendrait intelligente; parfois, il se faisait illusion, et croyait avoir aperçu ces rayons durs et immobiles, vibrant de nouveau, amollis, vivants, et il criait : « Stéphanie! Stéphanie! tu m'entends, tu me vois! » Mais elle écoutait le son de cette voix comme un bruit, comme le souffle du vent qui agitait les arbres, comme le mugissement de la vague sur laquelle elle grimpait; et le colonel se tordait les mains dans le désespoir, désespoir toujours nouveau. Le temps et ces vaines épreuves ne faisaient qu'augmenter sa douleur. Un soir, par un ciel calme, au milieu du silence et de la paix de ce champêtre, le docteur aperçut de loin le baron occupé à charger un pistolet; le vieux médecin comprit que Philippe n'avait plus d'espoir; il vit tout son sang affluer à son cœur, et s'il résista au vertige qui s'emparait de lui, c'est qu'il aimait mieux voir sa nièce vivante folle que morte. Il accourut.

— Que faites vous? dit-il.

— Ceci est pour moi, répondit le colonel en montrant sur le banc un pistolet chargé, et voilà pour elle! ajouta-t-il en achevant de fouler la bourre au fond de l'arme qu'il tenait.

La comtesse était étendue à terre et jouait avec les balles.

— Vous ne savez donc pas, reprit froidement le médecin, dissimula son épouvante, que cette nuit, en dormant, elle a dit : « Philippe! »

— Elle m'a nommé! s'écria le baron en laissant tomber son pistolet que Stéphanie ramassa; mais il le lui arracha des mains et s'empara de celui qui était sur le banc et se sauva.

— Pauvre petite! s'écria le médecin, heureux du succès qu'il eut en sa supercherie. Il pressa la folle sur son sein, et dit en c

it : — Il t'aurait tuée, l'égoïste! il veut te donner la mort, e qu'il souffre. Il ne sait pas t'aimer pour toi, mon enfant! s lui pardonnons, n'est-ce pas? il est insensé, et toi tu n'es folle. Va! Dieu seul doit te rappeler près de lui. Nous te ons malheureuse, parce que tu ne participes plus à nos misè- sots que nous sommes!... Mais, dit-il en l'asseyant sur ses oux, tu es heureuse, rien ne te gêne; tu vis comme l'oiseau, me le daim.

le s'élança sur un jeune merle qui sautillait, le prit en jetant etit air de satisfaction, l'étouffa, le regarda mort, et le laissa ed d'un arbre sans plus y penser.

lendemain, aussitôt qu'il fit jour, le colonel descendit dans rdins, il chercha Stéphanie, il croyait au bonheur : ne la trou- pas, il siffla. Quand sa maîtresse fut venue, il la prit par le , et marchant pour la première fois ensemble, ils allèrent sous erceau d'arbres flétris dont les feuilles tombaient sous la brise ale. Le colonel s'assit, et Stéphanie se posa d'elle-même sur hilippe en trembla d'aise.

Mon amour, lui dit-il en baisant avec ardeur les mains de la esse, je suis Philippe.

e le regarda avec curiosité.

Viens, ajouta-t-il en la pressant. Sens-tu battre mon cœur? battu que pour toi. Je t'aime toujours. Philippe n'est pas , il est là, tu es sur lui. Tu es ma Stéphanie et je suis ton ppe.

Adieu, dit-elle, adieu!

colonel frissonna, car il crut s'apercevoir que son exaltation se uniquait à sa maîtresse. Son cri déchirant, excité par l'es- ce dernier effort d'un amour éternel, d'une passion délirante, lait la raison de son amie.

Ah! Stéphanie nous serons heureux.

e laissa échapper un cri de satisfaction, et ses yeux eurent ue éclair d'intelligence.

Elle me reconnaît!... Stéphanie!...

colonel sentit son cœur se gonfler, ses paupières devenir hu- s. Mais il vit tout à coup la comtesse lui montrer un peu de qu'elle avait trouvé en le fouillant pendant qu'il parlait. Il donc pris pour une pensée humaine ce degré de raison que ose la malice du singe. Philippe perdit connaissance. M. Fan- ouva la comtesse assise sur le corps du colonel. Elle mordait

son sucre en témoignant son plaisir par des minauderies qu'aurait admirées si, quand elle avait sa raison, elle eût voulu in par plaisanterie sa perruche ou sa chatte.

— Ah! mon ami, s'écria Philippe en reprenant ses sens, meurs tous les jours, à tous les instants! J'aime trop! Je sup- terais tout si, dans sa folie, elle avait gardé un peu du caractèr- minin. Mais la voir toujours sauvage et même dénuée de pud- la voir...

— Il vous fallait donc une folie d'opéra, dit aigrement le- teur. Et vos dévouements d'amour sont donc soumis à des pi- gés? Eh quoi! monsieur, je me suis privé pour vous du t- bonheur de nourrir ma nièce, je vous ai laissé le plaisir de j- avec elle, je n'ai gardé pour moi que les charges les plus pesa- Pendant que vous dormez, je veille sur elle, je... Allez, mons- abandonnez-la. Quittez ce triste ermitage. Je sais vivre avec- chère petite créature; je comprends sa folie, j'épie ses geste- suis dans ses secrets. Un jour vous me remercirez.

Le colonel quitta les Bons-Hommes, pour n'y plus rev- qu'une fois. Le docteur fut épouvanté de l'effet qu'il avait pro- sur son hôte, il commençait à l'aimer à l'égal de sa nièce. S- deux amants il y en avait un digne de pitié, c'était certes Phil- ne portait-il pas à lui seul le fardeau d'une épouvantable dou- Le médecin fit prendre des renseignements sur le colonel, et a- que le malheureux s'était réfugié dans une terre qu'il poss- près de Saint-Germain. Le baron avait, sur la foi d'un rêve, e- un projet pour rendre la raison à la comtesse. A l'insu du- teur, il employait le reste de l'automne aux préparatifs de- immense entreprise. Une petite rivière coulait dans son parc- elle inondait en hiver un grand marais qui ressemblait à peu- à celui qui s'étendait le long de la rive droite de la Bérésin- village de Satout, situé sur une colline, achevait d'encadrer- scène d'horreur, comme Studzianka enveloppait la plaine de l- résina. Le colonel rassembla des ouvriers pour faire creuser u- nal qui représentât la dévorante rivière où s'étaient perdus le- sors de la France, Napoléon et son armée. Aidé par ses souve- Philippe réussit à copier dans son parc la rive où le général- avait construit ses ponts. Il planta des chevalets et les brûla de- nière à figurer les ais noirs et à demi consumés qui, de chaque- de la rive, avaient attesté aux trainards que la route de Fi- leur était fermée. Le colonel fit apporter des débris semblab-

dont s'étaient servis ses compagnons d'infortune pour construire leur embarcation. Il ravagea son parc, afin de compléter l'illusion sur laquelle il fondait sa dernière espérance. Il commanda des uniformes et des costumes délabrés, afin d'en revêtir plusieurs centaines de paysans. Il éleva des cabanes, des bivouacs, des bûches qu'il incendia. Enfin, il n'oublia rien de ce qui pouvait rendre la plus horrible de toutes les scènes, et il atteignit son but. Vers les premiers jours du mois de décembre, quand la neige revêtu la terre d'un épais manteau blanc, il reconnut la Bérézina. Cette fausse Russie était d'une si épouvantable vérité, que plusieurs de ses compagnons d'armes reconnurent la scène de leurs misères. M. de Sucy garda le secret de cette représentation tragique, de laquelle, à cette époque, plusieurs sociétés patriotiques s'entretenaient comme d'une folie.

au commencement du mois de janvier 1820, le colonel monta dans une voiture semblable à celle qui avait amené M. et M<sup>me</sup> de Ségur de Moscou à Studzianka, et se dirigea vers la forêt de Adam. Il était traîné par des chevaux à peu près semblables à ceux qu'il était allé chercher au péril de sa vie dans les rangs des Français. Il portait les vêtements souillés et bizarres, les armes, la poudre qu'il avait le 29 novembre 1812. Il avait même laissé croître sa barbe, ses cheveux, et négligé son visage, pour que rien ne trahît à cette affreuse vérité.

— Je vous ai deviné, s'écria M. Fanjat en voyant le colonel descendre de voiture. Si vous voulez que votre projet réussisse, ne montrez pas dans cet équipage. Ce soir, je ferai prendre à votre femme un peu d'opium. Pendant son sommeil, nous l'habillerons comme elle l'était à Studzianka, et nous la mettrons dans cette voiture. Je vous suivrai dans une berline.

À deux heures du matin, la jeune comtesse fut portée dans la voiture, posée sur des coussins et enveloppée d'une grossière couverture. Quelques paysans éclairaient ce singulier enlèvement. À coup un cri perçant retentit dans le silence de la nuit. Phi-let et le médecin se retournèrent et virent Geneviève qui sortit nue de la chambre basse où elle couchait.

— Adieu, adieu, c'est fini, adieu ! criait-elle en pleurant à chaudes larmes.

— Eh bien, Geneviève, qu'as-tu ? lui dit M. Fanjat. Geneviève agita la tête par un mouvement de désespoir, leva le bras vers le ciel, regarda la voiture, poussa un long grognement,

donna des marques visibles d'une profonde terreur, et rentré lencieuse.

— Cela est de bon augure, s'écria le colonel. Cette fille regrette de n'avoir plus de compagne. Elle voit peut-être que Stéphane va recouvrer la raison.

— Dieu le veuille, dit M. Fanjat qui parut affecté de cet dent.

Depuis qu'il s'était occupé de la folie, il avait rencontré plusieurs exemples de l'esprit prophétique et du don de seconde vue : quelques preuves ont été données par des aliénés, et qui se reviennent, au dire de plusieurs voyageurs, chez les tribus sauvages.

Ainsi que le colonel l'avait calculé, Stéphanie traversa la prairie fictive de la Bérésina sur les neuf heures du matin, elle fut réveillée par une boîte qui partit à cent pas de l'endroit où la scène se passait. C'était un signal. Mille paysans poussèrent une effroyable clameur, semblable au hurra de désespoir qui alla épouvanter les Russes, quand vingt mille traînards se virent livrés par leur sort à la mort ou à l'esclavage. A ce cri, à ce coup de canon, la voiture sauta hors de la voiture, courut avec une délirante angouille sur la place neigeuse, vit les bivouacs brûlés, et le fatal rayon que l'on jetait dans une Bérésina glacée. Le major Philippe se précipita là, faisant tournoyer son sabre sur la multitude. M<sup>me</sup> de Vandœuvre laissa échapper un cri qui glaça tous les cœurs, et se plaça devant le colonel, qui palpait. Elle se recueillit, regarda d'abord vaillamment cet étrange tableau. Pendant un instant, aussi rapide que l'éclair, ses yeux eurent la lucidité dépourvue d'intelligence que nous admirons dans l'œil éclatant des oiseaux ; puis elle passa la main sur son front avec l'expression vive d'une personne qui se souvient, elle contempla ce souvenir vivant, cette vie passée traquée devant elle, tourna vivement la tête vers Philippe, et le vit dans un affreux silence régnait au milieu de la foule. Le colonel haleta et n'osait parler, le docteur pleurait. Le beau visage de Stéphane se colora faiblement ; puis, de teinte en teinte, elle finit par reprendre l'éclat d'une jeune fille étincelante de fraîcheur. Son visage devint d'un beau pourpre. La vie et le bonheur animés par une intelligence flamboyante, gagnait de proche en proche et se communiquait comme un incendie. Un tremblement convulsif se communiqua des lèvres au cœur. Puis ces phénomènes, qui éclatèrent en un moment, eurent comme un lien commun quand les yeux de Stéphanie aperçurent un rayon céleste, une flamme animée. Elle vivait, elle

! Elle frissonna, de terreur peut-être. Dieu déliait lui-même et seconde fois cette langue morte, et jetait de nouveau son feu sur cette âme éteinte. La volonté humaine vint avec ses torrents électriques et vivifia ce corps d'où elle avait été si longtemps absente.

— Stéphanie! cria le colonel.

— Oh! c'est Philippe, dit la pauvre comtesse.

Elle se précipita dans les bras tremblants que le colonel lui tendait, et l'étreinte des deux amants effraya les spectateurs. Stéphanie fondait en larmes. Tout à coup ses pleurs se séchèrent, elle se précipita comme si la foudre l'eût touchée, et dit d'un son de voix étouffé : — Adieu, Philippe. Je t'aime, adieu!

— Oh! elle est morte, s'écria le colonel en ouvrant les bras.

Le vieux médecin reçut le corps inanimé de sa nièce, l'embrassa comme eût fait un jeune homme, l'emporta et s'assit avec elle sur un tas de bois. Il regarda la comtesse en lui posant sur le front une main débile et convulsivement agitée. Le cœur ne battait plus.

— C'est donc vrai, dit-il, en contemplant tour à tour le colonel noble et la figure de Stéphanie sur laquelle la mort répandait sa beauté resplendissante, fugitive auréole, le gage peut-être d'un brillant avenir.

— Oui, elle est morte.

— Ah! ce sourire, s'écria Philippe, voyez donc ce sourire! Comment est-ce possible?

— Elle est déjà froide, répondit M. Fanjat.

M. de Sucey fit quelques pas pour s'arracher à ce spectacle; mais il s'arrêta, siffla l'air qu'entendait la folle, et, ne voyant pas sa maîtresse accourir, il s'éloigna d'un pas chancelant, comme un homme ivre, sifflant toujours, mais ne se retournant plus.

Le général Philippe de Sucey passait dans le monde pour un homme très aimable et surtout très gai. Il y a quelques jours, une dame le complimenta sur sa bonne humeur et sur l'égalité de son caractère.

— Ah! Madame, lui dit-il, je paye mes plaisanteries bien cher, le soir, quand je suis seul.

— Êtes-vous donc jamais seul?

— Non, répondit-il en souriant.

Si un observateur judicieux de la nature humaine avait pu voir

en ce moment l'expression du comte de Sucey, il eût frisson peut-être.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas? reprit cette dame qui avait plusieurs filles dans un pensionnat. Vous êtes riche, titré de noblesse ancienne; vous avez des talents, de l'avenir, tout va sourit.

— Oui, répondit-il; mais il est un sourire qui me tue.

Le lendemain, la dame apprit avec étonnement que M. de Sucey s'était brûlé la cervelle pendant la nuit. La haute société s'entretint diversement de cet événement extraordinaire, et chacun cherchait la cause. Selon les goûts de chaque raisonneur, le jeu, l'amour, l'ambition, des désordres cachés, expliquaient cette catastrophe, dernière scène d'un drame qui avait commencé en 1820. Deux hommes seulement, un magistrat et un vieux médecin, avaient vu M. le comte de Sucey être un de ces hommes forts auxquels Dieu donne le malheureux pouvoir de sortir tous les jours triomphants d'un horrible combat qu'ils livrent à quelque mortel inconnu. Que, pendant un moment, Dieu leur retire sa main puissante, ils succombent.

II. de BALZAC.

---

## PROPOS DE THÉÂTRE

---

À ce temps-là M<sup>lle</sup>\*\*\* avait allumé une passion romanesque dans le cœur d'un jeune premier... connu pour l'ordre qu'il apporte dans tous les actes de sa vie. Après avoir longtemps souffert de sa tendresse en *la* mineur, le jeune premier apprit de l'actrice que sa tendresse ne lui était pas plus désagréable qu'un autre. — Seulement, au lieu de se rendre à sa flamme... , l'actrice exigea, sous serment, qu'il fit un stage de fidélité de quinze jours. C'était une manière de veuve dans le genre de celles que les princesses du moyen âge exigeaient de leurs chevaliers courtois. — Le jeune premier qu'à dater de ce jour aucune femme n'existerait plus pour lui, se résolut seulement M<sup>lle</sup>\*\*\* de prendre sur son compte tous les soucis que causerait sa fidélité en l'obligeant à tenir rigueur à une douzaine de malheureuses. Rendez-vous fut pris, à quinze jours de distance pour une heure à laquelle on éteint le gaz. — L'heure tant désirée arrive enfin. L'amoureux jeune premier se met en route. — Il est parfumé tous les quartiers qu'il a traversés. — Il a essayé tous les cravates de son répertoire, — il a mis de triples talons blancs pour s'élever à la hauteur de sa bonne fortune, — il s'est exercé avec les tirades les plus sentimentales de ses rôles les plus passionnés. — C'est à la fois Ergaste, Valère et Clitandre. L'heure arrive. On lui ouvre; il est introduit dans un boudoir où brûle une lampe... appelée à faire pendant à celle dont André Chénier parle dans l'une de ses plus voluptueuses élégies. — On l'attendait. Au même instant où l'heure du berger sonnait à un coin de la voisine, — Ergaste — Clitandre — Valère — quitte les genoux de sa belle, et suspend un entretien si doux. — Pour quoi faire? — M<sup>lle</sup>\*\*\* raconte cette histoire, elle a l'habitude de le faire à deviner en mille. — Et comme on n'ose pas deviner, elle se tourne à ses auditeurs que :

C'était pour remonter sa montre. — Quant à ma passion, dit-elle, ce fut tout le contraire qui lui arriva.

Henry MURGER.

# LA BUVEUSE DE PERLES <sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## XVII

Sortie enfin de l'hôtel, Catherine respira, comme si elle s'échappée de quelque caverne...

D'instinct, elle prit son élan, droit devant elle, tremblant de poursuite, n'ayant qu'une pensée, celle de s'éloigner de ce lieu de cette rue... Elle atteignit en courant l'esplanade des Invalides.

Dans les quinconces, tout était désert. Pourtant, quelques boutiques étaient encore ouvertes. A l'horloge d'un cabaret, elle vit qu'il était minuit.

Épuisée, elle entra sous les arbres, et, une fois là, tomba sur un banc de pierre, cherchant à se retrouver, à fixer ses idées. Mais une sorte de torpeur paralysait son cerveau, engourdi ses membres...

Saisie par la vive impression du grand air, elle s'aperçut tout à coup que ces fumées du vin dont elle avait senti l'effet, dans le cabinet de toilette, et qui s'étaient presque dissipées sous le vent frais de ses terreurs, l'assaillaient tout à coup de nouveau. Son regard se troublait, tout tournait autour d'elle; un affreux mal de tête l'envahissait.

Elle comprit qu'elle était ivre!

Terrifiée par la peur de ne pouvoir aller plus loin, elle se dit, et, s'armant de toute sa volonté, s'imposant un effort immense, elle se leva et repartit.

Au bout de quelques pas mal assurés, elle s'arrêta, sous le poids d'une nouvelle crainte.

(1) Voir les numéros des 20 octobre, 5 et 20 novembre 1894.

rer chez elle, n'était-ce pas s'exposer à retrouver Cam-

...  
 déjà, il l'avait devancée rue Laborde, s'il l'y attendait?...  
 ise par l'effroi, cette idée étrange lui vint d'aller chez son  
 a, qui du moins la défendrait.

ongeant plus que, à cette heure, Sainte-Périne serait fer-  
 lle rebroussa chemin et se dirigea vers le bord de l'eau.

allait, marchant, pressée sous l'obsession de ce raisonne-  
 xe et tenace des gens ivres que rien n'arrête dans leurs ca-  
 fous. Ce quai tout désert, ce grand silence de la nuit, sous  
 bas et sombre, la rivière profonde qui faisait un abîme noir  
 e le parapet de pierre blanche... Tout cela lui était indiffé-

maisons de plus en plus espacées n'apparaissait plus une

ui importait?

is, quelques gens attardés la croisaient, sans même qu'elle  
 Elle ne songeait qu'à atteindre la rue du Point-du-Jour, à  
 cette entrée qu'elle connaissait si bien, à traverser le jar-  
 sa largeur, pour aller frapper à la fenêtre de son parrain.  
 nue par une énergie extraordinaire, domptant son malaise  
 contraignant son corps brisé de fatigue à se soutenir, à  
 quand même, comme une hallucinée, elle arriva à Auteuil,  
 agea dans le dédale des avenues.

larté blafarde des becs de gaz, elle s'orientait mal. Plus  
 s elle crut toucher au but; mais, arrivée devant quelque  
 monumentale, elle ne se retrouvait plus.

moment elle s'assit sur une borne, ses forces étaient à  
 e avait froid, elle voulut repartir... Mais tout à coup, un  
 sement la saisit, comme un vertige... ses jambes se déro-  
 e sol lui parut s'effondrer.

un effort suprême pour dominer cet anéantissement qui  
 it. Un cri désespéré sortit de sa poitrine, et elle s'affaissa  
 ne masse, inanimée, évanouie.

## XVIII

e Catherine se retrouva, il faisait grand jour. Elle se vit,  
 lans un lit à rideaux de perse, dans une chambre qu'elle  
 ssait pas.

L'esprit tourmenté, fiévreux, elle regarda stupéfiée d'elle, sans pouvoir comprendre comment elle était là.

Près d'une des fenêtres ouvrant sur un jardin, elle aperçut une femme qui semblait la garder...

Dans son cerveau agité, les idées se mêlaient, se heurtaient, confuses, comme secouées par une sorte de délire. En vain, par ses efforts, elle n'arrivait pas à saisir le moindre fil qui pourrait la guider dans les ténèbres de cet insondable chaos.

Tout à coup, la femme fit un mouvement et leva la tête, son regard rencontrant les grands yeux sombres de Catherine, elle pencha à la fenêtre, fit un signe de la main, en jetant ce cri d'une voix claire :

— Viens ! elle est réveillée !...

A ces paroles, un odieux rappel frappa la pauvre Catherine qui frémit dans tout son être... Comme en une vision lointaine, elle revit la scène de la veille à l'hôtel Cambrelu, et son cœur se sentit se briser en mille morceaux.

Pourtant, elle s'était enfuie... Elle retrouva cette sensation de lourdeur, de fatigue, d'épuisement qui l'avait surprise.

Elle se rappelait qu'elle était tombée... Puis c'était tout ce qui restait de sa vie, le reste lui échappait.

Mais, tout à coup, une pensée lancinante l'épouvanta. Elle se crut encore chez lui... « Il l'avait rejointe, elle avait ramassé, emportée évanouie, sans qu'elle en eût conscience... »

En cette femme, elle crut reconnaître une des filles qui avait découvert les portraits, et qui était là sans doute pour enlever à quelque lâche violence.

Un affreux désespoir la saisit.

— Non, non, je ne veux pas qu'il vienne !... s'écria-t-elle.

Et elle voulut s'élancer du lit, la jeune femme essayant de la rassurer. Mais Catherine se dégagea avec une énergie farouche.

— Non, non, vous êtes une misérable !... Je ne veux pas qu'il vienne !... Je ne veux pas !...

A ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit, et un homme aux cheveux grisonnants se montra sur le seuil. Catherine le regarda effarée, tandis que la jeune femme, se tournant vers lui :

— Viens m'aider à la maintenir, dit-elle, la pauvre Catherine est encore le délire.

Mais, à la vue d'un étranger qui pouvait la protéger, Catherine eut un autre transport.

Où! je vous en prie, s'écria-t-elle, ne me quittez pas... Il est Elle vient de l'appeler... Vous me défendrez... Je ne veux

mais il n'y a là personne, répliqua-t-il d'un ton calme et c'est moi que ma femme a appelé dans le jardin pour vous r... Allons, chassez vite toutes ces idées de fièvre, et re- moi bien... Ne reconnaissez-vous pas votre ami, le docteur Lorrain?

Cette voix qu'elle avait souvent entendue, Catherine fit pour- encore un effort pour se lever.

Où, je vous reconnais, reprit-elle. Mais ramenez-moi à la t, je ne veux pas rester chez lui... C'est plus fort que moi, dis. Je ne peux pas!... J'aime mieux qu'il garde ses vingt francs! ..

Oh bien, c'est entendu, ajouta Jean Lorrain du ton dont on aux fous ou aux hallucinés. Seulement, il faut vous tenir inquiète et ne plus avoir peur de rien... Ici, vous êtes chez Auteuil.

Tranquille, elle le regardait, encore défiante.

Je suis chez vous!... répéta-t-elle.

Sans doute!... Voyons, peureuse, reprit-il, rappelez-vous : ir, vous vous êtes sentie malade, n'est-ce pas? Vous êtes , dans la rue; des gens vous ont trouvée, et, en quête d'un u, sont accourus me chercher. Je vous ai reconnue... Et vous réveillez chez moi... Tenez, c'est ma femme qui est us avons passé la nuit auprès de vous.

Langage ami, Catherine, recouvrant peu à peu le souvenir, a aller à ce qu'on exigeait d'elle. Elle se sentait brisée de membres; et, dans sa tête alourdie, ses pensées se con- at toujours, sans qu'elle pût les fixer.

C'est un fort ébranlement, voilà tout! dit Jean Lorrain à sa Cette fièvre-là va se résoudre d'elle-même avec les émo- i l'ont amenée. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. rine entendait vaguement, mais pourtant avec assez de lu- our ressaisir un à un les rappels de la veille : le cabinet te chez Cambrelu, sa lutte... Puis sa course ahurie par le r les rues... cette affreuse ivresse...

Quelques heures lui échappaient, pendant lesquelles elle avait ce de s'être défendue contre des terreurs folles; et enfin se retrouvait dans cette chambre.

Ses vêtements souillés étaient jetés sur un fauteuil.

Comme le docteur prenait son poignet pour lui tâter le pouls, elle abaissa son regard et se vit dans cette chemise garnie de dentelle, ouverte à la laisser presque nue, et qui trahissait tout.

Elle eut un geste effaré de honte en rencontrant les yeux de la jeune femme.

— Allons, allons, reprit Jean Lorrain à demi-bourru dans ses manières, pas d'agitation! Du calme et de l'obéissance!... C'est entendu, nous savons tout. Vous avez assez bavardé toute la nuit dans la fièvre... et vous avez tout dit de cette vilaine affaire de votre mère vous a jetée. Vous en êtes réchappée, en créature n'est pas bonne à ces choses-là... C'est tout ce qu'il faut! Pour le moment, vous n'avez plus rien à craindre, vous êtes en sûreté. Et vous allez prendre ce chloral qui va vous faire dormir et empêcher de penser...

— Ah! Monsieur, si vous saviez!... s'écria Catherine.

— Bon, bon, nous causerons plus tard! répliqua le docteur. Buvez-moi ce sommeil, ou je me fâche!

Jean Lorrain, le célèbre professeur de la Faculté, que ses découvertes en physiologie ont placé au niveau des Claude Bernard et des Pasteur, avait été le maître de Victor Surville, qui, associé à quelques travaux, où l'élève avait commencé à signer son nom. Il avait été un des témoins du mariage de la fille de la fois protecteur et ami, il avait tout su des joies et des tristesses du jeune ménage, et, à l'heure de ce dénouement tragique qui était survenu au bout de deux années, ç'avait été sur ses conseils et avec son aide, que Victor Surville était parti pour l'Amérique et les hautes relations du maître lui avaient assuré là d'avance une belle position, qui était presque déjà une fortune.

Jusqu'à cette aventure étrange qui l'avait amenée dans son pays, Jean Lorrain n'avait plus revu Catherine.

Indulgent comme tous les grands esprits, que des facultés élevées au-dessus du grouillement des misères humaines retiennent sur le bord de cette sentine du vice, où il avait prévu qu'elle devait fatalement tomber, le philosophe, ému s'était ému curieusement de cette lutte finale où elle s'était battue.

Les aveux de ce délire, ces terreurs effrayantes, qui lui avaient tout dévoilé, cette révolte instinctive de la chair l'avaient même frappé comme un de ces cas pathologiques p...

es, qui déterminent de si étranges phénomènes dans l'organe de la femme. et qui déroutent jusqu'aux savants...

Il avait connu par expérience le terrible combat pour la vie, et les étreintes de la misère, et cet âge de fer que les forts seuls savent traverser sans faiblir. Il portait donc, dans sa grande âme, une naturelle compassion qui prenait sa source plus haut que les conventions ou que les préjugés vulgaires. La sincérité de cette douleur, que la pauvre folle avait ressentie au moment d'une abominable chute, l'avait navré; car, s'il n'avait jamais rencontré Catherine, Jean Lorrain pourtant s'était parfois renseigné sur sa

attaché à Victor Surville par une affection vive, et prévoyant que le malheureux n'oserait pas s'informer, ni jamais lui reparler de sa femme, allant au-devant d'un triste sentiment de pudeur, sous prétexte de lui donner des nouvelles de son enfant, dans leur correspondance suivie, il ajoutait souvent quelques mots relatifs à sa mère : heureux qu'il était de pouvoir le rassurer sur des apparences de conduite, qui, jusqu'alors, avaient du moins sauvé son nom.

Ce hasard jetant Catherine sur ses pas, en pareille détresse, il avait donc point hésité à tenter une dernière chance de salut, et sa solide amitié pour son élève lui faisait presque un devoir, n'eût-il point déjà senti la pitié d'un homme de cœur, de voir cette misère se révoltant éperdue dans les horreurs du

## XIX

Après un sommeil lourd qui l'avait tout à fait calmée, Catherine se réveilla vers quatre heures, et trouva à son chevet Aymar de Lamoignon, que Jean Lorrain avait envoyé chercher.

Eh bien, fillette, dit-il, eh bien, qu'est-ce que nous avons?

Ah! c'est vous?

Parbleu! en chair et en os,

C'est vous!... répéta-t-elle toute rassurée et joyeuse.

Oui, mais il ne faut pas battre la campagne! On n'est pas ton cousin pour des prunes... Le docteur m'a tout raconté...

Est-ce que je suis bien malade? demanda-t-elle.

— Peuh! reprit-il en riant, une secousse, un petit coup de marteau! Affaire de courbature.

— Alors, vous savez...?

— Tout le bataclan de l'histoire. Le marchand de guano a été trop dur, et tu en as eu une indigestion, voilà tout!... Ça sera rien! L'important, c'est de ne pas s'en faire mourir, et de plus penser... Tu es ici chez des amis... Pour le quart d'heure tu n'as donc aucune raison de te tourmenter. Il te faut quelques jours pour te remettre, nous sommes là!... et, après cela, nous verrons.

— Mais, mon enfant? dit Catherine, du fond de ses inquiétudes.

— Tout est prévu. On a averti ta mère, qui va te l'amener. Tiens, justement, écoute sa voix suave, la voici!

A ce moment, en effet, on entendait Ida s'exclamant dans la pièce voisine.

Presque aussitôt, la porte s'ouvrit brusquement, et elle se précipita comme une bombe avec l'enfant; M<sup>me</sup> Lorrain les suivit.

— Mon Dieu! ma fille!... s'écria Ida en s'élançant vers le lit, jetant ses deux bras autour du cou de Catherine d'une façon frénétique. Ma fille... comment vas-tu?

A cette exagération de sensibilité maternelle, Catherine répondit du mieux qu'elle put, en assurant qu'elle se sentait complètement guérie. Puis elle embrassa son fils avec une explosion de tendresse, comme si elle le retrouvait, tout à coup, après l'avoir cru perdu.

— Tu es malade, maman? dit le pauvre petit tout chagrin.

— Non, non. ce n'est rien, ne pleure pas!...

Durant ce temps, M<sup>me</sup> Lorrain s'efforçait d'apaiser Ida, continuait ses jérémiades.

— La, la, pas tant de bruit, que diable! dit le vicomte Aymar en faisant asseoir sur une chaise cette mère éplorée, puisqu'il n'y a plus de danger, il n'est point nécessaire de nous étourdir.

Par discrétion, M<sup>me</sup> Lorrain crut devoir se retirer.

Rassurée enfin sur Catherine, Ida, en se retrouvant en famille, changea subitement de ton.

— Ah ça, tu en fais de belles! dit-elle avec une colère sourde. Il est venu chez moi. Qu'est-ce que c'est que toutes ces singeries là? Tu n'es pas honteuse de nous mettre dans des états par lesquels nous ne savions pas ce que tu étais devenue, ce matin.

Sous cette avalanche de reproches, Catherine fit un mouvement douloureux.

— Oh! ma petite Ida, tu vas te taire et ne pas la tourmenter, n'est-ce pas? dit Aymar intervenant soudain. Je te ferai observer que tu prends mal ton temps pour tes sermons.

— Mais c'est dans son intérêt, c'est pour son bien, c'est de son avenir qu'il s'agit.

— D'accord...

— Et vous savez bien, vous, qu'une occasion pareille est une chance rare... et qu'il faut la saisir aux cheveux...

— Quand elle en a!... riposta en riant le parrain, ne pouvant se défendre de plaisanter la calvitie de Cambrelu.

— Bon, bon, je sais ce que je dis, répliqua Ida, piquée. En tout cas, mon cher, ce n'est pas vous qui lui ferez des rentes, n'est-ce pas?

— Mais puisqu'elle n'a pas pu!... reprit Aymar en forme d'excuse.

— Elle n'a pas pu!... En voilà une bêtise!... Comme si ça ne se pouvait pas toujours, quand on a de la raison!... Tout ça, ce sont les mauvais conseils... Ah! je sais bien, allez : c'est vous qui la détournez de se faire une position.

L'entretien menaçait de s'aigrir, quand, pour l'accommodement des deux parties, Jean Lorrain parut.

On se tut aussitôt. Ida reprit sa pose de mère sensible. Au bout d'un instant, voyant que Aymar restait installé :

— Allons, viens, mon chéri! dit-elle à l'enfant; il est temps de repartir? ton grand-père nous attend,

Catherine, qui avait gardé son fils assis sur son lit, l'embrassa d'un air triste.

Jean Lorrain la devina.

— Vous ne l'avez pas assez vu? dit-il. Eh bien, voulez-vous que l'enfant reste avec nous? On le soignera avec les miens.

A cette proposition, Catherine eut un cri de joie. Ses yeux, secs jusqu'alors, se remplirent de larmes : elle éclata en sanglots.

— Enfin! voici de bonnes larmes! reprit le docteur. Le cœur se dégonfle; bon signe.

Ida, n'osant s'opposer à cet arrangement, s'en retourna inquiète.

## XX

Après avoir fait craindre une méningite, l'état de Catherine se

résolument en une de ces prostrations nerveuses qui suivent les émotions trop violentes. Les terreurs et le délire calmés, comme à miracle, par les soins qui l'entouraient, elle avait trop de fougue dans son caractère mobile pour ne point se reprendre à l'exagération de ses espérances de salut.

Elle ne se sentait plus abandonnée, et, sous cette protection solide de Jean Lorrain, qu'elle retrouvait pour la première fois depuis sa séparation, il lui semblait entrer dans une autre existence qui la reliait presque à son mari. Rachetée, libérée du vice, prête à subir cette volonté droite qui allait la guider, la soutenir, elle n'était plus seule livrée à sa faiblesse, à cette déraison qui l'avait perdue.

— Il s'agit d'oublier les mauvais rêves pour se remettre sur pied ! avait dit Lorrain de son ton de commandement, nous verrons après, ma femme et moi, à arranger votre vie et celle de cet enfant que vous aimez, et dont il faut faire un homme !

Trois jours plus tard, la fièvre ayant cédé, Catherine, appuyée sur le bras de M<sup>me</sup> Lorrain, qui lui avait prêté une de ses robes de chambre, put descendre au jardin, où couraient les enfants. Assises toutes deux sous une tonnelle, Catherine respirait heureuse de se sentir revivre.

Chose étrange ! après deux années de ménage qu'elle avait traversées comme une folle, elle ne savait rien de cette vie familiale tendre et vraie, qu'elle n'avait point su comprendre. À la forme de ces soins qu'elle voyait à M<sup>me</sup> Lorrain pour tout ce petit monde et pour son fils, elle s'apercevait que, dans ses caresses exaltées elle n'avait même jamais été mère.

Et, sérieuse, réfléchie, elle admirait cette sérénité franche de la conscience et du bien, chez une nature équilibrée par le cœur et par ce sens moral d'honnête femme qui lui manquait.

Beaucoup plus jeune que son mari, qu'elle adorait, M<sup>me</sup> Artoinette Lorrain avait trente-deux ans, jolie plutôt que belle avec de ces grâces de caractère enjouées que donne le bonheur fondé sur la raison. Un peu enthousiaste, d'un esprit vif et cultivé par cette haute intelligence qui, par son seul contact, avait fait d'elle presque une femme supérieure, elle portait en elle un charmant prestige, et comme une sorte de désinvolture de peesées : lesquelles, ainsi qu'elle le disait en riant volontiers d'elle-même, « fleuraient comme baume les beaux discours de son savant ».

— Mon Dieu ! vivre ainsi, aimée, protégée, estimée, se disait Catherine avec des retours sur elle-même.

Et, sans savoir pourquoi, prise d'un élan inconscient qui lui partait du cœur, elle appelait son fils pour l'embrasser.

Au milieu de l'après-midi, le vicomte apparut sur ses jambes branlantes.

Il allait monter le perron.

— Par ici, Monsieur de Trédec, lui cria gaiement M<sup>me</sup> Lorrain, venez admirer notre malade qui court les champs !

— Ah bah ! répliqua le parrain arrivant de toute sa vitesse, en reculant d'un pas sur deux.

C'était par une belle journée d'août ; le jardin était charmant, dans les fraîcheurs d'ombre de ses grands platanes.

Sous les vignes vierges et les chèvrefeuilles en fleur, Catherine était à demi étendue sur un large fauteuil de canne ; un peu pâle encore, mais l'œil reposé, souriant, quelque chose de tranquille, d'apaisé dans toute sa personne.

Elle assortissait les laines d'une tapisserie de M<sup>me</sup> Lorrain. A quelques pas, les enfants jouaient aux quilles, le petit de Catherine embarrassant les jambes des grands, qui le mêlaient complaisamment à leur partie.

— Hein ! mais c'est une idylle, ce tableau-là, dit le parrain en acceptant la chaise que M<sup>me</sup> Lorrain lui prépara gentiment.

En dépit de son ton de vieux dandy osé, qui empruntait au besoin à l'argot du boulevard et des clubs ses expressions les plus caractéristiques, le parrain, avec son tact d'homme du monde, ne manquait pas de modifier son langage devant M<sup>me</sup> Lorrain, retrouvant les belles formes d'un habitué des salons.

Tout en gardant néanmoins cette désinvolture qui lui était une grâce, il eut bientôt donné à l'entretien une allure vive et pimpante, faisant rire les deux femmes par ses saillies originales, amusant jusqu'aux enfants mêmes.

L'hôtesse, d'humeur bienveillante et gaie, riait de tout son cœur, tout en tirant les points de sa tapisserie et ripostait avec beaucoup d'à-propos.

Soudain, au courant de la causerie :

— Vous ne savez pas ce que nous avons comploté ? dit M<sup>me</sup> Lorrain.

— Quoi ?

— Votre filleule va devenir notre voisine. Il y a en face, dans la

rue, cette maison que vous pouvez admirer d'ici, un petit appartement à louer. Nous avons décidé que M<sup>me</sup> Surville va le prendre pour rester près de nous. Nous en sommes là.

A peine échappée du gouffre, et encore courbée sous l'affreux souvenir de honte, à ces paroles qui étaient pour elle un relèvement si généreux, Catherine se sentit émue, troublée à ne pouvoir répondre.

— Mon Dieu, ce serait un beau projet, soupira-t-elle; mais, malheureusement, il est inexécutable.

— Bah! bah! nous arrangerons cela!

— Que vous êtes bonne! s'écria Catherine en saisissant la main de M<sup>me</sup> Lorrain, qu'elle porta à ses lèvres avec effusion.

— Hé! reprit la jeune femme, j'aurai bien aussi ma part dans ce gentil voisinage-là. Eh bien, voilà que vous pleurez?... Oh! la petite vilaine! Fi! que c'est laid! Grondez-la, Monsieur le parrain!

Il y avait tant de grâce et de bonté dans cet encouragement d'honnête femme, tant de délicatesse et de persévérance à couvrir ainsi de son intégrité le malheur de la pauvre Catherine, que, bien qu'il n'eût pas positivement l'âme sensible, le vicomte Aymar ne put se défendre d'une légère velléité d'émotion.

Cette atmosphère saine de bonheur et de sentiments purs le gagnait malgré lui.

— Allons, allons, ma fille, dit-il, dominant bien vite ce léger trouble, tu es tombée ici en plein paradis.

Et, d'un mouvement spontané, tendant ses deux mains ouvertes à M<sup>me</sup> Lorrain :

— C'est bien vrai que vous êtes un ange! ajouta-t-il.

M<sup>me</sup> Lorrain essayait de récuser cet éloge, quand elle fut interrompue par une domestique qui, apparaissant sous la tonnelle, annonça à M<sup>me</sup> Surville qu'un monsieur demandait à lui parler.

— Voici sa carte, ajouta-t-elle.

En lisant le nom de Cambrelu, Catherine devint toute pâle.

— Oh! mon Dieu! dit-elle avec un mouvement de confusion.

— Qu'est-ce que c'est?... demanda Aymar.

Ayant lu à son tour.

— Comment! il ose?... Le malotru!... poursuivit-il essayant de se lever.

— Laissez, laissez, dit M<sup>me</sup> Lorrain. Et ne craignez rien, mon enfant.

Puis, se tournant vers la domestique :

— Marie, répondez à ce monsieur qu'il est ici chez M<sup>me</sup> Lorrain, qui ne le connaît pas... et qui, par conséquent, ne le reçoit pas!

La servante éloignée, Catherine resta toute tremblante. Le vicomte et M<sup>me</sup> Lorrain avaient beau la rassurer. Il lui semblait qu'un nouveau malheur se préparait, qu'elle courait encore un danger.

Après un instant, la domestique reparut.

« Le monsieur insistait, refusant absolument de se retirer sans avoir vu M<sup>me</sup> Surville. Il s'agissait d'une affaire très importante. »

— Mais cet homme est un insolent! dit M<sup>me</sup> Lorrain.

— A mon tour, laissez-moi faire, Madame, répliqua Aymar, cela me regarde... Aidez-moi à me lever, ma fille, ajouta-t-il en s'adressant à la servante, je vais aller lui dire un petit mot à cet entêté...

Une fois sur ses jambes, le vicomte se mit en marche.

Il trouva Cambrelu qui se promenait devant le perron.

— Hé! c'est ce cher M. Aymar de Trédec, s'écria le marchand de guano, de son ton le plus aimable, et en tendant la main.

— C'est bien! c'est bien!... Bas les pattes, Monsieur, répondit Aymar en le toisant du haut en bas de son air le plus dégagé. Vous venez ici, dit-on, pour voir M<sup>me</sup> Surville..., qui ne veut pas vous recevoir... Je me présente à sa place pour vous reconduire, puisqu'il paraît que vous ne savez pas retrouver la porte.

— Mais, Monsieur, reprit Cambrelu en se redressant, je viens envoyé par sa mère... Et il me semble...

— Ce qu'il devrait vous sembler, Monsieur, c'est que votre démarche est une inconvenance... Donc, houst! daignez m'emboîter le pas, jusqu'à votre équipage.

— Mais ce ton, Monsieur...

— Ce ton, Monsieur, signifie, je le répète, que M<sup>me</sup> Surville, n'accueillant point votre visite, si, en ce moment, ou dans la suite, vous insistiez pour la troubler, en quoi que ce soit, j'aurais l'honneur de vous ficher des calottes...

— C'est bien, Monsieur, je sais ce qu'il me reste à faire, répondit bravement Cambrelu, en faisant deux pas en arrière.

— A Sainte-Périne, Monsieur, tous les matins, je suis visible, et, tout démoli que je suis, assis, je tire encore le pistolet comme un ange.

Le vicomte accompagna ces mots d'un salut sec et ironique. Cambrelu tourna les talons et dévala.

La grille refermée derrière lui, Aymar regagna la tonnelle.

— Eh bien, dit-il, il est parti!... Nous nous sommes entendus comme deux amis.

Le soir même, les enfants couchés, comme Jean Lorrain avait décrété que la convalescente pouvait se permettre un peu de veille. Catherine était près d'Antoinette au salon, tandis que le savant lisait.

— Ah! à propos, Jean dit M<sup>me</sup> Lorrain, tu sais ce que cette grande enfant prépare... ?

— Quoi donc? demanda-t-il.

— Imaginerais-tu jamais que Madame fait la discrète, et qu'elle prétend qu'il lui est impossible de s'installer en face, à deux pas de nous?...

— Hélas! chère Madame, reprit Catherine en soupirant, être discrète, après ce que je vous dois, ce serait vous méconnaître et manquer de reconnaissance!...

— Alors, donc?...

— Vivre près de vous, ce serait un enchantement... mais il y a, à ce bonheur-là, une difficulté insurmontable.

— Cette fameuse difficulté est-elle un mystère?... demanda Antoinette.

— Un mystère, avec vous?... grand Dieu, j'en rougirais!... Mais c'est ma pauvreté, voilà tout!

— Votre pauvreté!... Voyons donc, voyons donc, faisons nos comptes, dit Lorrain en secouant la tête. Confessez-vous. Qu'est-ce que vous gagnez avec vos leçons?...

— Cent trente francs par mois, répondit Catherine; en moyenne, douze cents francs par an... Et le loyer de ce joli logement en coûterait huit cents.

— Eh bien, reprit-il, la pension de votre mari pour l'enfant, jointe à votre travail, suffirait à tout cela.

— Une pension?... Mais je n'ai que ce que je gagne! reprit Catherine étonnée.

— Comment?... s'écria Lorrain, votre mère ne vous donne-t-elle pas les deux cents francs qu'elle reçoit mensuellement pour vous?...

— Mais vous vous trompez! répondit Catherine. Ma mère ne reçoit rien, et n'a jamais rien reçu!

— Ah! parbleu! reprit-il, il fait beau dire que je me trompe!... Je me suis chargé, depuis deux ans, de régler avec elle cette affaire-là!

Bien qu'elle connût sa mère, en apprenant une telle nouvelle, la pauvre Catherine demeura toute ébahie. Elle n'avait jamais prévu une aussi indigne escroquerie.

Lorrain, devinant tout, s'empessa de relever son courage par la perspective de cette aide qui lui permettrait de s'installer près d'eux.

— Hélas! vous ne connaissez ni elle, ni mon beau-père, dit-elle en soupirant; ils garderont tout, comme depuis deux ans!...

— Oh! non, oh! non, je vous le garantis! s'écria-t-il.

— Que pourrais-je faire?

— Vous ne ferez rien!... Seulement, comme c'est moi qui leur porte cet argent le premier de chaque mois, à partir de ce jour, c'est à vous que je le remettrai, voilà tout!

Le lendemain, l'appartement d'en face était loué.

Huit jours suffirent pour amener le complet rétablissement de Catherine, qui ne pouvait encore croire à tout ce bonheur tenant à un miracle. Assurée contre la misère, soutenue par une de ces protections solides qui s'imposent, son sauvetage accompli par un enchantement, et comme en villégiature dans la maison d'Auteuil, elle attendait que son nouveau logis fût installé, tout cela lui paraissait un songe.

Le ménage Lorrain jouissait d'un de ces bonheurs sûrs qui restent autour d'eux quelque chose de leur sérénité, de leur plénitude. D'un côté, cette douce tutelle, ferme et dévouée qui s'étend sans cesse sur l'être aimé, et le garde de tous les heurts de la route; de l'autre, cette confiance absolue, une soumission douce, fière et ravie de s'abandonner aveuglément au bras qui la guide. Mais un nuage ne troublait l'union de ces deux êtres, qui avaient mis toute leur vie dans leur affection commune.

Avec son caractère extrême en tout, Catherine fut aussitôt conquise par ce train charmant d'existence, où le devoir paraissait riant et facile; des réflexions sages l'assaillaient, des retours sur un passé follement saccagé se mêlaient à des regrets, à des aspirations vers un idéal de vertu. Au contact de cette épouse virgale, si sincèrement aimante et dévouée, elle se revoyait dans son mariage, trompant, mentant, toujours frivole et mordant la main qui la soutenait.

Puis elle songeait à son horrible chute.

D'ordinaire, après dîner, quelques amis de Lorrain survenaient : tous gens supérieurs, animés de ce souffle et de cet esprit qui plane en des régions inconnues du vulgaire.

Elle en connaissait quelques-uns d'autrefois. On parlait de tout, avec cet abandon qui révèle une force, une valeur réelle; des aperçus d'esthétique transcendante se mêlaient aux digressions plaisantes, et tout cela, simplement, comme chose naturelle à ces intelligences d'élite familiarisées avec tous les sommets.

Catherine écoutait, se reportait aux heureux jours.

Ces causeries enjouées du soir, sous les arbres du jardin avaient pour elle un indicible attrait. Elle s'y abandonnait, rassérénée, convertie, se reprenant à toutes ces belles et généreuses idées avec la même facilité qu'elle les avait reniées.

A la nuit, on rentrait au salon. Le talent de pianiste de Catherine était apprécié par cet auditoire d'un goût fin et sûr. Lorrain très fort en matière d'art, lui donnait même quelques conseils pour certains passages d'expression qu'il avait entendus par les maîtres.

Un soir, comme on lui avait demandé du Mendelssohn, elle attaqua les premières mesures du *Songe d'une nuit d'été*. Mais tout à coup, elle s'arrêta, se rappelant qu'il y avait à peine quinze jours, c'était précisément ce morceau qu'elle avait joué à l'hôte Cambrelu...

Incapable de continuer, elle se leva, affreusement troublée, invoquant pour prétexte qu'elle ne se souvenait plus, et elle fonda en larmes.

## XXI

C'était bien le salut, en effet, que Catherine avait rencontré. Le miracle rêvé s'accomplissait. Installée avec son enfant dans ce joli petit appartement qui fut bientôt prêt, son existence se réglait presque facile.

Tout naturellement remplacée dans les deux pensionnats qui étaient sa seule ressource, et d'où elle avait si brusquement disparu sans laisser de ses nouvelles, on lui avait trouvé à Auteuil quelques leçons bien rétribuées, dans des familles où on l'ac-

lait avec une condescendance toute particulière, le nom de Lorrain couvrant sa protégée.

était bien juste le nécessaire, mais ce n'était certes plus l'âpre. Par surcroît, une aubaine inespérée lui survint.

se trouva que, un soir, comme il lisait une chronique scientifique anglaise, dont il faisait faire des extraits d'articles pour ses es, Jean Lorrain parla d'un traducteur qui lui faisait défaut; à coup, heureuse et fière de pouvoir être utile, Catherine, à hasard, s'offrit.

Un traducteur?... Mais je suis là, moi, dit-elle timidement. is l'anglais, et, si vous vouliez bien me permettre d'essayer... quelques conseils de vous, je pourrais peut-être vous tirer barras.

Ah! ce serait une trouvaille! s'écria-t-il. Il me serait bien commode de vous avoir sous la main... Sans compter que vous produirait une centaine de francs par mois que je payais ce travail.

Ah! mon Dieu, mais je serais trop riche alors!

Voyons tout de suite votre savoir, ajouta-t-il en lui tendant ochure.

therine traduisant à livre ouvert, il fut aussitôt décidé qu'elle tenter l'épreuve.

s le lendemain, elle se mit à l'œuvre, avec cette flamme, cette r dévorante qu'elle apportait à toute chose, et ce fut un nou- iment d'enthousiasme et de résolutions hautes.

rée dès l'aube, pendant que son fils dormait encore, elle par- it son gentil logis, se mirant dans ses meubles, qu'elle trou- ufraîchis, rajeunis, tout coquets sous leur couverture neuve etonne à ramages, cadeau de M<sup>me</sup> Lorrain. Elle aidait la pe- onne à ranger sa chambre, apprêtait sa table de travail, son r et sa plume. Puis elle s'asseyait devant la fenêtre ou-

grands jardins s'étendaient sous ses yeux, une mer de ver- et, par-dessus, les hauteurs de Meudon.

te palpitante, à l'idée de ce qu'il en résulterait pour elle, si éussissait cette traduction, elle écrivait, absorbée dans ce qui la prenait tout entière, s'appliquant, tandis que, autour son enfant jouait. En entendant ce babil joyeux mêlé de res, elle se sentait heureuse de vivre. Elle n'était plus seule, se demandait si jusqu'alors elle avait vraiment aimé ce pe-

tit être, né de sa chair, qui la protégeait déjà de sa présence lui faisait presque oublier son abandon.

Après déjeuner, elle partait pour ses leçons, alerte, presque gaie dans sa robe en linon à pois, achetée vingt-neuf francs cinquante aux Magasins du Louvre. Sous son chapeau de paille touré d'une simple gaze, son beau visage resplendissait. Elle avait chez ses élèves, un bon sourire aux lèvres, pleine de zèle sentant rachetée par ce travail qui, désormais, assurait son existence.

Mon Dieu! comme les mauvais jours étaient loin!...

Chaque soir, elle allait chez les Lorrain. C'était là sa récréation. Considérée bientôt comme de la maison, complètement à l'aise, elle s'épanouissait dans cet intérieur joyeux, le cœur bordant de reconnaissance. Parfois quelques amies de M<sup>me</sup> Lorrain, en petit nombre, mais choisies, apportaient au cercle des savants un élément plus frivole, qui avivait encore la cause en élargissant le cadre. Catherine, presque déclassée depuis sa séparation, retrouvait là des sympathies d'honnêtes femmes d'estime qui la relevait à ses propres yeux.

Elle était enfin rattachée au monde. Une amitié solide s'était établie entre elle et Antoinette Lorrain, amitié ferme et tendre. Elle sentait l'appui d'une raison haute et de ce sens moral qui lui manquait.

Un certain dimanche, comme elle arrivait pour dîner avec ses fils, Catherine avait l'air si radieux, que M<sup>me</sup> Lorrain en fit bientôt la remarque.

— Oui, voilà ce que j'apporte au maître, répliqua-t-elle en déroulant un rouleau de papiers.

— Eh quoi! déjà?... s'écria Lorrain qui se mit à parcourir les feuilles.

— Oh! c'est si bon de travailler! reprit Catherine de son air de ferveur. J'ai veillé ces derniers jours... c'est pourquoi je suis si tirais de bonne heure. Il reste à savoir si j'ai réussi.

— La sournoise! dit Antoinette Lorrain, elle te ménage une surprise.

Catherine tremblait bien un peu. Il se trouva que, sauf quelques corrections techniques que le maître eut bientôt redressées, la traduction était excellente.

— Mais c'est parfait! dit-il. Dès ce moment, vous pouvez être considéré comme mon traducteur.

ce fut pour Catherine une de ces journées de joie sans mélange, on se sent fier de soi-même, confiant dans l'avenir, engagé sur une voie droite qui mène sûrement au but.

Pendant l'aventure de Catherine, à Auteuil, avait été pour Bonnard un de ces événements qui déroutent toutes les prévisions humaines. Tout cela avait été si inattendu, et le tour qu'après l'affaire Cambrelu avait si bien renversé toutes ses idées comme sérieuse, qu'elle n'y comprenait plus rien !

La maladie de sa fille et l'accident survenu étant, à ses yeux, un coup de guignon qui apportait forcément un retard aux choses convenues, elle s'était tenue, et pour cause, à l'écart des autres, craignant de leur donner l'éveil.

Le déménagement qui s'en était suivi lui avait même paru manœuvre habile, pour détourner tout soupçon, de ce côté du mari, elle croyait devoir redouter les rapports... Mais, Catherine libérée enfin de la gêne résultant d'un séjour de deux semaines à la villa, pendant lesquelles il s'agissait d'être prudente, Ida ne la sut pas plus tôt installée qu'elle accourut aux nouvelles, pour renouer le fil si brusquement coupé de cette trame défilée sur le métier.

Elle apportait une lettre de Cambrelu.

Descendre le cours de sa vie, Ida avait certes rencontré des incidents bien surprenants, mais aucun ne l'avait tant consternée que cette réponse posée qu'elle reçut !

Cette lettre est inutile, maman, remporte-la !

Comment, que je la remporte?... s'écria la mère atterrée.

Une explication nette détermina la situation en deux mots, Catherine déclarant sa résolution de ne jamais revoir le marchand d'ivoire.

Il n'était pas besoin de décrire la scène que provoqua cet écroulement de toutes les espérances d'Ida Bonnard. Ce fut un torrent de larmes, de plaintes et d'injures mêlées de larmes et de cris de colère...

Ida, mais, plus malheureuse mère n'avait eu ses chagrins... Et pourquoi encore lui faisait jouer Catherine?... Non, ce n'était pas ainsi une femme comme il faut!... Bien sûr, quant à elle, elle n'osait jamais se représenter devant un honnête homme, pour lui dire qu'on le plantait là... Qu'est-ce qu'il allait penser?... Elle voyait déshonorée... Alors on ne pouvait donc plus compter sur rien dans le monde?...

« C'était bien la peine d'être la fille d'un lord!... Et puis, qu'allait-elle devenir sans le sou, avec son enfant à garder?... Car, c'était bien décidé : M. Bonnard n'en voulait plus... C'était le petit qui allait pâtir... »

— Non, maman! dit tranquillement Catherine, les deux cents francs par mois de son père suffiront toujours pour qu'il ne manque que de rien.

Sur ces simples mots, Ida demeura soudain muette, et devint toute rouge, malgré son aplomb.

— Quels deux cents francs?... balbutia-t-elle?

— Ceux que tu reçois de M. Lorrain, depuis deux ans, et que tu avais toujours oublié de me parler.

Mario UCHARD.

(A suivre.)

---

---

## STANCES

---

Et j'ai dit dans mon cœur : Que faire de la vie ?  
Irai-je encor, suivant ceux qui m'ont devancé,  
Comme l'agneau qui passe où sa mère a passé,  
Imiter des mortels l'immortelle folie ?

L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon,  
Et la vague engloutit ses vœux et son navire ;  
Dans le sein de la gloire où son génie aspire,  
L'autre meurt enivré par l'écho d'un vain nom.

Avec nos passions formant sa vaste trame,  
Celui-là fonde un trône, et monte pour tomber ;  
Dans des pièges plus doux aimant à succomber,  
Celui-ci lit son sort dans les yeux d'une femme.

Le paresseux s'endort dans les bras de la faim ;  
Le laboureur conduit sa fertile charrue ;  
Le savant pense et lit ; le guerrier frappe et tue ;  
Le mendiant s'assied sur le bord du chemin.

Où vont-ils cependant ? Ils vont où va la feuille  
Que chasse devant lui le souffle des hivers.  
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers  
Ces générations que le temps sème et cueille.

Ils luttèrent contre lui, mais le temps a vaincu :  
Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives,  
Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.  
Ils sont nés, ils sont morts : Seigneur, ont-ils vécu ?

•

Pour moi, je chanterai le maître que j'adore,  
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,  
Couché sur le rivage, ou flottant sur les mers,  
Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore.

La terre m'a crié : « Qui donc est le Seigneur ? »  
Celui dont l'âme immense est partout répandue,  
Celui dont un seul pas mesure l'étendue,  
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur,

Celui qui du néant a tiré la matière,  
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,  
Celui qui sans rivage a renfermé les mers,  
Celui qui d'un regard a lancé la lumière,

Celui qui ne connaît ni jour ni lendemain,  
Celui qui de tout temps de soi-même s'enfante,  
Qui vit dans l'avenir comme à l'heure présente,  
Et rappelle les temps échappés de sa main :

C'est lui, c'est le Seigneur!... Que ma langue redise  
Les cent noms de sa gloire aux enfants des mortels :  
Comme la lampe d'or pendue à ses autels,  
Je chanterai pour lui jusqu'à ce qu'il me brise.

A. de LAMARTINE.

---

## LA CHEMISE

---

### J

était une fois une grand'mère et un petit-fils.

La grand'mère était Bretonne, c'est-à-dire entêtée et catholique de plus, on la prétendait un peu sorcière.

Le petit-fils était Breton aussi; seulement, comme tout dégénère, il était moins entêté et moins catholique; pas sorcier du tout, en revanche amoureux comme l'Amour.

Il était amoureux de toutes les femmes, de sa cousine Naïc qui était laide, de la grosse boulangère bossue, de la poupée du coiffeur, de la Vierge de la chapelle.

Il était amoureux qu'au fond, il était amoureux de grand'mère.

Comme chose étrange! André n'était pas pris au sérieux par les filles de son endroit. On le trouvait trop petit, trop rose et pas apte du tout aux durs travaux, à ces jeux plus durs encore qui ravissent les esprits villageois.

André était gentil, pourtant, ayant les yeux bleus, les cheveux noirs et les frisés; et avec cela un teint rosé, des dents blanches et le visage d'un air hypocrite et effronté qui fit la fortune de Chérubin.

Malheureusement, personne n'appréciait André à sa juste valeur, et il se trouvait absolument sans emploi comme amoureux et comme citoyen.

André allait avoir dix-huit ans, et sa grand'mère résolut de faire changer cet état de choses. Faisant appel à sa vieille sorcellerie, elle lui prédit un bel avenir pour qu'il ne regimbât pas trop; après cela elle lui déclara qu'il allait partir pour Rennes et entrer en qualité de commis chez M. Marescot, marchand de lingeries à la paroisse de la *Belle Bretonne*.

André au lieu de se plaindre, André montra une joie immodérée qui ne se calma un peu sa mère-grand. Cependant, comme les sorciers doi-

vent être au-dessus des faiblesses humaines, elle se consola, blanchit les chemises de son *fiot*, mit trois louis dans la poche de sa veste, et, l'embrassant au départ, lui dit tout bas :

— Aime bien les femmes, mon garçon; il n'y a encore qu'elle qui sachent tout perdre et tout sauver!

Un mois après, le nouveau commis de la maison Marescot avait déjà su se concilier les bonnes grâces du patron et de la patronne. On le trouvait charmant. Il vendait de la batiste et du linon aux patriciennes de Rennes avec un sourire si respectueux et des yeux si allumés que toutes ces dames en raffolaient. Il était enchanté de sa nouvelle position, quoiqu'en réalité ses succès et ses triomphes de comptoir ne se continuassent pas dans la vie privée. Aussi André trouvait-il que les prédictions de sa grand'mère étaient longues à se réaliser.

## II

La saison théâtrale venait de s'ouvrir à Rennes. Il y avait cette année-là, comme de coutume, une vieille *soubrette*, une vieille *jeune-première*, une vieille *amoureuse*; mais il y avait aussi, bien par hasard, une jeune *ingénuité*. C'était le renversement des lois du théâtre, où l'on n'acquiert généralement la jeunesse qu'en vieillissant. Le directeur l'avait engagée parce qu'elle coûtait moins cher qu'une autre.

C'était une pauvre enfant abandonnée, sans histoire, croyant que le malheur c'était la vie, ne se plaignant pas et riant du malheur au soir parce qu'elle était jolie et qu'elle avait dix-sept ans, un peu fleuriste, un peu modeste, pas comédienne pour un sou, elle s'était mise au théâtre parce qu'elle avait un peu de voix et beaucoup de mémoire, et elle jouait les ingénuités parce qu'on lui avait dit que les yeux baissés lui allaient bien.

Un jour, c'était peut-être bien un jeudi, elle joua le *Feu au Couvent*; elle y fut peu remarquée de la masse du public.

— Est-elle jeune! firent quelques dames. Et ce fut tout.

Mais, à la sortie, elle rencontra la bouquetière qui lui apportait des fleurs de la part de Monsieur le conservateur des hypothèques.

Muguette, — c'était le nom dont l'enfant avait cru devoir se servir au théâtre, — Muguette ne savait pas ce que c'était que des hypothèques et n'imaginait pas qu'il pût y avoir un Mon-

conservant ces objets. La bouquetière laissa ces points dans l'obscurité, mais affirma que c'était un homme très sérieux, riche, et « pas regardant avec les femmes ».

— Tout à fait ce qu'il vous faut, ma petite.

— Eh bien ! fit Muguette, que dois-je faire ? Qu'est-ce qu'il veut, ce Monsieur ?

— Simplement aller vous voir demain, dans la journée. — Vous causerez, — soyez très gaie, — il aime ça.

Muguette rentra chez elle, très perplexe. Elle était assez fière d'avoir un bouquet ; mais la visite du lendemain l'inquiétait beaucoup. Elle passa la nuit à réfléchir ; elle avait la fièvre ; elle se leva de bonne heure pour mettre un peu d'ordre dans son humble ménage. Elle sentait tant d'appréhensions qu'elle éprouva un soulagement en entendant frapper à sa porte.

— Entrez, fit-elle.

Et Monsieur le conservateur des hypothèques entra.

Il avait cinquante-six ans, un faux toupet, des favoris teints, de grosses mains rouges avec des ongles trop courts. Il s'assit, parla, sourit en se regardant dans la glace, prit la main de Muguette terrifiée, et lui fit sans gêne aucune les propositions les moins voilées ; il lui énuméra les avantages pécuniaires qu'elle aurait à souffrir ses visites, ajouta que son influence était grande dans la ville et qu'une artiste repoussant ses hommages était à peu près certaine de voir son engagement résilié.

Muguette l'écoutait avec stupeur. Cet homme-là ! Ah ! non, jamais ! Puis elle songeait qu'elle n'avait pas de robes, pas de linge, pas de bottines, et, les yeux vagues, les lèvres tremblantes, elle se taisait ; lui, s'étonnait un peu : il était habitué à plus d'enthousiasme, et aimait les femmes gaies. Enfin, il se résuma :

— Je viendrai vous voir ce soir, à neuf heures, et j'espère que, lorsque nous nous quitterons, nous serons bons amis tout à fait.

Muguette sourit sans savoir pourquoi, et Monsieur le conservateur, prenant ce sourire pour un acquiescement, lui mit un baiser sur le front et sortit en fredonnant un petit air de triomphe.

Restée seule, Muguette referma sa porte énergiquement, se jurant qu'elle mourrait de faim, de soif et de misère plutôt que de sacrifier la fleur de son printemps à ce vieux scélérat. Dominée par ces nobles pensées, elle mangea avec délices un odieux ragoût que lui servit sa propriétaire, se coiffa fièrement d'un chapeau éfraîchi et partit pour la répétition du soir, évitant de passer

devant l'échoppe de la bouquetière afin de ne pas entendre encore une fois l'éloge de Monsieur le conservateur.

Au théâtre, elle trouva toute la troupe en grande agitation. On venait d'afficher au foyer la distribution d'une comédie nouvelle, fort en vogue à Paris. Les uns étaient furieux, les autres enchantés.

Apercevant Muguette, le régisseur l'appela.

— Arrive, toi! fit-il, avec son grasseyement du faubourien. — Tu sais, le patron t'a vue hier dans le *Feu au Couvent*; il t'a trouvée très gentille — oh! pas épatante, mais propre, et il te donne un rôle superbe dans la pièce nouvelle. Faut apprendre ça vivement et le travailler, et puis sortir ta garde-robe, quatre toilettes! une par acte! Et des chics, encore! T'en as, une chance!

Et il s'en alla gourmander le second comique qui prétendait refuser son rôle et résilier.

Muguette était atterrée. Quatre toilettes! Ah! si elle avait su, si elle avait pu prévoir, elle ne se serait pas embarquée dans de pareilles aventures! On lui avait dit que tous les rôles de jeune fille se jouaient en blanc; elle avait une robe de mousseline, pas autre chose. Que devenir? Résilier comme le second comique? Elle n'y pouvait penser; le directeur lui avait avancé de l'argent et elle avait déjà des dettes dans la ville. Allons! il fallait se résigner à subir Monsieur le conservateur des hypothèques.

Elle sortit du théâtre et marcha sans but durant une demi-heure, puis, avec un long soupir :

— Tant pis! il le faut! Mais je n'aurais pas voulu que ce fût celui-là!

Et, comme elle passait devant la maison Marescot, elle songea qu'elle n'avait pas de chemise et entra pour en acheter une.

Le petit André la reconnut tout de suite. Il était l'ami d'un second violon de l'orchestre et il connaissait de vue et de nom tous les artistes. Muguette voyant le joli blondin la regarder de ses yeux effrontés, éprouvait un certain embarras à lui dire de quel vêtement intime elle voulait faire emplette. Il fallut pourtant bien avouer que cela s'appelait une chemise et convenir qu'elle n'en voulait qu'une. Ce fut avec un pied de rouge sur le visage qu'elle demanda qu'on lui envoyât « le petit paquet » : elle venait de s'apercevoir qu'elle ne possédait plus que quelques sous, et comptait sur la bourse de sa propriétaire pour solder la modeste facture.

— Dans une heure, on sera chez vous, Mademoiselle, fit André avec empressement.

Et Muguette s'en alla feuilletant la brochure, cause de tous ses maux. A chaque entrée du personnage, on lisait des indications terrifiantes : toilette élégante — toilette de bal — toilette de cheval — toilette de deuil — et la pauvre Muguette, qui n'avait pas le premier ruban de toutes ces toilettes-là, soupirait et maudissait l'auteur, quoiqu'il fût académicien.

A huit heures, le magasin étant fermé, André prit la chemise de Muguette et se mit en route, très flatté de cette mission. En passant devant le théâtre, il rencontra le second violon qui lui dit :

— Muguette est là-haut qui répète. Viens faire une partie au café d'à côté. Nous la verrons sortir et tu lui remettras son objet.

Ce musicien ignorait complètement que l'on avait levé la répétition et, comme c'était un esprit banal et superficiel, ce ne fut qu'à dix heures et demie et sur les instances réitérées d'André qu'il songea à prendre quelques informations près du concierge. On lui répondit que, depuis plus de deux heures, il n'y avait plus personne au théâtre.

Le petit André poussa des cris. Et qu'il allait être grondé par le patron ! Et qu'on mécontentait la cliente ! Et qu'on pouvait perdre la pratique du théâtre ! Et bien d'autres lamentations de commerçant destinées à masquer le regret sincère qu'il éprouvait de n'avoir pas vu Muguette. Enfin, il eut un trait d'audace :

— Je vais chez elle.

Malgré tout ce que put dire le second violon sur l'heure avancée et l'inconvenance d'une pareille démarche, il s'élança vers la demeure de l'ingénue.

### III

Rentrée chez elle, Muguette avait patiemment attendu sa lingerie jusqu'à huit heures. Vers huit heures et demie, elle devenait fiévreuse ; à neuf heures moins le quart, elle trépignait fébrilement à sa fenêtre. A neuf heures précises, Monsieur le conservateur des hypothèques faisait son entrée, suivi d'un garçon de café portant quelques gâteaux et une bouteille de champagne, le séducteur ayant jugé que cette modeste dinette était plus que suffisante.

On se mit table. Pendant une demi-heure, tout alla bien. Muguette grignotant les gâteaux, barbotant gentiment la mousse de

son verre, eut deux ou trois mots assez drôles, et ses mines de gamin frileux et gourmand enchantaient Monsieur le conservateur. Mais quand il essaya de pousser plus loin ses tentatives amicales, la petite résista avec une telle énergie qu'il ne put l'attribuer qu'à la vertu. Habitué à triompher facilement, il s'étonna bien peu de cette réserve. Elle ne lui déplut pas; seulement, il ne laissa rien voir, craignant que ça ne lui coûtât plus cher.

— Je ne suis pas d'humeur à violenter les femmes, mon enfant, dit-il enfin. Quand vous serez plus traitable, vous me le ferez savoir.

Et il sortit, regrettant ses gâteaux, mais fier de sa phrase. Avouez aussi que « d'humeur » était une trouvaille!

#### IV

Muguette, qui avait tant pleuré en songeant que « ce monsieur » allait venir, pleura encore davantage en songeant qu'il était parti. Dans les grandes crises de l'existence, il y a de ces contradictions-là. Tandis qu'elle se désolait de la belle manière, André montait l'escalier, frappait à la porte et, n'obtenant pas de réponse, entra dans la chambre sans plus de préambule.

Dame! écoutez donc! Chez sa grand'mère, la sorcière, il n'avait pas appris à faire antichambre.

Muguette le regarda d'un air découragé, et comme les gens désespérés sont toujours familiers et expressifs, elle lui dit en regardant le petit paquet qu'il posait sur la table :

— Il est bien temps, à présent! Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

André, qui ne comprenait pas comment une heure de retard dans l'arrivée d'une chemise pouvait mettre une personne dans une semblable affliction, répondit d'un ton conciliant :

— Mon Dieu, Mademoiselle, je regrette bien; mais vous la mettez demain.

Et Muguette, essuyant ses grands yeux :

— Demain! Pourquoi faire?

L'entretien aurait pu durer ainsi longtemps, si André, pour se donner une contenance, n'avait tiré de sa poche la facture acquittée.

Muguette perdit la tête. Impossible à cette heure de recourir à la propriétaire. Elle raconta tout à André. Il avait l'air si bon, si

compatissant. Il s'était assis, oh ! mon Dieu ! à la place même où était précédemment Monsieur le conservateur des hypothèques, et il écoutait, et il avait pris les mains de Muguette, et quand il sut que le vieux céladon était parti bredouille, sa joie fut si grande qu'il embrassa la petite qui ne se défendit pas du tout. Elle voulut continuer la conversation, mais elle ne savait plus ce qu'elle disait, et André lui-même semblait ivre, quoiqu'il n'eût pas touché au champagne de Monsieur le conservateur. C'étaient leurs vingt ans qui leur montaient à la tête, et tant et si bien, que, lorsqu'André insinua qu'il faudrait peut-être essayer la chemise, Muguette ne trouva rien à répondre, peut-être en vertu du proverbe qui affirme que celui qui ne dit mot consent.

Il faut croire que la chemise allait bien mal, car le lendemain matin elle était encore sur la table et André, s'enfuyant au petit jour, murmurait à Muguette encore endormie :

— A ce soir.

Mais ne cherchons pas à démêler ces mystères. Qu'il nous suffise de savoir qu'à partir de cette mémorable soirée, Muguette fut la plus heureuse des femmes. Le jour, étoilée de diamants par Monsieur le conservateur des hypothèques ; la nuit, constellée de baisers par le petit André, elle mena pendant cinq mois une existence de soie et d'or et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, elle qui avait déjà la jeunesse, la beauté, la fortune, l'amour, eut, un certain soir, le talent qui lui vint sans crier gare !

Alors, elle n'eut plus rien à désirer et se trouva fort malheureuse.

Amélie VILLETARD.

---

---

# LA CHARTREUSE DE PARME<sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## XXIII

Au milieu de ce déchaînement général, le seul archevêque Landriani se montra fidèle à la cause de son jeune ami ; il osait répéter, même à la cour de la princesse, la maxime de droit suivant laquelle, dans tout procès, il faut réserver une oreille pure de tout préjugé pour entendre les justifications d'un absent.

Dès le lendemain de l'évasion de Fabrice, plusieurs personnes avaient reçu un sonnet assez médiocre qui célébrait cette fuite comme une des belles actions du siècle, et comparait Fabrice à un ange arrivant sur la terre les ailes étendues. Le surlendemain soir, tout Parme répétait un sonnet sublime. C'était le monologue de Fabrice se laissant glisser le long de la corde, et jugeant les divers incidents de sa vie. Ce sonnet lui donna rang dans l'opinion par deux vers magnifiques ; tous les connaisseurs reconnurent le style de Ferrante Palla.

Mais ici il me faudrait chercher le style épique : où trouver des couleurs pour peindre les torrents d'indignation qui tout à coup submergèrent tous les cœurs bien pensants, lorsqu'on apprit l'effroyable insolence de cette illumination du château de Sacca ? Il n'y eut qu'un cri contre la duchesse ; même les libéraux véritables trouvèrent que c'était compromettre d'une façon barbare les pauvres suspects retenus dans les diverses prisons, et exaspérer inutilement le cœur du souverain. Le comte Mosca déclara qu'il ne restait plus qu'une ressource aux anciens amis de la duchesse, c'était de l'oublier. Le concert d'exécration fut donc unanime : un

(1) Voir les numéros depuis le 5 juillet 1894.

étranger passant par la ville eût été frappé de l'énergie de l'opinion publique. Mais en ce pays où l'on sait apprécier le plaisir de la vengeance, l'illumination et la fête admirable donnée dans le parc à plus de six mille paysans eurent un immense succès. Tout le monde répétait à Parme que la duchesse avait fait distribuer mille sequins à ses paysans : on expliquait ainsi l'accueil, un peu dur, fait à une trentaine de gendarmes que la police avait eu la nigauderie d'envoyer dans ce petit village, trente-six heures après la soirée sublime et l'ivresse générale qui l'avait suivie. Les gendarmes, accueillis à coups de pierres, avaient pris la fuite, et deux d'entre eux, tombés de cheval, avaient été jetés dans le Pô.

Quant à la rupture du grand réservoir d'eau du palais Sanseverina, elle avait passé à peu près inaperçue : c'était pendant la nuit que quelques rues avaient été plus ou moins inondées, le lendemain on eût dit qu'il avait plu. Ludovic avait eu soin de briser les vitres d'une fenêtre du palais, de façon que l'entrée des voleurs était expliquée.

On avait même trouvé une petite échelle. Le seul comte Mosca reconnut le génie de son amie.

Fabrice était parfaitement décidé à revenir à Parme aussitôt qu'il le pourrait ; il envoya Ludovic porter une longue lettre à l'archevêque, et ce fidèle serviteur revint mettre à la poste au premier village du Piémont, à Sannazaro au couchant de Pavie, une épître latine que le digne prélat adressait à son jeune protégé. Nous jouterons un détail qui, comme plusieurs autres sans doute, fera longueurs dans les pays où l'on n'a plus besoin de précautions. Le nom de Fabrice del Dongo n'était jamais écrit ; toutes les lettres qui lui étaient destinées étaient adressées à Ludovic San Micheli, à Locarno en Suisse, ou à Belgirate en Piémont. L'enveloppe était faite d'un papier grossier, le cachet mal appliqué, l'adresse à peine lisible, et quelquefois ornée de recommandations dignes d'une cuisinière ; toutes les lettres étaient datées de Naples six jours avant la date véritable.

Du village piémontais de Sannazaro, près de Pavie, Ludovic tourna en toute hâte à Parme : il était chargé d'une mission à laquelle Fabrice mettait la plus grande importance ; il ne s'agissait en moins que de faire parvenir à Clélia Conti un mouchoir de poche sur lequel était imprimé un sonnet de Pétrarque. Il est vrai qu'un mot était changé à ce sonnet : Clélia le trouva sur la table six jours après avoir reçu les remerciements du marquis Cres-

cenzi qui se disait le plus heureux des hommes ; et il n'est pas besoin de dire quelle impression cette marque d'un souvenir toujours constant produisit sur son cœur.

Ludovic devait chercher à se procurer tous les détails possibles sur ce qui se passait à la citadelle. Ce fut lui qui apprit à Fabrice la triste nouvelle que le mariage du marquis Crescenzi semblait désormais une chose décidée ; il ne se passait presque pas de journée sans qu'il donnât une fête à Clélia dans l'intérieur de la citadelle. Une preuve décisive du mariage, c'est que ce marquis, immensément riche et par conséquent fort avare, comme c'est l'usage parmi les gens opulents du nord de l'Italie, faisait des préparatifs immenses, et pourtant il épousait une fille *sans dot*. Il est vrai que la vanité du général Fabio Conti, fort choquée de cette remarque, la première qui se fût présentée à l'esprit de tous ses compatriotes, venait d'acheter une terre de plus de trois cent mille francs, et cette terre, lui qui n'avait rien, il l'avait payée comptant, apparemment des deniers du marquis. Aussi le général avait-il déclaré qu'il donnait cette terre en mariage à sa fille. Mais les frais d'acte et autres, montant à plus de douze mille francs, semblèrent une dépense fort ridicule au marquis Crescenzi, être éminemment logique. De son côté il faisait fabriquer à Lyon des tentures magnifiques de couleurs fort bien agencées et calculées pour l'agrément de l'œil, par le célèbre Pallagi, peintre de Bologne. Ces tentures, dont chacune contenait une partie prise dans les armes de la famille Crescenzi, qui, comme l'univers le sait, descend du fameux Crescentius, consul de Rome en 985, devaient meubler les dix-sept salons qui formaient le rez-de-chaussée du palais du marquis. Les tentures, les pendules et les lustres rendus à Parme coûtèrent plus de trois cent cinquante mille francs : le prix des glaces nouvelles, ajoutées à celles que la maison possédait déjà, s'éleva à deux cent mille francs. A l'exception de deux salons, ouvrages célèbres du *Parmesan*, le grand peintre du pays après le divin Corrège, toutes les pièces du premier et du second étage étaient maintenant occupées par les peintres célèbres de Florence, de Rome et de Milan, qui les ornaient de peinture à fresque. Fokelberg, le grand sculpteur suédois ; Tenerani de Rome, et Marchesi de Milan, travaillaient depuis un an à dix bas-reliefs représentant autant de belles actions de Crescentius, ce véritable grand homme. La plupart des plafonds, peints à fresque, offraient aussi quelque allusion à sa vie. On admirait généra-

ement le plafond où Hayez, de Milan, avait représenté Crescenius reçu dans les Champs-Élysées par François Sforce, Laurent le Magnifique, le roi Robert, le tribun Cola di Rienzi, Machiavel, et Dante et les autres grands hommes du moyen âge. L'admiration pour ces âmes d'élite est supposée faire épigramme contre les vains au pouvoir.

Tous ces détails magnifiques occupaient exclusivement l'attention de la noblesse et des bourgeois de Parme, et percèrent le cœur de notre héros lorsqu'il les lut, racontés, avec une admiration naïve, dans une longue lettre de plus de vingt pages que Ludovic avait dictée à un douanier de Casal-Maggiore.

Et moi je suis si pauvre! se disait Fabrice, quatre mille livres de rente en tout et pour tout! c'est vraiment une insolence à moi d'oser être amoureux de Clélia Conti, pour qui se font tous ces miracles.

Un seul article de la longue lettre de Ludovic, mais celui-là rit de sa mauvaise écriture, annonçait à son maître qu'il avait rencontré le soir, et dans l'état d'un homme qui se cache, le pauvre Grillo son ancien geôlier, qui avait été mis en prison, puis lâché. Cet homme lui avait demandé un sequin par charité, et Ludovic lui en avait donné quatre au nom de la duchesse. Les anciens geôliers récemment mis en liberté, au nombre de douze, préparaient à donner une fête à coups de couteau (un *trattamento di cortellate*) aux nouveaux geôliers leurs successeurs, si bien qu'ils parvenaient à les rencontrer hors de la citadelle. Grillo avait dit que, presque tous les jours, il y avait sérénade à la duchesse, que M<sup>lle</sup> Clélia Conti était fort pâle, souvent malade, et *autres choses semblables*. Ce mot ridicule fit que Ludovic reçut, courrier par courrier, l'ordre de revenir à Locarno. Il obéit, et les détails qu'il donna de vive voix furent encore plus utiles pour Fabrice.

On peut juger de l'amabilité dont celui-ci était pour la pauvre duchesse; il eût souffert mille morts plutôt que de prononcer devant elle le nom de Clélia Conti. La duchesse abhorrait Parme; pour Fabrice, tout ce qui rappelait cette ville était à la fois amer et attendrissant.

La duchesse avait moins que jamais oublié sa vengeance, elle était si heureuse avant l'incident de la mort de Giletti! et maintenant, quel était son sort! elle vivait dans l'attente d'un événement heureux dont elle se serait bien gardée de dire un mot à Fabrice.

elle qui autrefois, lors de son arrangement avec Ferrante, croyait tant réjouir Fabrice en lui apprenant qu'un jour il serait vengé.

On peut se faire quelque idée maintenant de l'agrément des entretiens de Fabrice avec la duchesse : un silence morne régnait presque toujours entre eux. Pour augmenter les agréments de leurs relations, la duchesse avait cédé à la tentation de jouer un mauvais tour à ce neveu trop chéri. Le comte lui écrivait presque tous les jours; apparemment il envoyait des courriers comme de temps de leurs amours, car ses lettres portaient toujours le timbre de quelque petite ville de la Suisse. Le pauvre homme se tortura l'esprit pour ne pas parler trop ouvertement de sa tendresse, et pour construire des lettres amusantes; à peine si on les parcourait d'un œil distrait. Que fait, hélas! la fidélité d'un amant estimé quand on a le cœur percé par la froideur de celui qu'on lui préfère.

En deux mois de temps la duchesse ne lui répondit qu'une fois et ce fut pour l'engager à sonder le terrain auprès de la princesse et à voir si, malgré l'insolence du feu d'artifice, on recevrait avec plaisir une lettre d'elle, duchesse. La lettre qu'il devait présenter s'il le jugeait à propos, demandait la place de chevalier d'honneur de la princesse, devenue vacante depuis peu, pour le marquis Crescenzi, et désirait qu'elle lui fût accordée en considération de son mariage. La lettre de la duchesse était un chef-d'œuvre : c'était le respect le plus tendre et le mieux exprimé; on n'avait pu admettre dans ce style courtois le moindre mot dont les conséquences, même les plus éloignées, pussent n'être pas agréables à la princesse. Aussi la réponse respirait-elle une amitié tendre que l'absence met à la torture.

« Mon fils et moi, lui disait la princesse, n'avons pas eu une soirée un peu passable depuis votre départ si brusque. Ma chère duchesse ne se souvient donc plus que c'est elle qui m'a fait rendre une voix consultative dans la nomination des officiers de ma maison? Elle se croit donc obligée de me donner des motifs pour la place du marquis, comme si son désir exprimé n'était pas pour moi le premier des motifs. Le marquis aura la place si je puis quelque chose; et il y en aura toujours une dans mon cœur, et la première, pour mon aimable duchesse. Mon fils sert absolument des mêmes expressions, un peu fortes pour dans la bouche d'un grand garçon de vingt et un ans, et vous demande des échantillons de minéraux de la vallée d'Orta, vous sinez de Belgirate. Vous pouvez adresser vos lettres, que j'

« père fréquentes, au comte, qui vous déteste toujours et que  
« j'aime surtout à cause de ces sentiments. L'archevêque aussi vous  
« est resté fidèle. Nous espérons tous vous revoir un jour : rap-  
« pelez-vous qu'il le faut. La marquise Ghisleri, ma grande-maî-  
« tresse, se dispose à quitter ce monde pour un meilleur : la  
« pauvre femme m'a fait bien du mal : elle me déplait encore en  
« s'en allant mal à propos ; sa maladie me fait penser au nom que  
« j'eusse mis autrefois avec tant de plaisir à la place du sien, si  
« toutefois j'eusse pu obtenir ce sacrifice de l'indépendance de  
« cette femme unique qui, en nous fuyant, a emporté avec elle  
« toute la joie de ma petite cour, etc. etc. »

C'était donc avec la conscience d'avoir cherché à hâter, autant qu'il était en elle, le mariage qui mettait Fabrice au désespoir, que la duchesse le voyait tous les jours. Aussi passaient-ils quelquefois quatre ou cinq heures à voguer ensemble sur le lac, sans se dire un seul mot. La bienveillance était entière et parfaite du côté de Fabrice ; mais il pensait à d'autres choses, et son âme naïve et simple ne lui fournissait rien à dire. La duchesse le voyait, et c'était son supplice.

Nous avons oublié de raconter en son lieu que la duchesse avait pris une maison à Belgirate, village charmant, et qui tient tout ce que son nom promet (voir un beau tournant du lac). De la porte-  
fenêtre de son salon, la duchesse pouvait mettre le pied dans sa  
barque. Elle en avait pris une fort simple, et pour laquelle quatre  
rameurs eussent suffi ; elle en engagea douze, et s'arrangea de  
façon à avoir un homme de chacun des villages situés aux en-  
virons de Belgirate. La troisième ou quatrième fois qu'elle se  
rouvra au milieu du lac avec tous ces hommes bien choisis, elle  
fit arrêter le mouvement des rames.

— Je vous considère tous comme des amis, leur dit-elle, et je  
veux vous confier un secret. Mon neveu Fabrice s'est sauvé de  
prison ; et peut-être, par trahison, on cherchera à le reprendre,  
quoiqu'il soit sur votre lac, pays de franchise. Ayez l'oreille au  
guet, et prévenez-moi de tout ce que vous apprendrez. Je vous  
autorise à entrer dans ma chambre le jour et la nuit.

Les rameurs répondirent avec enthousiasme ; elle savait se faire  
écouter. Mais elle ne pensait pas qu'il fût question de reprendre  
Fabrice : c'était pour elle qu'étaient tous ces soins, et, avant  
l'ordre fatal d'ouvrir le réservoir du palais Sanseverina, elle n'y  
avait pas songé.

Sa prudence l'avait aussi engagée à prendre un appartement au port de Locarno pour Fabrice; tous les jours il venait la voir, ou elle-même allait en Suisse. On peut juger de l'agrément de leurs perpétuels tête-à-tête par ce détail. La marquise et ses filles vinrent les voir deux fois, et la présence de ces étrangères leur fit plaisir; car, malgré les liens du sang, on peut appeler étrangère une personne qui ne sait rien de nos intérêts les plus chers, et que l'on ne voit qu'une fois par an.

La duchesse se trouvait un soir à Locarno, chez Fabrice, avec la marquise et ses deux filles. L'archiprêtre du pays et le curé étaient venus présenter leurs respects à ces dames : l'archiprêtre, qui était intéressé dans une maison de commerce, et se tenait fort au courant des nouvelles, s'avisa de dire :

— Le prince de Parme est mort!

La duchesse pâlit extrêmement; elle eut à peine le courage de dire :

— Donne-t-on des détails?

— Non, répondit l'archiprêtre; la nouvelle se borne à dire la mort, qui est certaine.

La duchesse regarda Fabrice. J'ai fait cela pour lui, se dit-elle; j'aurais fait mille fois pis, et le voilà qui est là devant moi indifférent et songeant à une autre! Il était au-dessus des forces de la duchesse de supporter cette affreuse pensée; elle tomba dans un profond évanouissement. Tout le monde s'empressa pour la secourir; mais, en revenant à elle, elle remarqua que Fabrice se donnait moins de mouvement que l'archiprêtre et le curé; il rêvait comme à l'ordinaire.

Il pense à retourner à Parme, se dit la duchesse, et peut-être à rompre le mariage de Clélia avec le marquis; mais je saurai l'en empêcher. Puis, se souvenant de la présence des deux prêtres, elle se hâta d'ajouter :

— C'était un grand prince, et qui a été bien calomnié! C'est une perte immense pour nous!

Les deux prêtres prirent congé, et la duchesse, pour être seule, annonça qu'elle allait se mettre au lit.

— Sans doute, se disait-elle, la prudence m'ordonne d'attendre un mois ou deux avant de retourner à Parme; mais je sens que je n'aurai jamais cette patience; je souffre trop ici. Cette rêverie continuelle, ce silence de Fabrice, sont pour mon cœur un spectacle intolérable. Qui me l'eût dit que je m'ennuierais en me

promenant sur ce lac charmant, en tête-à-tête avec lui, et au moment où j'ai fait pour le venger plus que je ne puis lui dire! Après un tel spectacle, la mort n'est rien. C'est maintenant que je paie les transports de bonheur et de joie enfantine que je trouvais dans mon palais à Parme lorsque j'y reçus Fabrice revenant de Naples. Si j'eusse dit un mot, tout était fini, et peut-être que, lié avec moi, il n'eût pas songé à cette petite Clélia; mais ce mot me faisait une répugnance horrible. Maintenant elle l'emporte sur moi. Quoi de plus simple? elle a vingt ans; et moi, changée par les soucis, malade, j'ai le double de son âge!... Il faut mourir, il faut finir! Une femme de quarante ans n'est plus quelque chose que pour les hommes qui l'ont aimée dans sa jeunesse! Maintenant je ne trouverai plus que des jouissances de vanité; et cela vaut-il la peine de vivre! Raison de plus pour aller à Parme, et pour m'amuser. Si les choses tournaient d'une certaine façon, on m'ôterait la vie. Eh bien, où est le mal? Je ferai une mort magnifique, et, avant que de finir, mais seulement alors, je dirai à Fabrice : Ingrat! c'est pour toi!... Oui, je ne puis trouver d'occupation pour ce peu de vie qui me reste qu'à Parme; j'y ferai la grande dame. Quel bonheur si je pouvais être sensible maintenant à toutes ces distractions qui autrefois faisaient le malheur de la Raversi! Alors, pour voir mon bonheur, j'avais besoin de regarder dans les yeux de l'envie... Ma vanité a un bonheur; à l'exception du comte peut-être, personne n'aura pu deviner quel a été l'événement qui a mis fin à la vie de mon cœur... J'aimerai Fabrice, je serai dévouée à sa fortune; mais il ne faut pas qu'il rompe le mariage de la Clélia, et qu'il finisse par l'épouser... Non, cela ne sera pas!

La duchesse en était là de son triste monologue, lorsqu'elle entendit un grand bruit dans la maison.

— Bon! se dit-elle, voilà qu'on vient m'arrêter; Ferrante se sera laissé prendre, il aura parlé. Eh bien, tant mieux! je vais avoir une occupation! je vais leur disputer ma tête. Mais *primo*, il ne faut pas se laisser prendre.

La duchesse, à demi vêtue, s'enfuit au fond de son jardin : elle songeait déjà à passer par-dessus un petit mur, et à se sauver dans la campagne; mais elle vit qu'on entrait dans sa chambre. Elle reconnut Bruno, l'homme de confiance du comte : il était seul avec sa femme de chambre. Elle s'approcha de la porte-fenêtre. Cet homme parlait à la femme de chambre des blessures qu'il

avait reçues. La duchesse rentra chez elle, Bruno se jeta presque à ses pieds, la conjurant de ne pas dire au comte l'heure ridicule à laquelle il arrivait.

— Aussitôt après la mort du prince, ajouta-t-il, M. le comte a donné l'ordre, à toutes les postes, de ne pas fournir de chevaux aux sujets des États de Parme. En conséquence, je suis allé jusqu'au Pô avec les chevaux de la maison, mais au sortir de la barque, ma voiture a été renversée, brisée, abîmée, et j'ai eu des contusions si graves, que je n'ai pu monter à cheval, comme c'était mon devoir.

— Eh bien, dit la duchesse il est trois heures du matin : je dirai que vous êtes arrivé à midi ; mais n'allez pas me contredire.

— Je reconnais bien les bontés de Madame.

La politique dans une œuvre littéraire, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert, quelque chose de grossier et auquel pourtant il n'est pas possible de refuser son attention.

Nous allons parler de fort vilaines choses, et que, pour plus d'une raison, nous voudrions taire ; mais nous sommes forcés d'en venir à des événements qui sont de notre domaine, puisqu'ils ont pour théâtre le cœur des personnages.

— Mais, grand Dieu ! comment est mort ce grand prince ? dit la duchesse à Bruno.

— Il était à la chasse des oiseaux de passage, dans les marais, le long du Pô, à deux lieues de Sacca. Il est tombé dans un trou caché par une touffe d'herbe : il était tout en sueur, et le froid l'a saisi ; on l'a transporté dans une maison isolée, où il est mort au bout de quelques heures. D'autres prétendent que MM. Catena et Borone sont morts aussi, et que tout l'accident provient des casseroles de cuivre du paysan chez lequel on est entré, qui étaient remplies de vert-de-gris. On a déjeuné chez cet homme. Enfin, les têtes exaltées, les jacobins, qui racontent ce qu'ils désirent, parlent de poison. Je sais que mon ami Toto, fourrier de la cour, aurait péri sans les soins généreux d'un manant qui paraissait avoir de grandes connaissances en médecine, et lui a fait faire des remèdes fort singuliers. Mais on ne parle déjà plus de cette mort du prince : au fait, c'était un homme cruel. Lorsque je suis parti, le peuple se rassemblait pour massacrer le fiscal général Rassi : on voulait aussi aller mettre le feu aux portes de la citadelle, pour tâcher de faire sauver les prisonniers. Mais on prétendait que Fabio Conti tirerait ses canons. D'autres assuraient que

les canonniers de la citadelle avaient jeté de l'eau sur leur poudre et ne voulaient pas massacrer leurs concitoyens. Mais voici qui est bien plus intéressant : tandis que le chirurgien de Sandolaro arrangeait mon pauvre bras, un homme est arrivé de Parme, qui a dit que le peuple ayant trouvé, dans les rues, Barbone, ce fameux commis de la citadelle, l'a assommé, et ensuite on est allé le pendre à l'arbre de la promenade qui est le plus voisin de la citadelle. Le peuple était en marche pour aller briser cette belle statue du prince qui est dans les jardins de la cour ; mais M. le comte a pris un bataillon de la garde, l'a rangé devant la statue, et a fait dire au peuple qu'aucun de ceux qui entreraient dans les jardins n'en sortirait vivant, et le peuple avait peur. Mais, ce qui est bien singulier, et que cet homme arrivant de Parme, et qui est un ancien gendarme, m'a répété plusieurs fois, c'est que M. le comte a donné des coups de pied au général P..., commandant la garde du prince, et l'a fait conduire hors du jardin par deux fusiliers, après lui avoir arraché ses épauettes.

— Je reconnais bien là le comte, s'écria la duchesse avec un transport de joie qu'elle n'eût pas prévu une minute auparavant : ne souffrira jamais qu'on outrage notre princesse ; et quant au général P..., par dévouement pour ses maîtres légitimes, il n'a jamais voulu servir l'usurpateur, tandis que le comte, moins décat, a fait toutes les campagnes d'Espagne, ce qu'on lui a souvent reproché à la cour.

La duchesse avait ouvert la lettre du comte, mais en interrompait la lecture pour faire cent questions à Bruno.

La lettre était bien plaisante ; le comte employait les termes les plus lugubres, et cependant la joie la plus vive éclatait à chaque mot ; il évitait les détails sur le genre de mort du prince, et finissait sa lettre par ces mots :

« Tu vas revenir sans doute, mon cher ange, mais je te conseille d'attendre un jour ou deux le courrier que la princesse t'enverra, à ce que j'espère, aujourd'hui ou demain ; il faut que ton retour soit magnifique comme ton départ a été hardi. Quant au grand criminel qui est auprès de toi, je compte bien le faire juger par douze juges appelés de toutes les parties de cet État. Mais, pour faire punir ce monstre-là comme il le mérite, il faut d'abord que je puisse faire des papillotes avec la première sentence, si elle existe. »

Le comte avait rouvert sa lettre.

« Voici bien une autre affaire : je viens de faire distribuer d  
 « cartouches aux deux bataillons de la garde ; je vais me batt  
 « et mériter de mon mieux ce surnom de Cruel dont les libérai  
 « m'ont gratifié depuis si longtemps. Cette vieille momie de gén  
 « ral P..., a osé parler dans la caserne d'entrer en pourparle  
 « avec le peuple à demi révolté. Je t'écris du milieu de la rue ;  
 « vais au palais, où l'on ne pénétrera que sur mon cadavre. Adie  
 « Si je meurs, ce sera en t'adorant *quand même*, ainsi que j'  
 « vécu. N'oublie pas de faire prendre trois cent mille francs d  
 « posés en ton nom chez D..., à Lyon.

« Voilà ce pauvre diable de Rassi pâle comme la mort, et sa  
 « perruque ; tu n'as pas d'idée de cette figure ! Le peuple veut a  
 « solument le pendre ; ce serait un grand tort qu'on lui ferait,  
 « mérite d'être écartelé. Il se réfugiait à mon palais, et m'a cou  
 « après dans la rue ; je ne sais trop qu'en faire... je ne veux pas  
 « conduire au palais du prince, ce serait faire éclater la révolte  
 « ce côté. F... verra si je l'aime ; mon premier mot à Rassi a été  
 « Il me faut la sentence contre M. del Dongo, et toutes les copi  
 « que vous pouvez en avoir ; et dites à tous ces juges iniques, q  
 « sont cause de cette révolte, que je les ferai tous pendre, air  
 « que vous, mon cher ami, s'ils soufflent un mot de cette sentenc  
 « qui n'a jamais existé. Au nom de Fabrice, j'envoie une comp  
 « gnies de grenadiers à l'archevêque. Adieu, cher ange ! mon p  
 « lais va être brûlé, et je perdrai les charmants portraits que j'  
 « de toi. Je cours au palais pour faire destituer cet infâme génér  
 « P..., qui fait des siennes ; il flatte basement le peuple, com  
 « autrefois il flattait le feu prince. Tous ces généraux ont une pe  
 « du diable ; je vais, je crois, me faire nommer général en chef.

La duchesse eut la malice de ne pas envoyer réveiller Fabrice  
 elle se sentait pour le comte un accès d'admiration qui ressembla  
 fort à de l'amour. Toutes réflexions faites, se dit-elle, il faut qu  
 je l'épouse. Elle le lui écrivit aussitôt, et fit partir un de ses gen  
 Cette nuit, la duchesse n'eut pas le temps d'être malheureuse.

Le lendemain, sur le midi, elle vit une barque montée par d  
 rameurs et qui fendait rapidement les eaux du lac ; Fabrice et el  
 reconnurent bientôt un homme portant la livrée du prince de  
 Parme : c'était en effet un de ses couriers, qui, avant de descen

re à terre, cria à la duchesse : — La révolte est apaisée ! Ce courrier lui remit plusieurs lettres du comte, une lettre admirable de la princesse, et une ordonnance du prince Ranuce-Ernest V, sur archemin, qui la nommait duchesse de San Giovanni et grande maîtresse de la princesse douairière. Ce jeune prince, savant en minéralogie, et qu'elle croyait un imbécile, avait eu l'esprit de lui écrire un petit billet ; mais il y avait de l'amour à la fin. Le billet commençait ainsi :

« Le comte dit, Madame la duchesse, qu'il est content de moi : le fait est que j'ai essuyé quelques coups de fusil à ses côtés, et que mon cheval a été touché : à voir le bruit qu'on fait pour si peu de chose, je désire vivement assister à une vraie bataille, mais que ce ne soit pas contre mes sujets. Je dois tout au comte : tous mes généraux, qui n'ont pas fait la guerre, se sont conduits comme des lièvres ; je crois que deux ou trois se sont enfuis jusqu'à Bologne. Depuis qu'un grand et déplorable événement m'a donné le pouvoir, je n'ai point signé d'ordonnance qui m'ait été aussi agréable que celle qui vous nomme grande maîtresse de ma mère. Ma mère et moi, nous nous sommes souvenus qu'un jour vous admiriez la belle vue que l'on a du *palazzeto* de San Giovanni, qui jadis appartient à Pétrarque, du moins on le dit ; ma mère a voulu vous donner cette petite terre ; et moi, ne sachant que vous donner, et n'osant vous offrir tout ce qui vous appartient, je vous ai faite duchesse de mon pays ; et ne sais si vous êtes assez savante pour savoir que Sanseverina est un titre romain. Je viens de donner le grand cordon de mon ordre à notre digne archevêque, qui a déployé une fermeté bien rare chez les hommes de soixante-dix ans. Vous ne m'en voudrez pas d'avoir rappelé toutes les dames exilées. On me dit que je ne dois plus signer, dorénavant, qu'après avoir écrit ces mots *votre affectionné* : je suis fâché que l'on me fasse prodiguer une assurance qui n'est complètement vraie que quand vous écris

« *Votre affectionné,*

« RANUCE-ERNEST. »

qui n'eût dit, d'après ce langage, que la duchesse allait jouir de la plus haute faveur ? Toutefois elle trouva quelque chose de fort

singulier dans d'autres lettres du comte, qu'elle reçut deux heures plus tard. Il ne s'expliquait point autrement, mais lui conseilla de retarder de quelques jours son retour à Parme, et d'écrire la princesse qu'elle était fort indisposée. La duchesse et Fabrice n'en partirent pas moins pour Parme aussitôt après dîner. Le billet de la duchesse, que toutefois elle ne s'avouait pas, était de presser le mariage du marquis Crescenzi ; Fabrice, de son côté, fit route dans des transports de bonheur fous, et qui semblèrent ridicules à sa tante. Il avait l'espoir de revoir bientôt Clélia ; comptait bien l'enlever, malgré elle, s'il n'y avait que ce moyen de rompre son mariage.

Le voyage de la duchesse et de son neveu fut très gai. A un poste avant Parme, Fabrice s'arrêta un instant pour reprendre l'habit ecclésiastique ; d'ordinaire il était vêtu comme un homme en deuil. Quand il entra dans la chambre de la duchesse :

— Je trouve quelque chose de louche et d'inexplicable, lui dit-elle, dans les lettres du comte. Si tu m'en croyais, tu passerai ici quelques heures ; je t'enverrai un courrier dès que j'aurai parlé à ce grand ministre.

Ce fut avec beaucoup de peine que Fabrice se rendit à cet avis raisonnable. Des transports de joie dignes d'un enfant de quinze ans marquèrent la réception que le comte fit à la duchesse, qui appelait sa femme. Il fut longtemps sans vouloir parler politique, et, quand on en vint enfin à la triste raison :

— Tu as fort bien fait d'empêcher Fabrice d'arriver officiellement ; nous sommes ici en pleine réaction. Devine un peu le collègue que le prince m'a donné comme ministre de la justice ! c'est Rassi, ma chère, Rassi, que j'ai traité comme un gueux qu'il est le jour de nos grandes affaires. A propos, je t'avertis qu'on a supprimé tout ce qui s'est passé ici. Si tu lis notre gazette, tu verras qu'un commis de la citadelle, nommé Barbone, est mort d'une chute de voiture. Quant aux soixante et tant de coquins que nous avons fait tuer à coups de balles, lorsqu'ils attaquaient la statue du prince dans les jardins, ils se portent fort bien, seulement ils sont en voyage. Le comte Zurlo, ministre de l'intérieur, est allé lui-même à la demeure de chacun de ces héros malheureux, et a remis quinze sequins à leurs familles ou à leurs amis, avec ordre de dire que le défunt était en voyage, et menace très expresse de prison, si l'on s'avisait de faire entendre qu'il avait été tué. Quant à l'homme de mon propre ministère, les affaires étrangères, a

oyé en mission auprès des journalistes de Milan et de Turin, qu'on ne parle pas du *malheureux événement*, c'est le mot sacré; cet homme doit pousser jusqu'à Paris et Londres, afin d'émentir dans tous les journaux, et presque officiellement, tout ce qu'on pourrait dire de nos troubles. Un autre agent s'est achevé vers Bologne et Florence. J'ai haussé les épaules.

Mais le plaisant, à mon âge, c'est que j'ai eu un moment d'enthousiasme en parlant aux soldats de la garde, et en arrachant les lettres de ce pleutre de général P... En cet instant j'aurais sacrifié ma vie, sans balancer, pour le prince; j'avoue maintenant que ce n'eût été une façon bien bête de finir. Aujourd'hui, le prince, ce bon jeune homme qu'il est, donnerait cent écus pour que je fusse guéri de maladie; il n'ose pas encore me demander ma démission, mais nous nous parlons le plus rarement possible, et je lui envoie une quantité de petits rapports par écrit, comme je le faisais autrefois avec le feu prince, après la prison de Fabrice. A propos, j'ai point fait des papillotes avec la sentence signée contre lui, mais j'ai une grande raison que ce coquin de Rassi ne me l'a point rendue. Vous avez donc fort bien fait d'empêcher Fabrice d'arriver officiellement. La sentence est toujours exécutoire; je ne crois pas tout de même tout autant que le Rassi osât faire arrêter notre neveu aujourd'hui, mais il est possible qu'il l'ose dans quinze jours. Si Fabrice veut tout de même rentrer en ville, qu'il vienne loger chez moi.

Mais la cause de tout ceci ? s'écria la duchesse étonnée.

On a persuadé au prince que je me donne des airs de dictateur et de sauveur de la patrie, et que je veux le mener comme un enfant; qui plus est, en parlant de lui, j'aurais prononcé le mot fatal : cet *enfant*. Le fait peut être vrai, j'étais exalté ce jour-là. Par exemple, je le voyais un grand homme, parce qu'il n'avait pas trop de peur au milieu des premiers coups de fusil qu'il entendit de sa vie. Il ne manque point d'esprit, il a même un meilleur esprit que son père; enfin, je ne saurais trop le répéter, le fondateur de la chartreuse est honnête et bon; mais ce cœur sincère et jeune se révolte quand on lui raconte un tour de fripon, et croit qu'il faut que l'âme bien noire soi-même pour apercevoir de telles choses : c'est à l'éducation qu'il a reçue !...

Votre Excellence devait songer qu'un jour il serait le maître, et que ce n'est pas à un homme d'esprit auprès de lui.

D'abord, nous avons l'exemple de l'abbé de Condillac, qui, par le marquis de Felino, mon prédécesseur, ne fit de son

élève que le roi des nigauds. Il allait à la procession, et, en 1810, il ne sut pas traiter avec le général Bonaparte, qui eût triplé l'étendue de ses États. En second lieu, je n'ai jamais cru rester ministre dix ans de suite. Maintenant que je suis désabusé de tout cela et cela depuis un mois, je veux réunir un million avant de la mort à elle-même cette pétaudière que j'ai sauvée. Sans moi, Naples eût été république pendant deux mois, avec le poète Ferrante pour dictateur.

Ce mot fit rougir la duchesse; le comte ignorait tout.

— Nous allons retomber dans la monarchie ordinaire du huitième siècle : le confesseur et la maîtresse. Au fond, le prince n'aime que la minéralogie, et peut-être vous, Madame. Depuis qu'il règne, son valet de chambre, dont je viens de faire le capitaine, ce frère a neuf mois de service, ce valet de chambre dis-je, est allé lui fourrer dans la tête qu'il doit être plus heureux qu'un autre, parce que son profil va se trouver sur les écus. La suite de cette belle idée est arrivé l'ennui.

Maintenant il lui faut un aide de camp, remède à l'ennui bien, quand il m'offrirait ce fameux million qui nous est nécessaire pour bien vivre à Naples ou à Paris, je ne voudrais pas son remède à l'ennui, et passer chaque jour quatre ou cinq heures avec Son Altesse. D'ailleurs, comme j'ai plus d'esprit que lui, au bout d'un mois il me prendrait pour un monstre.

Le feu prince était méchant et envieux, mais il avait fait la guerre et commandé des corps d'armée, ce qui lui avait donné la tenue; on trouvait en lui l'étoffe d'un prince, et je pouvais être ministre bon ou mauvais. Avec cet honnête homme de fils de roi et vraiment bon, je suis forcé d'être un intrigant. Me voici l'ami de la dernière femmelette du château, et rival fort inférieur. Je ne mépriserais cent détails nécessaires. Par exemple, il y a ces jours, une de ces femmes qui distribuent les serviettes blanches tous les matins dans les appartements, a eu l'idée de faire passer au prince la clef d'un de ses bureaux anglais. Sur quoi Son Altesse a refusé de s'occuper de toutes les affaires dont les papiers se trouvent dans ce bureau; à la vérité, pour vingt francs, on peut détacher les planches qui en forment le fond, ou employer de fausses clefs; mais Ranuce-Ernest V m'a dit que ce serait la suite de mauvaises habitudes au serrurier de la cour.

Jusqu'ici, il lui a été absolument impossible de garder pendant plusieurs jours de suite la même volonté. S'il fût né Monsieur le marquis

avec de la fortune, ce jeune prince eût été un des hommes les estimables de sa cour, une sorte de Louis XVI; mais com- t, avec sa naïveté pieuse, va-t-il résister à toutes les savantes tches dont il est entouré? Aussi le salon de votre ennemie la ersi est plus puissant que jamais; on y a découvert que moi, i fait tirer sur le peuple, et qui étais résolu à tuer trois mille mes s'il le fallait, plutôt que de laisser outrager la statue du ce qui avait été mon maître, je suis un libéral enragé, je vou- faire signer une constitution, et cent absurdités pareilles. ces propos de république, les fous nous empêcheraient de de la meilleure des monarchies... Enfin, Madame, vous la seule personne du parti libéral actuel dont mes ennemis ont le chef, sur le compte de qui le prince ne se soit pas ex- é en te rmes désobligeants; l'archevêque, toujours parfaite- honnête homme, pour avoir parlé en termes raisonnables de te j'ai fait *le jour malheureux*, est en pleine disgrâce.

lendemain du jour qui ne s'appelait pas encore *malheu-*, quand il était encore vrai que la révolte avait existé, le e dit à l'archevêque que, pour que vous n'eussiez pas à pren- n titre inférieur en m'épousant, il me ferait duc. Aujourd'hui, is que c'est Rassi, anobli par moi lorsqu'il me vendait les ts du feu prince, qui va être fait comte. En présence d'un rancement, je jouerai le rôle d'un nigaud.

Et le pauvre prince se mettra dans la crotte.

Sans doute; mais au fond il *est le maître*, qualité qui, en s de quinze jours, fait disparaître le *ridicule*. Ainsi, chère esse, faisons comme au jeu de tric-trac, *allons-nous-en*.

Mais nous ne serons guère riches.

Au fond, ni vous ni moi n'avons besoin de luxe. Si vous me ez à Naples une place dans une loge à San Carlo et un che- e suis plus que satisfait; ce ne sera jamais le plus ou moins xe qui nous donnera un rang à vous et à moi, c'est le plai- te les gens d'esprit du pays pourront trouver peut-être à ve- rendre une tasse de thé chez vous.

Mais, reprit la duchesse, que serait-il arrivé, le *jour mal-* *heureux*, si vous vous étiez tenu à l'écart comme j'espère que le ferez à l'avenir?

Les troupes fraternisaient avec le peuple, il y avait trois de massacre et d'incendie (car il faut cent ans à ce pays que la république n'y soit pas une absurdité), puis quinze

jours de pillage, jusqu'à ce que deux ou trois régiments fou par l'étranger fussent venus mettre le holà. Ferrante Pall au milieu du peuple, plein de courage et furibond comme à dinaire; il avait sans doute une douzaine d'amis qui agissaient concert avec lui, ce dont Rassi fera une superbe conspiration qu'il y a de sûr, c'est que, porteur d'un habit d'un délabrer incroyable, il distribuait l'or à pleines mains.

La duchesse, émerveillée de toutes ces nouvelles, se hâta à ler remercier la princesse.

Au moment de son entrée dans la chambre, la dame d'at lui remit la petite clef d'or que l'on porte à la ceinture, et qu la marque de l'autorité suprême dans la partie du palais qu pend de la princesse. Clara Paolina se hâta de faire sortir to monde; et, une fois seule avec son amie, persista pendant c ques instants, à ne s'expliquer qu'à demi. La duchesse ne c prenait pas trop ce que tout cela voulait dire, et ne répo qu'avec beaucoup de réserve. Enfin, la princesse fondit en lar et, se jetant dans les bras de la duchesse, s'écria : Les tem mon malheur vont recommencer; mon fils me traitera plus que ne l'a fait son père!

— C'est ce que j'empêcherai, répliqua vivement la duch. Mais d'abord j'ai besoin, continua-t-elle, que Votre Altesse S nissime daigne accepter ici l'hommage de toute ma recon sance et de mon profond respect.

— Que voulez-vous dire? s'écria la princesse remplie d'in tude, et craignant une démission.

— C'est que toutes les fois que Votre Altesse Sérénissim permettra de tourner à droite le menton tremblant de ce n qui est sur sa cheminée, elle me permettra aussi d'appelle choses par leur vrai nom.

— N'est-ce que ça, ma chère duchesse? s'écria Clara Pa en se levant, et courant elle-même mettre le magot en bonn sition; parlez donc en toute liberté, Madame la grande maît dit-elle avec un ton de voix charmant.

— Madame, reprit celle-ci, Votre Altesse a parfaitement position; nous courons, vous et moi, les plus grands dange sentence contre Fabrice n'est point révoquée; par conséq jour où l'on voudra se défaire de moi et vous outrager, on met en prison. Notre position est aussi mauvaise que ja Quant à moi personnellement, j'épouse le comte, et nous :

ous établir à Naples ou à Paris. Le dernier trait d'ingratitude  
nt le comte est victime en ce moment l'a entièrement dégoûté  
s affaires, et, sauf l'intérêt de Votre Altesse Sérénissime, je ne  
conseillerais de rester dans ce gâchis qu'autant que le prince  
donnerait une somme énorme. Je demanderai à Votre Altesse  
permission de lui expliquer que le comte, qui avait cent trente  
lle francs en arrivant aux affaires, possède à peine aujourd'hui  
igt mille livres de rente. C'était en vain que depuis longtemps  
le pressais de songer à sa fortune. Pendant mon absence, il a  
erché querelle aux fermiers généraux du prince, qui étaient des  
bons; le comte les a remplacés par d'autres fripons qui lui ont  
mé huit cent mille francs.

— Comment! s'écria la princesse étonnée; mon Dieu, que je  
s fâchée de cela!

— Madame, répliqua la duchesse d'un très grand sang-froid,  
t-il retourner le nez du magot à gauche?

— Mon Dieu, non, s'écria la princesse; mais je suis fâchée  
un homme du caractère du comte ait songé à ce genre de gain.

— Sans ce vol, il était méprisé de tous les honnêtes gens.

— Grand Dieu! est-il possible?

— Madame, reprit la duchesse, excepté mon ami, le marquis  
Crescenzi, qui a trois ou quatre cent mille livres de rente, tout  
ronde vole ici; et comment ne volerait-on pas dans un pays où  
reconnaissance des plus grands services ne dure pas tout à fait  
nois? Il n'y a donc de réel et de survivant à la disgrâce, que  
gent. Je vais me permettre, Madame, des vérités terribles.

— Je vous les permets, moi, dit la princesse avec un profond  
oir, et pourtant elles me sont cruellement désagréables.

— Eh bien, Madame, le prince votre fils, parfaitement honnête  
me, peut vous rendre bien plus malheureuse que ne fit son  
; le feu prince avait du caractère à peu près comme tout le  
de. Notre souverain actuel n'est pas sûr de vouloir la même  
e trois jours de suite, par conséquent, pour qu'on puisse être  
le lui, il faut vivre continuellement avec lui et ne le laisser  
er à personne. Comme cette vérité n'est pas bien difficile à  
ner, le nouveau parti ultra, dirigé par ces deux bonnes têtes  
si et la marquise Raversi, va chercher à donner une maîtresse  
ince. Cette maîtresse aura la permission de faire sa fortune  
e distribuer quelques places subalternes; mais elle devra ré-  
lre au parti de la constante volonté du maître.

Moi, pour être bien établie à la cour de Votre Altesse, j'ai besoin que le Rassi soit exilé et conspué; je veux, de plus, que Fabrice soit jugé par les juges les plus honnêtes que l'on peut trouver : si ces messieurs reconnaissent, comme je l'espère, qu'il est innocent, il sera naturel d'accorder à Monsieur l'archevêque que Fabrice soit son coadjuteur avec future succession. Si j'échoue, le comte et moi nous nous retirons; alors je laisse en partant ce conseil à Votre Sérénissime : elle ne doit jamais pardonner à Rassi, et jamais non plus sortir des États de son fils. De part ce bon fils ne lui fera pas de mal sérieux.

— J'ai suivi vos raisonnements avec toute l'attention requise, répondit la princesse en souriant; faudra-t-il donc que je sois chargée du soin de donner une maîtresse à mon fils?

— Non pas, Madame, mais faites d'abord que votre salon soit seul où il s'amuse.

La conversation fut infinie dans ce sens, les écaillés tombèrent des yeux de l'innocente et spirituelle princesse.

Un courrier de la duchesse alla dire à Fabrice qu'il pouvait entrer en ville, mais en se cachant. On l'aperçut à peine; il passait sa vie déguisé en paysan dans la baraque en bois d'un marchand de marrons, établi vis-à-vis de la porte de la citadelle, sous les arbres de la promenade.

## XXIV

La duchesse organisa des soirées charmantes au palais, n'avait jamais vu tant de gaieté; jamais elle ne fut plus aimée que cet hiver, et pourtant elle vécut au milieu des plus grands dangers; mais aussi, pendant cette saison critique, il ne lui arriva pas deux fois de songer avec un certain degré de malheur à ce étrange changement de Fabrice. Le jeune prince venait de bonne heure aux soirées aimables de sa mère, qui lui disait tous les jours :

— Allez-vous-en donc gouverner; je parie qu'il y a sur votre bureau plus de vingt rapports qui attendent un oui ou un non; je ne veux pas que l'Europe m'accuse de faire de vous un roi sans néant pour régner à votre place.

Ces avis avaient le désavantage de se présenter toujours à

moments les plus inopportuns, c'est-à-dire quand Son Altesse, vaincu sa timidité, prenait part à quelque charade en action qui l'amusait fort. Deux fois la semaine il y avait des parties de piquet, et dans l'après-midi, sous prétexte de conquérir au nouveau souverain l'affection de son peuple, la princesse admettait les plus jolies femmes de la bourgeoisie. La duchesse, qui était l'âme de cette fête joyeuse, espérait que ces belles bourgeoises, qui toutes rivalisaient avec une envie mortelle la haute fortune du bourgeois, raconteraient au prince quelque-une des friponneries sans nombre de ce ministre. Or, entre autres idées enfantines, le prince attendait avoir un ministère *moral*.

Rassi avait trop de sens pour ne pas sentir combien ces soirées brillantes de la cour de la princesse, dirigées par son ennemie, étaient dangereuses pour lui. Il n'avait pas voulu remettre au duc Mosca la sentence fort légale rendue contre Fabrice; il fallait donc que la duchesse ou lui disparût de la cour.

Le jour de ce mouvement populaire, dont maintenant il était de son ton de nier l'existence, on avait distribué de l'argent au peuple. Rassi partit de là : plus mal mis encore que de coutume, il erra dans les maisons les plus misérables de la ville, et passa plusieurs heures entières en conversation réglée avec leurs pauvres habitants. Il fut bien récompensé de tant de soins : après quinze jours de ce genre de vie il eut la certitude que Ferrante Palla avait été le chef secret de l'insurrection, et bien plus, que cet être, qui avait vu toute sa vie comme un grand poète, avait fait vendre huit ou dix diamants à Gènes.

On citait entre autres cinq pierres de prix qui valaient réellement plus de quarante mille francs, et que, *dix jours avant la mort du prince*, on avait laissées pour trente-cinq mille francs, ce que, disait-on, *on avait besoin d'argent*.

Comment peindre les transports de joie du ministre de la justice à cette découverte? Il s'apercevait que tous les jours on lui faisait des ridicules à la cour de la princesse douairière, et plusieurs fois le prince, parlant d'affaires avec lui, lui avait ri au nez de toute la naïveté de la jeunesse. Il faut avouer que le Rassi avait des habitudes singulièrement plébéiennes : par exemple, dès qu'une discussion l'intéressait, il croisait les jambes et prenait son mouchoir dans la main; si l'intérêt croissait, il étalait son mouchoir sur son bouton rouge sur sa jambe, etc., etc. Le prince avait beaucoup aimé la plaisanterie d'une des plus jolies femmes de la bourgeoisie,

qui, sachant d'ailleurs qu'elle avait la jambe fort bien faite, s'é mise à imiter ce geste élégant du ministre de la justice.

Rassi sollicita une audience extraordinaire et dit au prince :

— Votre Altesse voudrait-elle donner cent mille francs p savoir au juste quel a été le genre de mort de son auguste p avec cette somme, la justice serait mise à même de saisir les c pables, s'il y en a.

La réponse du prince ne pouvait être douteuse.

A quelque temps de là, la *Chekina* avertit la duchesse qu'on avait offert une grosse somme pour laisser examiner les diamants de sa maîtresse par un orfèvre ; elle avait refusé avec indignation. La duchesse la gronda d'avoir refusé ; et, à huit jours de là, Chekina eut des diamants à montrer. Le jour pris pour cette exhibition des diamants, le comte Mosca plaça deux hommes : auprès de chacun des orfèvres de Parme, et sur le minuit il dit à la duchesse que l'orfèvre curieux n'était autre que le fils de Rassi. La duchesse, qui était fort gaie ce soir-là (on jouait au palais une comédie *dell'arte*, c'est-à-dire où chaque personnage invente le dialogue à mesure qu'il le dit, le plan seul de la comédie est affiché dans la coulisse), la duchesse, qui jouait un rôle, et pour amoureux dans la pièce le comte Baldi, l'ancien ami de la marquise Raversi, qui était présente. Le prince, l'homme le plus timide de ses États, mais fort joli garçon et doué du cœur le plus tendre, étudiait le rôle du comte Baldi, et voulait le jouer à la seconde représentation.

— J'ai bien peu de temps, dit la duchesse au comte, je passe à la première scène du second acte : passons dans la salle des gardes.

Là, au milieu de vingt gardes du corps, tous fort éveillés et fort attentifs aux discours du premier ministre et de la grande maîtresse, la duchesse dit en riant à son ami :

— Vous me grondez toujours quand je dis des secrets inutilement. C'est par moi que fut appelé au trône Ernest V ; il se proposait de venger Fabrice, que j'aimais alors bien plus qu'aujourd'hui quoique toujours fort innocemment. Je sais bien que vous ne croyez guère à cette innocence, mais peu importe, puisque vous m'avez pardonné malgré mes crimes. Eh bien, voici un crime véritable : j'ai donné tous mes diamants à une espèce de fou fort intéressant, nommé Ferrante Palla, je l'ai même embrassé pour qu'il fît périr l'homme qui voulait faire empoisonner Fabrice. Où est le mal ?

— Ah! voilà donc où Ferrante avait pris de l'argent pour son neute! dit le comte, un peu stupéfait; et vous me racontez tout cela dans la salle des gardes!

— C'est que je suis pressée, et voici le Rassi sur les traces du crime. Il est bien vrai que je n'ai jamais parlé d'insurrection, car j'abhorrer les jacobins. Réfléchissez là-dessus, et dites-moi votre avis après la pièce.

— Je vous dirai tout de suite qu'il faut inspirer de l'amour au prince... Mais en tout bien tout honneur, au moins!

On appelait la duchesse pour son entrée en scène, elle s'enfuit. Quelques jours après, la duchesse reçut par la poste une grande lettre ridicule, signée du nom d'une ancienne femme de chambre d'elle; cette femme demandait à être employée à la cour, mais la duchesse avait reconnu du premier coup d'œil que ce n'était ni son écriture ni son style. En ouvrant la feuille pour lire la seconde page, la duchesse vit tomber à ses pieds une petite image miraculeuse de la Madone, pliée dans une feuille imprimée d'un vieux livre. Après avoir jeté un coup d'œil sur l'image la duchesse lut quelques lignes de la vieille feuille imprimée. Ses yeux brillèrent, et elle y trouvait ces mots :

« Le tribun a pris cent francs par mois, non plus; avec le reste on ne veut pas ranimer le feu sacré dans des âmes qui se trouvent glacées par l'égoïsme. Le renard est sur mes traces, c'est pourquoi je n'ai pas cherché à voir une dernière fois l'être adoré. Je ne suis dit, elle n'aime pas la république, elle qui m'est supérieure par l'esprit autant que par les grâces et la beauté. D'ailleurs, comment faire une république sans républicains? Est-ce que je me tromperais? Dans six mois je parcourrai, le microscope à la main, et à pied, les petites villes d'Amérique, je verrai si je dois encore aimer la seule rivale que vous ayez dans mon cœur. Si vous recevez cette lettre, Madame la baronne, et qu'aucun œil profane ne l'ait lue avant vous, faites briser un des jeunes chênes plantés à vingt pas de l'endroit où j'osai vous parler pour la première fois. Alors je ferai enterrer, sous le grand buis du jardin que vous remarquâtes une fois en mes jours heureux, une croix où se trouveront de ces choses qui font calomnier les gens sur mon opinion. Certes, je me fusse bien gardé d'écrire si le renard n'était sur mes traces, et ne pouvait arriver à cet être céleste; voir le buis dans quinze jours. »

« Puisqu'il a une imprimerie à ses ordres, se dit la duchesse,

bientôt nous aurons un recueil de sonnets; Dieu sait le nom qui m'y donnera!

La coquetterie de la duchesse voulut faire un essai; pendant huit jours elle fut indisposée, et la cour n'eut plus de jolies soirées. La princesse, fort scandalisée de tout ce que la peur qu'elle avait de son fils l'obligeait de faire dès les premiers moments de veuvage, alla passer ces huit jours dans un couvent attenant à l'église où le feu prince était inhumé. Cette interruption des soirées jeta sur les bras du prince une masse énorme de loisir qui porta un échec notable au crédit du ministre de la justice. Ernest comprit tout l'ennui qui le menaçait si la duchesse quittait la cour ou seulement cessait d'y répandre la joie. Les soirées recommencèrent, et le prince se montra de plus en plus intéressé par les comédies *dell'arte*. Il avait le projet de prendre un rôle, mais ne savait avouer cette ambition. Un jour, rougissant beaucoup, il dit à la duchesse : Pourquoi ne jouerais-je pas, moi, aussi?

— Nous sommes tous ici aux ordres de Votre Altesse; si elle daigne m'en donner l'ordre, je ferai arranger le plan d'une comédie, toutes les scènes brillantes du rôle de Votre Altesse seront avec moi, et comme les premiers jours tout le monde hésite un peu, si Votre Altesse veut me regarder avec quelque attention, je lui dirai les réponses qu'elle doit faire. Tout fut arrangé, et elle adressa son adresse infinie. Le prince fort timide avait honte d'être timide, les soins que donna la duchesse pour ne pas faire souffrir cette timidité innée firent une impression profonde sur le jeune souverain.

Le jour de son début, le spectacle commença une demi-heure plus tôt qu'à l'ordinaire, et il n'y avait dans le salon, au moment où l'on passa dans la salle de spectacle, que huit ou dix femmes âgées. Ces figures-là n'imposaient guère au prince, et d'ailleurs élevées à Munich dans les vrais principes monarchiques, elles applaudissaient toujours. Usant de son autorité comme grande maîtresse, la duchesse ferma à clef la porte par laquelle le vulgaire des courtisans entrait au spectacle. Le prince, qui avait de l'esprit *littéraire* et une belle figure, se tira fort bien de ses premières scènes; il répétait avec intelligence les phrases qu'il lisait dans les yeux de la duchesse, ou qu'elle lui indiquait à demi-voix. En un moment où les rares spectateurs applaudissaient de toutes leurs forces, la duchesse fit un signe, la porte d'honneur fut ouverte, et la salle de spectacle occupée en un instant par toutes les jeunesses.

mes de la cour, qui, trouvant au prince une figure charmante l'air fort heureux, se mirent à applaudir; le prince rougit de bonheur. Il jouait le rôle d'un amoureux de la duchesse. Bien loin d'avoir à lui suggérer des paroles, bientôt elle fut obligée de l'engager à abrégé les scènes; il parlait d'amour avec un enthousiasme qui souvent embarrassait l'actrice; ses répliques duraient cinq minutes. La duchesse n'était plus cette beauté éblouissante de l'année précédente : la prison de Fabrice, et, bien plus encore, le séjour sur le lac Majeur avec Fabrice, devenu morose et silencieux, avaient donné dix ans de plus à la belle Gina. Ses traits s'étaient marqués, ils avaient plus d'esprit et moins de jeunesse.

Ils n'avaient plus que bien rarement l'enjouement du premier soir; mais à la scène, avec du rouge et tous les secours que l'art fournit aux actrices, elle était encore la plus jolie femme de la cour. Les tirades passionnées, débitées par le prince, donnèrent un intérêt veil aux courtisans; tous se disaient ce soir-là : Voici la Balbi de ce nouveau règne. Le comte se révolta intérieurement. La pièce finie, la duchesse dit au prince devant toute la cour :

— Votre Altesse joue trop bien; on va dire que vous êtes amoureux d'une femme de trente-huit ans, ce qui fera manquer mon mariage avec le comte. Ainsi, je ne jouerai plus avec Votre Altesse, à moins que le prince ne me jure de m'adresser la parole comme il le ferait à une femme d'un certain âge, à M<sup>me</sup> la marquise Raversi, par exemple.

On répéta trois fois la même pièce; le prince était fou de bonheur; mais, un soir, il parut fort soucieux.

— Ou je me trompe fort, dit la grande maîtresse à la princesse, le Rassi cherche à nous jouer quelque tour; je conseillerais à votre Altesse d'indiquer un spectacle pour demain; le prince paraîtra mal, et, dans son désespoir, il vous dira quelque chose.

Le prince joua fort mal en effet; on l'entendait à peine, et il ne pouvait plus terminer ses phrases. À la fin du premier acte, il avait presque les larmes aux yeux; la duchesse se tenait auprès de lui, froide et immobile. Le prince, se trouvant un instant seul avec elle, dans le foyer des acteurs, alla fermer la porte.

— Jamais, lui dit-il, je ne pourrai jouer le second et le troisième acte; je ne veux pas absolument être applaudi par complaisance; les applaudissements qu'on me donnait ce soir me fendent le cœur. Donnez-moi un conseil, que faut-il faire?

— Je vais m'avancer sur la scène, faire une profonde révérence

à Son Altesse, une autre au public, comme un véritable directeur de comédie, et dire que l'acteur qui jouait le rôle de *Lélio*, se trouvant subitement indisposé, le spectacle se terminera par quelques morceaux de musique. Le comte Rusca et la petite Ghisolfi seront ravis de pouvoir montrer à une aussi brillante assemblée leurs voix aigrettes.

Le prince prit la main de la duchesse, et la baisa avec transport.

— Que n'êtes-vous un homme, lui dit-il, vous me donneriez bon conseil : Rassi vient de placer sur mon bureau cent quatre-vingt-deux dépositions contre les prétendus assassins de mon père. Outre les dépositions, il y a un acte d'accusation de plus de deux cents pages ; il me faut lire tout cela, et, de plus, j'ai donné ma parole de n'en rien dire au comte. Ceci mène tout droit à des supplices, déjà il veut que je fasse enlever en France, près d'Arbes, Ferrante Palla, ce grand poète que j'admire tant. Il est sous le nom de Poncet.

— Le jour où vous ferez pendre un libéral, Rassi sera lié au ministère par des chaînes de fer, et c'est ce qu'il veut avant tout ; mais Votre Altesse ne pourra plus annoncer une promenade de deux heures à l'avance. Je ne parlerai ni à la princesse, ni au comte, ni d'un cri de douleur qui vient de vous échapper ; mais, comme d'après mon serment je ne dois avoir aucun secret pour la princesse, je serais heureuse si Votre Altesse voulait dire à sa mère les mêmes choses qui lui sont échappées avec moi.

Cette idée fit diversion à la douleur d'acteur *chuté* qui accablait le souverain.

— Eh bien, allez avertir ma mère ; je me rends dans son grand cabinet.

Le prince quitta les coulisses, traversa le salon par lequel il arrivait au théâtre, renvoya d'un air dur le grand chambellan, l'aide de camp de service qui le suivaient ; de son côté, la princesse quitta précipitamment le spectacle ; arrivée dans le grand cabinet, la grande maîtresse fit une profonde révérence à la mère et au fils, et les laissa seuls. On peut juger de l'agitation du cœur, ce sont là les choses qui la rendent si amusante. Au bout d'une heure le prince lui-même se présenta à la porte du cabinet et appela la duchesse ; la princesse était en larmes ; son fils avait une physionomie tout altérée.

Voici des gens faibles qui ont de l'humeur, se dit la grande maîtresse, et qui cherchent un grand prétexte pour se fâcher contre

quelqu'un. D'abord la mère et le fils se disputèrent la parole pour conter les détails à la duchesse, qui dans ses réponses eut grand soin de ne mettre en avant aucune idée. Pendant deux mortelles heures, les trois acteurs de cette scène ennuyeuse ne sortirent pas des rôles que nous venons d'indiquer. Le prince alla chercher lui-même les deux énormes portefeuilles que Rassi avait déposés sur le bureau; en sortant du grand cabinet de sa mère, il trouva toute la cour qui attendait. — Allez-vous-en, laissez-moi tranquille! s'écria-t-il d'un ton fort impoli et qu'on ne lui avait jamais ouï dire. Le prince ne voulait pas être aperçu portant lui-même les deux portefeuilles, un prince ne doit rien porter. Les courtisans parurent en un clin d'œil. En repassant, le prince ne trouva que les valets de chambre qui éteignaient les bougies; il les voya avec fureur, ainsi que le pauvre Fontana, aide de camp de service, qui avait eu la gaucherie de rester, par zèle.

— Tout le monde prend à tâche de m'impacienter ce soir, dit-il en se tournant vers la duchesse, comme il rentrait dans le cabinet; il croyait beaucoup d'esprit, et il était furieux de ce qu'elle s'obstinait évidemment à ne pas ouvrir un avis. Elle, de son côté, était résolue à ne rien dire qu'autant qu'on lui demanderait son avis *expressément*. Il s'écoula encore une grosse demi-heure avant que le prince, qui avait le sentiment de sa dignité, se déterminât à dire : — Mais, Madame, vous ne dites rien.

— Je suis ici pour servir la princesse, et oublier bien vite ce qu'on dit devant moi.

— Eh bien, Madame, dit le prince en rougissant beaucoup, je vous en ordonne de me donner votre avis.

— On punit les crimes pour empêcher qu'ils ne se renouvellent. Votre prince a-t-il été empoisonné? c'est ce qui est fort douteux; il n'a peut-être été empoisonné par les jacobins? c'est ce que Rassi veut bien prouver, car alors il devient pour Votre Altesse un instant nécessaire à tout jamais. Dans ce cas, Votre Altesse, qui commence son règne, peut se promettre bien des soirées comme celle-ci. Vos sujets disent généralement, ce qui est de toute vérité, que Votre Altesse a de la bonté dans le caractère; tant qu'elle n'aura pas fait pendre quelque libéral, elle jouira de cette réputation, et bien certainement personne ne songera à lui préparer du poison.

— Votre conclusion est évidente, s'écria la princesse avec honte; vous ne voulez pas qu'on punisse les assassins de mon mari!

— C'est qu'apparemment, Madame, je suis lié à eux par tendre amitié.

La duchesse voyait dans les yeux du prince qu'il la croyait parfaitement d'accord avec sa mère pour lui dicter un plan de conduite. Il y eut entre les deux femmes une succession assez rapide d'aigres réparties, à la suite desquelles la duchesse protesta qu'elle ne dirait plus une seule parole, et elle fut fidèle à sa résolution ; mais le prince, après une longue discussion avec sa mère, lui donna de nouveau de dire son avis.

— C'est ce que je jure à Vos Altesses de ne point faire !

— Mais c'est un véritable enfantillage ! s'écria le prince.

— Je vous prie de parler, Madame la duchesse, dit la princesse d'un air digne.

— C'est ce dont je vous supplie de me dispenser, Madame ; mais Votre Altesse, ajouta la duchesse en s'adressant au prince, parfaitement le français : pour calmer nos esprits agités, voudreriez-elle *nous* lire une fable de La Fontaine ?

La princesse trouva ce *nous* fort insolent, mais elle eut l'air d'être étonnée et amusée, quand la grande maîtresse, qui était allée plus grand sang-froid ouvrir la bibliothèque, revint avec un volume des *Fables* de La Fontaine ; elle le feuilleta quelques instants puis dit au prince, en le lui présentant :

— Je supplie Votre Altesse de lire *toute* la fable.

#### LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR.

Un amateur de jardinage  
Demi-bourgeois, demi-manant,  
Possédait en certain village

Un jardin assez propre, et le clos attenant.

Il avait de plant vif fermé cette étendue :

Là croissaient à plaisir l'oseille et la laitue,

De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,

Peu de jasmin d'Espagne et force serpolet.

Cette félicité par un lièvre troublée

Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.

Ce maudit animal vient prendre sa goulée

Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit ;

Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :

Il est sorcier, je crois. — Sorcier ! je l'en défie,

Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut,

En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.

Je vous en déferai, bonhomme, sur ma vie.

— Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.

La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.  
— Ça, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres?

.....  
L'embarras des chasseurs succède au déjeuner.

Chacun s'anime et se prépare;  
Les trompes et les cors font un tel tintamarre,  
Que le bonhomme est étonné.  
Le pis fut que l'on mit en pileux équipage  
Le pauvre potager. Adieu planches, carreaux;  
Adieu chicorée et poireaux;  
Adieu de quoi mettre au potage.

.....  
Le bonhomme disait : Ce sont là jeux de prince.  
Mais on le laissait dire; et les chiens et les gens  
Firent plus de dégât en une heure de temps  
Que n'en auraient fait en cent ans  
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous;  
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.  
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres.  
*Ni les faire entrer sur vos terres.*

Cette lecture fut suivie d'un long silence. Le prince se promenait dans le cabinet, après être allé lui-même remettre le volume sa place.

— Eh bien! Madame, dit la princesse, daignerez-vous parler?

— Non pas, certes, Madame! tant que Son Altesse ne m'aura pas nommée ministre; en parlant ici, je courrais risque de perdre la place de grande maîtresse.

Nouveau silence d'un gros quart d'heure; enfin la princesse songea au rôle que joua jadis Marie de Médicis, mère de Louis XIII : tous les jours précédents, la grande maîtresse avait faire lire par lectrice l'excellente *Histoire de Louis XIII*, de M. Bazin. La princesse, quoique fort piquée, pensa que la duchesse pourrait bien quitter le pays, et alors Rassi, qui lui faisait une peur effrayante, pourrait bien imiter Richelieu et la faire exiler par son ordre. Dans ce moment, la princesse eût donné tout au monde pour imiter sa grande maîtresse; mais elle ne pouvait. Elle se leva, vint, avec un sourire un peu exagéré, prendre la main de la duchesse et lui dire :

— Allons, Madame, prouvez-moi votre amitié en parlant.

— Eh bien! deux mots sans plus : brûler, dans la cheminée que voilà, tous les papiers réunis par cette vipère de Rassi, et ne jamais lui avouer qu'on les a brûlés.

Elle ajouta tout bas, et d'un air familier, à l'oreille de la princesse :

— Rassi peut être Richelieu !

— Mais, diable ! ces papiers me coûtent plus de quatre-vingt mille francs ! s'écria le prince fâché.

— Mon prince, répliqua la duchesse avec énergie, voilà ce qu'il en coûte d'employer des scélérats de basse naissance. Plût à Dieu que vous pussiez perdre un million, et ne jamais prêter créance aux bas coquins qui ont empêché votre père de dormir pendant les six dernières années de son règne.

Le mot *basse naissance* avait plu extrêmement à la princesse qui trouvait que le comte et son amie avaient une estime trop exclusive pour l'esprit, toujours un peu cousin germain du jacobinisme.

Durant le court moment de profond silence, rempli par les réflexions de la princesse, l'horloge du château sonna trois heures. La princesse se leva, fit une profonde révérence à son fils, et lui dit : — Ma santé ne me permet pas de prolonger davantage la discussion. Jamais de ministre de *basse naissance* ; vous ne m'écarterez pas de l'idée que votre Rassi vous a volé la moitié de l'argent qu'il vous a fait dépenser en espionnage. La princesse prit deux bougies dans les flambeaux et les plaça dans la cheminée, de façon à ne pas les éteindre ; puis, s'approchant de son fils, elle ajouta : — La fable de la Fontaine l'emporte, dans mon esprit sur le juste désir de venger un époux. Votre Altesse veut-elle nous permettre de brûler *ces écritures* ? Le prince restait immobile.

— Sa physionomie est vraiment stupide, se dit la duchesse ; le comte a raison : le feu prince ne nous eût pas fait veiller jusqu'à trois heures du matin, avant de prendre un parti.

La princesse, toujours debout, ajouta :

— Ce petit procureur serait bien fier, s'il savait que ses papiers remplis de mensonges, et arrangés pour procurer son avancement, ont fait passer la nuit aux deux plus grands personnages de l'État.

Le prince se jeta sur un des portefeuilles comme un furieux, en vida le contenu dans la cheminée. La masse des papiers fut le point d'éteindre les deux bougies ; l'appartement se remplit de fumée. La princesse vit dans les yeux de son fils qu'il était tenté de saisir une carafe et de sauver ces papiers, qui lui coûtaient quatre-vingt mille francs.

— Ouvrez donc la fenêtre! cria-t-elle à la duchesse avec humeur. La duchesse se hâta d'obéir; aussitôt tous les papiers s'enflammèrent à la fois; il se fit un grand bruit dans la cheminée et bientôt fut évident qu'elle avait pris feu.

Le prince avait l'âme petite pour toutes les choses d'argent; il vit son palais en flammes, et toutes les richesses qu'il connaît détruites, il courut à la fenêtre et appela la garde d'une voix toute changée. Les soldats en tumulte étant accourus dans la cour à la voix du prince, il revint près de la cheminée qui attirait l'air de la fenêtre ouverte avec un bruit réellement effrayant; il s'impatenta, jura, fit deux ou trois tours dans le cabinet comme un homme hors de lui, et, enfin, sortit en courant.

La princesse et sa grande maîtresse restèrent debout, l'une vis-à-vis de l'autre, et gardant un profond silence.

— La colère va-t-elle recommencer? se dit la duchesse, ma foi, mon procès est gagné. Et elle se disposait à être fort impertinente dans ses répliques, quand une pensée l'illumina; elle vit le second portefeuille intact. Non, mon procès n'est gagné qu'à moitié! Elle dit à la princesse, d'un air assez froid :

— Madame m'ordonne-t-elle de brûler le reste de ces papiers?

— Et où les brûlerez-vous? dit la princesse avec humeur.

— Dans la cheminée du salon; en les y jetant l'un après l'autre, il n'y a pas de danger.

La duchesse plaça sous son bras le portefeuille regorgeant de papiers, prit une bougie et passa dans le salon voisin. Elle prit le temps de voir que ce portefeuille était celui des dispositions, et dans son châle cinq ou six liasses de papiers, brûla le reste avec beaucoup de soin, puis disparut sans prendre congé de la princesse.

— Voici une bonne impertinence, se dit-elle en riant; mais elle va être châtiée, par ses affectations de veuve inconsolable, me faire perdre la tête sur un échafaud.

En entendant le bruit de la voiture de la duchesse, la princesse fut outrée de colère contre sa grande maîtresse.

Malgré l'heure indue, la duchesse fit appeler le comte; il était allé voir le feu du château, mais parut bientôt avec la nouvelle que tout était fini. — Ce petit prince a réellement montré beaucoup de courage, et je lui en ai fait mon compliment avec effusion.

— Examinez bien vite ces dispositions, et brûlons-les au plus

Le comte lut, et pâlit.

— Ma foi, ils arrivaient bien près de la vérité; cette procédure est fort adroitement faite, ils sont tout à fait sur les traces de Ferrante Palla; et, s'il parle, nous avons un rôle difficile.

— Mais il ne parlera pas, s'écria la duchesse; c'est un homme d'honneur celui-là : brûlons, brûlons.

— Pas encore. Permettez-moi de prendre les noms de douze ou quinze témoins dangereux, et que je me permettrai de faire enlever, si jamais le Rassi veut recommencer.

— Je rappellerai à Votre Excellence que le prince a donné sa parole de ne rien dire à son ministre de la justice de notre expédition nocturne.

— Par pusillanimité, et de peur d'une scène, il la tiendra.

— Maintenant, mon ami, voici une nuit qui avance beaucoup notre mariage; je n'aurais pas voulu vous apporter en dot un procès criminel, et encore pour un péché que me fit commettre mon intérêt pour un autre.

Le comte était amoureux; il lui prit la main et s'exclama; avait les larmes aux yeux.

— Avant de partir, donnez-moi des conseils sur la conduite que je dois tenir avec la princesse; je suis excédée de fatigue, j'ai joué une heure la comédie sur le théâtre, et cinq heures dans mon cabinet.

— Vous vous êtes assez vengée des propos aigrelets de la princesse, qui n'étaient que de la faiblesse, par l'impertinence de votre sortie. Reprenez demain avec elle sur le ton que vous aviez ce matin; le Rassi n'est pas encore en prison ou exilé, nous n'avons pas encore déchiré la sentence de Fabrice.

Vous demandiez à la princesse de prendre une décision, ce qui donne toujours de l'humeur aux princes et mêmes aux premiers ministres; enfin vous êtes sa grande maîtresse, c'est-à-dire sa petite servante. Par un retour qui est inmanquable chez les gens faibles, dans trois jours le Rassi sera plus en faveur que jamais; il va chercher à faire pendre quelqu'un : tant qu'il n'a pas accompli sa promesse au prince, il n'est sûr de rien.

Il y a eu un homme blessé à l'incendie de cette nuit; c'est un tailleur, qui a ma foi montré une intrépidité extraordinaire. Demain je vais engager le prince à s'appuyer sur mon bras, et à venir avec moi faire une visite au tailleur; je serai armé jusqu'aux dents, et j'aurai l'œil au guet; d'ailleurs ce jeune prince n'est point

ore haï. Moi, je veux l'accoutumer à se promener dans les rues, c'est un tour que je joue au Rassi, qui certainement va me succéder, et ne pourra plus permettre de telles imprudences. En revenant de chez le tailleur, je ferai passer le prince devant la statue et son père; il remarquera les coups de pierre qui ont cassé le juon à la romaine dont le nigaud de statuaire l'a affublé; et enfin, le prince aura bien peu d'esprit si de lui-même il ne fait pas cette réflexion : Voilà ce qu'on gagne à faire pendre des jacobins. A quoi répliquerai : Il faut en pendre dix mille ou pas un : la Saint-Barthélemy a détruit les protestants en France.

Demain, chère amie, avant ma promenade, faites-vous annoncer chez le prince, et dites-lui : Hier soir, j'ai fait auprès de vous, en votre service de ministre, je vous ai donné des conseils, et, par vos conseils, j'ai encouru le déplaisir de la princesse; il faut que vous me les payiez. Il s'attendra à une demande d'argent, et froncera le sourcil; vous le laisserez plongé dans cette idée malheureuse le plus long-temps que vous pourrez; puis vous direz : Je prie Votre Excellence d'ordonner que Fabrice soit jugé *contradictoirement* (ce qui veut dire lui présent) par les douze juges les plus respectés de vos États. Et, sans perdre de temps, vous lui présenterez à signer cette petite ordonnance écrite de votre belle main, et que je vais vous en faire dicter; je vais mettre, bien entendu, la clause que la précédente sentence est annulée. A cela il n'y a qu'une objection; mais, vous menez l'affaire chaudement, elle ne viendra pas à l'esprit du prince. Il peut vous dire : Il faut que Fabrice se constitue prisonnier à la citadelle. A quoi vous répondrez : Il se constituera prisonnier à la prison de la ville (vous savez que j'y suis le maître, tous les soirs, votre neveu viendra vous voir). Si le prince vous répond : Non, sa fuite a écorné l'honneur de ma citadelle et je ne puis le pardonner, vous répondrez à votre tour : Non, car là il serait à la disposition de mon ennemi Rassi; et, par une de ces phrases de femme que vous savez si bien lancer, vous lui ferez entendre que, pour fléchir Rassi, vous pourrez bien lui raconter l'*auto-da-fé* de cette nuit; s'il insiste, vous annoncerez que vous allez passer quinze jours à votre château de Sacca.

Vous allez faire appeler Fabrice, et le consulter sur cette démarche qui peut le conduire en prison. Pour tout prévoir, si, pendant qu'il est sous les verrous, Rassi trop impatient me fait presser, Fabrice peut courir des dangers. Mais la chose est

peu probable; vous savez que j'ai fait venir un cuisinier français qui est le plus gai des hommes, et qui fait des calembours; or, calembour est incompatible avec l'assassinat. J'ai déjà dit à notre Fabrice que j'ai retrouvé tous les témoins de son action belle et courageuse; ce fut évidemment ce Giletti qui voulut l'assassiner. Je ne vous ai pas parlé de ces témoins, parce que je voulais vous faire une surprise, mais ce plan a manqué; le prince n'a pas voulu signer. J'ai dit à notre Fabrice que certainement, je lui procurerai une grande place ecclésiastique; mais j'aurai bien de la peine si ses ennemis peuvent objecter en cour de Rome une accusation d'assassinat.

Sentez-vous, Madame, que, s'il n'est pas jugé de la façon la plus solennelle, toute sa vie le nom de Giletti sera désagréable pour lui? Il y aurait une grande pusillanimité à ne pas se faire juger, quand on est sûr d'être innocent. D'ailleurs, fût-il coupable, je le ferais acquitter. Quand je lui ai parlé, le bouillant jeune homme ne m'a pas laissé achever, il a pris l'almanach officiel, et nous avons choisi ensemble les douze juges les plus intelligents et les plus savants; la liste faite, nous avons effacé ses noms, que nous avons remplacés par six jurisconsultes, mes ennemis personnels, et, comme nous n'avons pu trouver que deux ennemis, nous y avons suppléé par quatre coquins dévoués à Rassi.

Cette proposition du comte inquiéta mortellement la duchesse; et non sans cause; enfin, elle se rendit à la raison, et sous la dictée du ministre, écrivit l'ordonnance qui nommait les juges.

Le comte ne la quitta qu'à six heures du matin; elle essaya de dormir, mais en vain. A neuf heures, elle déjeuna avec Fabrice; qu'elle trouva brûlant d'envie d'être jugé; à dix heures, elle était chez la princesse, qui n'était point visible; à onze heures, elle vit le prince, qui tenait son lever, et qui signa l'ordonnance sans la moindre objection. La duchesse envoya l'ordonnance au comte et se mit au lit.

Il serait peut-être plaisant de raconter la fureur de Rassi quand le comte l'obligea à contre-signer, en présence du prince; l'ordonnance signée le matin par celui-ci; mais les événements nous pressent.

Le comte discuta le mérite de chaque juge, et offrit de changer les noms. Mais le lecteur est peut-être un peu las de tous ces détails de procédure non moins que de toutes ces intrigues

our. De tout ceci, on peut tirer cette morale, que l'homme qui s'approche de la cour compromet son bonheur, s'il est heureux, et, dans tous les cas, fait dépendre son avenir des intrigues d'une femme de chambre.

D'un autre côté en Amérique, dans la république, il faut s'employer toute la journée à faire une cour sérieuse aux boutiquiers de la rue, et devenir aussi bête qu'eux; et là, pas d'Opéra.

La duchesse, à son lever du soir, eut un moment de vive inquiétude : on ne trouvait plus Fabrice; enfin, vers minuit, au spectacle de la cour, elle reçut une lettre de lui. Au lieu de se constituer prisonnier à *la prison de la ville*, où le comte était le maître, il était allé reprendre son ancienne chambre à la citadelle, et se fit heureux d'habiter à quelques pas de Clélia.

Ce fut un événement d'une immense conséquence : en ce lieu Fabrice était exposé au poison plus que jamais. Cette folie mit la duchesse au désespoir; elle en pardonna la cause, un fol amour pour Clélia, parce que décidément dans quelques jours elle allait épouser le riche marquis Crescenzi. Cette folie rendit à Fabrice toute l'influence qu'il avait eue jadis sur l'âme de la duchesse.

C'est ce maudit papier que je suis allée faire signer qui lui donnera la mort! Que ces hommes sont fous avec leurs idées d'honneur! Comme s'il fallait songer à l'honneur dans les gouvernements absolus, dans les pays où un Rassi est ministre de justice! Il fallait bel et bien accepter la grâce, que le prince avait signée tout aussi facilement que la convocation de ce tribunal extraordinaire. Qu'importe, après tout, qu'un homme de la naissance de Fabrice soit plus ou moins accusé d'avoir tué lui-même, et l'épée au poing, un histrion tel que Giletti!

A peine le billet de Fabrice reçu, la duchesse courut chez le prince, qu'elle trouva tout pâle.

— Grand Dieu! chère amie, j'ai la main malheureuse avec cet billet, et vous allez encore m'en vouloir. Je puis vous prouver que j'ai fait venir hier soir le geôlier de la prison de la ville; tous les jours votre neveu serait venu prendre du thé chez vous. Ce n'est pas il y a d'affreux, c'est qu'il est impossible à vous et à moi de parler au prince que l'on craint le poison, et le poison administré par Rassi; ce soupçon lui semblerait le comble de l'immoralité. Toutefois, si vous l'exigez, je suis prêt à monter au palais; mais je suis sûr de la réponse. Je vais vous dire plus; je vous offre un

moyen que je n'emploierais pas pour moi. Depuis que j'ai le pouvoir en ce pays, je n'ai pas fait périr un seul homme, et vous savez que je suis tellement nigaud de ce côté-là, que quelquefois à la chute du jour, je pense encore à ces deux espions que je fusillai un peu légèrement en Espagne. Eh bien, voulez-vous que je vous défasse de Rassi? Le danger qu'il fait courir à Fabrice est sans bornes; il tient là un moyen sûr de me faire de guerpir.

Cette proposition plut extrêmement à la duchesse, mais elle l'adopta pas.

— Je ne veux pas, dit-elle au comte, que, dans notre retraitsous ce beau ciel de Naples, vous ayez des idées noires le soir.

— Mais, chère amie, il me semble que nous n'avons que des choix des idées noires. Que devenez-vous, que deviens-je moi-même, si Fabrice est emporté par une maladie?

La discussion reprit de plus belle sur cette idée, et la duchesse la termina par cette phrase :

— Rassi doit la vie à ce que je vous aime mieux que Fabrice non, je ne veux pas empoisonner toutes les soirées de la vieillesse que nous allons passer ensemble.

La duchesse courut à la forteresse; le général Fabio Conti enchanté d'avoir à lui opposer le texte formel des lois militaires, personne ne peut pénétrer dans une prison d'État sans un ordre signé du prince.

— Mais le marquis de Crescenzi et ses musiciens viennent chaque jour à la citadelle!

— C'est que j'ai obtenu pour eux un ordre du prince.

La pauvre duchesse ne connaissait pas tous ses malheurs. Le général Fabio Conti s'était regardé comme personnellement honoré par la fuite de Fabrice : lorsqu'il le vit arriver à la citadelle, il n'eût pas dû le recevoir, car il n'avait aucun ordre pour cela. Mais, se dit-il, c'est le ciel qui me l'envoie pour réparer mon honneur et me sauver du ridicule qui flétrirait ma carrière militaire. Il s'agit de ne pas manquer l'occasion : sans doute on l'acquittera, et je n'ai que peu de jours pour me venger.

## XXV

L'arrivée de notre héros mit Clélia au désespoir : la pauvre fille pieuse et sincère avec elle-même, ne pouvait se dissimuler

aurait jamais de bonheur pour elle loin de Fabrice; mais elle avait fait vœu à la Madone, lors du demi-empoisonnement de son père, de faire à celui-ci le sacrifice d'épouser le marquis Crespi. Elle avait fait le vœu de ne jamais voir Fabrice, et déjà elle était en proie aux remords les plus affreux pour l'aveu auquel elle avait été entraînée dans la lettre qu'elle avait écrite à Fabrice au milieu de sa fuite. Comment peindre ce qui se passa dans ce triste cœur, lorsque, occupée mélancoliquement à voir voltiger ses oiseaux, et levant les yeux par habitude et avec tendresse vers la fenêtre de laquelle autrefois Fabrice la regardait, elle l'y vit de nouveau qui la saluait avec un tendre respect.

Elle crut à une vision que le ciel permettait pour la punir; puis la réalité apparut à sa raison. Ils l'ont repris, se dit-elle, le bonheur est perdu! Elle se rappelait les propos tenus dans la forteresse lors de la fuite; les derniers des geôliers s'estimaient mortellement offensés. Clélia regarda Fabrice, et malgré elle ce regard peignit tout entier la passion qui la mettait au désespoir.

— Ne croyez-vous, semblait-elle dire à Fabrice, que je trouverai le bonheur dans ce palais somptueux qu'on prépare pour moi? Mon père me répète à satiété que vous êtes aussi pauvre que moi; mais, grand Dieu! avec quel bonheur je partagerais cette pauvreté! Mais, hélas! nous ne devons jamais nous revoir!

Clélia n'eut pas la force d'employer les alphabets : en regardant Fabrice elle se trouva mal et tomba sur une chaise à côté de la fenêtre. Sa figure reposait sur l'appui de cette fenêtre; et, comme elle avait voulu le voir jusqu'au dernier moment, son visage était tourné vers Fabrice, qui pouvait l'apercevoir en entier. Lorsque après quelques instants elle rouvrit les yeux, son premier regard fut pour Fabrice : elle vit des larmes dans ses yeux, et ces larmes étaient l'effet de l'extrême bonheur; il voyait l'absence ne l'avait point fait oublier. Les deux pauvres gens restèrent quelque temps comme enchantés dans la contemplation l'un de l'autre. Fabrice osa chanter, comme s'il s'accompagnait de la guitare, quelques mots improvisés et qui disaient : *pour vous revoir que je suis revenu en prison; on va me relâcher*.

Ces mots semblèrent réveiller toute la vertu de Clélia : elle se leva rapidement, se cacha les yeux; et, par les gestes les plus éloquentes, elle chercha à lui exprimer qu'elle ne devait jamais le revoir; elle avait promis à la Madone, et venait de le regarder par oubli. Fa-

brice osant encore exprimer son amour, Clélia s'enfuit indignée et se jurant à elle-même que jamais elle ne le reverrait, car tels étaient les termes précis de son vœu à la Madone. *Mes yeux ne reverront jamais.* Elle les avait inscrits dans un petit papier que son oncle Cesare lui avait permis de brûler sur l'autel au moment de l'offrande, tandis qu'il disait la messe.

Mais, malgré tous les serments, la présence de Fabrice dans la tour Farnèse avait rendu à Clélia toutes ses anciennes habitudes d'agir. Elle passait ordinairement toutes ses journées seule, dans sa chambre. A peine remise du trouble imprévu où l'avait jeté la vue de Fabrice, elle se mit à parcourir le palais, et, pour apprendre à dire, à renouveler connaissance avec tous ses amis subalternes. Une vieille femme très bavarde, employée à la cuisine, lui dit d'un air de mystère : Cette fois-ci, le seigneur Fabrice ne sortira pas de la citadelle.

— Il ne commettra plus la faute de passer par-dessus les murs, dit Clélia ; mais il sortira par la porte s'il est acquitté.

— Je dis et je puis dire à Votre Excellence qu'il ne sortira pas des pieds les premiers de la citadelle.

Clélia pâlit extrêmement, ce qui fut remarqué de la vieille femme et arrêta tout court son éloquence. Elle se dit qu'elle avait commis une imprudence en parlant ainsi devant la fille du gouverneur, dont le devoir allait être de dire à tout le monde que Fabrice était mort de maladie. En remontant chez elle, Clélia consulta le médecin de la prison, sorte d'honnête homme timide qui lui dit d'un air tout effaré que Fabrice était bien malade. Elle pouvait à peine se soutenir ; elle chercha partout son oncle, le général don Cesare, et enfin elle le trouva à la chapelle, où il était avec ferveur : il avait la figure renversée. Le dîner sonna. A table, il n'y eut pas une parole d'échangée entre les deux frères ; mais, le lendemain, vers la fin du repas, le général adressa quelques mots aigres à son frère. Celui-ci regarda les domestiques, qui sortirent.

— Mon général, dit don Cesare au gouverneur, j'ai l'honneur de vous prévenir que je vais quitter la citadelle : je donne ma démission.

— Bravo ! bravissimo ! pour me rendre suspect !... Et la raison s'il vous plaît !

— Ma conscience.

— Allez, vous n'êtes qu'un calotin ! vous ne connaissez rien de l'honneur.

Fabrice est mort, se dit Clélia; on l'a empoisonné à dîner, ou est pour demain. Elle courut à la volière, résolue de chanter en l'accompagnant avec le piano. Je me confesserai, se dit-elle, et on me pardonnera d'avoir violé mon vœu pour sauver la vie d'un homme. Quelle ne fut pas sa consternation lorsque, arrivée à la volière, elle vit que les abat-jour venaient d'être remplacés par des planches attachées aux barreaux de fer! Éperdue, elle essaya de donner un avis au prisonnier par quelques mots plutôt chuchotés que chantés. Il n'y eut de réponse d'aucune sorte : un silence de mort régnait déjà dans la tour Fernèse. Tout est consommé, dit-elle. Elle descendit hors d'elle-même, puis remonta afin de munir du peu d'argent qu'elle avait et de petites boucles d'oreilles en diamants; elle prit aussi, en passant, le pain qui restait à dîner, et qui avait été placé dans un buffet. S'il vit encore, mon devoir est de le sauver. Elle s'avança d'un air hautain vers la petite porte de la tour; cette porte était ouverte, et l'on venait seulement de placer huit soldats dans la pièce à colonnes du rez-de-sous-sousée. Elle regarda hardiment ces soldats; Clélia comptait resserrer la parole au sergent qui devait les commander : cet homme était absent. Clélia s'élança sur le petit escalier de fer qui tournait en spirale autour d'une colonne; les soldats la regardèrent d'un air fort ébahi, mais, apparemment à cause de son voile de dentelle et de son chapeau, n'osèrent rien lui dire. Au premier étage il n'y avait personne; mais, en arrivant au second, l'entrée du corridor qui, si le lecteur s'en souvient, était fermée par trois portes en barreaux de fer et conduisait à la chambre de Fabrice, elle trouva un guichetier à elle inconnu, et qui lui dit un air effaré :

— Il n'a pas encore dîné.

— Je le sais bien, dit Clélia avec hauteur. Cet homme n'osera crêper. Vingt pas plus loin, Clélia trouva assis sur la première des six marches en bois qui conduisaient à la chambre de Fabrice un autre guichetier fort âgé et fort rouge qui lui dit résolument :

— Mademoiselle, avez-vous un ordre du gouverneur?

— Est-ce que vous ne me connaissez pas?

Clélia, en ce moment, était animée d'une force surnaturelle, elle était hors d'elle-même. Je vais sauver mon mari, se disait-elle. Pendant que le vieux guichetier s'écriait : Mais mon devoir ne permet pas... Clélia montait rapidement les six marches; elle

se précipita contre la porte : une clef énorme était dans la serrure ; elle eut besoin de toutes ses forces pour la faire tourner. A ce moment, le vieux guichetier à demi ivre saisissait le bas de sa robe ; elle entra vivement dans la chambre referma la porte en déchirant sa robe, et, comme le guichetier la poussait pour entrer après elle, elle ferma avec un verrou qui se trouvait sous sa main. Elle regarda dans la chambre et vit Fabrice assis devant une fort petite table où était son dîner. Elle se précipita sur la table, la renversa ; et, saisissant le bras de Fabrice, lui dit :

— As-tu mangé ?

Ce tutoiement ravit Fabrice. Dans son trouble, Clélia oublia pour la première fois la retenue féminine, et laissait voir son amour.

Fabrice allait commencer ce fatal repas ; il la prit dans ses bras et la couvrit de baisers. Ce dîner était empoisonné, pensa-t-il : je lui dis que je n'y ai pas touché, la religion reprend ses droits et Clélia s'enfuit. Si elle me regarde au contraire comme un mourant, j'obtiens d'elle qu'elle ne me quitte point. Elle désire trouver un moyen de rompre son exécration mariage, le hasard nous le présente : les geôliers vont s'assembler, ils enfonceront la porte, et voici une esclandre telle, que peut-être le marquis Crencenzi en sera effrayé, et le mariage rompu.

Pendant l'instant de silence occupé par ces réflexions, Fabrice sentit que déjà Clélia cherchait à se dégager de ses embrassements.

— Je ne sens point encore de douleurs, lui dit-il ; mais bientôt elles me renverseront à tes pieds ; aide-moi à mourir.

— O mon unique ami ! lui dit-elle, je mourrai avec toi. Elle serrait dans ses bras comme par un mouvement convulsif.

Elle était si belle, à demi vêtue et dans cet état d'extrême passion, que Fabrice ne put résister à un mouvement presque involontaire. Aucune résistance ne fut opposée.

Dans l'enthousiasme de passion et de générosité qui suit le bonheur extrême, il lui dit étourdiment :

— Il ne faut pas qu'un indigne mensonge vienne souiller les premiers instants de notre bonheur : sans ton courage je ne serais plus qu'un cadavre ou je me débattrais contre d'atroces douleurs ; mais j'allais commencer à dîner lorsque tu es entrée, et je n'ai point touché à ces plats.

Fabrice s'étendait sur ces images atroces pour conjurer l'in-

nation qu'il lisait déjà dans les yeux de Clélia. Elle le regarda quelques instants, combattue par deux sentiments violents et opposés, puis elle se jeta dans ses bras. On entendit un grand bruit dans le corridor, on ouvrait et on fermait avec violence les trois portes de fer, on parlait en criant.

— Ah! si j'avais des armes! s'écria Fabrice; on me les a fait prendre pour me permettre d'entrer. Sans doute ils viennent pour t'achever. Adieu, ma Clélia, je bénis ma mort puisqu'elle a été l'occasion de mon bonheur. Clélia l'embrassa et lui donna un petit poignard à manche d'ivoire, dont la lame n'était guère plus longue que celle d'un canif.

— Ne te laisse pas tuer, lui dit-elle, et défends-toi jusqu'au dernier moment; si mon oncle l'abbé entend le bruit, il a du courage et de la vertu, il te sauvera; je vais leur parler. En disant ces mots elle se précipita vers la porte.

— Si tu n'es pas tué, dit-elle avec exaltation, en tenant le verrou de la porte, et tournant la tête de son côté, laisse-toi mourir de faim plutôt que de toucher à quoi que ce soit. Porte ce pain toujours sur toi. Le bruit s'approchait, Fabrice la saisit à bras le corps, prit sa place auprès de la porte, et ouvrant cette porte avec fureur, il se précipita sur l'escalier de bois de six marches. Il avait à la main le petit poignard à manche d'ivoire, et fut sur le point d'en percer le gilet du général Fontana, aide de camp du prince, qui recula bien vite, en s'écriant tout effrayé : — Mais je viens vous sauver, Monsieur del Dongo.

Fabrice remonta les six marches, dit dans la chambre : *Fontana vient me sauver*; puis, revenant près du général sur les marches de bois, s'expliqua froidement avec lui. Il le pria fort longuement de lui pardonner un mouvement de colère. On voulait l'empoisonner; ce dîner qui est là devant moi, est empoisonné; j'ai eu l'esprit de ne pas y toucher, mais je vous avouerai que ce procédé m'a choqué. En vous entendant monter, j'ai cru qu'on venait m'achever à coups de dague... Monsieur le général, je vous supplie d'ordonner que personne n'entre dans ma chambre : on m'a apporté le poison, et notre bon prince doit tout savoir.

Le général, fort pâle et tout interdit, transmit les ordres indiqués par Fabrice aux geôliers d'élite qui le suivaient : ces gens, effrayés et penauds de voir le poison découvert, se hâtèrent de descendre; ils prenaient les devants, en apparence, pour ne pas arrêter le prince sur l'escalier si étroit l'aide de camp du prince, et en effet pour

se sauver et disparaître. Au grand étonnement du général Fontana, Fabrice s'arrêta un gros quart d'heure au petit escalier de fer autour de la colonne du rez-de-chaussée; il voulait donner le temps à Clélia de se cacher au premier étage.

C'était la duchesse qui, après plusieurs démarches folles, était parvenue à faire envoyer le général Fontana à la citadelle; elle réussit par hasard. En quittant le comte Mosca aussi alarmé qu'elle, elle avait couru au palais. La princesse, qui avait une répugnance marquée pour l'énergie, qui lui semblait vulgaire, ne crut folle, et ne parut pas du tout disposée à tenter en sa faveur quelque démarche insolite. La duchesse, hors d'elle-même, pleurait à chaudes larmes, elle ne savait que répéter à chaque instant :

— Mais, Madame, dans un quart d'heure Fabrice sera mort par le poison.

En voyant le sang-froid parfait de la princesse, la duchesse devint folle de douleur. Elle ne fit point cette réflexion morale qui n'eût pas échappé à une femme élevée dans une de ces religions du Nord qui admettent l'examen personnel : j'ai employé le poison la première, et je péris par le poison. En Italie, ces sortes de réflexions, dans les moments passionnés, paraissent de l'esprit fort plat, comme ferait à Paris un calembour en pareille circonstance.

La duchesse, au désespoir, hasarda d'aller dans le salon où tenait le marquis Crescenzi, de service ce jour-là. Au retour de la duchesse à Parme, il l'avait remerciée avec effusion de la place de chevalier d'honneur à laquelle, sans elle, il n'eût jamais pu prétendre. Les protestations de dévouement sans bornes n'avaient pas manqué de sa part. La duchesse l'aborda par ces mots :

— Rassi va faire empoisonner Fabrice, qui est à la citadelle. Prenez dans votre poche du chocolat et une bouteille d'eau que je vais vous donner. Montez à la citadelle, et donnez-moi la vie en disant au général Fabio Conti que vous rompez avec sa fille s'il vous permet pas de remettre vous-même à Fabrice cette eau et ce chocolat.

Le marquis pâlit, et sa physionomie, loin d'être animée par ces mots, peignit l'embarras le plus plat; il ne pouvait croire à un crime si épouvantable dans une ville aussi morale que Parme où régnait un si grand prince, etc.; et encore, ces platitudes il les disait lentement. En un mot, la duchesse trouva un hom-

mêta, mais faible au possible et ne pouvant se déterminer à ir. Après vingt phrases semblables interrompues par les cris d'impatience de M<sup>me</sup> Sanseverina, il tomba sur une idée excellente : serment qu'il avait prêté comme chevalier d'honneur lui dédaignait de se mêler de manœuvres contre le gouvernement.

Qui pourrait se figurer l'anxiété et le désespoir de la duchesse, sentait que le temps volait ?

— Mais, du moins, voyez le gouverneur ; dites-lui que je pourrai jusqu'aux enfers les assassins de Fabrice !...

Le désespoir augmentait l'éloquence naturelle de la duchesse, mais tout ce feu ne faisait qu'effrayer davantage le marquis et redoubler son irrésolution ; au bout d'une heure, il était moins disposé à agir qu'au premier moment.

Cette femme malheureuse, parvenue aux dernières limites du désespoir, et sentant bien que le gouverneur ne refuserait rien à son gendre aussi riche, alla jusqu'à se jeter à ses genoux ; alors la tranquillité du marquis Crescenzi sembla augmenter encore ; même, à la vue de ce spectacle étrange, craignit d'être commis sans le savoir ; mais il arriva une chose singulière : le marquis, bon homme au fond, fut touché des larmes et de la position, à ses pieds, d'une femme aussi belle et surtout aussi puissante.

Moi-même, si noble et si riche, se dit-il, peut-être un jour je me jeterai aux genoux de quelque républicain ! Le marquis se mit à réfléchir, et enfin il fut convenu que la duchesse, en sa qualité de grande maîtresse, le présenterait à la princesse, qui lui donnerait la permission de remettre à Fabrice un petit panier dont il devrait ignorer le contenu.

La veille au soir, avant que la duchesse sût la folie faite par Fabrice d'aller à la citadelle, on avait joué à la cour une comédie *l'arte*, et le prince, qui se réservait toujours les rôles d'amoureux à jouer avec la duchesse, avait été tellement passionné en lui parlant de sa tendresse, qu'il eût été ridicule, si, en Italie, un amoureux passionné ou un prince pouvait jamais l'être.

Le prince, fort timide, mais toujours prenant fort au sérieux les choses d'amour, rencontra dans l'un des corridors du château la duchesse qui entraînait le marquis Crescenzi, tout troublé, chez la princesse. Il fut tellement surpris et ébloui par la beauté pleine de jeunesse que le désespoir donnait à la grande maîtresse, que, pour la première fois de sa vie, il eut du caractère. D'un geste

plus qu'impérieux il renvoya le marquis, et se mit à faire une déclaration d'amour dans toutes les règles à la duchesse. Le prince l'avait sans doute arrangée longtemps à l'avance, car il y avait des choses assez raisonnables.

— Puisque les convenances de mon rang me défendent de donner le suprême bonheur de vous épouser, je vous jurerai sur la sainte hostie consacrée de ne jamais me marier sans votre permission par écrit. Je sens bien, ajouta-t-il, que je vous fais perdre la main d'un premier ministre d'esprit et fort aimable; mais en il a cinquante-six ans, et moi je n'en ai pas encore vingt-deux. Je ne croirais vous faire injure et mériter vos refus si je vous parlais des avantages étrangers à l'amour; mais tout ce qui tient à l'honneur dans ma cour parle avec admiration de la preuve d'amour que le comte vous donne, en vous faisant le dépositaire de tout ce qui lui appartient. Je serai trop heureux de l'imiter en ce point. Vous ferez un meilleur usage de ma fortune que moi-même, et vous aurez l'entière disposition de la somme annuelle que mes ministres remettent à l'intendant général de ma couronne; de façon que ce sera vous, Madame la duchesse, qui déciderez des sommes que je pourrai dépenser chaque mois. La duchesse trouvait tous ces détails bien longs; les dangers de Fabrice lui perçaient le cœur.

— Mais vous ne savez donc pas, mon prince, s'écria-t-elle, qu'à ce moment on empoisonne Fabrice dans votre citadelle! Sauvons-le! je crois tout.

L'arrangement de cette phrase était d'une maladresse complète. Au seul mot de poison, tout l'abandon, toute la bonne foi que le pauvre prince moral apportait dans cette conversation disparut en un clin d'œil; la duchesse ne s'aperçut de cette maladresse que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier, et son désespoir fut augmenté, chose qu'elle croyait impossible. Si je n'eusse pas parlé de poison, se dit-elle, il m'accordait la liberté de Fabrice... O comte de Fabrice! ajouta-t-elle, il est donc écrit que c'est moi qui dois percer le cœur par mes sottises!

La duchesse eut besoin de beaucoup de temps et de coquetterie pour faire revenir le prince à ses propos d'amour passionné; mais il resta profondément effarouché. C'était son esprit seul qui parlait; son âme avait été glacée par l'idée du poison d'abord, et ensuite par cette autre idée, aussi désobligeante que la première, était terrible: on administre du poison dans mes États, et ce sans me le dire! Rassi veut donc me déshonorer aux yeux

l'Europe! Et Dieu sait ce que je lirai le mois prochain dans les journaux de Paris!

Tout à coup l'âme de ce jeune homme si timide se taisant, son esprit arriva à une idée.

— Chère duchesse! vous savez si je vous suis attaché. Vos idées atroces sur le poison ne sont pas fondées, j'aime à le croire; mais enfin elles me donnent aussi à penser, elles me font presque oublier pour un instant la passion que j'ai pour vous, et qui est la seule que de ma vie j'aie éprouvée. Je sens que je ne suis pas aimable; je ne suis qu'un enfant bien amoureux; mais enfin mettez-moi à l'épreuve.

Le prince s'animait assez en tenant ce langage.

— Sauvez Fabrice, et je crois tout! Sans doute je suis entraînée par les craintes folles d'une âme de mère; mais envoyez à l'instant chercher Fabrice à la citadelle, que je le voie. S'il vit encore, envoyez-le du palais à la prison de la ville, où il restera des mois entiers, si Votre Altesse l'exige, et jusqu'à son jugement.

La duchesse vit avec désespoir que le prince, au lieu d'accorder un mot une chose aussi simple, était devenu sombre; il était fort rouge, il regardait la duchesse, puis baissait les yeux, et ses joues pâlissaient. L'idée de poison, mal à propos mise en avant, lui avait suggéré une idée digne de son père ou de Philippe II; mais il n'osait l'exprimer.

— Tenez, Madame, lui dit-il enfin comme se faisant violence, d'un ton fort peu gracieux, vous me méprisez comme un enfant, de plus comme un être sans grâces : eh bien! je vais vous dire une chose horrible, mais qui m'est suggérée à l'instant par la passion profonde et vraie que j'ai pour vous. Si je croyais le moins du monde au poison, j'aurais déjà agi, mon devoir m'en faisait une loi; mais je ne vois dans votre demande qu'une fantaisie passionnée, et dont peut-être, je vous demande la permission de le dire, je ne vois pas toute la portée. Vous voulez que j'agisse sans consulter mes ministres, moi qui règne depuis trois mois à peine! vous me demandez une grande exception à une façon d'agir ordinaire, et que je crois fort raisonnable, je l'avoue. C'est vous, Madame, qui êtes ici en ce moment le souverain absolu. vous me donnez des espérances pour l'intérêt qui est tout pour moi; mais, dans une heure, lorsque cette imagination de poison, lorsque ce cauchemar aura disparu, ma présence vous deviendra importune, vous me disgraciez, Madame. Eh bien,

il me faut un serment : jurez, Madame, que si Fabrice vous est rendu sain et sauf, j'obtiendrai de vous, d'ici à trois mois, tout ce que mon amour peut désirer de plus heureux ; vous assurerez le bonheur de ma vie entière en mettant à ma disposition une heure de la vôtre, et vous serez toute à moi.

En cet instant, l'horloge du château sonna deux heures. Ah ! il n'est plus temps peut-être, se dit la duchesse.

— Je le jure ! s'écria-t-elle avec des yeux égarés.

Aussitôt le prince devint un autre homme ; il courut à l'extrémité de la galerie où se trouvait le salon des aides de camp.

— Général Fontana, courez à la citadelle ventre à terre, montez aussi vite que possible à la chambre où l'on garde M. del Dongo et amenez-le-moi, il faut que je lui parle dans vingt minutes, et dans quinze s'il est possible.

— Ah ! général, s'écria la duchesse qui avait suivi le prince une minute peut décider de ma vie. Un rapport faux sans doute fait craindre le poison pour Fabrice : criez-lui, dès que vous serez à portée de la voix, de ne pas manger. S'il a touché à son repas faites-le vomir, dites-lui que c'est moi qui le veux, employez la force s'il le faut ; dites-lui que je vous suis de bien près, et croyez-moi votre obligée pour la vie.

— Madame la duchesse, mon cheval est sellé, je passe pour savoir manier un cheval, et je cours ventre à terre, je serai à la citadelle huit minutes avant vous.

— Et moi, Madame la duchesse, s'écria le prince, je vous demande quatre de ces huit minutes.

L'aide de camp avait disparu, c'était un homme qui n'avait pas d'autre mérite que celui de monter à cheval. A peine eut-il refermé la porte, que le jeune prince, qui semblait avoir du caractère, se saisit la main de la duchesse.

— Daignez, Madame, lui dit-il avec passion, venir avec moi à la chapelle. La duchesse, interdite pour la première fois de sa vie le suivit sans mot dire. Le prince et elle parcoururent en courant toute la longueur de la grande galerie du palais, la chapelle se trouvant à l'autre extrémité. Entré dans la chapelle, le prince se mit à genoux, presque autant devant la duchesse que devant l'autel.

— Répétez le serment, dit-il avec passion ; si vous aviez été juste, si cette malheureuse qualité de prince ne m'eût pas nu, vous m'eussiez accordé par pitié pour mon amour ce que vous refusez maintenant parce que vous l'avez juré.

— Si je revois Fabrice non empoisonné, s'il vit encore dans huit ans, si Son Altesse le nomme coadjuteur avec future succession de l'archevêque Landriani, mon honneur, ma dignité de femme, tout par moi sera foulé aux pieds, et je serai à Son Altesse.

— Mais, *chère amie*, dit le prince avec une timide anxiété et une tendresse mélangées et bien plaisantes, je crains quelque menace que je ne comprends pas, et qui pourrait détruire mon bonheur; j'en mourrais. Si l'archevêque m'oppose quelque-une de ces raisons ecclésiastiques qui font durer les affaires des années entières, qu'est-ce que je deviens? Vous voyez que j'agis avec une entière bonne foi; allez-vous être avec moi un petit jésuite?

— Non : de bonne foi, si Fabrice est sauvé, si, de tout votre pouvoir, vous le faites coadjuteur et futur archevêque, je me désolore et je suis à vous.

Votre Altesse s'engage à mettre *approuvé* en marge d'une demande que Monseigneur l'archevêque vous présentera d'ici à huit jours.

— Je vous signe un papier en blanc; régnez sur moi et sur mes intérêts, s'écria le prince rougissant de bonheur et réellement hors de lui. Il exigea un second serment. Il était tellement ému, qu'il oubliait la timidité qui lui était si naturelle, et, dans cette chapelle du palais où ils étaient seuls, il dit à voix basse à la duchesse ces choses qui, dites trois jours auparavant, auraient changé l'opinion qu'elle avait de lui. Mais chez elle le désespoir que lui causait le danger de Fabrice avait fait place à l'horreur de la promesse qu'on lui avait arrachée.

La duchesse était bouleversée de ce qu'elle venait de faire. Si elle ne sentait pas encore toute l'affreuse amertume du mot prononcé, c'est que son attention était occupée à savoir si le général Matana pourrait arriver à temps à la citadelle.

Pour se délivrer des propos follement tendres de cet enfant et interrompre un peu le discours, elle loua un tableau célèbre de Parmesan, qui était au maître-autel de cette chapelle.

— Soyez assez bonne pour me permettre de vous l'envoyer, dit le prince.

— J'accepte, reprit la duchesse; mais souffrez que je coure au-devant de Fabrice.

D'un air égaré elle dit à son cocher de mettre ses chevaux au trot. Elle trouva sur le pont du fossé de la citadelle le général Matana et Fabrice, qui sortaient à pied.

— As-tu mangé?

— Non, par miracle.

La duchesse se jeta au cou de Fabrice, et tomba dans un évanouissement qui dura une heure et donna des craintes d'abord pour sa vie, et ensuite pour sa raison.

Le gouverneur Fabio Conti avait pâli de colère à la vue du général Fontana : il avait apporté de telles lenteurs à obéir à l'ordre du prince, que l'aide de camp, qui supposait que la duchesse allait occuper la place de maîtresse régnante, avait fini par se fâcher. Le gouverneur comptait faire durer la maladie de Fabrice de deux ou trois jours, et voilà, se disait-il, que le général, un homme de la cour, va trouver cet insolent se débattant dans les douleurs comme me vengent de sa fuite.

Fabio Conti, tout pensif, s'arrêta dans le corps du rez-de-chaussée de la tour Farnèse, d'où il se hâta de renvoyer les soldats qui ne voulait pas de témoins à la scène qui se préparait. Cinq minutes après il fut pétrifié d'étonnement en entendant parler Fabrice et le voyant, vif et alerte, faire au général Fontana la description de la prison. Il disparut.

Fabrice se montra un parfait *gentleman* dans son entrevue avec le prince. D'abord il ne voulut point avoir l'air d'un enfant qui s'effraie à propos de rien. Le prince lui demandait avec bonté comment il se trouvait : — Comme un homme, Altesse Sérénissime qui meurt de faim, n'ayant par bonheur ni déjeuné ni dîné. Après avoir eu l'honneur de remercier le prince, il sollicita la permission de voir l'archevêque avant de se rendre à la prison de la ville. Le prince était devenu prodigieusement pâle, lorsque arriva dans sa tête d'enfant l'idée que le poison n'était point tout à fait une chimère de l'imagination de la duchesse. Absorbé dans cette cruelle pensée, il ne répondit pas d'abord à la demande de voir l'archevêque, que Fabrice lui adressait; puis il se crut obligé de réparer sa distraction par beaucoup de grâces.

— Sortez seul, Monsieur, allez dans les rues de ma capitale sans aucune garde. Vers les dix ou onze heures vous vous rendrez en prison, où j'ai l'espoir que vous ne resterez pas longtemps.

Le lendemain de cette grande journée, la plus remarquable de sa vie, le prince se croyait un petit Napoléon; il avait lu que ce grand homme avait été bien traité par plusieurs des jolies femmes de la cour. Une fois Napoléon par les bonnes fortunes, il se rappela qu'il l'avait été devant les balles. Son cœur était encore tout tra-

rté de la fermeté de sa conduite avec la duchesse. La conscience avoir fait quelque chose de difficile en fit un tout autre homme pendant quinze jours ; il devint sensible aux raisonnements généraux ; il eut quelque caractère.

Il débuta ce jour-là par brûler la patente de comte dressée en l'honneur de Rassi, qui était sur son bureau depuis un mois. Il demanda le général Fabio Conti, et demanda au colonel Lange, son successeur, la vérité sur le poison. Lange, brave militaire polonois, fit peur aux géôliers, et dit qu'on avait voulu empoisonner déjeuner de M. del Dongo ; mais il eût fallu mettre dans la conscience un trop grand nombre de personnes. Les mesures furent toutes prises pour le dîner ; et, sans l'arrivée du général Fontana, M. del Dongo était perdu. Le prince fut consterné ; mais, comme il était réellement fort amoureux, ce fut une consolation pour lui de pouvoir se dire : Il se trouve que j'ai réellement sauvé la vie à M. del Dongo, et la duchesse n'osera pas manquer à la parole qu'elle m'a donnée. Il arriva à une autre idée : Mon métier est bien plus difficile que je ne le pensais ; tout le monde convient que la duchesse est infiniment d'esprit, la politique est ici d'accord avec mon cœur. Ce serait divin pour moi qu'elle voulût être mon premier ministre. Ce soir, le prince était tellement irrité des horreurs qu'il avait vues ouvertes, qu'il ne voulut pas se mêler de la comédie.

— Je serais trop heureux, dit-il à la duchesse, si vous vouliez régner sur mes États comme vous réglez sur mon cœur. Pour commencer, je vais vous dire l'emploi de ma journée. Alors il lui raconta tout fort exactement : la brûlure de la patente de comte de Rassi, la nomination de Lange, son rapport sur l'empoisonnement, etc., etc. Je me trouve bien peu d'expérience pour régner. Le comte m'humilie par ses plaisanteries, il plaisante même au hasard ; et, dans le monde, il tient des propos dont vous allez tester la vérité ; il dit que je suis un enfant qu'il mène où il veut. Pour être prince, Madame, on n'en est pas moins homme, ces choses-là fâchent. Afin de donner de l'in vraisemblance aux railleries que peut faire M. Mosca, l'on m'a fait appeler au ministère ce dangereux coquin Rassi, et voilà ce général Conti qui est encore tellement puissant, qu'il n'ose avouer que c'est lui ou le d'Aversani qui l'ont engagé à faire périr votre neveu ; j'ai bonne envie de renvoyer tout simplement par-devant les tribunaux le général Fabio Conti ; les juges verront s'il est coupable de tentative d'empoisonnement.

— Mais, mon prince, avez-vous des juges?

— Comment! dit le prince étonné.

— Vous avez des jurisconsultes savants et qui marchent de la rue d'un air grave; du reste, ils jugeront toujours comme plaira au parti dominant dans votre cour.

Pendant que le jeune prince, scandalisé, prononçait des phrases qui montraient sa candeur bien plus que sa sagacité, la duchesse disait :

— Me convient-il bien de laisser déshonorer Conti? Non, certainement, car alors le mariage de sa fille avec ce plat homme de marquis Crescenzi devient impossible.

Sur ce sujet, il y eut un dialogue infini entre la duchesse et le prince. Le prince fut ébloui d'admiration. En faveur du mariage de Clélia Conti avec le marquis Crescenzi, mais avec cette condition expresse, par lui déclarée avec colère à l'ex-gouverneur, lui fit grâce sur sa tentative d'empoisonnement; mais, par l'ordre de la duchesse, il l'exila jusqu'à l'époque du mariage de sa fille. La duchesse croyait n'aimer plus Fabrice d'amour, mais elle désirait encore passionnément le mariage de Clélia Conti avec le marquis; il y avait là le vague espoir que peu à peu elle verrait disparaître la préoccupation de Fabrice.

Le prince, transporté de bonheur, voulait, ce soir-là, destituer avec scandale le ministre Rassi. La duchesse lui dit en riant :

— Savez-vous un mot de Napoléon? Un homme placé dans un lieu élevé, et que tout le monde regarde, ne doit point se permettre de mouvements violents. Mais ce soir il est trop tard, renvoyez les affaires à demain.

Elle voulait se donner le temps de consulter le comte, auquel elle raconta fort exactement tout le dialogue de la soirée, en supprimant, toutefois, les fréquentes allusions faites par le prince à une promesse qui empoisonnait sa vie. La duchesse se flattait de se rendre tellement nécessaire, qu'elle pourrait obtenir un ajournement indéfini en disant au prince : Si vous avez la barbarie de vouloir me soumettre à cette humiliation, que je ne vous pardonnerais point, le lendemain je quitte vos États.

Consulté par la duchesse sur le sort de Rassi, le comte se mit à traîner un très philosophe. Le général Fabio Conti et lui allèrent voter en Piémont.

Une singulière difficulté s'éleva pour le procès de Fabrice : les jurés voulaient l'acquitter par acclamation, et dès la première séance

Le comte eut besoin d'employer la menace pour que le procès durât au moins huit jours, et que les juges se donnassent la peine d'entendre tous les témoins. Ces gens sont toujours les mêmes, se dit-il.

Le lendemain de son acquittement, Fabrice del Dongo prit en possession de la place de grand vicaire du bon archevêque Lanriani. Le même jour le prince signa les dépêches nécessaires pour obtenir que Fabrice fût nommé coadjuteur avec future succession, et, moins de deux mois après, il fut installé dans cette place.

Tout le monde faisait compliment à la duchesse sur l'air grave et son neveu; le fait est qu'il était au désespoir. Dès le lendemain de sa délivrance, suivie de la destitution et de l'exil du général Labio Conti, et de la haute faveur de la duchesse, Clélia avait pris refuge chez la comtesse Cantarini, sa tante, femme fort riche, fort âgée, et uniquement occupée des soins de sa santé. Clélia eût pu voir Fabrice : mais quelqu'un qui eût connu ses engagements antérieurs, et qui l'eût vue agir maintenant, eût pu penser qu'avec les engers de son amant son amour pour lui avait cessé. Non seulement Fabrice passait le plus souvent qu'il le pouvait déceimment devant le palais Cantarini, mais encore il avait réussi, après des peines infinies, à louer un petit appartement vis-à-vis les fenêtres du premier étage. Une fois, Clélia s'étant mise à la fenêtre à l'étourdie, pour voir passer une procession, se retira à l'instant, et comme frappée de terreur; elle avait aperçu Fabrice, vêtu de noir, comme un ivrier fort pauvre, qui la regardait d'une des fenêtres de ce taudis où il avait des vitres de papier huilé, comme sa chambre à la tour Arnèse. Fabrice eût bien voulu pouvoir se persuader que Clélia fuyait par suite de la disgrâce de son père, que la voix publique tribuait à la duchesse, mais il connaissait trop une autre cause cet éloignement, et rien ne pouvait le distraire de sa mélancolie. Il n'avait été sensible ni à son acquittement, ni à son installation dans de belles fonctions, les premières qu'il eût eues à remplir de sa vie, ni à sa belle position dans le monde, ni enfin à la cour assidue que lui faisaient tous les ecclésiastiques et tous les dévots du diocèse. Le charmant appartement qu'il avait au palais Sanserina ne se trouva plus suffisant. A son extrême plaisir, la duchesse fut obligée de lui céder tout le second étage de son palais et deux beaux salons au premier, lesquels étaient toujours remplis de rsonnages attendant l'instant de faire leur cour au jeune coadjuteur. La clause de future succession avait produit un effet surprenant dans le pays; on faisait maintenant des vertus à Fabrice de

toutes ces qualités fermes de son caractère, qui autrefois scandalisaient si fort les courtisans pauvres et nigauds.

Ce fut une grande leçon de philosophie pour Fabrice que de se trouver parfaitement insensible à tous ces honneurs, et beaucoup plus malheureux dans cet appartement magnifique, avec dix laquais portant sa livrée, qu'il n'avait été dans sa chambre de bois de la tour Farnèse, environné de hideux geôliers, et craignant tous les jours pour sa vie. Sa mère et sa sœur, la duchesse V\*\*\*, qui vinrent à Parme pour le voir dans sa gloire, furent frappées de sa profonde tristesse. La marquise del Dongo, maintenant la moins romanesque des femmes, en fut si profondément alarmée, qu'elle crut qu'à la tour Farnèse on lui avait fait prendre quelque poison lent. Malgré son extrême discrétion, elle crut devoir lui parler de cette tristesse si extraordinaire, et Fabrice ne répondit que par des larmes.

Une foule d'avantages, conséquence de sa brillante position, et qui produisaient chez lui d'autre effet que de lui donner de l'humeur. Son frère, cette âme vaniteuse et gangrenée par le plus vil égoïsme, lui écrivit une lettre de congratulation presque officielle, et à cette lettre était joint un mandat de cinquante mille francs, afin qu'il pût, disait le nouveau marquis, acheter des chevaux et une voiture dignes de son nom. Fabrice envoya cette somme à sa sœur cadette, mal mariée.

Le comte Mosca avait fait faire une belle traduction, en italien de la généalogie de la famille Valserra del Dongo, publiée jadis en latin par l'archevêque de Parme Fabrice. Il la fit imprimer magnifiquement avec le texte latin en regard; les gravures avaient été traduites par de superbes lithographies faites à Paris. La duchesse avait voulu qu'un beau portrait de Fabrice fût placé vis-à-vis celui de l'ancien archevêque. Cette traduction fut publiée comme étant l'ouvrage de Fabrice pendant sa première détention. Mais tout était anéanti chez notre héros, même la vanité si naturelle à l'homme; il ne daigna pas lire une seule page de cet ouvrage qui lui était attribué. Sa position dans le monde lui fit une obligation d'en présenter un exemplaire magnifiquement relié; le prince, qui crut lui devoir un dédommagement pour la mort crue dont il avait été si près, et lui accorda les grandes entrées de chambre, faveur qui donne l'*Excellence*!

(A suivre.)

STENDHAL.

---

# ANTONY

---

## DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois le 3 mai 1831  
au théâtre de la Porte Saint-Martin.

### DISTRIBUTION

ANTONY.....	M. BOCAGE.
ADÈLE D'HERVEY.....	M <sup>me</sup> DORVAL.
JUGÈNE D'HERVILLY, jeune poète.....	MM. CHÉRI.
VIVIER DELAUNAY, médecin.....	ÉDOUARD.
VICOMTESSE DE LACY.....	M <sup>me</sup> ZÉLIE PAUL.
BARON DE MARSANNE, abonné du <i>Constitutionnel</i> .....	MM. MOESSARD.
ÉDÉRIC DE LUSSAN.....	MONVAL.
COLONEL D'HERVEY.....	WALTER.
DAME DE CAMPS.....	M <sup>lle</sup> MÉLANIE.
CLARA, sœur d'Adèle.....	M <sup>mes</sup> CAUMONT.
VICOMTESSE d'une petite auberge aux environs de Stras- bourg.....	SIMON.
PAUL, domestique d'Antony.....	MM. HÉRET.
PAUL, domestique chez M. d'Hervey.....	LAISNÉ.
DOMESTIQUE de la vicomtesse de Lacy.....	BOUQUET.
FEMME DE CHAMBRE d'Adèle.....	M <sup>me</sup> AUBÉ.

---

## ACTE PREMIER

Un salon du faubourg Saint-Honoré.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ADÈLE, CLARA, LA VICOMTESSE DE LACY, *debout et prenant  
congé de ces dames,*

LA VICOMTESSE, à Adèle. — Adieu, chère amie! soignez bien  
votre belle santé; nous avons besoin de vous cet hiver, et, pour  
cela, il faut être fraîche et gaie, entendez-vous?

ADÈLE. — Soyez tranquille, je ferai de mon mieux pour cela;

adieu! Clara, sonne un domestique; qu'il fasse avancer la voiture de Madame la vicomtesse.

LA VICOMTESSE. — Entendez-vous bien? la campagne, le lait d'ânesse et l'exercice du cheval, voilà mon ordonnance. — Adieu Clara.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE II

ADÈLE, CLARA, puis UN DOMESTIQUE.

ADÈLE, *se rasseyant*. — Sais-tu pourquoi la vicomtesse ne parle plus que de médecine?

CLARA. — Sais-tu pourquoi, il y a un an, la vicomtesse, ne parle plus que de guerre?

ADÈLE. — Méchante!

CLARA. — Oui, le colonel Armand est parti, il y a un an, pour la guerre d'Alger. M. le docteur Olivier Delaunay a été présenté à la vicomtesse pendant son absence. La guerre et la médecine se donnent la main. Et tu sais que notre chère vicomtesse est le reflet exact de la personne qui a le bonheur de lui plaire. Dans trois mois elle viendra à Paris avec un jeune et bel avocat, et elle donnera des consultations comme elle traçait des plans de bataille, comme elle vient de prescrire un régime.

ADÈLE. — Et qui vous a conté tout cela, belle provinciale arrivée depuis quinze jours?

CLARA. — Est-ce que je ne la connaissais pas avant de quitter Paris? Et puis M<sup>me</sup> de Camps est venue hier pendant que tu n'étais pas; elle m'a fait la biographie de la vicomtesse.

ADÈLE. — Oh! que je suis aise de ne pas m'être trouvée avec moi! Cette femme me fait mal avec ses éternelles calomnies.

CLARA, à un domestique qui entre. — Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE. — Une lettre.

CLARA, *la prenant*. — Pour moi, ou pour ma sœur?

LE DOMESTIQUE. — Pour Madame la baronne.

ADÈLE. — Donne... C'est sans doute de mon mari.

(*Le domestique sort.*)

CLARA, *remettant la lettre à Adèle*. — Ce n'est point son écriture; d'ailleurs, la lettre est timbrée de Paris, et le colonel est à Strasbourg,

ADÈLE, *regardant le cachet, puis l'écriture*. — Dieu!

ELARA. — Qu'as-tu donc ?

ADÈLE. — J'espérais ne revoir jamais ni ce cachet ni cette écriture.

(Elle s'assied et froisse la lettre entre ses mains.)

ELARA. — Adèle!... calme-toi... Tu es toute tremblante!... Et de quoi est donc cette lettre ?

ADÈLE. — Oh! c'est de lui!... c'est de lui!...

ELARA, *cherchant*. — De lui?...

ADÈLE. — Voilà bien sa devise, que j'avais prise aussi pour moi-même... *Adesso e sempre*... « Maintenant et toujours. »

ELARA. — Antony!

ADÈLE. — Oui, Antony de retour! et qui m'écrit, ... qui ose m'écrire!...

ELARA. — Mais c'est à titre d'ancien ami, peut-être ?

ADÈLE. — Je ne crois pas à l'amitié qui suit l'amour.

ELARA. — Mais rappelle-toi, Adèle, la manière dont il est parti à coup, aussitôt que le colonel d'Hervey te demanda en mariage, lorsqu'il pouvait s'offrir à notre père, qui lui rendait justice... Jeune, paraissant riche, ... aimé de toi?... car tu l'aimais!... Je ne pouvais espérer d'obtenir la préférence... Mais point du tout, il te le demandait quinze jours seulement... Le délai expire... on ne peut plus parler de lui, et trois ans se passent sans qu'on sache en quel lieu de la terre l'a conduit son caractère inquiet et changeant... Si ce n'est une preuve d'indifférence, c'en est au moins une de légèreté.

ADÈLE. — Antony n'était ni léger ni indifférent... Il m'aimait autant qu'un cœur profond et fier peut aimer; et, s'il est parti, c'est qu'il y avait sans doute, pour qu'il restât, des obstacles qu'une volonté humaine ne pouvait surmonter... Oh! si tu l'avais suivi comme il est au milieu du monde, où il semblait étranger, parce qu'il lui manquait un supérieur; si tu l'avais vu triste et sévère au milieu de ces regards fous, élégants et nuls; ... si, au milieu de ces regards qui, à l'entour, nous entourent, joyeux et pétillants, ... tu avais vu ses yeux s'arrêter sur toi, fixes et sombres, tu aurais deviné l'amour qu'ils exprimaient ne se laissait pas abattre par quelques difficultés... Et, lorsqu'il serait parti, tu te serais dit la phrase : « C'est qu'il était impossible qu'il restât. »

ELARA. — Mais peut-être que cet amour, après trois ans d'absence...

ADÈLE. — Regarde comme sa main tremblait en écrivant ce adresse.

CLARA. — Oh! moi, je suis sûre que nous n'allons retrouver qu'un ami bien dévoué, bien sincère...

ADÈLE. — Eh bien, ouvre donc cette lettre, alors!... car, moi je ne l'ose pas...

CLARA, *lisant*. — « Madame... » Tu vois : *madame*...

ADÈLE, *vivement*. — Il n'a jamais eu le droit de me donner autre nom.

CLARA, *lisant*. — « Madame, sera-t-il permis à un ancien ar dont vous avez peut-être oublié jusqu'au nom, de déposer à v pieds ses hommages respectueux? De retour à Paris, et deva repartir bientôt, souffrez qu'usant des droits d'une ancienne co naissance, il se présente chez vous ce matin.

« Daignez, etc.

« ANTONY. »

ADÈLE. — Ce matin!... Il est onze heures... Il va venir...

CLARA. — Eh bien, je ne vois là qu'une lettre très froide, t mesurée...

ADÈLE. — Et cette devise?...

CLARA. — C'était la sienne avant qu'il te connût, peut-être; il conservée... Mais sais-tu qu'il y a vraiment de l'amour-propre car qui te dit qu'il t'aime encore?

ADÈLE, *mettant la main sur son cœur*. — Je le sens là...

CLARA. — Il annonce son départ...

ADÈLE. — Si nous nous revoyons, il restera... Écoute : je ne v pas le revoir, je ne le veux pas... Ce n'est point à toi, Clara, sœur, mon amie... à toi qui sais que je l'ai aimé... que j'essayera cacher un seul sentiment de mon cœur... Oh! non, je crois l que je ne l'aime plus... D'Hervey est si bon, si digne d'être ai que je n'ai conservé aucun regret d'un autre temps... Mais i faut pas que je revoie Antony... Si je le revois, s'il me parle me regarde... Oh! c'est qu'il y a dans ses yeux une fascinat dans sa voix un charme... Oh! non, non. — Tu allais sortir, moi qui sortirai. Tu le recevras, toi, Clara; tu lui diras que conservé pour lui tous les sentiments d'une amie,... que, colonel d'Hervey était ici, il se ferait, comme moi, un vrai pla de le recevoir; mais qu'en l'absence de mon mari,... pour moi plutôt pour le monde, je le supplie de ne pas essayer de me rev

qu'il parte!... et tout ce qu'une amie peut faire de vœux accompagnera son départ... Qu'il parte! ou, s'il reste, c'est moi qui parlerai... Montre-lui ma fille: dis-lui que je l'aime passionnément, que cette enfant est ma joie, mon bonheur, ma vie. Il te demandera parfois j'ai parlé de lui avec toi...

CLARA. — Je lui dirai la vérité... Jamais.

ADÈLE. — Au contraire, dis-lui: « Oui, quelquefois... » Si tu lui dis non, il croirait que je l'aime encore, et que je crains jusqu'à en souvenir.

CLARA. — Sois tranquille!... tu sais comme il m'écoutait. Je te promets d'obtenir de lui qu'il parte sans te revoir.

LE DOMESTIQUE, à Clara. — La voiture de Madame est prête.

ADÈLE. — C'est bien. Adieu, Clara... Cependant sois bonne avec Antony; adoucis, par des paroles d'amitié, ce qu'il y a d'amer dans ce que j'exige de lui... et, s'il a pleuré, ne me le dis pas à son retour... Adieu...

CLARA. — Tu te trompes, ce chapeau est le mien.

ADÈLE. — C'est juste! N'oublie rien de ce que je t'ai dit.

(Elle sort.)

CLARA. — Oh! non. (A elle-même.) Pauvre Adèle! je savais bien qu'elle n'était pas heureuse. Mais n'est-ce pas à tort que cette lettre l'inquiète? Enfin, mieux vaut qu'elle l'évite. (Elle va au bal et parle à sa sœur.) Prends bien garde, Adèle! ces chevaux pouvaient... A quelle heure rentreras-tu?

ADÈLE, de la rue. — Mais peut-être pas avant le soir.

CLARA. — Bien; adieu! (Appelant un domestique.) Henri, délestage la porte pour tout le monde, excepté pour un étranger, Antony; allez... (Le domestique sort.) Quel est ce bruit!

VOIX, dans la rue. — Arrêtez! arrêtez!

CLARA, allant à la fenêtre. — La voiture... Ma sœur!... mon Dieu!... Oh! oui, arrêtez, arrêtez! Ah! je n'y vois plus... Au nom du ciel, arrêtez! c'est ma sœur, ma sœur! (Bruit et cris dans la rue. Clara jette un cri et vient retomber sur un fauteuil.) Oh! merci, grâce, mon Dieu!

LE DOMESTIQUE, rentrant. — Madame, ne craignez rien, les chevaux sont arrêtés; un jeune homme s'est jeté au-devant d'eux... Il n'y a plus de danger.

CLARA. — Oh! merci, mon Dieu!

(Bruit dans la rue.)

PLUSIEURS VOIX. — Il est tué... Non!... Si... Blessé!... Où transporter?

ADÈLE, *dans la rue*. — Chez moi! chez moi!

CLARA. — C'est la voix de ma sœur!... Il ne lui est rien arrivé?. Mon Dieu!... mes genoux tremblent, je ne puis marcher. Adèle!...

(*Elle va pour sortir.*)

UN DOMESTIQUE. — Qu'y a-t-il, Madame?

CLARA. — C'est ma sœur, ma sœur! une voiture! — Ah! c'est toi!

ADÈLE, *entrant pâle*. — Clara!... ma sœur!... sois tranquille je ne suis pas blessée. (*Au domestique.*) Courez chercher un médecin... M. Olivier Delaunay, c'est le plus voisin... Ou plutôt passez d'abord chez la vicomtesse de Lacy, il y sera peut-être. Faites déposer le blessé en bas, dans le vestibule; allez. (*Le domestique sort.*) Clara! Clara!... sais-tu que c'est lui... lui... Antony!

CLARA. — Antony!... Dieu!...

ADÈLE. — Et quel autre que lui aurait osé se jeter au-devant deux chevaux emportés?

CLARA. — Et comment?

ADÈLE. — Ne comprends-tu pas? Il venait ici, le malheureux il aura eu le front brisé.

CLARA. — Mais es-tu sûr que ce soit lui?

ADÈLE. — Oh! si j'en suis sûr! Et n'ai-je pas eu le temps de voir tandis qu'ils l'entraînaient? n'ai-je pas eu le temps de le reconnaître tandis qu'ils le foulaient aux pieds?

CLARA. — Oh!...

ADÈLE. — Écoute : va près de lui, ou plutôt, envoie quelqu'un et, si tu doutes encore, dis qu'on m'apporte les papiers qui sont sur lui, afin que je sache qui il est; car il est évanoui, va évanoui, peut-être mort! Mais va donc! va donc! et fais-moi donner de ses nouvelles. (*Clara sort.*)

### SCÈNE III

ADÈLE, puis UN DOMESTIQUE.

ADÈLE. — De ses nouvelles! oh! c'est moi qui devrais en aller chercher!... c'est moi qui devrais être là pour lire dans les yeux du médecin sa mort ou sa vie? Son cœur devrait recommencer à b

de sous ma main, mes yeux devraient être les premiers qu'il rencontrât. N'est-ce pas pour moi?... n'est-ce pas en me sauvant la vie?... Oh! mon Dieu!... il y aurait là des étrangers, des indifférents, des gens au cœur froid qui épieraient! Oh! mon Dieu! ne verra-t-on pas me dire s'il est mort ou vivant. (*A un domestique qui entre.*) Eh bien?

LE DOMESTIQUE, *lui remettant un portefeuille et un petit poignard.* Pour Madame.

ADÈLE. — Donnez. Comment va-t-il? a-t-il ouvert les yeux?

LE DOMESTIQUE. — Pas encore; mais M. Delaunay vient d'arriver, est près de lui.

ADÈLE. — Bien. Vous lui direz de monter, que je sache de lui-même... Allez.

## SCÈNE IV

ADÈLE, *seule.*

Si pourtant je m'étais trompée, si ce n'était pas lui... (*Ouvrant portefeuille.*) Dieu! que j'ai bien fait!... mon portrait! Si un portrait que moi avait ouvert ce portefeuille!... Mon portrait qu'il avait fait de souvenir... Pauvre Antony, je ne suis plus si jolie que toi, va!... Dans ta pensée, j'étais belle,... j'étais heureuse;... tu me retrouveras bien changée... J'ai tant souffert! (*Continuant ses recherches.*) Une lettre de moi!... la seule que je lui aie écrite. (*lisant.*) Je lui disais que je l'aimais... Le malheureux!... l'imprudent!... Si je la reprenais?... C'est le seul témoignage... Il n'a rien d'elle; sans doute il l'a relue mille fois;... c'est son bien, sa consolation... Et je la lui ravirais! et quand, les yeux à peine rouverts, ... mourant pour moi, ... il portera la main à sa poitrine, ... ce ne sera pas sa blessure qu'il cherchera, ce sera cette lettre : il ne la trouvera plus!... et c'est moi qui la lui aurai soustraite! Oh! ce serait affreux!... qu'il la garde... D'ailleurs, n'ai-je pas gardé les autres, moi?... Son poignard, que je m'effrayais de lui voir porter toujours, ... j'ignorais que ce fut son pommeau qui lui servit de cachet et de devise... Je le reconnais bien à ces idées d'amour et de mort constamment mêlées... Antony!... Je n'y puis résister, ... faut que j'aille, ... que je voie moi-même... Ah! monsieur Olivier, venez, venez! Eh bien?

## SCÈNE V

ADÈLE, OLIVIER.

OLIVIER. — Rassurez-vous, Madame : l'accident, quoique grave n'est point dangereux.

ADÈLE. — Dites-vous vrai ?

OLIVIER. — Je répons du blessé... Vous en rapportez-vous ma parole?... Mais vous-même, la frayeur, le saisissement...

ADÈLE. — Est-il revenu à lui ?

OLIVIER. — Pas encore. Mais votre pâleur ?...

ADÈLE. — Pourquoi donc l'avez-vous quitté ?...

OLIVIER. — Un de mes amis est près de lui... On m'a dit que vous désiriez avoir des nouvelles sûres... Puis j'ai pensé que vous aviez peut-être besoin...

ADÈLE. — Moi?... moi?... Il s'agit bien de moi!... Mais qu'est-il enfin?... Qu'avez-vous fait ?

OLIVIER. — Les termes scientifiques vous effrayeront peut-être.

ADÈLE. — Oh ! non, non, pourvu que je sache... Vous comprenez, il m'a sauvé la vie... C'est tout simple...

OLIVIER, *avec quelque étonnement* — Oui, sans doute, Madame... Eh bien, le timon, en l'atteignant, a causé une forte contusion au côté droit de la poitrine. La violence du coup a amené l'évanouissement ; j'ai opéré à l'instant une saignée abondante ; et maintenant, du repos et de la tranquillité feront le reste... Mais il ne pouvait rester dans le vestibule, entouré de domestiques, curieux ; j'ai donné, en votre nom, l'ordre qu'on le transportât ici.

ADÈLE. — Ici!... Était-il donc trop faible pour être conduit chez lui ?...

OLIVIER. — Il n'y aurait eu à cela aucun inconvénient, à moi que l'appareil ne se dérangerait ; mais j'ai pensé qu'une reconnaissance, que vous paraissiez si bien sentir, avait besoin de lui être exprimée...

ADÈLE. — Oui, certes. (*Bas.*) Et s'il allait parler, si mon nom prononcé par lui... (*Haut.*) Oui, oui, sans doute, vous avez bien fait... Mais il faut qu'il soit seul, n'est-ce pas?... tout à fait seul quand il rouvrira les yeux... Vous-même passerez dans une autre chambre, car la vue d'un étranger...

OLIVIER. — Cependant...

ADÈLE. — Ah ! vous avez dit que la moindre émotion lui serait funeste... Vous l'avez dit, ou, du moins, je le crois, n'est-ce pas ?

OLIVIER, *la regardant*. — Oui, Madame, ... je l'ai dit, ... c'est nécessaire... Mais cette précaution n'est pas pour moi... pour moi, édecin.

ADÈLE. — Le voilà... Écoutez, je vous prie... Dites qu'il a besoin d'être seul; ... que c'est vous qui ordonnez que personne ne ste près de lui. (*Clara entre avec des domestiques portant Antony.*) Déposez-le sur ce sofa... Clara, M. Olivier dit qu'il faut laisser le malade seul... que nous devons sortir tous... Vous voyez, docteur, que je donne l'exemple... Clara, tu tiendras compagnie M. Olivier; moi, je vais donner quelques ordres...

(*Adèle sort.*)

OLIVIER, *à Clara*. — Pardon, je m'assurais... Le pouls recommence à battre... Me voici.

*Les autres sortent. Antony reste seul un instant; puis une petite porte se rouvre, et Adèle entre avec précaution.*)

## SCÈNE VI

ANTONY, ADÈLE.

ADÈLE. — Il est seul enfin!... Antony!... Voilà donc comme je vais le revoir... pâle, mourant... La dernière fois que je le vis... était aussi près de moi plein d'existence, calculant pour tous deux même avenir... « Quinze jours d'absence, disait-il, et une réunion éternelle!... » Et, en partant, il pressait ma main sur son cœur. « Vois comme il bat, disait-il; eh bien, c'est de joie, c'est de l'espérance. » Il part, et trois ans, minute par minute, jour par jour, s'écoulaient lentement, séparés... Il est là près de moi... comme il y était alors; ... c'est bien lui, ... c'est bien moi; ... rien n'est changé en apparence; seulement, son cœur bat à peine, et notre amour est un crime. Antony!...

*Elle cache sa tête entre ses mains. Antony rouvre les yeux, voit une femme, la regarde fixement et rassemble ses idées.*)

ANTONY. — Adèle?...

ADÈLE, *laissant tomber ses mains*. — Ah!

ANTONY. — Adèle!

(*Il fait un mouvement pour se lever.*)

ADÈLE. — Oh! restez, restez... Vous êtes blessé, et le moindre mouvement, la moindre tentative...

ANTONY. — Ah! oui, je le sens; en revenant à moi, en vous retrouvant près de moi, j'ai cru vous avoir quittée hier, et vous revoir aujourd'hui. Qu'ai-je donc fait des trois ans qui se sont passés? Trois ans, et pas un souvenir!

ADÈLE. — Oh! ne parlez pas.

ANTONY. — Je me rappelle maintenant : je vous ai revue pâle effrayée... J'ai entendu vos cris, une voiture, des chevaux... Je me suis jeté au-devant... Puis tout a disparu dans un nuage de sang et j'ai espéré être tué...

ADÈLE. — Vous n'êtes que peu dangereusement blessé, Monsieur, et bientôt, j'espère...

ANTONY. — *Monsieur!*... Oh! malheur à moi, car ma mémoire revient... *Monsieur!*... Eh bien, moi aussi, je dirai *Madame*; j'apprendrai le nom d'Adèle pour celui de d'Hervey... M<sup>me</sup> d'Hervey! et que le malheur d'une vie toute entière soit dans ces deux mots!...

ADÈLE. — Vous avez besoin de soins, Antony, et je vais appeler.

ANTONY. — Antony, c'est mon nom, à moi, ... toujours le même. Mille souvenirs de bonheur sont dans ce nom... Mais M<sup>me</sup> d'Hervey!...

ADÈLE. — Antony!

ANTONY. — Oh! redis mon nom ainsi, encore!... et j'oublie tout... Oh! ne t'éloigne pas, mon Dieu!... reviens, reviens, que tu me revoie... Je ne vous tutoierai plus, je vous appellerai Madame. Venez, venez, je vous supplie! Oui, c'est bien vous, toujours belle, ... calme, ... comme si, pour vous seule, la vie n'avait pas ces souvenirs amers... Vous êtes donc heureuse, Madame?...

ADÈLE. — Oui, heureuse...

ANTONY. — Moi aussi, Adèle, je suis heureux!...

ADÈLE. — Vous?...

ANTONY. — Pourquoi pas?... Douter, voilà le malheur; mais lorsqu'on n'a plus rien à espérer ou à craindre de la vie, que notre jugement est prononcé ici-bas comme celui d'un damné, ... le cœur cesse de saigner : il s'engourdit dans sa douleur ; ... et le désespoir a aussi son calme, qui, vu par les gens heureux, ressemble au bonheur... Et puis, malheur, bonheur, désespoir, ne sont-ce que de vains mots, un assemblage de lettres qui représente une idée dans notre imagination, et pas ailleurs; ... que le temps détruit et recompose pour en former d'autres... Qui donc, en me regardant

n me voyant vous sourire comme je vous souris en ce moment, serait dire : « Antony n'est pas heureux!... »

ADÈLE. — Laissez-moi...

ANTONY, *poursuivant son idée*. — Car voilà les hommes... Que aille au milieu d'eux, qu'écrasé de douleurs, je tombe sur une lace publique, que je découvre à leurs yeux béants et avides la lessure de ma poitrine et les cicatrices de mon bras, ils diront : « Oh! le malheureux, il souffre! » car, là, pour leurs yeux vulgaires, tout sera visible, sang et blessures... Et ils s'approcheront;... et, par pitié pour une souffrance qui demain peut être sera leur, ils me secourront... Mais que, trahi dans mes espérances les plus divines,... blasphémant Dieu, l'âme déchirée et le cœur saignant, j'aie me rouler au milieu de leur foule, en leur disant : « Oh! mes amis, pitié pour moi, pitié! je souffre bien!... je suis bien malheureux!... » ils diront : « C'est un fou, un insensé! » et ils passeront en riant...

ADÈLE, *essayant de dégager sa main*. — Permettez...

ANTONY. — Et c'est pour cela que Dieu a voulu que l'homme ne pût pas cacher le sang de son corps sous ses vêtements, mais a permis qu'il cachât les blessures de son âme sous un sourire. (*Lui montrant les mains*.) Regarde-moi en face, Adèle... Nous sommes malheureux, n'est-ce pas?

ADÈLE. — Oh! calmez-vous; agité comme vous l'êtes, comment pouvez-vous transporter chez vous?

ANTONY. — Chez moi, me transporter?... Vous allez donc...? Ah! oui, je comprends...

ADÈLE. — Vous ne pouvez rester ici dès lors que votre état n'offre plus aucune inquiétude; tous mes amis qui vous connaissent savent que vous m'avez aimée;... et pour moi-même...

ANTONY. — Oh! dites pour le monde,... Madame!... Il faudrait donc que je fusse mourant pour que je restasse ici... Ce serait dans ces convulsions de l'agonie seulement que ma main pourrait serrer votre. Ah! mon Dieu! Adèle, Adèle!

ADÈLE. — Oh! non; si le moindre danger existait, si le médecin avait pas répondu de vous, oui, je risquerais ma réputation, qui est plus à moi, pour vous garder... J'aurais une excuse aux yeux de ce monde... Mais...

ANTONY, *déchirant l'appareil de sa blessure et de sa saignée*. — Une excuse, ne faut-il que cela?

ADÈLE. — Dieu! oh! le malheureux! il a déchiré l'appareil... Du

sang! mon Dieu! du sang! (*Elle sonne.*) Au secours!... Ce sang ne s'arrêtera-t-il pas?... Il pâlit!... ses yeux se ferment...

ANTONY, *retombant presque évanoui sur le sofa.* — Et maintenant, je resterai, n'est-ce pas?...

---

## ACTE DEUXIÈME

Même appartement qu'au premier acte.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ADÈLE, *la tête appuyée sur ses deux mains*; CLARA, *entrant.*

CLARA. — Adèle!...

ADÈLE. — Eh bien?

CLARA. — Je quitte Antony.

ADÈLE. — Antony! toujours Antony!... Eh bien, que me veut-il?

CLARA. — Il va s'en aller aujourd'hui.

ADÈLE. — Il est tout à fait rétabli?

CLARA. — Oui; mais il est si triste...

ADÈLE. — Mon Dieu!

CLARA. — Tu as été bien cruelle envers lui. Depuis cinq jours qu'il t'a sauvée, à peine si tu l'as revu, et toujours devant M. Olivier... Tu as peut-être raison. Oui, c'est un devoir que t'imposent les titres d'épouse et de mère... Mais Adèle, ce malheureux souffre tant!... il a droit de se plaindre. Un étranger eût obtenu de toi plus d'égards, plus de soins... Ne crains-tu pas que tant de réserve ne lui fasse soupçonner que c'est pour toi-même que tu crains de le revoir?

ADÈLE. — Le revoir! oh! mon Dieu! où est donc la nécessité de le revoir? Oh! vous me perdrez tous deux; et alors, toi aussi, tu me diras comme les autres: « Pourquoi l'as-tu revu?... » Clara, toi qui es heureuse près d'un mari qui t'aime et que tu as épousé d'amour, toi qui craignais de le quitter quinze jours pour le venir passer près de moi, je conçois que mes craintes te paraissent exagérées... Mais moi, seule avec ma fille, isolée avec mes souvenirs, parmi lesquels il en est un qui me poursuit comme un spectre... Oh! tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir aimé et de n'être

pas à l'homme qu'on aimait!... Je le retrouve partout au milieu du monde... Je le vois là, triste, pâle, regardant le bal. Je fuis cette vision, et j'entends à mon oreille une voix qui bourdonne... C'est la mienne. Je rentre, et, jusqu'auprès du berceau de ma fille... mon cœur bondit et se serre... et je tremble de me retourner et de le voir... Cependant, oui, en face de Dieu, je n'ai à me reprocher que ce souvenir... Eh bien, il y a quelques jours encore, voilà ce qu'était ma vie... Je le redoutais absent; maintenant qu'il est là, que ce ne sera plus une vision, que ce sera bien lui que je verrai, que ce sera sa voix que j'entendrai... Oh! Clara, sauve-moi! dans tes bras, il n'osera pas me prendre... S'il est permis à notre mauvais ange de se rendre visible, Antony est le mien.

CLARA. — Écoute, et toutes tes craintes cesseront bientôt. Il quitte Paris; seulement, je te le répète, il veut te revoir auparavant, te confier un secret duquel dépend son repos, son honneur... Mais il s'éloignera pour toujours, il l'a juré sur sa parole...

ADELE. — Eh bien, non! non! ce n'est pas lui qui doit partir, c'est moi... Ma place, à moi, est près de mon mari : c'est lui qui est mon défenseur et mon maître;... il me protégera, même contre moi; j'irai me jeter à ses pieds, dans ses bras... Je lui dirai : Un homme m'a aimée avant que je fusse à toi;... il me poursuit... Je ne m'appartiens plus, je suis ton bien, je ne suis qu'une femme; peut-être seule n'aurais-je pas eu de force contre la séduction... Me voilà, ami, défends-moi! défends-moi! »

CLARA. — Adèle, réfléchis. Que dira ton mari? comprendra-t-il tes craintes exagérées?... Que risques-tu de rester encore quelques jours?... Eh bien, alors...

ADELE. — Et, si alors le courage de partir me manque; si quand j'appellerai la force à mon aide, je ne trouve plus dans mon cœur que de l'amour... la passion et ses sophismes éteindront un reste de raison, et puis... Oh! non, ma résolution est prise; c'est la seule qui puisse me sauver... Clara, prépare tout pour ce départ.

CLARA. — Eh bien, laisse-moi t'accompagner; je ne veux pas que tu partes seule.

ADELE. — Non, non, je te laisse ma fille; la route est longue et fatigante : je ne dois pas exposer cette enfant; reste près d'elle. Il est neuf heures et demie : qu'à onze heures ma voiture soit prête; surtout le plus grand secret... Oui, je le recevrai, maintenant, je ne le crains plus... Ma sœur, mon amie, je me confie à toi; tu auras aidé à me sauver... Oh! dis-moi donc que j'ai raison.

CLARA. — Je ferai ce que tu voudras.

ADÈLE. — Bien... Laisse-moi seule à présent... Rentre à onze heures... Je saurai, en te voyant, que tout est prêt, et tu n'auras besoin de me rien dire : pas un mot qui puisse lui faire soupçonner... Oh! tu ne le connais pas!

CLARA. — Tout sera prêt.

ADÈLE. — A onze heures?

CLARA. — A onze heures.

ADÈLE. — Je ne te demande plus maintenant que le temps d'écrire quelques lignes.

## SCÈNE II

ADÈLE, *seule, écrivant.*

« Monsieur, l'opiniâtreté que vous mettez à me poursuivre quand tout me fait un devoir de vous éviter, me force à quitter Paris... Je m'éloigne, emportant pour vous les seuls sentiments que le temps et l'absence ne peuvent altérer, ceux d'une véritable amitié.

« Adèle d'HERVEY. »

Oh! mon Dieu! que ce soit le dernier sacrifice; j'ai encore assez de force... mais qui sait?...

UN DOMESTIQUE. — M. Antony.

ADÈLE, *cachetant la lettre.* Un instant... Bien! faites entrer...

## SCÈNE III

ADÈLE, ANTONY.

ADÈLE. — Vous avez désiré me voir avant de vous éloigner malgré le besoin que j'éprouvais de vous exprimer ma reconnaissance, j'ai hésité quelque temps à recevoir M. Antony... Vous avez insisté, et je n'ai pas cru devoir refuser une si légère faveur de l'homme sans lequel je n'aurais jamais revu peut-être ni ma fille ni mon mari.

ANTONY. — Oui, Madame, je sais que c'est pour eux seuls que je vous ai conservée... Quant à cette reconnaissance que vous éprouvez, dites-vous, le besoin de m'exprimer, ce que j'ai fait a-t-il mérité-t-il la peine? Un autre, le premier venu, l'eût fait à votre place... Et, s'il ne s'était rencontré personne sur votre route, le cocher eût arrêté les chevaux, ou ils se seraient calmés d'eux-mêmes... Le timon eût donné dans un mur tout aussi bien que

ans ma poitrine, et le même effet était produit... Qu'importent donc les causes!... c'est le hasard, le hasard seul dont vous devez vous plaindre, et qu'il faut que je remercie.

ADÈLE. — Le hasard!... Et pourquoi m'ôter le seul sentiment que je puisse avoir pour vous? Est-ce généreux?... Je vous le demande!

ANTONY. — Ah! c'est que le hasard semble, jusqu'à présent, avoir seul régi ma destinée... Si vous saviez combien les événements les plus importants de ma vie ont eu des causes futiles!... Un jeune homme, que je n'ai pas revu deux fois depuis, peut-être, me conduisit chez votre père... J'y allai, je ne sais pourquoi, comme on va partout. Ce jeune homme, je l'avais rencontré au bois de Boulogne; nous nous croisions sans nous parler; un ami commun passe et nous fait faire connaissance. Eh bien, cet ami pouvait ne point passer, ou mon cheval prendre une autre allée, je ne le rencontrais pas, il ne me conduisait pas chez votre père, les événements qui depuis trois ans ont tourmenté ma vie n'avaient place à d'autres; je ne venais pas. il y a cinq jours, pour vous voir, je n'arrêtais pas vos chevaux, et, dans ce moment, ne l'ayant jamais connu, vous ne seriez pas obligée d'avoir pour moi le seul sentiment, celui de la reconnaissance. Si vous ne la nommez pas hasard, comment donc appellerez-vous cette suite d'inégalement petits événements qui, réunis, composent une vie de douleur ou de joie, et qui, isolés, ne valent ni une larme ni un sourire?

ADÈLE. — Mais n'admettez-vous pas, Antony, qu'il existe des révisions de l'âme, des pressentiments?

ANTONY. — Des pressentiments!... Et ne vous est-il jamais arrivé d'apprendre tout à coup la mort d'une personne aimée, et de vous dire : « Que faisais-je au moment où cette partie de mon être est morte?... Ah! je m'habillais pour un bal, ou je riais au milieu d'une fête. »

ADÈLE. — Oui, c'est affreux à penser... Aussi l'homme n'a-t-il pas eu le sentiment de cette faiblesse, lorsqu'en prenant congé d'un ami, il créa pour la première fois le mot *adieu*. N'a-t-il pas voulu dire à la personne aimée : « Je ne suis plus là pour veiller sur toi; mais je te recommande à Dieu, qui veille sur tous! » Voilà ce que j'éprouve chaque fois que je prononce ce mot en me séparant d'un ami; voilà les mille pensées qu'il éveille en moi. Dites-vous aussi qu'il a été créé par le hasard?

ANTONY. — Eh bien, puisqu'un mot, un seul mot éveille en vous tant de pensées différentes,... lorsque vous entendiez autrefois prononcer le nom d'Antony... mon nom... au milieu des non nobles, distingués, connus, ce nom isolé d'Antony n'éveillait-il pas pour celui qui le portait une idée d'isolement? ne vous êtes-vous point dit quelquefois que ce ne pouvait être le nom de mon père, celui de ma famille? n'avez-vous pas désiré savoir quel était ma famille, quel était mon père?

ADÈLE. — Jamais... Je croyais votre père mort pendant votre enfance, et je vous plaignais. Je n'avais connu de votre famille que vous; toute votre famille pour moi était donc en vous... Vous étiez là... Je vous appelais Antony, vous me répondiez; qu'avais-je besoin de vous chercher d'autres noms?

ANTONY. — Et, lorsqu'en jetant les yeux sur la société, vous voyez chaque homme s'appuyer, pour vivre, sur une industrie quelconque, et donner pour avoir le droit de recevoir, vous êtes-vous demandé pourquoi, seul, au milieu de tous, je n'avais ni rang qui me dispensât d'un état, ni état qui me dispensât d'un rang?

ADÈLE. — Jamais... Vous me paraissiez né pour tous les rangs, appelé à remplir tous les états; je n'osais rien spécialiser. L'homme qui me paraissait capable de parvenir à tout.

ANTONY. — Eh bien, Madame, le hasard, avant ma naissance, avant que je puisse rien pour ou contre moi, avait détruit la possibilité que cela fût; et, depuis le jour où je me suis connu, tout ce qui eût été pour un autre positif et réalité n'a été pour moi que rêve et déception. N'ayant point un monde à moi, j'ai été obligé de m'en créer un; il me faut, à moi, d'autres douleurs, d'autres plaisirs, et peut-être d'autres crimes?

ADÈLE. — Et pourquoi donc? pourquoi cela?

ANTONY. — Pourquoi cela!... vous voulez le savoir?... Et si c'est en suite, comme les autres, vous alliez... Oh! non, non! vous êtes bonne... Adèle, oh!

ADÈLE. — On sonne... Silence?... une visite... Ne vous en allez pas; demain, peut-être, il serait trop tard...

ANTONY. — Oh! malédiction sur le monde qui vient me chercher jusqu'ici!...

UN DOMESTIQUE, *entrant*. — Madame la vicomtesse de Lacy M. Olivier Delaunay...

ADÈLE. — Oh! calmez-vous par grâce!... qu'ils ne s'aperçoivent de rien.

ANTONY. — Me calmer?... Je suis calme... Ah! c'est la vicomtesse et le docteur... Eh! de quoi voulez-vous que je leur parle? des modes nouvelles? de la pièce qui fait fureur? Eh bien, mais tout cela m'intéresse beaucoup.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LA VICOMTESSE DE LACY, OLIVIER.

LA VICOMTESSE. — Bonjour, chère amie... J'apprends par M. Olivier qu'à compter d'aujourd'hui vous recevez, et j'accours... Mais avez-vous que j'en frémis encore?... Vous avez couru un véritable danger...

ADÈLE. — Oh! oui, et sans le courage de M. Antony...

LA VICOMTESSE. — Ah! voilà votre sauveur?... Vous vous rappelez, Monsieur, que nous sommes d'anciennes connaissances... j'ai eu le plaisir de vous voir chez Adèle avant son mariage; ainsi ce double titre, recevez l'expression de ma reconnaissance bien sincère. (*Elle tend la main à Antony.*) Voyez donc, docteur, Monsieur est tout à fait bien. un peu pâle encore; mais le mouvement du pouls est bon. Savez-vous que vous avez fait là une cure dont je suis presque jalouse?

ADÈLE. — Aussi Monsieur me faisait-il sa visite d'adieu.

LA VICOMTESSE. — Vous continuez vos voyages?

ANTONY. — Oui, Madame.

LA VICOMTESSE. — Et où allez-vous?...

ANTONY. — Oh! je n'en sais encore rien moi-même... Dieu me tarde d'avoir une idée arrêtée! j'aime trop quand cela m'est possible, charger le hasard du soin de penser pour moi; une futilité me décide, un caprice me conduit, et, pourvu que je change de lieu, que je voie de nouveaux visages, que la rapidité de ma course me débarrasse de la fatigue d'aimer ou de haïr, qu'aucun cœur ne se réjouisse quand j'arrive, qu'aucun lien ne se brise quand je pars, il est probable que j'arriverai comme les autres, après un certain nombre de pas, au terme d'un voyage dont j'ignore le but, sans avoir deviné si la vie est une plaisanterie bouffonne ou une création sublime...

OLIVIER. — Mais que dit votre famille de ces courses continuelles?

ANTONY. — Ma famille?... Ah! c'est vrai... Elle s'y est habituée. (*Adèle.*) N'est-ce pas, Madame? vous qui connaissez ma famille...

LA VICOMTESSE, à *demi-voix*. — Mais vraiment, Adèle, j'espère bien que ce n'est pas vous qui exigez qu'il parte; les traitements pathologiques laissent toujours une grande faiblesse, et ce sera l'exposer beaucoup. Oh! c'est qu'il m'est revenu des choses prodigieuses... On m'a dit que vous n'aviez pas voulu le recevoir pendant tout le temps de sa convalescence, parce qu'il vous avait aimée autrefois.

ADÈLE. — Oh! silence!

LA VICOMTESSE. — Ne craignez rien, ils sont à cent lieues de la conversation, ils parlent littérature: moi, je déteste la littérature.

ADÈLE, *essayant de parler avec gaieté*. — Mais que je vous gronde aussi!... je vous ai vue passer aujourd'hui sous mes fenêtres, et vous n'êtes pas entrée.

LA VICOMTESSE. — J'étais trop pressée; en ma qualité de dame de charité, j'allais visiter l'hospice des Enfants-Trouvés... Eh! mais, au fait, j'aurais dû vous prendre; cela vous aurait distrainé un instant...

ANTONY. — Et moi, j'aurais demandé la permission de vous accompagner; j'aurais été bien aise d'étudier l'effet que produit sur des étrangers la vue de ces malheureux.

LA VICOMTESSE. — Oh! cela fait bien peine!... mais ensuite on a le plus grand soin d'eux, ils sont traités comme d'autres enfants.

ANTONY. — C'est bien généreux à ceux qui en prennent soin.

ADÈLE. — Comment y a-t-il des mères qui peuvent...?

ANTONY. — Il y en a, cependant; je le sais, moi.

ADÈLE. — Vous?

LA VICOMTESSE. — Puis, de temps en temps, des gens riches qui n'ont pas d'enfants, vont en choisir un là... et le prennent pour eux.

ANTONY. — Oui, c'est un bazar comme un autre.

ADÈLE, *avec expression*. — Oh! si je n'avais pas eu d'enfants, ... j'aurais voulu adopter un de ces orphelins...

ANTONY. — Orphelins!... que vous êtes bonne!...

LA VICOMTESSE. — Eh bien, vous auriez eu tort: là, ils passent leur vie avec des gens de leur espèce...

ADÈLE. — Oh! ne me parlez pas de ces malheureux, cela me fait mal...

ANTONY. — Eh! que vous importe, Madame!... (*A la vicomtesse* Parlez-en au contraire. (*Changeant d'expression.*) Vous dis

one qu'ils étaient là avec des gens de leur espèce, et que Madame aurait eu tort?...

LA VICOMTESSE. — Sans doute! l'adoption n'aurait pas fait oublier la véritable naissance; et, malgré l'éducation que vous lui auriez donnée, si c'eût été un homme, quelle place pouvait-il occuper.

ANTONY. — En effet, à quoi peut parvenir...?

LA VICOMTESSE. — Si c'est une femme, comment la marier?

ANTONY. — Sans doute, qui voudrait épouser une orpheline?... moi... peut-être, parce que je suis au-dessus des préjugés... Ainsi, vous le voyez, l'anathème est prononcé... Il faut que le malheureux reste malheureux; pour lui, Dieu n'a pas de regard, et les hommes ne pitié... Sans nom!... Savez-vous ce que c'est que d'être sans nom?... Vous lui auriez donné le vôtre? Eh bien, le vôtre, tout honorable qu'il est, ne lui aurait pas tenu lieu de père... et, en enlevant à son obscurité et à sa misère, vous n'auriez pu lui rendre ce que vous lui ôtiez.

ADÈLE. — Ah! si je connaissais un malheureux qui fût ainsi, je voudrais, par tous les égards, toutes les prévenances, lui faire oublier ce que sa position a de pénible!... car maintenant, oh! maintenant, je la comprendrais!

LA VICOMTESSE. — Oh! et moi aussi.

ANTONY. — Vous aussi, Madame?... Et si un de ces malheureux avait assez hardi pour vous aimer?...

ADÈLE. — Oh! si j'avais été libre!...

ANTONY. — Ce n'est pas à vous, c'est à Madame...

LA VICOMTESSE. — Il comprendrait, je l'espère, que sa position...

ANTONY. — Mais, s'il l'oubliait enfin?

LA VICOMTESSE. — Quelle est la femme qui consentirait à cela...?

ANTONY. — Ainsi, dans cette situation, il reste... le suicide?

LA VICOMTESSE. — Mais qu'avez-vous donc?... Vous êtes tout zappé.

ANTONY. — Moi? Rien... J'ai la fièvre...

LA VICOMTESSE. — Allons, allons, n'allez-vous pas retomber dans vos accès de misanthropie!... Oh! je n'ai pas oublié votreaine pour les hommes...

ANTONY. — Eh bien, Madame, je me corrige. Je les haïssais, dites-vous?... Je les ai beaucoup vus depuis, et je ne fais plus que les mépriser; et, pour me servir d'un terme familier à la profes-

sion que vous affectionnez maintenant, c'est une maladie aiguë qui est devenue chronique.

ADÈLE. — Mais, avec ces idées, vous ne croyez donc ni à l'amitié, ni...?

(*Elle s'arrête.*)

LA VICOMTESSE. — Eh bien, ni à l'amour.

ANTONY, à la vicomtesse. — A l'amour, oui; à l'amitié, non. C'est un sentiment bâtard dont la nature n'a pas besoin, une convention de la société que le cœur a adoptée par égoïsme, où l'âme est constamment lésée par l'esprit, et que peut détruire du premier coup le regard d'une femme ou le sourire d'un prince.

ADÈLE. — Oh! vous croyez?

ANTONY. — Sans doute! l'ambition et l'amour sont des passions... L'amitié n'est qu'un sentiment...

LA VICOMTESSE. — Et, avec ces principes-là, combien de fois avez-vous aimé?...

ANTONY. — Demandez à un cadavre combien de fois il a vécu.

LA VICOMTESSE. — Allons, je vois bien que je suis indiscreète. Quand vous me connaîtrez davantage, vous me ferez vos confidences... Je donne de temps en temps quelques soirées, mes flatteurs les disent jolies... Si vous restez, le docteur vous amène chez moi, ou plutôt, présentez-vous vous-même... Je n'ai pas besoin de vous dire que, si votre mère ou votre sœur sont à Paris ce sera avec le même plaisir que je les recevrai... Adieu, chère Adèle... Docteur, voulez-vous descendre, que je n'attende pas? (*A Adèle.*) Eh bien, il est mieux que lorsque je l'ai connu... beaucoup plus gai!... Il doit vous amuser prodigieusement. Adieu, adieu.

(*Elle fait un dernier signe de la main à Antony et sort.*)

ANTONY, après lui avoir rendu son salut, à part. — Malheur

Alexandre DUMAS père.

(*A suivre.*)

---

## ORCHIDÉES

---

Le rêve est un enchanteur qui, tour à tour, console et décourage de la réalité.

Le monde civilisé possède une trinité charmante : la trinité du mâle, de la femme et de la fleur, destinée, par la Providence, à développer chez l'homme le culte de l'idéal en exaltant ses facultés intellectuelles. Malheur à la terre si cette trinité venait à oublier sa mission bienfaisante !

Les livres d'histoire naturelle, les livres d'astronomie, de géologie, sont le *merveilleux* et le *fantastique* de l'âge mûr, épris de l'œuvre du Créateur suprême, dont il recherche partout la trace rayante et sublime, de même que les vingt ans de l'homme, par un inconscient amour du surnaturel, se passionnent pour les couleurs bleues et pour les éblouissantes fantaisies de l'imagination.

Il n'appartient qu'aux femmes de se montrer suprêmement imprudentes, sans jamais perdre la mesure.

En étudiant la botanique on apprend un peu la femme. Il y a dans le monde des orchidées, surtout, des étonnements, des ressemblances, un mystérieux sombre et compliqué, des trésors de similitudes inattendues, qui font peur... Sans effort, on constate les ressemblances qui existent entre ces belles capricieuses, mais on distingue moins facilement leurs dissemblances : orchidées et femmes ne ressemblant qu'à elles-mêmes, attirent par un charme magnétique, donc tout puissant, sur les cœurs blasés de notre siècle.

Une tête de femme, surtout si cette femme est de race slave, montre un inépuisable sac à surprises.

Le charme et la solidité font rarement bon ménage, mais d'aventure ils se trouvent unis, un plus délicieux mariage ne saurait être rêvé.

Les poètes possèdent le passé par le souvenir, le présent par l'amour, l'avenir par la divination.

Qu'est donc l'amour humain, si, la plupart du temps, il ne fait que traverser le cœur comme une flèche sanglante, afin de s'élever toujours plus loin ?

Bénis soient les parvenus à la richesse, n'ayant cure de l'argent qui leur vient, que pour en faire un noble usage !

L'âme humaine, ardente, curieuse, inquiète, facilement lassée de l'*obtenu*, n'est ici-bas qu'impuissance et avidité.

Il y a des dons auxquels on ne saurait échapper : le sens poétique est un de ces dons.

Certaines âmes et certains esprits, pareils au génie de l'Orient, se montrent mystiques, impérieux, absolus ; tout serait à peu près assez pour contenter ces difficiles, qui livrent leur cœur, par volonté de l'impossible, au vautour insatiable du désir.

Il y a, dans la tempête, une mystérieuse et dramatique mélancolie, qui plaît au cœur tout en l'attristant.

Si la vie n'était pas le prologue d'une autre existence, elle serait une végétation monstrueuse.

Le rêve, riche de toutes les joies qu'appelle le désir, est l'infini, est l'infini... tandis que la réalité est fatalement le réel et le fini.

Pourquoi craindre la mort, puisqu'elle est la porte d'une nouvelle, et que l'amour du nouveau possède presque tous les cœurs ?

La solitude a des richesses et des séductions que le monde ignore.

Grand est le oui librement répondu par l'homme, au bien et même au mal.

La douleur est la terre où fleurit le génie.

Désennuyer un moment les esprits lassés de tout est le secret de certaines attractions aux heures de décadence.

La musique est l'opium des âmes intelligentes et rêveuses.

Détruire est l'ivresse de Satan, créer est l'ivresse de Dieu.

Le caractère est la *latitude* des hommes : il y a les natures de glace, de tourmente, d'orage, de *simoun*, et même de *sirocco*; or, il faut avouer que l'on déteste et que l'on aime tout ensemble l'une étrange affection les natures de *sirocco*, car si elles font souffrir, elles font vivre.

Marquise DE BLOCQUEVILLE.

---

---

---

# LA BUVEUSE DE PERLES<sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## XXII

Les jours s'écoulaient, uniformément paisibles, remplis pour Catherine des mêmes travaux, des mêmes distractions. Remise de toutes ses secousses, ayant tout oublié, avec cette mobilité de caractère qui la jetait toujours aux extrêmes, elle s'enflamma pour les joies d'une existence modeste. Les idées austères lui devinrent une véritable passion. Elle se relevait la nuit pour aller écouter dormir son enfant... Et, toute orgueilleuse d'elle-même, elle s'arrêtait parfois devant la glace, pour se voir en cet essor de ten dresses et s'admirer dans son joli rôle de mère sérieuse.

Juste à point mélancolique de sa situation de femme séparée, sa tenue, chez les Lorrain, avait ce reflet digne d'une infortune noblement supportée. Dédaigneuse de toute coquetterie, pour un peu plus, elle eût mortifié sa beauté pernicieuse en la couvrant de bure... Le noir des veuves, d'ailleurs, lui seyait à souhait.

Comme pour éprouver sa constance, et la faire triompher dans ses superbes résolutions, un jour une lettre lui arriva.

Ne reconnaissant point l'écriture, elle l'ouvrit sans défiance, la croyant de quelqu'une de ses élèves...

Elle tomba sur une épître de Cambrelu.

C'était un de ces morceaux de style que le cri d'une passion sénile, avivée par la folie des sens, peut seul produire.

Depuis cette scène qui l'avait laissé dans un désarroi inouï, au beau milieu des plus terribles flammes, l'imagination de plus en

(1) Voir les numéros des 20 octobre, 5 et 20 novembre et 5 décembre 1894

us montée par le souvenir, pendant le séjour de Catherine chez Lorrain, Cambrelu n'avait plus vécu.

En apprenant d'Ida l'horrible nouvelle de la destruction de ses espérances, et le changement d'idées de Catherine, il s'était senti sommé d'un tel coup, que, pour un moment, la fâcheuse apoplexie avait semblé planer dans l'air.

Le saisissement passé, il en était venu à un de ces désespoirs mouroux qui troublent les digestions mêmes.

Une barre sur l'estomac, qui ne le quittait plus, endolorissait ses jours... Ses nuits étaient agitées de visions troublantes.

Il ne dormait plus.

En cet état désordonné, il écrivait à Catherine, la suppliant de consentir à le revoir, ne fût-ce que comme le dernier de ses amis, pour le sauver du moins de tourments et de peines qu'il ne pouvait plus supporter ». La tête perdue, il lui offrait tout, sa fortune, son hôtel déjà loué, les dix mille francs par mois, sans autre condition que de lui permettre de l'approcher, *de vivre dans l'air qu'elle vivait*; ne lui demandant nul retour, *sinon le bonheur de la faire heureuse et d'embellir sa vie*. Il ne voulait être que son *esclave*, mettant de n'ambitionner d'autre récompense que la satisfaction de réaliser tous ses rêves, et de servir tous ses caprices... Que lui importait?... Il était riche. Et quel plus bel emploi pouvait-il attendre de ses millions?

Il pleurait à la pensée de la savoir dans les souffrances de la vieillesse... Il la conjurait d'accepter ce qu'il mettait à ses pieds, comme un simple tribut d'amitié... Elle n'engagerait rien, ni de sa volonté, ni de son indépendance absolue, qui resterait intacte envers lui... Il faisait serment d'obéir à ses ordres, et même de ne pas se présenter chez elle, *que lorsqu'elle le permettrait*.

Toute femme est toujours femme, et le délire de la passion, d'où elle vient, est toujours un agréable encens. Cette divagation de plusieurs pages fournit à Catherine une occasion superbe pour ajouter quelques marches au piédestal qu'elle se plaisait à s'édifier. Flattée par un pareil ravage exercé par sa surprenante beauté, tout orgueilleuse de ce dernier fleuron de surcroît à la couronne de sa vertu sensible, elle relut dix fois le billet du tentateur, afin de s'admirer longuement dans le mérite glorieux d'un refus...

Pour le coup, elle passait héroïne!...

Elle attendit le soir, avec une impatience dévorante, et courut vers Lorrain, empressée de leur communiquer un témoignage

écrit tout à sa gloire, et qui lui donnait ce rôle triomphant de feler aux pieds les richesses.

— Tout cela est d'une suprême insolence! dit froidement Lorrain, lorsqu'il eut achevé la lecture du document.

— Oh! ajouta Antoinette, j'espère bien que Catherine n'en ressentira aucunement l'injure.

Ces deux appréciations tombèrent si simplement, réglant le premier coup l'affaire sans le moindre débat, et si bien comme eût été superflu d'émettre un avis, que Catherine demeura toute surprise.

Sans songer le moins du monde à l'admirer, les Lorrain voyaient là qu'une offense, et cette héroïque décision d'un refus, dans son absence de sens moral, elle avait estimée à l'égal d'un haut fait, ne paraissait même pas, à leurs yeux, devoir être énoncée.

Sa lettre rentrée dans sa poche, on n'en souffla plus mot.

En plein dans ses grandes idées de conversion, Catherine était trop intelligente pour ne point savoir ce qui lui manquait. Elle ne reuse de se sentir dominée, soutenue, guidée par les Lorrain, n'hésita point.

En dépit de son admirable résolution, elle avait bien encore vaguement gardé tout le jour, dans quelque coin d'elle-même, un fugitif espoir que ses amis allaient peut-être forcer son désintéressement, ou lui conseiller quelque compromis.

Tout entière au ressentiment de ce qu'ils avaient apprécié comme une injure, elle ne songea plus qu'à l'atteinte portée à sa dignité de femme. Il était aisé de prévoir d'ailleurs que, au cas de cette tentative, Cambrelu ne se tiendrait point facilement pour éconduit. Un silence formel, mal interprété, ne pouvait que encourager des audaces, en faisant croire qu'on les redoutait... Elle avait-elle lui laisser l'idée que, un jour peut-être, elle en viendrait à fléchir, et qu'elle se dérobaient par la peur de quelque péril à sa haute vertu?...

Avec le marchand de guano du moins, elle était trop assurée d'un éclatant triomphe, pour négliger d'apparaître à ses yeux dans tout le romanesque de sa nouvelle vocation d'héroïne...

Elle résolut donc de lui formuler le noble rejet de sa fortune dans un document digne et fier...

Dès le lendemain, elle se mit à la rédaction de cette glorieuse épître qu'elle avait méditée une partie de la nuit. Le sujet

eau ; mais, malgré qu'elle en eût pourtant, une fois qu'elle y fut, décidée à faire éclater le ressentiment d'une offense, elle se trouva peu embarrassée dans l'expression de son grief.

Le terrain avait été si singulièrement déplacé par la nouvelle attitude de Cambrelu, que, bien qu'elle essayât d'échauffer son courroux, elle se sentait, au fond d'elle-même, à court d'indignation devant ce cri de désespoir saisi tout à coup par le respect, qui n'implorait d'autre bonheur que celui de rester pour elle un ami, d'autre faveur que de consentir à le laisser changer son triste sort, en lui permettant de l'aider du superflu de sa richesse, sans autre espoir de retour que le seul octroi de son pardon.

Il y avait là, à coup sûr, un excès de zèle selon les convenances ; mais n'était-ce point, après tout, la passion seule qu'il fallait accuser ?

Pourquoi d'ailleurs, en plein dans sa sagesse, se fût-elle montrée jusqu'à la colère ! n'était-ce point un signe de faiblesse qui dénoncerait sa propre défiance d'elle-même ?

Une fois solidement cantonnée dans son superbe orgueil, elle déchira une lettre de quatre pages mal venues, et, avec cette fatalité d'oubli qu'ont généralement les femmes pour leurs erreurs oubliantes, sans plus paraître se souvenir qu'il se fût jamais rien passé entre eux, elle répondit à M. Cambrelu, en dix lignes sèches et dignes de femme du monde, déclinant avec élégance toute offre inopportune, comme s'il se fût agi d'un malentendu sur leurs situations respectives. Avec un tact parfait qui mêlait légèrement le froissement d'une belle âme à la gratitude un peu ironique qu'elle exprimait néanmoins dans son refus, la leçon donnée enfin..., elle concluait bravement « en l'assurant de ne garder de cet incident que le souvenir d'une bonne intention mal réfléchie, dont elle voulait bien ne pas lui montrer sa ranime... »

Elle fut si ravie de cette exécution décisive, et du tour délibéré qu'elle lui donnait, qu'elle garda copie de sa lettre pour la mettre sous les yeux de son parrain, en lui apprenant toute l'affaire.

— Tiens, tiens ! dit le vicomte lorsqu'il eut parcouru les pièces du procès, il est très malin, ce vieux roué.

## XXIII

L'explication relative à la pension de l'enfant ayant tout naturellement apporté quelque froid entre elle et sa mère, Catherine put jouir pleinement de ce relèvement inespéré. L'amitié de Lorrain n'était-elle pas déjà pour elle une réhabilitation suprême?...

Une ou deux fois même, on avait osé prononcer devant elle le nom de son mari... Et, avec son étrange inconscience, elle songeait, sans vouloir se l'avouer, à quelque nouveau miracle.

— Ah! s'il savait!... se disait-elle en regardant son enfant.

Pendant, Ida, tout d'abord réservée dans ses visites à Auteuil, sembla bientôt avoir pris son parti du triste dénouement de ses espérances, et les rapports se rétablirent peu à peu, quoiqu'ils fussent toujours assez contrainsts; Catherine alléguant ses occupations nombreuses pour éviter de reparaitre rue de Lancry.

Décidément intimidée par la tenue fière et résolue de sa fille, M<sup>me</sup> Bonnard mesurait son langage, et n'osait plus guère aborder les fameuses questions d'avenir perdu, « par un dernier acte de déraison plus fort que tout le reste ». Parfois, d'un ton triste elle risquait presque furtivement le nom de Cambrelu... Elle l'avait rencontré par hasard, et il l'avait arrêtée pour lui demander des nouvelles, ou bien il avait écrit pour affaires à Bonnard, et il se rappelait au souvenir de M<sup>me</sup> Surville.

Mais Catherine coupait net à ces confidences, et Ida se taisait en parlant d'autre chose, comprenant, hélas! que toute insistance était inutile... « Au moins pour le quart d'heure », ajoutait-elle naïvement.

Pourtant, malgré la réponse si fière qu'il avait essuyée, Cambrelu ne se tenait pas pour battu... Avec persistance, la tête perdue, il lui écrivit trois ou quatre nouvelles lettres désespérées. En arrivant à la supplier d'accepter son concours désintéressé comme d'un parent d'adoption, comme d'un tuteur l'aidant à vivre... Jurant de son respect, il allait jusqu'à lui offrir d'être son héritière, *sans aucune condition*...

Catherine déchirait noblement ces étonnantes missives, et, de la meilleure foi du monde, s'admirait de n'y point répondre.

Sur ces entrefaites, un incident fortuit confirma encore plus solidement Catherine dans son essor de régénération.

Une après-midi, elle revenait de donner ses leçons, quand, arrivée presque devant sa porte, elle se croisa avec un jeune homme, lequel poussa un cri de surprise joyeuse en la voyant.

— Ah! Madame Surville... Comment!... Vous!...

C'était un garçon, lequel, connaissant son mari, s'était faufilé dans le petit cénacle d'autrefois.

Sans rien d'un artiste, et soi-disant peintre et sculpteur, il dessinait des gravures de modes, pour un journal de couturière en renom. Une jolie figure, des façons du plus pur *gandissime*. Avec une blague d'atelier visant au grand chic, il lui avait fait la cour, l'avait même compromise assez gravement pour que, dans son existence sérieuse et convertie, ce souvenir lui causât une impression déplaisante.

Un instant, elle songea à esquiver tout colloque; mais l'artiste, rêté devant elle, lui coupait la retraite.

Avant qu'elle prévît le mouvement, il saisit une de ses mains pour la retenir, s'armant de la familiarité d'un autre temps.

— Voilà une fière chance! reprit-il. Qu'est-ce que vous faites donc par ici?

— Je rentre chez moi.

— Chez vous, à Auteuil?

— Oui.

— Tiens! on m'avait dit que vous aviez été vous loger rue Lardere, après votre séparation d'avec Surville.

A cette inconvenance, prononcée d'un ton si dégagé, Catherine figea dans une attitude de glace.

— En effet, murmura-t-elle, mais j'ai changé.

— En villégiature, alors?

— Oui.

— Comme ça se trouve! Et moi qui demeure aussi tout près... vous rappelez-vous nos jolis chahuts?

Une sourde irritation gagnait Catherine. Elle regardait ce garçon si nul, qui la toisait avec une sorte d'effronterie insolente, les yeux sur les siens, un sourire presque conquérant aux lèvres. Il semblait évoquer certaines privautés du passé, qui lui constituaient presque un droit.

— A propos, poursuivit-il, en voilà un succès, votre portrait *Buveuse de perles!*

Elle ne put se défendre de rougir.

— Saprستي! continua-t-il, c'est un beau morceau, ça, il n'y a

pas à dire!... Mais la meilleure part vous en revient. Ce coquin de X... avait là un rude modèle...

Catherine coupa court à l'entretien.

— Allons, Monsieur, adieu, dit-elle.

— Comment! comment! vous ne me dites même pas où vous logez?

— Pour quoi faire?

— Parbleu! pour aller vous voir.

— Je ne veux pas vous recevoir, répliqua-t-elle sèchement.

Il eut un sourire à la fois d'étonnement et de malice.

— Bah! en artiste! Je veux faire votre buste.

— Et moi, répliqua-t-elle, la voix tremblante de colère et de dépit, je vous répète que je ne reçois personne!

— Tiens, tiens, tiens! dit-il en mettant une intention dans ce cri, si c'est ainsi, je me rends!...

A cette dernière parole, Catherine sentit le rouge lui monter au visage. Il ne la croyait pas seule chez elle, il la soupçonnait d'être avec un amant.

Sans répliquer cette fois, elle lui jeta un regard de dédain et s'éloigna d'un pas rapide.

Dans son état d'esprit, le rappel du passé, que lui infligeait cette rencontre, l'avait presque atterrée.

Eh quoi! auprès de son mari, dans l'atmosphère d'amour et d'estime où elle vivait avec cet esprit si haut, ce cœur si plein d'elle, si entièrement dévoué à son bonheur, elle avait pu se précipiter à toutes ces niaiseries d'une galanterie bête et froissante, avec cet être insignifiant qui n'avait rien dans le cerveau que la com plaisante fatuité de son joli visage?...

A cette heure, elle se faisait pitié de tant de futilité sottise, de tant d'aveuglement fou et coupable.

Consciente de sa sagesse désormais fortifiée, le soir, chez le Lorrain, elle goûta plus profondément le bonheur de se sentir relevée, haussée, réhabilitée par ce milieu si supérieur, où toutes ses peccadilles étaient bonnes, reconfortantes et vraies.

## XXIV

En dépit des résolutions fermes et du train d'existence où elle voyait sa fille définitivement engagée, M<sup>me</sup> Bonnard, pourtant, gémissait d'un reste de dissentiment cruel.

A quelque temps de là, dans une de ses visites à Autenil, elle se plaignit à Catherine de ne plus la voir rue de Lancry. A l'entendre, M. Bonnard était désolé, et se lamentait de cet éloignement que rien ne motivait.

N'avait-il pas toujours été convenable avec sa belle-fille, et méritait-il tant d'ingratitude?...

Cédant aux reproches maternels, Catherine accepta d'aller dîner en famille le dimanche suivant.

Le jour venu, elle partit avec son fils, qu'elle s'était plu à pomponner pour la circonstance. L'enfant, joyeux, se promettait grande fête. Ils firent la course en voiture découverte. Le temps était superbe, la foule envahissait les quais, la place de la Concorde, affluant des boulevards, descendant des faubourgs. La mère et le fils jasaient gaiement.

Ils arrivèrent.

Pour un peu, les Bonnard eussent tué le veau gras. Le beau-père accueillit sa belle-fille avec une dignité aimable, et câlina le petit; Ida, triomphante, marqua un bonheur ému; Aglaé sauta au cou de Catherine.

— Enfin, te voilà!... Tiens!... j'ai acheté un bouquet pour mettre sur la table, devant ton assiette, et papa a commandé une tarte à la fraise... Est-ce gentil, hein?...

On aida Catherine à se défaire, avec un empressement, des peccadilles qui semblaient autant de caresses, et comme un remerciement du plaisir qu'elle apportait par sa présence.

Le repas, préparé par M<sup>me</sup> Bonnard, était excellent; ces mets délicats pour l'enfant prodigue, toutes ces attentions, les gâteries si prodiguées à son fils, reconquéraient Catherine peu à peu. Elle oubliait les heures pénibles, les mauvais souvenirs, les tentatives odieuses, l'exploitation qu'ils avaient exercée sur elle.

Après tout, étaient-ils coupables dans leur inconscience?

Elle en arrivait presque à leur pardonner, les plaignant au fond de cette éducation qui leur avait manqué.

Par instant, Ida lui adressait quelques paroles de tendresse; Aglaé l'embrassait. Elle se laissait faire, adoucie, ne résistant plus.

— Tu reviendras comme ça, ici, chaque dimanche, n'est-ce pas? lui demanda Aglaé.

— Oui, oui..., s'écria l'enfant, qui répondit pour sa mère.

On achevait le dessert, Ida servait le café, quand un coup de

sonnette retentit à la porte de l'appartement. Aglaé alla ouvrir.

Un minute après, elle reparut.

M. Cambrelu la suivait.

À cette vue, Catherine eut le vague pressentiment que c'était là une entrevue ménagée.

Il y eut tout d'abord un très grand moment de froid.

Avec une surprise trop bruyante pour n'être point feinte, le s'élança au-devant du visiteur.

— Ah! mon Dieu, comment c'est vous, Monsieur Cambrelu? Par quel hasard?...

— Un hasard, en effet, Madame, répondit-il presque balbutiant; j'ai besoin de votre mari demain matin... L'affaire est assez pressante pour que je vienne un dimanche... comme vous le voyez.

La mine grave, un peu mélancolique, comme il convenait à un amoureux résigné, et qui souffrait encore de sa blessure, après un salut à chacun, et, sans même oser tendre la main à Catherine, Cambrelu accepta le siège que Bonnard lui offrit à ses côtés.

— Je vous en prie, continuez votre dîner, dit-il, je ne veux pas vous déranger, j'ai tout le temps d'attendre que vous ayez achevé.

— Nous finissions justement!... répliqua Ida.

Aglaé servit le café. Cambrelu offrit un cigare à Bonnard.

Il parut à Catherine, malgré elle très décontenancée, que le marchand de guano avait de toutes autres allures, et elle fut très surprise de le trouver réellement très changé, comme au sortir d'une maladie. Ses grosses joues devenues flasques avaient pris des teintes d'hépatite. Quelques semaines l'avaient subitement vieilli.

Ces preuves d'un ravage dont elle se savait la cause apaisèrent bientôt son humeur de cette rencontre. Elle se sentait décidément trop supérieure, pour ne point se croire tenue à quelque pitié.

Les deux hommes fumaient, causant de choses et d'autres. Catherine eût dit, en effet, qu'il s'agissait vraiment d'une affaire à traiter. À un moment même, Ida proposa discrètement de se retirer dans sa chambre avec ses filles.

— Non, non, je ne le souffrirai jamais! s'écria Cambrelu; Bonnard viendra me voir demain matin, cela suffit.

Insensiblement, la conversation se généralisait. Bien que gardant une réserve extrême, Catherine était bien forcée de dire son mot. Plusieurs fois elle se trouva répondre à Cambrelu; de son côté, il lui parla d'Auteuil, des agréments de la campagne en été, du charme de la verdure, de l'utilité du bon air pour son fils.

- Aussi est-il frais et rose, ajouta-t-il avec une caresse à l'en-

neuf heures avaient sonné, le jour baissait, Cambrelu ne se disait pas à partir.

Catherine alla mettre son chapeau.

- Déjà! dit Bonnard.

- Le petit est fatigué, répliqua-t-elle, et nous avons du chemin, et d'être chez nous.

- C'est vrai, reprit le beau-père, et puis c'est dimanche... Les autobus et les voitures sont rares.

- Introuvables!... s'écria Ida. Ma pauvre fille! te voilà menacée d'être la route à pied...

- Oh! cela ne fait rien! répondit-elle.

Pour comble d'embarras, le temps, qui s'était couvert dans la soirée, se gâta tout à coup, et la pluie se mit à tomber.

Le dernier contretemps achevait la difficulté du retour.

- Mon Dieu! dit doucement Cambrelu, ma voiture est à la gare... Si j'osais l'offrir à Madame... Moi, j'en prendrai une au-

- Oh! malade comme vous êtes, reprit Ida.

- Qu'importe!... Je serais très heureux de tirer M<sup>me</sup> Surville d'embarras.

Catherine eut un geste de refus.

- M. Cambrelu demeure justement sur ton chemin, ajouta-t-elle sans se déranger, il pourrait te mettre déjà à moitié route... L'enfant était las, il commençait à sommeiller sur sa chaise. Il devenait, en outre, matériellement impossible de l'emmener par cette pluie. Dans la conjoncture, la persistance d'un refus, peut-être plus encore que les insistances maladroitement d'Ida, ne faisait que marquer davantage cette situation trouble que Catherine voulait éviter.

En cet ennui, n'était-ce point accuser des craintes et laisser le mot à Cambrelu qu'il pouvait être un danger?...

Elle songea, sur l'instant, que, dès cette première rencontre, elle n'avait pas été sûre, et dont, grâce aux connivences de sa mère, elle ne pourrait peut-être prévenir le retour, il lui importait de saisir nettement l'attitude fière et décidée qu'elle entendait prendre désormais, de façon à décourager tout espoir. Avec son ton auprès d'elle, d'ailleurs, n'était-elle pas hautement protégée?...

A la fin, elle céda, résolue à rompre court, en une fois, à toute tentative nouvelle.

Le coupé attendait à la porte. Catherine y monta et prit place son fils couché sur ses genoux.

Cambrelu se mit auprès d'elle, on partit.

Tout d'abord, ils restèrent silencieux, un certain embarras se sautait encore sur eux. On eût dit que tous les deux redoutaient étonnement de prononcer la première parole. Arrivés sur le boulevard ils furent arrêtés par un encombrement de voitures.

La pluie tombait à torrents.

— Ah! regardez comme tout le monde barbote, dit Cambrelu. Jamais vous n'auriez pu retrouver le moyen de retourner à la rue de la Harpe.

— C'est vrai! murmura-t-elle, pour répondre quelque chose est presque impossible, le dimanche, de circuler dans Paris.

La glace était rompue. L'entretien se continua, des plus insignifiants. L'enfant s'était endormi. La mère le cacha à demi sous son manteau.

Ils atteignirent le Cours-la-Reine.

— Ah! au moins, ici, on respire!... dit Cambrelu.

La causerie se poursuivait, indifférente, tandis que la voiture les emportait au grand trot des deux pur sang.

La route s'allongeait, toute grise sous le ciel bas, et des flaques d'eau s'étendaient par place.

Cambrelu parut s'encourager.

— Au moins, dans votre existence nouvelle, lui demanda-t-elle tout à coup, êtes-vous heureuse?

— Oh! oui, bien heureuse, répondit-elle.

— Tant mieux! reprit-il.

Puis, après un court silence :

— Au fond, vous savez, je n'en crois rien.

— Comment! vous n'en croyez rien!

— Mais non!... On n'est pas heureuse quand on travaille pour vivre, quand on donne des leçons de piano, quand il faut composer les sous... Vous n'êtes pas faite pour cela.

— Je suis faite pour être une honnête femme, répliqua-t-elle nettement.

— Mais cela ne vous oblige pas à vivre de misère!... Voyez, ajouta-t-il, pourquoi ne voulez-vous pas que je sois votre ami?

— Mais rien n'empêche que vous ne le soyez comme vous l'êtes.

ourd'hui... reprit-elle un peu désarmée par son air de tristesse  
mise.

— En ce cas, pourquoi ne voulez-vous pas que je vous aide?

— Oh! cela c'est différent!

— C'est différent... en quoi?... Ça ne veut rien dire! reprit-il  
n ton bonhomme. Du moment que je suis votre ami : moi, j'ai  
l'argent, je suis riche, laissez-moi faire votre bonheur. Ainsi,  
tel que j'ai loué pour vous, je l'ai sur les bras, pour trois an-  
s... Pourquoi ne l'habiteriez-vous pas, puisqu'il ne sert à per-  
ne, et que la dépense en est faite?

— Vous savez bien que c'est impossible! répliqua-t-elle, sans  
voir se défendre de rire, à cette déduction que Cambrelu sem-  
t trouver victorieuse. Vous n'avez aucune raison pour me  
e de pareilles générosités.

— Je n'ai aucune raison... c'est encore bientôt dit!... ajouta-t-il  
n air découragé. Et, si je vous faisais mon héritière, vous re-  
eriez donc?... Vous voyez bien que ça n'a pas le sens commun ;  
autant dire : « Dépêchez-vous de mourir, parce que, tant que  
s serez là, je ne veux rien de vous!... » Si c'est mon plaisir, à  
, de vous faire heureuse pendant que j'y suis! Est-ce qu'on  
t plus libre, à présent, de s'entendre entre honnêtes gens pour  
der? Je vous ai vue toute petite; est-ce que ça n'arrive pas  
s les jours que l'on fait du bien à ceux qui vous intéressent, et  
ne à n'importe qui?... Tenez, voilà des gens qui passent... Si  
uaisais arrêter, pour dire à la jeune femme qui pousse la petite  
ure de son enfant avec son mari, que je veux leur faire trois  
e livres de rente... est-ce que vous croyez qu'ils me refu-  
ient? Ils m'appelleraient leur bienfaiteur, et puis voilà  
!

— Oui, mais il y a là un mari, qui y serait de moitié, répliqua-  
le en riant; ce qui, pour le monde, changerait déjà bien les  
ses!

— Ah! voilà le grand mot : le monde! s'écria Cambrelu. Avec  
u'il est propre, le monde, pour que vous lui fassiez le sacri-  
de vivre pour lui en pauvre! D'abord, est-ce que vous avez  
comptes à lui rendre, à votre monde?... Si demain la famille  
otre père vous envoyait une pension, vous diriez donc que  
s n'en voulez pas?...

— Au contraire, car je pourrais hautement l'avouer à mes amis.

— Eh bien, qu'est-ce qui vous empêcherait de dire que vous

venez de faire un héritage? Vos amis n'iraient pas en Angleterre pour en chercher la preuve et ça arrangerait tout!

— Non, pas pour ma conscience! répondit Catherine.

— Votre conscience! reprit humblement Cambrelu; mais puisque je ne vous demande rien, que de vous voir comme un ami. Si vous me refusez cela, alors autant dire que vous me méprisez ajouta-t-il avec un geste désolé. Et, en ce cas, qu'est-ce que vous voulez que je devienne à présent?

Catherine s'était armée pour quelque scène qu'elle prévoyait comme conséquence de cette rencontre, à coup sûr complotée avec sa mère... Le tour inattendu d'un aussi étrange débat, l'humiliation de Cambrelu, accablé, vaincu, subjugué par un ascendant de vertu qui le réduisait à la plainte; tout cela fut pour elle un grand soulagement, en même temps qu'une si haute satisfaction d'orgueil, elle le tenait si bien sous ses pieds, qu'il lui vint à la pensée qu'une pitié généreuse allait encore la grandir à ses yeux.

— En refusant ce qu'il m'est impossible d'accepter de vous, reprit-elle avec son joli air de princesse, je n'ai point dit que je ne vous permettrai pas de me revoir quelquefois...

— Vrai!... s'écria-t-il, transporté, vous voulez bien que je vienne chez vous?

— Oh! cela, non, répondit-elle vivement, je ne reçois point de personne!... Mais je veux dire que, de temps en temps, je pourrais vous rencontrer à quelque dimanche, comme aujourd'hui, chez ma mère... seulement, ce ne peut être qu'à cette condition que vous ne parlerez plus de toutes ces folies!...

Cambrelu s'abîma devant sa volonté, et protesta de tout ce qu'elle voulut.

Comme ils touchaient les premières maisons d'Auteuil.

— Faites-moi arrêter ici, dit-elle, car je ne veux pas arriver chez moi avec vous.

Il obéit.

## XXV

Certes, si Catherine n'eût point eu conscience de la transformation de sa vie, cette rencontre eût suffi à lui donner d'elle-même une opinion trop flatteuse, pour ne point la confirmer dans l'heureuse voie du travail et de l'honnêteté, qui la passionnait plus en plus. Jusqu'à alors, le souvenir cuisant d'une épouvante

ite, si désastreuse pour son renom, était encore si récent, elle avait peine à n'en point garder le trouble.

La seule pensée que, un jour, elle pouvait se trouver face à face avec Cambrelu la jetait dans une appréhension dont elle ne savait se défendre. Ce mauvais rêve la poursuivait, reliant le passé au présent, comme si une invisible chaîne l'eût rattachée à ce complice d'une action dégradante...

Elle se trouva qu'au lendemain du dîner rue de Lancry, Catherine, à coup délivrée de son obsession cruelle, ne put se défendre de savoir gré à sa mère de lui avoir ménagé une explication trop pieusement redoutée.

L'attitude de Cambrelu, sa timidité presque tremblante, et surtout l'altération de ses traits, révélant la douleur d'un chagrin sans espoir, témoignaient si clairement que sa simple présence l'avait plongé dans la prostration, qu'elle ne put s'empêcher de ressentir un légitime orgueil de l'impression qu'elle lui avait imposée.

Comme elle voyait son parrain presque chaque jour, il va sans dire que, toute fière, elle lui raconta l'aventure dans tous ses détails ; et, en femme de vertu solide, de la défaite de ce viveur dompté, prises avec les tortures sentimentales d'une passion tardive, le minant déjà dans son embonpoint, allait jusqu'à l'égarer par l'offre gratuite des clefs de sa caisse.

Elle mima plaisamment la scène de la voiture, et l'air déconfit d'un pauvre marchand de guano.

Le vicomte écouta avec ce sang-froid ironique dont il ne se départait guère.

Morsqu'elle eut achevé :

- C'est décidément très malin tout cela!... dit-il pour conclure. Le vieux roué court après son argent.

Passato il periglio, gabbato l' santo! » dit un proverbe bien italien.

Resté comme un épouvantail sur sa vie, le souvenir de Cambrelu, qu'accompagnaient mille terreurs de persécutions audaces dont elle redoutait le scandale, ne troublait plus Catherine d'épithète d'elle-même. Aussi surprise que flattée de ce désarmement complet qui devenait un hommage à sa vertu, et plus que rassurée désormais, elle se reprit de plus belle à ses grandes résolutions ; et d'une situation honnête et modeste, qu'elle estimait d'autant plus admirable, qu'il s'y mêlait le mépris des richesses à portée de sa main.

Ida, de son côté, semblait avoir pris son parti, devant la brouille de sa fille. Elle lui racontait les peines de Cambrelu, « Cambrelu dépérissait à vue d'œil... » On pouvait dire que cet homme là était un vrai martyr de son cœur. Il la faisait pleurer chaque fois qu'il venait chez M. Bonnard, qu'il chargeait maintenant toutes ses affaires, rien que pour avoir l'occasion de parler à Catherine... Et tout cela si respectueusement, que l'on voyait bien que la tête n'y était plus...

« Il n'en avait plus pour longtemps, bien sûr, avec un si grand chagrin de ce qu'elle ne voulait même pas accepter d'être aidé *pour rien*, par lui!... C'était donc qu'elle le méprisait!... Et, faire à cette idée-là, il ne le pouvait décidément pas, c'était plus fort que lui... alors qu'est-ce qu'il lui restait à faire de tout son argent?... M. Bonnard l'avait trouvé chez lui, assis dans un fauteuil, devant son portrait en Buveuse de perles... Il s'enfermait comme ça pendant des heures à se brûler le sang du chagrin et ne pas la voir. »

Il n'est pas de femme que les souffrances d'une grande passion qu'elle inspire ne ravisse, cette passion vint-elle d'un simple gâchis. Catherine écoutait les nouvelles de ce naufrage de Cambrelu finalement trop à sa gloire pour ne point chatouiller son orgueil. Il y avait là surtout, pour elle, le relèvement d'une heure de chute, dont le souvenir s'effaçait devant la piteuse attitude du malheureux patito. Guérie de la peur qu'elle avait d'abord gardée des suites de sa déplorable aventure, et, tout au contraire, assurée d'un empire où la situation prenait un tour des plus romanesques, elle oublia l'ancienne chute, pour ne plus voir que son récent triomphe.

Pourtant, bien que disposée charitablement à la compassion d'une belle âme, elle refusa à sa mère d'aller dîner chez elle dimanche suivant, le soin de sa dignité s'opposant à une trop prompte condescendance, qui semblerait être la préméditation d'une nouvelle entrevue.

Si Catherine eût pu conserver quelque crainte dans l'acte de pitié qu'elle avait si généreusement concédé au désespoir du malheureux Cambrelu, elle eût été certes complètement rassurée lorsque quinze jours plus tard, elle le retrouva rue de Lancry.

Par une sorte d'accord tacite, et sans qu'il eût été question de lui, il arriva à la fin du dîner, cette fois comme un invité attendu des Bonnard. Avec une réserve, qui ne manquait pas de bon goût,

avait acheté trois simples petits bouquets de violettes de quatre  
pour *ces dames*, de façon à ne point paraître faire de dis-  
crétion pour Catherine.

La soirée s'écoula dans une causerie amicale; et, sauf que, vers  
dix heures, survint un glacier apportant un grand plateau chargé  
de gâteaux et de sorbets, qui trahissaient la munificente galan-  
tie du richard, malgré les élans de bonheur cachés de l'infortuné  
Madon, qui pâlisait ou rougissait tour à tour au moindre mot  
de Catherine, tout se passa dans des formes si discrètes, qu'elle  
put se défendre d'un mouvement généreux à le voir si résigné  
et si décontenancé devant son regard.

Aussi, lorsque, à dix heures, il s'agit de partir, accepta-t-elle  
sans le moindre débat, qu'il la reconduisit.

## XXVI

Madon n'était fier de la nouveauté de sa situation, le courant de sa vie, une fois réglé par l'habitude, laissa  
à son imagination libre de cet excitant un peu fiévreux qui,  
volontiers en tout, l'emportait généralement par soubresauts. L'a-  
mour de son Lorrain, son travail, ses devoirs de mère, tout cela, de-  
vant le train de chaque jour, lui parut si bien assuré, qu'on l'eût  
à peine étonnée aux rappels d'un autre temps.

Contraint, par ordonnance, à une promenade hygiénique, cha-  
que matin, son parrain arrivait lui apportant son originale gaieté.  
Il se réjouissait souvent avec elle, rompant ainsi cette impression de  
solitude de la femme séparée. Le vicomte jouait avec l'enfant et la  
sienne s'emplissait de cris de joie et de rires.

Pour Catherine, qui, depuis si longtemps, quittait le matin  
son logis vide, le retrouvant vide le soir, il y avait là un rattachement  
au bonheur familial, si restreint qu'il fût. Elle se sentait un  
foyer, un foyer qui vivait, lui donnant ce souci charmant de  
penser au confort de *son ménage*.

De son côté de sa mère, bien que les gracieusetés toutes nouvelles  
de M. Bonnard lui parussent surtout motivées par le surcroît d'affaires  
qu'il lui devait, Catherine était trop en plein dans sa triom-  
phante opinion d'elle-même. Pour ne point oublier les brouilles  
du passé.

Les dîners du dimanche à la rue de Lanery devinrent donc de

fondation, et deux mois ne s'étaient point écoulés que, toute confiance disparue, l'attitude effondrée de Cambrelu semblait faire partie de la maison.

Il en arriva que, un jour, comme Aglaé parlait d'une féerie vogue, le millionnaire offrit une loge qui fut acceptée. Catherine, en soupirant, songea bien d'abord à rester à l'écart; mais l'enfant, qui était ainsi privé de la partie, s'étant pris à pleurer, elle n'osa point résister devant un si réel chagrin.

Il eût été, d'ailleurs, ridicule de se guinder dans le refus de cette fête de famille.

Un dîner au restaurant fut convenu. Après le théâtre, le grand landau ramena tout le monde...

Une fois le premier pas franchi, les occasions de plaisir se succédèrent. Ida ne se faisait pas faute de les faire naître, et d'exploiter sans façon les largesses toujours ouvertes du vieux père. Cambrelu n'arrivait plus jamais que les poches bourrées de cadeaux, en *triple*, pour ôter à Catherine tout prétexte de n'en point accepter sa part.

Un dimanche, ce fut une excursion à la Tremblaie, le château du millionnaire dans les bois de Verrières.

Avec son esprit de linotte, toujours si prompt aux imprudences sur cette pente facile de rencontres, désormais sans l'ombre d'un danger pour elle, et dans lesquelles elle jouait à ravir son agréable rôle d'inhumaine, il était trop naturel que Catherine se laissât aller à de légères concessions. Ces parties, qu'organisaient volontiers les Bonnard, les soirées de théâtre, à l'aise dans de bons loges, rompaient le train évidemment très heureux, mais pourtant un peu monotone de sa vie de travail. Les circonstances et les idées sérieuses ayant amené un changement, tout à sa louange dans ses rapports avec Cambrelu, décidément courbé sous un respect tremblant, sans que jamais un mot troublât sa sérénité habituelle, elle se relâcha de ses rigueurs.

N'était-ce point d'ailleurs exagérer la réserve d'une façon si surde, que de paraître redouter le péril imaginaire que pouvait courir sa vertu, dans des relations de convenances avec un aîné de sa famille?...

Il en arriva que, un dimanche soir, comme il la reconduisait à Auteuil, en traversant le bois, par une charmante soirée d'automne, sur le regret qu'elle exprimait de ne pouvoir prolonger sa promenade, à cause de l'enfant qui dormait :

— Voulez-vous que je vienne vous prendre demain?... dit-il timidement. Je vous attendrai à l'endroit que vous me direz, et je vous mènerai jusqu'à Ville-d'Avray.

Elle se fit longtemps prier... A la fin, elle accepta, et ils convinrent d'un rendez-vous.

A partir de ce jour, bien qu'elle ne consentit point à recevoir Cambrelu chez elle, Catherine n'eut plus de raison pour refuser seule quelques rares escapades d'amis, qui au fond la distrayaient.

Toute femme aime à jouer avec la passion qu'elle inspire; dût-elle la laisser honnie et raillée, elle en est toujours flattée. La détresse de la victime était là si évidente, et, dans ces parties fines en cachette, elle sentait si bien son empire sur ce malheureux, qu'elle enivrait d'un sourire, qu'elle écrasait d'un regard!...

Comment ne point s'amuser de ce tourment?...

Un jour que, devant aller en loge grillée au théâtre des Bouffes, elle avait consenti à un dîner au café *Anglais*, il revint à son idée surprenante de lui faire quitter son logis d'Auteuil pour l'hôtel, qui, comme il le répétait avec mélancolie, lui restait toujours sur les bras.

— Mais c'est fou! dit-elle. Me voyez-vous partir, le matin, donner mes leçons de piano en sortant de mon hôtel?

— Pourquoi n'iriez-vous pas le voir? reprit-il, vous sauriez au moins ce que vous refusez... car il n'y a pas à dire, c'est un vrai paradis!

Il n'y avait aucune raison de plus particulièrement redouter pareille visite, que toute autre de ces rencontres qu'elle concédait du haut de sa compassion... N'était-ce point d'ailleurs marquer l'une façon plus souveraine sa sécurité d'elle-même et son dégagement des richesses?... Paraître craindre la tentation, c'était s'amoindrir, ou dénoncer une faiblesse.

La curiosité aidant, mais ne voulant point pourtant montrer trop de hâte, elle laissa tomber vaguement la promesse d'aller un jour voir le fameux logis.

Elle n'en parla plus cependant, et il fallut, la semaine suivante, que Cambrelu insistât pour réclamer cette faveur accordée.

Il fut convenu que, le lendemain, vers cinq heures, après ses leçons, il l'attendrait rue Jean-Goujon.

A l'heure dite, et ne pouvant se défendre de rire de cette originale aventure de visiter *sa maison*, Catherine sonnait à la porte

d'un fort bel hôtel, abandonné par une princesse russe qui, n'habitait plus Paris, le laissait en location.

En retraite sur une cour, la demeure avait l'apparence d'une villa italienne avec sa terrasse. Un rez-de-chaussée élevé de six marches, un premier étage et rien de plus ; mais l'apparence, du reste, d'assez grand air.

Au coup de timbre, Cambrelu était accouru pour la recevoir sur le perron, sa grosse face illuminée de joie.

— Enfin, vous voilà ! dit-il lorsqu'ils eurent traversé l'antichambre, j'avais déjà peur que vous n'eussiez changé d'avis !

— Est-ce que je suis en retard?... demanda-t-elle en lui donnant une poignée de main d'ami.

— Non ! non ! répliqua-t-il vivement. Et puis qu'est-ce que ça ferait avec moi?...

Ils entrèrent.

— Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça ? ajouta-t-il en lui montrant, d'un geste, une enfilade de trois ou quatre salons.

— C'est très charmant, répondit-elle d'un ton de complaisance, et avec ce grand air de fille d'un lord qu'elle gardait avec lui.

Cambrelu était dans le ravissement.

— Enfin, cette fois, vous voilà chez vous. exclama-t-il.

— Oh ! si j'étais chez moi, ce serait bien en passant ! reprit-elle en riant. Avouez-le !

— C'est bon, c'est bon ! j'espère bien que vous y viendrez, quand vous comprendrez que tout cela est décidément à vous.

— Mais il faut que vous visitiez tout, ajouta-t-il, comme elle restait debout.

Elle se laissa conduire à un boudoir qu'elle parcourut du regard en soulevant la portière. Tout cela était frais, coquet, pimpant, avec cette véritable élégance mêlée de richesse sans apprêt, qui est le cachet du vrai goût.

Dans la salle à manger, une large baie vitrée sur la cour formait une volière où s'ébattaient des oiseaux, dont le ramage les accueillit.

— Ils vous disent bonjour, reprit Cambrelu ravi.

Catherine, les mains dans les poches de son petit paletot de demi-saison, passait, calme et souriante, comme une belle indifférente, en véritable visiteuse d'appartements, entrée là par hasard.

De retour au salon :

— Le reste est au premier, dit Cambrelu.

— Oh! je m'imagine ce que cela peut être, répondit-elle négligemment, lui sachant gré, comme d'une preuve de tact, de ne point lui proposer d'y monter.

— Et *votre* piano... Essayez donc, vous allez voir. Il est tout frais accordé, ajouta-t-il en ouvrant un Érard superbe.

Toujours debout, elle s'approcha, et parcourut les touches de ses doigts gantés.

Après quoi, comme il la regardait ébahi dans sa pose résignée, elle referma l'instrument qui claqua d'un petit coup sec.

— Eh bien, maintenant que je vous ai fait ma visite, dit-elle en riant, je m'en retourne.

— Comment! vous ne restez pas un peu? s'écria-t-il penaud... Vous ne vous asseyez même pas un instant?

— Puisque j'ai vu, reprit-elle, il n'y a pas de raison pour que je reste plus longtemps là à causer. D'ailleurs, à cinq heures, j'ai une leçon.

— Ah! que c'est dommage! Moi qui m'étais fait une fête de vous garder une heure au moins.

— Eh bien, et mon travail donc?... ajouta-t-elle de son joli air de femme sérieuse.

Il n'osa insister.

Mario UCHARD.

(A suivre.)

---

---

## SOLDATS DE PLOMB

---

Soufflant dans son clairon, la sinistre déesse Guerre cuirassée d'écaillés noires a plané dans le sombre ciel. Les obus ont éventré les maisons et fracassé les villages. Les habitants ont été tués, les filles violées et égorgées. Les ruines incendiées fument vers la nue, les chemins sont pleins de soldats morts, aux yeux crevés, au nez meurtri. Brillants d'or et les panaches au vent, les vainqueurs galopent sur leurs chevaux rapides, les canons roulent sur leurs affûts, les fourgons chargés de butin suivent l'armée triomphante, et cependant à travers la campagne courent les taureaux fous, et on voit tournoyer des vols de corbeaux attirés par l'odeur du sang.

Mais cette belle comédie de la bataille étant finie, le fabricant de jouets remet à la fonte les soldats morts ou grièvement blessés, et range ceux qui se portent bien dans la boîte de mince sapin blanc. Cependant, lorsqu'il va prendre le chef orgueilleux, le terrible cuirassier au front chauve, dont la colère fait osciller le monde et qui mène tout d'un froncement de ses durs sourcils, celui qui fait marcher au pas les armées et les empereurs, et trembler les rois au seul bruit de ses éperons, ce rusé capitaine se cabre et fait mine de vouloir organiser la rébellion.

— « Quoi ! dit-il en prenant son air jupitérien, moi aussi dans la boîte !

— Oui, dit le fabricant de jouets en l'empoignant sans façon, toi aussi dans la boîte. Car si on vous écoutait, ça ne serait jamais fini, la boutique ne serait jamais en ordre. Et ne faut-il pas que je m'occupe de vernir mes arbres, mes bergeries et mes étoiles. »

Théodore de BANVILLE.

---

---

---

# MON ONCLE BENJAMIN<sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

L'anguille étant prête, on se remit à table. La matelote de Manette était un chef-d'œuvre; le sergent ne se lassait pas de l'admirer. Mais les chefs-d'œuvre du cuisinier sont éphémères; on leur donne à peine le temps de refroidir. Il n'y a qu'une chose dans les arts qu'on puisse comparer aux produits culinaires : ce sont les produits du journalisme; et encore un ragoût peut se réchauffer, une terrine de foie gras peut exister un mois entier, un jambon peut revoir autour de lui ses admirateurs; mais un article de journal n'a pas de lendemain; on n'en est pas à la fin qu'on a publié le commencement, et, quand on l'a parcouru, on le jette sur son bureau, comme on jette sa serviette sur la table quand on a diné. Ainsi, je ne comprends pas comment l'homme qui a une valeur littéraire consent à perdre son talent dans les obscurs travaux du journalisme; comment lui, qui peut écrire sur du parchemin, se résout à griffonner sur le papier brouillard d'un journal; certes, ce ne doit pas être pour lui un petit crève-cœur quand il voit les feuillets où il a mis sa pensée tomber sans bruit avec ces mille feuillets que l'arbre immense de la presse secoue chaque jour de ses branches.

Cependant l'aiguille du coucou allait toujours pendant que mon oncle philosophait. Benjamin ne s'aperçut qu'il faisait nuit quand Manette vint apporter une chandelle allumée sur la table. Alors, sans attendre les observations de Machecourt, qui du reste était peu capable de faire observer quelque chose, il déclara qu'en était assez comme cela pour un jour, et qu'il fallait retourner à Clamecy.

(1) Voir les numéros des 20 novembre et 5 décembre 1894.

Le sergent et mon grand-père sortirent les premiers. Manette arrêta mon oncle sur le seuil de la porte :

— Monsieur Rathery, lui dit-elle, voilà.

— Qu'est-ce que ce griffonnage? dit mon oncle. « Le 10 août, trois bouteilles de vin et un fromage à la crème; le 1<sup>er</sup> septembre, avec M. Page, neuf bouteilles et un plat de poissons. » Dieu me pardonne, je crois que c'est un mémoire.

— Sans doute, dit Manette; je vois bien qu'il est temps de régler nos comptes, et j'espère que vous m'enverrez le vôtre ces jours-ci.

— Moi, Manette, je n'ai pas de compte à vous faire. Belle corvée, ma foi, que de toucher le bras blanc et potelé d'une jolie femme comme vous l'êtes!

— Vous dites cela pour vous moquer de moi, Monsieur Rathery, fit Manette tressaillant d'aise.

— Je le dis parce que c'est vrai, parce que je le pense, répondit mon oncle. Pour ton mémoire, Manette, il arrive dans un moment fatal, je suis obligé de te déclarer que je n'ai pas un petit écu à l'heure qu'il est; mais, tiens, voilà ma montre, tu la garderas jusqu'à ce que je l'aie remboursée. Ça se trouve on ne peut mieux; elle ne va plus depuis hier.

Manette se mit à pleurer et déchira le mémoire.

Mon oncle l'embrassa sur la joue, sur le front, sur les yeux, partout où il put la rencontrer.

— Benjamin, lui dit Manette se penchant vers son oreille, si vous avez besoin d'argent, dites-le moi.

— Non! non! Manette, répondit vivement mon oncle, je n'ai pas besoin de ton argent. Diable! ceci deviendrait grave. Te faire payer le bonheur que tu me donnes! mais ce serait une indignité; je serais vil comme une prostituée! et il embrassa Manette comme la première fois.

— Ouais! ne vous gênez pas, Monsieur Rathery, fit Jean-Pierre qui entra.

— Tiens! tu étais là, toi, Jean-Pierre? Est-ce que tu serais jaloux, par hasard? Je te préviens que j'ai une aversion profonde pour les jaloux.

— Mais il me semble que j'en ai bien le droit, d'être jaloux.

— Imbécile! tu prends toujours les choses à l'envers. Ces messieurs m'ont chargé de témoigner à ta femme leur satisfaction pour l'excellente matelote qu'elle nous a faite, et je m'acquittais de la commission.

— Vous aviez un bon moyen, ce me semble, de témoigner votre satisfaction à Manette, c'était de la payer, entendez-vous.

— D'abord, Jean-Pierre, nous n'avons pas affaire à toi : c'est Manette qui est ici la cabaretière ; quant à te payer, sois tranquille, c'est moi qui me charge de l'écot ; tu sais qu'il n'y a rien à perdre avec moi, et d'ailleurs, si tu as peur d'attendre trop longtemps, je vais te passer de suite mon épée au travers du corps. Cela te convient-il, Jean-Pierre ? Et en disant cela il sortit.

Benjamin jusqu'alors n'avait été que surexcité, il renfermait tous les éléments de l'ivresse sans être encore ivre. Mais, en sortant du cabaret de Manette, le froid le saisit au cerveau et aux jambes.

— Holà ! hé ! Machecourt, où es-tu ?

— Me voici qui te tiens par le revers de ton habit.

— Tu me tiens, c'est bien, ça me fait honneur, c'est une flatterie que tu m'adresses. Tu veux me dire que je suis en état de soutenir mon hypostase et la tienne. Dans un autre temps, oui ; mais maintenant je suis faible comme le vulgaire des hommes quand il a dîné trop longtemps. Je t'ai retenu ton bras, je te demande de venir me l'offrir.

— Dans un autre temps, oui, dit Machecourt ; mais il y a une difficulté, c'est que je ne puis marcher moi-même.

— Alors, tu as forfait à l'honneur, tu as manqué au plus sacré des devoirs ; je t'avais retenu ton bras, tu devais te ménager pour nous deux ; mais je te pardonne ta faiblesse. *Homo sum...* c'est-à-dire, je te la pardonne à une condition : c'est que tu vas m'aller chercher de suite le garde-champêtre et deux paysans portant desambeaux pour me reconduire à Clamecy. Tu prendras un bras de l'officier rural, et moi l'autre.

— Mais il est manchot, l'officier rural, dit mon grand-père.

— Alors, le bras valide m'appartient ; tout ce que je puis faire pour toi, c'est de te permettre de te tenir à ma queue, et tu prendras garde de défaire le ruban. Si cela t'arrange mieux, monte sur le dos du caniche.

— Messieurs, dit le sergent, pourquoi chercher si loin ce qui est tout près de vous ? Moi j'ai deux bons bras que le boulet a heureusement épargnés, je les mets à votre disposition.

— Vous êtes un brave homme, sergent, dit mon oncle prenant le bras droit du vieux soldat.

— Un excellent homme, dit mon grand-père prenant le bras gauche.

— Je me charge de votre avenir, sergent.

— Et moi aussi, sergent, je m'en charge, quoique, à vrai dire, toute charge dans ce moment-ci...

— Je vous apprendrai à arracher les dents, sergent.

— Et moi, sergent, j'enseignerai à votre caniche à être garnisaire.

— Dans trois mois, vous serez dans le cas de courir les foires.

— Dans trois mois, votre caniche, s'il se conduit bien, pourra gagner trente sous par jour.

— Le sergent fera sur toi son apprentissage, Machecourt; tu as de vieux chicots tout délabrés qui te tourmentent, nous t'en arracherons un tous les deux jours de peur de te fatiguer, et quand nous aurons fini pour les chicots, nous t'arracherons les gencives.

— Et moi, je mettrai mon garnisaire au service de tes créanciers, mauvais payeur! Je vais t'instruire d'avance des devoirs que tu auras à remplir envers lui. Tu lui dois le matin du pain et du fromage, ou, dans la saison, une botte de petites raves; à dîner, la soupe et le bouilli, et à souper, un rôti et une salade, la salade peut se remplacer par un petit verre. Tu auras soin qu'il ne dépense pas entre tes mains; car rien ne fait honneur à un débiteur comme un garnisaire bien gras. De son côté, il doit se conduire honnêtement envers toi; il n'a pas le droit de te troubler dans tes occupations, de jouer, par exemple, de la clarinette, ou de sonner du cor de chasse.

— En attendant, j'offre un gîte au sergent à la maison; tu ne me désapprouveras pas, n'est-ce pas, Machecourt?

— Pas précisément, mais j'ai grand'peur que ta chère sœur ne te désavoue.

— Ah ça, Messieurs, dit le sergent, entendons-nous, ne m'exposez pas à recevoir un affront; car, je vous en préviens, il faudrait que l'un ou l'autre m'en fit compte.

— Soyez tranquille, sergent, dit mon oncle; et, si le cas échéait ce serait à moi que vous vous adresseriez; car pour Machecourt il ne sait se battre que quand son adversaire lui cède la lame de son épée et garde le fourreau.

Tout en philosophant ainsi, ils arrivèrent à la porte de la maison. Mon grand-père ne se souciait pas d'entrer le premier, et mon oncle ne voulait entrer que le second.

Pour arranger la chose, ils entrèrent tous les deux ensemble s'entrechoquant comme deux gourdes qu'on porte au bout d'un bâton.

Le sergent et le caniche, dont l'intrusion fit gronder la chatte comme une tigresse royale, tenaient l'arrière-garde.

— Ma chère sœur, dit Benjamin, j'ai l'honneur de vous présenter un élève en chirurgie et un...

— Benjamin s'apprête à te dire des bêtises, interrompit mon grand-père, ne l'écoute pas : Monsieur est un soldat qu'on nous envoie en logement, et que nous avons rencontré à la porte.

Ma grand'mère était bonne femme, mais un peu harpie; elle croyait que de crier bien fort ça la grandissait. Elle avait la meilleure envie du monde de se mettre en colère, et elle en avait d'autant plus envie qu'elle en avait le droit. Mais elle se piquait de savoir-vivre, attendu qu'elle descendait d'un robin; la présence d'un étranger la contint.

Elle offrit à souper au sergent. Celui-ci ayant refusé, et pour cause, elle le fit conduire par un de ses enfants au cabaret voisin, avec recommandation de lui donner à déjeuner le lendemain avant qu'il se remît en route.

Mon grand-père pliait toujours comme un jonc, le brave homme visible qu'il était, quand s'élevait une bourrasque conjugale. Ce n'est peut-être, jusqu'à un certain point, excuser en lui cette faiblesse, est qu'il avait toujours tort.

Il avait bien vu l'orage s'amasser sur le front plissé de sa femme; aussi le sergent était encore sur le seuil de la porte, que déjà il avait gagné son lit, où il s'introduisit de son mieux; pour Benjamin, il était incapable d'une telle lâcheté. Un sermon en cinq points, comme une partie d'écarté, ne l'eût pas fait coucher une minute avant son heure. Il voulait bien que sa sœur le grondât, mais il ne consentait pas à la craindre. Il attendait la tempête et n'allait éclater avec l'indifférence d'un écueil, les deux mains dans ses poches, le dos appuyé contre le manteau de la chemise, et chantonnant entre ses lèvres : « Malbrough s'en va-t-en terre ».

Ma grand'mère eut à peine éconduit le sergent, qu'impatiente de venir aux mains elle vint se placer en face de Benjamin.

— Eh bien? Benjamin, es-tu content de ta journée? te trouves-tu bien comme cela? faut-il que j'aille tirer une bouteille de vin blanc?

— Merci, chère sœur. Comme vous le dites très élégamment, la journée est finie.

— Belle journée, en effet; il en faudrait beaucoup comme celle-là

pour payer tes dettes. Te reste-t-il au moins assez de raison pour me dire comment vous a reçus M. Minxit?

— *Mironton, mironton, mirontaine*, chère sœur, fit Benjamin

— Ah! *mironton, mironton, mirontaine*, s'écria ma grand-mère, attends! je vais t'en donner, moi, du *mironton, mirontaine*, et elle s'empara des pincettes. Mon oncle recula de trois pas et tira son épée.

— Chère sœur, dit-il se mettant en garde, je vous rends responsable de tout le sang qui va être répandu ici.

Mais ma grand-mère, quoiqu'elle descendît d'un robin, n'ava pas peur d'une épée; elle porta à son frère un coup de pincette qui l'atteignit au pouce et lui fit lâcher sa lame.

Benjamin tournait autour de la chambre, serrant son pouce blessé de sa main gauche. Pour mon grand-père, quoiqu'il fût bon entre les meilleurs, il étouffait de rire sous ses draps. Il ne put s'empêcher de dire à mon oncle :

— Eh bien! comment trouves-tu cette botte-là? Cette fois tu avais bien le fourreau et la lame; tu ne peux pas dire que les armes n'étaient pas égales.

— Hélas! non, Machecourt, elles ne l'étaient pas; il aurait fallu pour cela que j'eusse la pelle. C'est égal, ta femme, car je ne puis plus dire ma chère sœur, mérite de porter, au lieu d'une quenouille une paire de pincettes au côté. Avec une paire de pincettes elle gagnerait des batailles. Je suis vaincu, j'en conviens, et je dois subir la loi du vainqueur. Eh bien! non, nous ne sommes pas allés jusqu'à Corvol; nous nous sommes arrêtés chez Manette.

— Toujours chez Manette, une femme mariée! tu n'as pas honte, Benjamin, d'une telle conduite?

— Honte! et pourquoi, chère sœur? Du moment qu'une cabaretière est mariée, est-ce qu'on ne peut plus déjeuner chez elle? Ce n'est pas là ma manière de voir, moi: pour un vrai philosophe, un bouchon n'a pas de sexe. N'est-ce pas, Machecourt?

— Que je la rencontre au marché, ta Manette, je la traiterai la péronnelle qu'elle est, comme elle le mérite?

— Chère sœur, quand vous rencontrerez Manette au marché achetez-lui des fromages à la crème tant que vous voudrez, mais si vous l'insultez...

— Eh bien! si je l'insultais, que me ferais-tu?

— Je vous quitterais, je passerais aux îles, et j'emmènerais Machecourt, je vous en prévient.

Ma grand'mère comprit que tous ces emportements n'aboutissaient à rien, et elle prit de suite son parti.

— Tu vas faire comme cet ivrogne qui est dans son lit, dit-elle: tu as aussi besoin que lui de te coucher. Mais demain, c'est toi qui te conduiras chez M. Minxit, et nous verrons si tu t'arrêteras en route.

— *Mironton, mironton, mirontaine*, faisait Benjamin en allant se coucher.

L'idée de la démarche qu'il devait faire le lendemain agitait le sommeil ordinairement si paisible, si compact et si dense de mon oncle: il rêvait tout haut, et voici ce qu'il disait :

— Vous dites, sergent, que vous avez dîné comme un roi. Ce n'est pas cela le mot, c'est une litote que vous faites. Vous avez dîné mieux qu'un empereur. Les rois et les empereurs, malgré toute leur puissance, ne peuvent faire un extra, et vous en avez fait un. Voyez-vous, sergent, tout est relatif. Cette matelote ne vaut certainement pas un perdreau truffé. Cependant elle a chaupillé plus agréablement vos houppes nerveuses qu'un perdreau truffé ne chatouillerait celles du roi; pourquoi cela? parce que le palais de Sa Majesté est blasé sur les truffes, tandis que le vôtre n'a pas l'habitude des matelotes.

Ma chère sœur me dit : Benjamin, fais quelque chose pour devenir riche. Benjamin, épouse M<sup>lle</sup> Minxit pour avoir une bonne dot. A quoi cela me servira-t-il? Le papillon, pour deux ou trois mois de beaux jours qu'il a à vivre, se donne-t-il la peine de se faire un nid? Je suis convaincu, moi, que les jouissances sont relatives aux positions, et qu'au bout de l'année, le gueux et le riche ont eu la même somme de bonheur.

Bonne ou mauvaise, chaque individu s'habitue à sa situation. Le boiteux ne s'aperçoit plus qu'il va sur une béquille, et le riche quand il a un équipage. Le pauvre escargot qui porte sa maison sur son dos jouit autant d'un jour de parfums et de soleil que l'oiseau qui gazouille au-dessus de lui sur sa branche. Ce n'est point la position qu'il faut considérer, c'est l'effet qu'elle produit. Le manœuvre qui est assis sur son banc devant sa chaumière ne se sent-t-il pas aussi bien que le roi sur l'édredon de son fauteuil? Nos-Jean ne mange-t-il pas sa soupe aux choux avec autant de plaisir que le roi son potage aux écrevisses? et le mendiant ne sent-t-il pas aussi bien dans la paille où il s'épanouit que la grande dame sous ses rideaux de soie et entre la batiste parfumée de son

lit? Un enfant lorsqu'il trouve un liard, est plus content que le banquier qui a trouvé un louis, et le pauvre paysan qui hérite d'un journal de terre est aussi triomphant que le roi auquel ses armées ont conquis une province et qui fait entonner un *Te Deum* par son peuple.

Tout mal ici-bas se compense par un bien, et tout bien qui s'écoule est atténué par un mal qu'on ne voit pas. Dieu a mille moyens de faire des compensations; s'il a donné à l'un de bons dîners, à l'autre il donne un peu plus d'appétit, et cela rétablit l'équilibre. Au riche il a donné la crainte de perdre, le souci de conserver, et au gueux l'insouciance. En nous envoyant dans un lieu d'exil, il nous a fait à tous un bagage à peu près égal de misère et de bien-être; s'il en était autrement, il ne serait pas juste car tous les hommes sont ses enfants.

Et pourquoi donc, en effet, le riche serait-il plus heureux que le pauvre? il ne travaille point; eh bien! il n'a pas le plaisir de se reposer. Il a de beaux habits; mais tout l'agrément en revient à celui qui le regarde. Quand le marguillier fait la toilette d'un saint, est-ce pour le saint lui-même ou pour ses adorateurs? Au reste n'est-on pas aussi bien bossu dans un habit de velours que dans un habit de tiretaine?

Le riche a deux, trois, quatre, dix valets à son service. Eh mon Dieu! que fait cette quantité de membres inutiles qu'on ajoute orgueilleusement à son corps, lorsqu'il n'en faut que quatre pour faire le service de notre personne? L'homme habitué à se faire servir, c'est un malheureux perclus de tous ses membres qu'il faut faire manger et boire.

Ce riche a un hôtel à la ville et un château à la campagne, mais qu'importe le château quand le maître est à l'hôtel, l'hôtel quand il est au château? Qu'importe que son logis se compose de vingt chambres lorsqu'il ne peut être que dans une seule à la fois?

Attendant son château, il a pour promener ses rêveries un grand parc clos par un mur à chaux et à sable, de dix pieds de haut, mais d'abord, s'il n'a pas de rêveries? et ensuite, est-ce que la campagne qui n'est close que par l'horizon, et qui appartient à tous, n'est pas aussi belle que son grand parc?

Au milieu dudit parc, un canal entretenu par un filet d'eau traîne ses eaux verdâtres et malades sur lesquelles se collent comme des emplâtres, les larges feuilles du nénuphar; mais!

neuve qui se promène librement dans la pleine campagne n'est-il pas plus clair et plus liquide que son canal?

Des dahlias de cent cinquante espèces différentes bordent ses allées : soit ; je vous donne encore les quatre au cent , ce qui fait cent cinquante-six espèces ; mais le chemin ombragé d'ormes qui se glisse dans l'herbe comme un serpent , ne vaut-il pas bien ses allées ? et les haies toutes festonnées de roses sauvages et toutes parsemées d'aubépines ; les haies , qui mêlent au vent leurs touffes de toutes couleurs et en jettent les fleurs sur le chemin , ne valent-elles pas bien ces dahlias dont l'horticulteur seul peut deviner le mérite ?

Ledit parc lui appartient exclusivement , dites-vous : vous vous trompez ; il n'y a que l'acte d'acquisition enfermé dans son secrétoire dont il ait la propriété exclusive , et encore il faut pour cela que les tiques ne le lui mangent pas.

Son parc lui appartient bien moins qu'aux oiseaux qui y font leurs nids , qu'aux lapins qui en brotent le serpolet , qu'aux insectes qui bruissent sous les feuilles.

Son garde-champêtre peut-il empêcher que le serpent ne s'y roule entre les herbes ou que le crapaud ne s'y tapisse sous la mousse ?

Le riche donne des fêtes , mais est-ce que les danses sous les tilleuls de la promenade , au son de la musette , ne sont pas ses fêtes ?

Le riche a un équipage. Il a un équipage , le malheureux ! mais est donc cul-de-jatte ou paralysé ? Voilà une femme qui porte un enfant sur ses bras tandis que l'autre gambade autour d'elle , court après les papillons et les fleurs. Lequel des deux marmots est dans la plus agréable situation ? Un équipage ! mais c'est une épreuve que vous avez ; qu'une roue se casse à votre voiture , que votre cheval se déferre , et vous voilà boiteux. Ces grands seigneurs qui , sous Louis XIV , se faisaient mener au bal en litière , ces ivres gens qui avaient des jambes pour danser et n'en avaient pas pour marcher , combien ils devaient souffrir de la fatigue de ceux qui les portaient !

Aller en voiture , vous croyez que c'est une jouissance du riche , mais vous trompez , ce n'est qu'une servitude que sa vanité lui impose. S'il en était autrement , pourquoi ce monsieur ou cette dame , qui sont maigres comme un fagot d'épines et qu'un âne porterait surabondamment , feraient-ils atteler quatre chevaux à leur carrosse ?

Pour moi, quand je suis sur la pelouse, dans la mousse jusqu'à la cheville du pied, quand je vais, les mains dans mes poches, à la recherche d'un beau chemin de traverse, rêvant et jetant derrière moi comme un damné qui passe, les bleus flocons de ma pipe culottée ou que je suis lentement, par un beau clair de lune, le chemin blanc que festonne d'un côté l'ombre des haies, je voudrais bien voir qu'on eût l'insolence de venir m'offrir une voiture.

À ces mots, mon oncle se réveilla.

— Quoi, dites-vous, votre oncle a rêvé cela et tout haut?

— Qu'a donc cela d'étonnant? M<sup>me</sup> George Sand a bien fait réveiller tout haut un chapitre d'un de ses romans au révérend père Spiridion. M. Golbéry n'a-t-il pas rêvé tout haut à la Chambre pendant une heure, d'une proposition sur le compte rendu des débats parlementaires? et nous-mêmes ne rêvons-nous pas depuis treize ans que nous avons fait une révolution? Quand mon oncle n'avait pas eu le temps de philosopher pendant le jour, par compensation, il philosophait en rêvant. Voilà comme j'explique le phénomène dont je viens de vous rapporter le résultat.

#### CHAPITRE .IV

Cependant ma grand'mère avait mis sa robe de soie gorge-géon, qu'elle ne tirait de son tiroir que le jour des grandes fêtes solennelles de l'année; elle avait attaché sur son bonnet rond, guise de bandeau, le plus beau de ses rubans, un ruban rouge cerise qui était large comme la main et au delà; elle avait appuyé son mantelet de taffetas noir bordé d'une dentelle de même couleur, et elle avait tiré de son étui son manchon neuf de poil de loup-cervier, cadeau que Benjamin lui avait fait le jour de sa fête et qu'il devait encore au fournisseur. Quand elle fut ainsi attifée elle ordonna à un de ses enfants d'aller quérir l'âne de M. Durand un beau bourriquet qui, à la dernière foire de Billy, avait coûté trois pistoles et se louait trente-six deniers de plus que le vulgaire des ânes.

Puis elle appela Benjamin. Quand celui-ci descendit, l'âne de M. Durand, ayant aux flancs ses deux paniers au milieu desquels s'enflait un gros oreiller bien blanc, était attaché devant la porte et mangeait sa provende de son qu'on lui avait servie dans une corbeille sur une chaise.

Benjamin s'inquiéta d'abord si Machecourt était là pour boire un verre de vin avec lui. Sa sœur lui ayant dit qu'il était sorti : — J'espère au moins, ajouta-t-il, ma bonne sœur, que vous m'excuserez l'amitié de prendre un petit verre de ratafia avec moi ; car l'estomac de mon oncle savait se mettre à la portée de tous les estomacs.

Ma grand'mère n'avait aucune répugnance pour le ratafia, au contraire ; elle agréa la proposition de Benjamin et lui permit d'aller quérir la carafe. Enfin, après avoir bien recommandé à mon père, qui était l'aîné, de ne pas battre ses frères, à Prémoin, qui était indisposé, de demander quand il aurait certains besoins, et avoir donné sa tâche de tricot à la Surgie, elle monta sur son bourriquet.

Vive la terre et le soleil ! les voisines s'étaient mises sur leur porte pour la voir partir ; car, à cette époque, voir une femme de la classe moyenne parée un autre jour que le dimanche, c'était un événement dont chacun des regardants cherchait à pénétrer les causes, et sur lequel il établissait un système.

Benjamin, bien rasé et surabondamment poudré, rouge d'ailleurs comme un pavot qui s'étale au soleil du matin après une nuit d'orage, allait derrière, lâchant de temps en temps par un bruit de poitrine un vigoureux ah !, et piquant le bourriquet de la pointe de sa rapière.

L'âne de M. Durand, poussé l'épée dans les reins par mon oncle, allait très bien ; il allait trop bien même au gré de ma grand'mère, il montait et descendait sur son oreiller comme un volant sur une raquette. Mais, à quelque distance de l'endroit où le chemin de Moulot se sépare de la route de la Chapelle pour se rendre à son humble destination, elle s'aperçut que l'allure de son âne s'assoupissait comme un jet de métal ardent qui s'épaissit et devient plus lent à mesure qu'il s'éloigne du fourneau ; son grelot, qui jusque-là avait jeté un drelin dindin si fier, si énergiquement accentué, ne poussait plus que des soupirs entrecoupés, pareils à la voix qui agonise. Ma grand'mère retourna la tête pour en revenir à Benjamin ; mais celui-ci avait disparu, fondu comme une bougie de cire, escamoté, perdu comme un moucheron dans l'espace ; personne ne pouvait lui en donner des nouvelles. Vous devez vous faire une idée du dépit que fit éprouver à ma grand'mère la disparition subite de Benjamin. Elle se dit qu'il ne méritait pas la peine qu'on prenait pour son bonheur ; que son insouciance

était incurable; que toujours il y croupirait; que c'était un marai aux eaux duquel on ne pouvait donner un cours. Elle eut un moment envie de l'abandonner à sa destinée, et même de ne plus lui plisser ses chemises; mais son caractère de reine l'emporta: elle avait commencé, il fallait qu'elle finit. Elle jura de retrouver Benjamin, et de le conduire chez M. Minxit, dût-elle l'attacher à la queue de son âne. C'est par cette fermeté de résolution qu'on mène à leur fin les grandes entreprises.

Un petit paysan, qui gardait ses moutons à l'embranchement des deux chemins, lui dit que l'homme rouge qu'elle avait perdu était descendu, il y avait à peu près un quart d'heure, vers le village; ma grand'mère poussa son âne dans cette direction, et te était l'ascendant que lui donnait son indignation sur ce quadrupède, qu'il se mit à trotter de lui-même par pure déférence pour le cavalier, et comme s'il eût voulu rendre hommage à son grand caractère.

Le village de Moulot avait un air de mouvement tout à fait inusité; les Moulotats, ordinairement si rassis et au cerveau desquels il n'y a jamais plus de fermentation que dans un fromage à la crème, semblaient tous avoir le transport. Les paysans descendaient en toute hâte des coteaux voisins; les femmes et les enfants couraient en s'appelant les uns les autres; tous les rouets étaient délaissés et toutes les quenouilles chômaient. Ma grand'mère s'informa de la cause de ce mouvement; on lui dit que c'était le Juif Errant qui venait d'arriver à Moulot et qui déjeunait sur la place. Elle comprit aussitôt que ce prétendu Juif-Errant n'était autre que Benjamin, et, en effet, elle ne tarda pas à l'apercevoir du haut de son âne au milieu d'un cercle de badauds.

Au-dessus de ce ruban mouvant de têtes noires et blanches, le pignon de son tricorne s'élevait avec une grande majesté, comme la flèche ardoisée d'une église au milieu des toits moussus du village. On lui avait dressé sur la place même une petite table où il s'était fait servir une demi-bouteille et un petit pain, et devant laquelle il allait et venait avec la gravité d'un grand sacrificateur tantôt avalant une gorgée de vin blanc, tantôt rompant un morceau de son petit pain.

Ma grand'mère poussa son âne au milieu de la foule et se trouva bientôt au premier rang.

— Que fais-tu là, malheureux! dit-elle à mon oncle en lui montrant le poing?

— Vous le voyez, Madame, j'erre, je suis Ahasvérus, vulgairement dit le Juif-Errant. Comme j'ai beaucoup entendu parler dans mes voyages de la beauté de ce petit village et de l'amabilité de ses habitants, j'ai résolu d'y déjeuner. Puis, s'approchant d'elle, il lui dit à voix basse : Dans cinq minutes je vous suis, mais pas un mot de plus, je vous prie, le mal serait irréparable; ces imbéciles seraient capables de m'assommer s'ils découvraient que je ne moque d'eux.

L'éloge de Moulot, que Benjamin avait trouvé moyen d'intercaler dans sa réponse à sa sœur, répara ou plutôt prévint l'échec que l'apostrophe imprudente de celle-ci devait lui faire essuyer, et un frémissement d'orgueil circula dans l'assemblée.

— Monsieur le Juif-Errant, fit un paysan auquel il restait encore quelque doute, quelle est donc cette dame qui tout à l'heure vous montrait le poing ?

— Mon bon ami, répondit mon oncle sans se déconcerter, c'est la sainte Vierge que Dieu m'a ordonné de conduire en pèlerinage à Jérusalem sur cette bourrique. Elle est bonne femme au fond, mais un peu diseuse; elle est de mauvaise humeur parce que ce matin elle a perdu son chapelet.

— Et pourquoi l'enfant Jésus n'est-il pas avec elle ?

— Dieu n'a pas voulu qu'elle l'emmenât, parce que dans ce moment-ci il a la petite vérole.

Alors les objections fondirent dru comme grêle sur Benjamin; mais mon oncle n'était pas homme à avoir peur des hébétés de Moulot, le danger l'électrisait, et il parait toutes les bottes qui lui étaient portées avec une dextérité admirable, ce qui ne l'empêchait pas de temps en temps de s'arroser le gosier d'un coup de vin blanc, et, pour dire la vérité, il en était déjà à sa septième demi-bouteille. Le maître d'école du lieu, en sa qualité de savant, se présenta le premier dans la lice.

— Comment se fait-il donc, Monsieur le Juif-Errant, que vous n'ayez pas de barbe ? il est dit dans la complainte de Bruxelles que vous êtes très barbu, et partout on vous représente avec une grande barbe blanche qui vous descend jusqu'à la ceinture.

— C'était trop salissant, Monsieur le maître. J'ai demandé au bon Dieu la permission de ne plus porter cette grande vilaine barbe, et il l'a fait passer dans ma queue.

— Mais poursuivait le barbacole, comment faites-vous donc pour vous raser, puisque vous ne pouvez vous arrêter ?

— Dieu y a pourvu, mon cher Monsieur le maître. Chaque matin il m'envoie le patron des perruquiers sous la forme d'un papillon, qui me rase du bout de son aile, tout en voltigeant autour de moi.

— Mais, Monsieur le Juif, poursuit le maître d'école, le bon Dieu a été bien chiche avec vous en ne mettant à votre disposition que cinq sols à la fois?

— Mon ami, riposta mon oncle en se croisant les bras sur la poitrine et en s'inclinant profondément, bénissons les décrets de Dieu; c'est probablement qu'il n'avait que cela de monnaie dans sa poche.

— Je voudrais bien savoir, dit le vieux tailleur de l'endroit, comment on a fait pour vous prendre mesure de votre habit, qui vous va pourtant comme un gant, puisque vous n'êtes jamais en repos.

— Vous auriez dû vous apercevoir, vous qui êtes du métier, respectable pique-prune, que cet habit n'est pas fabriqué de la main des hommes; tous les ans, au premier avril, il me pousse sur le dos un léger habit de serge rouge, et à la Toussaint un habit épais de velours écarlate.

— Alors, dit un gamin, dont la figure espiègle était inondée de tresses blondes, il faut que vous usiez considérablement; il n'y a pas quinze jours que la Toussaint est passée, et votre habit est déjà tout râpé et tout blanc sur les coutures.

Malheureusement le père du petit philosophe se trouvait tout côté de lui. « Va-t-en voir à la maison si j'y suis », lui dit-il en lui donnant un coup de pied au derrière; et il pria mon oncle d'exercer l'impertinence de ce petit garçon auquel son maître d'école négligeait d'apprendre sa religion.

— Messieurs, s'écria le maître d'école, je vous prends tous témoins et M. le Juif-Errant aussi, que Nicolas porte atteinte à sa réputation; il attaque continuellement les autorités du village, m'en vais le prendre par sa langue.

— Oui! dit Nicolas, en voilà une belle autorité; attaque-moi quand tu voudras; je ne serai pas embarrassé pour prouver que j'ai dit vrai; M. le bailli interrogera Charlot. L'autre jour je lui demandé quel était le fils le plus remarquable de Jacob, et il m'a répondu que c'était Pharaon; la mère Pintot en est témoin.

— Eh! Messieurs, dit mon oncle, ne vous fâchez pas à cause de moi; je serais désolé que mon arrivée dans ce beau village fût entre vous l'occasion d'un procès; la laine de mon habit n'est pas

encore entièrement poussée, attendu que nous ne sommes qu'à la Saint-Martin ; voilà ce qui a induit le petit Charlot en erreur. M. le maître ignorait cette particularité, et par conséquent il ne pouvait en instruire ses élèves ; j'espère que M. Nicolas est content de cette explication.

## CHAPITRE V

Mon oncle allait lever la séance, lorsqu'il aperçut une jolie paysanne qui cherchait à se frayer un passage parmi la foule ; comme il aimait les jeunes filles au moins autant que Jésus-Christ aimait les petits enfants, il fit signe qu'on la laissât approcher.

— Je voudrais bien savoir, dit la jeune Moulotate avec sa plus belle révérence, la révérence qu'elle faisait au bailli quand, allant lui porter de la crème, elle le rencontrait sur son passage, si ce que dit la vieille Gothon est la pure vérité : elle prétend que vous faites des miracles.

— Sans doute, répondit mon oncle, quand ils ne sont pas trop difficiles.

— En ce cas, pourriez-vous guérir par miracle mon père qui est malade depuis ce matin, d'une maladie que personne ne connaît ?

— Pourquoi pas ? dit mon oncle ; mais avant tout, la belle enfant, il faut que vous me permettiez de vous embrasser, sans cela le miracle ne vaudrait rien. Et il embrassa la jeune Moulotate sur les deux joues, le damné pécheur qu'il était.

— Tiens, s'exclama derrière lui une voix qu'il reconnut bien, est-ce que le Juif-Errant embrasse les femmes ?

Il se retourna et aperçut Manette.

— Sans doute, ma belle dame : Dieu m'a permis d'en embrasser trois par an, voilà la seconde que j'embrasse cette année, et, si vous le voulez, vous serez la troisième.

L'idée de faire un miracle enflammait l'ambition de Benjamin ; le faire passer pour le Juif-Errant, même à Moulot, c'était beaucoup, c'était immense, c'était de quoi rendre jaloux tous les beaux esprits de Clamecy. Il prenait de suite rang parmi les mystificateurs illustres, et l'avocat Page n'oserait plus lui parler si souvent de son lièvre changé en lapin. Qui oserait se comparer, pour l'audace et les ressources de l'imagination, à Benjamin Rathery, quand il aurait fait un miracle ? Eh ! qui sait, peut-être la génération future prendrait-elle la chose au sérieux. S'il allait être cano-

nisé, si l'on faisait de sa personne un gros saint de bois rouge, si on lui donnait un office, une niche, une place dans l'almanach, un *Ora pro nobis* dans les litanies; s'il devenait le patron d'une bonne paroisse, si tous les ans on lui souhaitait sa fête avec de l'encens, qu'on le couronnât de fleurs, qu'on le décorât de rubans, qu'on lui mît un raisin mûr entre les mains; si l'on enchâssait son habit rouge dans un reliquaire, s'il avait un marguillier pour le débarbouiller toutes les semaines, s'il guérissait de la peste ou de la rage! Mais le tout était de le mener à bien, ce miracle; encore s'il en avait vu faire quelques-uns! Mais comment s'y prendrait-il? Et s'il échouait, il serait honni, bafoué, vilipendé, peut-être battu; il perdrait toute la gloire de la mystification qu'il avait si bien commencée... Ah! basta! dit mon oncle en se versant un grand verre de vin pour s'inspirer, la Providence y pourvoira : *Audaces fortuna juvat*, et d'ailleurs tout miracle demandé, c'est un miracle à moitié fait.

Il suivit donc la jeune paysanne, traînant à sa suite comme une comète une longue queue de Moulotats; étant entré dans la maison, il vit sur son grabat un paysan qui avait la bouche de travers, et semblait vouloir manger son oreille; il demanda comment cet accident lui était survenu, si ce n'était pas à la suite d'un baïllement ou d'un éclat de rire.

— Ça lui est arrivé ce matin en déjeunant, répondit sa femme, comme il voulait casser une noix entre ses dents.

— Très bien, dit mon oncle, dont la figure s'illumina, et avez-vous appelé quelqu'un?

— Nous avons envoyé chercher M. Arnout, qui a déclaré que c'était une attaque de paralysie,

— On ne peut mieux. Je vois que le docteur Arnout connaît la paralysie comme s'il l'avait inventée; et que vous a-t-il ordonné?

— Cette drogue qui est là dans cette fiole.

Mon oncle ayant examiné la drogue, reconnut que c'était de l'émétique, et jeta la fiole par la rue. Son assurance produisit un excellent effet.

— Je vois bien, monsieur le Juif, dit la bonne femme, que vous êtes capable de faire le miracle que nous demandons.

— Des miracles comme celui-là, répondit Benjamin, j'en ferais cent par jour si j'en étais fourni.

— Il se fit apporter une cuiller de fer et en enveloppa l'extrémité de plusieurs bandes de linge fin; il introduisit cet instrument

improvisé dans la bouche du patient, souleva la mâchoire supérieure qui avait enjambé sur la mâchoire inférieure, et la remit en son lieu et place; car ce Moulotat n'avait pour toute maladie que la mâchoire détraquée, ce que mon oncle, avec son coup d'œil sûr qui s'enfonçait comme un clou dans chaque chose, avait reconnu de suite. Le paralysé du matin déclara qu'il était complètement guéri, et il se mit à manger comme un forcené d'une soupe aux choux préparée pour le dîner de la famille.

Le bruit se répandit dans la foule avec la rapidité de l'éclair, que le père Pintot mangeait la soupe aux choux. Les malades et tous ceux dont la nature avait un tant soit peu altéré les formes imploraient la protection de mon oncle. La mère Pintot, toute émue de ce que le miracle avait eu lieu dans sa famille, présenta à mon oncle, pour l'aplanir, un de ses cousins qui avait l'épaule gauche comme un jambon; mais mon oncle, qui ne voulait plus compromettre sa réputation, lui répondit que tout ce qu'il pouvait était de faire passer la bosse de l'épaule gauche dans l'épaule droite; que du reste c'était un miracle fort douloureux, et que sur dix bossus de l'espèce commune, il s'en trouvait à peine deux qui possèdent la force de le supporter.

Alors il déclara aux habitants de Moulot qu'il était désolé de ne pouvoir rester plus longtemps avec eux, mais qu'il n'osait faire tendre davantage la sainte Vierge, et il alla rejoindre sa sœur qui se chauffait les pieds dans le cabaret de la place et avait eu le temps de faire manger un picotin à sa bourrique.

Mon oncle et ma grand-mère eurent la plus grande peine du monde à se débarrasser de la foule, et l'on sonna la cloche tant qu'on put les apercevoir sur la route. Ma grand-mère ne gronda pas Benjamin; elle était au demeurant plus satisfaite que contraire; la manière dont Benjamin s'était tiré de cette épreuve difficile flattait son orgueil de sœur, et elle se disait qu'un homme comme Benjamin valait bien M<sup>lle</sup> Minxit, même avec deux ou trois mille francs de rente par-dessus le marché.

Le signalement du Juif-Errant et de la sainte Vierge, voire même celui du bourriquet, était déjà arrivé à la Chapelle. Quand ils entrèrent dans le bourg, les femmes se tenaient agenouillées à la porte de leurs maisons, et Benjamin, qui savait tout faire, les bénissait.

Claude TILLIER.

(A suivre.)

---

---

## LE DERNIER TIRÉ DE CHARLES X

---

Le 26 juillet 1830, dès six heures du matin, la forêt de Marly offrait un aspect des plus animés. Les appels des gardes, les hennissements des chevaux, les aboiements joyeux des chiens que les *ramasseurs* de gibier avaient amenés avec eux et dont un laisse modérait avec peine l'impatience, retentissaient au loin dans le bois. Les gardes forestiers, vêtus de leur uniforme blanc tant soit peu triste, leurs brigadiers et les gardes à cheval, après avoir déposé leur fusil devant une baraque, s'étaient assis tranquillement sur les bruyères, et attendaient en causant l'heure de rendez-vous.

Plus loin, le garde général, l'inspecteur, le capitaine et le lieutenant des chasses, accompagnaient le premier veneur, M. comte de Girardin, et parcouraient à cheval les tirés royaux pour s'assurer que chacun restait à son poste. C'était d'ailleurs avec une sollicitude remarquable, avec une ardeur toute juvénile que le premier veneur veillait aux plaisirs du roi. Depuis longtemps lui seul s'occupait du menu gibier, et le capitaine des chasses laissait le soin et la responsabilité de cette partie de la vénerie importante sous un prince passionné pour ses chasses.

On se préparait donc à un tiré dans le parc de Marly, et l'on annonçait qu'il serait des plus brillants : le gibier était nombreux, les couvées avaient été abondantes, c'était d'ailleurs une des premières chasses de l'année, et la réserve se trouvait encore intacte. Charles X avait fait annoncer sa visite pour ce jour-là et était attendu avec impatience par les gardes de la forêt.

Les tirés royaux, dessinés avec la plus parfaite régularité autour du Trou-d'Enfer, l'enveloppant comme une ceinture de bois, et s'étendant ensuite vers la Bretesche, la Châtaignerie, etc., étaient entretenus avec un soin tout particulier.

Rien n'était négligé pour que les chasses fussent admirables, le revenu était sacrifié sans pitié, et les réserves de futaies abattues avant le temps. Des bruyères, quelques fougères arides, le pin sauvage des forêts, d'épais buissons taillés avec précision à la même hauteur, offraient au gibier un refuge précieux, au chasseur un tir facile et agréable.

Six larges allées, communément désignées sous le nom de routains, traversaient les tirés dans toute leur longueur. D'ordinaire, le roi occupait le milieu, l'enceinte sur laquelle était dirigée la plus grande masse du gibier; à ses côtés, dans les routains voisins, prenaient place le duc d'Angoulême et jadis le duc de Berry; plus loin le premier gentilhomme de la chambre, soit M. le duc Fitz-James, soit M. le duc de Maillé, enfin M. le comte de Gardin, premier veneur. Là aussi, d'autres majestés étaient venues à différents intervalles se placer auprès du vieux monarque : le roi Pedro, le roi de Sicile, puis des princes étrangers, et parfois même des ambassadeurs privilégiés auxquels le roi daignait offrir le plaisir de la chasse.

C'étaient du reste des tirés vraiment royaux, et qui eussent rappelé aux barons de la féodalité la plus belle époque de leurs chasses fabuleuses. Charles X et le prince de Condé resteront les derniers représentants du noble art de la vénerie en France, comme Louis XIV est demeuré le dernier représentant de la monarchie absolue.

Par leur ordre, rien n'était épargné pour conserver et propager le gibier, et pourtant que de difficultés ne devaient-ils pas rencontrer. Plus de lois pour sévir contre le braconnier, plus d'équité qui permit de couper le jarret du lévrier, ce grand destructeur que notre nouvelle législation prohibe et que l'on rencontre dans toutes les plaines, poursuivant les lièvres sous les yeux ouglés de nos gardes-champêtres. La révolution avait passé, apportant la plaine et la forêt aussi bien que le château, étendant le profit de la classe bourgeoise le privilège de la chasse, et elle enfantait des braconniers par la faiblesse de sa pénalité, si bien qu'un jour, après avoir eu peur d'être dévoré par le gibier, on finit par craindre de ne pouvoir plus en manger.

Les tirés de Marly, Versailles, Compiègne, et les réserves du prince de Condé, ont seuls préservé le gibier d'une complète destruction. Avec quel faste princier le duc de Bourbon célébrait la Saint-Hubert! Chantilly, ranimé quelques heures, se croyait revenu aux beaux jours des Montmorency et des Condé : Silvie, la Morlaix, la Muette, les doux échos de la Reine-Blanche ou de la Table-Ronde, si longtemps abandonnés, s'éveillaient aux accents du cor, et renvoyaient au loin les joyeuses fanfares des piqueurs. Quelle chasse que cette Saint-Hubert!... Holà! mes beaux! tayaut tayaut!... le cerf est lancé... après! après!... on sonne la vue... le cerf débuche.., un relais... hop! hop!... et la meute infernale se précipitait sur les voies de l'animal; la langue sanglante, s'acharnait vers cette curée promise, et les chasseurs, couchés sur leurs chevaux blancs d'écume, franchissant les ravins à la poursuite de dix-cors qui fuyait à travers les halliers pour venir tomber dans les étangs de Comelle ou d'Ermenonville, sous le couteau de chasse de M. de.., ou la balle de Namur.

A quoi bon rappeler une époque qui n'est plus qu'un rêve; ce temps ne reviendront jamais, où cerfs, daims, chevreuils et sangliers, traversaient en hardes nombreuses les bois du Lys, ou les taillis de Pont-Armé. Je me rappelle que le soir, revenant de Chantilly, je m'arrêtais toujours près de la Table-Ronde, ou sur la pelouse non loin des grands lions, et que là, protégé par l'ombre d'un hêtre ou d'un chêne, je sentais mon cœur bondir en voyant quelques centaines de lapins brouter le serpolet ou la bruyère. Il y avait de quoi rendre braconnier le plus honnête bourgeois. Mais aussi quelle dévastation! plus de jeunes pousses aux arbres, plus de feuilles, plus de végétation enfin; les lapins ont passé par là, disaient les gardes, or, ce que le lapin n'avait pu ronger, le chevreuil le mangeait, ce que le chevreuil ne pouvait atteindre, le cerf le mutilait, dévorant avec la feuille l'écorce même du jeune arbre.

Aujourd'hui notre époque industrielle, qui fait argent de tout, a révélé son génie calculateur jusque dans les plaisirs les plus aristocratiques, et nous ne pouvons plus nous écrier avec le bon La Fontaine :

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,  
 Tout petit prince a ses ambassadeurs,  
 Tout marquis veut avoir des pages.

Oui, sans doute, prince, banquiers ou marchands souhaitent

raient fort aussi avoir leurs équipages, leurs meutes, leurs piqueurs, s'il ne fallait payer les uns et nourrir les autres. Les principes de nos jours font des économies, et les bourgeois placent à la caisse d'épargne ou trafiquent des actions de chemin de fer. Le bourgeois de 1830 prend-il un port d'armes, c'est en l'accompagnant mentalement de ce raisonnement financier : — tant pour la poudre, tant pour les capsules... gibier tué, tant... bénéfice net : un lièvre et trois perdreaux... C'est un plaisir que je ne puis me permettre. Mon voisin me prêtera son chien, et quant aux permissions de chasse, j'en obtiendrai facilement une pour Verrières ou Marly, par mon député, en lui promettant ma voix.

#### Les petits présents

Entretiennent le vote entre bons commettants.

Ce qu'on a dit en bas, on l'exécute en haut. Nous avons tous vu la liste civile vendre le gibier des forêts de la couronne près 1830. Marly seul a fourni plus de quatorze cents grosses bêtes à raison de quinze francs la tête, et près de trente mille lapins, livrés à un fournisseur bien connu. Les employés de la forêt étaient dans la désolation, car, ainsi que me le disait un garde cheval dans un langage assez pittoresque : — Le lapin, c'est *la* légume du garde.

Sous la restauration, on agissait tout autrement. Au lieu de louer les chasses, on les faisait garder soigneusement, au lieu de vendre le gibier on l'achetait. Lièvres et levrauts revenaient à six ou huit francs pour être lâchés ensuite dans les tirés, et un brave cultivateur de Montmorency élevait chaque année quatre mille perdreaux qu'il livrait à Marly dès qu'ils avaient pris la maille.

Quatre mille perdreaux ! quand nos plaines les plus giboyeuses ne nous en offrent pas le quart ; quel amateur pourrait faire un si beau rêve la veille d'une ouverture de chasse ? Et pourtant ces quatre mille élèves étaient une faible réserve pour un roi, qui voulait que chaque tiré fournit plus de deux mille victimes et qui semblait mécontent lorsque le lever du marqueur indiquait seulement dix-huit cents pièces abattues.

Aussi, outre la faisanderie, où l'on élevait chaque printemps cinq mille faisans et douze cents cailles, trois gardes étaient encore spécialement chargés de fournir chacun cinq mille perdreaux et un millier de faisans.

Dès que la ponte était terminée, les poussins éclos, c'était alors un soin de toutes les heures, de tous les instants. Élevés autour de la maison du garde, courant dans les chemins sous l'aile protectrice de leur mère, perdreaux et faisans accouraient à un signal bien connu d'eux prendre le repas qui leur était distribué. Mais quelle prévoyance ne fallait-il pas pour assurer la subsistance de cette petite armée si difficile à nourrir.

Un jour, grande pénurie ! les larves de fourmis destinées aux perdreaux gris n'arrivent pas ; quelle fâcheuse nouvelle ! les hommes qui, chaque matin, viennent les apporter de Montmorency n'ont pas été vus et les perdreaux sont là, courant avec inquiétude autour de leur mère et réclamant de leur mieux la distribution accoutumée.

Faute de larves, le garde leur jette des vers blancs : quelque heures après, le premier veneur arrive en tournée, le garde le conduit auprès de ses compagnies de perdreaux gris et les lui montre, haletants, les ailes écartées, étendus sur le sable et comme paralysés. Des ordres partent aussitôt, les larves de fourmis arrivent, et bientôt les pauvres perdreaux gris reprennent l'existence qu'une nourriture délétère allait leur faire perdre.

Le perdreau gris est en effet plus délicat que le rouge, et la larve de fourmis est le seul aliment qui lui convienne bien ; dès que son estomac souffre, une sorte de torpeur s'empare de ses membres postérieurs, les paralyse, et la mort arrive promptement. La perdrix rouge, au contraire, est robuste, elle s'accommode parfaitement du ver blanc qu'elle préfère aux larves de fourmis, elle la dispute au faisandeau qui en est très friand, et Dieu sait, à eux deux, quelle effrayante consommation ils font ! C'était même un service assez curieux pour que nous en parlions d'autant mieux qu'il est à peu près ignoré, même de la plupart de chasseurs.

Toutes les semaines, on abattait une certaine quantité de chevaux, on laissait la putréfaction arriver, puis chaque matin des hommes étaient chargés de retirer les vers blancs, vulgairement nommés asticots par les pêcheurs, qui s'étaient formés en grand nombre pendant la nuit précédente. Auprès d'eux se trouvaient plusieurs fourneaux et des chaudrons remplis d'eau bouillante on précipitait le ver blanc dans cette eau, et à l'aide de grandes écumoirs on le retirait immédiatement, à moitié cuit, pour le je

ter sur-le-champ dans des sacs à demi remplis de son. On s'empressait ensuite de porter ce mélange chez les trois gardes pour la nourriture des faisans et perdreaux rouges.

Dans les premières chasses, ces pauvres animaux, habitués à recevoir leur pâture de la main du garde ou de sa femme, familiers comme les volailles, accoutumés à voir sans cesse autour d'eux un monde inoffensif, accouraient avec empressement dans les routains au devant du roi et des autres tireurs, et c'était avec dépit que Charles X envoyait quelques coups de fusil pour leur faire prendre la volée. Rien de plus comique et de plus pénible tout à la fois que de voir la stupéfaction de tous ces perdreaux, de tous ces faisans; ils s'arrêtaient à ce bruit inaccoutumé, couraient çà et là avec terreur, sans pourtant s'éloigner, et ce n'était qu'après plusieurs décharges qu'enfin ils se décidaient à s'enlever dans les tirés.

Pour éviter autant que possible ce désagrément dont s'irritait le roi, M. de Girardin se rendait souvent à Marly avant les premières chasses, il lançait ses chiens sur les compagnies, les effrayait de son mieux et les forçait à fuir. Vers la fin de la saison, ce soin n'était plus nécessaire, la perdrix avait de l'aile, le faisan avait appris à redouter le chasseur, la mort d'ailleurs avait mutilé toutes les couvées, et c'est alors seulement que le premier veneur avait recours aux réserves de la faisanderie.

Quant aux cerfs, chevreuils, daims et sangliers, ils se reproduisaient naturellement dans l'enceinte, et jamais on n'en a fait d'élèves, non plus que du lapin. L'administration se contentait de faire acheter quelques centaines de lièvres pour augmenter le nombre de ceux que le plomb avait épargnés.

Charles X faisait environ douze tirés par an, et avait toujours le soin d'envoyer cinq cents francs pour les gardes, après trois ou quatre visites; le 26 juillet était, comme nous l'avons dit, une des premières chasses de l'année 1830, année si fatale à la branche aînée.

Dix heures et demie sonnèrent, tous les préparatifs étaient depuis longtemps terminés, les gardes attendaient, et les gendarmes de service parcouraient la forêt pour éloigner tous ceux qu'une permission ne plaçait pas au nombre des rares spectateurs de cette fête. L'heure avançait, le roi, toujours si exact, ne paraissait pas, et pourtant chacun savait avec quelle impatience il avait indiqué le jour de cette chasse au premier veneur.

Soudain les tambours battirent aux champs, un bruit de voitures se fit entendre, et Charles X, suivi du duc d'Angoulême, du duc de Maillé, premier gentilhomme de la chambre, de service ce jour-là, du grand-veneur, et de quelques personnes de la cour, s'avança rapidement vers les tirés.

Il s'arrêta, M. Étienne reçut des mains d'un valet de chambre l'habit de chasse que portait habituellement le prince, lui ôta sa cravate, lui remit son chapeau blanc, et l'ordre de commencer fut donné.

Le roi prit alors place dans le principal routain. Douze soldats, portant des munitions et chargés de tenir les douze fusils de rechange, se placèrent derrière lui, et le caporal de service présenta au prince un de ces fusils à pierre que Charles X ne voulut jamais changer, en dépit de l'invention nouvelle du piston, et dont il se servait si admirablement. A côté des soldats, suivait à cheval le porte-arquebuse, sans cesse occupé à charger les armes du royal chasseur. Deux sacoches ouvertes, contenant la poudre, le plomb, les bourres, pendaient devant lui sur le cou de sa monture, et le porte-arquebuse, recevant le fusil des mains du caporal, puisant dans les sacoches, et mesurant soigneusement la charge, remplissait ses importantes fonctions avec toute la gravité de l'Arabe du désert.

Aux deux côtés du roi se tenait un ramasseur conduisant un chien en laisse. Lui seul avait le droit de ramasser le gibier et de le remettre à la voiture qui venait derrière, après toutefois que le marqueur avait pointé la pièce sur son carnet où le gibier était classé suivant son espèce. Souvent, un perdreau démonté, un lièvre dont la cuisse était brisée, tentaient un dernier effort et fuyaient à travers bruyères et buissons. Dans son dépit, le ramasseur, plus préoccupé de la réputation de son maître que de ses ordres, lançait parfois son chien sur le fugitif : alors le roi mécontent ne manquait jamais de s'écrier : — « Oh ! le maladroït?... Voyez, il me gâte ma chasse... rappelez votre chien... c'est fini... nous ne ferons plus rien de la journée. » La chasse continuait, une compagnie de faisandeaux ou de perdrix partait, et le prince oubliait ce contretemps dans un coup heureux.

Le roi parcourut lentement toute la longueur du tiré, les gardes battant les buissons, et annonçant à haute voix l'animal qui partait. Pour multiplier le gibier sous les pas de l'auguste tireur,

M. de Girardin multipliait aussi ses ruses qui n'ont jamais été connues de Charles X. Nous n'en citerons que deux traits.

Avant la chasse, le premier veneur faisait enfermer des chevreuils dans des paniers cachés sous les buissons, ou revêtus de terre. Dès que le prince passait, un garde tirait une corde, la cage s'ouvrait, et le captif s'élançait au dehors, heureux de cette liberté qu'il ne croyait plus recouvrer. Chevreuil! chevreuil! criait le garde, et la mort suivait de près l'avertissement.

Vers la fin des chasses, les cailles devenaient rares, et Charles X se plaignait souvent de ne plus pouvoir en trouver. Le premier veneur faisait alors acheter un grand nombre de ces jolis oiseaux de passage; des gardes, placés auprès du roi, tiraient les cailles de leurs poches et les lançaient habilement devant le prince. Jamais Charles X ne s'aperçut de cette supercherie dont nous garantissons l'authenticité, aussi bien que de tous les détails publiés dans cet article et qui sont de la plus rigoureuse exactitude.

Il faut en convenir, ces cailles étaient souvent à demi étouffées, pourtant le vieux monarque pouvait à juste titre passer pour un rare tireur. Le coup du roi surtout, ce coup si beau, si brillant, si difficile, lui était très familier, et le perdreau, soudain arrêté dans son vol par le plomb meurtrier, tombait souvent presque sur le chapeau blanc du prince qui souriait toujours à ce coup favori.

Bien que les ordonnances fatales qui devaient changer en trois jours la monarchie en France fussent signées et publiées depuis le matin dans le *Moniteur*, aucune préoccupation ne paraissait cependant sur le visage de Charles X. Il semblait au contraire savourer avec délices cette belle passion de la chasse qu'il conserva jusqu'au dernier jour de sa vie. Il n'en était pas de même des personnes qui l'avaient accompagné, une sorte de tristesse, d'inquiétude, était peinte sur tous les visages; les ordonnances venaient seulement d'être connues, on pressentait la résistance du peuple, et ce n'était pas sans inquiétude que l'on pensait au lendemain. Sur les deux heures, un aide-de-camp arriva des Tuileries, mais ne put approcher le roi; plusieurs ordonnances se succédèrent, elles étaient envoyées par le conseil des ministres, il en fut de même. On attendit la fin de la chasse.

Vers quatre heures et demie seulement, Charles X fit cesser le

tiré, c'était l'heure accoutumée. M. Étienne le changea d'habits, et le marqueur s'approcha. Le roi prit le carnet, le compara à ceux du duc d'Angoulême, du duc de Maillé, du comte de Girardin, et parut assez satisfait. Plus de deux mille pièces étaient restées sur la place.

Charles X écrivit lui-même, comme il en avait l'habitude, le nom des personnes auxquelles il donna l'ordre d'envoyer du gibier, écouta les rapports qu'on lui fit sur la situation de Paris, parut surpris, et repartit rapidement après avoir donné quelques ordres.

Cette chasse, c'était la dernière que le vieux prince devait faire sur la terre de France; ce gibier, dont il avait fixé lui-même la destination, n'est peut-être jamais parvenu; quelques jours à peine étaient écoulés que la destruction s'étendait sur ces classes royales dont Marly se montrait si fier, et deux semaines plus tard le royal exilé quittait aussi cette patrie si chère qu'il ne devait jamais revoir.

Armand DURANTIN.

---

---

---

# LA CHARTREUSE DE PARME<sup>(1)</sup>

(*Suite et fin.*)

---

## XXVI

Les seuls instants pendant lesquels Fabrice eut quelque chance de sortir de sa profonde tristesse, étaient ceux qu'il passait caché derrière un carreau de vitre, par lequel il avait fait remplacer un carreau de papier huilé à la fenêtre de son appartement vis-à-vis le palais Contarini, où, comme on sait, Clélia s'était réfugiée; le petit nombre de fois qu'il l'avait vue depuis qu'il était sorti de la citadelle, il avait été profondément affligé d'un changement frappant, et qui lui semblait du plus mauvais augure. Depuis sa faute, la physionomie de Clélia avait pris un caractère de noblesse et de sérieux vraiment remarquable; on eût dit qu'elle avait trente ans. Dans ce changement si extraordinaire, Fabrice aperçut le reflet de quelque ferme résolution. A chaque instant de la journée, se disait-il, elle se jure à elle-même d'être fidèle au vœu qu'elle a fait à la Madone, et de ne jamais me revoir.

Fabrice ne devinait qu'en partie les malheurs de Clélia; elle savait que son père, tombé dans une profonde disgrâce, ne pouvait rentrer à Parme et reparaitre à la cour (chose sans laquelle la vie était impossible pour lui) que le jour de son mariage avec le marquis Crescenzi; elle écrivit à son père qu'elle désirait ce mariage. Le général alors était réfugié à Turin, et malade de chagrin. A la vérité, le contre-coup de cette grande résolution avait été de la vieillir de dix ans.

Elle avait fort bien découvert que Fabrice avait une fenêtre vis-à-vis le palais Contarini; mais elle n'avait eu le malheur de le re-

(1) Voir les numéros depuis le 5 juillet 1894.

garder qu'une fois ; dès qu'elle apercevait un air de tête ou une tournure d'homme ressemblant un peu à la sienne, elle fermait les yeux à l'instant. Sa piété profonde et sa confiance dans le secours de la Madone étaient désormais ses seules ressources. Elle avait la douleur de ne pas avoir d'estime pour son père ; le caractère de son futur mari lui semblait parfaitement plat et à la hauteur des façons de sentir du grand monde ; enfin, elle adorait un homme qu'elle ne devait jamais revoir, et qui pourtant avait des droits sur elle. Cet ensemble de destinée lui semblait le malheur parfait, et nous avouerons qu'elle avait raison. Il eût fallu, après son mariage, aller vivre à deux cents lieues de Parme.

Fabrice connaissait la profonde modestie de Clélia ; il savait combien toute entreprise extraordinaire, et pouvant faire anecdote, si elle était découverte, était assurée de lui déplaire. Toutefois, poussé à bout par l'excès de sa mélancolie et par ces regards de Clélia qui constamment se détournaient de lui, il osa essayer de gagner deux domestiques de M<sup>me</sup> Contarini, sa tante. Un jour, à la tombée de la nuit, Fabrice, habillé comme un bourgeois de campagne, se présenta à la porte du palais, où l'attendait l'un des domestiques gagnés par lui ; il s'annonça comme arrivant de Turin, et ayant pour Clélia des lettres de son père. Le domestique alla porter son message, et le fit monter dans une immense antichambre au premier étage du palais. C'est en ce lieu que Fabrice passa peut-être le quart d'heure de sa vie le plus rempli d'anxiété. Si Clélia le repoussait, il n'y avait plus pour lui d'espoir de tranquillité. Afin de couper court aux soins importuns dont m'accable ma nouvelle dignité, j'ôterai à l'Église un mauvais prêtre, et, sous un nom supposé, j'irai me réfugier dans quelque chartreuse. Enfin, le domestique vint lui annoncer que M<sup>lle</sup> Clélia Conti était disposée à le recevoir. Le courage manqua tout à fait à notre héros ; il fut sur le point de tomber de peur en montant l'escalier du second étage.

Clélia était assise devant une petite table qui portait une seule bougie. A peine elle eut reconnu Fabrice sous son déguisement, qu'elle prit la fuite, et alla se cacher au fond du salon.

— Voilà comment vous êtes soigneux de mon salut ! lui cria-t-elle en se cachant la figure avec les mains. Vous le savez pourtant, lorsque mon père fut sur le point de périr par suite du poison, je fis vœu à la Madone de ne jamais vous voir. Je n'ai manqué à ce vœu que ce jour, le plus malheureux de ma vie, où je crus

conscience devoir vous soustraire à la mort. C'est déjà beaucoup que, par une interprétation forcée et sans doute criminelle, consente à vous entendre.

Cette dernière phrase étonna tellement Fabrice, qu'il lui fallut quelques secondes pour s'en réjouir. Il s'était attendu à la plus vive colère, et à voir Clélia s'enfuir; enfin la présence d'esprit lui revint, et il éteignit la bougie unique. Quoiqu'il crût avoir bien compris les ordres de Clélia, il était tout tremblant en avançant vers le fond du salon où elle s'était réfugiée derrière un canapé; il ne savait s'il ne l'offenserait pas en lui baisant la main; elle était toute tremblante d'amour, et se jeta dans ses bras.

— Cher Fabrice, lui dit-elle, combien tu as tardé de temps à venir! Je ne puis te parler qu'un instant, car c'est sans doute un grand péché; et lorsque je promis de ne te voir jamais, sans doute j'attendais aussi promettre de ne te point parler. Mais comment tu pu poursuivre avec tant de barbarie l'idée de vengeance qu'a eu mon pauvre père? car enfin c'est lui d'abord qui a été presque empoisonné pour faciliter ta fuite. Ne devais-tu pas faire quelque chose pour moi qui ai tant exposé ma bonne renommée afin de te sauver? Et d'ailleurs te voilà tout à fait lié aux ordres sacrés; tu ne pourrais plus m'épouser, quand même je trouverais un moyen d'éloigner cet odieux marquis. Et puis comment as-tu osé, le soir de la procession, prétendre me voir en plein jour, et violer ainsi, de la façon la plus criante, la sainte promesse que j'ai faite à la Vierge?

Fabrice la serrait dans ses bras, hors de lui de surprise et de bonheur.

Cet entretien qui commençait avec cette quantité de choses à se dire ne devait pas finir de longtemps. Fabrice lui raconta l'exacte vérité sur l'exil de son père; la duchesse ne s'en était mêlée en aucune sorte, par la grande raison qu'elle n'avait pas cru un seul instant que l'idée du poison appartint au général Conti; elle avait toujours pensé que c'était un trait d'esprit de la faction Raversi, qui voulait chasser le comte Mosca. Cette vérité historique longuement développée rendit Clélia fort heureuse; elle était désolée de devoir haïr quelqu'un qui appartenait à Fabrice. Maintenant elle ne voyait plus la duchesse d'un œil jaloux.

Le bonheur que cette soirée établit ne dura que quelques jours. L'excellent don Cesare arriva de Turin; et, puisant de la hardiesse dans la parfaite honnêteté de son cœur, il osa se faire pré-

senter à la duchesse. Après lui avoir demandé sa parole de point abuser de la confiance qu'il allait lui faire, il avoua que son frère, abusé par un faux point d'honneur, et qui s'était cru bra et perdu dans l'opinion par la fuite de Fabrice, avait cru devo se venger.

Don Cesare n'avait pas parlé deux minutes, que son procès éta gagné : sa vertu parfaite avait touché la duchesse, qui n'éta point accoutumée à un tel spectacle. Il lui plut comme nouveaut

— Hâtez le mariage de la fille du général avec le marquis Crencenzi, et je vous donne ma parole que je ferai tout ce qui est moi pour que le général soit reçu comme s'il revenait de voyag Je l'inviterai à dîner; êtes-vous content? Sans doute il y aura froid dans les commencements, et le général ne devra point se ter de demander sa place de gouverneur de la citadelle. Mais vous savez que j'ai de l'amitié pour le marquis, et je ne conservai point de rancune contre son beau-père.

Armé de ces paroles, don Cesare vint dire à sa nièce qu'elle nait en ses mains la vie de son père, malade de désespoir. Deput plusieurs mois il n'avait paru à aucune cour.

Clélia voulait aller voir son père réfugié, sous un nom supposé dans un village près de Turin; car il s'était figuré que la cour Parme demanderait son extradition à celle de Turin, pour le mettre en jugement. Elle le trouva malade et presque fou. Le soir même elle écrivit à Fabrice une lettre d'éternelle rupture. En recevant cette lettre, Fabrice, qui développait un caractère tout fait semblable à celui de sa maîtresse, alla se mettre en retraite au couvent de Velleja, situé dans les montagnes, à dix lieues Parme. Clélia lui écrivait une lettre de dix pages : elle lui avait juré jadis de ne jamais épouser le marquis sans son consentement; maintenant elle le lui demandait, et Fabrice le lui accorda au fond de sa retraite de Velleja, par une lettre remplie de l'amitié la plus pure.

En recevant cette lettre, dont, il faut l'avouer, l'amitié l'irritait, Clélia fixa elle-même le jour de son mariage, dont les fêtes vinrent encore augmenter l'éclat dont brilla cet hiver la cour de Parme.

Ranuce-Ernest V était avare au fond; mais il était éperdument amoureux, et il espérait fixer la duchesse à sa cour : il pria sa mère d'accepter une somme fort considérable et de donner de belles fêtes. La grande-maîtresse sut tirer un admirable parti de cette augmentation de richesses; les fêtes de Parme, cet hiver-là, ra

èrent les beaux jours de la cour de Milan et de cet aimable prince Eugène, vice-roi d'Italie, dont la bonté laisse un si long souvenir.

Les devoirs du coadjuteur l'avaient rappelé à Parme; mais il déclara que, par des motifs de piété, il continuerait sa retraite dans le petit appartement que son protecteur, M<sup>sr</sup> Landriani, l'avait forcé de prendre à l'archevêché; et il alla s'y enfermer, suivi de son seul domestique. Ainsi il n'assista à aucune des fêtes si brillantes de la cour, ce qui lui valut à Parme et dans son futur exil une immense réputation de sainteté. Par un effet inattendu de cette retraite qu'inspirait seule à Fabrice sa tristesse profonde et sans espoir, le bon archevêque Landriani, qui l'avait toujours aimé, et qui, dans le fait, avait eu l'idée de le faire coadjuteur, eut contre lui un peu de jalousie. L'archevêque croyait avec son devoir aller à toutes les fêtes de la cour, comme il est d'usage en Italie. Dans ces occasions, il portait son costume de grande cérémonie, qui, à peu de chose près, est le même que celui qu'on lui voyait dans le chœur de sa cathédrale. Les domestiques réunis dans l'antichambre en colonnade du matin ne manquaient pas de se lever et de demander sa bénédiction à Monseigneur, qui voulait bien s'arrêter et la leur donner. Ce fut dans un de ces moments de silence solennel que M<sup>sr</sup> Landriani entendit une voix qui disait : Notre archevêque va au bal, M<sup>sr</sup> del Dongo ne sort pas de sa chambre!

De ce moment prit fin à l'archevêché l'immense faveur dont Fabrice y avait joui; mais il pouvait voler de ses propres ailes. Toute sa conduite, qui n'avait été inspirée que par le désespoir où le conduisait le mariage de Clélia, passa pour l'effet d'une piété simple et sublime, et les dévotes lisaient, comme un livre d'édition précieuse, la traduction de la généalogie de sa famille, où perçait à l'évidence la plus folle. Les libraires firent une édition lithographiée de son portrait, qui fut enlevée en quelques jours, et surtout par les gens du peuple; le graveur, par ignorance, avait reproduit au lieu du portrait de Fabrice plusieurs des ornements qui ne doivent se trouver qu'aux portraits des évêques, et auxquels un coadjuteur ne saurait prétendre. L'archevêque vit un de ces portraits, sa fureur ne connut plus de bornes; il fit appeler Fabrice, et lui adressa les choses les plus dures, et dans des termes que la passion rendit quelquefois fort grossiers. Fabrice n'eut aucun droit à faire, comme on le pense bien, pour se conduire comme

l'eût fait Fénelon en pareille occurrence; il écouta l'archevêque avec toute l'humilité et tout le respect possibles; et, lorsque le prélat eut cessé de parler, il lui raconta toute l'histoire de la traduction de cette généalogie faite par les ordres du comte Mosca à l'époque de sa première prison. Elle avait été publiée dans des revues et dans des salons fins mondaines, et qui toujours lui avaient semblé peu convenables pour un homme de son état. Quant au portrait, il avait été paré et tellement étranger à la seconde édition, comme à la première; et le libraire lui ayant adressé à l'archevêché, pendant sa retraite, vingt-quatre exemplaires de cette seconde édition, il avait envoyé son domestique en acheter un vingt-cinquième; et ayant approuvé par ce moyen que ce portrait se vendait trente sous, il avait envoyé cent francs comme paiement des vingt-quatre exemplaires.

Toutes ces raisons, quoique exposées du ton le plus raisonnable par un homme qui avait bien d'autres chagrins dans le cœur, parvinrent jusqu'à l'égarer; la colère de l'archevêque; il alla jusqu'à accuser Fabrice d'hypocrisie.

— Voilà ce que c'est que les gens du commun, se dit Fabrice même quand ils ont de l'esprit!

Il avait alors un souci plus sérieux; c'étaient les lettres de sa tante, qui exigeait absolument qu'il vînt reprendre son appartement au palais Sanseverina, ou que du moins il vînt la voir quelquefois. Là, Fabrice était certain d'entendre parler des fêtes splendides données par le marquis Crescenzi à l'occasion de son mariage: or, c'est ce qu'il n'était pas sûr de pouvoir supporter sans se donner en spectacle.

Lorsque la cérémonie du mariage eut lieu, il y avait huit jours entiers que Fabrice s'était voué au silence le plus complet, après avoir ordonné à son domestique et aux gens de l'archevêché auxquels il avait des rapports, de ne jamais lui adresser la parole.

Monsignor Landriani ayant appris cette nouvelle affectation, commença à appeler Fabrice beaucoup plus souvent qu'à l'ordinaire, et voulut avoir avec lui de fort longues conversations; il l'obligea même à des conférences avec certains chanoines de campagne, qui prétendaient que l'archevêque avait agi contre leurs privilèges. Fabrice prit toutes ces choses avec l'indifférence parfaite d'un homme occupé par d'autres pensées. Il vaudrait mieux pour moi, pensa-t-il, de faire chartreux; je souffrirais moins dans les rochers de Velletri.

Il alla voir sa tante, et ne put retenir ses larmes en l'embrassant. Elle le trouva tellement changé, ses yeux, encore agrandis

l'extrême maigreur, avaient tellement l'air de lui sortir de la poitrine, et lui-même avait une apparence tellement chétive et malheureuse, avec son petit habit noir et râpé de simple prêtre, qu'à premier abord la duchesse, elle aussi, ne put retenir ses larmes; mais un instant après, lorsqu'elle se fut dit que tout ce changement dans l'apparence de ce beau jeune homme était causé par le mariage de Clélia, elle eut des sentiments presque égaux en comparaison à ceux de l'archevêque, quoique plus habilement conçus. Elle eut la barbarie de parler longuement de certains détails pittoresques qui avaient signalé les fêtes charmantes données par le marquis Crescenzi. Fabrice ne répondait pas; mais ses yeux se fermèrent un peu par un mouvement convulsif, et il devint encore plus pâle qu'il ne l'était, ce qui d'abord eût semblé impossible. Dans ces moments de vive douleur, sa pâleur prenait une teinte verte.

Le comte Mosca survint, et ce qu'il voyait, et qui lui semblait insupportable, le guérit enfin tout à fait de la jalousie que jamais Fabrice n'avait cessé de lui inspirer. Cet homme habile employa toutes les tournures les plus délicates et les plus ingénieuses pour chercher à redonner à Fabrice quelque intérêt pour les choses de ce monde. Le comte avait toujours eu pour lui beaucoup d'estime et d'affection; cette affection, n'étant plus contre-balancée par la haine, devint en ce moment presque dévouée. En effet, il a bien mérité sa belle fortune, se disait-il en récapitulant ses malheurs. Il prit prétexte de lui faire voir le tableau du Parmesan que le prince avait envoyé à la duchesse, le comte prit à part Fabrice. — Ah çà, mon ami, parlons en hommes : puis-je vous être bon pour quelque chose? Vous ne devez point redouter de questions de détail; mais enfin l'argent peut-il vous être utile, le pouvoir peut-il vous servir? Parlez, je suis à vos ordres; si vous aimez mieux écrire, écrivez-moi.

Fabrice l'embrassa tendrement et parla du tableau.

— Votre conduite est le chef-d'œuvre de la plus fine politique, dit le comte en revenant au ton léger de la conversation; vous vous ménagez un avenir fort agréable, le prince vous respecte, le pape vous vénère, votre petit habit noir râpé fait passer de mauvaises nuits à Monsignor Landriani. J'ai quelque habitude des affaires, et je puis vous jurer que je ne saurais quel conseil vous donner pour perfectionner ce que je vois. Votre premier pas dans le monde à vingt-cinq ans vous fait atteindre à la perfection. On

parle beaucoup de vous à la cour; et savez-vous à quoi vous devez cette distinction unique à votre âge? au petit habit noir râpé. La duchesse et moi nous disposons, comme vous le savez, de l'ancienne maison de Pétrarque sur cette belle colline au milieu de la forêt, aux environs du Pô : si jamais vous êtes las des petits manœuvres procédés de l'envie, j'ai pensé que vous pourriez être le successeur de Pétrarque, dont le renom augmentera le vôtre. Le comte se mettait l'esprit à la torture pour faire naître un sourire sur cette figure d'anachorète, mais il n'y put parvenir. Ce qui rend le changement plus frappant, c'est qu'avant ces derniers temps si la figure de Fabrice avait un défaut, c'était de présenter quelquefois, hors de propos, l'expression de la volupté et de la gaieté.

Le comte ne le laissa point partir sans lui dire que, malgré son état de retraite, il y aurait peut-être de l'affectation à ne pas paraître à la cour le samedi suivant. C'était le jour de la naissance de la princesse. Ce mot fut un coup de poignard pour Fabrice. Grand Dieu! pensa-t-il, que suis-je venu faire dans ce palais si je ne pouvais penser sans frémir à la rencontre qu'il pouvait faire à la cour. Cette idée absorba toutes les autres; il pensa que l'unique ressource qui lui restât était d'arriver au palais au moment précis où l'on ouvrirait les portes des salons.

En effet, le nom de *Monsignor del Dongo* fut un des premiers annoncés à la soirée du grand gala, et la princesse le reçut avec toute la distinction possible. Les yeux de Fabrice étaient fixés sur la pendule, et, à l'instant où elle marqua la vingtième minute de sa présence dans ce salon, il se levait pour prendre congé, lorsque le prince entra chez sa mère. Après lui avoir fait la cour quelques instants, Fabrice se rapprochait de la porte par une savante manœuvre, lorsque vint éclater à ses dépens un de ces petits riens de cour que la grande-maîtresse savait si bien ménager : le chambellan de service lui courut après pour lui dire qu'il avait été désigné pour faire le whist du prince. A Parme, c'est un honneur insigne et bien au-dessus du rang que le coadjuteur occupait dans le monde. Faire le whist était un honneur marqué même par l'archevêque. A la parole du chambellan, Fabrice se sentit percuté au cœur, et quoique ennemi mortel de toute scène publique, il se trouva sur le point d'aller lui dire qu'il avait été saisi d'un étourdissement subit; mais il pensa qu'il serait en butte à des questions et à des compliments de condoléance, plus intolérables encore que le jour-là il avait horreur de parler.

Heureusement le général des frères mineurs se trouvait au nombre des grands personnages qui étaient venus faire leur cour à la princesse. Ce moine, fort savant, digne émule des Fontana et des voisin, s'était placé dans un coin reculé du salon : Fabrice prit le moine debout devant lui, de façon à ne point apercevoir la porte d'entrée, et lui parla théologie. Mais il ne put faire que son oreille entendit pas annoncer M. le marquis et M<sup>me</sup> la marquise Crescenzi. Fabrice, contre son attente, éprouva un violent mouvement de colère.

— Si j'étais *Borso Valserra*, se dit-il (c'était un des généraux du premier Sforce), j'irais poignarder ce lourd marquis, précisément avec ce petit poignard à manche d'ivoire que Clélia me donna ce jour-là si heureux, et je lui apprendrais s'il doit avoir l'insolence de se présenter avec cette marquise dans un lieu où je suis.

Sa physionomie changea tellement, que le général des frères mineurs lui dit :

— Est-ce que Votre Excellence se trouve incommodée ?

— J'ai un mal de tête fou... ces lumières me font mal... et je ne puis rien faire que parce que j'ai été nommé pour la partie de whist du soir.

À ce mot, le général des frères mineurs, qui était un bourgeois, et si tellement déconcerté, que, ne sachant plus que faire, il se mit à parler à Fabrice, lequel, de son côté, bien autrement troublé que le général des mineurs, se prit à parler avec une volubilité étrange ; remarqua qu'il se faisait un grand silence derrière lui, et ne voulait pas regarder. Tout à coup un archet frappa un pupitre ; on joua une ritournelle, et la célèbre M<sup>me</sup> P... chanta cet air de *l'arrosa* autrefois si célèbre ?

Quelle pupille tenere !

Fabrice tint bon aux premières mesures, mais bientôt sa colère s'évanouit, et il éprouva un besoin extrême de répandre des larmes. Grand Dieu ! se dit-il, quelle scène ridicule ! et avec mon âge ! Il crut plus sage de parler de lui.

— Ces maux de tête excessifs, quand je les contrarie, comme ce soir, dit-il au général des frères mineurs, finissent par des larmes de larmes qui pourraient donner pâture à la médisance dans un homme de notre état ; ainsi, je prie Votre Révérence Illustrissime de permettre que je pleure en la regardant, et de n'y pas faire autrement attention.

— Notre père provincial de Catanzara est atteint de la même incommodité, dit le général des mineurs. Et il commença à vous raconter une longue histoire.

Le ridicule de cette histoire, qui avait amené le détail des pas du soir de ce père provincial, fit sourire Fabrice, ce qui ne s'était pas arrivé depuis longtemps ; mais bientôt il cessa d'écouter le général des mineurs. M<sup>me</sup> P... chantait, avec un talent divin, un air de Pergolèse (la princesse aimait la musique surannée). Il se fit un petit bruit à trois pas de Fabrice ; pour la première fois de la soirée il détourna les yeux. Le fauteuil qui venait d'occuper ce petit craquement sur le parquet était occupé par la marquise Crescenzi, dont les yeux remplis de larmes rencontrèrent en plein ceux de Fabrice, qui n'étaient guère en meilleur état. La marquise baissa la tête ; Fabrice continua à la regarder quelques secondes : il faisait connaissance avec cette tête chargée de diamants ; mais son regard exprimait la colère et le dédain. Puis, disant : *et mes yeux ne te regarderont jamais*, il se retourna vers son père général, et lui dit :

— Voici mon incommodité qui me prend plus fort que jamais.

En effet, Fabrice pleura à chaudes larmes pendant plus d'une demi-heure. Par bonheur, une symphonie de Mozart, horriblement écorchée, comme c'est l'usage en Italie, vint à son secours et l'aida à sécher ses larmes.

Il tint ferme et ne tourna pas les yeux vers la marquise Crescenzi ; mais M<sup>me</sup> P... chanta de nouveau, et l'âme de Fabrice, soulagée par les larmes, arriva à un état de repos parfait. Alors la vie lui apparut sous un nouveau jour. Est-ce que je prétends dit-il, pouvoir l'oublier entièrement dès les premiers moments ? cela me serait-il possible ? Il arriva à cette idée : Puis-je être plus malheureux que je ne le suis depuis deux mois ? et si rien ne peut augmenter mon angoisse, pourquoi résister au plaisir de la voir ? Elle a oublié ses serments ; elle est légère : toutes les femmes le sont-elles pas ? Mais qui pourrait lui refuser une beauté céleste ? Elle a un regard qui me ravit en extase, tandis que je suis obligé de faire effort sur moi-même pour regarder les femmes qui passent pour les plus belles ! eh bien, pourquoi ne pas me laisser ravir ? ce sera du moins un moment de répit.

Fabrice avait quelque connaissance des hommes, mais aucune expérience des passions, sans quoi il se fût dit que ce plaisir d'

moment, auquel il allait céder, rendrait inutiles tous les efforts qu'il faisait depuis deux mois pour oublier Clélia.

Cette pauvre femme n'était venue à cette fête que forcée par son mari ; elle voulait du moins se retirer après une demi-heure, sous prétexte de santé, mais le marquis lui déclara que, faire avancer sa voiture pour partir, quand beaucoup de voitures arrivaient encore, serait une chose tout à fait hors d'usage, et qui pourrait même être interprétée comme une critique indirecte de la fête donnée par la princesse.

— En ma qualité de chevalier d'honneur, ajouta le marquis, je dois me tenir dans le salon aux ordres de la princesse, jusqu'à ce que tout le monde soit sorti : il peut y avoir et il y aura sans doute des ordres à donner aux gens, ils sont si négligents ! Et voulez-vous qu'un simple écuyer de la princesse usurpe cet honneur ?

Clélia se résigna ; elle n'avait pas vu Fabrice ; elle espérait encore qu'il ne serait pas venu à cette fête. Mais au moment où le concert allait commencer, la princesse ayant permis aux dames de s'asseoir, Clélia, fort peu alerte pour ces sortes de choses, se laissa ravir les meilleures places auprès de la princesse, et fut obligée de venir chercher un fauteuil au fond de la salle, jusque dans le coin reculé où Fabrice s'était réfugié. En arrivant à son fauteuil, le costume singulier en un tel lieu du général des frères mineurs arrêta ses yeux, et d'abord elle ne remarqua pas l'homme mince et revêtu d'un simple habit noir qui lui parlait ; toutefois un certain mouvement secret arrêta ses yeux sur cet homme. Tout le monde ici a des uniformes ou des habits richement brodés : quel peut être ce jeune homme en habit noir si simple ? Elle le regardait profondément attentive, lorsqu'une dame, en venant se placer, fit faire un mouvement à son fauteuil. Fabrice tourna la tête : elle ne le reconnut pas, tant il était changé. D'abord elle se dit : Voilà quelqu'un qui lui ressemble, ce sera son père aîné : mais je ne le croyais que de quelques années plus âgé que lui, et celui-ci est un homme de quarante ans. Tout à coup elle le reconnut à un mouvement de la bouche.

Le malheureux, qu'il a souffert ! se dit-elle. Et elle baissa la tête, accablée par la douleur, et non pour être fidèle à son vœu. Son cœur était bouleversé par la pitié ; qu'il était loin d'avoir cet air après neuf mois de prison ! Elle ne le regarda plus ; mais, sans tourner précisément les yeux de son côté, elle voyait tous ses mouvements.

Après le concert, elle le vit se rapprocher de la table de jeu du prince, placée à quelques pas du trône; elle respira quand Fabricce fut ainsi fort loin d'elle.

Mais le marquis Crescenzi avait été fort piqué de voir sa femme reléguée aussi loin du trône; toute la soirée il avait été occupé à persuader à une dame assise à trois fauteuils de la princesse, et dont le mari lui avait des obligations d'argent, qu'elle ferait bien de changer de place avec la marquise. La pauvre femme résistait comme il était naturel, il alla chercher le mari débiteur, qui finit d'entendre à sa moitié la triste voix de la raison, et enfin le marquis eut le plaisir de consommer l'échange; il alla chercher sa femme — Vous serez toujours trop modeste, lui dit-il. Pourquoi marchez-vous ainsi les yeux baissés? on vous prendra pour une de ces bourgeois tout étonnées de se trouver ici, et que tout le monde est étonné d'y voir. Cette folle de grande-maitresse n'en fait jamais d'autres! Et l'on parle de retarder les progrès du jacobinisme! Songez que votre mari occupe la première place mâle de la cour de la princesse; et quand même les républicains parviendraient à supprimer la cour et même la noblesse, votre mari serait encore l'homme le plus riche de cet État. C'est là une idée que vous ne vous mettez point assez dans la tête.

Le fauteuil où le marquis eut le plaisir d'installer sa femme n'était qu'à six pas de la table du jeu du prince; elle ne voyait Fabricce qu'en profil, mais elle le trouva tellement maigri, il avait surtout l'air tellement au-dessus de tout ce qui pouvait arriver en ce monde, lui qui autrefois ne laissait passer aucun incident sans dire son mot, qu'elle finit par arriver à cette affreuse conclusion : Fabricce était tout à fait changé; il l'avait oubliée; s'il était tellement maigri, c'était l'effet des jeûnes sévères auxquels sa piété se soumettait. Clélia fut confirmée dans cette triste idée par la conversation de tous ses voisins : le nom du coadjuteur était dans toutes les bouches; on cherchait la cause de l'insigne faveur dont on le voyait l'objet : lui, si jeune, être admis au jeu du prince! On admirait l'indifférence polie et les airs de hauteur avec lesquels il jetait ses cartes, même quand il coupait Son Altesse.

— Mais cela est incroyable! s'écriaient de vieux courtisans; la faveur de sa tante lui tourne tout à fait la tête... mais grâce au ciel, cela ne durera pas; notre souverain n'aime pas que l'on prenne de ces petits airs de supériorité. La duchesse s'approcha du prince; les courtisans qui se tenaient à distance fort respect-

ueuse de la table de jeu, de façon à ne pouvoir entendre de la conversation du prince que quelques mots au hasard, remarquèrent que Fabrice rougissait beaucoup. Sa tante lui aura fait la leçon, et dirent-ils, sur ses grands airs d'indifférence. Fabrice venait d'entendre la voix de Clélia, elle répondait à la princesse, qui, en faisant son tour dans le bal, avait adressé la parole à la femme de son chevalier d'honneur. Arriva le moment où Fabrice dut changer de place au whist; alors il se trouva précisément en face de Clélia, et se livra plusieurs fois au bonheur de la contempler. La pauvre marquise, se sentant regardée par lui, perdait tout à fait contenance. Plusieurs fois elle oublia ce qu'elle devait à son vœu : sans son désir de deviner ce qui se passait dans le cœur de Fabrice, elle fixait les yeux sur lui.

Le jeu du prince terminé, les dames se levèrent pour passer dans la salle du souper. Il y eut un peu de désordre. Fabrice se trouva tout près de Clélia : il était encore très résolu, mais il vint reconnaître un parfum très faible qu'elle mettait dans ses robes ; cette sensation renversa tout ce qu'il s'était promis. Il s'approcha d'elle et prononça, à demi-voix et comme se parlant à soi-même, deux vers de ce sonnet de Pétrarque, qu'il lui avait envoyé du lac d'Isère, imprimé sur un mouchoir de soie : « Quel n'était pas mon bonheur quand le vulgaire me croyait malheureux, et maintenant, que mon sort est changé! »

Non, il ne m'a point oubliée, se dit Clélia avec un transport de joie. Cette belle âme n'est point inconstante!

Non, vous ne me verrez jamais changer,  
Beaux yeux qui m'avez appris à aimer.

Clélia osa se répéter à elle-même ces deux vers de Pétrarque. La princesse se retira aussitôt après le souper; le prince l'avait suivie jusque chez elle, et ne reparut point dans les salles de réception. Dès que cette nouvelle fut connue, tout le monde voulut aller voir à la fois; il y eut un désordre complet dans les antichambres; Clélia se trouva tout près de Fabrice; le profond malheur peint sur ses traits lui fit pitié. — Oublions le passé, lui dit-elle, et ne gardons que ce souvenir d'amitié. En disant ces mots, elle plaçait son mouchoir de façon à ce qu'il pût le prendre.

Tout changea aux yeux de Fabrice : en un instant il fut un autre homme; dès le lendemain il déclara que sa retraite était terminée,

et revint [prendre son magnifique appartement au palais Sanseverina. L'archevêque dit et crut que la faveur que le prince lui avait faite en l'admettant à son jeu avait fait perdre entièrement la tête à ce nouveau saint : la duchesse vit qu'il était d'accord avec Clélia. Cette pensée, venant redoubler le malheur que donnait le souvenir d'une promesse fatale, acheva de la déterminer à faire une absence. On admira sa folie. Quoi ! s'éloigner de la cour au moment où la faveur dont elle était l'objet paraissait sans bornes ! Le comte, parfaitement heureux depuis qu'il voyait qu'il n'y avait point d'amour entre Fabrice et la duchesse, disait à son amie : — Ce nouveau prince est la vertu incarnée, mais je l'ai appelé *ce enfant* : me pardonnera-t-il jamais ? Je ne vois qu'un moyen de me remettre réellement bien avec lui, c'est l'absence. Je vais me montrer parfait de grâces et de respects, après quoi je suis malade et je demande mon congé. Vous me le permettrez, puisque la fortune de Fabrice est assurée. Mais me ferez-vous le sacrifice immense, ajouta-t-il en riant, de changer le titre sublime de duchesse contre un autre bien inférieur ? Pour m'amuser, je laisse toutes les affaires ici dans un désordre inextricable ; j'avais quatre ou cinq travailleurs dans mes divers ministères, je les ai fait mettre à la pension depuis deux mois, parce qu'ils lisent les journaux français ; et je les ai remplacés par des nigauds du premier ordre.

Après notre départ, le prince se trouvera dans un tel embarras que, malgré l'horreur qu'il a pour le caractère de Rassi, je n'ai pas de doute que, malgré l'horreur qu'il a pour le caractère de Rassi, je n'aie pas de doute pas qu'il ne soit obligé de le rappeler, et moi je n'attends qu'un ordre du tyran qui dispose de mon sort, pour écrire une lettre de tendre amitié à mon ami Rassi, et lui dire que j'ai tout lieu d'espérer que bientôt on rendra justice à son mérite.

## XXVII

Cette conversation sérieuse eut lieu le lendemain du retour de Fabrice au palais Sanseverina ; la duchesse était encore sous le coup de la joie qui éclatait dans toutes les actions de Fabrice. Ainsi, se disait-elle, cette petite dévote m'a trompée ! Elle n'a pas su résister à son amant seulement pendant trois mois.

La certitude d'un dénouement heureux avait donné à cet être pusillanime, le jeune prince, le courage d'aimer ; il eut quelque connaissance des préparatifs de départ que l'on faisait au palais

anseverina; et son valet de chambre français, qui croyait peu à la vertu des grandes dames, lui donna du courage à l'égard de la richesse. Ernest V se permit une démarche qui fut sévèrement blâmée par la princesse et par tous les gens sensés de la cour; le peuple y vit le sceau de la faveur étonnante dont jouissait la duchesse. Le prince vint la voir dans son palais.

— Vous partez, lui dit-il d'un ton sérieux qui parut odieux à la duchesse, vous partez; vous allez me trahir et manquer à vos serments! Et pourtant, si j'eusse tardé dix minutes à vous accorder la grâce de Fabrice, il était mort. Et vous me laissez malheureux! Sans vos serments je n'eusse jamais eu le courage de vous aimer comme je fais! Vous n'avez donc pas d'honneur?

— Réfléchissez mûrement, mon prince. Dans toute votre vie y a-t-il eu d'espace égal en bonheur aux quatre mois qui viennent de s'écouler? Votre gloire comme souverain, et, j'ose le croire, votre bonheur comme homme aimable, ne se sont jamais élevés à un point. Voici le traité que je vous propose: si vous daignez y consentir, je ne serai pas votre maîtresse pour un instant fugitif, en vertu d'un serment extorqué par la peur, mais je consacrerai tous les instants de ma vie à faire votre félicité, je serai toujours ce que j'ai été depuis quatre mois, et peut-être l'amour viendra-t-il couronner l'amitié. Je ne jurerais pas du contraire.

— Eh bien, dit le prince ravi, prenez un autre rôle, soyez plus libre, réglez à la fois sur moi et sur mes États, soyez mon premier ministre; je vous offre un mariage tel qu'il est permis par les meilleures convenances de mon rang; nous en avons un exemple près de nous: le roi de Naples vient d'épouser la duchesse de Partana. Je vous offre tout ce que je puis faire, un mariage du même genre. Je ne vais ajouter une idée de triste politique pour vous montrer que je ne suis plus un enfant, et que j'ai réfléchi à tout. Je ne vous ferai point valoir la condition que je m'impose d'être le dernier souverain de ma race, le chagrin de voir de mon vivant les grandes puissances disposer de ma succession; je bénis ces désagréments et réels, puisqu'ils m'offrent un moyen de plus de vous prouver mon estime et ma passion.

La duchesse n'hésita pas un instant; le prince l'ennuyait, et le comte lui semblait parfaitement aimable; il n'y avait au monde d'un homme qu'on pût lui préférer. D'ailleurs, elle régnait sur le comte, et le prince, dominé par les exigences de son rang, eût pu ou moins régné sur elle. Et puis, il pouvait devenir inconstant

et prendre des maîtresses; la différence d'âge semblerait, dans peu d'années, lui en donner le droit.

Dès le premier instant, la perspective de s'ennuyer avait décidé de tout; toutefois la duchesse, qui voulait être charmante, demanda la permission de réfléchir.

Il serait trop long de rapporter ici les tournures de phrases presque tendres et les termes infiniment gracieux dans lesquels elle sut envelopper son refus. Le prince se mit en colère; il voyait tout son bonheur lui échapper. Que devenir après que la duchesse aurait quitté sa cour? D'ailleurs, quelle humiliation d'être refusé! Enfin, qu'est-ce que va dire mon valet de chambre français quand je lui conterai ma défaite?

La duchesse eut l'art de calmer le prince, et de ramener peu à peu la négociation à ses véritables termes.

— Si Votre Altesse daigne consentir à ne point presser l'effet d'une promesse fatale et horrible à mes yeux, comme me faisais encourir mon propre mépris, je passerai ma vie à sa cour, et cette cour sera toujours ce qu'elle a été cet hiver; tous mes instants seront consacrés à contribuer à son bonheur comme homme, et sa gloire comme souverain. Si elle exige que j'obéisse à son serment, elle aura flétri le reste de ma vie, et à l'instant elle me verra quitter ses États pour n'y jamais rentrer. Le jour où j'aurai perdu l'honneur sera aussi le dernier jour où je vous verrai.

Mais le prince était obstiné comme les êtres pusillanimes d'ailleurs, son orgueil d'homme et de souverain était irrité du refus de sa main; il pensait à toutes les difficultés qu'il eût eues surmonter pour faire accepter ce mariage, et que pourtant s'était résolu à vaincre.

Durant trois heures, on se répéta de part et d'autre les mêmes arguments, souvent mêlés de mots fort vifs. Le prince s'écria :

— Vous voulez donc me faire croire, Madame, que vous manquez d'honneur? Si j'eusse hésité aussi longtemps le jour où le général Fabio Conti donnait du poison à Fabrice, vous seriez occupée aujourd'hui à lui élever un tombeau dans une des églises de Parme.

— Non pas à Parme, certes, dans ce pays d'empoisonneurs.

— Eh bien, partez, Madame la duchesse, reprit le prince avec colère, et vous emporterez mon mépris.

Comme il s'en allait, la duchesse lui dit à voix basse :

— Eh bien, présentez-vous ici à dix heures du soir, dans le plu

strict incognito, et vous ferez un marché de dupe. Vous m'aurez vue pour la dernière fois, et j'eusse consacré ma vie à vous rendre aussi heureux qu'un prince absolu peut l'être dans ce siècle de Jacobins. Et songez à ce que sera votre cour quand je n'y serai plus pour la tirer par force de sa platitude et de sa méchanceté naturelles.

— De votre côté, vous refusez la couronne de Parme, et mieux que la couronne, car vous n'eussiez point été une princesse vulgaire, épousée par politique, et qu'on n'aime point; mon cœur est tout à vous, et vous vous fussiez vue à jamais la maîtresse absolue de mes actions comme de mon gouvernement.

— Oui, mais la princesse votre mère eût eu le droit de me mériter comme une vile intrigante.

— Eh bien, j'eusse exilé la princesse avec une pension.

Il y eut encore trois quarts d'heure de répliques incisives. Le prince, qui avait l'âme délicate, ne pouvait se résoudre ni à user de son droit, ni à laisser partir la duchesse. On lui avait dit qu'après le premier moment obtenu, n'importe comment, les femmes viennent.

Chassé par la duchesse indignée, il osa reparaitre tout tremblant et fort malheureux à dix heures moins trois minutes. À dix heures et demie, la duchesse montait en voiture et partait pour Ologne. Elle écrivit au comte dès qu'elle fut hors des États du prince :

« Le sacrifice est fait. Ne me demandez pas d'être gaie pendant un mois. Je ne verrai plus Fabrice; je vous attends à Bologne, et quand vous voudrez je serai la comtesse Mosca. Je ne vous demande qu'une chose, ne me forcez jamais à reparaitre dans le pays que je quitte, et songez toujours qu'au lieu de 150,000 livres de rentes, vous allez en avoir 30 ou 40 tout au plus. Tout les sots vous regardaient bouche bée, et vous ne serez plus considéré qu'autant que vous voudrez bien vous abaisser à comprendre toutes leurs petites idées. Tu l'as voulu, Georges Dandin! »

Huit jours après, le mariage se célébrait à Pérouse, dans une église où les ancêtres du comte ont leurs tombeaux. Le prince était désespéré. La duchesse avait reçu de lui trois ou quatre courriers, et n'avait pas manqué de lui renvoyer sous enveloppes ses lettres non décachetées. Ernest V avait fait un traitement magnifique au comte, et donné le grand cordon de son ordre à Fabrice.

— C'est là surtout ce qui m'a plu de ses adieux. Nous nous sommes séparés, disait le comte à la nouvelle comtesse Mosca della Rovere, les meilleurs amis du monde; il m'a donné un grand cordon espagnol, et des diamants qui valent bien le grand cordon. Il m'a dit qu'il me ferait duc, s'il ne voulait se réserver ce moyen pour vous rappeler dans ses États. Je suis donc chargé de vous déclarer, belle mission pour un mari, que si vous daigniez revenir à Parme, ne fût-ce que pour un mois, je serai fait duc sous le nom que vous choisirez, et vous aurez une belle terre.

C'est ce que la duchesse refusa avec une sorte d'horreur.

Après la scène qui s'était passée au bal de la cour, et qui semblait assez décisive, Clélia parut ne plus se souvenir de l'amour qu'elle avait semblé partager un instant; les remords les plus vifs s'étaient emparés de cette âme vertueuse et croyante. C'est ce que Fabrice comprenait fort bien, et malgré toutes les espérances qu'il cherchait à se donner, un sombre malheur ne s'était pas moins emparé de son âme. Cette fois cependant le malheur ne le conduisit point dans la retraite, comme à l'époque du mariage de Clélia.

Le comte avait prié *son neveu* de lui mander avec exactitude ce qui se passait à la cour, et Fabrice, qui commençait à comprendre tout ce qu'il lui devait, s'était promis de remplir cette mission en honnête homme.

Ainsi que la ville et la cour, Fabrice ne doutait pas que son an n'eût le projet de revenir au ministère, et avec plus de pouvoir qu'il n'en avait jamais eu. Les prévisions du comte ne tardèrent pas à se vérifier : moins de six semaines après son départ, Rasbaldi était premier ministre; Fabio Conti, ministre de la guerre, et les prisons, que le comte avait presque vidées, se remplissaient de nouveau. Le prince, en appelant ces gens-là au pouvoir, crut se venger de la duchesse; il était fou d'amour et haïssait surtout le comte Mosca comme un rival.

Fabrice avait bien des affaires; M<sup>sr</sup> Landriani, âgé de soixante-douze ans, étant tombé dans un grand état de langueur, et ne sortant presque plus de son palais, c'était au coadjuteur à le suppléer dans presque toutes ses fonctions.

La marquise Crescenzi, accablée de remords, et effrayée par le directeur de sa conscience, avait trouvé un excellent moyen pour se soustraire aux regards de Fabrice. Prenant prétexte de la fin d'une première grossesse, elle s'était donnée pour prison son propre

palais ; mais ce palais avait un immense jardin. Fabrice sut y pénétrer et plaça dans l'allée que Clélia affectionnait le plus des fleurs arrangées en bouquets, et disposées dans un ordre qui leur donnait un langage, comme jadis elle lui en faisait parvenir tous les soirs dans les derniers jours de sa prison à la tour Farnèse.

La marquise fut très irritée de cette tentative ; les mouvements de son âme étaient dirigés tantôt par les remords, tantôt par la passion. Durant plusieurs mois elle ne se permit pas de descendre une seule fois dans le jardin de son palais ; elle se faisait même scrupule d'y jeter un regard.

Fabrice commençait à croire qu'il était séparé d'elle pour toujours, et le désespoir commençait aussi à s'emparer de son âme. Le monde où il passait sa vie lui déplaisait mortellement, et s'il n'eût été intimement persuadé que le comte ne pouvait trouver la paix de l'âme hors du ministère, il se fût mis en retraite dans son petit appartement de l'archevêché. Il lui eût été doux de vivre tout à ses pensées, et de n'entendre plus la voix humaine que dans l'exercice de ses fonctions.

Mais, se disait-il, dans l'intérêt du comte et de la comtesse Mosca, personne ne peut me remplacer.

Le prince continuait à le traiter avec une distinction qui le plaçait au premier rang dans cette cour, et cette faveur, il la devait en grande partie à lui-même. L'extrême réserve qui, chez Fabrice, provenait d'une indifférence allant jusqu'au dégoût pour toutes les affections ou les petites passions qui remplissent la vie des hommes, avait piqué la vanité du jeune prince ; il disait souvent que Fabrice avait autant d'esprit que sa tante. L'âme candide du prince s'apercevait à demi d'une vérité : c'est que personne n'approchait de lui avec les mêmes dispositions de cœur que Fabrice. Ce qui ne pouvait échapper, même au vulgaire des courtisans, c'est que la considération obtenue par Fabrice n'était point celle d'un simple coadjuteur, mais l'emportait même sur les regards que le souverain montrait à l'archevêque. Fabrice écrivait au comte que si jamais le prince avait assez d'esprit pour s'apercevoir du gâchis dans lequel les ministres Rassi, Fabio Conti, Burla et autres de même force avaient jeté ses affaires, lui, Fabrice, serait le canal naturel par lequel il ferait une démarche, sans trop compromettre son amour-propre.

Sans le souvenir du mot fatal, *cet enfant*, disait-il à la comtesse Mosca, appliqué par un homme de génie à une auguste per-

sonne, l'auguste personne se serait déjà écriée : Revenez bien vite et chassez-moi tous ces va-nu-pieds ! Dès aujourd'hui, si la femme de l'homme de génie daignait faire une démarche, si peu significative qu'elle fût, on rappellerait le comte avec transport : mais il rentrera par une bien plus belle porte, s'il veut attendre que le fruit soit mûr. Du reste, on s'ennuie à mourir dans les salons de la princesse, on n'y a pour se divertir que la folie du Rassi qui, depuis qu'il est comte, est devenu maniaque de noblesse. On vient de donner des ordres sévères pour que toute personne qui ne peut pas prouver huit quartiers de noblesse *n'ose plus* se présenter aux soirées de la princesse (ce sont les termes du rescrit). Tous les hommes qui sont en possession d'entrer le matin dans la grande galerie, et de se trouver sur le passage du souverain lorsqu'il se rend à la messe, continueront à jouir de ce privilège ; mais les nouveaux arrivants devront faire preuve des huit quartiers. Sur quoi l'on a dit qu'on voit bien que Rassi est sans quartier.

On pense que de telles lettres n'étaient point confiées à la poste. La comtesse Mosca répondait de Naples : « Nous avons un concert tous les jeudis, et conversation tous les dimanches ; on ne peut pas se remuer dans nos salons. Le comte est enchanté de se fouiller, il y consacre mille francs par mois, et vient de faire venir des ouvriers des montagnes de l'Abruzze, qui ne lui coûtent que vingt-trois sous par jour. Tu devrais bien venir nous voir. Voici plus de vingt fois, Monsieur l'ingrat, que je vous fais cette sommation. »

Fabrice n'avait garde d'obéir : la simple lettre qu'il écrivait tous les jours au comte ou à la comtesse lui semblait une corvée presque insupportable. On lui pardonnera quand on saura qu'une année entière se passa ainsi, sans qu'il pût adresser une seule parole à la marquise. Toutes ses tentatives pour établir quelque correspondance avaient été repoussées avec horreur. Le silence habituel que, par ennui de la vie, Fabrice gardait partout, excepté dans l'exercice de ses fonctions et à la cour, joint à la pureté parfaite de ses mœurs, l'avait mis dans une vénération si extraordinaire, qu'il se décida enfin à obéir aux conseils de sa tante.

« Le prince a pour toi une vénération telle, lui écrivait-elle, qu'il faut t'attendre bientôt à une disgrâce ; il te prodiguera les marques d'inattention, et les mépris atroces des courtisans suivront les siens. Ces petits despotes, si honnêtes qu'ils soient, sont

changeants comme la mode et par la même raison : l'ennui. Tu ne peux trouver de forces contre le caprice du souverain que dans la prédication. Tu improvises si bien en vers ! essaye de parler une demi-heure sur la religion ; tu diras des hérésies dans le commencement ; mais paye un théologien savant et discret qui assistera à tes sermons, et t'avertira de tes fautes, tu les répareras le lendemain. »

Le genre de malheur que porte dans l'âme un amour contrarié, fait que toute chose demandant de l'attention et de l'action devient une atroce corvée. Mais Fabrice se dit que son crédit sur le peuple, s'il en acquérait, pourrait un jour être utile à sa tante et au comte, pour lequel sa vénération augmentait tous les jours, à mesure que les affaires lui apprenaient à connaître la méchanceté des hommes. Il se détermina à prêcher, et son succès, préparé par sa maigreur et son habit râpé, fut sans exemple. On trouvait dans ses discours un parfum de tristesse profonde, qui, réuni à sa charmante figure et aux récits de la haute faveur dont il jouissait à la cour, enleva tous les cœurs de femmes. Elles inventèrent qu'il avait été un des plus braves capitaines de l'armée de Napoléon. Bientôt ce fait absurde fut hors de doute. On faisait garder les places dans les églises où il devait prêcher ; les pauvres s'y établissaient par spéculation dès cinq heures du matin.

Le succès fut tel, que Fabrice eut enfin l'idée, qui changea tout dans son âme, que, ne fût-ce que par simple curiosité, la marquise Crescenzi pourrait bien un jour venir assister à l'un de ses sermons. Tout à coup le public ravi s'aperçut que son talent redoublait ; il se permettait, quand il était ému, des images dont la hardiesse eût fait frémir les orateurs les plus exercés ; quelquefois, s'oubliant soi-même, il se livrait à des moments d'inspiration passionnée, et tout l'auditoire fondait en larmes. Mais c'était en vain que son œil *aggrottato* cherchait parmi tant de figures tournées vers la chaire celle dont la présence eût été pour lui un si grand événement.

Mais si jamais j'ai ce bonheur, se dit-il, ou je me trouverai mal, ou je resterai absolument court. Pour parer à ce dernier inconvénient, il avait composé une sorte de prière tendre et passionnée qu'il plaçait toujours dans sa chaire, sur un tabouret ; il avait le projet de se mettre à lire ce morceau, si jamais la présence de la marquise venait le mettre hors d'état de trouver un mot.

Il apprit un jour, par ceux des domestiques du marquis qui

étaient à sa solde, que des ordres avaient été donnés afin que l'on préparât pour le lendemain la loge de la *Casa Crescenzi* au grand théâtre. Il y avait une année que la marquise n'avait paru à aucun spectacle, et c'était un ténor qui faisait fureur et remplissait la salle tous les soirs qui la faisait déroger à ses habitudes. Le premier mouvement de Fabrice fut une joie extrême. Enfin je pourrai la voir toute une soirée! On dit qu'elle est bien pâle. Et il cherchait à se figurer ce que pouvait être cette tête charmante, avec des couleurs à demi effacées par les combats de l'âme.

Son ami Ludovic, tout consterné de ce qu'il appelait la folie de son maître, trouva, mais avec beaucoup de peine, une loge au quatrième rang, presque en face de celle de la marquise. Une idée se présenta à Fabrice : J'espère lui donner l'idée de venir au sermon, et je choisirai une église fort petite, afin d'être en état de la bien voir. Fabrice prêchait ordinairement à trois heures. Dès le matin du jour où la marquise devait aller au spectacle, il fit annoncer qu'un devoir de son état le retenant à l'archevêché pendant toute la journée, il prêcherait par extraordinaire à huit heures et demie du soir, dans la petite église de Sainte-Marie de la Visitation, située précisément en face d'une des ailes du palais Crescenzi. Ludovic présenta de sa part une quantité énorme de cierges aux religieuses de la Visitation, avec prière d'illuminer à jour leur église. Il eut toute une compagnie de grenadiers de la garde, et l'on plaça une sentinelle, la baïonnette au bout du fusil, devant chaque chapelle, pour empêcher les vols.

Le sermon n'était annoncé que pour huit heures et demie, et à deux heures l'église était entièrement remplie; l'on peut se figurer le tapage qu'il y eut dans la rue solitaire qui dominait la noble architecture du palais Crescenzi. Fabrice avait fait annoncer qu'en l'honneur de *Notre-Dame de Pitié*, il prêcherait sur la pitié qu'une âme généreuse doit avoir pour un malheureux, même quand il serait coupable.

Déguisé avec tout le soin possible, Fabrice gagna sa loge au théâtre au moment de l'ouverture des portes, et quand rien n'était encore allumé. Le spectacle commença vers huit heures, et quelques minutes après il eut cette joie qu'aucun esprit ne peut conc evoir s'il ne l'a pas éprouvée, il vit la porte de la loge Crescenzi s'ouvrir; peu après, la marquise entra; il ne l'avait pas vue aussi bien depuis le jour où elle lui avait donné son éventail. Fabrice crut qu'il suffoquerait de joie; il sentait des mouvements si

extraordinaires, qu'il se dit : Peut-être je vais mourir ! Quelle façon charmante de finir cette vie si triste ! Peut-être je vais tomber dans cette loge ; les fidèles réunis à la Visitation ne me verront point arriver, et demain ils apprendront que le futur archevêque s'est oublié dans une loge de l'Opéra, et encore déguisé en domestique et couvert d'une livrée ! Adieu toute ma réputation ! Et que me fait ma réputation !

Toutefois, vers les huit heures trois quarts, Fabrice fit effort sur lui-même : il quitta sa loge des quatrièmes et eut toutes les peines du monde à gagner, à pied, le lieu où il devait quitter son habit de demi-livrée et prendre un habit plus convenable. Ce ne fut que vers les neuf heures qu'il arriva à la Visitation, dans un état de pâleur et de faiblesse tel, que le bruit se répandit dans l'église que M. le coadjuteur ne pourrait pas prêcher ce soir-là. On peut juger des soins que lui prodiguèrent les religieuses, à la grille de leur parloir intérieur où il s'était réfugié. Ces dames parlaient beaucoup ; Fabrice demanda à être seul quelques instants, puis il courut à sa chaire. Un de ses aides de camp lui avait annoncé, vers les trois heures, que l'église de la Visitation était entièrement remplie, mais de gens appartenant à la dernière classe et attirés apparemment par le spectacle de l'illumination. En entrant en chaire, Fabrice fut agréablement surpris de trouver toutes les chaises occupées par les jeunes gens à la mode et par les personnes de la plus haute distinction.

Quelques phrases d'excuses commencèrent son sermon et furent reçues avec des cris comprimés d'admiration. Ensuite vint la description passionnée du malheureux dont il faut avoir pitié pour honorer dignement la *Madone de Pitié*, qui, elle-même, a tant souffert sur la terre. L'orateur était fort ému ; il y avait des moments où il pouvait à peine prononcer les mots de façon à être entendu dans toutes les parties de cette petite église. Aux yeux de toutes les femmes et de bon nombre des hommes, il avait l'air lui-même du malheureux dont il fallait prendre pitié, tant sa pâleur était extrême. Quelques minutes après les phrases d'excuses par lesquelles il avait commencé son discours, on s'aperçut qu'il était hors de son assiette ordinaire : on le trouvait ce soir-là d'une tristesse plus profonde et plus tendre que de coutume. Une fois on lui vit les larmes aux yeux : à l'instant il s'éleva dans l'auditoire un sanglot général et si bruyant, que le sermon en fut tout à fait interrompu.

Cette première interruption fut suivie de dix autres; on pousait des cris d'admiration, il y avait des éclats de larmes; on entendait à chaque instant des cris tel que : Ah! sainte Madone! Ah! grand Dieu! L'émotion était si générale et si invincible dans ce public d'élite, que personne n'avait honte de pousser des cris et les gens qui y étaient entraînés ne semblaient point ridicules : leurs voisins.

Au repos qu'il est d'usage de prendre au milieu du sermon, on dit à Fabrice qu'il n'était resté absolument personne au spectacle une seule dame se voyait encore dans sa loge, la marquise Crescenzi. Pendant ce moment de repos on entendit tout à coup beaucoup de bruit dans la salle; c'étaient les fidèles qui votaient une statue à M. le coadjuteur. Son succès dans la seconde partie du discours fut tellement fou et mondain, les élans de contrition chrétienne furent tellement remplacés par des cris d'admiration tout à fait profanes, qu'il crut devoir adresser, en quittant la chaire, une sorte de réprimande aux auditeurs. Sur quoi tous sortirent à la fois avec un mouvement qui avait quelque chose de singulier et de compassé; et, en arrivant à la rue, tous se mettaient à applaudir avec fureur, et à crier : *E viva del Dongo!*

Fabrice consulta sa montre avec précipitation, et courut à une petite fenêtre grillée qui éclairait l'étroit passage de l'orgue à l'intérieur du couvent. Par politesse envers la foule incroyable et insolite qui remplissait la rue, le suisse du palais Crescenzi avait placé une douzaine de torches dans ces mains de fer que l'on voit sortir des murs de face des palais bâtis au moyen âge. Après quelques minutes, et longtemps avant que les cris eussent cessé, l'événement que Fabrice attendait avec tant d'anxiété arriva, la voiture de la marquise, revenant du spectacle, parut dans la rue, le cocher fut obligé de s'arrêter, et ce ne fut qu'au plus petit pas, et à force de cris, que la voiture put gagner la porte.

La marquise avait été touchée de la musique sublime, comme le sont les cœurs malheureux, mais bien plus encore de la solitude parfaite du spectacle lorsqu'elle en apprit la cause. Au milieu du second acte, et le *ténor* admirable étant en scène, les gens même du parterre avaient tout à coup déserté leurs places pour aller tenter fortune et essayer de pénétrer dans l'église de la Visitation. La marquise, se voyant arrêtée par la foule devant sa porte, fondit en larmes. Je n'avais pas fait un mauvais choix! se dit-elle.

Mais précisément à cause de ce moment d'attendrissement elle résista avec fermeté aux instances du marquis et de tous les amis de la maison, qui ne concevaient pas qu'elle n'allât point voir un prédicateur aussi étonnant. Enfin, disait-on, il l'emporte même sur le meilleur ténor de l'Italie ! Si je le vois, je suis perdue ! se disait la marquise.

Ce fut en vain que Fabrice, dont le talent semblait plus brillant chaque jour, prêcha encore plusieurs fois dans cette même petite église, voisine du palais Crescenzi, jamais il n'aperçut Clélia, qui même à la fin prit de l'humeur de cette affectation à venir troubler la rue solitaire, après l'avoir déjà chassée de son jardin.

En parcourant les figures de femmes qui l'écoutaient, Fabrice remarquait depuis assez longtemps une petite figure brune fort jolie, et dont les yeux jetaient des flammes. Ces yeux magnifiques étaient ordinairement baignés de larmes dès la huitième ou dixième phrase du sermon. Quand Fabrice était obligé de dire des choses longues et ennuyeuses pour lui-même, il reposait assez volontiers ses regards sur cette tête dont la jeunesse lui plaisait. Il apprit que cette jeune personne s'appelait Anetta Marini, fille unique et héritière du plus riche marchand drapier de Parme, mort quelques mois auparavant.

Bientôt le nom de cette Anetta Marini, fille du drapier, fut dans toutes les bouches ; elle était devenue éperdument amoureuse de Fabrice. Lorsque les fameux sermons commencèrent, son mariage était arrêté avec Giacomo Rassi, fils aîné du ministre de la justice, lequel ne lui déplaisait point ; mais à peine eut-elle entendu deux fois monsignor Fabrice, qu'elle déclara qu'elle ne voulait plus se marier : et, comme on lui demandait la cause d'un singulier changement, elle répondit qu'il n'était pas digne d'une honnête fille d'épouser un homme en se sentant éperdument prise d'un autre. Sa famille chercha d'abord sans succès quel pouvait être cet autre.

Mais les larmes brûlantes qu'Anetta versait au sermon mirent sur la voie de la vérité ; sa mère et ses oncles lui ayant demandé si elle aimait monsignor Fabrice, elle répondit avec hardiesse que, puisqu'on avait découvert la vérité, elle ne s'avilirait point par un mensonge ; elle ajouta que, n'ayant aucun espoir d'épouser l'homme qu'elle adorait, elle voulait du moins n'avoir plus les yeux offensés par la figure ridicule du *contino* Rassi. Ce ridicule donné au fils d'un homme que poursuivait l'envie de toute

la bourgeoisie devint, en deux jours, l'entretien de toute la ville. La réponse d'Anetta Marini parut charmante, et tout le monde la répéta. On en parlait au palais Crescenzi comme on en parla partout.

Clélia se garda bien d'ouvrir la bouche sur un tel sujet dans son salon; mais elle fit des questions à sa femme de chambre et, le dimanche suivant, après avoir entendu la messe à la chapelle de son palais, elle fit monter sa femme de chambre dans sa voiture, et alla chercher une seconde messe à la paroisse de M<sup>me</sup> Marini. Elle y trouva réunis tous les beaux de la ville attirés par le même motif; ces messieurs se tenaient debout près de la porte. Bientôt, au grand mouvement qui se fit parmi eux, la marquise comprit que cette M<sup>me</sup> Marini entrait dans l'église; elle se trouva fort bien placée pour la voir, et, malgré sa piété, ne donna guère d'attention à la messe. Clélia trouva à cette belle bourgeoise un petit air décidé qui, suivant elle, eût pu convenir tout au plus à une femme mariée depuis plusieurs années. D'ailleurs, elle était admirablement bien prise dans sa petite taille, et ses yeux, comme l'on dit en Lombardie, semblaient faire la conversation avec les choses qu'ils regardaient. La marquise s'enfuit avant la fin de la messe.

Dès le lendemain, les amis de la maison Crescenzi, lesquels venaient tous les soirs passer la soirée, racontèrent un nouveau trait ridicule de l'Anetta Marini. Comme sa mère, craignant quelque folie de sa part, ne laissait que peu d'argent à sa disposition, Anetta était allée offrir une magnifique bague en diamants, cadeau de son père, au célèbre Hayez, alors à Parme pour les salons du palais Crescenzi, et lui demander le portrait de M. de Dongo; mais elle voulut que ce portrait fût vêtu simplement de noir, et non point en habit de prêtre. Or, la veille, la mère de la petite Anetta avait été bien surprise, et encore plus scandalisée de trouver dans la chambre de sa fille un magnifique portrait de Fabrice del Dongo, entouré du plus beau cadre que l'on eût doré à Parme depuis vingt ans.

## XXVIII

Entraîné par les événements, nous n'avons pas eu le temps d'esquisser la race comique de courtisans qui pullulent à la cour de Parme et faisaient de drôles de commentaires sur les événements.

par nous racontés. Ce qui rend en ce pays-là un petit noble, garni de ses trois ou quatre mille livres de rente, digne de figurer en bas noirs, aux *levers* du prince, c'est d'abord de n'avoir jamais vu Voltaire et Rousseau : cette condition est peu difficile à remplir. Il fallait ensuite savoir parler avec attendrissement du rhume du souverain, ou de la dernière caisse de minéralogie qu'il avait reçue de Saxe. Si après cela on ne manquait pas à la messe un seul jour de l'année, si l'on pouvait compter au nombre de ses amis intimes deux ou trois gros moines, le prince daignait vous adresser une fois la parole tous les ans, quinze jours avant ou quinze jours après le premier janvier, ce qui vous donnait un grand relief dans votre paroisse, et le percepteur des contributions n'osait pas trop vous vexer si vous étiez en retard sur la somme annuelle de cent francs à laquelle étaient imposées vos petites propriétés.

M. Gonzo était un pauvre hère de cette sorte, fort noble, qui, outre qu'il possédait quelque petit bien, avait obtenu par le crédit du marquis Crescenzi une place magnifique, rapportant onze cent cinquante francs par an. Cet homme eût pu dîner chez lui, mais il avait une passion : il n'était à son aise et heureux que quand il se trouvait dans le salon de quelque grand personnage et lui dit de temps à autre : *Taisez-vous, Gonzo, vous n'êtes qu'un sot*. Ce jugement était dicté par humeur, car Gonzo avait presque toujours plus d'esprit que le grand personnage. Il parlait de propos de tout et avec assez de grâce : de plus, il était prêt à jurer d'opinion sur une grimace du maître de la maison. A vrai dire, quoique d'une adresse profonde pour ses intérêts, il n'avait pas une idée, et quand le prince n'était pas enrhumé, il était quelquefois embarrassé au moment d'entrer dans le salon.

Ce qui dans Parme avait valu une réputation à Gonzo, c'était un magnifique chapeau à trois cornes, garni d'une plume noire un peu délabrée, qu'il mettait, même en frac ; mais il fallait voir la façon dont il portait cette plume, soit sur la tête, soit à la main ; là était le talent et l'importance. Il s'informait avec une inquiétude véritable de l'état de santé du petit chien de la marquise, et si le feu eût pris au palais Crescenzi, il eût exposé sa vie pour sauver un de ces beaux fauteuils de brocart d'or, qui depuis tant d'années accrochaient sa culotte de soie noire, quand par hasard il osait s'y asseoir un instant.

Sept ou huit personnages de cette espèce arrivaient tous les

soirs à sept heures dans le salon de la marquise Crescenzi. A peine assis, un laquais, magnifiquement vêtu d'une livrée jonquille toute couverte de galons d'argent, ainsi que la veste rouge qui en complétait la magnificence, venait prendre les chapeaux et les cannes des pauvres diables. Il était immédiatement suivi d'un valet de chambre apportant une tasse de café infiniment petite, soutenu par un pied d'argent en filigrane; et toutes les demi-heures un maître d'hôtel, portant épée et habit magnifique à la française venait offrir des glaces.

Une demi-heure après les petits courtisans râpés, on voyait arriver cinq ou six officiers parlant haut et d'un air tout militaire et discutant habituellement sur le nombre et l'espèce des boutons que doit porter l'habit du soldat pour que le général en chef puisse remporter des victoires. Il n'eût pas été prudent de citer dans ce salon un journal français; car, quand même la nouvelle se fût trouvée des plus agréables, par exemple cinquante libéraux fusillés en Espagne, le narrateur n'en fût pas moins resté vaincu d'avoir lu un journal français. Le chef-d'œuvre de l'habileté de tous ces gens-là était d'obtenir tous les dix ans une augmentation de pension de 150 francs. C'est ainsi que le prince partage avec sa noblesse le plaisir de régner sur tous les paysans et sur les bourgeois.

Le principal personnage, sans contredit, du salon Crescenzi était le chevalier Foscarini, parfaitement honnête homme; aussi avait-il été un peu en prison sous tous les régimes. Il était membre de cette fameuse chambre des députés qui, à Milan, rejeta la loi de l'enregistrement présentée par Napoléon, trait bien rare dans l'histoire. Le chevalier Foscarini, après avoir été vingt ans l'ami de la mère du marquis, était resté l'homme influent dans la maison. Il avait toujours quelque conte plaisant à faire, mais rien n'échappait à sa finesse; et la jeune marquise, qui se sentait coupable au fond du cœur, tremblait devant lui.

Comme Gonzo avait une véritable passion pour le grand seigneur, qui lui disait des grossièretés et le faisait pleurer une ou deux fois par an, sa manie était de chercher à lui rendre de petits services; et, s'il n'eût été paralysé par les habitudes d'une extrême pauvreté, il eût pu réussir quelquefois, car il n'était pas sans une certaine dose de finesse et une beaucoup plus grande de défiance.

Le Gonzo, tel que nous le connaissons, méprisait assez la ma-

quise Crescenzi, car de sa vie elle ne lui avait adressé une parole ou polie; mais enfin elle était la femme de ce fameux marquis Crescenzi, chevalier d'honneur de la princesse, et qui, une fois ou deux par mois, disait à Gonzo : — Tais-toi, Gonzo, tu n'es qu'une bête.

Le Gonzo remarqua que tout ce qu'on disait de la petite Anetta Marini faisait sortir la marquise, pour un instant, de l'état de rêverie et d'incurie où elle restait habituellement plongée jusqu'au moment où onze heures sonnaient; alors elle faisait le thé, et en offrait à chaque homme présent, en l'appelant par son nom. Après quoi, au moment de rentrer chez elle, elle semblait trouver un moment de gaieté, c'était l'instant qu'on choisissait pour lui révisiter les sonnets satiriques.

On en fait d'excellents en Italie : c'est le seul genre de littérature qui ait encore un peu de vie; à la vérité il n'est pas soumis à la censure, et les courtisans de la casa Crescenzi annonçaient toujours leur sonnet par ces mots : Madame la marquise veut-elle permettre que l'on récite devant elle un bien mauvais sonnet? et quand le sonnet avait fait rire et avait été répété deux ou trois fois, l'un des officiers ne manquait pas de s'écrier : Monsieur le ministre de la police devrait bien s'occuper de faire un peu pencher les auteurs de telles infamies. Les sociétés bourgeoises, au contraire, accueillent ces sonnets avec l'admiration la plus franche, et les clercs de procureurs en vendent des copies.

D'après la sorte de curiosité montrée par la marquise, Gonzo figura qu'on avait trop vanté devant elle la beauté de la petite Marini, qui d'ailleurs avait un million de fortune, et qu'elle en était jalouse. Comme avec son sourire continu et son effronterie complète envers tout ce qui n'était pas noble, Gonzo pénétrait partout, dès le lendemain il arriva dans le salon de la marquise, portant son chapeau à plumes d'une certaine façon triomphante et qu'on ne lui voyait guère qu'une fois ou deux chaque année, lorsque le prince lui avait dit : *Adieu, Gonzo.*

Après avoir salué respectueusement la marquise, Gonzo ne s'écarta point comme de coutume pour aller prendre place sur le fauteuil qu'on venait de lui avancer. Il se plaça au milieu du cercle, et s'écria brutalement : — J'ai vu le portrait de Monseigneur le Dongo. Clélia fut tellement surprise, qu'elle fut obligée de s'appuyer sur le bras de son fauteuil; elle essaya de faire tête à son regard, mais bientôt elle fut obligée de désertier le salon.

— Il faut convenir, mon pauvre Gonzo, que vous êtes d'un maladresse rare, s'écria avec hauteur l'un des officiers qui finissait sa quatrième glace. Comment ne savez-vous pas que le coadjuteur, qui a été l'un des plus braves colonels de l'armée de Napoléon, a joué jadis un tour pendable au père de la marquise, en sortant de la citadelle où le général Conti commandait, comme il fût sorti de la *Steccata* (la principale église de Parme).

— J'ignore en effet bien des choses, mon cher capitaine; et je suis un pauvre imbécile qui fais des bêtises toute la journée.

Cette réplique, tout à fait dans le goût italien, fit rire aux dépens du brillant officier. La marquise rentra bientôt; elle s'était armée de courage, et n'était pas sans quelque vague espérance de pouvoir elle-même admirer ce portrait de Fabrice, que l'on disait excellent. Elle parla avec éloges du talent de Hayez, qui l'avait fait. Sans le savoir elle adressait des sourires charmants au Gonzo qui regardait l'officier d'un air malin. Comme tous les autres courtisans de la maison se livraient au même plaisir, l'officier prit la fuite, non sans vouer une haine mortelle au Gonzo; celui-ci triomphait, et, le soir, en prenant congé, fut engagé à dîner pour le lendemain.

— En voici bien d'une autre! s'écria Gonzo, le lendemain, après le dîner, quand les domestiques furent sortis; n'arrive-t-il pas que notre coadjuteur est tombé amoureux de la petite Marini!..

On peut juger du trouble qui s'éleva dans le cœur de Clélia en entendant un mot aussi extraordinaire. Le marquis lui-même fut ému.

— Mais Gonzo, mon ami, vous battez la campagne comme l'ordinaire! et vous devriez parler avec un peu plus de retenu d'un personnage qui a eu l'honneur de faire onze fois la partie de whist de Son Altesse!

— Eh bien, Monsieur le marquis, répondit Gonzo avec la grossièreté des gens de cette espèce, je puis vous jurer qu'il voudrait bien aussi faire la partie de la petite Marini. Mais il suffit que ces détails vous déplaisent; ils n'existent plus pour moi qui veux avant tout ne pas choquer mon adorable marquis.

Toujours, après le dîner, le marquis se retirait pour faire la sieste. Il n'eut garde, ce jour-là; mais le Gonzo se serait plutôt coupé la langue, que d'ajouter un mot sur la petite Marini; et, à chaque instant, il commençait un discours, calculé de façon à ce que le marquis pût espérer qu'il allait revenir aux amours de la petite bourgeoise. Le Gonzo avait supérieurement cet esprit italien qu'

onsiste à différer avec délices de lancer le mot désiré. Le pauvre marquis mourant de curiosité, fut obligé de faire des avances : il se mit à Gonzo que, quand il avait le plaisir de dîner avec lui, il mangeait deux fois davantage. Gonzo ne comprit pas, il se mit à décrire une magnifique galerie de tableaux que formait la marquise Salvi, la maîtresse du feu prince; trois ou quatre fois il parla de la même chose, avec l'accent plein de lenteur de l'admiration la plus profonde. Le marquis se disait : Bon! il va arriver enfin au portrait commandé par la petite Marini! Mais c'est ce que Gonzo n'avait garde de faire. Cinq heures sonnèrent, ce qui donna beaucoup d'humeur au marquis, qui était accoutumé à monter en voiture à cinq heures et demie, après sa sieste, pour aller au *Corso*.

— Voilà comment vous êtes, avec vos bêtises! dit-il grossièrement au Gonzo; vous me ferez arriver au *Corso* après la princesse, et moi je suis le chevalier d'honneur, et qui peut avoir des ordres à vous donner. Allons! dépêchez! dites-moi en peu de paroles, si vous le pouvez, ce que c'est que ces prétendues amours de Monsieur le coadjuteur?

Mais le Gonzo voulait réserver ce récit à la marquise, qui l'avait invité à dîner; il *dépêcha* donc, en fort peu de mots, l'histoire éclamée, et le marquis, à moitié endormi, courut faire sa sieste. Le Gonzo prit une tout autre manière avec la pauvre marquise. Elle était restée tellement jeune et naïve au milieu de sa haute fortune, qu'elle crut devoir réparer la grossièreté avec laquelle le marquis venait d'adresser la parole au Gonzo. Charmé de ce succès, celui-ci retrouva toute son éloquence, et se fit un plaisir, non moins qu'un devoir, d'entrer avec elle dans des détails infinis.

La petite Anetta Marini donnait jusqu'à un sequin par place qu'on lui retenait au sermon; elle arrivait toujours avec deux de ses tantes et l'ancien caissier de son père. Ces places, qu'elle faisait garder dès la veille, étaient choisies en général presque vis-à-vis la chaire, mais un peu du côté du grand autel, car elle avait remarqué que le coadjuteur se tournait souvent vers l'autel. Or, ce que le public avait remarqué aussi, c'est que *non rarement* les gens eux si parlants du jeune prédicateur s'arrêtaient avec complaisance sur la jeune héritière, cette beauté si piquante: et apparemment avec quelque attention, car, dès qu'il avait les yeux fixés sur elle, son sermon devenait savant; les citations y abondaient, l'on y trouvait plus de ces mouvements qui partent du cœur; et les

dames . pour qui l'intérêt cessait presque aussitôt, se mettaient regarder la Marini et à en médire.

Clélia se fit répéter jusqu'à trois fois tous ces détails singuliers. A la troisième, elle devint fort rêveuse; elle calculait qu'il y avait justement quatorze mois qu'elle n'avait vu Fabrice. Y aurait-il un bien grand mal, se disait-elle, à passer une heure dans une église non pour voir Fabrice, mais pour entendre un prédicateur célèbre? D'ailleurs, je me placerai bien loin de la chaire, et je ne regarderai Fabrice qu'une fois en entrant et une autre fois à la fin du sermon... Non, se disait Clélia, ce n'est pas Fabrice que je vais voir, je vais entendre le prédicateur étonnant! Au milieu de tous ces raisonnements, la marquise avait des remords; sa conduite avait été si belle depuis quatorze mois! Enfin, se disait-elle, pour trouver quelque paix avec elle-même, si la première femme qui viendra ce soir a été entendre prêcher monsignor del Dongo, j'irai aussi; si elle n'y est point allée, je m'abstiendrai.

Une fois ce parti pris, la marquise fit le bonheur du Gonzo en lui disant :

— Tâchez de savoir quel jour le coadjuteur prêchera, et dans quelle église? Ce soir, avant que vous sortiez, j'aurai peut-être une commission à vous donner.

A peine Gonzo parti pour le Corso, Clélia alla prendre l'air dans le jardin de son palais. Elle ne se fit pas l'objection que depuis dix mois elle n'y avait pas mis les pieds. Elle était vive, animée, elle avait des couleurs. Le soir, à chaque ennuyeux qui entra dans le salon, son cœur palpitait d'émotion. Enfin, on annonça le Gonzo qui, du premier coup d'œil, vit qu'il allait être l'homme nécessaire pendant huit jours; la marquise est jalouse de la petite Marini, et ce serait, ma foi, une comédie bien montée, se dit-il, que celle dans laquelle la marquise jouerait le premier rôle, la petite Anette la soubrette, et monseigneur del Dongo l'amoureux! Ma foi, le billet d'entrée ne serait pas trop payé à deux francs. Il ne se sentait pas de joie, et, pendant toute la soirée, il coupait la parole à tout le monde, et racontait les anecdotes les plus saugrenues (par exemple, la célèbre actrice et le marquis de Pequigny, qu'il avait apprise la veille d'un voyageur français). La marquise, de son côté, ne pouvait tenir en place; elle se promenait dans le salon, elle passait dans une galerie voisine du salon où le marquis n'avait admis que des tableaux coûtant chacun plus de vingt mille francs. Ces tableaux avaient un langage si clair et

soir-là, qu'ils fatiguaient le cœur de la marquise à force d'émotion. Enfin, elle entendit ouvrir les deux battants, elle courut au salon : c'était la marquise Raversi ! Mais en lui adressant les compliments d'usage, Clélia sentait que la voix lui manquait. La marquise lui fit répéter deux fois la question : — Que dites-vous du prédicateur à la mode ? qu'elle n'avait point entendue d'abord.

— Je le regardais comme un petit intrigant, très digne neveu de l'illustre comtesse Mosca ; mais à la dernière fois qu'il a prêché, tenez, à l'église de la Visitation, vis-à-vis de chez vous, il a été tellement sublime, que, toute haine cessante, je le regarde comme l'homme le plus éloquent que j'aie jamais entendu.

— Ainsi vous avez assisté à ses sermons ? dit Clélia toute tremblante de bonheur.

— Mais comment, dit la marquise en riant, vous ne m'écoutez donc pas ? Je n'y manquerais pas pour tout au monde. On dit qu'il est attaqué de la poitrine, et que bientôt il ne prêchera plus !

A peine la marquise sortie, Clélia appela le Gonzo dans la galerie.

— Je suis presque résolue, lui dit-elle, à entendre ce prédicateur si vanté. Quand prêchera-t-il ?

— Lundi prochain, c'est-à-dire dans trois jours ; et l'on dirait qu'il a deviné le projet de Votre Excellence, car il vient prêcher à l'église de la Visitation.

Tout n'était pas expliqué ; mais Clélia ne trouvait plus de voix pour parler ; elle fit cinq ou six tours dans la galerie sans ajouter une parole. Gonzo se disait : Voilà la vengeance qui la travaille. Comment peut-on être assez insolent pour se sauver d'une prison, surtout quand on a l'honneur d'être gardé par un héros tel que le général Fabio Conti !

— Au reste, il faut se presser, ajouta-t-il avec une fine ironie, il est touché à la poitrine. J'ai entendu le docteur Rambo dire qu'il n'a pas un an de vie ; Dieu le punit d'avoir rompu son ban en se sauvant traîtreusement de la citadelle.

La marquise s'assit sur le divan de la galerie, et fit signe à Gonzo de l'imiter. Après quelques instants, elle lui remit une petite bourse où elle avait préparé quelques sequins. — Faites-moi retenir quatre places.

— Sera-t-il permis au pauvre Gonzo de se glisser à la suite de Votre Excellence ?

— Sans doute ; faites retenir cinq places... Je ne tiens nulle-

ment, ajouta-t-elle, à être près de la chaire ; mais j'aimerais à voir M<sup>lle</sup> Marini, que l'on dit si jolie.

La marquise ne vécut pas pendant les trois jours qui la séparaient du fameux lundi, jour du sermon. Le Gonzo, pour qui c'était un insigne honneur d'être vu en public à la suite d'une aussi grande dame, avait endossé son habit français avec l'épée ; ce n'est pas tout, profitant du voisinage du palais, il fit porter dans l'église un fauteuil doré magnifique destiné à la marquise, ce qui fut trouvé de la dernière insolence par les bourgeois. On peut penser ce que devint la pauvre marquise lorsqu'elle aperçut ce fauteuil, et qu'on l'avait placé précisément vis-à-vis la chaire. Clélia était si confuse, baissant les yeux, et réfugiée dans un coin de cet immense fauteuil, qu'elle n'eut pas même le courage de regarder la petite Marini, que le Gonzo lui indiquait de la main avec une effronterie dont elle ne pouvait revenir. Tous les êtres non nobles n'étaient absolument rien aux yeux du courtisan.

Fabrice parut dans la chaire ; il était si maigre, si pâle, tellement *consumé*, que les yeux de Clélia se remplirent de larmes à l'instant. Fabrice dit quelques paroles, puis s'arrêta, comme si la voix lui manquait tout à coup ; il essaya vainement de commencer quelques phrases ; il se retourna, et prit un papier écrit.

— Mes frères, dit-il, une âme malheureuse et bien digne de toute votre pitié vous engage, par ma voix, à prier pour la fin de ses tourments, qui ne cesseront qu'avec sa vie.

Fabrice lut la suite de son papier fort lentement ; mais l'expression de sa voix était telle, qu'avant le milieu de la prière tout le monde pleurait, même le Gonzo. — Au moins on ne me remarquera pas, se disait la marquise en fondant en larmes.

Tout en lisant le papier écrit, Fabrice trouva deux ou trois idées sur l'état de l'homme malheureux pour lequel il venait solliciter les prières des fidèles. Bientôt les pensées lui arrivèrent en foule. En ayant l'air de s'adresser au public, il ne parlait qu'à la marquise. Il termina son discours un peu plus tôt que de coutume, parce que, quoi qu'il pût faire, les larmes le gagnaient à un tel point, qu'il ne pouvait plus prononcer d'une manière intelligible. Les bons juges trouvèrent ce sermon singulier, mais égal au moins, pour le pathétique, au fameux sermon prêché aux lumières. Quant à Clélia, à peine eut-elle entendu les dix premières lignes de la prière lue par Fabrice, qu'elle regarda comme un crime atroce d'avoir pu passer quatorze mois sans le voir. En rentrant chez

elle, elle se mit au lit pour pouvoir penser à Fabrice en toute liberté; et le lendemain, d'assez bonne heure, Fabrice reçut un billet ainsi conçu :

« On compte sur votre honneur; cherchez quatre *braves* de la « discrétion desquels vous soyez sûr, et demain, au moment où « minuit sonnera à la *Steccata*, trouvez-vous près d'une petite « porte qui porte le numéro 19, dans la rue Saint-Paul. Songez « que vous pouvez être attaqué, ne venez pas seul. »

En reconnaissant ces caractères divins, Fabrice tomba à genoux et fondit en larmes. Enfin, s'écria-t-il, après quatorze mois et huit jours! Adieu les prédications.

Il serait bien long de décrire tous les genres de folies auxquels furent en proie, ce jour-là, les cœurs de Fabrice et de Clélia. La petite porte indiquée dans le billet n'était autre que celle de l'orangerie du palais Crescenzi, et, dix fois dans la journée Fabrice trouva le moyen de la voir. Il prit des armes, et seul, un peu avant minuit, d'un pas rapide, il passait près de cette porte, lorsque, à son inexprimable joie, il entendit une voix bien connue, dire d'un ton très bas :

— Entre ici, ami de mon cœur.

Fabrice entra avec précaution et se trouva à la vérité dans l'orangerie, mais vis-à-vis une fenêtre fortement grillée et élevée, au-dessus du sol, de trois ou quatre pieds. L'obscurité était profonde. Fabrice avait entendu quelque bruit dans cette fenêtre, et il en reconnaissait la grille avec la main, lorsqu'il sentit une main, passée à travers les barreaux, prendre la sienne et la porter à des lèvres qui lui donnèrent un baiser.

— C'est moi, lui dit une voix chérie, qui suis venue ici pour te dire que je t'aime, et pour te demander si tu veux m'obéir.

On peut juger de la réponse, de la joie, de l'étonnement de Fabrice; après les premiers transports, Clélia lui dit :

— J'ai fait vœu à la Madone, comme tu sais, de ne jamais te voir; c'est pourquoi je te reçois dans cette obscurité profonde. Je veux bien que tu saches que, si jamais tu me forçais à te regarder en plein jour, tout serait fini entre nous. Mais d'abord, je ne veux pas que tu prêches devant Anetta Marini, et ne va pas croire que c'est moi qui ai eu la sottise de faire porter un fauteuil dans la maison de Dieu.

— Mon cher ange, je ne prêcherai plus devant qui que ce soit; je n'ai prêché que dans l'espoir qu'un jour je te verrais.

— Ne parle pas ainsi, songe qu'il ne m'est pas permis, à moi, de te voir.

Ici, nous demandons la permission de passer, sans en dire un seul mot, sur un espace de trois années.

A l'époque où reprend notre récit, il y avait déjà longtemps que le comte Mosca était de retour à Parme, comme premier ministre, plus puissant que jamais.

Après ces trois années de bonheur divin, l'âme de Fabrice eut un caprice de tendresse qui vint tout changer. La marquise avait un charmant petit garçon de deux ans, *Sandrino*, qui faisait la joie de sa mère; il était toujours avec elle ou sur les genoux du marquis Crescenzi; Fabrice, au contraire, ne le voyait presque jamais; il ne voulut pas qu'il s'accoutumât à chérir un autre père. Il conçut le dessein d'enlever l'enfant avant que ses souvenirs fussent bien distincts.

Dans les longues heures de chaque journée où la marquise ne pouvait voir son ami, la présence de Sandrino la consolait; car nous avons à avouer une chose qui semblera bizarre au nord des Alpes, malgré ses erreurs elle était restée fidèle à son vœu; elle avait promis à la Madone, on se le rappelle peut-être, de ne *jamais voir* Fabrice; telles avaient été ses paroles précises: en conséquence elle ne le recevait que de nuit, et jamais il n'y avait de lumières dans l'appartement.

Mais tous les soirs il était reçu par son amie; et, ce qui est admirable, au milieu d'une cour dévorée par la curiosité et par l'ennui, les précautions de Fabrice avaient été si habilement calculées, que jamais cette *amicizia*, comme on dit en Lombardie, ne fut même soupçonnée. Cet amour était trop vif pour qu'il n'y eût pas des brouilles; Clélia était fort sujette à la jalousie, mais presque toujours les querelles venaient d'une autre cause. Fabrice avait abusé de quelque cérémonie publique pour se trouver dans le même lieu que la marquise et la regarder; elle saisissait alors un prétexte pour sortir bien vite, et pour longtemps exilait son ami.

On était étonné à la cour de Parme de ne connaître aucune intrigue à une femme aussi remarquable par sa beauté et l'élévation de son esprit; elle fit naître des passions qui inspirèrent bien des folies, et souvent Fabrice aussi fut jaloux.

Le bon archevêque Landriani était mort depuis longtemps; la piété, les mœurs exemplaires, l'éloquence de Fabrice l'avaient

fait oublier ; son frère aîné était mort, et tous les biens de la famille lui étaient arrivés. A partir de cette époque il distribua chaque année aux vicaires et aux curés de son diocèse les cent et quelques mille francs que rapportait l'archevêché de Parme.

Il eût été difficile de rêver une vie plus honorée, plus honorable et plus utile que celle que Fabrice s'était faite, lorsque tout fut troublé par ce malheureux caprice de tendresse.

— D'après ce vœu que je respecte et qui fait pourtant le malheur de ma vie puisque tu ne veux pas me voir de jour, dit-il un jour à Clélia, je suis obligé de vivre constamment seul, n'ayant d'autre distraction que le travail ; et encore le travail me manque. Au milieu de cette façon sévère et triste de passer les longues heures de chaque journée, une idée s'est présentée, qui fait mon tourment et que je combats en vain depuis six mois : mon fils ne m'aimera point ; il ne m'entend jamais nommer. Élevé au milieu du luxe aimable du palais Crescenzi, à peine s'il me connaît. Le petit nombre de fois que je le vois, je songe à sa mère, dont il me rappelle la beauté céleste et que je ne puis regarder, et il doit me trouver une figure sérieuse, ce qui, pour les enfants, veut dire triste.

— Eh bien, dit la marquise, où tend tout ce discours qui m'effraye ?

— A ravoir mon fils ; je veux qu'il habite avec moi ; je veux le voir tous les jours, je veux qu'il s'accoutume à m'aimer ; je veux l'aimer moi-même à loisir. Puisqu'une fatalité unique au monde veut que je sois privé de ce bonheur dont jouissent tant d'âmes tendres, et que je ne passe pas ma vie avec tout ce que j'adore, je veux du moins avoir auprès de moi un être qui te rappelle à mon cœur, qui te remplace en quelque sorte. Les affaires et les hommes me sont à charge dans ma solitude forcée ; tu sais que l'ambition a toujours été un mot vide pour moi, depuis le moment où j'eus le bonheur d'être écroué par Barbone ; et tout ce qui n'est pas sensation de l'âme me semble ridicule dans la mélancolie qui loin de toi m'accable.

On peut comprendre la vive douleur dont le chagrin de son ami remplit l'âme de la pauvre Clélia ; sa tristesse fut d'autant plus profonde, qu'elle sentait que Fabrice avait une sorte de raison. Elle alla jusqu'à mettre en doute si elle ne devait pas tenter de rompre son vœu. Alors elle eût reçu Fabrice de jour comme tout autre personnage de la société, et sa réputation de sagesse était trop bien établie pour qu'on en médit. Elle se disait qu'avec beaucoup d'argent elle pourrait se faire relever de son vœu ; mais

elle sentait aussi que cet arrangement tout mondain ne tranquilliserait pas sa conscience, et peut-être le ciel irrité la punirait de ce nouveau crime.

D'un autre côté, si elle consentait à céder au désir si naturel de Fabrice, si elle cherchait à ne pas faire le malheur de cette âme tendre qu'elle connaissait si bien, et dont son vœu singulier compromettait si étrangement la tranquillité, quelle apparence d'enlever le fils unique d'un des plus grands seigneurs d'Italie sans que la fraude fût découverte? Le marquis Crescenzi prodiguerait des sommes énormes, se mettrait lui-même à la tête des recherches, et tôt ou tard l'enlèvement serait connu. Il n'y avait qu'un moyen de parer à ce danger, il fallait envoyer l'enfant au loin, à Édimbourg, par exemple, ou à Paris; mais c'est à quoi la tendresse d'une mère ne pouvait se résoudre. L'autre moyen proposé par Fabrice, et en effet le plus raisonnable, avait quelque chose de sinistre augure et de presque encore plus affreux aux yeux de cette mère éperdue; il fallait, disait Fabrice, feindre une maladie; l'enfant serait de plus en plus mal, enfin il viendrait à mourir pendant une absence du marquis Crescenzi.

Une répugnance qui, chez Clélia, allait jusqu'à la terreur, causa une rupture qui ne put durer.

Clélia prétendait qu'il ne fallait pas tenter Dieu; que ce fils si cheri était le fruit d'un crime, et que, si encore l'on irritait la colère céleste, Dieu ne manquerait pas de le retirer à lui. Fabrice reparlait de sa destinée singulière: L'état que le hasard m'a donné, disait-il à Clélia, et mon amour m'obligent à une solitude éternelle, je ne puis, comme la plupart de mes confrères, avoir les douceurs d'une société intime, puisque vous ne voulez me recevoir que dans l'obscurité, ce qui réduit à des instants, pour ainsi dire, la partie de ma vie que je puis passer avec vous.

Il y eut bien des larmes répandues. Clélia tomba malade; mais elle aimait trop Fabrice pour se refuser constamment au sacrifice terrible qu'il lui demandait. En apparence, Sandrino tomba malade; le marquis se hâta de faire appeler les médecins les plus célèbres, et Clélia rencontra dès cet instant un embarras terrible qu'elle n'avait pas prévu: il fallait empêcher cet enfant adoré de prendre aucun des remèdes ordonnés par les médecins, ce n'était pas une petite affaire.

L'enfant, retenu au lit plus qu'il ne fallait pour sa santé, devint réellement malade. Comment dire au médecin la cause de

ce mal? Déchirée par deux intérêts contraires et si chers, Clélia fut sur le point de perdre la raison. Fallait-il consentir à une guérison apparente, et sacrifier ainsi tout le fruit d'une feinte si longue et si pénible? Fabrice, de son côté, ne pouvait ni se pardonner la violence qu'il exerçait sur le cœur de son amie ni renoncer à son projet. Il avait trouvé le moyen d'être introduit toutes les nuits auprès de l'enfant malade, ce qui avait amené une autre complication. La marquise venait soigner son fils, et quelquefois Fabrice était obligé de la voir à la clarté des bougies, ce qui semblait au pauvre cœur malade de Clélia un péché horrible et qui présageait la mort de Sandrino. C'était en vain que les casuistes les plus célèbres, consultés sur l'obéissance à un vœu, dans le cas où l'accomplissement en serait évidemment nuisible, avaient répondu que le vœu ne pouvait être considéré comme rompu d'une façon criminelle, tant que la personne engagée par une promesse envers la Divinité s'abstenait, non pour un vain plaisir des sens, mais pour ne pas causer un mal évident. La marquise n'en fut pas moins au désespoir, et Fabrice vit le moment où son idée bizarre allait amener la mort de Clélia et celle de son fils.

Il eut recours à son ami intime, le comte Mosca, qui, tout vieux ministre qu'il était, fut attendri de cette histoire d'amour qu'il ignorait en grande partie.

— Je vous procurerai l'absence du marquis pendant cinq ou six jours au moins : quand la voulez-vous ?

A quelque temps de là, Fabrice vint dire au comte que tout était préparé pour que l'on pût profiter de l'absence.

Deux jours après, comme le marquis revenait à cheval d'une de ses terres aux environs de Mantoue, des brigands, soldés apparemment par une vengeance particulière, l'enlevèrent sans le maltraiter en aucune façon, et le placèrent dans une barque qui employa trois jours à descendre le Pô et à faire le même voyage que Fabrice avait exécuté autrefois après la fameuse affaire Gilletti. Le quatrième jour, les brigands déposèrent le marquis dans une île déserte du Pô, après avoir eu le soin de le voler complètement, et de ne lui laisser ni argent ni aucun effet ayant la moindre valeur. Le marquis fut deux jours entiers avant de pouvoir regagner son palais à Parme, il le trouva tendu de noir et tout son monde dans la désolation.

Cet enlèvement, fort adroitement exécuté, eut un résultat bien

funeste : Sandrino, établi en secret dans une grande et belle maison où la marquise venait le voir presque tous les jours, mourut au bout de quelques mois. Clélia se figura qu'elle était frappée par une juste punition, pour avoir été infidèle à son vœu à la Madone : elle avait vu si souvent Fabrice aux lumières, et même deux fois en plein jour et avec des transports si tendres, durant la maladie du Sandrino ! Elle ne survécut que de quelques mois à ce fils si chéri, mais elle eut la douceur de mourir dans les bras de son ami.

Fabrice était trop amoureux et trop croyant pour avoir recours au suicide ; il espérait retrouver Clélia dans un meilleur monde, mais il avait trop d'esprit pour ne pas sentir qu'il avait beaucoup à réparer.

Peu de jours après la mort de Clélia, il signa plusieurs actes par lesquels il assurait une pension de mille francs à chacun de ses domestiques, et se réservait pour lui-même une pension égale ; il donnait des terres, valant cent mille livres de rente à peu près, à la comtesse Mosca ; pareille somme à la marquise del Dongo, sa mère, et ce qui pouvait rester de la fortune paternelle, à l'une de ses sœurs mal mariée. Le lendemain, après avoir adressé à qui de droit la démission de son archevêché et de toutes les places dont l'avaient successivement comblé la faveur d'Ernest V et l'amitié du premier ministre, il se retira à la *Chartreuse de Parme*, située dans les bois voisins du Pô, à deux lieues de Sacca.

La comtesse Mosca avait fort approuvé, dans le temps, que son mari reprît le ministère, mais jamais elle n'avait voulu consentir à rentrer dans les États d'Ernest V. Elle tenait sa cour à Vignano, à un quart de lieue de Casal Maggiore, sur la rive gauche du Pô, et par conséquent dans les États de l'Autriche. Dans ce magnifique palais de Vignano, que le comte lui avait fait bâtir, elle recevait les jeudis toute la haute société de Parme, et tous les jours ses nombreux amis. Fabrice n'eût pas manqué un jour de venir à Vignano. La comtesse, en un mot, réunissait toutes les apparences du bonheur, mais elle ne survécut que fort peu de temps à Fabrice, qu'elle adorait, et qui ne passa qu'une année dans sa Chartreuse.

Les prisons de Parme étaient vides, le comte immensément riche, Ernest V adoré de ses sujets, qui comparaient son gouvernement à celui des grands-ducs de Toscane.

TO THE HAPPY FEW.

STENDHAL.

---

---

# TABLE DES MATIÈRES

Du 18<sup>e</sup> volume (5 octobre au 20 décembre 1894).

---

## POÉSIES

Théophile GAUTIER . . . . .	<i>L'Escurial</i> . . . . .	369
Victor HUGO . . . . .	<i>Georges et Jeanne</i> . . . . .	262
A. DE LAMARTINE . . . . .	<i>Stances</i> . . . . .	501
J. MÉRY . . . . .	<i>Le Récit de Thérémène (parodie)</i> . . . . .	144
Louisa SIEFERT . . . . .	<i>Idylle</i> . . . . .	33

## ROMANS ET NOUVELLES

Edmond ABOUT . . . . .	<i>Mainfroi</i> . . . . .	35, 161, 265
H. DE BALZAC . . . . .	<i>Adieu</i> . . . . .	225, 357, 468
STENDHAL . . . . .	<i>La Chartreuse de Parme</i> . 82, 199, 283, 406, 510, . . . . .	631
Claude TILLIER . . . . .	<i>Mon oncle Benjamin</i> . . . . .	337, 449, 605
Mario UCHARD . . . . .	<i>La Bureuse de Perles</i> . . . . .	113, 243, 370, 482, 584

## CONTES ET RÉCITS

Guy DE MAUPASSANT . . . . .	<i>La Morte</i> . . . . .	156
Amélie VILLETARD . . . . .	<i>La Chemise</i> . . . . .	503
Villiers DE L'ISLE-ADAM . . . . .	<i>Impatience de la Foule</i> . . . . .	399

## ÉTUDES ET PORTRAITS

Théophile GAUTIER . . . . .	<i>Henri Heine</i> . . . . .	25
Charles MONSELET . . . . .	<i>Claude Tillier</i> . . . . .	352
Jules NORIAC . . . . .	<i>Edmond Viellot</i> . . . . .	49

## ÉTUDES MORALES ET HISTORIQUES

Paul DE SAINT-VICTOR....	<i>Manon Lescaut</i> .....	138
--------------------------	----------------------------	-----

## FANTAISIES HUMORISTIQUES

Théodore DE BANVILLE.	<i>Soldats de Plomb</i> .....	604
Henri HEINE.....	<i>L'Intermezzo</i> .....	5
Henry MÜRGER.....	<i>Propos de Théâtre</i> .....	481
Émile VILLEMOT.....	<i>Une Profession Illicite</i> .....	279

## PENSÉES, OBSERVATIONS ET MAXIMES

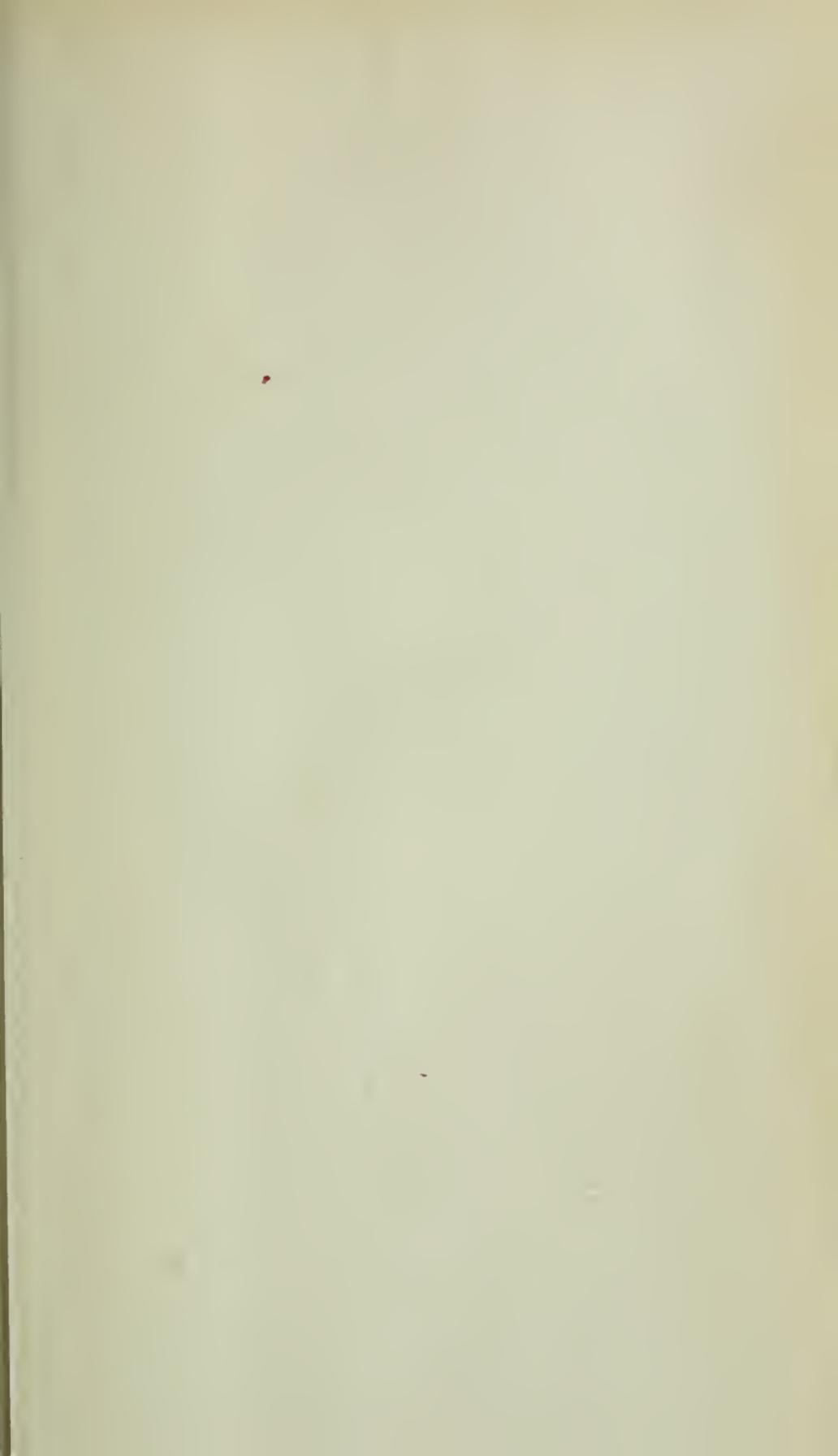
M <sup>se</sup> DE BLOCQUEVILLE.	<i>Orchidées</i> .....	581
Alphonse KARR.....	<i>Hommes et Femmes</i> .....	155, 467
J. MICHELET.....	<i>L'Amour</i> .....	241

## MÉMOIRES ET SOUVENIRS

Armand DURANTIN....	<i>Le dernier Tiré de Charles X</i> .....	622
J. DE NITTIS.....	<i>Notes et Souvenirs</i> .....	54, 175, 324, 389

## THÉÂTRE

Alexandre DUMAS.....	<i>Antony</i> .....	561
----------------------	---------------------	-----









AP  
20  
L42  
t.18

La Lecture rétrospective

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

5

